
UNIVERSITY OF ST MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925526 4



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS
DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

PUBLIÉES D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES

PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Et ornées de son portrait et d'un fac-simile de son écriture

HUITIÈME ÉDITION

TOME III

OPUSCULES DE SPIRITUALITÉ — ENTRETIENS SPIRITUELS



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—

1899

OPUSCULES

DE

SPIRITUALITÉ.

AVERTISSEMENT SUR LE FRAGMENT QUI SUIT.[1]

En 1824, un magistrat de Paris[2] *fut obligé de voyager pour cause de santé. Se trouvant à Annecy dans les premiers jours de juillet, il eut l'honneur de présenter ses respects à M. de Thiolaz, alors évêque de cette ville, pour lequel il étoit porteur d'une lettre de recommandation, accompagnée d'aumônes offertes pour faciliter à ce prélat la continuation de la nouvelle église destinée à recevoir les reliques de Saint François de Sales et de Sainte Chantal.*

Encouragé par l'excellent accueil de M. de Thiolaz[3], *ce magistrat lui exprima le désir de posséder ou une lettre de son illustre et vénérable prédécesseur, ou le moindre fragment d'un de ses écrits. M. l'évêque ne rejeta pas cette prière, mais demanda quelque temps pour la satisfaire, attendu la rareté toujours croissante des écrits originaux tracés de la propre main du Saint. De retour à Paris, le voyageur, impatient de posséder le trésor qu'on lui avoit fait espérer, prit la liberté d'écrire à M. de Thiolaz pour rappeler à sa mémoire une promesse qui avoit rendu son ancien hôte si heureux. Par suite de cette lettre, et le 6 février 1825, arriva à Paris, avec la lettre la plus aimable du prélat, un fragment notable et autographe de Saint François de Sales; il étoit composé de quatorze feuillets in-folio, écrits de chaque côté, avec ces ratures*

[1] Edité pour la première fois par M. Blaise; l'Avertissement est du même éditeur.

[2] M. Gossin (Jules), alors vice-président du tribunal de première instance de la Seine, devenu ensuite conseiller à la cour royale de Paris, et rentré au barreau comme avocat consultant, depuis la révolution de 1830, (mort à Paris le 1er avril 1855, président de la société de Saint-Jean-François-Régis, dont il a la gloire d'avoir été le fondateur).

[3] M. de Thiolaz est décédé le 14 mars 1832. (*Voyez* sur ce prélat une *Notice historique* au n° 1958 de l'Ami de la religion).

fréquentes qui indiquent la première minute ou le brouillon d'un ouvrage sérieux et profondément médité.

Le commencement et la fin du cahier manquoient. Suivant M. de Thiolaz, ce précieux fragment, alors recemment découvert dans une vieille malle avec d'autres papiers, devoit être une partie des toutes premières ébauches du célèbre Traité de l'Amour de Dieu. *Toutefois, M. l'évêque n'affirmoit rien de positif à cet égard, et se bornoit à de simples conjectures : il finissoit par prier son correspondant de faire servir, s'il le pouvoit, ce cahier incomplet, à la gloire du Saint, en le distribuant par morceaux à des personnes qui, jalouses de la possession de si précieux écrits, reconnoitroient sans doute ce présent par quelques dons destinés à l'achevement de la nouvelle église d'Annecy.*

Le possesseur du fragment ne s'en regardant plus dès-lors que comme le dépositaire, ne tarda pas à remplir les vues du donateur.

Des portions notables de l'autographe enrichirent successivement les séminaires d'Avignon, de Viviers et de Verdun. D'autres satisfirent le pieux empressement de mesdames Dambray, de la Tour du Pin Montauban, de M. Blanquart de Bailleul, aujourd'hui évêque de Versailles (archevêque de Rouen), de M. Bordier, ancien chef de la division des secours et pensions de la liste civile, et de M. Collette de Baudicourt, maître de forges à Marnaval près S.-Dizier (Haute-Marne). D'autres fragments, mais d'une dimension beaucoup moins considérable, furent offerts à quelques amis. Dans l'été de 1825, le magistrat dont il s'agit eut la satisfaction d'envoyer à Annecy le produit de sa collecte.

Voici l'accusé de réception de M. l'évêque.

« Monsieur le président,

» J'avois reçu la première lettre que vous m'avez fait l'hon-
» neur de m'écrire, mais à une époque si près de mon départ

» *pour mes visites pastorales, que je n'ai point pu vous prier*
» *d'agréer ma reconnoissance. Les visites ont été suivies de la*
» *retraite ecclésiastique, et ce n'est que depuis sept jours que*
» *je suis libre.*

» *J'ai reçu du brave Cressonnier la somme que vous avez*
» *bien voulu donner et vous procurer pour la bonne œuvre qui*
» *m'occupe. Le matériel de l'église avance; tout son extérieur*
» *sera fini pour le commencement de novembre, et j'espère,*
» *si le temps le permet, faire travailler de suite aux déco-*
» *rations de l'intérieur: elles seront modestes, mais bien, et je*
» *crois que rien ne s'opposera à la translation des reliques*
» *des deux Saints, qui seront transférées dans leur nouvelle*
» *église dans le commencement de septembre de l'année pro-*
» *chaine; la cour y sera, et, j'espère, nombre de personnes qui*
» *voudront assister à cette auguste cérémonie.*

» *Je sais, monsieur, que toutes les bonnes œuvres de Paris,*
» *et en grand nombre, sont l'effet des charités; aussi me suis-*
» *je abstenu, malgré mes connoissances dans cette ville, de*
» *recourir à leur générosité, qui, dans toute autre circons-*
» *tance, m'eût valu des sommes considérables. Ainsi j'appré-*
» *cie parfaitement celle que vous avez eu la bonté de m'en-*
» *voyer, et je vous prie d'en agréer toute ma reconnaissance.*

» *Vous avez fait beaucoup de lambeaux du petit écrit que*
» *j'ai eu l'honneur de vous envoyer, aussi les personnes qui*
» *ont eu envie d'en avoir, montrent bien par là tout le cas*
» *qu'elles font de notre aimable Saint.*

» *Agréez l'assurance du respect infini avec lequel j'ai l'hon-*
» *neur d'être, monsieur le président.*

» *Votre très-humble et très-obéissant serviteur.*

« Signé *T. C. F., évêque d'Annecy.*

» Annecy, 10 septembre 1825. »

Pour revenir au fragment qui suit, l'authenticité n'en peut

être révoquée en doute; elle résulte encore moins des mains non suspectes auxquelles on est redevable du don de ce manuscrit, que de l'existence actuelle des feuillets originaux et autographes qui le composent dans les trois séminaires de Verdun, Viviers et Avignon, et dans les respectables familles qui ont été nommées plus haut, où ils sont conservés avec un respect religieux.

On affirme qu'il ne s'y trouve pas un seul mot *qui ne soit de l'écriture du Saint, dont la main est parfaitement connue de quiconque s'est un peu occupé d'études et de recherches de pièces originales appartenant au dix-septième siècle.*

On voit par les premières lignes de la pièce dont il s'agit, qu'elle a été composée postérieurement à la fondation de l'ordre de la Visitation.

Le fidèle auquel Saint François de Sales adresse la parole, est nommé par lui Philothée, *comme dans l'Introduction à la Vie dévote, et non* Théotime, *comme dans le Traité de l'Amour de Dieu.*

On ne découvre d'ailleurs dans ce dernier traité, que des rapports assez éloignés avec le sujet auquel s'applique notre fragment, qui est consacré tout entier à faire voir comment la charité emploie les vertus cardinales, savoir : la prudence, la justice, la force et la tempérance. *En lisant attentivement ce morceau, on y reconnaîtra la belle âme du Saint, l'aimable naïveté de son langage, sa science profonde, et l'exactitude habituelle de sa théologie, embellie de tout le charme d'une imagination pleine de richesses et de grâce.*

I.

FRAGMENT

SUR LA MANIÈRE DONT LA CHARITÉ EMPLOIE LES VERTUS CARDINALES,

OU

PLAN DE CONDUITE

(Fin de chapitre.[1])

. . . .
de sorte que mesme ce n'est pas chose resolüe si l'amitié est vertu, bien que je le croye, quand elle est un peu bien formée, et que sa communication est honneste.

Apres tout le discours de la force de la charité pour l'annoblissement des vertus, il faut mettre la methode d'employer la charité à cela, et il faut mettre les meditations des offrandes prises des regles de la Visitation. Puys dire qu'il faut doncques faire cet exercice tous les ans, la protestation tous les moys, l'exercice du matin tous les jours, et parmi la journée, plusieurs eslancemens de cœur et plusieurs oraysons jaculatoires, par lesquelles le feu de la charité s'enflamme de plus en plus, et brusle comm'en holocauste toutes nos actions à la gloire de Dieu, et s'accoustumer à faire toutes choses au nom de Dieu, comme est de travailler pour Dieu, saluer pour Dieu, aymer pour Dieu, servir pour Dieu, estant impossible qu'une personne fort affectionnée à nostre Seigneur ne puisse dire en verité que comme sa personne est à Dieu, aussi sont toutes ses actions; les pecheurs le disent

[1] On a suppléé par des points, dans le cours de l'ouvrage, aux mots que l'on n'a pu lire, et qui avoient été altérés ou détruits par le temps.

aussi, mays ils mentent, où les affectionnés disent la verité. Ces oraysons jaculatoires peuvent servir à cela. Hé! Seigneur, je suis vostre, mon amy est mien et moy je suis sienne; ma vie c'est Jesus-Christ : O Seigneur, ou que je ne face rien, ou que tout soit à vostre gloire. Et *Gloria Patri et Filio; Non nobis, Domine, non nobis.* Cela soit pour les actions frequentes ordinaires, et qui ne peuvent estre prevües. Car celles qui peuvent estre prevües, il les faut dedier specialement et purifier l'intention; et si elles durent, renouveller souvent de peur du change. O que bienheureux sont ceux qui sçavent faire le despouillement de soy-mesme duquel nous avons parlé ci-dessus! car par ce moyen ils n'ont qu'à faire un petit soupir ou un petit regard de Dieu pour tesmoignage qu'ils confirment leurs despouillemens et qu'ils ne veulent rien qu'en Dieu et pour Dieu, et qu'ils ne s'ayment eux-mesmes ni chose du monde que pour cela.

Comme l'amour employe les vertus cardinales, et premierement la prudence.

Un fleuve sortoit au lieu de delices pour arrouser le paradis terrestre, qui de là se divisoit en quatre chefs [1]. Or l'homme, sans doute, est le paradis du paradis mesme, puisque le paradis terrestre n'estoit fait pour estre le sejour de l'homme, comme l'homme a esté fait pour estre le sejour de Dieu. En ce second paradis mystique, Dieu a fait sourdre et jaillir le fleuve de la rayson et lumiere naturelle, de laquelle il est dit : La lumiere de vostre visage est marquée sur nous. Et ce fleuve, que Dieu fait sourdre, pour arrouser tout l'homme en toutes ses facultés et exercices, se divise en quatre chefs, selon les quatre parties ou regions de nostre ame qui produisent les actions humaines et libres; car, sur

[1] Gen., II.

l'entendement public, la lumiere naturelle respand le 1. fleuve de la prudence qui nous porte à............ nostre entendement à veritablement discerner le mal qui doit estre evité d'avec le bien qui doit estre fait. (2) La justice, qui regne principalement en la volonté, puisqu'elle n'est autre chose qu'une perpetuelle et constante volonté de rendre à chascun ce qui luy est deu. Le 3. fleuve est celuy de la temperance, qui gouverne l'appetit de convoitise. Le 4. celui de force, qui gouverne l'appetit irascible. Et puys ces quatre fleuves se separent en plusieurs autres, affin que toutes les actions humaines soyent bien adressées par la rayson à l'honnesteté et felicité naturelle. Or outre cela nostre Seigneur voulant favoriser l'homme pieux, affin de rendre le paradis du cœur humain plus aggreable et delicieux, il faict sourdre sur la cime de la partie superieure de nostre ame, une fontaine surnaturelle que nous appellons grace, composée de la foy, esperance et charité, qui espanche ses eaux sur toute nostre ame, et l'arrouse tout entierement, la rendant gracieuse à merveilles et grandement aymable à sa divine Majesté; et non seulement cela, mais en vertu de la charité, qui la rend active, elle respand sur les puissances de nostr'ame, certaines vertus qui sont de mesme espece, ou au moins toutes semblables aux quatre vertus cardinales, et pour cela elles portent leurs noms: sur l'entendement elle pousse une prudence sainte, sur la volonté une justice sacrée, sur l'appetit de la convoitise une temperance religieuse, et sur l'appetit irascible une force devote. Si que par ces quatre fleuves toutes les actions humaines sont addressées par la charité à l'honnesteté et felicité surnaturelle qui consiste en l'union avec Dieu. Et d'autant que ces vertus qui fluent de la charité, comme de leur source, sont superieures aux quatre vertus cardinales, si elles les rencontrent en quelqu'ame, elles les reduisent à l'obeyssance de la charité, se meslent avec elles, et les perfectionnent comme le vin perfectionne l'eau avec

laquelle il se mesle. Que si elles ne treuvent point de vertus naturelles en l'ame où la charité les produit, elles suppléent à leur defaut ; y ayant cette difference entre le meslange du vin et de l'eau et celui des vertus infuses et acquises, que le vin seul est meilleur que l'eau, où les vertus infuses, estant seules, ne sont pas si bonnes comme quand elles sont meslées avec les acquises, la grace ne destruisant point la nature, ains la perfectionnant sans qu'elle perde rien de sa force. La comparayson estant meilleure de l'odeur des roses, sur laquelle les autres odeurs............... quoique plus excellentes qu'elles, dont on employe ou les roses, ou l'eau rose, ou le jus de rose, en presque toutes les eaux odorantes. Car ainsy les vertus saintes perfectionnent les vertus naturelles, et en les perfectionnant s'en...... elles mesme et agissent plus excellemment avec icelles que sans icelles. Ainsy la charité treuvant, par exemple, S. Ambroyse si vertueux, elle le rendit soudain extremement parfait. Et trouvant. . . .

. . . .

Et enfin la prudence requiert en nous la vivacité et habileté d'esprit, la promptitude à bien remarquer et apprendre, la memoire des choses passées, l'intelligence des presentes, la prevoyance des futures, le discours, pour bien tirer consequence d'une chose à une autre, la cu.......... exception des circonstances et des choses qui sont autour de nous, qui peuvent ou nuyre ou favoriser nostre dessein, et la prouvoyance, pour se garder des inconveniens et se prevaloir des occasions.

Or la prudence de la chair porte nostre entendement à bien observer ce qu'il faut faire pour jouir des biens utiles et delectables à la vie charnelle, et pour eviter les empeschemens contraires à cette jouissance. Et parce que la plus part des hommes estime ces biens là des vrays biens et que par iceux on est rendu honnorable aux yeux des enfans du monde, on donne aussi le nom de prudence et de vertu, à ceux qui

sont prudens selon la chair. Il y a des vices semblables aux vertus, dit S. Augustin [1], comme l'affeterie et malice est semblable à la prudence encor qu'elle soit un vice. Or les degrés de la prudence de la chair sont l'astuce, qui n'est autre chose qu'une habileté pour faire imperceptiblement et par des moyens inconnuz ou connuz, reuscir les mauvais desseins. Ne cheminans pas en astuce, dit le S. Apostre [2], apres qu'il avoit dit : Ayant rejetté les cachettes de honte, c'est à dire honteuses, parce que l'astuce use de certaines cachettes et secretes menées lesquelles estant decouvertes sont honteuses à ceux qui les employent, leur ostent tout credit et authorité. Le dol, ou tromperie, qui est l'effect et execution de l'astuce, s'appelle fraude quand il est commis par voye d'œuvre. L'empressement apres les biens mondains et la sollicitude des moyens de vivre à l'advenir.

Et il ne se peut dire, ma chere Phil., combien ceste prudence de la chair est subtile, combien d'inventions elle a pour se fourrer dans les cœurs des mortels, combien de pretextes et de moyens. On se mocque de la simplicité, et chascun veut estre estimé prudent; on colore cette ardeur qu'on a de nourrir les commodités de la chair, par mille moyens. Ce serpent se fourre çà et là dans la terre, il se glisse partout, quand il ne peut mordre il pique de la queue, il va en l'eau et en la terre, il va tous-jours en biaysant, les gens voués à Dieu n'en sont pas exemps, ni les Israelites au desert! Ces prudences sont maintefois emmy les cœurs religieux, comme *Pline* dit [3] que vers les Indes au royaume de Suzerat il y a une herbe d'odeur pretieuse qui neantmoins est toute couverte de petits serpenteaux, et extremement veneneux. Car vous verrés, Phil. maintes personnes religieuses et devotes qui ont une prudence extremement active et soigneuse pour les procés, pour les honneurs, pour les rangs, pour amasser, et en somme sous pretexte de certains devoirs ima-

[1] Liv. IV, Cont. Juli., c. III. — [2] II Cor., IV. — [3] Liv. XII, c. VIII.

ginaires, de certain zele sophistiqué et de certaine charité artificieuse.

Or vous connoistres, si la prudence est prudence de la chair, en ce qu'elle eschauffe et donne des ardeurs cuysantes et pressantes, ainsy les serpenteaux qui piquoyent les Israelites es deserts, estoyent des serpens enflammés, c'est à dire desquels les piqueures donnoyent des inflammations mortelles à ceux qui en estoyent blessés. Mais la prudence de l'amour sacré est douce, tranquille et tellement meslée de simplicité qu'il n'y a rien en elle d'empressé ni d'affeicté, et en somme qui veut guerir de toutes les ardeurs du soin, de la sollicitude immoderée et de la precipitation, il faut regarder l'image du serpent eslevé au desert, c'est à dire nostre Seigneur qui n'est pas pecheur, mais qui porte l'image du pecheur, sur la croix, et estre prudent de sa divine prudence.

L'amour ne tendant qu'en Dieu, a une prudence simple, innocente et toute pure; car en toutes ses affaires, il mest sa confiance en son Sauveur, qui le deslivrera. Il ne mesprise pas les moyens humains, mays il ne se confie nullement en iceux. L'amour employe la prudence; mays il la tempere tellement qu'il ne veut point qu'elle le distrayse ny diversisse, parce qu'il ne veut estre prudent que pour mieux aymer, et parce que l'amour divin n'est pas comme l'amour humain : l'amour humain va partout cherchant des moyens pour obtenir ce qu'il ayme; et parce que les moyens sont divers, et que bien souvent il les ignore, il s'empresse et a une sollicitude incroyable. Il veut de l'argent pour paroistre, il veut des belles parolles, il veut des belles contenances, il veut des reputations, il craint les corrivaux. Mays l'amour divin, sçachant que pour obtenir ce qu'il ayme, le principal moyen est d'aymer, il s'amuse simplement à bien aymer, sçachant que c'est toute sa finesse, avec laquelle il doit gaigner son object : c'est pourquoy il est simple et sage. Comme

vous voyes Madeleyne, laquelle avec cette unique attention au Sauveur, faict mieux ses besoignes que sainte Marthe avec son empressement. Ainsy Eliezer, qui avoit un bon maistre, ne va point cherchant de ruse ny d'astuces pour estre salarié, se contentant de bien servir. Mays Jacob, qui sert un maistre ruse, il use aussi de finesse et dexterité pour estre recompensé de ses peynes. Ceux qui servent le monde, qui à tout propos cherchent des recompenses, ils ont besoin d'user de finesses; mays ceux qui servent Dieu n'ont point de plus grande finesse que la simplicité, qui les faict marcher en confiance.

Il est vray qu'en ce que les philothées sont philanthropes, et qu'il faut qu'ils servent les hommes, ils ont besoin d'une sainte prudence, mays prudence que l'amour leur suggere admirablement. Voyes la prudence de Nathan, et comme finement il surprend David, et n'osant pas luy donner le coup du rasoir de la correction, il le luy faict prendre à luy-mesme de sa propre main, puys le poussant, le luy faict entrer bien avant dans la poitrine de son peché dont il (le) guerit. Voyes la prudence de Joseph à sauver l'Egypte de la famine; voyes celle d'Abigail à divertir le courroux de David injustement indigné contre Nabal. Et l'admirable prudence de S. Paul en ce sermon faict aux Atheniens, où avec tant de sagesse il prend occasion de l'un de leurs idoles de leur annoncer le vray Dieu. Et en toute occurrence il se comporta si sagement, qu'il pouvoit bien dire en verité ce que ses ennemys luy imposoient par la calomnie, qu'estant fin il avoit pris ses auditeurs par ruse et tromperie : Ouy dà, dit-il à ses chers Corinthiens [1], estant un fin homme et accord, je vous ay pris par tromperie; esquelles parolles il a peut-estre voulu dire (car S. Th... ly, sa, interprestoit ces mots comme une calomnie faicte par ses ennemys qu'il rejette) : Je n'ay voirement rien pris du vostre : mays en cela j'ay usé d'une

[1] II Cor., XII, 16.

grande finesse ; car ne prenant rien de vous, je vous ay pris par cet artifice.

Le grand S. Augustin, au livre *De moribus*[1], monstre que les quatre vertus cardinales et toutes vertus ne sont autre chose que l'amour de Dieu, qui faict tout en nous. Que si la vertu, dit-il, nous conduit à la vie bienheureuse, j'affirmeray que la vertu n'est nullement autre chose, sinon le souverain amour de Dieu ; car ce qu'on dit que la vertu est divisée en quatre, on le dit, ce me semble, à raison des diverses affections qui proviennent de l'amour. Dont je ne feray nul doute de definir en ceste sorte ces quatre vertus, desquelles, comme les noms sont en la bouche d'un chascun, ainsy pleut à Dieu que l'efficace fust es esprits, de maniere que ce soit l'amour que je donne tout entier à Dieu, celuy que la temperance... la force, un amour qui supporte volontiers toutes choses pour Dieu ; la justice, une force servant à Dieu seul, et pour cela commandant droitement à tout ce qui est subjet à l'homme ; la prudence, un amour qui choisit ce qui luy est proffitable pour s'unir avec Dieu, et rejetter ce qui est nuysible. Et certes, Philothée, bien que la prudence soit une vertu qui guide, et qui, par consequent, tient (le mesme) lieu entre les actions de vertus, que la lumiere corporelle entre les œuvres artificielles, en sorte que comme ceux qui travaillent sans lumiere sont subjets à mille fautes, de mesme ceux qui veulent exercer les vertus sans la sainte discretion font des pechés et de grandes nullités. Comme le grand S. Anthoyne declara en la conference qu'il eut avec les autres Peres du desert, ainsy que raconte Cassian, qui dit que la prudence selon l'Evangile estoit l'œil et la lampe de tous les cœurs ; si est-ce neantmoins que nul n'est estimé prudent, pour sçavoir ce qu'il faut esviter et choysir, s'il n'est diligent à le bien executer, si que, encore que l'arbre de la prudence ayt ses racines en l'entendement, il a neau-

[1] Lib. de Moribus Eccles., c. XV.

moins ses fleurs et ses fruicts de la volonté mesme, selon les philosophes, qui pour cela tesmoignent que nul ne peut estre prudent s'il n'est bon ; et l'on voit une quantité de gens extremement sçavans es choses morales et grands discoureurs de la prattique des vertus qui en verité n'ont nulle sorte de sagesse et prudence, parce qu'ils parlent et entendent bien en quoy consiste la vertu, mays ils ne la prattiquent nullement. Certes Isaye voulant exalter l'admirable prudence de nostre Seigneur, il ne la colloque pas tant en la connoissance des yeux, comme en celle du goust : il mangera, dit-il, le beurre et le miel, en sorte qu'il sçache repreuver le mal et choysir le bien. En quoy, Philothée, vous voyes qu'il y a deux prudences selon deux connoissances : une prudence qui consiste en une science, ou par science, discours et sçavoir; l'autre, qui est une connoissance par goust, experience et savourement : et parce que nous savourons par la volonté et l'amour, S. Augustin a eu rayson de dire que la prudence chrestienne n'estoit autre chose sinon un amour discernant le bien d'avec le mal, comme s'il eust dit par les paroles du Prophete, que la prudence estoit une manducation amoureuse ou un savourement du beurre et miel spirituel, c'est à dire des suavites divines, par le moyen duquel on sçait rejetter et repreuver le mal, et eslire le bien convenable à servir à Dieu.

Ceste prudence domine heureusement en l'ame, et assaisonne toutes les vertus d'une sainte discretion, et d'une sacrée simplicité non pareille ; car elle ne s'estend qu'à plaire à Dieu et estre utile au prochain. Ceux qui ont divers amours ont aussi diverses prudences ; car il faut une sorte de prudence pour acquerir les honneurs, une autre pour acquerir les richesses, une autre pour acquerir les playsirs : mays l'ame qui ne veut que Dieu n'a besoin que d'une simple et pure prudence, qui, non point par discours, mays par l'experience de la bonté de Dieu, sçait discerner le bien et le mal.

Aussi vous voyes les enfans de Dieu si sages et neantmoins si simples que c'est merveille.

Il ne faut pas grand artifice à ceux qui ont une grande force, ni beaucoup de finesse à ceux qui ont un grand credit; vous voyes un petit compignon lequel voulant obtenir quelque chose du prince ou mesme du peuple, il faudra qu'il deguise ses intentions et qu'il aille accostrement s'insinuant et prattiquant son affaire; mays un homme de grand credit va rondement en besoigne, et à mesure qu'il a de la confiance, il propose simplement sa demande et en reuscit. Ainsy les lievres, les renars et les cerfs, race couarde entre les animaux, ont une prudence si diverse et des ruses en si grand nombre, que c'est merveille. Le lion au contraire, l'elephant, le thoreau, vont droit et sans finesse, et leur prudence consiste en leur vaillance et vertu. Les enfans de Dieu sont comme cela, leur sagesse est toute simple, ronde, franche; car l'amour qui les gouverne, ayant reduit toutes choses à son obeyssance, les faict marcher selon luy. Et, comme dit S. Hierosme[1], nostre Seigneur veut que nous soyons prudens, non pas pour l'offensive, mays pour la defensive; prudens comme le serpent pour n'estre point deceus, simples comme la colombe pour ne point tromper personne.

La prudence amoureuse est humble, obeyssante, et qui se laisse conduire. Ne t'appuye point sur ta propre prudence, dit le Sage; et les anciens ont dit que le plus heureux estoit celuy qui de soy est sage; l'autre apres, celuy qui escoute et croit le sage.

La prudence amoureuse se confie tout en Dieu; elle le prie, elle faict fidelement ce qui est requis, par fidelité, mays elle attend l'issuë bonne de son amant; elle cherche le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste luy est adjousté.

[1] Liv. II. in Os., VII.

La Simplicité.

La *simplicité* est contraire aux artifices, duplicités, compositions de divers genres.

En somme ou la prudence est amour, ou elle depend de l'amour, et est servente de l'amour, qui la faict marcher devant la troupe de toutes les vertus, comme nostre Seigneur qui estoit assis sur le propitiatoire, c'est à dire, sa majestueuse presence faysoit marcher la colonne de nuës et de feu, devant le peuple d'Israël, comme un guide. Ainsy que nous voyons les grands faire porter les flambeaux devant eux à leurs pages, pour servir de guide à leurs pas et de ceux qui les suivent, et de phanal aux navires.

Comme la charité employe la justice.

Le second fleuve qui procede de la charité, c'est la justice, laquelle, comme dit S. Augustin, n'est autre chose qu'un amour servant à Dieu seul, et pour cela dominant droittement à tout ce qui est subjet à l'homme. Il veut dire, Philothée, que c'est un amour par lequel nous avons une constante et perpetuelle volonté de rendre à Dieu le service qui luy est deu, et pour l'amour de Dieu ce qui appartient à un chascun.

Or il faut noter qu'il parle de la justice legale ou dominante, qui est es princes et roys, lesquels doivent servir à Dieu seul, et pour le service de Dieu, dominant droittement sur les peuples, par des loys esquitables, par la distribution raysonnable et bien proportionnée des estats et offices, par l'administration de la correction et vengeance des fautes et crimes qui se commettent en la respublique. Mays au livre XIX de la Cité, chap. XXI, il desclare plus amplement que c'est que la justice, disant que c'est une vertu qui rend à chascun son droit, c'est à dire ce qui luy appartient et luy

est deu. Si que parlant chrestiennement et joignant les deux passages de S. Augustin en une seule instruction, nous pouvons dire que la justice n'est autre chose que l'amour de Dieu, en tant que par icelny nous avons une constante et perpetuelle volonté de rendre à chascun ce qui luy appartient. Et certes S. Aug..... ne separe point la justice de l'amour de Dieu, monstrant, au chap. XXVI, que qui ayme Dieu luy rend toute sorte de devoir, et qui ayme le prochain n'offense personne, rend à chascun ce qui luy appartient. Car l'amour, sur toutes choses, desirant complaire à la chose aymée, luy rend premierement tout devoir, et non seulement tout devoir, mays tout ce dont il se peut adviser devoir ou pouvoir estre aggreable à celuy qu'il ayme. De sorte que la charité n'est autre chose qu'une justice surabondante, car apres que l'amour a faict rendre à chascun ce qu'il luy doit, il passe plus outre, et donne plus qu'il ne doit selon la rigueur de la justice; et faict comme son maistre qui ne se contente pas de donner la bonne mesure des recompenses, mays la donne bien comble, bien pressée et sureffluente.

Or, comme remarque le grand S. Bernard [1], nous sommes debteurs superieurs, inferieurs, mays à Dieu premierement, à qui nous devons honneur, gloire, loüange, actions de graces et toutes sortes de soumissions et sujettion, et pour tout ce que nous devons à Dieu.

Or (pour) ceste reverence nous avons une espece de vertu qui s'appelle religion, par laquelle nous rendons à Dieu la reverence, hommages et soumissions que nous luy devons comme à nostre souverain Seigneur et premier principe; et pour cela nous employons premierement deux actes, l'un de l'entendement et l'autre de la volonté; car en l'entendement nous faysons ceste connoissance que le grand S. Augustin demandoit si ardemment.......... et le grand S. François.......... Et sur cette connoissance nous establissons

[1] Sec. III.

l'acte de la volonté qui s'appelle reconnoissance, c'est à dire la protestation de l'excellente superiorité infinie de Dieu sur nous, et de l infinie dependance que nous avons de Dieu. Or ceste protestation se faict interieurement par les actes propres de nostre volonté qui se sousmet et faict reconnoissance à la divine Majesté, et par tous les autres.... qui rendent tesmoignage de nostre soumission, et exterieurement par des actes par lesquels nous declarons cette soumission : et de là despendent toutes les parties et especes de la religion, qui sont celles-cy :

I. La reverence, qui est un des actes procedant de la religion et n'est autre chose qu'une certaine vive apprehension et juste crainte de ne se pas bien comporter et manquer d'honneur et de respect envers Dieu et les choses divines; et de cette apprehension procede un soin particulier de rendre le plus exactement qu'il se peut toutes sortes de tesmoignages de l'estime que nous faysons de la majesté et esminence de Dieu, et de nostre.............................. et de la disproportion qu'il y a entre nous et Dieu. Et ceste sainte affection se respand generalement en toutes les œuvres de religion, et est contraire à la negligence et peu d'estime..... .... d'attention de la veneration que nous devons apporter, de la grandeur des choses divines, et de l'excellence que nous servons et honorons. Car c'est elle qui fit prendre le soin à S. Abel de prendre le meilleur de ses troupeaux pour offrir à Dieu, comme la nonchallance contraire fit que Caïn choysit le moindre; c'est elle qui fit tomber en terre Daniel et les autres prophetes amoytié morts, devant la majesté de Dieu; c'est elle qui faict qu'emmy les tressaillemens et plus grandes consolations, nous tremblons et craignons d'estre devant une si grande majesté; c'est elle qui faict que les seraphins mesmes voyent leurs yeux et leurs pieds comme indignes de regarder Dieu et de s'arrester pres luy; c'est elle qui faict dire à David...................... Car la

grande estime de la perfection divine, faict qu'on n'ose pas en parler, crainte d'en parler peu convenablement. C'est ceste crainte chaste qui estant demeure es siecles des siecles; car si bien les saints ne craignent pas d'offencer Dieu, car ils sont asseures de vivre à jamais en sa bienveuillance, si est ce que l'inestimable estime qu'ils font de l'excellence divine faict qu'ils reverent sa divine majesté et ont une aggreable et amoureuse apprehension de sa grandeur qui les tient en une continuelle attention soigneuse et leur donne un soin perpetuellement attentif à bien exalter la divine bonté : qui est la crainte dont il est dit que les puissances tremblent devant sa majesté, c'est à dire, elles ont un soin de l'honorer et l'estiment avec tant d'admiration et de vive attention comme si elles craignoyent de se mesprendre. Car autant que sa bonté les asseure que jamais ils ne manqueront, sa majesté les provoque à l'attention et soin et reverence.

Or cette reverence interieure nous faict prosterner exterieurement, demeurer sur les genoux, faire des abaissemens de corps, tenir les yeux en terre, les mains jointes, porter les voiles sur nos yeux, vetir le sac et le cilice; elle nous empesche de toucher les choses sacrées, qu'avec beaucoup de preparation et de protestation de nostre indignité; elle nous faict confesser nos miseres et la grandeur de Dieu.

II. La devotion en matiere de religion n'est autre chose qu'une ardeur et ferveur d'esprit qui nous rend prompts à faire tout ce qui regarde le service de Dieu, vertu toute pareille à la devotion en matiere de charité dont nous avons parlé au commencement de l'Introduction, car comme l'une est une excellente charité, l'autre est une excellente affection de religion, et parce que ceux qui sont animés de ceste tant desirable vertu se desdient et consacrent, donnent et addonnent totalement au service de Dieu et à tout ce qui le regarde, elle nous faict particulierement faire la sainte offrande et abandonnement, donation et desdicace de nous-

mesmes à la Divine Majesté que nous avons ci-dessus marquées, par laquelle nous sommes rendus voués, desdiés, consacrés à Dieu, et comme specialement religieux que au commencement de l'Egl ppeloit moynes, c'est à dire uns, ou unis, à cause de la sainte union avec Dieu à laquelle ils se desdioyent, ou de l'unité de leur institution et profession qui n'estoit que du seul service de Dieu, et comme parle le grand saint Denys à raison de leur vie une et simple, non distraicte ni divisée, et ains toute ramassée et recueillie pour estre toute destinée à la perfection de l'unique amour de Dieu; et parce que ceux-ci par l'excellence de ferveur qu'ils ont en la religion se sont devoués et desdiés à l'unique profession de servir Dieu et vaquer à son amour, on les a nommés specialement religieux par apres, et passant plus avant, parce qu'entre ceux qui se dedient à l'unique service de Dieu, les uns le font par des simples oblations qui se font par maniere de protestation et desclaration d'une volonté absolue et resolue; comme font la pluspart des oblats de saint Ambroise, les dames de la Tour des Miroüers de la congregation de sainte Françoise à Rome, les vierges de sainte Ursule, et comme faisoyent les hommes et les femmes du tres sainct ordre de sainct François, les peres de la congregation de l'Oratoire et plusieurs tres sainctes societés que Dieu a grandement benies et illustrées de plusieurs saincts et sainctes, comme de saincte Catherine de Sienne et de Gesnes, de saincte Angele de Foligni, de saincte Elisabeth de Hongrie, sainct Elzéar, sainct Yves, saincte Françoise, et en nostre aage du B. P. Philippe Neri, saincte Genevieve. Les autres le font par des vœux qui sont voirement approuvés de l'Eglise, mays non pas pourtant acceptés, appliqués pour mettre la personne qui les faict en l'estat qu'on appelle regulier : tels sont les vœux qui se font par les personnes seculieres, voire mesme les ecclesiastiques, encore bien que ce seroyent les vœux de pauvreté, chasteté et obeyssance quand ils sont faicts sans

estre acceptés par quelque ordre qui ayt le pouvoir ou l'establissement de rendre ses membres reguliers; les autres le font par des vœux acceptés par l'Eglise pour establir une personne en l'estat que nous appelons regulier, soit que tels vœux soyent solemnels, soit qu'ils soyent simples comme ceux des coadjuteurs formés de la compagnie du nom de Jesus.

Or est-il vray que tous les vœux autant les simples que les solemnels, ceux qui se font en la profession reguliere et ceux qui se font hors d'icelle, obligent egalement devant Dieu sans qu'il y ayt nulle difference, en sorte que qui viole les vœux simples il est autant perfide et sacrilege à raison du vœu comme celui qui viole les vœux solemnels; mays pourtant ceux qui violent les vœux solemnels ou simples, mays de religion, pechent plus grievement que les autres, à rayson du scandale qui s'en en suit est plus grand, outre que par l'establissement du droit ils peuvent estre apprehendes (et) chasties, ne pouvant ni contracter legitimement ni rien acquerir entre les hommes tandis qu'ils sont dans les liens du vœu, là où ceux qui ont faict les vœux purement simples ne sont pas rendus inhabiles à contracter et acquerir entre les hommes, quoique devant Dieu et en conscience ils soyent autant perfides en ce faysant que les autres.

Or d'autant que ceux qui par vœu se sont obliges aux religions approuvées, se sont non seulement lies de l'obligation consciencieuse en conscience et devant Dieu, mays aussi d'une obligation civile, ecclesiastique et devant les hommes, non seulement sous des peines eternelles, mays aussi temporelles, non seulement pour estre redevables et obligés en conscience, mais pour estre contraints en effect à l'observation des vœux; partant on leur a donné specialement le nom de Religieux et à leurs congregations le nom de Religions, à cause de ce lien par lequel, outre le commun lien des Chrestiens ils se sont relies au devoir et à la poursuite de la perfection

par les trois vœux propres à l'obtenir, et derechef encore reliés par la soumission aux peines et anathesmes ecclesiastiques en cas de contravention et d'infraction des vœux. Et quant aux autres personnes qui ne sont liées que par les simples oblations (qui est un lien de reverence, respect et verité), car c'est une irreverence de ne point observer ce que l'on a protesté (quoique non voué) de faire devant un si grand roy et pour son service, bien que ce ne soit pas contre la fidelité n'ayant eu aucune promesse, elles ne sont pas appelées religieuses si absolument, ains seulement devotes et dediées à Dieu, comme aussi celles qui par des vœux particuliers et purement simples se sont lies devant Dieu à l'obeyssance, pauvreté et chasteté; car si bien elles ne sont pas moins liées devant Dieu que les religieux, neantmoins en la police exterieure de l'Eglise et en ce qui en depend les religieux le sont beaucoup davantage.

L'orayson.

L'*orayson* certes, ou la priere, n'est autre chose à proprement parler qu'une demande faicte à Dieu de ce que nous pretendons obtenir de luy. Nous pouvons demander une chose diversement. Car nous la pouvons demander par droit et justice, comme une debte, ou par droit d'authorité, comme un devoir ou comme une grace et faveur, par le seul droit de liberalité, de courtoysie et de bienveuillance. Car je vous prie Phil. si je demande en justice l'argent que j'ay presté à mon voysin, est-ce une priere et orayson? non certes, ains une demande rigoureuse. Si un seigneur demande son manteau, son chapeau, son espée ou du vin à son valet, est-ce une priere? nullement, mays une demande par authorité. Mays je demande à un homme qui ne me doit rien, un service, une chose quelconque, qu'il me donne de l'argent, qu'il me preste son cheval, ou qu'il me donne à manger ou à boire,

à ceste heure là je ne puys user d'autre sorte de demande que de celle de la priere, et si c'est une personne qui soit relevée au-dessus de moy en quelque eminente qualité, je ne prie pas seulement, mays adjoustant avec l'humilité et la reverence je supplie. Or Dieu ne nous dóit rien, Philothée, à tous tant que nous sommes pour nostre regard et pour nostre consideration; car qu'avons-nous pour l'obliger de quoy il ne nous ayt premierement obliges? nous ne lui sçaurions jamais rien donner. Car si nous lui presentons quelque chose, l'ayant premierement reçeue de luy c'est rendre, non pas donner; c'est payer, non pas obliger; nous ne l'obligeons pas, mays nous nous acquittons de la debte. L'isle Haloncius avoit esté aux Atheniens, mays les pirates la leur occuperent, sur lesquels Philippe roy de Macedoine l'ayant prise, les Atheniens la luy demanderent, et il consentit de la leur donner, mays non pas de la leur rendre; au contraire, les Atheniens ne la vouloyent pas prendre, mays reprendre. Certes nous ne pouvons rien donner à N. S. à proprement parler, ains seulement rendre, et il ne peut rien prendre sur nous, oüi bien reprendre, puisque nos mains ne luy peuvent rien presenter que nous n'ayons reçeu des siennes. Ce n'est pas, Philothée, que N. S. ne se soit constitué debteur envers nous des recompenses immortelles, si nous observons ses commandemens, et qu'il ne die souvent que non seulement il nous les donnera, mays qu'il nous les rendra; mon pere, dit-il à celuy qui priera en son nom, te le rendra; et l'apostre parlant de la couronne de gloire, laquelle, dit-il, en ce jour là advenir le juste juge me rendra. Ouy en verité, Philothée, nos bonnes œuvres faictes en la grace de Dieu meritent recompense, et N. S. s'oblige de la rendre comme toutes les escritures tesmoignent, mays ce n'a pas esté par droit de justice que N. S. s'est obligé de nous rendre recompense : ça est par pure misericorde, selon la grandeur de laquelle il nous a voulu sauver. Or depuys neanmoins qu'il s'y est obligé par misericorde, il le

faict par justice; dont il dit qu'il rendra, parce que s'estant engagé de paroles il est constitué debteur de justice, comme parce qu'il ne s'est engagé que par misericorde, il est donateur de liberalité. Il donne, parce qu'il ne s'est pas obligé de justice, mays liberalement et de grace; il rend pourtant, parce qu'il doit, et il doit parce qu'il s'est obligé. Mays outre cela il ne nous considere pas en nous-mesme, ains en N. S. son Fils sur lequel nous sommes entés comme des greffes sur une noble tige, et partant en qualité de membres d'un tel chef au nom duquel nous demandons toutes choses, il nous rend ce qui lui est deü. Imagines-vous, Philothée, le petit Thobie qui demande le payement à Raguel pour son pere, et voyes comme il est payé favorablement parce qu'il ressembloit son pere; car il en est de mesme : nous demandons au Pere ce qu'il doit à son Fils, auquel si nous nous sommes rendeus semblables par une saincte charité, mon Dieu, que de graces! Or il doit à son Fils selon la mesme toute rigueur de justice, ainsy que nos sçavans theologiens enseignent, tout ce qu'il a merité pour nous; or il a merité pour nous que nous puissions meriter, si que le pouvoir que nous avons de meriter est un rejetton du merite de N. S. Il nous a merité la grace et tout ce qui est necessaire pour nous acheminer à la grace, pour cheminer en la grace, et pour obtenir par sa grace, la grace consommée et parfaicte qui est le gloire et vie eternelle. C'est pourquoy demandant au Pere eternel quelque chose au nom de N. S., nous la demandons par justice et par grace tout ensemble : en justice, en tant que c'est au nom de N. S.; en grace, en tant que c'est pour nous, qui de nous mesmes en sommes grandement indignes; et bien que nous ayons promesse expresse d'obtenir tout ce que nous demanderons au nom de N. S., cela neantmoins s'entend sous cette condition, que nous soyons enfans de Dieu et que nous ayons l'esprit d'adoption qui nous donne la hardiesse de crier *Abba, Pater*, ou convenablement disposes pour le devenir;

de quoy n'estant pas asseures, nous ne pouvons jamais demander qu'en grace pour nostre regard.

Mays quant à nostre Seigneur, estant au ciel et ayant achevé toutes les œuvres par lesquelles il a merité aux anges et aux hommes la grace et la gloire, il demande à son pere toutes les benedictions que nous recevons, par droit de justice, comme les ayant acquises par son sang. C'est pourquoy il est appelé advocat : car les advocats à proprement parler ne font des requisitions qu'en vertu du. . . . . . .

Et parce que nos parens sont des appartenances plus proches de nos pere et mere, et que toute la parentée semble estre un seul arbre à diverses branches, lesquelles toutes un mesme sang comme une mesme seve joint et sustente, partant la pieté s'estend encor à eux ; comme aussi parce que les allies et amys de nostre patrie sont comme ses appuys et maintiens, nous les cherissons aussi par pieté. Or le devoir de pieté s'estend à tous les offices qui se peuvent legitimement rendre, soyt en honneur, soyt en service ; mais surtout à sustenter et servir nos pere et mere en leurs necessités; obligation qui passe si avant, que nous ne pouvons pas mesme faire aucun vœu qui nous puisse empescher de rendre ce devoir ; et si nous l'avons faict, il ne nous tient pas liés de ce costé là, ains non obstant iceluy nous pouvons et devons rendre ce devoir originaire de pieté auquel la nature nous oblige ; et par ainsy les enfans sortent des religions, quoy qu'ils soyent profès, pour secourir leurs peres et meres, quand ils sont je ne dis pas en extresme, mais en grande necessité, quand sans sortir ils ne peuvent leur procurer d'ayde et de soulagement.

L'observance est une vertu par laquelle nous rendons l'honneur et le service qui est deü à ceux qui sont ordonnés à nostre gouvernement, ou qui sont propres à cela. Car comme nous honorons et servons avec une speciale affection nos pere, mere et patrie, parce qu'ils nous representent Dieu

en qualité d'autheur, principe et origine de nos estres, et comme instrumens de sa puissance productrice, aussi honorons-nous ceux qui nous gouvernent, parce qu'ils representent Dieu en qualité de gouverneur et recteur des hommes et comm'instrumens de sa providence. En quoy nous donnons le premier rang à nos gouverneurs et princes spirituels; car l'authorité et pouvoir qu'ils ont estant surnaturel, et leur gouvernement tendant à une fin surnaturelle, le devoir de soumission et service que nous leur avons à ceste consideration est surnaturel, religieux et purement pieux.

En suite de la pieté et de l'observance vient la sainte obeyssance, vertu par laquelle nous faysons volontairement ce que nos superieurs et qui ont authorité legitime nous ordonnent ou commandent, parce qu'ils le nous commandent, c'est à dire parce que nous devons le faire. Car un œuvre que nous n'estions pas obliges de faire avant qu'il fut commandé, soudain qu'il est commandé nous sommes obliges de le faire, et d'œuvre simple elle devient debte ou devoir pour nous; le commandement liant et obligeant nostre volonté avec cest'œuvre; et partant l'obeyssance est la vertu par laquelle nous rendons aux superieurs ce que leur authorité nous oblige de faire par leur commandement.

Or toute l'authorité à laquelle nous rendons obeyssance procede de Dieu ou par l'ordre special qu'il a mis en son service et pour nostre conduite au salut eternel, donnant la puissance spirituelle à ses apostres et à leurs successeurs; ou par l'ordre naturel, donnant aux peres, meres, maris, authorité sur leurs enfans et femmes, ou par l'ordre civil aux princes et magistrats sur leurs subjets. De sorte que la vertu d'obeyssance se termine en fin finale à l'authorité divine, bien que sensiblement et selon nostre apprehension particuliere elle regarde ceste varieté de superieurs à l'authorité desquels Dieu nous a soumis. Obeyssance, vertu

admirable qui nous rend toutes les actions des vertus aggreables, qui establit la justice en paix et donne la victoire en la guerre. C'est pourquoy elle est meilleure que les victimes, parce que les victimes sans obeyssance ne sont pas aggreables à Dieu, oui bien l'obeyssance sans victimes, et parce que les victimes ne sont aggreables sinon commes elles sont commandées. Vertu generale, laquelle ne perd point son unité par la diversité de ceux qui obeyssent ni de ceux auxquels on obeyt, ni des commandemens, car tousjours elle obeyt parce qu'elle le doit et qu'il luy est commandé par ceux qui ont authorité.

La gratitude est une vertu par laquelle nous rendons à ceux qui nous ont faict du bien, quelque sorte de contrechange ou par honneurs ou par services, ou par des autres reciproques bienfaicts. Et ceste vertu requiert 1. que nous estimions et prisions grandement et au plus haut prix le bienfaict et surtout l'affection avec laquelle le bienfaicteur le distribue et nous le despartit; 2. que nous le recevions cordialement; 3. que nous desclarions combien il nous aggrée et en facions une protestation et reconnoissance; 4. que nous en conservions et practiquions la souvenance, faisant volontiers mention lorsque l'occasion s'en presente; 5. que selon les occurrences et nostre pouvoir nous rendions bienfaict pour bienfaict. Je dis selon les occurrences, car l'empressement et precipitation à contrechanger un bienfaict tesmoigne un esprit qui se desplait d'estre debteur à son bienfaicteur. La debte de gratitude doit estre aggreable et ne se doit pas payer parce qu'il nous desplait de devoir, mays parce qu'il nous plait et agrée de rendre le réciproque, et deffaict rendre un bienfaict avec ceste inquietude c'est plus tost le payer que le rendre, ou encor plus tost le rejetter et vouloir effacer que de le vouloir contrechanger. Aussi ay-je dit qu'il falloit rendre bienfaict pour bienfaict; or ce n'est pas un bienfaict, s'il ne procede d'un esprit amyant, doux, aggreable, offi-

cieux, et s'il ne regarde plus l'affection du bienfaicteur que le bienfaict, c'est pourquoy il faut rendre, s'il se peut, plus que l'on n'a pas receu, comme font les chams fertiles qui produisent plus de graine incomparablement qu'on en a jetté dans leur sein, car si vous ne rendes que le mesme, c'est plus tost une restitution de rigueur, qu'une gratitude d'affection et d'amour, et en cela vous ne rendes pas bienfaict pour bienfaict, car si vous ne rendes que ce que vous avez receu, il n'y a point de bienfaict de vostre part. J'ai dit selon son pouvoir : car qui ne peut rendre aucun bienfaict, qu'il face tant plus de témoignages et de reconnoissances en paroles, qu'il face force souhaits pour le bonheur du bienfaicteur.

Il y a une vertu que l'on appelle juste vangeance, à laquelle il appartient de punir les meschans et malfaicteurs, parce qu'il est raysonnable qu'ils reçoivent de la peyne pour leurs coulpes, et que par ce moyen il se face quelque reparation de la faute commise et du tort qui a esté faict au prochain, soyt par maniere de dommage qu'on luy a porté, soyt par maniere de scandale ou de mauvais exemple. Or affin que ceste vangeance soyt vertu, il faut qu'elle soyt juste, et partant elle n'appartient qu'aux superieurs qui seuls ont le juste pouvoir de chastier ; bien que tous ayent le pouvoir de repousser et empescher l'injure. Et faut outre cela que telle vangeance se face en telle sorte, qu'elle ne passe point à la cruauté par excés, ni à lascheté par defaut.

La vertu de verité consiste en une volonté perseverante de ne rien signifier au prochain soyt par paroles, soyt par autres signes, que selon la verité de nostre sentiment. Nous pouvons celer nos sentimens quand il en est tems, mays si nous les voulons exprimer, nous le devons faire fort veritablement, et ne point mentir. Or quand nous disons nos sentimens, nous n'entendons pas parler des sentimens involontaires, que nous avons quelquefois contre nos

prochains, mays des vrays sentimens, que nous avons selon nostre volonté superieure ; ainsy si j'ay quelqu'aversion et repugnance à mon prochain, pourveu que selon ma volonté et resolution je soys deliberé de l'aymer, non seulement je dois luy tesmoigner de l'amour, mais je ne dois nullement luy tesmoigner mon aversion, car cette aversion n'est pas volontaire et si elle....... scandaleuse, et en verité je l'ayme, puisque je l'ayme selon la partie maistresse et regente de mon ame. Et parce que ceste vertu m'oblige de conformer mes paroles et mes gestes exterieurs à mes sentimens interieurs et à la verité de ce que j'exprime, elle m'oblige aussi à rechercher la verité, mays d'une recherche raysonnable, et qui prend sa mesure de l'importance de la chose que je veux exprimer. Car si je veux asseurer une chose de grande consequence, je suis obligé d'avoir un grand soin, pour sçavoir la verité. Si c'est une chose indifferente, il n'est pas requis de me mettre en peyne pour m'asseurer de la verité, ains suffit que je die simplement ce que je croy estre veritable d'abord. Si je raconte ce que Virgile dit de Junon, d'Æneas, de Priamus, il suffit que je die selon ce que ma memoire presente me fournit et que je pense estre vray, car qu'importe-il quand je dirois bien une chose pour une autre en chose si frivole? mays si je raconte les miracles de nostre Seigneur ou de Moyse, ou mesmes autres histoires desquelles la verité importe à l'establissement de nostre foy, je suis obligé d'estre grandement sur mes gardes à ne rien dire qu'en verité. Si je raconte comme un seigneur ou une dame estoit vestus en telles occasions, pourveu que je die selon ce qu'il m'en semble, il suffit. Mays si je raconte leurs actions, par lesquelles on peut discerner s'ils ont esté vertueux ou non, je dois estre plus discret, et parler avec plus d'asseurance de la verité, car le mensonge n'a jamais aucun juste usage, c'est tousjours un abus, pour utile qu'en soyt la consequence, et n'en est pas de mesme comme de l'hellebore;

car bien que nos cors puissent estre gueris par le tourment des medicamens, les esprits le doivent voirement estre par le tourment de la tristesse et repentance, mays non jamais par la coulpe. Or puisque les signes sont ordonnés pour exprimer les choses, nous nous devons cela les uns aux austres de ne nous point decevoir par iceux, les employant à signifier le mensonge et ce qui n'est point.

S'ensuit la douce affabilité, qui donne une aggreable bienseance à nos conversations serieuses, affin d'un costé que nous ne soyons ni trop blandissans, amadoüans et flatteurs, ni de l'autre trop aspres, austeres, rebarbatifs, durs, desdaigneux et fascheux, mays qu'avec une condescendence bien assaisonnée nous traittions en paroles, actions et contenances, suavement et amyablement avec le prochain.

Apres vient la liberalité qui nous donne la juste estime et affection des richesses, ne permettant pas qu'on les prise plus qu'il ne faut, et par consequent nous porte à les despenser et employer volontiers et librement, quand il est convenable, affin que, d'un costé nous ne soyons pas avares, soyt à ramasser et acquerir trop ardemment les biens de ce monde, soyt à les retenir trop chichement, et que d'autre part nous ne soyons pas prodigues, donnant à gens indignes, comme sont les flatteurs, bouffons, joüeurs, ni pour les choses friandes et vaines. On ne sçauroit dire lequel de ces deux vices est plus dangereux; certes l'avarice ne proffite à personne, non pas mesme à l'avare auquel le bien qu'il a luy defaut et est autant inutile comme celuy qu'il n'a point. C'est un vray vilain vice que celuy là et qui monstre une grande bassesse de courage; c'est pourquoy la prodigalité et profusion des richesses seroit plus amyable, si elle n'engendroit ordinairement l'avarice : car il arrive souvent que ceux qui se playsent trop à donner aux uns, affin d'asseurer leur inclination en cela, et. . . . .

La suave amitié est une vertu differente de l'affabilité, car celle-cy se prend à un chascun pour inconneu qu'il soyt; mais l'amitié ne se faict qu'avec privauté et familiarité. Car c'est une reciproque et manifeste affection par laquelle nous nous souhaytons et procurons du bien les uns aux autres selon les regles de la rayson et de l'honnesteté, dont j'ay parlé ailleurs en l'*Int.* et au livre de l'*Amour du prochain* [1].

Mays sur tout ce qui regarde la justice, il y a une vertu que nous appellons æquité, qui empesche que la justice ne soyt pas injuste et que le droit ne se change pas en injure; c'est cette prudence qui modere les loys inferieures par les superieures, en sorte que une loy cede à l'autre selon que la rayson requiert, et que le legislateur mesme le diroit, s'il voyoit l'estat present des affaires. Il faut rendre à chascun ce qui luy appartient; rendes donc à ce furieux son espée, et il tuera quelqu'un sur le champ. Non, Philothée, ce ne se doit pas faire; car bien qu'il faille rendre à chascun ce qui est à luy, cela s'entend, quand il n'en abuse pas au plus grand dommage du prochain : et l'*æquité* nous enseigne cela. La loy dit : ne tue point; mays si le voleur attaque vostre personne et vous le tues pour vostre juste defense, qui vous en peut blasmer? car la loy de la conservation de vostre propre vie precede celle de la conservation de la vie du prochain. La loy dit : Chomme les jours de festes, ouyes la sainte messe; le *feu* cependant se prend à la mayson, ne l'esteindray-je donq pas? si faict; car la loy n'a pas entendu de vous obliger en ce cas là : vous feres bien un autre jour la feste, et ouyres bien un autre jour la messe; mays vous ne sçauries esviter ce grand dommage, si vous n'y travailles pas maintenant. Ainsy donc les loys veulent que par droit on les modere, ...

[1] Voyez l'*Introduction à la vie devote*, IIe Partie, les premiers chapitres. — Le *Traité de l'Amour de Dieu*, Liv. I, chap. XIII et XIV.

De la force.

A la force appartient la magnanimité, qui n'est autre chose qu'une vertu qui nous porte et nous incline aux convenances et retenues en chasque nature et espece de vertu, non pour le regard du bien qu'il y a en l'action grande de la vertu, mays pour le respect de la seule grandeur de l'action. Car, par exemple, un homme qui ayme grandement la chasteté et un homme magnanime et de grand courage, l'un et l'autre au choix de la chasteté entreprendront la chasteté virginale comme le plus haut et relevé degré qui puisse estre en la vertu de chasteté. Mais l'un faict ceste entreprise pour le grand amour qu'il porte à la chasteté, laquelle plus elle est grande plus il l'ayme; l'autre faict la mesme entreprise, non pour l'amour de la chasteté qui est en ceste grandeur et hauteur de vertu, mays pour l'amour de la grandeur qui est en ceste chasteté, si que l'un cherche la chasteté en la grandeur de ceste action, et l'autre cherche la grandeur de l'action en la perfection de la chasteté. Or comme cette vertu recherche la vraye grandeur, qui est es actions heroïques des vertus, aussi n'estime-elle rien de grand que cela. C'est pourquoy ell'a ses proprietés selon Aristote[1], qui neantmoins au subjet de ceste vertu tesmoigne assés la foiblesse de la vue naturelle en comparayson de l'evangelique : 1° De ne se plaire que fort sobrement entre les honneurs tant grands et releves qu'ils soyent. 2° Estre egalement dans l'adversité et les prosperités. 3° Fuir les menus et inutiles . . . . . . et convenables. 4° Secourir . . . .

La rayson . . . .

On recherche de la gloire par des moyens vains ou pour des choses vaynes, ou des personnes vaynes. Et enfin nous evitons la pusillanimité ou descouragement par lequel

[1] Cap. III, lib. IV, Eth.

nous fuyons les grandes actions, les grands honneurs, et les grands offices, pour la trop grande apprehension que nous avons de la grandeur, n'estimant pas nos forces asses dignement et selon leur mesure. Car comme les presomptueux entreprennent indiscretement outre leurs pouvoirs, les pusillanimes n'entreprennent pas selon leur pouvoir, ains laissent une partie de leurs forces inutiles faute de cœur pour les employer.

De la magnanimité despend la magnificence, qui nous porte non aux actions grandes des vertus, mays aux grands et sumptueux ouvrages, qui requierent force despense; car ceste vertu nous les faict entreprendre genereusement, destournant d'un costé une certaine sotte affection de despense, par laquelle on faict des frais inutiles et outre la bienseance, et d'autre costé une certaine vileté d'esprit par laquelle on n'esgale pas la despense à la dignité et bienseance de l'ouvrage qu'on entreprend.

Apres, vient la tres saincte patience, par laquelle nous moderons les tristesses et fasderies qui nous arrivent des maux ordinaires en ceste miserable vie mortelle; la mort des parens et amis, les bannissemens, les pertes, les maladies, les injures et opprobres et autres sortes d'afflictions de la vie mortelle .... de la vie, parce que les maux de la mort et les choses horribles pour la mort doivent estre surmontes par la force, comme il a esté dit. Or la patience nous faict supporter tranquillement ces afflictions pour l'honnesteté et le bien qu'elle reconnoit estre en l'esgalité de l'esprit et la bonn'assiette de l'ame entre ces occasions.

Or quand, outre le mal que nous endurons avec moderation, il nous faut supporter une longue durée du mal, et que nous n'avons pas seulement du mal, mays que nous devons l'avoir longuement, c'est à dire qu'outre le mal nous devons supporter une longue durée du mal, qui est une grandeur en durée et estendue de continuation, nous n'avons pas seu-

lement besoin de patience, mays de longanimité, qui est la vertu par laquelle nous supportons ou une longue attente du bien, ou une longue durée du mal. Et tant la patience, que la longanimité, sont requises affin que d'un costé nous esvitions l'insensibilité, qui n'est autre chose qu'une certaine stupidité et brutale lourdise par laquelle, comme si nous avions nos sens assoupis, nous ne sentons aucune douleur ni tristesse de maux, et par consequent sommes hors de tout subjet de patience, et d'austre costé que nous esvitions l'impatience, par laquelle nous ressentons immoderement les afflictions et contradictions.

Enfin la force produit la perseverance, je ne dis pas le don de perseverance (car c'est une grace toute divine dont nous avons parlé en passant ailleurs), mays la perseverance qui est une vertu par laquelle nous continuons et poursuivons un bien jusques à la fin, contre la difficulté et l'ennuy que la longueur et durée d'une affaire ou entreprise peut apporter; mays quand, outre l'ennuy de la durée et longueur du temps, nous avons encor des autres obstacles et resistances exterieures, qui s'opposent à la poursuite et continuation de nos exercices en la vertu, et du dessein que nous avons faict pour le bien, lhors nous avons besoin de la constance. Deux choses nous lassent en un chemin, la longueur et esgalité; car, comme dit Aristote, on se plait plus en un chemin où il y a parfois des .... et varietés, qu'en un chemin tousjours uni et sans diversité; et les pierres, les ronces, les fossés, les fanges et autres difficultes. Ainsy au chemin de la vertu deux choses nous lassent : la durée et continuation de mesm'exercice, et contre cet ennuy nous avons la vertu de perseverance; et les autres difficultes et resistances, comme sont les oppositions des hommes, nostre foiblesse, les murmurations, les remonstrances de ceux qui sont de contraire opinion et toutes autres telles .... contre lesquelles la constance nous arme. En sorte que nous ne sommes ni

*

opiniastres et aheurtés pour continuer et vouloir poursuivre chose quelconque contre rayson, ni inconstans et legers pour nous laisser vaincre à la durée et longueur du temps requis à nostre entreprise, ni mols, tendres ou delicats de courage, pour nous laisser surmonter aux autres difficultés.

Or entre toutes les actions de force, il n'y en a point de comparable à celle de nos martyrs chrestiens. Gens invincibles et invariables entre les plus divers et espouvantables tourmens qu'il est possible d'imaginer, qui ont combattu contre les tyrans pour confirmer les plus excellentes vertus de toutes, en tant que nostre Seigneur les a enseignées, et combattu par la seule volontaire souffrance qui les rend tant plus vaillans en toute façon. Car, comm'ont remarqué nos anciens peres, celuy qui souffre courageusement, il combat le mal present; celuy qui attaque ou resiste, combat le mal à venir ou esvitable. Le martir estant le plus foible faict l'office du plus fort : car il garde la vertu pour laquelle il combat et demeure vainqueur. La souffrance n'est aydée d'autre chose que la vive force de la rayson; mais l'attaque est portée par la cholere, par l'emotion et impetuosité sensitive. Et aussi le martir est parfaictement conforme à nostre Seigneur, qui tesmoigna sa charité, non attaquant ses ennemis et les mès........., mays souffrant la mort. Joint que celuy qui meurt en se defendant comme font nos chevaliers de S. Jean de Hierusalem contre le Turc. . . . .

La force sert à la boucle de la crainte pour la moderer. La temperance mod ;re les joyes, la prudence les douleurs, et la justice les desirs.

Enfin dans le sanctuaire il y avoit quatre cherubins; deux estoyent tout d'or, qui estoyent sur le propitiatoire, qui s'entre-regardoyent et couvroyent de leurs aisles estendues l'un vers l'autre tout le propitiatoire : et ceux-cy representoyent l'arche des anges assistans, qui n'ont aucune contemplation,

et leur reciproque amour ne serd qu'à la louange de Dieu. Les autres deux cherubins estoyent de boys d'olive doré, et regardoyent devers la porte du sanctuaire, ayant chascun une de leurs aisles estendue sur l'arche et le propitiatoire, et l'autre estendue jusques à la parois du sanctuaire. Ils avoyent dix coudées de haut et leurs aisles cinq de longueur, parce que les anges administrans ou servans ont charge de regarder et garder l'eglise, et partant ils ont leurs affections misericordieuses comme d'olive et sans laysser leur contemplation beatifique, laquelle est sur le propitiatoire, ils estendent leur secours et exercent promptement leur charité envers les murs de Hierusalem, de l'eglise, envers la mayson et famille de Dieu. Ils ont dix coudées de hauteur, pour cooperer avec les hommes aux œuvres des dix commandemens, et leurs deux aisles sont de mesme, parce qu'à cet effect ils prient devers le sanctuaire et inspirent devers ses peuples.

De la temperance, ou moderation.

La temperance est ordinairement nommée en l'Escriture sainte modestie, sobrieté, honnesteté. Or, comme dit S. Augustin, c'est l'amour qui se donne tout à Dieu, et c'est le 4e fleuve qui se respand sur nostre aspetit concupiscible. La complaisance que nous prenons es choses sensibles par le moyen de nos cinq sens corporels attire puissamment nostr' ame aux objets de ces cinq sens, lesquels estant bas, corporels et caduques, rendent aussi nostr'ame telle, quand elle est passionnée de leur delectation et jouissance. Et lhors, elle ne peut bonnement, se relever à l'object intelligible, et s'attacher si fermement par amour à Dieu ; car sa force et puissance amoureuse, ou amyante, ou affective, s'escoulant et dissipant par les sens aux choses sensuelles, elle est d'autant plus foible et allangourie pour les choses superieures et spirituelles. C'est pourquoi S. Augustin a dit que la temperance

n'est autre chose que l'amour qui se donne tout à Dieu, c'est à dire l'amour qui ramasse toute sa vigueur pour aymer Dieu, et pour la ramasser toute, il la divertit des objets sensuels esquels elle se pourroit espancher et dissiper. Mays parce qu'entre tous les sens, il y en a deux qui sont plus grossiers, brutaux et impetueux en leurs actes, et qui par consequent dissipent et divertissent plus furieusement et desbordement la force affective de nostre ame, c'est à sçavoir l'attouchement et le goust qui, comme dit Aristote, n'est presque qu'un certain attouchement par lequel nous nous appliquons immediatement aux objects les plus grossiers, partant la temperance modere les playsirs et voluptes de ces deux sens principalement, bien qu'elle regle aussi les autres playsirs, soyt interieurs ou exterieurs, en tant que par iceux la force affective pourroit estre mise en desordre, et dissipée contre la juste rayson. Or j'ay dit qu'elle les modere, parce que nostre nature composée de cors et d'ame, ayant besoin des playsirs sensibles, soyt pour la conservation particuliere de chasque personne, soyt pour la conservation de l'espece et race humaine, ce seroit egalement dementir la rayson et violer ses loys, de vouloir estre sensuel en s'appliquant demesurement aux voluptes des sens. Ainsy y a t il deux vices contraires à la temperance.

Mays l'autre, qui s'appelle intemperance, est le grand vice du monde, par lequel on desire les playsirs sensuels outre mesure et sans discretion; et c'est le vice qui attira le deluge, qui fit perdre les quatre cites et les fit fondre, et en somme c'est le vice le plus infame et vilain, comme dit Aristote[1], qui nous rend pareils aux bestes brutes, assoupit l'usage de la rayson, et comme dit Hippocrate, le plus vehement de tous ces playsirs sensuels n'est autre chose qu'une epilepsie passagere. Et Aristote dit que tout animal est triste apres iceluy, hormis le coq, mais l'homme plus que tous les animaux,

[1] III. Eth., c. XII.

comme ayant en iceluy perdu la rayson. Vice brutal, qui rend comme furieux et phrenetique l'homme avant qu'il le commette, epileptique en le commettant, triste et melancolique apres l'avoir commis. Mays si l'intemperance passe jusques au delà de la nature, ce n'est plus un vice, c'est un monstre de vice, dit Tertulien; ce n'est plus un vice humain, dit Aristote, il est brutal et forcenerie.

Or d'autant, que les playsirs du goust et des autres sens sont donnés à nostre nature pour servir à la conservation de chasque particulier, à la regle d'en bien user, c'est comme dit S. Augustin, d'en prendre autant que la necessité de la vie humaine et des offices d'icelle le requiert. C'est à dire qu'il faut premierement prendre ce qui est requis pour maintenir la vie, ayant la nourriture, dit l'Apostre[1], et de quoy nous couvrir, nous en sommes contens. Mays non seulement il faut prendre ce qui est pour la necessité, ains aussi ce qui est pour la bienseance, selon la varieté des offices et occurrences de cette vie; c'est pourquoy on jeûne quelquefois et quelquefois on fait des festins, on s'habille mieux une fois qu'autre, et Dieu mesme donne quelquefois du pain seul à Helie, quelquefois il lui envoye de la chair; quelquefois il donne du pain et du poisson, d'autresfois il donne du miel et de la manne. La temperance sçait discerner le quand et le comment . . . .

[1] I Tim., VI, 8.

II.

DECLARATION MYSTIQUE
SUR
LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Preface de l'Auteur.

Il y a deux sortes d'unions de l'ame avec Dieu en ce monde : la premiere par grace, et laquelle se fait dans le baptesme, ou par le moyen de la penitence; et la seconde par devotion, et celle-cy se fait par le moyen des exercices spirituels. L'un nous rend innocents, et l'autre spirituels. Salomon pretendant avoir suffisamment enseigné la premiere sorte d'union dans ses autres livres, n'enseigne que la seconde es Cantiques, où il presuppose que l'Espouse qui est l'ame devote, soit desja mariée avec le divin Espoux, et represente les saints et chastes amours de leur mariage, qui se font par l'Orayson mentale, qui n'est autre chose que la consideration de Dieu et des choses divines.

Sous ce nom de consideration sont comprises quatre diverses actions de l'entendement, à sçavoir, la pensée, l'estude, la meditation et la contemplation. Nous pensons es choses sans fin et intention, nous les estudions pour estre plus doctes, nous les meditons pour les aymer, et nous les contemplons pour nous y plaire. Les uns regarderont simplement un portrait pour y voir les couleurs et images, sans autre fin ; les autres, pour apprendre l'art et l'imiter; les autres, pour aymer la

personne representée, comme les princes font leurs espouses, que bien souvent ils ne voyent qu'en image; les autres, parce qu'ils ayment desja la personne representée, se plaisent à regarder son portrait. L'une de ces quatre actions est sans fin; la seconde profite à l'entendement; la troisieme et la quatrieme profitent à la volonté, l'une l'enflammant, l'autre la resjouyssant Ces deux dernieres sont supermystiques du Cantique: mais entre l'une et l'autre on peut justement colloquer la demande; et respondront toutes trois aux vertus theologales.

La meditation se fonde sur la foy, considerant ce que nous croyons pour l'aymer; la demande, sur l'esperance, demandant ce que nous esperons pour l'obtenir; la contemplation, sur la charité, contemplant ce que nous aymons pour nous y plaire : neanmoins le sujet de ce livre ne comprend pas la demande, ny les deux seules considerations affectives, ny mesme la devotion, laquelle n'est ny meditation, ny contemplation, mais en est l'effet, n'estant autre chose qu'une vertu generale contraire à la paresse spirituelle, qui nous rend prompts au service de Dieu : en sorte que là où est la foy, nous sommes faits plus prompts à croire par la devotion; là où est l'esperance, nous sommes rendus plus prompts à desirer ce que Dieu promet, et par la charité, à aymer ce que Dieu commande; par la temperance, à nous abstenir; par la force, à endurer, et ainsi des autres. La devotion, aux promptitudes particulieres que les habitudes donnent, en adjouste une generale et commune, engendrée par la meditation et contemplation, ainsi que le pelerin est plus dispos par la refection.

Salomon a pour fin en ce livre la devotion, mais pour sujet l'orayson mentale, prise pour la meditation et contemplation, non pour la pensée, ny pour l'estude, ny pour la demande, ny pour la devotion, ny mesme pour la consolation et le goust que l'on a en l'orayson, lequel ne s'y trouvant pas tousjours,

est distingué d'icelle ; ains arrive souvent que ce goust n'estant pas en l'orayson des bons, se trouve en celle des grands pecheurs : mais le pelerin estant sain, apres estre repeu, soit avec goust ou sans goust, retourne tousjours plus promptement à son voyage.

Que si l'orayson mentale est distinguée du goust spirituel, comme la cause de l'effet, elle l'est encore plus de l'allegresse spirituelle qui est engendrée de la multitude des gousts. Le courtisan qui a reçu de son prince diverses faveurs, acquiert une habitude avec laquelle il le sert non seulement promptement, mais gayement. Ainsy nous devons tousjours servir Dieu promptement : nous le servons seulement gayement, quand nous recevons plusieurs gousts spirituels qui reviennent de l'orayson mentale. Le pelerin sera plus disposé au voyage, s'il a mangé avec goust et appetit ; il sera non seulement disposé, ains joyeux et allegre tout ensemble.

Disons aussi que la possibilité, la facilité, la promptitude et la gayeté, sont choses differentes en une action. Ressusciter un enfant mort n'est pas en la possibilité de la mere ; le guerir estant extremement malade, est chose possible, mais non pas facile ; mettre le feu à sa playe par ordonnance du medecin est possible et facile, mais non pas avec promptitude, ains avec resistance et frayeur ; rafraischir son appareil, se fait facilement, possiblement, promptement, mais non pas allegrement, mais apres qu'il est gueri, le recevoir et accueillir entre ses bras, se fait possiblement, facilement, promptement et gayement.

Ainsi le pecheur n'a pas de soy la possibilité à servir Dieu meritoirement ; estant en grace, il a la possibilité avec resistance et sans facilité ; apres avoir continué, il le sert facilement ; apres qu'il est devot, il le sert promptement ; s'il est contemplatif, il le sert allegrement ; la grace donnant la possibilité ; la charité donnant la facilité ; l'orayson mentale, la

promptitude et devotion ; la multitude des gousts, la gayete.

Au dessus de toutes ces actions sont l'extase et le ravissement : car lorsqu'en l'orayson, meditant et contemplant, l'homme s'attache tellement à l'objet, qu'il sort de soy-mesme, perd l'usage des sens, et demeure absorbé et attiré, cette alienation d'entendement de la part de l'objet qui ravit l'ame, s'appelle ravissement, et de la part de la puissance qui demeure adsorbée et engloutie, s'appelle extase, dernier effet de l'orayson mentale ici bas.

Bref, l'orayson mentale est le sujet des Cantiques; mais on a besoin de la cognoissance des choses susdites pour la declaration des termes, mesme lorsqu'ils ne semblent estre que litteraux, bien que ce soit fort rarement, et qu'il soit bien difficile de les y cognoistre ; où au contraire les mystiques y sont en abondance et tres-divers, comme, par exemple, devotion, goust, allegresse, ravissement, extase et choses semblables, ne s'y trouvent jamais; mais à chaque pas, sommeil, songe, enyvrement, langueur, defaillance, et choses pareilles. Mesme la nature, ny les proprietés de Dieu ou de l'ame n'y sont point nommées; mais au lieu de tout cela, yeux, cheveux, dents, levres, cols, vestemens, jardins, onguens, et mille choses pareilles, qui ont mis confusion es expositions par la liberté que les expositeurs ont eue de les faire joindre un chacun à son sens, et qui pis est, par la licence insupportable qu'un mesme expositeur a prise d'entendre en une mesme page, une mesme parole en diverses manieres et pour diverses choses.

Mais nous n'avons rien entrepris sans imitation des meilleurs auteurs, et sans apparente convenance entre le terme signifiant et le signifié, et ayant donné une fois une signification à un terme, nous ne l'avons depuis jamais changée. Les baisers signifieront toujours les consolations spirituelles; les embrassemens, les unions avec Dieu; les douceurs des

viandes, les gousts spirituels; les langueurs et deffaillances, les gayetés et allegresses; les sommeils et enyvremens, les ravissemens et extases. En l'Espouse, quand il se traitte de vertu exterieure, le col signifiera la force pour executer; quand on traitte de vertu interieure, il signifiera la partie irascible, et jamais ne changera de signification. En l'Espoux, le chef signifiera la charité. Le theatre de Hierusalem sera tousjours l'Eglise militante. L'Espoux sera toujours Dieu increé ou incarné; l'Epouse, l'ame; le chœur des dames, les conversations mondaines.

Enfin l'orayson mentale est le sujet mystique du Cantique. Mais quelles choses en veut dire Salomon, ou plus-tost le saint Esprit? Il nous veut monstrer par combien de degrés une ame estant en l'orayson mentale peut monter à la plus haute consideration de Dieu, et avec quels remedes elle se peut ayder contre beaucoup d'empeschemens, dont on peut faire cette division :

Il y a cinq principaux empeschemens en l'orayson, cinq principaux remedes, et cinq degres d'icelle. Mais la sixieme scene represente une ame, laquelle ayant surmonté tous ces empeschemens, n'a plus besoin de remedes; et à chacune des cinq autres scenes donnant ou mettant un empeschement, un remede et un degré.

En la premiere, la souvenance des playsirs passés sensitifs est l'empeschement; le remede est le desir des choses spirituelles, et de les demander à Dieu. Le premier degré est de considerer Dieu es choses corporelles.

En la seconde, l'empeschement est la distraction de l'imaginative par les phantosmes et visions sensibles; le remede est l'attention aux inspirations; le degré, la consideration de Dieu es choses spirituelles.

En la troisieme, l'empeschement et les louanges humaines; le remede est de gouster les divines; le degré est

la consideration que l'ame fait de Dieu en elle-mesme.

En la quatrieme, l'empeschement et la fatigue du corps et partie sensitive; le remede sont les colloques et devis spirituels; le degré est mediter Dieu, non en lui-mesme, mais en son humanité.

En la cinquieme, l'empeschement est des respects humains; le remede est la solitude; le degré, la consideration de Dieu en luy-mesme, mais comme Dieu.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES,

EGLOGUE DE SALOMON,

MYSTIQUEMENT DECLARÉ.

ARGUMENT

Le present livre traitte de la maniere d'arriver à une parfaitte forme d'orayson mentale : il designe quels en sont les empeschemens, quels sont les remedes à ces empeschemens, et par combien de degrés on peut arriver à cette orayson parfaite. La scene est Hierusalem, ou l'Eglise militante.

DISCOURS PREMIER.

Premier empeschement : la souvenance des playsirs sensibles.

Qui delibere de ne plus offenser Dieu, rencontre plusieurs occasions suggerées par le diable pour pecher. Qui se resoult de ne plus vouloir de consolation qu'en Dieu, rencontre le monde qui luy presente de nouveaux playsirs temporels; ce luy est un grand empeschement pour apprehender les consolations divines, de ne se pouvoir separer ni défaire des anciennes compagnies, conversations et recreations.

Doncques l'Espouse, c'est à dire l'ame desja en grace, voulant entrer à la vie spirituelle par les baisers de son divin Espoux, qui sont les consolations spirituelles, a une grande peine à se déprendre du chœur des dames (conversations anciennes), qui luy offrent des vins et parfums, qui sont les playsirs temporels : donc l'ame languissante pour l'absence de son Espoux, desirant s'unir à luy par l'orayson, le chœur des dames la veut conforter avec vins et parfums, luy

remettant en memoire les playsirs passés, nonobstant lesquels elle demande : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche;

Osculetur me osculo oris sui.

Remede au premier empeschement : desir et demande des biens spirituels.

Premierement, elle considere que les biens et playsirs mondains, aupres des divins, ne sont que vanité; secondement, que Dieu est doux et souhaittable en luy-mesme; troisiemement, que plusieurs ames saintes ont frayé le chemin, n'ayant trouvé aucun playsir qu'en Dieu; quatriemement, elle demande à Dieu qu'il luy oste toutes affections terrestres.

Et quant au premier elle dit : Tes amours sont meilleurs que le vin, et plus odorants que les parfums;

Quia meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis.

Quant au second : Ton nom est le parfum mesme repandu;

Oleum effusum nomen tuum.

Pour le troisieme : Les jeunes filles t'ont aimé;

Ideo adolescentulæ dilexerunt te.

Et pour le quatrieme : Tire-moy apres toy; nous te suivrons et courrons à l'odeur de tes parfums;

Trahe me post te; curremus in odorem unguentorum tuorum.

Et tout incontinent, portée par une grande confiance d'obtenir ce qu'elle demande, comme si desja c'estoit fait, elle adjouste : Mon roy m'a menée en ses cabinets; nous sauterons de joie, et nous nous resjouirons en luy et avec luy de la souvenance de tes amours, qui sont meilleurs que le vin : les bons t'ayment et te prisent;

Introduxit me rex in cellaria tua : exultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum super vinum : recti diligunt te.

Les scrupules neanmoins surviennent par la memoire des pechés passés, dont elle dit : Je suis noire. Mais l'integrité

de sa conscience presente fait qu'elle adjouste : Mais je suis belle, ô filles de Jerusalem, comme les tabernacles de Cedar et comme les peaux de Salomon ;

Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem, sicut tabernacula Cedar, sicut pelles Salomonis.

Le foyer de la concupiscence y apporte du dechet, mais sans qu'il luy puisse estre reproché ni imputé à peché :

Noli me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol !

Ne prenez donc pas garde à ce que je suis brune, car mon soleil m'a voulu ainsi laisser en cette guerre; le soleil m'a donné le teint que j'ai; et ce ne m'est pas advenu par ma faute, mais par celle des premiers enfants de la nature humaine ma mere. Les fils de ma mere ont combattu contre moi;

Filii matris meæ pugnaverunt contra me.

Ce fut par leur peché que je fus mise en necessité de prendre tant de soins et garde à moy-mesme, comme si j'estois à garder une vigne. Ils m'ont mise à garder les vignes;

Posuerunt me custodem in vineis,

contre les assauts de la concupiscence; et tout cela, helas! non par ma faute propre et actuelle, mais par celle d'autruy, dont je puis dire : La vigne que j'ay gardée n'estoit pas à moy;

Vineam meam non custodivi

Et partant, que la confiance revienne en moy, et que je commence à chercher mon espoux, où il est plus aysement trouvé par l'orayson.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum.

O vous que mon ame ayme, enseignés-moy où vous paissés et où vous couchés à l'ombre du midy; afin que je ne coure çà et là égarément aux troupeaux de vos compagnons; c'est à dire apres les creatures. Enseignés-moy où je pourray

vous trouver en l'orayson avec vos lumieres et consolations, sans m'arrester à la creature.

Premier degré d'orayson. Consideration de Dieu es choses corporelles.

Vois-tu bien ce soleil, ô mon espouse, ces estoiles, ces cieux, cette terre, ces rochers? Ce sont autant de voyes et chemins pour me trouver : elles ne se sont pas faites elles-mesmes; elles ne sont pas sans quelque principe qui les a faites, et qui est leur fin derniere, qui les conserve, qui les garde. Mais qui est ce principe et cette fin? C'est Dieu : les meres de toutes choses sont les idées qui en sont en moy, en ma puissance et bonté. Mais les agneaux, aussitost que l'huis de la bergerie est ouvert, courent droit à leurs meres: ainsi l'homme voyant les creatures monte petit à petit à Dieu, c'est un moyen de me trouver.

Si ignoras te, ô pulcherrima inter mulieres, egredere et abi post vestigia gregum;

Si tu n'as pas encore une entiere connoissance, ô la plus belle des femmes, parce que tu es encore commençante, sors de la souvenance des playsirs passés, et va suivant les pas de tes troupeaux; cherche mes sentiers en toutes les creatures, laisse-toy guider et mener là par où elles-mesmes retournent, et tu trouveras qu'elles iront reposer aux pasturages de leur premier berger. Fais paistre tes chevreaux prés les loges des pasteurs;

Et pasce hœdos tuos juxta tabernacula pastorum :

Tu seras conduite à trois paissans et un pasteur, à trois creans et un createur. Toutes les creatures sensibles te meneront là, et les plus nobles encore mieux.

Sur tout la nature humaine, en tes premieres meditations, t'y sera profitable. Tu verras les biens surnaturels qui sont en elle, comme, qu'elle est l'habitation de Dieu, son throsne, et quasi son chariot, dont il luy peut dire : O ma bien-aimée,

je t'ay faite semblable à ma genisse attellée au chariot de Pharaon;

Equitatui meo in curribus Pharaonis assimilavi te, amica mea.

Tu y verras les biens naturels; car elle est aussi belle en elle-mesme, comme si elle avoit tous les ornemens du monde. (C'est à elle que peuvent s'appliquer ces paroles) : Tes joues sont belles comme si elles estoient parées de quelques beaux ornemens; ton col est beau comme s'il estoit paré de quelque beau carquan;

Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis; collum tuum sicut monilia.

Tu verras ces biens accidentels, comme quoy tout le monde a esté fait pour ton usage, ornement et service. Nous te ferons des bagues d'or qui seront esmaillées d'argent;

Murenulas aureas faciemus tibi, vermiculatas argento;

qui sont des bienfaits si grands, que l'ame les meditant s'enflamme d'amour, et est contrainte de s'escrier : Puisque je ne puis autre chose, au moins t'aymeray-je, ô mon Espoux! et seray moy-mesme ta salle royale, laquelle je parfumerai de nard, c'est à dire je m'empliray d'amour.

Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum;

Tandis que mon roi sera en sa salle, mon parfum, qui est composé de nard, embaumera tout ce lieu de la suavité de son odeur; et de plus je m'uniray tellement avec lui, que je le porteray comme un bouquet dedans mon sein.

Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi : inter ubera mea commorabitur;

Mon bien-aymé est le bouquet de myrrhe que je porteray tousjours entre mes deux mammelles. Il sera tousjours mon tres-cher baume, et mon plus grand thresor.

Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi;

Mon bien-aymé m'est une grappe de baume cueillie aux vignes d'Engadde.

Ces affections font que l'Espoux ayme l'ame et la loue, disant : O que tu es belle, ma bien-aymée ! ô que tu es belle ! tes yeux sont comme ceux de la colombe.

Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es : oculi tui columbarum.

L'ame, de son costé, reconnoissant que toute sa lumiere depend de son soleil, qui est Dieu, confesse que luy seul est beau par essence. O mon bien-aymé, tu es beau et de bonne grace, et tu embellis tellement nostre essence quand il te plaist, que mesme nostre lict, qui est nostre corps, en est beau :

Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus : lectulus noster floridus.

Voilà nostre lict fleurissant, et mesme ce monde nostre habitation. Les chevrons de nos maisons sont des cedres, et nos solives sont de cypres ;

Tigna domorum nostrarum cedrina, laquearia nostra cypressina.

Doncques quelle merveille, si je suis la fleur du champ, et le lys des vallées ;

Ego flos campi, et lilium convallium.

Ce qu'avoüant l'Espoux, il montre que plusieurs ames sont bien de contraire condition par la malice de leurs volontés ; car elles sont comme des espines :

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias ;

Comme un lis entre les espines, ainsi est ma bien-aymée entre les filles.

Cheres loüanges que l'ame n'accepte ni ne refuse ; mais esprise de son epoux, retourne à le considerer es mesmes choses sensibles, non plus en meditant pour l'aymer, mais en contemplant pour se resjouir, le confessant tres-haut entre toutes les choses creées.

Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios ;

Comme est un pommier entre les arbres des forests, ainsi est mon bien-aymé entre les enfans des hommes.

Dont ayant trouvé un bien si eminent au dessus de tout autre, elle s'y repose sans en plus rechercher :

Sub umbrâ illius quem desideraveram, sedi ;

Je me suis reposée à l'ombre de celuy que je desirois; et en ce repos spirituel se fait le goust de la devotion :

Et fructus ejus dulcis gutturi meo ;

Et son fruit est doux à mon goust, et si doux qu'il engendre de saintes manies et fureurs en mon ame, comme si elle estoit enyvrée d'amour, dont elle s'escrie : Il m'a menée au cellier de son vin, il a desployé sur moy l'estendart de son charitable amour ;

Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.

Mais particulierement avec leur frequente communication ils engendrent l'habitude de l'allegresse spirituelle, en laquelle languissant doucement, elle se sent deffaillir et esvanouyr; et pour ce, dit-elle :

Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo ;

Hé, reconfortés-moy avec des fleurs; mettés des pommes autour de móy ; car c'est d'amour que je languis.

Quoy plus? le ravissement mystiquement signifié par le sommeil : l'ame le sentant survenir, et ne voulant dormir ailleurs qu'entre les bras de son Espoux, dit :

Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me ;

Que sa main gauche soit sous mon chef, et que de sa main droitte il m'embrasse estroittement.

Lhors Dieu a soin que les choses basses ne nous empeschent cette divine consolation, dont il dit au chœur des dames :

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit;

Je vous adjure, ô filles de Hierusalem, par les chevres et par les cerfs des champs, que vous n'esveilliez ny fassiez

esveiller ma bien-aymée jusques à ce qu'elle le veuille. Lhors l'ame commence à esprouver et connoistre qu'il n'y a douceur qui esgale celle qui se trouve en l'orayson mentale.

DISCOURS II.

Second empeschement : la distraction de l'imaginative.

Plus un chemin nous est cogneu, plus nous le hantons; plus nous y cognoissons de gens, et plus volontiers aussi nous y cheminons, et plus facilement : mais aussi par tels chemins nous arrivons plus tard au giste, parce qu'ayant beaucoup de cognoyssances, icy nous parlons à l'un, là à l'autre ; icy nous entrons en la boutique de l'un, là nous nous arrestons avec un ami. Pour la consideration de Dieu, nul chemin ne nous est plus battu, connu et familier que celuy des choses corporelles, entre lesquelles nous vivons; nul n'a en soy plus de facilité, mais aussi nul n'a plus de distractions. Quand je medite Dieu en l'ange, qui est une chose invisible, et qui ne m'est nullement familiere, il n'engendre en moy que peu de fantosmes et distractions; mais si je considere Dieu en l'homme, mon imagination descend de l'universel au particulier, et sous le nom d'homme me represente Pierre, Paul, ou chacun d'eux, lorsque nous faysons telle ou telle chose. Si bien que tandis qu'en ce chemin qui nous est familier, nous nous arrestons à toutes les boutiques de nostre connoissance, ou nous arrivons tard à nostre but, ou jamais.

De mesme que la multitude des songes ne laisse dormir paysiblement, mais fait presque veiller en dormant; ainsy l'orayson arrivée au sommeil de l'extase, qui est comme son giste, elle peut estre appellée elle-mesme sommeil; mais quand elle est interrompue de distractions fantastiques, c'est un sommeil plein de songes; et lors nostre espoux nous

parle, et vient à nous, mais non pas pour y demeurer et reposer, ains il vient par sauts et eslancemens.

Vox dilecti mei; ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles.

C'est la voix de mon bien-aymé; le voila qui vient aux montagnes, saillant et traversant les collines.

Il semble que tantost il vienne, que tantost il fuye.

Similis est dilectus meus capreæ hinnuloque cervorum :

Mon aymé-aymé est semblable à un chevreuil et à un faon de cerf.

Maintenant il se montre, maintenant il se cache :

Et ipse stat post parietem nostrum,

Le voila qui se tient debout derriere nos murs;

et qu'il semble qu'il se fasse voir,

Respiciens per fenestras,

Regardant par les fenestres :

neanmoins la vision n'estant ni bien claire ni bien arrestée, on peut dire que les fenestres ont des barreaux, et qu'il regarde par le treillis;

Prospiciens per cancellos,

Remede au second empeschement : attention à l'inspiration.

Or il ne faut pas s'ennuyer demesurement en ces distractions, car elles sont conjointes à nostre nature, et nous n'en pouvons estre repris, si elles ne viennent de nostre faute : neanmoins il faut user de remede, qui est de se recueillir souvent, et prester l'oreille pour escouter les inspirations.

En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera, amica mea, formosa, et veni.

Voila mon bien-aymé qui m'appelle, et me dit : Leve-toi, ma bien-aymée, ma colombe, ma belle, et t'en viens : La

faisant outre cela ressouvenir de l'innocence en laquelle elle peut pieusement croire estre arrivée, ne se sentant chargée d'aucun peché mortel. O combien estoit triste l'hyver du peché !

Jam enim hyems transiit ; imber abiit et recessit.

Car desja l'hyver est passé, la pluye s'en est allée.

Il se resjouit de ce que les fleurs de devotion commencent à sortir et pousser :

Flores apparuerunt in terrâ nostrâ ;

Desja les fleurs paroissent en nostre terre. De ce qu'elle a commencé à retrancher les superfluités vicieuses :

Tempus amputationis advenit ;

Le temps d'émonder et nettoyer les arbres est venu. De ce qu'ainsi qu'une tourterelle elle fait ouïr sa plainte et son gemissement avec l'orayson :

Vox turturis audita est in terrâ nostrâ ;

On a ouï la voix de la tourterelle en nostre contrée.

Mais de plus il se resjouit de ce que desja elle a produit des fleurs de bonnes œuvres et des odeurs de bon exemple :

Ficus protulit grossos suos : vineæ florentes dederunt odorem suum ;

Desja le figuier produit son fruit : les vignes sont fleuries et jettent leur bonne odeur.

Il l'admoneste outre ce de passer plus avant, et de commençante, qu'elle se fasse profitante, luy disant :

Surge, amica mea, speciosa mea, et veni ;

Leve-toy, ma bien-aymée, ma belle, et t'en viens. Et parce qu'es commencemens il semble à l'ame qu'elle soit entre plusieurs difficultés, comme entre des pierres ou des espines :

Columba mea in foraminibus petræ, in cavernâ maceriæ ;

Ma colombe qui est dans les trous de la pierre, et au creux

de la muraille : pour cette cause, il asseure qu'elle ne laisse pourtant de luy estre bien aggreable.

Ostende mihi faciem tuam ; sonet vox tua in auribus meis; vox enim tua dulcis, et facies tua decora.

Hé! monstre-moy ta face ; que le son de ta voix vienne à mes oreilles ; car ta voix est douce, et ta face tres-belle.

Ce discours est si doux, qu'il devroit chasser toutes autres pensées : toutesfois si ces pensées reviennent, elle dira comme en songeant :

Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas ; nam vinea nostra floruit ;

Prenés ces petits renardeaux qui fouillent et gastent les vignes ; car nostre vigne est en fleur. Et se reünissant avec son objet, elle dira :

Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia, donec aspiret dies, et inclinentur umbræ. Revertere : similis esto, dilecte mî, capreæ hinnuloque cervorum super montes Bether.

Mon bien-aymé est à moy, et moy à luy : il se nourrit parmi les lys tant que le jour dure, et jusques à ce que les ombres s'abbaissent. Reviens, mon bien-aymé, et sois semblable à un chevreüil ou à un faon de cerf sur les montagnes de Bether. Et ainsi elle surmontera ce second empeschement.

Second degré : l'ame considere Dieu es choses spirituelles hors de soy-mesme.

Cette voye des considerations est moins cogneuë, mais aussi moins sujette aux distractions. Au precedent degré, il semble qu'on ne trouve pas Dieu, encore qu'on l'ait trouvé; mais en celuy-cy on reconnoist incontinent qu'on l'a trouvé.

In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea : quæsivi illum et non inveni ; Surgam, et circuibo civitatem :

La nuict en mon lit (c'est à dire es corps humains qui sont

les lits des ames) j'ay cherché celuy que mon ame ayme, et je ne l'ay point trouvé; je me leveray, et tourneray dans la cité de ce monde; et courant tantost par les corps terrestres, tantost par les celestes, je l'ay cherché, et ne l'ay point trouvé; au moins les distractions ont esté si grandes, qu'à peine me semble-t'il de l'avoir rencontré.

Per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum, et non inveni;

Je chercheray par les rues et par les places celuy que mon ame ayme : je l'ay cherché, et ne l'ay point trouvé.

Mon bonheur a voulu que je me sois souvenue des anges, qui sont comme des sentinelles du monde.

Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem;

Les sentinelles qui gardent la cité m'ont trouvée. Et je me suis resolue de voir si en eux je trouverois la consideration de Dieu plus formée.

Num quem diligit anima mea, vidistis?

N'avez-vous point vu le bien-aymé de mon ame?

Au dessus de la nature angelique j'ay trouvé immediatement la divine.

Paululùm cùm pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea;

Un peu apres les avoir passés, j'ay trouvé celuy que mon ame aime. Et ce sans distractions sensibles, si bien qu'il semble que je ne le dois jamais perdre.

Tenui eum, nec dimittam;

Je le tiens, et ne le laisseray point aller; jusques à ce que j'entre en la gloire celeste, vraye maison de la nature humaine ma mere, et en sa chambre, c'est à dire, au siege des anges qui m'est preparé : lors à cette vision enigmatique succedera une vision claire :

donec introducam illum in domum matris meæ, et in cubiculum genitricis meæ;

Quand je l'introduiray (mais plustost, quand il m'introduira) en la maison de ma mere, et en la chambre de celle qui m'a engendrée.

Sainte consideration de Dieu es choses spirituelles, laquelle, comme de sa nature elle n'engendre point de fantosmes, aussi n'engendre-t'elle point de songes. La consideration du premier degré est plus interrompue; celle-cy plus stable et plus haute. Donc elle produit tous ses effets avec plus d'excellence, à sçavoir, l'amour plus vif, et l'allegresse plus spirituelle. A quoi Dieu adjoustant sa grace, deffend avec un soin plus particulier qu'on ne l'eveille, disant : Je vous adjure, ô filles de Hierusalem, par les chevres et par les cerfs des champs, que vous n'eveilliez ni ne fassiez eveiller ma bien-aymée, jusques à ce qu'elle le vueille.

Adjuro vos, filiæ Hierusalem, per capreas cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit.

DISCOURS III.

Troisieme empeschement : les loüanges humaines.

L'ame s'acheminant de degré en degré en la sainte orayson, se rend si resplendissante, qu'il est impossible qu'elle ne soit admirée, et que le monde mesme la voyant au milieu du desert empestré de tant de pechés, cheminer droit, ainsi qu'une colomne de parfum oderiferant qui s'esleve vers le ciel, ne s'escrie :

Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii?

Qui est celle-cy qui marche par le desert, ainsi qu'un rayon de parfums, de compositions aromatiques, de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudre à embellir? Or cet applaudissement est un venin caché et doucereux, qui fait bien souvent que les plus saints et devots perdent leur justice et leur devotion.

Remede au troisieme empeschement : estre attentif aux loüanges de Dieu.

Quiconque entend ses propres loüanges, qu'il se tourne vers celles de Dieu; qu'il persuade à celuy qui le loüe de ne vouloir loüer une chose de si petit merite; mais qu'il esleve les loüanges à Dieu, de nostre bassesse et petitesse. Que s'il ne peut si tost arrester ses yeux sur la Divinité, qu'au moins il loüe Jesus-Christ homme, nostre vray Salomon, et ce principalement en trois choses, la chair, la croix, la gloire, disant : Voyés combien est digne sa chair, lict de sa divinité et de son ame, entourée de plus de soixante vaillants soldats qui la deffendent contre quiconque de nuict pourroit lui faire peur; cette chair qui n'est point inclinée au peché comme la nostre; mais par l'union hypostatique, et par l'empire qu'elle tient sur les anges, est du tout asseurée et impeccable.

En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt de fortissimis Israël, omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi : uniuсusjusque ensis super femur suum, propter timores nocturnos :

Voicy que soixante hommes des plus forts d'Israel entourent le lit de Salomon, tous tenant des glaives, et bien duis à la guerre; chacun desquels tient son espée droitte sur sa cuisse, pour les craintes de la nuict.

Quant à la Croix, ô qu'elle est sainte! Elle est de bois, mais du bois du Liban, c'est à dire incorruptible.

Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani;

Le roi Salomon s'est fait une littiere de bois du Liban.

La justice et la misericorde sont les deux colomnes qui soutiennent cette croix.

Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum;

Il a fait des colomnes d'argent; l'appuy ou reposoir en est d'or : dautant que tout en est fait pour conduire les ames à la gloire.

Ascensum purpureum,

La montée est de pourpre : car il ne nous conduit à la gloire que par son sang, et tout cela pour les ames de l'Eglise, dont il est dit orné de charité au milieu pour les filles de Hierusalem.

Mediâ charitate constravit propter filias Hierusalem.

De là s'ensuit pour ce Seigneur la couronne de la gloire de sa resurrection et ascension, laquelle doit ravir tout le monde à sa loüange.

Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus :

Sortés, filles de Sion, et voyés le roi Salomon avec le diademe duquel sa mere l'a couronné le jour de ses espousailles et le jour de la joye de son cœur.

Troisieme degré : l'ame considere Dieu en elle-mesme.

Doncques l'ame rejettant ses loüanges en celles de Dieu, prend soin de se parer en toutes ses parties pour plaire à celuy que seul elle estime digne de toutes loüanges. Or ses parties mystiques sont les yeux, c'est à dire, les intentions qui la meuvent; les cheveux, c'est à dire les affections, amours, haine, desir, et autres qui, comme les cheveux, ne sont ny bonnes ny mauvaises, sinon en tant qu'elles sont employées au bien ou au mal; les dents, c'est à dire les sens qui mâchent toutes les viandes qui doivent entrer en l'estomach de l'entendement; les levres et le parler, c'est à dire les pensées, qui en façon de paroles interieures produisent des discours insensibles; les joüës sont les deux puissances raisonnables qui sont l'entendement et la volonté; le col, la force irascible qui rechasse et repousse les empeschements; les mammelles sont les deux actions de la concupiscible, suivre le bien, fuyr le mal.

Tout cela doit estre orné et embelly, afin que Dieu ayme

l'ame, et qu'il puisse dire : Que tu es belle ma bien-aymée, que tu es belle!

Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es!

Les intentions doivent estres simples, pures et interieures, sans qu'on puisse dire que l'une soit au dehors, et l'autre au dedans, et qu'elles soient louches et diverses. Tes yeux sont de colombe, sans ce qui est caché au dedans;

Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet.

Les affections ne doivent estre esparses, mais serrées et unies comme un troupeau sous la houlette du souverain pasteur. Tes cheveux sont comme des troupeaux de chevres qui viennent du mont Galaad;

Capilli tui sicut greges caprarum, quæ ascenderunt de monte Galaad.

Les sens doivent estre gardés comme en prison, ainsi que les dents sous les levres, ou comme brebis nouvellement lavées, et leurs jumeaux, c'est à dire l'apprehensive et l'appetitive se doivent tenir rangées et reglées.

Dentes tui sicut greges tonsarum, quæ ascenderunt de lavacro : omnes gemellis fœtibus, et sterilis non est inter eas :

Tes dents sont comme troupeaux de brebis freschement tonduës qui retournent du lavoir, chacune avec deux jumeaux, et pas une d'elles n'est sterile.

Les pensées doivent estre si bien accommodées, que toutes les conceptions soient teintes au sang du Sauveur, et les paroles et discours pleins de douceur et profit pour le prochain.

Sicut vitta coccinea, labia tua, et eloquium tuum dulce;

Tes levres sont comme une bande de couleur pourprine, et ton parler est bien doux.

L'entendement et la volonté monstreront d'entendre le bien, et le vouloir faire; et comme en une grenade ouverte, tout y sera decouvert, rien n'y paroistra laid et desaggreable; et ces deux puissances seront tousjours humbles et assujetties.

Tes joües sont comme une grenade entamée, sans ce qui est caché au dedans;

Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo quod intrinsecùs latet.

L'irascible sera si vaillante contre les tentations, qu'on pourra dire :

Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis : mille clypei pendent ex eâ; omnis armatura fortium;

Ton col est comme la tour de David, bastie avec des boulevarts : mille boucliers sont pendus en icelle, et toutes sortes d'armes pour les hommes forts.

Et quant à la concupiscible, elle aura son desir du bien, et sa fuitte du mal, si simples, qu'on pourra dire :

Duo ubera tua, sicut duo hinnuli capreæ gemelli, qui pascuntur in liliis;

Tes deux mammelles sont comme deux faons de chevres que l'on fait paistre entre les lys :

Enfin l'Espoux, qui dés son ascension est allé à la montagne de la myrrhe et à la coline de l'encens au ciel à la dextre du Pere, comme il l'avoit predit :

Donec aspiret dies, et inclinentur umbræ, vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris;

Devant que le jour decline, et que les ombres s'abbaissent, j'iray à la montagne de la myrrhe et à la coline de l'encens; il loüera l'ame disant :

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te;

Tu es toute belle, ô bien-aymée, et il n'y pas une petite tache en toy; et l'invitera de passer de la Hierusalem militante à la triomphante, disant :

Veni de Libano, Sponsa mea; veni de Libano, veni;

Viens du Liban, mon Espouse; viens du Liban, viens; et promettra les couronnes et sieges dont furent chassés les demons.

Coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum ;

Tu seras couronnée du haut du mont Amana, du coupeau de Sanir et d'Hermon, des sieges des lions, des montagnes des leopards.

Tous ces ornemens sont aggreables à Dieu, mais surtout la netteté et la pureté d'intention, qui doit estre si grande, que toutes nos fins se reduisent à une fin, toutes nos intentions à une intention, tous nos desirs à un desir d'aimer et servir Dieu, en sorte qu'il n'y aye plus qu'un œil :

Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa ; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum ;

Vous avez navré mon cœur, ma seur, mon Espouse ; vous avez navré mon cœur avec un de vos yeux ; et qu'il n'y ait plus qu'un cheveu, dont il s'ensuit :

Et in uno crine colli tui,

De l'un des cheveux de votre cou.

L'intention estant bien dressée avec le desir, les mammelles de la concupiscence seront bien ordonnées :

Quàm pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea, sponsa ! pulchriora sunt ubera tua vino ;

Que tes mammelles sont belles, ma seur, mon Espouse ! tes mammelles sont plus belles que le vin. Les exemples en seront de bonne odeur.

Et odor unguentorum tuorum super omnia aromata ;

L'odeur de tes parfums est par dessus toute composition aromatique. Les pensées et paroles seront tres-devotes et douces :

Favus distillans labia tua, sponsa : mel et lac sub linguâ tuâ ;

Tes levres sont un rayon de miel qui distille : ce qui est dessous ta langue, est laict et miel. Les actions seront tres-exemplaires.

Et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris;

L'odeur de tes vestemens est comme l'odeur de l'encens.

Disons ainsi : les actions appartenantes à une ame sont interieures ou exterieures. Les exterieures se font par le commandement des interieures; et quant aux interieures, il faut qu'elles soient serrées en Dieu, sans que le monde les voye. C'est pourquoy il dit :

Hortus conclusus, soror mea, sponsa; hortus conclusus, fons signatus;

Un jardin clos est ma seur, mon Espouse; elle est un jardin clos et fermé; elle est une fontaine scellée. Et quant aux exterieures, il faut qu'elles soient comme un beau paradis :

Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus, Cypri cum nardo;

Nardus et crocus, fistula et cinnamomum cum universis lignis Libani, myrrha et aloe cum omnibus primis unguentis.

Ce que tu envoyes et mets dehors est comme un paradis auquel on void toutes vertus de grenades, de fruits des pommiers, de baume, du nard et saffran, sucre et canelle, et toutes sortes de fruits des arbres du Liban, myrrhe et aloës, avec toutes sortes des plus excellents parfums. En somme, l'ame est une fontaine de bonnes œuvres qui saillent jusques au ciel avec impetuosité, pareille à celle des eaux qui viennent du Liban :

Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano;

La fontaine des jardins, le puits des eaux vives qui fluent impetueusement du Liban.

Mais en tout cecy deux choses sont requises : de la part de Dieu, qu'il chasse la bise des tentations, et qu'il envoye le vent du midy de sa grace prevenante, disant :

Surge, Aquilo, et veni, Auster : perfla hortum meum, et fluant aromata illius;

Fuy, Aquilon; et viens, ô Midy! souffle en mon jardin,

et les odeurs d'iceluy s'espandront. De la part de l'ame, qu'elle accepte cette grace, et coopere, disant :

Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum.

Que mon bien-aymé vienne en son jardin, et qu'il mange du fruit de ses pommiers.

Ainsi, apres la myrrhe de penitence, Dieu tirera l'ame par le moyen des saints exercices aux odeurs aromatiques de l'orayson, avec du miel, du lait, et du vin de meditation, d'amour et de contemplation; mais contemplation telle, qu'elle produira des gousts, allegresses et extases, qui non-seulement estancheront la soif, mais enivreront; et notre Seigneur pourra dire :

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa : Messui myrrham meam cum aromatibus meis : comedi favum cum melle meo, bibi vinum meum cum lacte meo : Comedite, amici, et bibite ; et inebriamini, charissimi :

Voici que je t'attens. Viens en mon jardin, ma seur, mon Espouse. J'ay cueilli et moissonné ma myrrhe avec mes fleurs et odeurs tres-suaves; j'ay mangé un rayon de miel avec du miel mesme, et bu mon vin avec mon lait. Mangés, mes amis, buvés; enyvrés-vous, mes tres-chers.

DISCOURS IV.

Quatrieme empeschement : le travail du corps.

L'ame qui arrive jusques à ces degrés passés, se trouve bien souvent avec le corps las, et travaillée : dont il advient que si Dieu l'invite à nouvelles considerations et plus hauts degrés, elle est en perplexité : elle voudroit bien advancer, mais la peine l'espouvante; et si l'Espoux l'appelle de rechef, elle se leve pour aller à l'orayson, neanmoins avec resistance de la partie sensitive qui la prive du goust, et fait qu'à peine peut-elle penser que Dieu soit avec elle; et comme

il advient à ceux qui sont extremement las, elle dort en veillant :

Ego dormio, et cor meum vigilat;

Je dors, mais mon cœur veille. Puis se tournant vers son Espoux, qui heurte à son cœur.

Vox dilecti mei pulsantis;

C'est la voix de mon bien-aymé qui heurte, et l'excite à luy ouvrir, et commencer de nouveau son orayson :

Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea;

Ouvre-moy, ma seur, ma bien-aymée, ma colombe, ma toute belle :

Et avec un quatrieme degré d'orayson medite un peu ma passion ; tu trouveras que j'ay le chef plein de la celeste rosée de mon sang, et les cheveux sanglants des nocturnes pointures des espines :

Quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium;

Car mon chef est plein de rosée, et mes cheveux entortillés sont trempés des gouttes des nuits.

L'ame voudroit bien obeyr, mais la lassitude lui fait desirer un peu de repos; ce qui luy fait dire :

Expoliavi me tunicâ meâ, quomodò induar illâ? Lavi pedes meos, quomodò inquinabo illos?

J'ay despoüillé ma robe, comme la revestiray-je? J'ay lavé mes pieds, comment les saliray-je?

Tres-doux Jesus, nonobstant cette resistance, vous ne laissés pourtant de faire instance pour entrer. Et comme avec la main d'une plus forte inspiration, il semble qu'il vueille lui-mesme, sans cooperation, oster le verroüil de la sensualité qui luy fait empeschement, et entrer par le pertuis du cœur :

Dilectus meus misit manum suam per foramen;

Mon bien-aymé a mis la main par le pertuis.

A cette grande vocation l'ame s'emeut :
Mon ventre a tremblé de son seul attouchement;

Et venter meus intremuit ad tactum ejus;

Et resout qu'elle doit ouvrir à son Espoux, et commencer nouvelle meditation.

Surrexi, ut aperirem dilecto meo;

Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aymé.

Mais d'autre part, elle sent si grande douleur de n'avoir ouvert au premier coup, qu'elle renverse le vase de la myrrhe, c'est à dire qu'elle s'emplit toute de penitence, en arrousant jusques au verroüil, c'est à dire faysant passer sa douleur jusques à la sensualité :

Manus meæ stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrhâ probatissimâ;

Mes mains ont distillé la myrrhe, et mes doigts sont pleins de vraie myrrhe et de la meilleure.

Par le moyen de cette douleur, il se fait que bien que l'ame, au defaut de la partie corporelle et sensitive, ouvre à son Seigneur :

Pessulum ostii mei aperuit dilecto meo,

J'ay ouvert le verroüil de mon huis à mon bien-aymé;

Neanmoins, à cause de cette repugnance, elle trouve si peu de goust en l'orayson, qu'il lui est advis que Dieu n'est point avec elle :

At ille declinaverat, atque transierat;

Mais il s'estoit destourné, et avoit desja passé.

Dont se ressouvenant avoir été tant appellée, et tant paresseuse, elle se contriste et consomme de douleur :

Anima mea liquefacta est, ut locutus est;

Mon ame s'est toute fondue dés que mon bien-aymé a parlé.

Elle essaye à trouver goust au premier degré de conside-

ration, par le moyen des choses sensibles; mais le travail ne permet pas qu'elle y en puisse trouver :

Quæsivi, et non inveni illum; vocavi, et non respondit mihi.

Je l'ay cherché, et ne l'ay point trouvé; je l'ay appellé, et il ne m'a point respondu.

Elle passe au second degré des choses spirituelles et angeliques :

Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem;

Les gardes qui entourent la cité m'ont trouvée.

Mais quand elle compare leur promptitude avec sa paresse, elle demeure transpercée de douleur :

Percusserunt me, et vulneraverunt me;

Ils m'ont battue et navrée. Et ce qui est le pis, si elle entre au troisieme degré à considerer soy-mesme en son ordre vers Dieu, elle esprouve la mesme resistance dont elle se desplaist à soy-mesme, et luy est advis que sa face est trop laide en comparayson de celle des anges, et que par maniere de dire, ils luy ostent tout son lustre.

Tulerunt pallium meum mihi custodes murorum;

Les gardes des murs m'ont osté mon manteau. De façon que par tout où elle se trouve, elle rencontre de grandes difficultés esmueës par ce quatrieme empeschement des travaux corporels.

Remede : colloques et desirs spirituels.

L'orayson vocale, ou plustost les desirs spirituels servent de remedes à l'ennuy du travail : ainsi voit-on celui qui par maladie a perdu le goust et appetit, changeant de viande le recouvre, et qu'és congregations contemplatives, on entrejette les colloques spirituels aux oraysons. L'ame donc, desgoustée par le travail de l'orayson, doit s'addresser à des personnes spirituelles, et les prier de l'ayder à trouver son Espoux :

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo;

Je vous adjure, ô filles de Jerusalem! que si vous trouvés mon bien-aymé vous lui disiez que je languis d'amour pour lui.

Et elles sçachans sa necessité, la mettront sur le discours des qualités de l'Espoux :

Qualis est dilectus tuus ex dilecto, ô pulcherrima mulierum! Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjuras nos?

Quel est votre bien-aymé, ô la plus belle entre les femmes, — que pour lui vous nous avez si fort adjurées?

Lhors elle propose Jesus-Christ si bien au naturel, qu'il n'est pas possible de le mieux representer. Il est Dieu, candeur de la mesme lumiere, mais fait homme pour nous pouvoir racheter au pourpre de son sang :

Dilectus meus candidus et rubicundus;

Mon bien-aymé est blanc et rouge. Et en tant qu'homme il est si singulier, qu'on le peut reconnoître entre mille :

Electus ex milibus,

Choisi de mille; parce que la charité, chef des vertus, se peut dire estre d'or en luy, c'est à dire tres-precieuse :

Caput ejus aurum optimum,

Son chef est un or tres-pur et tres-bon; et les graces et benefices, qui comme cheveux innombrables en procedent, sont les premiers fruits des palmes, et noirs comme corbeaux; ce sont les effets de la victoire qu'il eut en l'arbre de la croix, si dignes d'être admirés, comme le noir en un corbeau :

Comæ ejus sicut elatæ palmarum, nigræ quasi corvus;

Sa chevelure est comme branches de palmes hautes et touffues, noire comme un corbeau. Il est comme une blanche colombe, qui a en soy tous les dons du saint Esprit, representés par les yeux :

Oculi ejus sicut columbæ super rivulos aquarum, quæ lacte sunt lotæ;

Ses yeux sont comme des colombes sur le rivage des eaux, que l'on a lavées de lait. Le saint Esprit, appellé en autre façon riviere, non par mesure, mais avec toute plenitude, luy est donné :

Et resident juxta fluenta plenissima;

Et resident és pleins cours des eaux.

Partant si tu contemples ces exemples, comme les jouës pleines, ouvertes, et mises à la vue de tous, aussi odoriferantes que vases pleins de parfums aromatiques, ils se feront sentir de tous costés.

Genæ illius sicut areolæ aromatum consitæ à pigmentariis;

Ses joues sont comme parterres de fleurs aromatiques, que les parfumeurs mesmes ont plantés. Sa doctrine semble estre myrrhe precieuse, qui sort comme des lys de ses saintes levres :

Labia ejus lilia distillantia myrrham primam;

Ses levres sont des lys qui distillent la myrrhe la plus singuliere. Ses miracles sont tels, qu'il semble que de ses mains coulent et tombent abondamment les jacinthes :

Manus illius tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis;

Ses mains sont anneaux d'or pleins de jacinthe. Quoy plus? soit au dedans, soit au dehors, cét Espoux est admirable; son cœur est d'yvoire, enrichy de pierres precieuses; ses deliberations sont simples mais prudentes.

Venter ejus eburneus, distinctus saphiris;

Son ventre est d'yvoire, semé de saphyrs au dehors. Ses executions sont fortes, mais avec discretion :

Crura illius columnæ marmoreæ, quæ fundatæ sunt super bases aureas;

Ses cuisses sont colomnes de marbre, fondées sur des bases

d'or. Et pour finir icy, il est tout tres-cher; il est tout tres-beau :

Species ejus ut Libani, electus ut cedri;

Sa beauté est comme celle du Liban, son port comme un cedre.

Quatrieme degré : consideration de nostre Dieu en luy-mesme, mais humanisé

Tandis que l'ame discourt de Dieu en son humanité, les gousts lui reviennent, et est contrainte de s'escrier : Hélas!

Guttur illius suavissimum, et totus desiderabilis : talis est dilectus meus, et ipse est amicus meus, filiæ Jerusalem!

Sa gorge est tres-souefve, et il est tout à fait à desirer : tel est mon bien-aymé, et il est mon tres-cher, ô filles de Hierusalem! Et si les personnes avec qui elle est vueillent poursuivre, et luy disent :

Quò abiit dilectus tuus, ô pulcherrima mulierum? quò declinavit dilectus tuus, et quæremus eum tecum;

Où est allé vostre Espoux, ô la plus belle entre toutes les femmes? où s'est-il destourné? et nous le chercherons avec vous;

Elle ne veut plus les entretenir : mais reconnoissant qu'encore que les travaux luy fissent sembler que son Espoux se fust retiré bien loin, neanmoins il ne s'en estoit pas allé, au contraire il estoit tousjours demeuré avec elle, comme en son jardin, ou comme en un cabinet de parfums : et tirant de là la plus grande occasion de merite, elle peut dire qu'il en a cueilly des lys tres-odoriferans :

Dilectus meus descendit in hortum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis, et lilia colligat;

Mon bien-aymé est venu en son jardin au parterre des fleurs aromatiques, pour repaistre aux jardins, et y cueillir des lys. Et pour ce, puisqu'elle connoist qu'il a tousjours esté avec elle, et y est encore à present, elle dit :

Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia;

Je suis à mon bien-aymé, et mon bien-aymé est à moy, qui se repaist entre les lys.

Elle n'a plus besoin d'autre chose que de s'entretenir avec luy, disant : O Seigneur! quand vous pourray-je plaire, par ma beauté, douceur, bonne grace, force, innocence, devotion et discretion? Quand sera-ce donc que vous me dirés :

Pulchra es, amica mea, suavis, et decora sicut Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata;

O ma bien-aymée! tu es belle, douce, et de bonne grace comme Hierusalem, forte comme une une armée bien rangée.

Averte oculos tuos à me, quia ipsi me avolare fecerunt;

Destournés vos yeux de moy, car ils m'ont fait sortir de moy-mesme.

Desja, Seigneur, vous m'avez montré par mille signes, que mes œillades vous ont blessé, c'est à dire que mes intentions ne vous sont pas desplaisantes; que mes cheveux, c'est à dire, mes desirs sont purs et nets :

Capilli tui sicut grex caprarum, quæ apparuerunt de Galaad;

Tes cheveux sont comme un troupeau de chevreaux qui paissent sur le mont de Galaad :

Que mes sens, ainsi que troupeaux, ont esté fidellement gardés :

Dentes tui sicut grex ovium, quæ ascenderunt de lavacro; omnes gemellis fœtibus, et sterilis non est in eis;

Tes dents sont comme troupeaux de brebis qui sortent du lavoir, chacune ayant deux petits, et nulle d'icelles n'est sterile;

Et que mes forces de la partie concupiscible desirant le bien, et fuyant le mal sans dissimulation, comme deux jouës bien colorées, vous sont cheres et aggreables :

Sicut cortex mali punici, sic genæ tuæ, absque occultis tuis;

Tes jouës sont comme une grenade entamée, sans ce qui est caché au dedans.

Mais, ô Dieu ! dit l'ame, desja cy-devant vous m'avez louée de presque toutes ces parties : je desirerois maintenant m'advancer et surpasser en devotion beaucoup d'autres ames devotes, ou qui pensent l'estre, et que vous peussiez me dire :

Sexaginta sunt reginæ et octoginta concubinæ, et adolescentularum non est numerus : una est columba mea ;

Il y a soixante reines et quatre-vingts concubines, et des jeunes filles sans nombre ; mais ma colombe est toute seule.

Que sçay-je ? peut-estre desiré-je trop : je voudrois que vous me peussiez appeller ma parfaite, *perfecta mea ;* je voudrois en ma nature, qui est ma mere, avoir quelque rareté, et que l'on en dist :

Una est matris suæ, electa genitrici suæ : Viderunt eam filiæ, et beatissimam prædicaverunt; reginæ et concubinæ, et laudaverunt eam;

Elle est unique à sa mere, elle est choisie à celle qui l'a engendrée. Les filles l'ont vue et l'ont dite tres-heureuse; les reines et les concubines l'ont louée de son innocence, estant sortie de la nuit du peché.

Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ?

Et qui est celle-cy qui marche (en devotion) comme fait l'aurore quand elle se leve, belle comme la lune (de prudence et bonne eslection), choisie comme le soleil, (et finalement d'invincible force) terrible comme les escadrons d'une armée bien rangée ?

Mais outre cela l'ame adjouste : Où avez vous esté, mon Seigneur, qu'il m'a semblé que vous m'aviez laissée, quand le travail et la fatigue ne permettoit pas que j'eusse du goust ? J'ay esté, respond-il, en toy-mesme qui es mon jardin, et j'y ay esté avec plus de profit pour toy, que je n'y eusse esté si du premier coup je t'eusse donné des gousts, te donnant occasion de meriter, dont j'ay tiré de mon jardin un plus grand fruit de merite.

Descendi in hortum nucum, ut viderem poma convallium, et inspicerem si floruisset vinea, et germinassent mala punica;

Je suis descendu au jardin des noyers pour voir les pommiers des vallées, et regarder si la vigne estoit fleurie, et si les grenades avoient germé.

Que beny soyez-vous donc, ô Seigneur, respond l'ame, qu'en telle façon me faysant accroire que vous estiez absent, vous m'avez donné occasion de meriter, et m'avez fait faire en peu de tems plus de chemin que les carrosses des princes; et parce, puis que je n'ay sceu que vous estiez avec moy, je peux dire que mon ame m'a troublée à cause des chariots d'Aminadab :

Nescivi : anima mea conturbavit me propter quadrigas Aminadab.

DISCOURS V.

Cinquieme empeschement : les respects humains.

Quand quelqu'un arrive à quelque maniere de vivre rare et non accoutumée, non seulement chacun le louë, mais il semble que chacun desire de le voir, et on crie apres l'ame :

Revertere, revertere, Sulamitis ! revertere, ut intueamur te;

Reviens, reviens, ô Sulamite ! reviens, afin que nous te voyons. Et ce n'est pas assez que la personne spirituelle extenue ce qui est en soy :

Quid videbis in Sulamite, nisi choros castrorum?

Que voyez-vous en cette Sulamite, sinon compagnies d'armées? Car ce nonobstant, ceux qui la voyent la loüent de ses pieds et façon de marcher, c'est à dire de l'obeyssance avec laquelle ils voyent que cette ame garde les commandemens de Dieu :

Quàm pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis !

Que tes pas sont beaux en leur chaussure, ô fille de prince !

De sa chasteté spirituelle, qui fait reconnoistre que Dieu y coopere :

Juncturæ femorum tuorum sicut monilia quæ fabricata sunt manu artificis ;

Les jointures de tes cuisses sont comme joyaux mis en œuvre de la main d'un bon ouvrier ;

D'une riche pauvreté, qui n'a jamais besoin d'aucune chose :

Umbilicus tuus crater tornatilis, nunquam indigens poculis ;

Ton nombril est comme un hanap rond qui n'a jamais besoin de breuvages ;

Des jeusnes qui remplissans le ventre de pain seulement, couronnent l'ame de beaux et riches lys :

Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis ;

Ton ventre est comme un monceau de froment environné de lys ;

De l'estude des deux Testaments :

Duo ubera tua sicut hinnuli gemelli capreæ ;

Tes deux mammelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevre ;

De la force :

Collum tuum sicut turris eburnea ;

Ton col est comme une tour d'ivoire ;

De la prudence :

Oculi tui sicut piscinæ in Hesebon, quæ sunt in portâ filiæ multitudinis ;

Tes yeux sont comme des piscines d'Hesebon, qui sont à la porte de la fille de la multitude ;

D'une justice exacte :

Nasus tuus sicut turris Libani, quæ respicit contra Damascum ;

Ton nez est comme la tour du Liban, qui regarde vers Damas ;

De la maistrise des affections et conformité à la volonté de Dieu, cogneuë par les canaux de la revelation :

Caput tuum ut Carmelus, et comæ capitis tui sicut purpura regis vincta canalibus ;

Ton chef est comme le mont Carmel, et tes tresses comme pourpre royale qui n'est pas encore tirée de la teinture.

Bref, cette ame est la butte des langues, qui luy disent, la loüans :

Quàm pulchra es, et quàm decora, charissima in deliciis !

Que tu es belle, que tu es de bonne grace, tres-chere en delices !

Mais elle, croissant tousjours en charité, et faysant fruits parmi le prochain, elle est comme la palme et la vigne :

Statura tua assimilata est palmæ, et ubera tua botris ;

Ta stature et ton port est comme d'une palme, et tes mammelles sont pleines comme grappes de raisin.

Les necessiteux, ou d'esprit, ou de corps, disent :

Dixi : Ascendam in palmam, et apprehendam fructus ejus : et erunt ubera tua sicut botri vineæ ;

Je monteray sur le palmier, et prendray de ses fruits ; et tes mammelles seront comme grappes de raisin.

Et pour ses bons exemples, on luy dit :

Et odor oris tui sicut malorum ;

L'odeur de ta bouche est comme celle des pommes.

Pour les bonnes paroles : Helas ! dit-on, ta gorge est comme un vin tres-bon à boire, digne de mon bien-aymé, et d'estre savourée de ses levres et de ses dents ;

Guttur tuum sicut vinum optimum, dignum dilecto meo ad potandum, labiisque et dentibus illius ad ruminandum.

Bref, voyla une grande inquietude à l'ame devote.

Remede au cinquieme empeschement : la solitude.

O ! qu'il est donc bon de se retirer en la solitude où l'ame peut dire :

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus ;

Moy à mon bien-aymé, et son regard est dessus moy !

Veni, dilecte mî : egrediamur in agrum, commoremur in villis;

Viens, mon bien-aymé ; sortons aux champs, demeurons aux villages.

Or les fruits de la solitude sont quatre : premierement, on se resveille mieux à l'examen de la conscience :

Mane surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt, si floruerunt mala punica;

Levons-nous du matin pour aller aux vignes ; voyons si la vigne est fleurie, si les fleurs porteront du fruit, si les grenades sont fleuries.

Secondement, on y fait une plus entiere resignation de la faculté concupiscible et de ses desirs ;

Ibi dabo tibi ubera mea;

Là je te donneray mes mammelles.

Tiercement, la devotion croist :

Mandragoræ dederunt odorem;

Les madragores ont rendu leur odeur.

Quatriemement, on y presente plus humblement à Dieu nos petits merites passés et presents.

In portis nostris omnia poma, nova et vetera, dilecte mî, servavi tibi;

J'ay serré pour toy, ô mon bien-aymé, au dedans de nos portes, toutes sortes de fruits, vieux et nouveaux.

Cinquieme degré : la consideration de Dieu en luy-mesme et comme Dieu.

Mais entre les fruits de la solitude, cestuy-cy est eminent, dautant qu'on y peut considerer plus aysement Dieu, comme Dieu : ce qui fait user à l'Espouse de ces deux paroles, *seul* et *hors*, c'est à dire hors de toute creature.

Quis mihi det te, fratrem meum, sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris?

Qui te donnera à moy, mon frere, succçant les mammelles de ma mere, et que je te trouve dehors tout seul?

Consideration qui fait saintement affoller les hommes, les fait danser devant l'arche ; d'où vient que, jusques à ce que

l'ame soit arrivée à l'affection du mespris de soy-mesme, elle a tousjours quelque honte ; c'est pourquoy elle desire la solitude :

Et deosculer te, et jam me nemo despiciat ;

Afin, dit-elle, que je te baise sans que personne nous voye. Consideration qui est une arrhe de la jouyssance du ciel dont il est advis à l'ame qu'elle y soit desja :

Apprehendam te,

Je te prendray ; je te verray face à face, ô Dieu, quand nous serons en la vraye maison et en la vraye chambre de nature humaine, qui est au ciel :

Et ducam in domum matris meæ ;

Quand je te meneray en la maison de ma mere, et en la chambre de celle qui m'a engendrée. Là je verray tout ce qui appartient à mon bonheur, comme en un miroir :

Ibi me docebis ;

Là tu m'enseigneras. Et quand tu auras tiré de moy, pour ma felicité, le vin de la vigne, et le moust des grenades, la gloire essentielle et accidentelle :

Et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum ;

Et je te donneray d'un breuvage de vin composé, et du moust des grenades. Et voyla les gousts qui arriveront ; voyla les extases, voyla les sommeils des puissances ; de façon que l'Espouse sacrée demande des oreillers pour dormir :

Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me ;

Qu'il mette sa main gauche dessous ma teste, et qu'il m'embrasse de sa droitte. L'Espoux aussi de son costé tasche de faire qu'elle ne soit point esveillée.

Adjuro vos, filiæ Hierusalem, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit ;

Je vous adjure, filles de Hierusalem, que vous n'esveilliez ny fassiez esveiller ma bien-aymée, jusques à ce qu'elle le vueille.

DISCOURS VI.

L'ame ayant surmonté tous les empeschemens, n'a plus besoin de remede, mais demeure unie à Dieu et absorbée en luy par une parfaitte devotion.

Enfin l'ame est parvenuë à une si grande perfection de devotion, que nul playsir du monde ne l'esmeut, nul phantosme ne la destourne, nulle loüange ne l'affoiblit, nul travail ne la fait craindre, nul respect humain ne la retient : mais à la veüe de tout le monde, elle caresse librement son Espoux, et danse devant l'arche, ne se souciant pas que la sagesse du monde, apres lui avoir dit :

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens ?

Qui est celle-cy qui monte du desert, affluente en delices? la suive encore pour la reprendre de ce qu'elle se tient appuyée sur son bien-aymé :

Innixa super dilectum suum.

Au contraire, elle parle tousjours de son Espoux du grand signe d'amour qu'il donna là où il avoit esté le plus offensé, et qu'il resolut de mourir pour nous, apres qu'Adam et Eve lui eurent desobey :

Sub arbore malo suscitavi te : ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua ;

Je t'ai esveillée dessous un pommier : là ta mere a esté corrompue, là celle qui ta engendrée a esté violée.

L'ame ne trouvera plus aucune difficulté aux travaux ; car rien n'est difficile à l'amour qu'elle a gravé profondement en son cœur, et mesme és actions exterieures :

Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum ;

Mets-moy comme un cachet sur ton cœur, et comme un sceau sur ton bras. Si bien que l'amour combat la mort :

Quia fortis est ut mors dilectio ;

L'amour est fort comme la mort. L'enfer ne la peut espouvanter :

Dura sicut infernus dilectio ;

La jalousie est dure comme l'enfer. Les flammes et les feux sont glacés au prix de son amour :

Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum ;

Ses lampes sont lampes de flammes et de feu. La mer ne sçauroit les esteindre.

Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam ;

Toutes les eaux ne sauroient esteindre la charité, ny tous les fleuves ne la noyeroient pas. Rien ne luy est comparable :

Si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam ;

Si un homme vouloit donner toute la substance de sa mayson pour la dilection, il n'en feroit cas non plus que de rien.

Quant aux loüanges qui luy sont données, l'ame ne s'en soucie point, pour ce qu'elle dit dedans soy : Quelles sont ces ames imparfaites, qui n'ayans aucun bien propre, veulent s'embellir des parures externes ? Mes petites seurs, c'est à dire les ames imparfaittes, sont celles qui doivent penser à cela : car elles n'ont point de mammelles d'elles-mesmes, de propres vertus et merites :

Soror nostra parva, et ubera non habet : quid faciemus sorori nostræ in die quando alloquenda est ?

Nostre petite seur n'a point de mammelles : que ferons-nous à nostre petite seur au jour qu'il faudra parler à elle? En elles on peut suppleer le defaut avec loüanges estrangeres, tout ainsi que si on couvroit d'argent un mur crevé et corrompu, de cedre un huis qui seroit pourris :

Si murus est, ædificemus super eum propugnacula argentea : si ostium est, compingamus illud tabulis cedrinis ;

Si c'est un mur, bastissons dessus des boulevards d'argent; si c'est un huis, renforçons-le d'ais de cedre. Mais moy bienheureuse, dit l'ame, je me soucie fort peu de plaire aux hommes, mon Espoux m'ayant faite comme un mur tel, et comme une tour telle, que je suis fort playsante et aggreable :

Ego murus, et ubera mea sicut turris, ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens;

Je suis un mur, et mes mammelles comme une tour, dont je suis faite trouvant repos et paix devant luy.

Suyvent les choses sensibles et temporelles, contre lesquelles l'ame parfaitte en l'orayson mentale a pris une telle habitude, que les tenans pour viles et de petit prix en comparayson de son riche objet, elle n'en fait estime que tant qu'elles peuvent modestement servir à la necessité. Au reste nul soin d'elle-mesme ne la peut destourner. Peu de chose, dit l'ame, est necessaire à qui veut vivre en la paix de nostre Seigneur et avec modestie. Mille pieces d'argent, ou quelque autre grand prix, est chose de trop petite valeur:

Vinea fuit pacifico in eâ quæ habet populos : tradidit eam custodibus; vir affert pro fructu ejus mille argenteos;

L'homme qui a la paix en soi, a une vigne en laquelle sont des peupliers; il l'a baillée à des gardes, et on luy rend pour les fruits d'icelle milles pieces d'argent. Et moy, dit l'ame, je n'ay point affaire de tant de choses :

Vinea mea coram me est mille tui pacifici;

Ma vigne est devant moy autant que mille pacifiques. Au contraire je veux encore donner deux cens pour aumosne à ces pauvres, qui avec leurs oraysons nous gardent nos biens, et deux cents à ceux qui gardent les fruits d'icelle,

Et ducenti his qui custodiunt fructus ejus.

Au reste, estant abstraite de toutes les choses sensibles, je veux que pas une d'elles puisse me distraire ou me troubler.

Et finalement, si nous voulons passer aux playsirs mondains : je sçay, dit l'ame, que mon Espoux ne veut endurer des compagnons, et qu'avec les consolations qu'il me donne, il ne veut pas que je mesle les consolations qu'autres que luy me pourroient donner; ainsi me commande que me resveillant, et me resignant du tout à luy avec une claire et ouverte protestation, je renonce à mes autres Espoux.

Quæ habitas in hortis, amici auscultant : fac me audire vocem tuam;

Toy qui habites és jardins, tes amis t'escoutent : fais moy ouyr ta voix. Et partant, me voyla prompte à luy obeyr. Non, plus le monde, ny ses playsirs; non, plus aucune chose mortelle. O Dieu! Mon Dieu, vous estes mon bien-aymé; vous seul estes tout mon bien; c'est vous seul que je cherche.

Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum;

Fuys (c'est à dire viens, mais accours legerement), mon bien-aymé, et sois semblable à un chevreul ou à un faon de cerf sur les monts de bonnes senteurs. En laquelle derniere protestation et resignation parfaitte de l'ame en Dieu consiste la fin de l'orayson mentale et le plus haut degré de la spiritualité, qui est cette grande union de l'ame avec Dieu par devotion.

Et pour conclure, il ne nous reste rien à faire, qu'à prier nostre Seigneur qu'il vueille, par sa misericorde, nous tirer à soy par ces degrés d'orayson mentale, à ce qu'estant desja unis avec luy en ce monde par grace, nous le soyons encor par devotion; afin qu'apres nostre mort nous le puissions estre eternellement par gloire; et en toutes ces saintes unions, qu'il nous baise, ce divin Espoux, d'un baiser de sa bouche sacée,

Osculetur me osculo oris sui.

Amen.

III.

FRAGMENT

SUR L'AMOUR DE DIEU[1].

D'autant que l'homme fait ses operations diverses selon la distinction des facultés de son ame et selon la difference des organes de son corps, nous attribuons à chasque faculté de nostr'ame et à chasque organe de nostre corps les actions que nous faysons par leurs entremises. Ainsy disons-nous que l'œil void, que l'oreille oyt, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient et la volonté ayme; mais nous sçavons pourtant bien que c'est l'homme, à proprement parler, qui par diverses facultés et differens organes fait toute cette varieté d'operations. C'est donq l'homme aussi qui par la faculté affective de son ame que nous appellons volonté, tend au bien, s'y complait, et qui a cette grande convenance avec luy, laquelle est source et origine de l'amour, et voyons maintenant, quelle est la convenance qui nous peut exciter à la complaisance et à l'amour.

Et certes, Philothée, ceux-là n'ont pas bien rencontré qui ont estimé que la seule ressemblance estoit la convenance qui produisoit l'amour : car qui ne sçait que les viellards les plus sensés ayment tendrement et cherchent les petits enfans, et que les petits enfans ayment reciproquement les bons

[1] Edité pour la première fois par M. Blaise parmi les Lettres inédites, nº 323, tom. II, pag. 374 et suiv. L'autographe appartient à M. le comte Maffei de Boglio.

anciens; que les sçavans ayment les ignorans pourveu qu'ils soyent dociles, et les malades ayment leurs medecins. Que si nous pouvons tirer quelqu'argument de l'image d'amour, laquelle se voit és choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant? un aymant n'a-t'il pas plus de convenance avec un autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns pour reduire toutes ces convenances à la ressemblance assurent que le fer tire le fer, et l'aymant tire l'aymant, si est-ce qu'ils ne sçauroient rendre rayson pourquoy l'aymant tire plus puyssamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais je vous prie, quelle similitude y a-t'il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neanmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec un'avidité non pareille et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or, il en est de mesme de l'amour volontaire des hommes, car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes de contraires qualités qu'entre celles qui sont fort semblables.

Je pense donq, chere Philothée, que la convenance qui cause l'amour ne consiste pas tousjours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport et correspondance de l'aimant et la chose aimée; car ainsi ce n'est pas la ressemblance qui rend la medecine aymable au malade, c'est la correspondance de sa necessité à la suffisance du medecin, d'autant qu'il a la necessité que cette suffisance peut secourir; le medecin ayme le malade et le sçavant son apprentif, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultés sur iceux. Les vieillards ayment les enfans, non pas pour avoir de la sympathie avec eux, mais parce que l'extréme simplicité, foiblesse et tendresse des uns, rehausse et fait mieux reconnoistre l'extréme prudence, fermeté et assurance des autres. On est bien ayse de sentir les advantages qu'on a sur les moindres, et cette dissemblance est aggreable. Au contraire, les petits

enfans ayment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusés et embesoignés d'eux.

Les accords de la musique se font en la discordance par laquelle les voys dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire une seule rencontre d'harmonie; la dissemblance des pierres precieuses fait l'aggreable composition que nous appellons esmail, et la diversité des fleurs qui se rencontrent ensemble fait la diapreure. C'est pour dire que l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains pour la correspondance; or, la correspondance de deux choses consiste en ce que, par l'union de l'une à l'autre, elles puyssent recevoir de la perfection et devenir meilleures. La teste ne ressemble pas au corps, ni la main au bras; mais neanmoins elles ont une si grande correspondance et.... si proprement l'un à l'autre que l'un est grandement. . . . .

IV.

AVIS

SUR LA TRISTESSE ET L'INQUIETUDE INTERIEURE.

ARTICLE PREMIER.

La tristesse et l'inquietude se produisent l'une et l'autre reciproquement.

La tristesse engendre l'inquietude, et l'inquietude engendre aussi la tristesse. C'est pourquoy il faut traitter de l'une et de l'autre ensemble, et les remedes de l'une sont profitables pour l'autre.

Et affin que vous entendiez comme la tristesse et l'inquietude s'engendrent l'une l'autre, sachez que la tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre nostre gré, soit que le mal soit exterieur, comme pauvreté, maladie, infamie, mespris; ou qu'il soit interieur, comme ignorance, seicheresse, mauvaise inclination, peché, imperfection, repugnance au bien.

Quand donc l'ame sent quelque mal en soi, elle se desplaist, premierement de l'avoir, et voyla la tristesse. Secondement, elle voudroit et desire en estre quitte, cherchant les moyens de s'en defaire; et jusques-là il n'y a pas de mal, et ces deux actes sont louables. Mais troisiememeut, l'ame cherchant les moyens d'estre delivrée du mal qu'elle sent, peut les chercher pour l'amour de Dieu, ou pour l'amour propre : si c'est pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, humilité et douceur, attendant le bien, non tant de soy-mesme et de sa propre diligence, comme de la

misericorde de Dieu; mais si elle les cherche pour l'amour propre, elle s'empressera à l'acquest des moyens de sa delivrance, comme si ce bonheur dependoit d'elle plus que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pouvoit, et cela provient de ce que, ne rencontrant pas du premier abord la delivrance de son mal, elle entre en de grandes inquietudes et impatiences. Voyla donc l'inquietude arrivée, et peu apres arrive, quatriemement, une extréme tristesse, parce que l'inquietude n'ostant pas le mal, ains au contraire l'empirant, l'on tombe en une angoisse demesurée, avec une defaillance de force et troublement d'esprit si grand, qu'il luy semble ne pouvoir jamais en estre quitte; et de là elle passe à un abysme de tristesse qui luy fait abandonner l'esperance et soin de mieux faire.

Vous voyez donc que la tristesse, qui de soy n'est pas mauvaise en son commencement, engendre reciproquement l'inquietude, et que reciproquement l'inquietude engendre une autre tristesse, qui de soy est tres-dangereuse.

Art. II. — De l'inquietude en particulier.

Je ne diray que peu de choses de cette inquietude, parce que ses remedes sont presque pareils à ceux que je donne pour la tristesse, et aussi parce que je vous renvoye aux quatorzieme, quinzieme et seizieme chapitres du Combat spirituel. Je diray seulement ces deux ou trois mots.

L'inquietude, mere de la mauvaise tristesse, est le plus grand mal qui puisse arriver à l'ame, excepté le peché; car il n'y a aucun defaut qui empesche plus le progres en la vertu et l'expulsion du vice que l'inquietude. Et comme les seditions en une republique la ruynent entierement, et empeschent qu'on ne puisse combattre l'ennemy; ainsi notre cœur estant troublé en soy-mesme, perd la force d'acquerir les vertus, et de se servir des moyens qu'il devrait employer contre

ses ennemys, lesquelz ont, comme l'on dit, la commodité de pescher en l'eau trouble.

Secondement, l'inquietude provient d'un ardent et dereglé desir d'estre delivré du mal que l'on sent, ou en l'esprit ou au corps; et neanmoins tant s'en faut que cette inquietude serve à la delivrance, qu'au contraire elle ne sert qu'à la retarder.

Qu'est-ce qui fait que les oiseaux et autres animaux demeurent pris dans les filets, sinon qu'y estant entrés, ilz se debattent et remuent dereglément pour en vistement sortir, et ce faisant ilz s'embarrassent et empeschent tant plus.

Ceux qui sont parmi les halliers et buissons, s'ilz veulent courir et s'empresser à cheminer, ilz se piquent et dechirent; mais s'ilz vont tout bellement, destournant les espines de part et d'autre, ilz passent plus vistement et sans piqure.

Quand nous cherchons trop ardemment une chose, nous la passons souvent sans la voir, et jamais besogne que l'on fait à la haste ne fut bien faite.

C'est pourquoy, estant tombés dans les filetz de quelques imperfections, nous n'en sortirons pas par l'inquietude, au contraire nous nous embarrasserons toujours davantage. Il faut donc rasseoir notre esprit et jugement, puis tout bellement y mettre ordre; je ne veux pas dire negligemment, mais sans empressement, trouble, ni inquietude; et pour parvenir à cela, il faut lire et relire les quatorzieme, quinzieme et seizieme chapitres du Combat spirituel. Il faut surtout tenir la sentinelle de laquelle parle le Combat spirituel, laquelle nous avertira de tout ce qui voudra esmouvoir aucun trouble ou empressement en nostre cœur, sous quelque pretexte que ce soit. Cette sentinelle qui doit estre entrée en l'ame, peut estre signifiée en ce que le mont de Sion estoit enclos en Hierusalem, qui veut dire vision de paix; et Sion, selon plusieurs, veut dire *sentinelle* et *échanguette*[1].

[1] Echanguette est un lieu couvert et élevé pour placer une sentinelle, et

Or, cette sentinelle ne doit estre autre chose qu'un soin tres-particulier de la conservation du repos interieur, lequel nous devons specialement renouveller au commencement de tous nos exercices, au soir, au matin, à midi.

Quatriemement, notre Seigneur ne voulut point que son temple fust edifié par David, roy tres-saint, mais belliqueux, ni qu'en l'edification fust ouï aucun marteau, ni aucun fer; mais par Salomon, roy pacifique : signe qu'il ne veut pas que notre edification spirituelle se fasse, sinon en tres-grande paix et tranquillité, laquelle il faut toujours demander à Dieu, comme enseigne le roy David. Demandez, dit-il, ce qu'il faut pour la paix de Hierusalem[1]. Aussi nostre Seigneur renvoyoit toujours les penitents en paix. Allez en paix, disoit-il[2].

Art. III. — De la tristesse en particulier.

La tristesse peut estre bonne ou mauvaise, selon le dire de saint Paul[3]. La tristesse qui est selon Dieu, opere la penitence pour le salut; la tristesse du monde, la mort.

Secondement, l'ennemi se sert de la tristesse pour exciter ses tentations à l'endroit des bons; car comme il tasche de faire rejouir les mauvais au mal, aussi tasche-t-il de faire attrister les bons au bien. Et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faysant trouver aggreable, aussi ne peut-il destourner du bien qu'en le faysant trouver desaggreable.

Mais outre cela, le malin se plaist en la tristesse et melancolie, parce qu'il est lui-mesme triste et melancolique, et le sera eternellement : donc il voudroit qu'un chacun fust comme lui.

pour découvrir ce qui se passe à la campagne, *Specula, excubiæ*. Il se dit particulierement des tours et lieux élevés sur les côtes de la mer. *Dictionn. univ.*

[1] Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem. Ps. CXXI, 6.

[2] Vade in pace. Matth., V, 34.

[3] Quæ secundùm Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur : sæculi autem tristitia mortem operatur. II Cor., VII, 10.

Troisiemement, la tristesse est presque ordinairement mauvaise; car, selon les docteurs, l'arbre de la tristesse produit huit branches, savoir, la misericorde, la penitence, l'angoisse, la paresse, l'indignation, la jalousie, l'envie et l'impatience; entre lesquelles, comme vous voyez, il n'y a que les deux premieres qui soyent purement bonnes; ce qui a fait dire au Sage en l'Ecclesiaste que la tristesse en tue beaucoup, et qu'il n'y a point de profit en elle[1]; parce que pour deux bons ruisseaux qui en proviendront, il y en a six tres-mauvais.

Art. IV. — Signes de la bonne et de la mauvaise tristesse.

La mauvaise tristesse trouble l'esprit, agite l'ame, et la met en inquietude. Donc le roi David ne se plaint pas seulement de la tristesse, disant : Pourquoy es-tu triste, ô mon ame[2]! mais encore du troublement et inquietude, ajoutant: Pourquoy me troubles-tu? Mais la bonne tristese laisse une grande paix et tranquillité en l'esprit. C'est pourquoy nostre Seigneur, apres avoir predit à ses apostres, Vous serez tristes[3], il ajoute : Que votre cœur ne soit point troublé, et n'ayez point de crainte[4], voicy que ma tres-amere amertume est en paix[5].

La mauvaise tristesse vient comme une gresle avec un changement inopiné, et des terreurs et impetuosités tres-grandes, et tout à coup, sans que l'on puisse dire d'où elle vient; car elle n'a point de fondement ni de rayson; ainsi apres qu'elle est arrivée, elle en cherche de tous costés pour se parer. Mais la bonne tristesse vient doucement en l'ame,

[1] Multos occidit tristitia, et non est utilitas in illâ. Eccli., XXX, 25.

[2] Quare tristis es, anima mea? et quare conturbas me? Ps. XLII, 2.

[3] Amen dico vobis quia plorabitis et flebitis vos. Joan., XVI, 20. In mundo pressuram habebitis. *Ibid.*, 33.

[4] Non turbetur cor vestrum, neque formidet. *Ibid.*, XIV, 27.

[5] Ecce in pace amaritudo mea amarissima. Isa., XXXVIII, 17.

comme une pluye douce qui attrempe les chaleurs des consolations, et avec quelques raysons precedentes.

La mauvaise tristesse perd cœur, s'endort, s'assoupit et rend inutile, faisant abandonner le soin de l'œuvre, comme dit le Psalmiste, et comme Agar, qui laissa son fils sous l'arbre pour pleurer. La bonne tristesse donne force et courage, ne laisse point, ny n'abandonne un bon dessein, comme fut la tristesse de nostre Seigneur, laquelle, quoy que si grande qu'il n'en fut jamais de telle, ne l'empescha pas de prier et d'avoir soin de ses apostres. Et notre Dame ayant perdu son filz fut bien triste, mais elle ne laissa pas de le chercher diligemment, comme fit la Madeleine, sans s'arrester à lamenter et pleurer inutilement.

La mauvaise tristesse obscurcit l'entendement, prive l'ame de conseil, de resolution et de jugement, comme elle fit ceux desquelz parlant le Psalmiste, il dit qu'ilz furent troublés et ebranlés comme un homme qui est yvre, et toute leur sagesse fut devorée[1]; on cherche les remedes çà et là confusement, sans desseins, et comme à tastons. La bonne ouvre l'esprit, le rend clair et lumineux, et, comme dit le Psalmiste, donne l'entendement.

La mauvaise empesche la priere, degouste de l'orayson, et donne la deffiance de la bonté de Dieu; la bonne au contraire est de Dieu, asseure la personne, accroist la confiance en Dieu, fait prier et invoquer sa misericorde. La tribulation et l'angoisse m'ont troublé, mais vos commandements ont esté ma meditation[2].

Bref, ceux qui sont occupés de la mauvaise tristesse, ont une infinité d'horreurs, d'erreurs et de craintes inutiles, de peines et de peurs d'estre abandonnés de Dieu, d'estre en sa

[1] Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est. Ps. CVI, 27.

[2] Tribulatio et angustia invenerunt me : mandata tua meditatio mea est. Ps. CXVIII, 143.

disgrâce, de ne devoir plus se presenter à luy, pour luy demander pardon, que tout leur est contraire et à leur salut, et sont comme Caïn, qui pensoit que tous ceux qui le rencontreroient le voudroient tuer. Ils pensent que Dieu soit inequitable en leur endroit, et severe jusqu'à l'eternité, et le tout pour leur particulier seulement, estimant tous les autres assés heureux, au prix d'eux : ce qui provient d'une secrete superbe qui leur persuade qu'ilz devraient estre plus fervents et meilleurs que les autres, plus parfaits que nul autre. Bref, s'ilz y pensent bien, ilz trouveront que ce qu'ilz pensent leur faute plus considerable, c'est parce qu'ilz se pensent eux-mesmes plus considerables.

Mais la bonne tristesse fait ce discours : Je suis miserable, vile, et abjecte creature; et partant, Dieu exercera en moy sa misericorde; car la vertu se parfait dans l'infirmité, et ne s'estonne point d'estre pauvre et miserable.

Or le fondement de ces differences qui sont entre la bonne et le mauvaise tristesse, c'est que le saint Esprit est l'autheur de la bonne tristesse; et parce qu'il est l'unique consolateur, ses operations ne peuvent estre separées de charité. Bref, parce qu'il est le vray bien, ses operations ne peuvent estre separées du vray bien, si que les fruits d'iceluy, dit saint Paul, sont charité, joye, paix, patience, benignité, longanimité [1].

Au contraire, le malin esprit, auteur de la mauvaise tristesse (car je ne parle point de la tristesse naturelle, qui a plus besoin de medecins que de theologiens), c'est un vray desolateur, tenebreux et embarrasseur; et ses fruits ne peuvent estre que haine, tristesse, inquietude, chagrin, malice, defaillance. Or toutes les marques de la mauvaise tristesse sont les mesmes pour la mauvaise timidité.

[1] Fructus autem spiritûs est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. Galat., V, 22.

Art. V. — Remedes contre la tristesse.

Section premiere. — Premier remede : la Patience.

Premierement, il la faut recevoir avec patience, comme une juste punition de nos vaines joyes et allegresses ; car le malin, voyant que nous en ferons nostre profit, ne nous en pressera pas tant, bien qu'il ne faille pas avoir cette patience pour en estre delivré, mais pour le bon playsir de Dieu ; et la prenant pour le bon playsir de Dieu, elle ne laissera pas de servir de remede.

Section ii. — Second remede : la Resistance.

Secondement, il faut contrevenir vivement aux inclinations de la tristesse, et forcer ses suggestions ; et bien qu'il semble que tout ce qui se fait en ce tems-là se fasse tristement, il ne faut pas laisser de le faire : car l'ennemy, qui pretend de nous alentir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant qu'il ne gaigne rien, et qu'au contraire nos œuvres sont meilleures, estant faites avec resistance, il cesse de nous plus affliger.

Section iii. — Troisieme remede : le Chant des cantiques.

Troisiemement, il n'est pas mauvais, quand il se peut, de chanter des cantiques spirituels ; car le malin a souvent cessé son operation par ce moyen, pour quelque cause que ce soit : tesmoin l'esprit qui agitoit Saül, duquel la violence estoita ttrempée par la psalmodie.

Section iv. — Quatrieme remede : les Œuvres exterieures, indifferentes.

Quatriemement, il est bon de s'employer à l'œuvre exterieure, et la diversifier le plus que l'on peut, pour divertir la vehemente application de l'esprit de l'objet triste, purifier et eschauffer les esprits ; la tristesse estant une passion de complexion froide et humide.

Section v. — Cinquieme remede : les Exercices de pieté exterieure.

Cinquiemement, il est bon de faire souvent des actions exterieures de ferveur, quoy que sans goust, comme d'embrasser le crucifix, le serrer sur son cœur et sur sa poictrine, luy baiser les pieds et les mains, lever les yeux au Ciel avec des propos d'esperance, comme : Mon bien-aymé est à moy, et moy à à luy [1]. Mon bien-aymé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles [2]. Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu, disant : Quand me consolerés-vous? Si Dieu est pour moy, qui sera contre moy [3]? Jesus, soyez-moy Jesus. Vive mon Dieu, et mon ame vivra. Qui me separera de l'amour de mon Dieu [4]? et semblables.

Section vi. — Sixieme remede : la Discipline.

La discipline moderée y est quelquefois bonne, parce que la volontaire affliction exterieure impetre la consolation interieure de l'ame; et s'appliquant au corps des douleurs exterieures, on sent moins l'effort des interieures, dont le Psalmiste disoit : Mais quant à moy, quand ils me molestoient, je me revestois de haire [5]. Et ailleurs, peut-estre tout à propos : Ta verge et ton baston m'ont consolé [6].

Section vii. — Septieme remede : la Priere.

Septiemement, la priere y est souveraine, suivant l'advis de S. Jacques : Quelqu'un est-il triste, qu'il prie [7]. Je ne veux pas dire qu'il faille faire en ce tems-là de plus longues me-

[1] Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant., I, 16.

[2] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi : inter ubera mea commorabitur. *Ibid.*, I, 12.

[3] Si Deus pro nobis, quis contra nos? Rom., VIII, 32.

[4] Quis nos separabit à charitate Christi? *Ibid.*, 35.

[5] Ego autem, cùm mihi molesti essent, induebar cilicio. Ps. XXXIV, 13.

[6] Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. Ps. XXII, 4.

[7] Tristis est aliquis vestrûm? Oret. Jac., V, 13.

ditations, mais je veux dire qu'il faut faire de frequentes demandes et repetitions à Dieu : il faut tousjours s'adresser en ce tems-là à sa divine bonté par des invocations pleines de confiance, ce qu'on ne fait pas quand on est dans le tems de la joye, et hors de la tristesse, où l'on peut croire que l'on a plus de besoin d'exciter en son cœur les sentimens de crainte; par exemple, ceux-cy : O Seigneur tres-juste et terrible, ô que vostre souveraine majesté me fait trembler ! et semblables. Mais dans les tems de tristesse, il faut employer des paroles de douceur; par exemple : O Dieu de misericorde, tres-bon et tres-benin, vous estes mon cœur, ma joye, mon esperance, le cher espoux de mon ame; et semblables; et les faut employer bon gré malgré la tristesse, à laquelle il ne faut point donner d'audience, ni de credit, pour vous empescher de proferer et énoncer ces paroles de confiance et d'amour; et bien qu'il semble que ce soit sans fruit, il ne faut pas laisser de continuer, et attendre le fruit, qui ne laissera pas de paroistre apres un peu de contention.

SECTION VIII. — Huitieme remede : la sainte Communion.

Huitiemement, la frequentation de la communion : et cette intention est excellente, car elle nous donne le maistre des consolations.

SECTION IX. — Neuvieme remede : la Découverte de son interieur à un sage Directeur.

Neuviemement, l'un des plus asseurés remedes est de desployer et ouvrir son cœur, sans y rien cacher, à quelque personne spirituelle et prudente, et luy declarer tous les ressentiments, affections, et suggestions qui arrivent de nostre tristesse, et les raysons avec lesquelles nous les nourrissons; et cela il le faut faire humblement et fidelement.

Et notez que la premiere condition que le malin met en l'ame qu'il veut affliger et seduire, c'est le silence, comme

font les seditieux dans les conspirations et fascheux evenemens ; car ilz demandent surtout que leurs entreprises et resolutions soient secrettes. Dieu, au contraire, demande pour la premiere condition, la discretion ; ne voulant pas à la verité que l'on decouvre indiscretement ses graces et faveurs, mais bien que l'on les decouvre avec prudence, et selon les regles d'une humble discretion, aux personnes de qualités requises.

CONCLUSION.

Ces regles sont grossieres, et seulement bonnes à combattre la tristesse et inquietude demesurée. Ceux qui ont plus de discernement aux choses spirituelles, se pourront guider par d'autres voyes, que notre Seigneur leur suggerera : cependant, si celles-cy peuvent servir, employez-les soigneusement, et priez pour celuy qui vous les a marquées.

APPENDICE.

VRAY CARACTERE DE LA TRISTESSE SALUTAIRE DE LA PENITENCE.

La tristesse de la penitence ne doit pas tant estre nommée tristesse que deplaysir ou sentiment et detestation du mal. Tristesse qui n'est jamais ni ennuyeuse ni chagrine ; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, mais qui le rend actif, prompt, et diligent ; tristesse qui n'abat point le cœur, mais qui le releve par la priere et l'esperance, et qui luy fait faire les eslans de la fervente devotion ; tristesse laquelle, au fort de ses amertumes, produit toujours la douceur d'une incomparable consolation, suyvant le precepte du grand S. Augustin : Que le penitent s'attriste toujours, mais qu'il se resjouisse toujours de sa tristesse.

La tristesse, dit Cassien, qui opere la solide penitence, de laquelle on ne se repent jamais, est obeyssante, affable,

humble, debonnaire, souëfve, patiente, comme estant issue et descendue de la charité; de sorte que s'estendant à toute douleur de corps et d'esprit, elle est en certaine façon joyeuse, animée, et revigorée de l'esperance de son profit: elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle-mesme les fruits du saint Esprit, qui sont la charité, la joye, la paix, la longanimité, la bonté, la bénignité, la foy, la mansuetude, et la continence.

Telle est la vraye penitence, et telle est la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ni melancolique, mais seulement attentive et affectionnée à detester, à rejetter et empescher le mal du peché pour le passé et pour l'advenir, par le seul amour de Dieu, auquel il déplaist; c'est à dire sans meslange d'aucun amour imparfait, sans aucune vue d'interest de la peine ou de la recompense eternelle [1].

Voicy l'usage de cette repentance amoureuse, qui se pratique d'ordinaire par des eslans ou par des eslevemens du cœur en Dieu, comme le pratiquoient les anciens penitents.

Je suis vostre, ô mon Dieu! sauvez-moy, ayez misericorde de moy, car mon ame se confie en vous; sauvez-moy, Seigneur, car les eaux submergent mon cœur; faites-moy comme un de vos mercenaires, Seigneur; soyez-moy propice, à moi pauvre pecheur.

C'est en ce sens qu'on dit que l'orayson justifie; car l'orayson repentante, ou la repentance suppliante, esleve l'ame en Dieu; et, la reunissant à sa bonté, obtient sans doute pardon en vertu du saint amour qui luy donne le mouvement sacré [2].

[1] Théot., liv. XI, ch. XXI. — [2] *Ibid.*, liv. II, ch. XX.

V.

MANIERE
DE
DIRE DEVOTEMENT LE CHAPELET,
ET DE BIEN SERVIR LA VIERGE MARIE.

Vous prendrés vostre chapelet par la croix, que bayserés apres vous en estre signé, et vous vous mettrés en la presence de Dieu, disant le *Credo* tout entier.

Sur le premier gros grain, vous invoquerés Dieu, le priant d'aggreer le service que vous luy voulés rendre, et de vous assister de sa grace pour le bien dire.

Sur les trois premiers grains petits, vous demanderés l'intercession de la sacrée Vierge, la salüant au premier comme la plus chere fille de Dieu le Pere; au second, comme mere de Dieu le Fils; et au troisieme, comme espouse bien-aymée de Dieu le saint Esprit.

Sur chaque dixaine, vous penserés à un des mysteres du rosaire selon le loisir que vous aurés, vous ressouvenant du mystere que vous vous proposerés, principalement en prononçant les tres-saints noms de Jesus et de Marie, les passant par vostre bouche avec une grande reverence de cœur et de corps. S'il vous vient quelqu'autre sentiment (comme la douleur de vos pechés passés, ou le propos de vous amender), vous le pourrés mediter tout le long du chapelet le mieux que vous pourrés, et vous ressouviendrés de ce sentiment, ou autre que Dieu vous inspirera, lhors prin-

cipalement que vous prononcerés ces deux tres-saints noms de Jesus et Marie. Au gros grain, qui est au bout de la derniere dixaine, vous remercierés Dieu de la grace qu'il vous a faite de vous permettre de le dire. Et passant aux trois petits grains qui suivent, vous salüerés la sacrée Vierge Marie, la suppliant au premier d'offrir vostre entendement au Pere Eternel, afin que vous puissiés à jamais considerer ses misericordes. Au second, vous la supplierés d'offrir vostre memoire au Fils, pour avoir continuellement sa mort et passion en vostre pensée. Au troisieme, vous la supplierés d'offrir vostre volonté au saint Esprit, afin que vous puissiés estre à jamais enflammée de son sacré amour. Au gros grain qui est au bout, vous supplierés la divine majesté d'aggreer le tout à sa gloire et pour le bien de son Eglise, au giron de laquelle vous la supplierés vous conserver, et y ramener tout ceux qui en sont devoyés, et prierés Dieu pour tous vos amis, finissant comme vous avés commencé par la profession de la foy, disant le *Credo*, et faysant le signe de la croix.

Vous porterés le chapelet en vostre ceinture, ou en autre lieu evident, comme une sainte marque par laquelle vous voulés protester que vous desirés estre le serviteur de Dieu nostre Sauveur, et de sa tres-sacrée espouse Vierge et Mere, et de vivre en vray enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Amen.

VI.

MÉDITATION

POUR LE COMMENCEMENT DE CHAQUE MOIS,

AVANT LA COMMUNION[1].

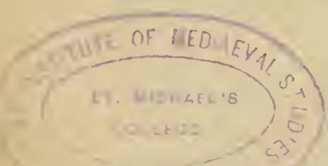
Mettés-vous en la presence de Dieu, priés-le qu'il vous inspire. Imaginés-vous que vous estes une pauvre servante de nostre Seigneur, et qu'il vous a mise en ce monde comme en sa maison.

1° Demandés-luy avec humilité pourquoy il vous y a mise; et considerés que ce n'est pas pour aucun besoin qu'il eust de vous, mais affin d'exercer en vous sa liberalité et bonté : car c'est pour vous donner son paradis; et affin que vous le puissiés avoir, il vous a donné l'entendement pour le connoistre, la memoire pour vous ressouvenir de luy, la volonté et le cœur pour l'aymer et vostre prochain, l'imagination pour vous le representer et ses benefices, tous vos sens pour le servir, vos oreilles pour ouyr ses loüanges, la langue pour le loüer, les yeux pour contempler ses merveilles, et ainsi des autres.

2° Considerés qu'estant creée à cette intention, toutes actions contraires à cela doivent estre extremement evitées, et celles qui ne servent de rien à cela doivent estre mesprisées.

3° Considerés quel malheur c'est au monde, de voir que les hommes pour la pluspart ne pensent point à cela, mais

[1] Cette Méditation se trouve placée dans les éditions Blaise, comme dans l'édition Léonard de 1663, à la suite de la lettre 55e de la collection Blaise, ou 31e du IIe livre de l'édition Léonard, adressée à l'abbesse du Puits-d'Orbe.



leur est d'advis qu'ilz sont en ce monde pour bastir des maisons, agencer des jardins, avoir des vignes, amasser de l'or, et semblables choses transitoires.

4° Faites une representation de vostre misere, qui a esté si grande quelque tems, que vous avez esté de ce nombre-là. Helas! ce dirés-vous, que pensois-je quand je ne pensois pas en vous, ô Seigneur? De quoy me ressouvenois-je, quand je vous avois oublié? Qu'aymois-je, quand je ne vous aymois pas? N'estois-je pas miserable de servir la vanité au lieu de la verité? Helas! le monde, lequel n'est fait que pour me servir, dominoit et maistrisoit sur mes affections. Je vous renonce, pensées vaines, souvenances inutiles, amitiés infideles, services perdus et miserables.

Resolvez-vous, et faites un ferme propos de cy-apres vaquer fidelement à ce que Dieu desire de vous, luy disant : Vous serés cy-apres mon unique lumiere pour mon entendement; vous serés l'objet de ma souvenance, qui ne s'occupera plus qu'à se representer la grandeur de vostre bonté si doucement exercée en mon endroit; vous serés les seules delices de mon cœur, et l'unique bien-aymé de mon ame.

APPLICATION PARTICULIERE.

Ah! Seigneur, j'ay de *telles* et *telles* pensées, je m'en abstiendray cy-apres : j'ay trop de memoire des picques et injures, je la perdray dorenavant : j'ay mon cœur encore attaché à *telle* et *telle* chose, qui est inutile ou prejudiciable à vostre service et à la perfection de l'amour que je vous dois; je le retireray et desengageray entierement, moyennant vostre grace, afin que je puisse tout donner au vostre.

Priés Dieu fervemment qu'il vous en face la grace, et pratiqués en quelque chose ce qui se pourra touchant ce poinct.

Repetés souvent la parole de S. Bernard; et à son imitation, excitant vostre cœur, dites souvent : Rose, qu'es-tu venue

faire en ce monde? que fais-tu? fais-tu ce que ton maistre t'a donné en charge, et pourquoy il t'a mise en ce monde et te conserve?

Nul ne sera couronné de roses, qu'il ne le soit premierement des espines de nostre Seigneur.

C'est celuy qui desire vostre perfection en Dieu, és entrailles duquel il est vostre, etc.

MÉDITATION,

OU CONSIDÉRATIONS PROPRES A UNE PERSONNE QUI A DESSEIN DE QUITTER LE MONDE [1].

Premier Poinct.

Considerés, premierement, que nostre Seigneur ayant peû obliger ses creatures à toutes sortes de services et obeyssances envers luy, il ne l'a pas neanmoins voulu faire, ains s'est contenté de nous obliger à l'observation de ses commandemens; de maniere que s'il luy eust plu ordonner que nous jeusnassions toute nostre vie, que nous fissions tous vie d'ermites, de chartreux, de capucins, encore ne seroit-ce rien au respect du grand devoir que nous luy avons; et neanmoins il s'est contenté que nous gardassions simplement ses commandemens.

Deuxieme Poinct.

Considerés, secondement, qu'encore qu'il ne nous ait point obligés à plus grand service qu'à celuy que nous luy rendons en gardant ses commandemens, si est-ce qu'il nous a invités et conseillés à faire une vie tres-parfaitte, et observer l'entier renoncement des vanités et convoitises du monde.

[1] Cette Méditation et la suivante se trouvent à la suite de la lettre 749 (édit. Blaise), qui est la 77e du VIe livre (anciennes éditions).

Troisieme Poinct.

Considerés, troisiemement, que, soit que nous embrassions les conseils de nostre Seigneur, nous rangeant à une vie plus estroite, soit que nous demeurions en la vie commune et en l'observance seule des commandemens, nous aurons en tout de la difficulté; car, si nous nous retirons du monde, nous aurons de la peine de tenir perpetuellement bridés et subjets nos appetits, renoncer à nous-mesmes, resigner nostre propre volonté, et vivre en une tres-absolue sujettion sous les loys de l'obeyssance, chasteté et pauvrete. Si nous demeurons au chemin commun, nous aurons une peine perpetuelle à combattre le monde qui nous environnera, et resister aux frequentes occasions de pecher qui nous arrivent, et à tenir nostre barque sauve parmi tant de tempestes.

Quatrieme Poinct.

Considerés, quatriemement, qu'en l'une et en l'autre vie, servant bien nostre Seigneur, nous aurons mille consolations hors du monde. Le seul contentement d'avoir tout quitté pour Dieu vaut mieux que mille mondes : la douceur d'estre conduit par l'obeyssance, d'estre conservé par les loys, et d'estre comme à couvert des plus grandes embusches, sont de grandes suavités, laissant à part la paix et tranquillité qu'on y trouve, le playsir d'estre occupé nuict et jour à l'orayson et choses divines, et mille telles delices; et quant à la vie commune, la liberté, la varieté du service qu'on peut rendre à nostre Seigneur, l'aysance de n'avoir à observer que les commandemens de Dieu, et cent autres telles considerations qui la rendent fort delectable.

Conclusion.

Sur tout cela : Helas! dirés-vous à Dieu, Seigneur, en quelle condition vous serviray-je? Ah! mon ame, où que ton

Dieu t'appelle, tu luy seras fidele; mais de quel costé t'est-il advis que tu ferois mieux? Examinés un peu vostre esprit, pour savoir s'il sent point aucune inclination plustost d'un costé que de l'autre; et, l'ayant descouvert, ne faites encore point de resolution, ains attendés jusques à ce qu'on vous le dise.

AUTRE MÉDITATION,

OU CONSIDÉRATIONS SUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR DANS L'ÉTABLE DE BETHLÉEM.

Premier Poinct.

Imaginés-vous de voir S. Joseph avec la sainte Vierge, sur le point de son accouchement, arriver en Bethleem, et chercher partout à loger sans trouver aucun qui les vueille recevoir. O Dieu! quel mespris et rejet le monde fait des gens celestes et saints, et comme ces deux saintes ames embrassent volontiers cette abjection! Ils ne s'eslevent point, ils ne font point de remontrances de leur qualité, mais tout simplement reçoivent ces refus et aspretés avec une douceur nompareille. Ah! miserables que je suis, le moindre oubli que l'on fait de l'honneur pointilleux qui m'est deu, ou que je m'imagine m'estre deu, me trouble, m'inquiete, excite mon arrogance et ma fierté: par tout je me pousse à vive force és premiers rangs. Helas! quand auray-je cette vertu, le mespris de moy-mesme et des vanités!

Deuxieme Poinct.

Considerés comme S. Joseph et nostre Dame entrent dans l'entrée et porche qui servoit parfois d'establerie aux estrangers, pour y faire le glorieux enfantement du Sauveur. Où sont les superbes edifices que l'ambition du monde esleve

pour l'habitation des vils et detestables pecheurs? Eh! quel mespris des grandeurs du monde nous a enseigné ce divin Sauveur! Que bienheureux sont ceux qui sçavent aymer la sainte simplicité et moderation! Miserable que je suis! il me faut des palais, encore n'est-ce pas assés; et voyla mon Sauveur sous un toit tout percé et sur du foin, pauvrement et piteusement logé!

Troisieme Poinct.

Considerés ce divin petit enfançon, nay nu, frileux, dans une cresche, enveloppé de bandelettes. Helas! que tout est pauvre, que tout est vil et abject en cet accouchement! Que nous sommes douillets et sujets à nos commodités, amoureux des sensualités! Il faut grandement exciter en nous le mespris du monde et le desir de souffrir pour nostre Seigneur les abjections, mesayses, pauvretés et manquemens.

Conclusion.

Si vous estes quelquefois un peu difficile à traitter en vos infirmités temporelles, petit à petit cela se passera. L'esprit humain fait tant de tours et retours, sans que nous y pensions, qu'il ne se peut qu'il ne fasse des mines: celuy pourtant qui en fait le moins est le meilleur.

VII.

DE LA CRUCIFIXION

DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST[1].

PROPOSITION DU MYSTERE, LEÇON INTERIEURE, OU FABRICATION DU LIEU.

Il me semble que parmy cette grande foule de gens qui accourent de toutes parts de la ville de Jerusalem pour voir crucifier nostre Seigneur, je me trouve au mont de Calvaire, en un lieu un petit peu plus eloigné que les autres, separé et relevé, qui me le rend avantageux pour voir et considerer, à part moy, ce triste et cruel spectacle. La crucifixion est desja faite; c'est à dire, la croix estant couchée sur la terre, nostre Seigneur y est estendu tout nud et despouillé, et les bourreaux l'ont serré et cloué pieds et mains là-dessus. Maintenant donc, des ce lieu là, je m'imagine que je voy relever ce saint crucifié en l'air, petit à petit, et que la croix est fichée et plantée dans le trou fait à ceste intention. Voyla le mystere proposé en gros par l'imagination, laquelle a logé en mon cœur un lieu propre pour voir et bien considerer tout ce qui se passe. Les deux parties du mystere sont l'eslevation et le plantement de ce saint arbre. Il reste que je poursuive à considerer les particularités par lesquelles ma volonté puisse estre excitée à produire beaucoup de bonnes et saintes affections et resolutions, et cela c'est la meditation.

[1] Ce chapitre a été recueilli dans les éditions nouvelles; il ne se trouve pas dans les anciennes.

PREMIERE CONSIDERATION.

Je considere ce que nostre Seigneur souffre en ce mystere, tant exterieurement qu'interieurement. Exterieurement : par ceste eslevation, son corps est tout entierement supporté sur ses pieds et ses mains cloués, d'où il arrive que les playes s'agrandissent et la douleur se rend immense. Quand la croix tombe dans le trou preparé auquel elle est fichée, le Sauveur reçoit une secousse effroyable, qui augmente de nouveau les playes, et donne comme un coup d'estrapade à tous ses nerfs et tendons ; de tous costés le sang pleut et distille ; l'air et le vent froid saisissent tout ce corps eslevé, penetrant dans les playes, et le font presque transir et pasmer. Ses oreilles n'entendent que blasphesmes, ses yeux ne voyent que la furie de ceux qui le tuent, et en tous ses sens il endure des douleurs insupportables. Mais ce n'est rien de cela au prix des douleurs de son cœur, qui, languissant de l'amour des ames, void une si grande perte de personnes, et surtout de ceux qui le crucifient.

Affections.

Ah ! qui sera ce tygre qui ne pleurera voyant cet innocent, ce jeune roy, le Fils de Dieu, endurer tant de peines? Elles sont desja bien grandes et capables de tenir à couvert tous les hommes du monde, contre l'indignation du Pere eternel. Hé ! je vous prie de grace, mes amis, relevez bellement ceste croix, et fischez-la si doucement, que ses playes ne s'agrandissent point, et que la secousse n'en soit pas si grande. Helas ! il n'y a personne si denaturé qui, voyant un criminel sur la roue, n'en ayt compassion. Hé donc, mon ame, n'auras-tu pas compassion de ton Sauveur qui souffre tant? Si jamais tu fus touchée de commiseration sur la nudité d'aucun pauvre parmy la rigueur de l'hyver, ne dois-tu pas compatir à ce pauvre roy, qui est exposé tout nud sur cet arbre? Si

jamais quelque pauvre ulceré te fit pitié, regarde, je te prie, celuy-là, auquel tu ne verras, depuis la plante des pieds jusques à la teste, aucun lieu qui ne soit gasté de coups. Hé! vois ce cœur affligé de tant de pechés que le peuple commet; et si ton cœur ne s'afflige avec luy, il faut que tu ne l'ayes pas de chair, mais de pierre, et plus dur que le diamant mesme.

De la commiseration ou compassion, naist ordinairement le desir de secourir celuy auquel nous compatissons : partant, à la precedente affection j'adjouste celle-cy.

O! qui me donnera la grace que je puisse en quelque façon donner allegement à mon Sauveur affligé! Hé! que ne m'est-il loysible de prendre mes habits plus precieux pour couvrir vostre nudité! que n'ay-je du baume excellent pour en oindre vos playes? que ne suis-je pres de vous sur la croix pour soutenir vostre corps en mes bras, afin que la pesanteur ne dechirast pas si fort les plaies de vos pieds et de vos mains! mais surtout, que ne puis-je empescher les pecheurs de tant offenser vostre cœur, qui ne feroit que se jouer de toutes les peines de vostre corps, si pour icelles les pecheurs pouvoient estre amendés! que ne suis-je quelque excellent et fervent predicateur, pour leur annoncer la penitence! O! comme je dirois aux iniques : Ne veuillés plus vivre iniquement; et aux delinquans : Ne relevés plus les cornes de vostre fierté et felonie!

Confusion.

Mais, ô Seigneur, pourquoy m'amusé-je à ces desirs, desquelz je n'ay pas la force d'en pratiquer un seul? Helas! comme vous donnerois-je mes habits precieux, moy qui n'en donnay jamais un vil et usé à vos pauvres? Sur la croix vous ne me les demandés pas, et je vous les offre; en vos pauvres vous me les demandés, et je les refuse! O! vaines et miserables offres, qui ne se font qu'en apparence, et en effet ne sont que moqueries! Comment respandrois-je du baume sur vos

plaies, puisque je ne respandis jamais un verre d'eau pour vos pauvres? Comment voudrois-je vous supporter en croix, puisque je ne fuys jamais rien tant que les croix? Et quel predicateur de penitence, moy qui n'en fais point, et qui contribue tous les jours, plus qu'aucun autre, au deplaysir que les pechés vous donnent?

Resolution.

O Seigneur, ayez pitié de moy! je me propose ci-apres de vous estre plus fidelle. Non, ce ne seront plus des desirs, ce seront des effetz. Je soulageray le pauvre, je feray penitence, et cesseray de pecher. J'instruiray les devoyés, et diray à mon cœur et aux autres : Voulés-vous estre plus cruelz à l'endroit de vostre Sauveur, que ne sont les vautours à l'endroit des colombeaux? ilz n'en dechirent ny devorent jamais le cœur : voulés-vous bien estre si acharnés à l'encontre du divin colombeau, qui niche sur la croix, que de dechirer son cœur avec les dents de vos impietés! Seigneur, ha! doresnavant je consoleray par effet le pauvre, et empescheray le peché.

Deuxieme Consideration.

Je considere la maniere avec laquelle nostre Seigneur souffroit en ce mystere, et ceste maniere est double. Il souffre exterieurement avec un grand silence, les yeux doux et benins, qui regardent par fois au ciel dans le sein de la misericorde du Pere, quelquefois sur le peuple, auquel il procure la grace de ceste misericorde, sa bouche n'estant ouverte en ce mystere que pour jetter des soupirs de douceur et de patience. Il me semble que je voy en sa poitrine l'endroit du cœur qui pantele et tremousse d'amour, et fait une inflammation si grande, que tout cet endroit me semble rougissant.

Reprehension pour l'exterieur.

Il souffre patiemment, volontairement, et amoureusement.

Mais, helas! miserable que je suis, qui ne saurois souffrir un mot sans crier, sans me plaindre, sans faire du bruit au logis, jamais je ne finis mes lamentations, je les estens et les repans partout.

Pour l'interieur.

Et si quelquefois je garde quelque contenance, mon cœur comment se comporte-t'il? il semble qu'il s'enflamme de colere, d'impatience, de vengeance et de douleur.

Resolution.

Mais doresnavant, ô mon ame, je veux que nous soyons patiens, doux et gracieux, et que jamais l'eau de contradiction ne puisse esteindre le feu sacré de la charité que nous devons au prochain.

TROISIEME CONSIDERATION.

Je considère pourquoy il souffre : ha! c'est pour obeïr à son Pere. O obeïssance admirable et filiale! Mais quel effronté suis-je, d'oser appeller Dieu mon pere, auquel je n'ay jamais porté le respect filial; et comme obeïrois-je jusques à la mort, que je ne le puis pas mesme jusques à la souffrance d'une petite parole fascheuse, et d'un regard de travers? Mais doresnavant, venés, ô tribulations et deplaysirs; que venant de la part du Pere eternel, je vous recevray de bon cœur, et boiray le calice d'obeïssance!

Abomination du peché.

Mon iniquité est donc bien grande! ô que je suis miserable de m'y estre si souvent abysmé! O Seigneur, qui me delivrera de ce labyrinthe, si ce n'est vous! Hé de grace, ne permettés pas que j'y retombe jamais si lourdement. O peché tres-abominable, je ne te verray jamais d'un costé, que plutost que de me souiller en tes ordures, je ne me jetasse en cent mille tourmens.

Resolution.

Pour me retirer de l'enfer, et pour me delivrer de perdition, helas ! Seigneur, que vous souffrés ! Et moy miserable, que je souffre pour m'y engager ! Tout ce que j'ay souffert jusques à present, n'a esté qu'à ma perte. Ah ! non, vous me voulés sauver, Seigneur ; que vostre volonté soit faite ; je suivray vostre dessein et monteray. Non, je ne descendray plus. Dieu soit beny.

VIII.

ORAYSON

POUR LES FEMMES ENCEINTES[1].

O Dieu eternel, Pere d'une infinie bonté, qui avés ordonné le mariage pour en multiplier les hommes icy-bas, repeupler la celeste cité là-haut, et avés principalement destiné nostre sexe à cet office, voulant mesme que nostre fecondité fust une des marques de vostre benediction sur nous, hé, me voicy prosternée devant la face de vostre majesté, que j'adore, vous rendant graces de la conception de l'enfant auquel il vous a plu donner estre dedans mon corps. Mais, Seigneur, puisque ainsi il vous a semblé bon, tendés les bras de vostre providence jusques à la perfection de l'œuvre que vous avés commencé : favorisés ma grossesse de vostre perfection ; et portés avec moy, par vostre continuelle assistance, la creature que vous avés produite en moy, jusques à l'heure de sa sortie au monde ; et lhors, ô Dieu de ma vie ! soyés-moy secourable, et de vostre sainte main supportés ma foiblesse, et recevés mon fruit, le conservant jusques à ce que, comme il est vostre par creation, il le soit aussi par redemption, lorsqu'estant receu au baptesme il sera mis dans le sein de l'Eglise vostre espouse.

O Sauveur de mon ame ! qui, vivant icy-bas, avés tant aymé et si souvent pris entre vos bras les petits enfants, eh ! recevés encore celuy-cy, et l'adoptés en vostre sacrée filiation, afin que, vous ayant et invoquant pour pere, vostre

[1] Cette oraison ou prière se trouve à la suite de la lettre 805 des éditions Blaise, ou de la lettre 83 du livre III des anciennes éditions.

nom soit sanctifié en luy, et que vostre Royaume luy advienne. Ainsi, ô Redempteur du monde! je le voue, desdie, et consacre de tout mon cœur à l'obeyssance de vos commandemens, à l'amour de vostre service, et au service de vostre amour.

Et dautant que vostre juste courroux rendit la premiere mere des humains, avec toute sa pecheresse posterité, subjette à beaucoup de peines et de douleurs és enfantemens, ô Seigneur, j'accepte tous les travaux qu'il vous plaira permettre m'arriver pour cette occasion; vous suppliant seulement, par le sacré et joyeux enfantement de vostre innocente mere, de m'estre propice à l'heure du mien douloureux, de moy pauvre et vile pecheresse; me benissant, avec l'enfant qu'il vous plaira me donner, de la benediction de vostre amour eternel, qu'avec une parfaite confiance en vostre bonté, je vous demande tres-humblement.

Et vous, Vierge mere tres-sainte, ma chere dame et unique maistresse, qui estes l'unique honneur des femmes, recevés en vostre protection et dans le giron maternel de vostre incomparable suavité, mes desirs et supplications, affin qu'il plaise à la misericorde de vostre filz de les exaucer. Je le vous requiers, ô la plus aymable de toutes les creatures! vous en conjurant par l'amour virginal que vous portastes à vostre cher espoux saint Joseph, par l'infini merite de la naissance de vostre filz, par les tres-saintes entrailles qui l'ont porté, et par les sacrées mammelles qui l'ont allaité.

O saints anges de Dieu! deputés à ma garde et à celle de l'enfant que je porte, defendés-nous, gouvernés-nous, affin que par vostre assistance nous puissions enfin parvenir à la gloire de laquelle vous jouyssés, pour avec vous louer et benir nostre commun Seigneur et Maistre, qui vit et regne és siecles des siecles. Amen.

VIII.

MANIERE DE CELEBRER

DÉVOTEMENT ET AVEC FRUIT

LE TRES-SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Qu'est-ce qui est requis pour dignement celebrer la sainte messe ?

Pour celebrer dignement et fructueusement le tres-saint sacrifice de la messe, quelques choses sont requises avant la messe, autres au tems de la messe, et quelques autres depuis icelle.

DEVANT LA MESSE.

Premierement, tu dois faire un diligent examen de ta conscience, et, selon le besoin, aller à la confession avec vraye humilité et contrition de tes pechés et defauts, et propos et resolution de t'amender, faisant, le plus tost qu'il te sera possible, la penitence qui te sera imposée.

Et arrivant que tu trouvasses ta conscience chargée de quelque grief peché, ou qu'il te survinst quelque chose qui donnast occasion d'estimer qu'il y auroit de l'indecence et de l'irreverence, si tu entreprenois de faire un si grand sacrifice, tu te dois abstenir pour ce jour-là de celebrer, sinon que ce fust par necessité ou par quelque cause legitime, et que ton confesseur jugera telle, t'obligeant à faire autrement.

Secondement, une demi-heure, ou pour le moins un quart-d'heure avant la messe, tu te recueilleras en toy-mesme;

et avec grand sentiment de cœur, c'est à dire avec un cœur plein de vraye affection, tu feras les choses suivantes.

Premierement, tu descendras en esprit en l'abysme de ton neant, comme en ton vray et propre lieu ; et là, haussant soudain l'esprit à Dieu, feras un acte de tres-profonde adoration à la tres-sainte Trinité et au Verbe incarné, disant de cœur, ou bien encore de bouche, ces paroles ou de semblables :

Acte d'Adoration.

O Dieu en trinité de personnes et unité d'essence, et vous, mon Seigneur Jesus-Christ, vray homme et Dieu, je vous adore de tout mon cœur, confessant que vous estes mon vray et unique createur, mon sauveur et ma derniere fin ; et parce que mon adoration est trop basse, je vous offre ces excellentes adorations que vous rendent continuellement vostre tres-sainte humanité, et la tres-sainte immaculée Vierge, vostre mere et nostre reyne, avec toute la cour celeste et la sainte Eglise vostre chere espouse.

Tu feras un acte d'amour envers ce mesme Dieu, disant avec une entiere volonté :

Acte d'Amour.

De plus, ô mon Seigneur, de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon ame, et de toutes mes forces, je vous ayme et veux toujours vous aymer sur toutes choses ; et, s'il estoit possible, je voudrois vous aymer avec cet amour tres-parfait avec lequel vous vous aymez vous-mesme ; avec cet amour avec lequel vostre tres-sainte humanité, la tres-sainte et tres-heureuse Vierge, ensemble toute la cour celeste et la sainte Eglise catholique, vous ayment.

Tu feras un acte de contrition, disant avec humilité et confiance en la misericorde divine :

Acte de Contrition.

Et parce, Seigneur, que vous estes infiniment bon, sage, puissant, juste et misericordieux, partant je me repens de tout mon cœur, et suis marry surtout de tous les pechés mortels et veniels que j'ay commis par pensées, par paroles, œuvres, omissions, depuis l'instant que j'eus l'usage de rayson jusqu'à l'heure presente ; et, au lieu de ma douleur parfaite, je vous offre l'amere contrition que le saint prophete David, S. Pierre et Sainte Marie-Magdelaine eurent de leurs pechés, ensemble celle de tous les autres vrais penitents qui ont esté depuis le commencement du monde jusques à present, resolu que je suis, moyennant votre ayde, en laquelle je me confie, de ne vous offenser jamais.

Tu feras un acte de satisfaction, disant :

Acte de Satisfaction.

Et puisque, mon Seigneur, il est hors de mon pouvoir de satisfaire à tant de dettes, au payement desquelles je vous suis obligé pour les pechés et offenses que j'ay faites contre vous, je vous offre pour satisfaction d'iceux toute ma vie, mes œuvres, et les travaux que j'ay soufferts et souffriray, avec les merites de la vie, passion et mort de votre Fils unique ; vous demandant tres-humblement pardon desdites offenses ; et la grace efficace d'en faire une vraye penitence avant ma mort.

Tu feras un acte d'oblation, ou offrande, rendant ton intention droite, disant :

Acte d'Offrande.

En outre, mon Seigneur, j'offre ce mien sacrifice, et avec iceluy je m'offre entierement moy-mesme, à vostre honneur et gloire eternelle, en l'union de cet ardent amour et trespure intention avec laquelle vous vous donnastes vous-mesme

pour viande apres la derniere cene, et vous offristes vous-mesme en sacrifice sur le bois de la sainte croix; et au lieu du peu de reparation que j'ay faite et petite devotion qui est en moy, je vous offre cette profonde humilité, charité et pureté avec laquelle vostre tres-sainte Mere et vos serviteurs se sont approchés de ce divin sacrement, et celle-là avec laquelle l'ont offert vos apostres et tous les saints prestres, dés le commencement jusques à present, et avec laquelle vous l'offre encore toute la sainte Eglise catholique.

Tu determineras pour qui tu veux offrir la messe, et pour quelles personnes ou necessités tu veux prier, et les recommanderas à Dieu; finalement tu feras memoire de quelques mysteres de la vie et passion de nostre Seigneur Jesus-Christ, en la maniere suivante.

MYSTERES DE LA VIE
ET PASSION
DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST,
QU'IL FAUT CONSIDERER AVANT LA MESSE.

D'autant que le sacrifice de la messe fut institué par nostre Seigneur Jesus-Christ, en memoire de sa tres-sainte vie, passion et mort, le prestre doit, avant et apres la celebration d'iceluy, faire commemoration particuliere de quelques mysteres d'icelle; ce que pour faire plus facilement, nous distribuerons les mysteres principaux de la vie et passion de nostre Seigneur pour tous les jours de la semaine, et la pratique sera, que tu prendras tous les jours deux mysteres avant la messe, et deux apres, faisant trois choses:

Premierement, tu offriras ces mysteres au Pere eternel pour la remission de tes pechés et de tout le monde.

Secondement, tu remercieras et beniras sa bonté infinie de tels mysteres.

Trosiemement, tu demanderas quelques graces particulieres, selon que nous dirons cy-apres; mais il te faut avertir, avant que passer outre, que tu dois t'arrester un peu de tems à considerer quelques-unes des circonstances ou poincts esquels tu sentiras plus grande devotion.

LE LUNDY AVANT LA MESSE.

Mystere de l'Incarnation.

Tu considereras les mysteres de l'Incarnation de nostre Seigneur et Visitation de nostre Dame en cette maniere:

1. Tu t'humilieras profondement en ton neant, et puis, t'adressant en esprit au Pere eternel, tu diras: O Pere eternel, j'offre à l'honneur et gloire de vostre immense majesté, et pour mon salut et de tout le monde, le haut mystere de l'incarnation de vostre Fils unique; lequel, selon vostre eternel decret, et pour ma redemption et celle de tout le monde, de Dieu qu'il estoit se fit homme; d'eternel, temporel; d'infiny, finy; d'impassible, passible; d'immortel, mortel; de maistre, serviteur; de tres-heureux et glorieux, mesprisable et mesprisé en ce monde. Je vous offre, Seigneur, ces neuf mois qu'il fut au ventre tres-pur de la glorieuse Vierge; et particulierement je vous offre l'immense charité, humilité et obeyssance avec laquelle il accomplit ce mystere à vostre gloire et à mon salut, et de tout le monde; de quoy je vous remercie, vous ayme, et vous benis infiniment, vous priant par les merites d'iceluy de me pardonner tous mes pechés, et m'octroyer la grace de vous aimer parfaitement tous les jours de ma vie.

Mystere de la Visitation de la Vierge.

2. De plus je vous offre à mesme intention le tres-saint mystere de la Visitation de la glorieuse Vierge, et particulierement l'ardente charité, humilité et promptitude avec

laquelle elle entreprit de faire, par d'aspres montagnes, le long et penible voyage depuis Nazareth jusques en Judée, pour ayder et secourir vostre servante Elizabeth.

Je vous offre ces aggreables et humbles services qu'elle luy fit par l'espace de trois mois, de quoy je vous rends infinies graces et benedictions, vous demandant, en vertu de ce mystere, une parfaite charité envers mon prochain, avec une grande promptitude et ferveur, pour le servir en toutes ses necessités et besoins tant spirituels que temporels.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Nativité de nostre Seigneur.

Tu te ramenteras la Nativité et Circoncision de nostre Seigneur en cette manière :

1. Tu t'humilieras en ton neant, et puis tourneras l'esprit au Pere eternel, et, avec un cœur bien affectionné, tu diras : Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, le mystere de la nativité de nostre Redempteur : je vous offre l'exacte obeyssance à l'édit de Cesar-Auguste, les souffrances de la Vierge enceinte, et de son espoux, en ce long et penible voyage de Nazareth en Bethleem ; l'angoisse de cœur de la tres-pure Vierge mere, et de S. Joseph ; et pour autant qu'ils ne trouverent point de lieu pour se mettre à couvert, l'horrible cabane où ils se retirerent, l'extreme indigence de toutes choses qu'ils eurent estant là, la cresche et le foin dur qui servit de lict au tendret enfançon nouveau-né, le froid qu'il souffrit, les larmes qu'il espancha en ce lieu, ses cris et sa nudité ; de toutes lesquelles choses je vous remercie, aime et benis infiniment, vous demandant, par les merites de ce mystere, pardon de toutes mes desobeyssances à vos divins commandements et inspirations, et à mon devoir ; et de toutes mes sensualités, superfluités, cupidités ; et à l'avenir grace de vous servir avec

vraye obeyssance, humilité et amour de la croix, et parfaite resignation à vostre divin vouloir.

2. Pareillement, Seigneur, je vous offre la douloureuse circoncision de vostre innocent Fils, sa profonde humilité avec laquelle il se soumit à la loy du peché; les tres-aigres douleurs que lhors il souffrit, sa tres-sainte chair qui fut taillée, le tres-precieux sang qu'il respandit, les larmes qui sortirent de ses tendres yeux, ensemble de ceux de sa tres-sainte mere et de S. Joseph.

Je vous remercie de tout cela : vous en ayme et benis infiniment, vous requerant, par les merites de ce mystere, pardon de ma superbe, et de toutes mes impuretés d'esprit et de corps; et grace, à l'avenir, d'être plus humble, pur et chaste, d'avoir en horreur le vice opposé.

LE MARDY AVANT LA MESSE.

Presentation de nostre Seigneur au temple.

Tu feras memoire de la presentation de nostre Seigneur au temple, et de sa fuite en Egypte, disant :

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le genre humain, le mystere de la presentation de vostre Fils au temple, et de la purification de son immaculée Mere, laquelle, quoy qu'elle fust la plus pure de toutes les creatures, et par consequent nullement obligée à la loi de la purification, voulut neanmoins comparoistre entre les autres femmes immondes, comme si elle eust eu besoin de purgation, et faire tout ce que la loy commandoit; de quoy je vous remercie, vous ayme et vous benis infiniment, vous demandant, par les merites de cette grande humilité et obeyssance, la vraye humilité, et petite estime de moy-mesme, et une parfaite obeyssance à vos divins commandements et saintes inspirations.

2. Semblablement je vous offre cette penible fuite en

Egypte, les miseres d'un si long et si difficile voyage, et cette angoisse et compassion qui affligeoit le cœur de la tres-heureuse Vierge et S. Joseph, voyant le petit enfant Jesus persecuté, recherché pour estre mis à mort : je vous offre l'extreme pauvreté qu'ils pâtirent en Egypte, ne sçachant où recourir; les travaux qu'ils eurent, durant sept années entieres, pour gagner de quoy se nourrir et vestir, et leur laborieux retour d'Egypte à Nazareth : de toutes lesquelles choses je vous rends graces et benedictions infinies, vous demandant, par les merites de ce mystere, un grande haine du peché, vostre capital ennemy et persecuteur, la grace de fuir toutes les occasions de le commettre, et d'estre amateur de la sainte pauvreté.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Perte de nostre Seigneur au temple.

Te feras memoire de la perte de nostre Seigneur au temple, et de sa subjettion à ses parents jusques à sa trentième année, disant :

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, la douloureuse perte de nostre Seigneur au temple par l'espace de trois jours, l'aigre douleur que sa tres-sainte Mere et S. Joseph sentirent, les larmes ameres qu'ils respandirent lorsqu'ils s'aperçurent l'avoir perdu, la sollicitude avec laquelle ils le chercherent, les nuicts qu'ils passerent en plaintes et soupirs, le tres-ardent zéle de vostre honneur et gloire, à l'occasion duquel il demeura trois jours au temple entre les docteurs; les necessités qu'il eut pendant ce tems, la peine de mendier de quoy se nourrir, de dormir incommodement ces nuits-là, et peut-estre sur la dure. Je vous en remercie, vous ayme et benis, vous demandant par les merites de ce mystere, pardon de vous avoir si souvent perdu en pechant, et la grace mainte-

nant de vous chercher, aymer et servir de tout mon cœur, perseverant jusques à la fin.

Sousmission et obeyssance de nostre Seigneur à ses parents.

2. Semblablement je vous offre, Seigneur, l'obeyssance et tres-humble subjettion qu'il rendit à sa tres-sainte Mere et à S. Joseph, son pere putatif; les lassitudes corporelles qui luy arriverent, travaillant avec S. Joseph pour gagner sa vie. Je vous remercie de toutes ces choses, vous ayme et benis infiniment, vous demandant, par les merites de ce mystère, pardon de toutes mes desobeyssances, irreverences à l'endroit de mes parents et superieurs, et la grace de m'humilier et assujettir de bon cœur à tous pour l'amour de vous.

LE MERCREDY AVANT LA MESSE.

Tu feras memoire du jeusne de nostre Seigneur estant au desert, et de sa sainte predication, disant :

Jeusne de nostre Seigneur.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et celuy de tout le monde, ces quarante jours et quarante nuicts que vostre fils jeusna au desert, cette faim et soif qu'il y souffrit, son dormir sur la terre nue en la compagnie des bestes sauvages, ces soupirs qu'il jetta du fond du cœur, et ces larmes que ses yeux tres-purs respandirent; ces tres-ferventes oraysons, qu'il vous offrit pour le salut du monde, et principalement de vos chers eslus ; et ces fascheuses et importunes tentations du demon, qu'il y endura : de toutes lesquelles choses je vous remercie, ayme et benis infiniment, vous demandant par les merites d'icelles, l'amour de penitence et de mortification de mes passions, de m'estudier à l'orayson, et d'avoir la force de vaincre toutes les tentations.

Predications de Jesus-Christ.

2. De plus, Seigneur, je vous offre les grands et divers travaux de sa predication, le tres-ardent zele de vostre gloire et du salut des ames, les sueurs, lassitudes et peines qu'il endura, les malveillances, haines et persecutions qu'il souffrit des meschants Juifs; les voyages et courses qu'il fit tantost en un lieu, tantost en un autre, pour le salut des ames; les veilles des nuicts entieres passées en orayson : de quoy je vous rends graces et benedictions infinies, vous demandant, par le merite de ces choses, un ardent zele de vostre gloire et du salut des ames, le desir de travailler sans cesse à ces fins, et la magnanimité pour surmonter virilement toutes les difficultés qui se trouvent en vostre service.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Tu feras memoire de l'institution du tres-saint Sacrement de l'autel, et de la douloureuse agonie de nostre Seigneur estant au Jardin, disant :

Institution de l'Eucharistie.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, l'institution du tres-saint Sacrement de l'autel, que nostre Sauveur fit avec tant d'amour en la derniere cene; la fin tres-haute qu'il se proposa en cette action, cet acte d'humilité tres-singuliere qu'il pratiqua quand il lava les pieds à ses disciples, et mesme au traistre Judas, et le tourment qu'il sentit en son cœur pour son peché et pour sa perdition. Je vous remercie de tout cela, vous ayme et benis infiniment, et vous demande, par les merites de ce mystere, pardon du peu de preparation, devotion et reverence avec laquelle je me suis presenté à ce divin sacrement, et l'ay offert à l'autel de vostre Majesté; vous suppliant

m'accorder la grace d'estre à l'advenir devot et affamé de cette celeste viande, et de me repaistre d'icelle au salut et au profit de mon ame.

Agonie de nostre Seigneur au Jardin.

2. Je vous offre pareillement, Seigneur, l'allée qu'il fit au Jardin, la tristesse et angoisse de cœur qu'il y sentit et manifesta à ses disciples, l'orayson qu'il y fit par trois fois estant prosterné en terre, la tres-amere angoisse qu'il souffrit, et les gouttes de sang qu'il sua; la parfaite resignation de soy à vostre bon playsir eternel, et la promptitude avec laquelle il s'achemina au devant de ses ennemis pour se mettre entre leurs mains. Je vous en remercie, vous ayme et benis infiniment, vous demandant humblement, par les merites de ce mystere, une grande magnanimité et constance en toutes mes adversités et tribulations pour surmonter toutes les tentations qui se presenteront durant le cours de cette vie et à l'heure de la mort, et en outre une parfaite resignation de moy-mesme à vostre divin vouloir en toutes choses.

LE JEUDY AVANT LA MESSE.

Tu te souviendras de la prise de nostre Seigneur, et comme il fut conduit à Anne, et des mocqueries qui luy furent faites en la maison de Caïphe, disant :

La prise de nostre Seigneur, et sa conduite chez Anne, etc.

Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, ces cruels deschirements et attaques tres-indignes dont userent les impies Juifs à l'endroit de vostre unique Fils, lorsqu'il fut pris au Jardin; les cordes et les chaisnes avec lesquelles ils le lierent estroitement et sans pitié; les coups de poings et de pieds et les soufflets qu'ils lui baillerent, les enormes vilenies et blasphemes

qu'ils lui dirent, la fureur et la rage qu'ils deployerent contre luy, les traisnements qu'ils en firent par les chemins le conduisant à Anne, l'abandonnement de ses disciples, le reniement de S. Pierre, les trahisons de Judas, le soufflet qui luy fut baillé en la presence du pontife, et l'invincible patience, humilité et obeyssance avec laquelle il supporta toutes ces injures. De toutes lesquelles choses je vous ayme et benis infiniment, vous demandant, par les merites de ces peines, pardon de mes dissolutions, grace de demeurer tousjours estroitement lié avec vous en parfaite charité, et une forte patience pour supporter allegrement, pour l'amour de vous, tous les torts et injures qui me seront faits.

Jesus chez Caïphe.

2. Je vous offre pareillement, Seigneur, ces outrages et mespris qui, durant toute cette nuict, luy furent faits en la maison de Caïphe, par la bouche duquel il fut à haute voix et devant tous appellé blasphemateur; le sale bandeau qui luy fut mis sur les yeux, les coups de poings, soufflets et coups de pieds qui luy furent baillés en disant : Prophetize qui t'a frappé? les arrachements de sa sacrée barbe et de ses saints cheveux, les vilaines paroles qui luy furent dites, l'ignominie d'avoir esté conduit le matin à Pilate. Je vous rends infinie grace et benediction de tout cela, vous demandant, par les merites de tant de peines, un vray mespris de moy-mesme et des honneurs du monde, et une obeyssance aveugle à mes superieurs, pour l'amour de vous, en tout ce qui ne vous offense point.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Tu te representeras la mocquerie dont usa Herode contre nostre Seigneur, le faisant vestir d'une robbe blanche, le traitant comme s'il eust esté un fou, et la douloureuse flagellation qu'il souffrit, attaché à une colonne, disant :

Jesus chez Herode.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire cet acte tres-indigne qu'Herode fit, lorsqu'en mespris de vostre Fils unique, il le fit vestir d'un robbe blanche, le traitant comme un fou. Je vous offre le tres-indigne traitement que les Juifs luy firent par les rues et places de Jerusalem; maintenant luy jetant de la boue et semblables immondices, tantost luy donnant des coups de pieds et des hurtades, à cette heure le traisnant par terre, puis l'appellant fou et insensé, et luy disant d'autres vilaines injures. Je vous remercie de toutes ces choses, lesquelles il a endurées pour moy, vous en ayme et benis infiniment, vous suppliant me pardonner toutes mes folies, et me donner la grace d'avoir en horreur la folle sagesse du monde, et d'aymer de tout mon cœur votre sagesse infinie, tellement que dorenavant je n'ayme ni gouste en vous que ce qui est vostre.

Flagellation de nostre Seigneur.

2. Je vous offre pareillement, Seigneur, le cruel fonettement qu'il endura, attaché à une colomne, tant de milliers de coups qui luy furent donnés, les meurtrissures et deschirements de sa chair virginale, le sang tres-precieux qui en sortit en grande abondance, jusques à couler sur terre, l'indicible douleur et tourment incroyable que tout cela luy causa, la grande honte qu'il eut de se voir nud en la presence de ces loups ravissants, les horribles blasphemes qui furent proferés devant luy et contre luy, et la barbare cruauté dont ses ennemis userent en son endroit. Je vous remercie de tout cela, vous aime et benis infiniment; vous demandant, par les merites de ces mysteres, pardon de toutes les impuretés et sensualités de ma vie passée, et la grace à l'avenir de vivre pur et sans tare en vostre divine presence, assujettissant parfaitement ma chair à l'esprit et à vostre divine loy.

LE VENDREDY AVANT LA MESSE.

Tu feras memoire du couronnement d'espines, et comme nostre Seigneur porta la croix au mont de Calvaire, disant :

Couronnement d'espines.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, cette impiteuse couronne d'espines qui fut fichée à vive force en la teste de vostre tres-aimable et tres amiable Fils, la robbe de pourpre dont les Juifs le vestirent, et la canne de roseau marin qu'ils luy mirent en main, le traitant en roi de mocquerie ; les coups de canne qu'ils luy donnerent sur la teste pour y faire entrer profondement la couronne d'espines, les agenouillemens qu'ils firent devant luy par mespris, tant de soufflets qu'ils luy donnerent, les crachats qu'ils firent sur sa face sacrée, disant : Dieu vous garde, roy des Juifs ; la monstre que Pilate fit d'iceluy, disant : *Ecce homo*, et ces voix impitoyables avec lesquelles ils crierent : *Tolle, tolle, crucifige eum.* Je vous remercie et benis infiniment de tout cela, vous demandant, par les merites de ses peines, pardon de ma vaine superbe, estime de moy-mesme, impatience et hypocrisie, et quant et quant la grace de ne faire nul estat des vains jugemens des hommes, et de vaincre tous les respects humains pour vostre service.

Portement de la croix.

2. Semblablement, Seigneur, je vous offre la peine et ignominie que vostre Fils reçut portant la croix au mont de Calvaire, accompagné de deux larrons ; les frequentes cheutes qu'il fit en chemin à cause de la grande pesanteur de la croix et grande debilité de son tres-affligé corps, tout escorché et quasi vuide de sang ; les poussemens et coups de poings et de

pieds qui luy furent baillés pour le faire haster ; la souffrance qu'on luy tirast la barbe, qu'on luy arrachast les cheveux, qu'on le traisnast par terre; les paroles injurieuses qui luy furent dites, les pleurs et les larmes ameres des Maries qui le suivirent ; l'immense charité, patience et obeyssance avec laquelle il endura tout cela pour vostre gloire et nostre salut. De quoy je vous rends infinies graces et benedictions, vous demandant, par les merites de tant de peines, l'amour de la croix, et celuy d'endurer, et la ferveur en vostre saint service, comme aussi de pleurer amerement mes pechés et ceux de mes prochains encore.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Tu feras memoire de la penible crucifixion et mort de nostre Sauveur, disant :

Crucifiement de nostre Seigneur.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, l'ignominieuse et tres-sainte crucifixion de vostre tres-innocent Fils sur le mont du Calvaire ; la nouvelle douleur qu'il sentit en ses playes, lorsqu'il fust impiteusement et avec grande rudesse despouillé de ses sacrés vestemens, ses mains et ses pieds transpercés de gros clous ; la penible eslevation de la croix en haut, cet abysme de douleurs qu'il patit en icelle, ces ondes de sang qui decouloient de ses tres-saintes playes sur la terre, cette excessive douleur qui penetra le cœur de la tres-sainte Vierge sa mere, lorsqu'estant au pied de la croix, elle vit un si funeste et si estrange spectacle. Je vous remercie infiniment de toutes ces choses, vous ayme et vous benis, vous demandant la grace de crucifier tout à fait mes sens et mes membres au monde et à la chair, par une vraye abnegation et esloignement volontaire de toutes les vanités et playsirs.

Mort de nostre Seigneur.

2. Semblablement, Seigneur, je vous offre cette orayson d'excessive charité qu'il vous presenta pour ceux qui l'avoient crucifié ; cette grande desolation en laquelle il se trouva, se voyant abandonné de tous secours humains et divins ; la grande soif qu'il eut, et l'amertume du fiel dont il fut abreuvé ; cette douce recommandation qu'il fit de sa tres-sainte Mere à S. Jean, et de S. Jean à sa Mere ; cette liberale promesse qu'il fit au bon larron de son salut, et finalement cette recommandation de son esprit tres-affligé qu'il fit entre vos mains, expirant sa tres-sainte ame, et consommant en cette maniere l'œuvre de nostre redemption. De quoy je vous remercie infiniment, vous ayme et vous benis, vous suppliant, par les merites de cette passion et mort tres-amere, de me pardonner tous mes pechés, et de m'accorder aussi la grace de pardonner promptement, pour l'amour de vous, toutes les injures qui m'ont esté faites, et que je vive et meure en vostre sainte grace.

LE SAMEDY AVANT LA MESSE.

Tu feras memoire de l'ouverture du costé de nostre Seigneur Jesus-Christ, et de la descente de son precieux corps de la croix, disant :

Ouverture du costé de nostre Seigneur.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, le cruel coup de lance que Longin donna à nostre Sauveur au costé, le sang et l'eau qui en sortit en abondance, l'aigre douleur que sa tres-sainte Mere en sentit, les inhumanités qu'on exerça de paroles et de fait contre son tres-sacré corps. Je vous rends graces et benedictions infinies de tout cela, vous requerant, par les

merites de ce mystere, que vous me pardonniez tous les pechés que j'ay commis de cœur, et que vous le purifiiez de toutes les affections impures et terrestres, et l'ouvriez à vos saintes inspirations.

Descente de la croix.

2. Pareillement, Seigneur, je vous offre les heures que le tres-saint corps demeura pendu en la croix, et la descente d'iceluy de la mesme croix. Je vous offre ce corps tout vuide de sang, sec, couvert de playes et ensanglanté; cette face have et ces yeux ternis, pleins de sang et de crachats; le chef tout transpercé d'espines, cette bouche remplie de l'amertume du fiel. Je vous remercie, ayme et benis infiniment de tout cela, vous demandant par les merites de ce mystere, pardon de toutes mes sensualités et traitemens delicats de mon corps, avec parfaite chasteté et abomination du vice opposé.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Tu feras memoire de la sepulture de nostre Seigneur Jesus-Christ, et des lamentations que les Maries firent sur son corps, disant :

Sepulture de nostre Seigneur.

1. Pere eternel, j'offre à vostre honneur et gloire, et pour mon salut et de tout le monde, ces douloureuses funerailles du tres-saint corps de nostre Sauveur, le tombeau dans lequel il fut mis, cette myrrhe et cet aloës dont il fut oint, ces lamentations, plaintes et regrets que sa tres-sainte mere et les Maries firent sur iceluy. Je vous remercie, ayme et benis infiniment de toutes ces choses, vous demandant, par les merites de ces mysteres, la grace de mourir tout à fait au vieil homme et à tous ses vices et concupiscences, et de l'ensevelir eternellement en la mort de nostre Sauveur.

LE DIMANCHE AVANT LA MESSE.

Tu feras memoire de la sainte resurrection de nostre Seigneur, de son ascension et mission du saint Esprit, disant :

Resurrection de nostre Seigneur.

1. Mon Seigneur et mon Dieu, un en trinité de personnes, je remercie infiniment vostre divine Majesté, de la glorieuse resurrection de nostre Redempteur, et de l'ouvrage accomply de nostre redemption, et consequemment de nostre delivrance de la tres-cruelle servitude et tyrannie de Satan, et de celle des saints Peres du Limbe, et ensemblement de l'esperance certaine que vous nous avez donnée de nostre salut. Je vous remercie encore de l'alegresse et joye inestimable qu'il apporta par ses glorieuses apparitions à sa tres-sainte Mere, aux saints apostres et disciples, durant l'espace de quarante jours qu'ils demeura en terre. Je vous rends loüange et benedictions infinies de toutes ces choses, vous suppliant, par les merites de cette glorieuse resurrection, de me donner la grace de mourir entierement au vieil homme et à toutes ses concupiscences, et ressusciter à une nouvelle vie de vertus solides et saintes coutumes.

Ascension de nostre Seigneur Jesus-Christ, et mission du saint Esprit.

2. Pareillement, ô Pere eternel, je vous remercie de la glorieuse ascension de nostre Sauveur au ciel; de la gloire et de l'honneur que vous lui avez donnés, le faisant seoir à votre dextre; de la puissance judiciaire que vous luy avez baillée sur toutes les creatures, au ciel, en terre, en enfer; et de la mission du saint Esprit sur les apostres, le jour de la Pentecoste. Je vous rends graces et benedictions infinies de toutes ces choses, vous requerant, par les merites de ces sacrés mysteres, la grace de déprendre et détacher tout à

*

fait mon affection de ces choses terrestres, et d'aimer de tout mon cœur les choses spirituelles et celestes, afin que je sois rendu digne logis de vostre esprit et de tous ses dons et graces, jusqu'à tant que je merite de regner ensemble avec le mesme Jesus-Christ en gloire par tous les siecles des siecles.

LE MESME JOUR APRES LA MESSE.

Tu feras memoire de l'Assomption de la tres-heureuse Vierge, et de son couronnement au ciel, disant :

Assomption de la sainte Vierge.

Je vous rends graces infinies, ô tres-sainte Trinité, de la glorieuse Assomption au ciel de la tres-immaculée Vierge nostre mere. Je vous benis infiniment de l'honneur et gloire que vous luy avez donnés, l'eslevant sur tous les chœurs des anges, à la dextre de vostre unique Fils et le sien, et l'ayant couronnée reyne et imperatrice du ciel et de la terre. Je vous supplie par ses merites de m'accorder la grace d'aymer et imiter soigneusement ses tres-saintes vertus, mesmement sa profonde humilité et pureté immaculée ; afin que, l'imitant en cette vie, je merite de jouir eternellement de sa presence en l'autre. Ainsi soit-il.

TOUS LES JOURS AVANT LA MESSE.

Apres avoir fait memoire des mysteres cy-devant mentionnés selon qu'ils sont distribués pour chaque jour, vous pourrez ajouter l'orayson suivante, qui est pleine de plusieurs sentimens de devotion qui sont tres-beaux, et d'actes tres-onctueux et tres meritoires.

ORAISON TRES-DEVOTE

QUE L'ON PEUT RECITER AVANT LA MESSE,

Tirée de Thomas à Kempis, *Imitation de Jesus-Christ,* liv. IV, c. IX.

Domine Jesu Christe, in simplicitate cordis mei offero meipsum tibi hodiè in servum sempiternum, in obsequium et in sacrificium laudis perpetuæ.

Suscipe me cum hàc sanctà oblatione tui pretiosi corporis et sanguinis, quam tibi hodiè in præsentià angelorum invisibiliter assistentium offero, ut sit pro me et pro cuncto populo tuo in salutem.

Domine, offero tibi omnia peccata et delicta mea, quæ commisi coràm te et sanctis angelis tuis, a die quo primùm peccare potui, usquè ad hanc diem, super placabili altari tuo; ut tu omnia pariter incendas et comburas igne charitatis tuæ, et deleas universas maculas peccatorum meorum, et conscientiam meam ab omni delicto emundes, et restituas mihi gratiam tuam quam peccando amisi, omnia mihi plenè indulgendo, et in osculum pacis me misericorditer assumendo.

Quid possum agere pro peccatis meis, nisi humiliter ea confitendo et lamentando, et tuam propitiationem incessanter deprecando?

Deprecor te, exaudi me propitius, ubi adsto coràm te, Deus meus: omnia peccata mea mihi maximè displicent: nolo ea unquam ampliùs perpetrare; sed pro eis doleo et dolebo quandiù vixero, paratus pœnitentiam agere, et pro posse satisfacere.

Dimitte mihi, Deus, dimitte mihi peccata mea propter nomen sanctum tuum: salva animam meam, quam pretioso sanguine tuo redemisti. Ecce committo me misericordiæ tuæ; resigno me in manibus tuis: age mecum secundùm bonitatem tuam, non secundùm meam malitiam et iniquitatem.

Offero etiam tibi omnia bona mea, quamvis valde pauca et imperfecta, ut tu ea emendes et sanctifices, ut ea grata habeas, et accepta tibi facias, et semper ad meliora trahas, necnon ad beatum et laudabilem finem me pigrum et inutilem homuncionem perducas.

Offero quoque tibi omnia pia desideria devotorum, necessitates parentum, fratrum, propinquorum, amicorum, omniumque charorum meorum, et eorum qui mihi vel aliis propter amorem tuum benefecerunt, et qui orationes et missas pro se suisque omnibus dici à me desideraverunt et petierunt, sive in carne adhùc vivant, sive jam seculo defuncti sint; ut omnes sibi auxilium gratiæ tuæ, opem consolationis, protectionem à periculis, liberationem à pœnis advenire sentiant, ut ab omnibus malis erepti, gratias tibi magnificas læti persolvant.

Offero etiam tibi preces et hostias placationis pro illis specialiter qui me in aliquo læserunt, contristaverunt aut vituperaverunt, vel aliquod damnum vel gravamen intulerunt; pro his quoque omnibus quos aliquandò contristavi, conturbavi, gravavi et scandalizavi verbis, factis, scienter vel ignoranter, ut nobis omnibus pariter indulgeas peccata nostra et mutuas offensiones.

Aufer, Domine, à cordibus nostris omnem suspicionem, indignationem, iram et disceptationem, et quidquid potest charitatem lædere, et fraternam dilectionem minuere. Miserere, miserere, Domine, misericordiam tuam poscentibus, da gratiam indigentibus, et fac nos tales existere, ut simus digni gratiâ tuâ perfrui, et ad vitam proficiamus æternam. Amen.

Apres cette orayson vous ajousterez cette autre, qui porte une indulgence de cinquante ans, concedée par le pape Gregoire XIII :

AUTRE ORAISON AVANT LA MESSE.

Ego volo celebrare missam, et conficere corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi, juxta ritum sanctæ romanæ Ecclesiæ, ad laudem omnipotentis Dei, totiusque curiæ triumphantis; ad utilitatem meam, totiusque curiæ militantis; pro omnibus qui se commendaverunt precibus meis in genere et specie, et pro felici statu sanctæ romanæ Ecclesiæ. Amen.

Gaudium cum pace, emendationem vitæ, ac spatium veræ pœnitentiæ, gratiam ac consolationem sancti Spiritûs, perseverantiam in bonis operibus, tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus. Amen.

Apres les oraysons susdites vous vous recommanderez encore à la bienheureuse Vierge, recitant quelques-unes des belles hymnes ou oraysons qui sont composées en son honneur; par exemple, *Ave, maris stella;* ou cette autre hymne, *O gloriosa Domina, Excelsa supra sidera, Qui te creavit providè Lactasti sacro ubere;* ou bien l'orayson suivante de S. Bernard :

ORAISON A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Per te accessum habeamus ad Filium, ô benedicta, inventrix gratiæ, genitrix vitæ, mater salutis; ut per te nos suscipiat qui per te datus est nobis. Excuset apud ipsum integritas tua culpam nostræ corruptionis, et humilitas Deo grata nostræ veniam impetret vanitati; copiosa charitas tua nostrorum operiat multitudinem peccatorum, et fecunditas gloriosa nobis conferat fecunditatem meritorum. Domina nostra, advocata nostra, tuo Filio nos commenda, tuo Filio nos repræsenta. Fac, ô benigna, per gratiam quam invenisti, per prærogativam quam meruisti, per misericordiam quam peperisti, ut qui, te mediante, fieri dignatus est particeps infir-

mitatis et miseriæ nostræ, te quoque intercedente, participes faciat nos gloriæ et beatitudinis suæ, Jesus Christus Filius tuus Dominus noster, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen.

Ensuite vous vous recommanderez de la mesme maniere à tous les anges et à tous les saints du ciel, principalement á ceux à qui vous avez une devotion particuliere, les priant qu'ils vous aident à offrir un si grand sacrifice à Dieu, et disant :

ORAISON A TOUS LES ANGES ET A TOUS LES SAINTS.

Angeli, archangeli, throni, dominationes, principatus, potestates, virtutes cœlorum, cherubim atque seraphim, omnes sancti et sanctæ Dei, præsertim patroni mei, intercedere dignemini pro me, ut hoc sacrificium Deo omnipotenti dignè valeam offerre ad laudem et gloriam nominis sui, et ad utilitatem meam, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ. Amen.

Ayant dit ces oraysons ou d'autres semblables, vous vous en irez à l'eglise à la compagnie de vostre ange gardien, invoquant son assistance; et vous pourrez reciter le long du chemin le *Miserere*, pour la remission de vos pechés.

Estant entré dans l'eglise, si le Saint-Sacrement y est conservé, vous irez l'adorer, disant trois fois *Pater* et *Ave*. Le premier sera à la divinité, le second à l'ame tres-sainte de Jesus-Christ, et le troisieme au sacré corps de nostre Seigneur present sur l'autel; ou bien vous reciterez l'orayson suivante à l'honneur de sa tres-sainte passion.

ORAISON A JESUS-CHRIST.

Deus, qui pro redemptione mundi voluisti nasci, circumcidi, à Judæis reprobari, à Juda proditore osculo tradi, vin-

culis alligari, sicut agnus innocens ad victimam duci, atque conspectibus Annæ, Caïphæ, Pilati, et Herodis indecenter offerri, à falsis testibus accusari, flagellis et opprobriis vexari, sputis conspui, spinis coronari, colaphis cædi, arundine percuti, facie velari, vestibus exui, cruci clavis affigi, in cruce levari, inter latrones deputari, felle et aceto potari, lanceâ vulnerari; tu, Domine, per has sanctissimas pœnas quas ego indignus recolo, et per sanctam crucem et mortem tuam, libera me à pœnis inferni, et concedere digneris, ut sacrificium meum sit mihi in remissionem peccatorum, augmentum gratiæ, et præmium vitæ æternæ. Amen.

Cela fait, vous irez vous preparer pour la messe, vous ressouvenant, en vous revestant des habits sacerdotaux, du bandeau avec lequel on voila les yeux de nostre Seigneur Jesus-Christ, de la robe blanche dont il fut revestu en signe de folie, des cordes avec lesquelles il fut lié dans le Jardin, et attaché à la colonne, de la robe de pourpre dont il fut couvert, estant traité comme un roi de theatre.

Puis allant à l'autel, vous vous ressouviendrez encore de nostre Seigneur, lorsqu'il alla au mont de Calvaire, la croix sur les espaules, pour estre crucifié.

OBSERVATIONS AU TEMPS DE LA MESSE.

1. Estant descendu au pied de l'autel, avant que tu commences la messe, tu hausseras l'esprit à Dieu, et de nouveau offriras au Pere eternel le sacrifice, en l'union de cet amour sans mesure avec lequel son Fils unique s'offrit luy-mesme en la croix.

2. Tu commenceras la messe avec une voix mediocrement haute, prononçant bien et distinctement les paroles, et non pas en haste; faisant les ceremonies à propos, avec gravité, devotion, et edification des assistants, ainsi que commandent les rubriques.

3. Au premier *Memento*, outre ce à quoi tu es obligé, tu pourras recommander à nostre Seigneur diverses personnes et affaires distribuées pour les jours de la semaine en la façon suivante :

Le Dimanche.

Le pape, ensemble tous les pasteurs et prelats de la sainte Eglise, particulierement ceux de la ville ou du diocese.

Le Lundy.

Tous les princes chrestiens, afin qu'ils soient unis entre eux, et zelés en la religion catholique.

Le Mardy.

Tous les gouverneurs et magistrats, specialement ceux de la ville ou province, afin qu'ils soient amateurs de la paix et de la justice.

Le Mercredy.

Tous les ouvriers de la vigne de Jesus-Christ, afin qu'ils soient zelés au salut des ames.

Le Jeudy.

Tous les ordres ecclesiastiques, afin qu'ils soient saints et exemplaires.

Le Vendredy.

Tous les pecheurs, heretiques et infideles, afin qu'ils se convertissent à Dieu.

Le Samedy.

Tous les justes, afin qu'ils perseverent jusques à la fin.

Estant parvenu à la consecration, avant que de prononcer les parolles d'icelle, tu renouvelleras l'intention de consacrer, disant de cœur :

Mon Seigneur Jesus-Christ, avec cette humilité, charité, et intention que vous eustes, et que la sainte Eglise catholique a en cette action, je prononceray maintenant vos toutes-

puissantes paroles, *Hoc est, etc.* Avec la mesme intention et disposition, tu consacreras aussi le calice.

5. A l'acte de l'adoration[1] depuis la consecration, tu offriras de cœur au Seigneur present en l'hostie, les adorations que luy presentent au ciel tous les saints, et en terre la sainte Eglise, et que tu auras intention de faire toutes les fois que tu feras l'acte d'adoration.

6. Eslevant l'hostie, tu offriras au Pere eternel, avec grande foy, humilité et reverence, t'offrant toy-mesme ensemble avec icelle en perpetuel holocauste à sa gloire, en luy recommandant la fin pour laquelle tu appliques la messe.

Le mesme feras-tu encore à l'eslevation du calice, offrant iceluy avec grande affection, en la remission des pechés et au salut de tout le monde.

7. Au second *Memento*, outre les trespassés pour lesquels (pour quelque cause) tu es obligé de prier tous les jours, tu pourras encore recommander à Dieu, les sous-escrits, distribués pour les jours de la semaine.

Le Dimanche.

Les trespassés auxquels tu estois conjoint par parentage ou affinité.

Le Lundy.

Les trespassés qui en quelque maniere ont esté tes bienfaiteurs.

Le Mardy.

Les trespassés qui en quelque maniere que ce soit t'ont offensé ou persecuté durant leur vie.

Le Mercredy.

Les trespassés lesquels ont esté en quelque façon offensés ou persecutés de toy en leur vie.

[1] En la genuflexion.

Le Jeudy.

Les trespassés qui n'ont personne qui prie pour eux.

Le Vendredy.

Les trespassés qui doivent le plus long tems rester en purgatoire.

Le Samedy.

Les trespassés qui doivent le plus tost sortir du purgatoire.

8. Quand tu prendras l'hostie en main, tu offriras au Seigneur en esprit cette pureté des mains immaculées de sa tres-sainte Mere, avec lesquelles elle le prit et le mania pendant son enfance.

9. Quand tu seras sur le point de communier et recevoir la sacrée sainte hostie, tu t'arresteras quelque tems, et avec une vive foy tu feras un acte de profonde adoration à Jesus-Christ present en icelle, luy offrant au lieu de ton extreme imperfection cette vive foy, humilité, charité et sainteté, avec laquelle sa tres-sainte Mere le recevoit icy-bas en terre, et avec laquelle l'ont tousjours reçu tous ses serviteurs et la sainte Eglise.

10. A la reception du calice, tu feras semblablement une profonde adoration de cœur au tres-precieux sang respandu pour tes pechés, demandant par les merites d'iceluy humble pardon d'iceux, et zele ardent de son honneur et du salut des ames.

11. Si tu vas donner la communion à quelqu'un, tu feras reflexion de ton esprit sur l'immense charité, humilité du Fils de Dieu, avec laquelle il se donna soy-mesme pour viande salutaire indifferemment à tous; et à mesme tems que tu la distribueras, tu luy recommanderas de tout ton cœur celuy ou ceux ausquels il fait tant de graces; afin qu'il luy plaise les loger dans ses playes, comme dans un sûr asile contre les attaques de leurs ennemis.

ACTIONS DE GRACES APRES LA MESSE.

Tu te recueilleras en toy-mesme, au moins pour un quart d'heure ; et pendant ce tems, comme si tu voyois en presence de Jesus-Christ lequel est dedans toy, tu feras les actes suivants :

1. Un acte de profonde adoration, comme à ton vray Dieu et Seigneur.
2. Un acte de remerciement pour un si grand benefice.
3. Un acte d'amour.
4. Un acte de contrition de tes pechés.
5. Un acte d'oblation de toy-mesme et de toute ta vie.
6. Tu demanderas diverses graces en cette maniere, ou semblable :

ORAISON

En laquelle tous les actes susdits sont contenus.

Mon Seigneur Jesus-Christ, mon unique Sauveur, je vous adore de tout mon cœur, et vous remercie infiniment d'un si grand benefice ; et parce que vous estes digne de tout amour, je vous ayme sur toutes choses, et me deplais de ne vous avoir cy-devant aymé, et de ne vous aymer à present autant que vous le meritez. Au lieu de quoy je vous offre les adorations, remerciements, accueils, effets et traits d'amour, de reverence et de gratitude, que vostre tres-sainte Mere et tous vos saints et serviteurs vous ont jamais rendus sur terre, et vous rendent maintenant au ciel avec toute la sainte Eglise vostre chere espouse. Je suis marry, Seigneur, plus que de toute autre chose qui me pust arriver, de vous avoir offensé en quelque maniere que ce soit, et me deplais de ne m'en vouloir autant que vostre bonté et majesté meritent ; de quoy je vous demande tres-humblement pardon par les merites de vostre tres-sainte passion, vous offrant avec icelle tout moy-mesme, mes travaux et tout ce que je

feray ou patiray par tout le cours de ma vie, en satisfaction et remission de mes pechés : et tout ainsi que la confiance que j'ay que vous me pardonnerez est fondée sur vostre infinie bonté et clemence, de mesme c'est icelle que je prie qu'elle me concede grace abondante pour m'amender et perseverer en vostre saint service jusqu'à la fin.

Ayant fait memoire des mysteres cy-dessus mentionnés, ou de quelqu'un d'eux seulement, selon la distribution qui en a esté faite pour la semaine, vous recommanderez apres cela au Seigneur les personnes et les necessités que vous voudrez ou que vous devez recommander. Ces personnes sont vostre pere, vostre mere, vos parents et amis, les princes et les prelats; les necessités communes et particulières, et mesme celles de la sainte Eglise; vos bienfaiteurs et vos ennemis, les justes et les pecheurs, enfin les ames des trespassés, selon vostre devoir et vostre devotion ; et vous ajousterez à la fin, si bon vous semble, toutes ou quelqu'une des oraysons suivantes, à l'honneur de Dieu le Pere, de Jesus-Christ, de la Vierge Marie, et des saints.

ORAISON DE SAINT THOMAS D'AQUIN A DIEU LE PERE.

Gratias tibi ago, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, qui me peccatorem, indignum famulum tuum, nullis meis meritis, sed sola dignatione misericordiæ tuæ, satiare dignatus es pretioso corpore et sanguine Filii tui Domini nostri Jesu Christi; et deprecor te ut hæc sancta communio non sit mihi reatus ad pœnam, sed intercessio salutaris ad veniam; sit mihi armatura fidei, et scutum bonæ voluntatis; sit vitiorum meorum evacuatio, concupiscentiæ ac libidinis exterminatio; charitatis et patientiæ, humilitatis et obedientiæ, omniumque virtutum augmentatio; contra insidias inimicorum omnium, tàm visibilium quàm invisibilium, firma defensio; motuum meorum tàm carnalium quàm spiritua-

lium perfecta quietatio; in te uno ac vero Deo firma adhæsio, atque mei finis felix consummatio. Et precor te ad illud ineffabile convivium me peccatorem perducere digneris, ubi tu cum Filio tuo et Spiritu sancto Sanctis tuis es lux vera, satietas plena, gaudium sempiternum, jucunditas consummata, et felicitas perfecta. Amen.

AUTRE ORAISON A JESUS-CHRIST.

Ineffabilem misericordiam tuam, Domine Jesu Christe, humiliter exoro, ut hoc sacramentum corporis et sanguinis tui quod indignus suscepi, sit mihi purgatio scelerum, sit fortitudo fragilium, sit contra mundi pericula firmamentum, sit impetratio veniæ, sit stabilimentum gratiæ, sit medicina vitæ, sit memoria tuæ passionis, sit contra debilitatem fomentum, sit viaticum meæ peregrinationis; euntem me conducat, errantem me reducat, revertentem me suscipiat, titubantem me teneat, cadentem me erigat, et perseverantem me in gloriam introducat. O altissime Deus, beatissima præsentia corporis et sanguinis tui sic immutet palatum cordis mei, ut præter te nullam unquam sentiat dulcedinem, nullam unquam amet pulchritudinem, nullum quærat illicitum amorem, nullam desideret consolationem, nullam unquam admittat delectationem, nullum curet honorem, nullam timeat crudelitatem. Amen.

AUTRE ORAISON A JESUS-CHRIST.

Adoro, laudo, et glorifico te; benedico et gratias ago tibi, Domine Jesu Christe, pro universis miserationibus et beneficiis tuis. Gratias tibi ago, ô Fili Dei vivi, Deus altissime, qui propter nimiam charitatem quâ dilexisti me, dignatus es homo fieri, voluisti pro me in stabulo nasci, infans panniculis involvi, fasciolis stringi, in præsepio reclinari, modico lacte Virginis matris ali, paupertatem et egestatem to-

lerare, multiplicibus laboribus et ærumnis triginta tribus annis fatigari ; voluisti sudore sanguineo præ angustiis suffundi, ignominiosè comprehendi, indignè ligari, injuste damnari, sputis fœdari, colaphis et alapis cædi, veste albâ et ridiculâ velut amens indui et illudi ; voluisti flagris crudelissime conscindi, spinis dirè coronari, clavis atrociter cruci affigi, felle et aceto inhumaniter potari. Tu præclarus siderum vestitor, nudus, contemptus, vulneratus, et immensis doloribus afflictus, pro me pependisti in cruce, pro me fudisti pretiosissimum sanguinem tuum, pro me mortuus es. Amplector ulnis animæ meæ venerandam crucem tuam, et eam pro tuî honore atque amore osculor. Præsta ut ad te pleno desiderio semper aspirem, et in te, dulcissime Jesu, perpetuo respirem. Amen.

AUTRE ORAISON A JESUS-CHRIST.

O clementissime et misericordissime Jesu, miserere Ecclesiæ tuæ, miserere hujus loci, hujus congregationis : concede ut sit hic humilitas, pax, charitas, continentia et puritas. Concede ut omnes dignè emendemus et corrigamus nos, et timeamus te, et serviamus tibi fideliter, et diligamus te, et placeamus tibi. Commendo pietati tuæ omnia negotia et omnes necessitates nostras. Miserere omnium hominum pro quibus sacrosanctum sanguinem tuum fudisti. Eia converte et renova miseros peccatores. Da vivis veniam et gratiam, da fidelibus defunctis requiem lucemque sempiternam. Amen.

ORAISON A LA SAINTE VIERGE.

O Maria, Virgo dulcissima, et Mater Dei dignissima, miserere meî vilissimi peccatoris. Saluto et veneror te corde. Impetra perfectam meî mortificationem et abnegationem ; impetra veram humilitatem, et linguæ atque sensuum omnium continentiam : impetra puritatem, simplicitatem, nu-

ditatem, libertatemque mentis et introversionem essentialem, ut sim homo secundùm cor Filii tui. Amen.

ORAISON A TOUS LES SAINTS.

O sancti sanctæque Dei omnes, et beati spiritus angelici, quos Deus mellifluo vultu suo semper lætificat, orate pro me. Saluto et veneror vos : gratias ago Domino qui vos elegit et in suis benedictionibus prævenit. Eia, impetrate mihi veniam, impetrate gratiam et perfectam cum Deo unionem. Amen.

LES GRANDES UTILITÉS DE LA MEDITATION DE LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Afin que tu sçaches combien il importe et est profitable à l'ame de faire mention des mysteres de la vie, passion et mort de nostre Sauveur, je veux mettre ici quelques utilités tres-grandes qui en naissent, lesquelles ont esté revelées par luy-mesme à un sien ami.

Le tres-illuminé docteur Jean Thaulere raconte qu'une fois un serviteur de Dieu demanda au Seigneur quelle utilité l'ame recevoit de la consideration de la tres-sainte passion, auquel nostre Seigneur respondit qu'il y avoit neuf utilités que l'homme en recueilloit, qui sont les suivantes :

La premiere, que par telle consideration l'ame est purgée de tous ses pechés, et recouvre, en vertu de mes merites, dit-il, tout ce qu'il a perdu par sa negligence.

La seconde, qu'elle acquiert une telle force contre tous ses ennemis, qu'ils ne peuvent remporter aucune victoire d'elle.

La troisieme, qu'elle prend haleine et vigueur pour faire toutes les bonnes œuvres, et s'exercer en diverses vertus.

La quatrieme, que, pour peu qu'elle s'arreste par la pensée en la consideration d'icelle, elle est tousjours renouvellée en ma grace.

La cinquieme, que je demeure volontiers avec celuy-là qui fait devotement memoire d'icelle.

La sixieme, que je luy revele les secrets que mon Pere eternel m'a manifestés.

La septieme, que je le conduiray à la perfection avant la mort, et apres icelle je le mettray au nombre de mes tres-chers eslus.

La huitieme, que je ne lui refuseray rien de tout ce qu'il me demandera serieusement et raisonnablement.

La neuvieme, que je l'assisteray à l'heure de sa mort, pour le defendre de tous ses ennemis, et l'honoreray du salut eternel.

DIVERSES FINS ET INTENTIONS

Avec lesquelles l'on peut celebrer le tres-saint Sacrifice de la Messe.

La premiere, pour memoire de la tres-amere passion de nostre Seigneur Jesus-Christ, par le moyen de laquelle il nous a rachetés.

La deuxieme, pour la remission et satisfaction des pechés commis.

La troisieme, pour s'unir plus estroitement avec Dieu, et acquerir plus grande pureté et sainteté de vie.

La quatrieme, pour medecine des propres infirmités spirituelles, sous les passions vicieuses, les mauvaises habitudes, etc.

La cinquieme, pour obtenir de sa divine Majesté quelque grace particuliere.

La sixieme, pour remerciement et action de graces de tous les benefices divins que tu as reçus et recevras en ta vie et en ta mort.

La septieme, à l'honneur et gloire speciale de sa divine Majesté et de tous ses Saints.

La huitieme, pour estre delivré de quelque tribulation ou tentation.

La neuvieme, pour quelques besoins de nostre prochain, spirituels ou temporels, ou bien quelque tien devoir.

La dixieme, pour ayder les ames qui sont en purgatoire.

DIVERSES GRACES

Qu'on doit demander à nostre Seigneur Jesus-Christ en la sainte communion, selon divers tiltres qui lui conviennent.

D'autant que les tiltres qui conviennent à nostre Seigneur Jesus-Christ sont divers, ce sera chose douce de s'adresser à luy tantost sous un tiltre, tantost sous un autre, et luy demander diverses graces proportionnées à ces tiltres, par exemple :

Comme à ton Pere, tu diras : 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, tres-aimable Pere de mon ame, je vous demande de tout mon cœur pardon du peu d'amour, crainte, reverence et obeyssance que je vous ay porté jusqu'à present.

2. Je vous demande la grace de vous aymer et vous craindre à l'avenir, d'amour et crainte filiale et reverentielle, avec parfaite obeyssance à vos divins commandemens et inspirations interieures, et à tout ce à quoy mon estat m'oblige ;

3. Et de vous imiter virilement en vos saintes vertus ;

4. Et encore d'estre parfaitement resigné en toutes choses à vostre divin vouloir et bon playsir eternel.

Comme à ton avocat : 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, qui par vostre infinie misericorde vous estes daigné rendre mon avocat aupres de vostre Pere eternel, je vous supplie de toute mon affection de m'impetrer une parfaite contrition et remission de mes pechés ;

2. Et la grace du parfait amendement et conversion à vostre divine Majesté ;

3. Comme encore perseverance en vostre divine grace, et à bien faire ;

4. Et à la fin le salut de mon ame.

Comme à ton maistre : 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, unique et vray maistre de mon ame, je vous prie, par les entrailles de vostre pieté, de m'enseigner à faire tousjours et en toutes choses vostre tres-sainte et tres-juste volonté, et à cheminer droitement en la voye des saints preceptes et de mes obligations.

2. Enseignez-moy à fuir et avoir en horreur tous pechés, aimer et embrasser la vertu, et de jour à autre profiter en icelle, chassant de moy toute tiedeur, lascheté et negligence.

Comme à ton juge : 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, tres-juste juge, je vous demande la grace de me bien juger moy-mesme et toutes mes actions en la vie presente, sans pallier et excuser mes pechés et defauts, mais que je les confesse avec vraye contrition, confession et satisfaction, afin qu'à ma mort je ne sois par vous jugé et condamné.

2. Je vous prie encore de plustost chastier mes pechés en cette vie, que d'en reserver la punition en l'autre.

Comme à ton medecin : 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, tres-doux medecin des ames, guerissez, je vous prie, par les merites de vostre tres-amere passion, toutes les playes et infirmités de mon ame : illuminez mon entendement, en enflammant ma volonté à vostre amour et à celui des vertus, et purgeant ma memoire de toute fantaisie et pensées mauvaises.

2. Delivrez-moy, Seigneur, de mes mauvaises habitudes et passions desordonnées, principalement celles ausquelles je suis le plus enclin, et desquelles je suis le plus tyrannisé et dominé.

3. Preservez-moy, Seigneur, de la corruption et pourriture des vices, et bridez avec vostre toute-puissante grace l'impetuosité de ma corruption, l'assujettissant à l'empire de la raison et de vostre divine loi, tellement qu'elle ne puisse jamais vaincre l'esprit.

Comme à ton pasteur · 1. Mon Seigneur Jesus-Christ, tres-vigilant pasteur des ames, je vous prie de toute mon affection, qu'il vous plaise paistre mon ame de l'abondance de vos dons et graces celestes.

2. Faites, je vous en supplie, que je gouste les choses spirituelles, la parole de Dieu, la frequentation des sacremens, principalement du Saint-Sacrement de l'autel, et les œuvres de misericorde.

3. En outre, je vous prie de me donner la haine de tous les plaisirs terrestres et sensuels et des vanités du monde.

4. Et que vous me defendiez des embusches du diable, me donnant force pour vaincre toutes les tentations, principalement au tems de la mort.

Comme au glorificateur des eslus : Mon Seigneur Jesus-Christ, unique sanctificateur et glorificateur des ames, je vous prie, par les merites de vostre sang precieux, que vous m'octroyez grace efficace de vous servir fidelement tout le tems de ma vie, surmontant courageusement toutes les difficultés qui se presenteront en la voye de vostre divin service; afin que je merite d'estre fait participant de la mesme gloire dont vous jouissez au ciel. Ainsi soit-il.

LES TRES-GRANDS FRUITS DE LA SAINTE COMMUNION.

Premierement, elle unit l'ame avec nostre Seigneur Jesus-Christ, et incorpore l'homme avec luy. C'est pourquoy luy-mesme dit : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo*[1] *;* Celuy qui mange ma chair et boit mon sang, habite en moy, et moy en luy.

2. Elle accroist et conserve la grace en l'ame, donne abondance de vertus, force contre les tentations, victoire contre les ennemis visibles et invisibles, voire encore prosperité

[1] Joan., VI, 57.

corporelle, et perfection de vie à celuy qui frequemment et dignement s'y presente.

3. Elle restaure et esclaire l'entendement, recrée et resjouit le cœur et en chasse les tenebres.

4. Elle rend l'ame humble, pieuse, devote, patiente, et enflamme la volonté de l'amour divin.

5. Elle augmente les habitudes vertueuses, emousse les aiguillons de la chair, et appaise les ardeurs de la concupiscence.

6. Elle releve l'esperance par la certitude de la foy, et augmente la devotion.

7. Elle remet et efface les pechés veniels, preserve des mortels, et fait perseverer es saints desirs, bons propos et resolutions, et surmonter genereusement toutes les difficultés.

8. Elle nous rend participants de tous les merites de nostre Seigneur Jesus-Christ, et nous donne des arrhes [1] assurées de la gloire du paradis.

9. Elle nous rend prompts à bien faire, misericordieux et liberaux envers les indigens, et espouvantables aux demons infernaux.

10. Elle diminue tousjours la peine due à nos pechés.

[1] Des gages.

X.

LES DOUZE PETITS TRAITÉS.

TRAITÉ PREMIER.

EXERCICE DU MATIN[1],

Tendant immediatement à l'union de nostre volonté à celle de Dieu, pour estre prattiqué par forme de parfaitte resignation au tems des seicheresses et aridités spirituelles.

Premier Poinct. Prosterné à genoux, et profondement humilié devant l'incomprehensible Majesté de Dieu, vous adorerés sa souveraine bonté, laquelle de toute eternité vous nomma par vostre nom, et fit dessein de vous sauver, vous destinant entr'autres choses le jour present, afin qu'en iceluy vous vinssiés à exercer les œuvres de vie et de salut, suivant ce qui est dit par le prophete : « Je t'ay aymée d'une charité » eternelle ; c'est pourquoy je t'ay attirée, ayant pitié de » toy. »

Second poinct. Sur ceste veritable pensée vous unirés vostre volonté à celle de ce tres-benin et tres-misericordieux Pere celeste, par telles ou semblables paroles cordialement proferées : O tres-douce volonté de mon Dieu, qu'à jamais soyés-vous faite. O desseins eternels de la volonté de mon Dieu, je vous adore, consacre et dedie ma volonté pour vouloir à

[1] Cet exercice, beaucoup plus complet que celui qui se trouve ordinairement dans toutes les éditions des Entretiens, est tiré des Œuvres de S. François de Sales, 2 vol. in-fol., Paris, 1663, tom. II, page 348 et suivantes.

jamais eternellement ce qu'eternellement vous avez voulu! O que je fasse donc aujourd'huy, et tousjours, et en toutes choses, vostre divine volonté, ô mon doux Createur! Oüy, Pere celeste; car tel fut vostre playsir de toute eternité. Ainsi soit-il. O bonté tres-agreable, soit comme vous l'avez voulu! O volonté eternelle, vivez et regnez en toutes mes volontés, et sur toutes mes volontés, et à jamais.

Troisieme poinct. Invoquez par apres le secours et l'assistance divine, avec telles ou semblables devotes acclamations, interieurement neanmoins, et du fond du cœur : O Dieu, soyez en mon ayde! que vostre main secourable soit sur ce pauvre et foible courage. Voyla, ô Seigneur, ce pauvre et miserable cœur, qui a conceu par vostre bonté plusieurs saintes affections : mais helas! il est trop imbecille et chetif pour effectuer sans vostre ayde le bien qu'il desire. J'invoque la tres-sacrée Vierge Marie, mon bon Ange, et toute la cour de paradis : que leur faveur me soit maintenant propice, s'il vous plaist.

Quatrieme poinct. Faites donc ainsi une vive et puissante union amoureuse de vostre volonté avec celle de Dieu, et puis parmy toutes les actions de la journée, tant spirituelles que corporelles, faites encore de frequentes reünions; c'est à dire, renouvellez et confirmez de rechef l'union faite le matin, jettant un simple regard interieur sur la divine bonté, et disant par maniere d'acquiescement : Oüy, Seigneur, je le veux; ou bien seulement : Oüy, Seigneur, oüy, mon Pere, oüy, tousjours oüy. Si vous voulés aussi, vous pourrés faire le signe de la croix, ou bayser celle que vous portés, ou quelque image; car tout cela signifiera que souverainement vous voulés la providence de Dieu, que vous l'acceptés, que vous l'adorés et aymés de tout vostre cœur, et que vous unissés inseparablement vostre volonté à ceste supréme volonté.

Cinquieme poinct. Mais ces traitz de cœur par ces paroles interieures doivent estre prononcés doucement, tranquille-

ment et fervemment, mais paisiblement; et, par maniere de dire, elle doivent estre distilées et filées tout bellement en la pointe de l'esprit, comme on prononce à l'oreille d'un amy une parole qu'on luy veut jetter bien avant dans le cœur sans que personne s'en aperçoive : car ainsi ces sacrées paroles, filées, coulées et distilées par la pointe de nostre esprit, le penetreront et detremperont plus intimement et fortement qu'elles ne feroient si elles estoient dites par maniere d'eslans, d'oraison jaculatoire et de saillies d'esprit. L'experience le vous fera cognoistre, pourveu que vous soyez humble et simple. *Amen.*

TRAITÉ II.

Conduite particuliere pour passer utilement la journée.

1. Le matin, aussi tost que je seray eveillé, je rendray graces à mon Dieu avec ces paroles du psalmiste royal David [1]: *In matutinis meditabor in te, quia fuisti adjutor meus;* c'est à dire : Dès l'aube du jour vous serés le sujet de ma meditation, d'autant que vous avés esté ma sauvegarde. Par apres je penseray à quelque sacré mystere, signamment à la devotion des pasteurs, qui vinrent sur le lever de l'aurore adorer le divin poupon; à l'apparition qu'il fit à nostre Dame, sa douce mere, le jour de sa triomphante resurrection; et à la diligence des Maries, lesquelles, esmeuës de pitié, se leverent de bon matin pour honnorer le sepulchre du vray Dieu

[1] Ps. LXII, 7.

---

1. Excitatus à somno, manè statìm in hæc verba gratias agam Domino Deo meo : *In matutinis meditabor in te, quia fuisti adjutor meus.* Cogitabo posteà sacrum aliquod mysterium, præsertim pastorum devotionem, qui in ipsis nasceutis auroræ incunabulis divinum Infantem natum adoraverunt; ejusdem (Jesu) apparitionem, cùm in triumphali suæ resurrectionis die dulcissimæ matri sese ostendit; et Mariarum sedulitatem, quæ, ut viderent et venerarentur defuncti vitæ Dei corpus, summâ pietate commotæ, *valdè mane unà Sabbatorum venerunt ad monumentum.*

de la vie trespassé. En suitte de quoi je considereray que nostre amoureux Sauveur est la lumiere des Gentilz et la lumiere qui dissipe les tenebres du peché; et sur quoy faisant une sainte resolution pour toute la journée, je chanteray avec David [1]: *Mane adstabo tibi, et videbo, quoniam non Deüs volens iniquitatem tu es:* Je me leveray de bonne heure, et, me mettant en vostre presence, je considereray que vous estes le Dieu auquel desplaist l'iniquité; partant je la fuïray de tout mon possible, comme chose souverainement desaggreable à vostre infinie majesté.

2. Je ne manqueray tous les jours d'ouïr sa sainte messe; et afin d'assister convenablement à cet inffable mystere, j'inviteray les facultés de mon ame d'y faire leur devoir avec cet excellent verset [2]: *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram:* Venez voir les œuvres du Seigneur, venez admirer les merveilles qu'il daigne faire en nostre terre [3]: *Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis:* Allons à l'Eglise, car c'est là où l'on fait le pain supersubstantiel, avec les saintes paroles que Dieu a mises en la bouche des prestres, pour nostre consolation.

[1] Ps. V, 5. — [2] Ps. XLV, 9. — [3] Luc, II, 15.

Consequenter ad id considerabo de Salvatore, quòd nempe sit *lumem ad revelationem gentium*, ut peccatorum fuget tenebras, *et illuminet his qui in umbrâ mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* Sed ad totam diem firmiter statuto consilio, cum Davide canam: *Mane adstabo tibi et videbo, quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.*

2. Interero quotidie sacro-sancto missæ sacrificio; ac ut mysterio tam ineffabili decenter assistam, invitabo omnes animæ meæ facultates debitum ut hîc suum agant: *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram. Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc Verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.* Eamus in Ecclesiam; ibi enim fit panis supersubstantialis, virtute verborum quæ ad consolationem nostram in sacerdotum ore posuit Deus.

3. Comme le corps a besoin de prendre son sommeil pour delasser et soulager ses membres travaillés, de mesme est-il necessaire que l'ame ayt quelque temps pour sommeiller et se reposer entre les chastes bras de son celeste espoux, affin de restaurer par ce moyen ses forces et la vigueur de ses puissances spirituelles, aucunement recruës et fatiguées; partant je destineray tous les jours certain tems pour ce sacré sommeil, à ce que mon ame, à l'imitation du bien-aymé disciple, dorme en toute asseurance sur l'amiable poictrine, voire dans le cœur amoureux de l'amoureux Sauveur.

Or, tout ainsi que par le sommeil corporel toutes les operations corporelles se resserrent tellement dans le corps, qu'elles n'entendent rien par tout au delà d'iceluy; aussi donneray-je ordre que mon ame en ce tems-là se retire tout à fait en soy-mesme, et qu'elle ne fasse autre fonction que de ce qui luy touchera et appartiendra, obeïssant humblement au dire du prophete [1]: *Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris:* O vous qui mangés volontiers le pain de douleur, ou en la doleance de vos fautes, ou en la condoleance de celles du prochain, ne vous levez pas,

[1] Ps. CXXVI, 2.

---

3. Sicut indiget somno corpus ad discutiendam membrorum lassitudinem, ità dormiscere aliquandò anima debet, et resumendis viribus castissimos inter cœlestis Sponsi amplexus requiescere. Sacro igitur huic somno singulis diebus præfigam tempus aliquod, ut anima mea, ad instar dilecti discipuli, in amabili gremio, imò amantissimo amatissimoque amantissimi amatissimique Salvatoris corde dormiat.

Sicut autem per somnum corporeum operationes omnes corporeæ restringuntur ad corpus, adeò ut extra ipsum nullibi inveniantur; ità spirituales omnes facultates meas intrà spiritûs limites continebo, humiliter obediendo prophetæ dicto : *Surgite, postquàm sederitis, qui manducatis panem doloris.* O vos omnes qui doloris panem libenter comeditis, sive in mœstitiam de peccatis vestris, sive quòd proximi delictis compatiamini, nolite surgere, nec ad exteriores hujus laboriosi

n'allez pas aux occupations exterieures de ce siecle laborieux, que vous ne vous soyez au prealable suffisamment reposés en la contemplation des choses eternelles.

4. Que si, comme il advient souvent, je ne puis trouver autre heure pour ce repos spirituel, à tout le moins desroberay-je une partie du repos corporel pour l'employer fidellement en un si vigilant sommeil. Voicy donc comme je feray : ou je veilleray mesmement dans le lict quelque peu de tems apres les autres, si je ne puis faire autrement; ou je m'esveilleray apres le premier sommeil; ou bien le matin je me leveray devant les autres, et me ressouviendray de ce que nostre Seigneur a dit à ce propos[1] : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem :* Veillez et faites orayson, de peur que vous ne soyez en tentation.

5. Si Dieu me fait la grace de m'esveiller parmy la nuict, je resveilleray incontinent mon cœur avec ces paroles[2] : *Media nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei* : Sur la minuit on a crié : Voyla l'espoux qui vient, allez au devant de luy. Puis, par la consideration des tenebres exterieures, entrant dans la consideration de celles de mon ame et de tous les pecheurs, je formeray ceste priere[3] : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis*

[1] Matth., XXVI, 41. — [2] Ibid., XXV, 6. — [3] Luc, I, 79.

---

sæculi occupationes transitote, quin priùs in æternarum rerum contemplatione sufficienter requieveritis.

4. Si opportunam horam, ut accidit plerumque, non invenero, partem aliquam somni corporei dedicabo somno tam vigili, hoc scilicet pacto : vel in lectulo aliquantulùm vigilabo, si possibile sit, vel post primum somnum; vel mane ante alios surgam, et recordabor dicti Domini in rem hanc : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.*

5. Si de nocte contingat ut vigilem, expergefaciam cor meum his verbis : *Mediâ nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei.* Deinde ex tenebrarum exteriorum consideratione ad interiores animæ meæ et peccatorum omnium transiens, nocte sic orabo : *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent, ad dirigendos pedes*

sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis : Hé! Seigneur, puis que les entrailles de vostre misericorde vous ont fait descendre du ciel en terre pour nous venir visiter, de grace, illuminez ceux qui gisent estendus de leur long dans les tenebres d'ignorance et dans l'ombre de la mort eternelle, qui est le peché mortel; conduisez-les aussi, s'il vous plaist, au chemin de la paix interieure.

Je tascheray encore de m'exciter, prononçant ces paroles du saint Prophete Roy [1] : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum :* Eslevez et estendez de nuit vos mains vers le ciel, et benissez le Seigneur. Je mettray peine d'effectuer son commandement [2], *quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini :* Ayez repentance, mesme dans le lict, des pechés que vous commettez avec la seule pensée; ce que pour deuëment accomplir, à l'imitation de cet harmonieux cygne penitent, *lacrymis meis stratum meum rigabo,* je baigneray ma couche de mes larmes.

6. Par fois je me retourneray à mon Dieu mon Sauveur, et luy diray [3]: *Ecce non dormitabit, neque dormiet, qui custodit Israël:* Non, vous ne dormez ny ne sommeillez

[1] Ps. CXXXIII, 2. — [2] Ps. IV, 5. — [3] Ps. CXX, 4.

---

nostros in viam pacis. Heu! Domine, quoniam per viscera misericordiæ tuæ visitasti nos oriens ex alto, illumina, quæso, eos omnes qui in ignorantiæ procumbunt tenebris et æternæ mortis, id est peccati mortalis umbrâ involvuntur, et in interioris pacis viam, si placet, dirige.

His prophetæ regii verbis me ipsum etiam excitabo : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum.* Præceptum ejus conabor exequi : *Quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.* Quod ut perficiam, ad melliflui cycni pœnitentis imitationem, *lacrymis meis stratum meum rigabo.*

6. Ad Deum et Salvatorem meum sæpè me convertam, et dicam : *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israël.* Ita est sanè, ô qui animarum nostrarum Israëlem custodis, nunquam dormitas,

point, ô vous qui gardez l'Israël de nos ames.[1] *Dum medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus, Domine, a regalibus sedibus venit :* Les plus sombres tenebres de la minuict ne peuvent donner aucun obstacle à vos divins effets. A ceste heure-là vous nasquites de la Vierge sacrée vostre Mere; à ceste heure-là aussi vous pouvés faire naistre vos celestes graces dans mon ame, et nous combler de vos plus cheres faveurs. Ah! Redempteur pitoyable[2], *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, nequando dicat inimicus meus, Prævalui adversus eum :* Illuminez tellement mon pauvre et aveuglé cœur des beaux rayons de vostre grace, que jamais il ne s'arreste en façon quelconque en la mort du peché. Hé! ne permettez pas, je vous prie, que mes ennemis invisibles puissent dire, Nous avons eu barre sur luy. En fin, apres avoir consideré les tenebres et les imperfections de mon ame, je pourray dire les paroles qui sont en Isaye[3] : *Custos, quid de nocte? custos, quid de nocte?* c'est à dire, O surveillant, surveillant, reste-t'il encore beaucoup de la nuict de nos imperfections? et j'entendray qu'il me respondra[4] : *Venit mane, et nox,* le matin des bonnes inspirations est venu; pourquoy est-ce que tu aimes plus les tenebres que la lumiere?

[1] Sap., XVIII, 15. — [2] Ps. XII, 4. — [3] Isa., XXI, 11. — [4] Ibid., 12.

---

dormis nunquam. *Dùm medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus, Domine, à regalibus sedibus venit.* Ad impediendos divinos tuos effectus nullæ valent tenebræ : eâ horâ natus es ex Mariâ Virgine; eâdemque in animabus nostris cœlestes tuæ gratiæ nasci queunt. Eia ! misericors Redemptor, *illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, ne quando dicat inimicus meus : Prævalui adversùs eum.*

Demùm, postquàm animæ meæ tenebras et imperfectiones diligenter consideravero, potero ea verba dicere, quæ habet Isaïas : *Custos, quid de nocte? Custos, quid de nocte?* Et respondentem audiam : *Venit mane, et nox.*Venit bonarum inspirationum mane; cur tenebras magis quàm lucem diligis?

7. D'autant que les nocturnes frayeurs ont accoustumé d'empescher telles devotions, si par fortune je m'en sentois saisy, je m'en delivreray avec la consideration de mon bon Ange gardien, disant :[1] *Dominus a dextris est mihi, ne commovear* : Mon Seigneur est à mon costé droit, afin que je ne craigne rien : ce qu'aucuns docteurs ont expliqué du bon ange. Je me souviendray de ce verset[2] : *Scuto circumdabit te veritas ejus, non timebis a timore nocturno ;* l'escu de la foy et ferme confiance en Dieu me couvrira, c'est pourquoy je ne dois avoir peur de chose quelconque. D'abondant je me serviray de ces saintes paroles de David[3] : *Dominus illuminatio mea, et salus mea : quem timebo?* qui est autant que si on disoit : Le soleil ny ses rayons ne sont pas lumiere principale, ny la compagnie ne me sauve pas ; mais Dieu seul, lequel m'est aussi propice la nuict comme le jour.

TRAITÉ III.

Pratique pour tout le jour, utile aux personnes qui commencent la vie devote.

Mettés ordre qu'aussi tost que serés esveillée, vostre ame se jette du tout en Dieu par quelque sainte pensée, telle que celle-cy : Comme le sommeil est l'image de la mort, aussi le reveil est l'image de la resurrection. « [4] Je crois que mon

[1] Ps. XV, 8. — [2] Ps. XC, 5. — [3] Ps. XXVI, 1. — [4] Job, XIX, 25, 27.

---

7. Quoniam verò hujusmodi devotionis actus nonnunquàm nocturni fragores impediunt, iis si fortè caperer, in custodis Angeli consideratione recreabor, dicendo : *Dominus à dextris est mihi, ne commovear*; quod de custode Angelo doctores aliqui interpretati sunt. Versum etiam hunc adducam in memoriam : *Scuto circumdabit te veritas ejus; non timebis à timore nocturno.* Utar præthereà sanctis hisce Davidis verbis : *Dominus illuminatio mea et salus mea ; quem timebo?* Quasi diceretur : Neque sol, neque ejus radii, mea lux præcipua sunt ; neque me salvabit societas, verùm ipse solus Deus, qui æquè mihi propitius est nocte ac die.

Redempteur est est vivant, et qu'en ce dernier jour je ressusciteray. » O Seigneur, que ce soit, s'il vous plaist, à» la vie eternelle : « ceste esperance repose dans mon sein. » Hé! de grace, « [2] donnez vostre dextre à l'ouvrage de vos » mains : vous avez compté mes pas, mais pardonnez-moy » mes offenses. » Voyant le jour, passés de la consideration de la lumiere corporelle à la spirituelle, ou bien de la temporelle à l'eternelle, et dites avec David : « [2] O Seigneur, en » vostre clarté nous verrons la lumiere. » Et vous habillant, apres avoir fait le signe de la croix, dites tacitement : Revestés-moy, mon Dieu, du manteau d'innocence et de la robe nuptiale de charité. Cela estant fait, occupés-vous quelque tems en la meditation.

Arrivée que serés à l'Eglise pour ouyr la messe, tandis que le prestre preparera le calice et le messel, mettés-vous en la presence de Dieu. Depuis le *Confiteor* jusques à l'Evangile, produisés des affections de contrition; de l'Evangile jusques à la preface, faites la protestation de foy; apres le *Sanctus*, considerés le benefice de la mort et passion de nostre Seigneur; à l'Eslevation, adorés tres-profondement le divin Sauveur, et offrés-le à Dieu son Pere; apres l'Eslevation, remerciés-le tres-humblement de l'institution de ce saint sacrement; quand le prestre dira le *Pater*, recités-le mentalement en toute devotion; à la Communion, communiés-vous reellement ou spirituellement; apres la Communion, contemplés nostre Seigneur assis dans vostre cœur, et faites venir devant luy, l'un apres l'autre, vos sens et vos puissances, pour ouyr ses commandemens et pour luy promettre fidelité.

Quand vous voudrés le matin sortir de vostre chambre demandés humblement congé et benediction à vostre bon ange; le long du jour faites force oraysons jaculatoires; quand l'horloge sonnera, eslevés vostre cœur en disant : Dieu

[1] Job, XIV, 15. — [2] Ps. XXXV, 10.

soit beny, l'eternité s'approche; pendant les affaires, regardés souvent la divine bonté, ayés provision de quelques parolles emflammées qui de tems en tems servent de refrein à vostre ame; avant le souper, j'approuve fort un petit de recollection.

Entrés chaque jour de la semaine devotement dans l'une des sacrées playes de nostre douloureux et amoureux Sauveur : le dimanche, entrés dans celle du costé; le lundy, dans celle du pied gauche; le mardy, dans celle du pied droit; le mercredy, dans celle de la main gauche; le jeudy, dans celle de la main droite; le vendredy, dans les cicatrices de son adorable chef; le samedy, retournés entrer dans son sacré costé, afin que par iceluy vous commenciés et finissiés vostre semaine.

S'il vous advient aucunesfois d'obmettre quelque chose de ce que je vous ordonne, n'entrés point pourtant en scrupule. Au reste, il faut que vous fassiez tout par amour, et rien par force; il faut plus aymer l'obeïssance que craindre la desobeïssance. Je veux que vous ayez l'esprit de liberté, non de celle qui forclost l'obeïssance (car c'est la liberté de la chair), mais de celle-là qui bannit la contrainte, le scrupule et l'empressement. Je veux que s'il se presente occasion juste ou charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espece d'obeïssance, et que ce manquement soit suppleé par amour. Je veux que vous fassiez tout sans empressement et avec esprit de douceur. Eslevés souvent vostre esprit à Dieu, mesme en faisant les œuvres de Dieu. Embrassés sainctement les mortifications, et recevés les abjections en esprit de resignation. Aymés autant la volonté de Dieu aux sujets qui sont d'eux-mesmes desaggreables, comme en ceux qui d'eux-mesmes sont aggreables.

TRAITÉ IV.

Exercice de la preparation, par lequel l'ame se dispose le matin à toutes sortes d'evenemens qui peuvent arriver la journée *.

Je prefereray tousjours à toute autre chose l'exercice de la preparation, que je feray au moins une fois le jour, c'est à sçavoir le matin. Que s'il se presente quelque occasion extraordinaire, je m'en serviray particulierement et la prendray pour sujet de ce mien exercice ; et pour ce que la preparation est comme un fourrier à toutes nos actions, je m'y occuperay, selon la diversité des occurrences, et tascheray par le moyen d'icelle, de me disposer à bien et louablement traitter et prattiquer mes affaires.

La premiere partie de cet exercice est l'invocation. Partant, recognoissant que je suis exposé à une infinité de dangers, j'invoqueray l'assistance de mon Dieu, et diray[1] : *Do-*

* Ces exercices et regles sont tirés de la Vie du Saint par M. Charles-Auguste de Sales, évêque et prince de Genève, son neveu, liv. Ier, pag. 15. Il y a dans le latin des choses qui ne sont pas dans le françois, et il y en a d'autres dans le françois qui ne sont pas dans le latin ; on a réuni les unes et les autres dans cette traduction.

Les présents exercices sont en original écrits de la main du Saint dans les archives de la maison de Sales.

[1] Ps. CXXVI, 1.

Præferam semper alii cuicumque rei præparationis exercitium, illudque ut minimùm semel in die, matutino scilicet tempore, faciam. Quòd si extraordinaria a'ia sese offerat occasio, utar eâ peculiariter, et pro exercitii remedio accipiam. Quia verò præparatio in actionibus velut mensor est, ideo in hâc secundùm quod occurret, et pro temporis opportunitate versabor, quo pacto res meas cum laude conabor exequi.

PARS PRIMA PRÆPARATIONIS.

Invocatio.

Invocatio prima pars est hujus exercitii. Quapropter innumeris me periculis expositum agnoscens divinum auxilium invocabo in hæc

mine, nisi custodieris animam meam, frustrà vigilat qui custodit eam : Seigneur, si vous n'avez soing de mon ame, c'est en vain qu'un autre en aura du soing.

De plus, recognoissant que la conversation m'a autrefois fait tomber en beaucoup d'imperfections et de manquemens, je m'escrieray[1] : *Sæpè expugnaverunt me a juventute meâ, dicat nunc anima mea :* O mon ame, dites hardiment : Des mon bas aage on m'a grandement et fort persecutée ; et de plus[2] : *Domine, esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii, ut salvum me facias :* O mon Dieu, soyez mon protecteur, soyez-moi lieu de refuge, sauvez-moy des embusches de mes ennemis[3]. *Domine, si vis, potes me mundare :* Seigneur pourveu que vous le vouliez, vous me pouvez rendre net.

En somme, je le prieray de me faire digne de passer la journée sans l'offenser; à quoy servira ce qui est escrit au Psalme CXLIII : *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam. Eripe me de inimicis meis, Domine, ad te confugi : doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam : propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tuâ :* J'ay eslevé mon cœur à vous

[1] Ps. CXXVIII, 1. — [2] Ps. XXX, 3. — [3] Matth., VIII, 2.

---

verba : *Domine, nisi custodieris animam meam, frustrà vigilat qui custodit eam.* Iterùmque advertens consuetudinem in multiplices olim errores me impulisse, exclamabo : *Sæpe expugnaverunt me à juventute meâ, dicat nunc anima mea.* Et amplius : *Domine, esto mihi in Deum protectorem et in domum refugii, ut salvum me facias. Si vis, potes me mundare.* Orabo denique ut in hâc die ad nullum declinem peccatum. Cui rei inserviet quod in psalmo centesimo quadragesimo secundo scriptum est : *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam. Eripe me de inimicis, Domine, ad te confugi; doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Spiritus tuus bonus deducet me in viam rectam : propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tuâ.*

pour cet effet : Delivrez-moy, ô mon Dieu, de mes adversaires ; apprenez-moy à faire vostre volonté, puis que vous estes mon Dieu ! vostre bon esprit me conduira par la main au bon chemin, et vostre divine Majesté me donnera la vraye vie par son indicible amour et par son immense charité.

La seconde partie est l'imagination, qui n'est autre chose qu'une prevoyance ou conjecture de tout ce qui peut arriver le long de la journée. Donc je penseray serieusement aux accidens qui me pourront survenir, aux compagnies où possible je seray contraint de me trouver, aux affaires qui peut estre se presenteront, aux lieux où je seray sollicité de me transporter ; et ainsi, avec la grace de nostre Seigneur, j'iray sagement et prudemment au devant des difficultés et des occasions dangereuses qui me pourroient surprendre et prendre.

La troisieme partie est la disposition. C'est pourquoy, apres avoir discretement conjecturé les divers labyrinthes où aysement je m'esgarerois et courrois risque de me perdre, je considereray diligemment et rechercheray les meilleurs moyens pour eviter les mauvais pas; je disposeray aussi, et

---

PARS II.

Imaginatio.

Secunda pars, imaginatio, quæ nihil aliud est quàm præcognitio, et earum rerum quæ in die evenire possunt conjectura. Seriò igitur cogitabo de iis omnibus quæ mihi accidere poterunt, de societatibus in quibus manere cogar, de negotiis quæ fortè occurrent, de locis in quibus me esse oportebit, de occasionibus quæ me incautum possent deprehendere; atque ita, auxiliante Domino, sapienter et prudenter difficultatibus occurram.

PARS III.

Dispositio.

Tertia pars, dispositio. Variis idcircò discretè per conjecturam cognitis labyrinthis in quibus errarem facilè perditus, considerabo, et de mediis ad evitandos lapsus melioribus diligenter inquiram; videbo

ordonneray à part-moy de ce qu'il me conviendra faire, de l'ordre et de la façon qu'il faudra observer en telz et telz negoces, de ce que je diray en compagnie, de la contenance que je tiendray, de ce que je fuiray ou rechercheray.

La quatrieme partie est la resolution. En suitte de quoy je feray un ferme propos de ne jamais plus offenser Dieu, et specialement en ceste presente journée. Pour ceste fin je me serviray des paroles du prophete royal David[1] : *Nonne Deo subjecta eris, anima mea? ab ipso enim salutare tuum :* Eh bien, mon ame, n'obeïrez-vous pas de bon cœur aux saintes volontés de Dieu, veu que de lui despend vostre salut? Ah! que c'est une grande lascheté de se laisser persuader et conduire à mal faire, contre l'amour et desir du Createur, par crainte, amour, desir et haine des creatures, quelles qu'elles soient! Certainement ce Dieu d'infinie majesté estant recognu de nous digne de tout honneur et service, ne peut estre mesprisé qu'à faute de courage. A quel propos contrevenir à ses equitables loix pour eviter les dommages du corps, des biens et de l'honneur, que nous peuvent faire les creatures? Or sus,

[1] Ps. XCVIII, 1.

---

quid expediat agere, quo sit ordine in his et illis negotiis procedendum, quid in consuetudine dicere debeam; disponam mecum ipse de habitu, de specie, quid requirendum habuero, et quid evitandum.

PARS IV.

Decretum.

Quarta pars decretum est. Ideò firmiter statuam Deum in posterum, sed in hâc præcipuè die nunquam offendere; quare verbis utar regii prophetæ Davidis: *Nonne Deo subjecta erit anima mea? Ab ipso enim salutare meum?* O magnam abjectionem animi, sinere se creaturarum timore, vel amore, vel odio, vel desiderio, ad malè agendum contra Creatoris amorem et desiderium impelli? non potest reverà infinitæ majestatis ille Dominus, nobis semel cognitus, omni honore et servitute dignus, nisi animi defectu sperni et offendi. Cur ad evitanda corporis, bonorum aut honorum damna, justas ejus leges transgrediemur?

consolons-nous et fortifions-nous tous ensemble sur ce beau verset du Psalmiste[1] : *Dominus regnavit, irascantur populi: qui sedet super Cherubim, moveatur terra* : Que les meschans fassent du pis qu'ilz pourront contre moy ; le Seigneur est puissant pour les tous royalement subjuguer. Que le monde gronde tant qu'il voudra contre moy seulement, il ne m'importe, puis que celuy qui domine sur tous les esprits angeliques est mon protecteur.

La cinquieme partie est la recommandation. Voilà pourquoy je me remettray, et tout ce qui despend de moy, entre les mains de l'eternelle bonté, et la supplieray m'avoir tousjours pour recommandé. Je luy laisseray absolument le soing de ce que je suis et de ce qu'il veut que je sois ; je diray de tout mon cœur[2] : *Unam petii à te, Domine Jesu, hanc requiram, ut faciam voluntatem tuam omnibus diebus vitæ meæ:* Je vous ay demandé une chose, ô Jesus mon Seigneur, et de rechef je vous la demanderay : à sçavoir que j'accomplisse fidellement vostre amoureuse volonté tous les jours de ma pauvre et chetive vie. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum :* Je vous recommande, ô benin Seigneur, mon ame, mon esprit, mon cœur, ma memoire, mon enten-

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Ps. XXX, 6.

Quid nobis tandem creaturæ nocere possunt? Agesis nunc virili simus animo, et in hoc psalmistæ versu confortetur cor nostrum : *Dominus regnavit, irascantur populi: qui sedet super Cherubim, moveatur terra.*

PARS V.

Commendatio.

Quinta pars est commendatio. Propterеà me totum, et quidquid ex me pendet, æternæ bonitati committam, ac ut commissum habere dignetur exorabo. Omnem ei concedam meì curam, et dicam ex toto corde : *Unam petii à te*, Domine Jesu, *hanc requiram*, ut faciam voluntatem tuam *omnibus diebus vitæ meæ. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, cor, memoriam, intellectum, voluntatem.

dement et ma volonté : hé! faites qu'avec et en tout cela je vous serve, je vous ayme, je vous plaise et honore à jamais.

TRAITÉ V

Adresse pour l'orayson sous le nom de repos ou sommeil spirituel, pour retirer l'ame en soy-mesme, et la recueillir en Dieu.

Premierement, ayant pris le tems commode pour ce sacré repos, avant toute autre chose, je tascheray à rafraischir ma memoire de tous les bons mouvemens, desirs, affections, resolutions, projetz, sentimens et douceurs qu'autresfois la divine Majesté m'a inspirés, et fait experimenter en la consideration de ses saints mysteres, de la beauté de la vertu, de la noblesse de son service, et d'une infinité de benefices qu'elle m'a tres-liberalement despartys : je mettray ordre aussi à me ramentevoir de l'obligation que je luy ay, de ce que, par sa sainte grace, elle a quelquefois debilité mes sens en m'envoyant certaines maladies et infirmités, lesquelles m'ont grandement profité. Apres cela je conforteray et confirmeray le plus qu'il me sera possible ma volonté au bien, et au propos de jamais n'offenser mon Createur.

Secondement, cela fait, je me reposeray tout bellement

Fac, quæso, ut cum his et in his omnibus tibi serviam, te diligam, tibi placeam, te adorem in æternum.

1. Electo huic sacræ quieti opportuno tempore, in memoriam revocare contendam pios motus, desideria, affectus, statuta, cœpta, sensus, dulcedines omnes, et quæcumque divina mihi majestas olim inspiravit, ac in sanctorum mysteriorum, virtutis pulchritudinis, ejus nobilitatis, et infinitorum in me beneficiorum consideratione dedit experiri. Illius prætereà obligationis quam magnam ergà ipsam habeo recordabor, eò quòd suâ gratiâ sensus aliquando meos debilitavit nonnullis morbis et infirmitatibus quæ mihi non parùm profuerunt. Post hæc voluntatem meam in bono, et in statuto Creatorem meum nunquam offendendi, confirmabo.

2. Quiescam paulatìm in consideratione vanitatis honorum, divi-

en la consideration de la vanité des grandeurs, des richesses, des honneurs, des commodités et des voluptés de ce monde immonde : je m'arresteray à voir le peu de durée qui est en ces choses-là, leur incertitude, leur fin, et l'incompossibilité qu'elles ont avec les vrays et solides contentemens; en suitte de quoy mon cœur les dedaignera, les mesprisera, les aura en horreur, et dira : Allez, allez, o diaboliques appas! retirez-vous loin de moy, cherchez fortune ailleurs; je ne veux point de vous, puis que les plaisirs que vous promettez appartiennent aussi bien aux fols et abominables, qu'aux hommes sages et vertueux.

Troisiemement, je me reposeray tout doucement en la consideration de la laideur, de l'abjection, et de la deplorable misere qui se trouve au vice et au peché, et aux miserables ames qui en sont obsedées et possedées; puis je diray, sans me troubler et inquieter aucunement : le vice, le peché, est chose indigne d'une personne bien née, et qui fait profession de merite; jamais il n'apporte contentement qui soit veritablement solide, ains seulement en imagination : mais quelles espines, quelz scrupules, quelz regrets, quelles amertumes, quelles inquietudes, et quelz supplices ne traisne-t'il quant et soy? voire, et quand tout cela ne seroit pas,

---

tiarum, dignitatum, et voluptatum immundi hujus mundi; perpendam modicam rerum illarum durationem, incertitudinem, finem, et quàm à veris bonis distent discrepentque. Quâ ratione eas cor meum rejiciet, spernet, abominabitur, et dicet: Ite, o! ite, diabolicæ illecebræ, abite à me procul, nihil mihi vobiscum est, quandoquidem deliciæ quas promittitis, insipientibus æquè ac sapientibus conveniunt.

3. Quiescam leniter in consideratione turpitudinis, abjectionis et miseriæ quæ invenitur in peccato, miserisque animabus ab eo obsessis et possessis; tùm absque perturbatione dicam : Peccatum indigna res est homine benè nato, et meritum profitente; nullum unquam affert absolutum gaudium, sed duntaxat imaginarium : quas verò spinas, quos mœrores, quas amaritudines, quas anxietates, quæ supplicia non secum ducit? Verumtamen, quamvis nihil horum esset, numquid id satis

ne vous doit-il pas suffire qu'il est desaggreable à Dieu? o! cela doit estre plus que suffisant pour le nous faire detester à toute outrance.

Quatriesmement, je sommeilleray suavement en la cognoissance de l'excellence de la vertu, qui est si belle, si gracieuse, si noble, si genereuse, si attrayante et si puissante : c'est elle qui rend l'homme interieurement et encore exterieurement beau; elle le rend incomparablement aggreable à son Createur; elle luy sied extrémement bien, comme propre qu'elle luy est. Mais quelles consolations, quelles delices, quelz honnestes playsirs ne luy donne-t'elle pas en tous tems? ah! c'est la chrestienne vertu qui le sanctifie, qui le change en ange, qui en fait un petit dieu, qui lui donne dés icy-bas le paradis.

Cinquiemement, je m'arresteray en l'admiration de la beauté de la rayson que Dieu a donnée à l'homme, affin qu'eclairé et enseigné par sa meilleure splendeur, il haysse le vice et ayme la vertu. Hé! que ne suivons-nous la lumiere brillante de ce divin flambeau, que l'usage nous en est donné pour voir où nous devons mettre le pied? Ah! si nous nous laissions conduire au dictamen d'icelle, rarement

---

est quòd Deo displicet? Hoc autem satis superque est ut omnibus omninò modis rejiciatur.

5. Dormitabo suaviter in cognitione excellentiæ virtutis, inquam, quæ adeò pulchra est, grata, nobilis, generosa, alliciens, potens. Illa est enim quæ hominem interiùs exteriùsque pulchrum reddit; illa quæ Creatori gratum facit · homini illa optimè convenit, cùm ei propria sit. Quas verò consolationes, quas delicias, quas non ei liberales delectationes omni dat tempore? Hæc est christiana virtus quæ eum sanctificat, quæ mutat in angelum, quæ deulum efficit, quæ in his terris ei confert paradisum.

5. Demirabor quàm pulchra sit homini à Deo data ratio, ut ejus miro splendore illustratus et edoctus, odio vitium prosequatur, et virtutem amet. Heu! cur divinæ hujus facis rutilans lumen non sequimur, cùm datus sit nobis ejus usus, ut videamus ubi oporteat pe-

chopperions-nous, difficilement ferions-nous jamais mal.

Sixiemement, je peseray attentivement la rigueur de la divine justice, laquelle sans doute ne pardonnera pas à ceux qui se trouveront avoir abusé des dons de nature et de grace: telles gens doivent concevoir une tres-grande apprehension des divins jugemens, de la mort, du purgatoire et de l'enfer. Je feray en sorte de m'exciter et de reveiller ma paresse en repetant souvent ces parolles : *En morior; quid mihi proderunt primogenita,* sive omnia ista? voilà que tous les jours je m'en vay mourant; de quoy est-ce que me serviront les choses presentes, et tout ce qui est d'éclatant et de spectacle en ce monde? Il vaut beaucoup mieux que je les mesprise courageusement, et que, vivant en crainte filiale, sous l'observance des commandemens de mon Dieu, j'attende avec accoisement d'esprit les biens de la vie future.

Septiemement, je contempleray en ce repos la sapience infinie, la toute-puissance, et l'incomprehensible bonté de mon Dieu, et particulierement je m'occuperay à voir comme quoy ces beaux attributs reluisent aux sacrés mysteres de la vie, mort et passion de nostre Seigneur Jesus-Christ, en la tres-eminente sainteté de nostre Dame, la bienheureuse

---

dem figere? Ah! si nos ejus dictamine duci sineremus, raro cespitaremus, difficile unquam male ageremus.

6. Attentè ponderabo rigorem divinæ justitiæ, quæ iis procul dubio non parcet, qui naturæ et gratiæ donis abusi fuerint. Debent tales ad divinorum judiciorum, mortis, purgatorii et inferni considerationem pavere maximè. Excitabor ergo à me ipso et à segnitie his sæpè repetitis verbis expergefiam : *En morior; quid mihi proderunt primogenita,* sive omnia ista? Quid, inquam, proderunt mihi præsentia hæc omnia, et quidquid in hoc mundo lucet et splendet, cùm quotidiè moriar? Præstat sanè ea spernere, et sub mandatorum Dei custodiâ, cum filiali timore et animi tranquillitate, futuræ vitæ expectare bona.

7. In hanc rem infinitam Dei sapientiam, omnipotentiam, et incomprehensibilem bonitatem contemplabor; peculiariter verò videre intendam quomodò eximia hæc attributa in sacris elucent mysteriis vitæ, mortis, et passionis Domini nostri Jesu Christi; in eminentis-

Vierge Marie, et aux imitables perfections des fideles serviteurs de Dieu. De là passant jusques dans le ciel empyrée, j'admireray la gloire du paradis, la felicité perdurable des angeliques esprits et des ames glorieuses, et combien la tres-auguste Trinité se monstre puissante, sage et bonne aux loyers eternels dont elle recompense cette benite troupe.

Huitiemement et finalement, je m'endormiray en l'amour de la seule et unique bonté de mon Dieu; je gousteray, si je puis, ceste immense bonté, non en ses effets, mais en elle-mesme; je boiray ceste eau de vie, non dans les vases ou phioles des creatures, mais en sa propre fontaine; je savoureray combien ceste adorable Majesté est bonne en elle-mesme, bonne à elle-mesme, bonne pour elle-mesme, voire comme elle est la bonté mesme, et comme elle est la toute bonté, et bonté qui est eternelle, intarissable et incomprehensible. O Seigneur, diray-je, il n'y a que vous de bon par essence et par nature; vous seul estes necessairement bon : toutes les creatures qui sont bonnes, tant par la bonté naturelle que par la surnaturelle, ne le sont que par participation de vostre aymable bonté.

---

simâ Dominæ nostræ beatæ Mariæ, virginis sanctitate, et imitabilibus fidelium Dei servorum perfectionibus. Transeundo hinc ad cœlum empyreum, paradisi gloriam demirabor, indeficientem angelicorum spirituum et beatorum animarum felicitatem, quàmque augustissima se Trinitas, in æternis præmiis quibus benedictam hanc turbam remunerat, potentem, sapientem et bonam ostendat.

8. Denique in amore solius et unicæ bonitatis Dei mei dormiam et requiescam : gustabo, si possum, immensam hanc bonitatem, non in suis effectibus, sed in se ipsâ : bibam hanc vitæ aquam, non in vasis aut phialis creaturarum, sed in ipso fonte; sapiam quàm adorabilis hæc majestas bona sit in se ipsâ, bona sibi ipsi, bona pro se ipsâ, imò quomodò sit ipsa bonitas et tota, omnisque bonitas, et bonitas quæ æterna est, quæque nec arefieri nec comprehendi potest. O Domine, inquam, nemo est præter te bonus per essentiam et naturam : tu solus necessariò bonus es; creaturæ verò omnes quæ tam naturali quàm supernaturali bonitate bonæ sunt, nonnisi amabilis tuæ bonitatis participatione sunt.

TRAITÉ VI.

Trois occupations de la retraite spirituelle sur la naissance, passion et vie de nostre Sauveur Jesus-Christ.

PREMIER EXERCICE.

Pour vostre retraite spirituelle, vous pourrés vous servir des poincts ici marqués, lesquelz regardent la divine enfance de nostre Sauveur. Le dimanche, considerés-le aux entrailles tres-pures de sa tres-chaste Mere, et admirés comme ceste grandeur immense s'est ainsi ravalée pour vostre amour. Le lundy, admirés-le dans la creche en une extréme pauvreté. Le mardy, voyés-le adoré des anges et des pasteurs; faites-luy avec eux mille reverences interieures. Le mercredy, regardés que desja il repand son sang en la circoncision; suppliés-le qu'il retranche toutes les superfluités de vostre ame. Le jeudy, occupés-vous à mediter les mysteres des offrandes que luy presentent les roys; offrés-vous à luy, et adorés-le avec eux. Le vendredy, contemplés-le au temple entre les bras de sa sainte Mere; donnés-luy vostre cœur pour estre sa demeure et son temple sacré. Le samedy, medités sa fuite en Egypte; demandez-luy la grace de bien fuir et esviter tout ce qui luy peut desplaire.

SECOND EXERCICE.

Une autre semaine, vous pourrez vous entretenir sur les douloureux mysteres de la passion de nostre Redempteur. Le dimanche, voyés comme il lave les pieds à ses bien-aymés disciples; priés-le qu'il vous lave et purifie de toute ordure de peché. Le lundy, regardés-le au jardin des olives priant son Pere à chaudes larmes; demandés-luy humblement le don de l'orayson. Le mardi, medités avec quelle douceur et mansuetude il reçoit le baiser du traistre Judas;

demandés-luy la charité et suavité envers vos ennemis. Le mercredy, considerés-le pris et lié par les Juifs ; demandés-luy la patience aux tribulations. Le jeudy, admirés comme sans resistance quelconque il se laisse vestir en fol chez Herodes ; demandés-luy l'humilité et le mespris de vous-mesme. Le vendredy, contemplés comme volontairement et d'un grand courage il charge le pesant fardeau de la croix, et la porte sur ses espaules jusques au mont de Calvaire ; faites force actes de compassion sur ses inestimables tourmens. Le samedy, levés les yeux en haut, voyés-le estendu de son long, cloüé, eslevé en l'air sur l'arbre de la croix ; prestés soigneusement l'oreille à ses douces paroles ; priés-le qu'il vous fasse la grace de vivre tout à luy, puisqu'il mort pour vous.

TROISIEME EXERCICE.

Vous pourrez excellemment tirer le motif du saint amour sur toutes les actions que le tres-aymable Jesus a pratiquées durant le cours de sa tres-sainte vie, en ceste sorte : quand il se presente quelque sujet d'exercer la vertu (il s'en presente à tous momens), voyés briefvement comme nostre Seigneur l'a exercée tandis qu'il vivoit icy bas entre les hommes : et puis, animant vostre cœur d'une amoureuse imitation : Or sus, dirés-vous, allons, suivons, imitons le doux Jesus nostre Maistre. Par exemple, s'il faut prier, donner aux pauvres, conseiller quelqu'un, estre solitaire, entrer en conversation, souffrir quelque travail, souvenez-vous que nostre Seigneur en diverses occasions fit tout cela. Et par apres excitant vostre ame : Hé ! ce dirés-vous, quand il n'y auroit point d'autre rayson pour prier, pour faire l'aumosne, pour consoler les affligés, pour demeurer en solitude, pour acquiescer à cette souffrance, pour m'arrester en cette conversation, ne me suffit-il pas que mon cher Maistre m'en ayt monstré le chemin ? et cela se peut faire par un simple regard et unique soupir : Oüy, Seigneur, je suis avec vous.

TRAITÉ VII.

Advis pour la conversation avec toutes sortes de personnes.

1° Il y a difference entre rencontre et conversation ; car le rencontre se fait fortuitement et par occasion, là où la conversation est de choix et d'élection : au rencontre la compagnie n'est pas de durée, on ne s'y familiarise gueres, on ne s'y engage pas trop d'affection ; mais en la conversation on se void souvent, on use de privauté, on s'affectionne aux personnes choisies, on les frequente pour vivre loüablement et s'entretenir ensemblement.

2° Je ne mespriseray jamais, ny monstreray signes de fuyr totalement le rencontre de quelque personne que ce soit, dautant que cela donne bruit d'estre superbe, hautain, severe, arrogant, syndiqueur, ambitieux, et controolleur. Je me garderay soigneusement aux rencontres de faire le compagnon avec personne, ny mesme avec les familiers, s'il s'en rencontroit quelqu'un parmi le reste de la troupe ; car ceux qui considereront cela, l'attribueront à legereté. Je ne me donneray licence de dire ou faire chose qui ne soit bien reglée, par ce qu'on pourroit dire que je suis un insolent, me laissant

---

1. Differentia est inter congressum et consuetudinem ; nam congressus fortuitò fit ex occasione, consuetudo verò fit ex electione. In congressu non est diuturna societas, non magna familiaritas, non expressus nimis affectus, nec impressus ; at in consuetudine videmur sæpiùs invicem, familiaritate utimur, electis personis affectum damus, frequentamus ut vivamus cum laude, et ad invicem conferamus.

2. Nunquam spernam, nec signis demonstrabo me absolutè fugere alicujus, quicumque sit, congressum ; hoc enim dat superbi nomen, elati, severi, arrogantis, censoris, ambitiosi, et reprehensoris immodici. His in congressibus sedulò advertam, ne cum aliquo socium agam, ne quidem cum familiarioribus, si nonnulli cum reliquâ turbâ adessent ; hoc enim considerantibus levitatem saperet. Non concedam mihi licentiam quidquam minùs rectum dicendi vel faciendi ne fortè

transporter trop tost à trop de familiarité : sur tout je seray soigneux de ne mordre, picquer, ou me mocquer d'aucun, veu que c'est une lourdise de penser se mocquer sans haine de ceux qui n'ont point de sujet de nous supporter : j'honnoreray particulierement chacun ; j'observeray la modestie ; je parleray peu et bon, affin que la compagnie s'en retourne plustost avec appetit de nostre rencontre qu'avec ennui. Si le rencontre est bref, et que quelqu'un ayt desja pris la parole, quand je ne dirois autre chose que la salutation avec une contenance ny austere ny melancholique, mais moderement et honnestement libre, ce ne seroit que mieux.

3° Quant à ma conversation, elle sera de peu, de bons et honnorables, dautant qu'il est malaysé de reüssir avec plusieurs, de n'apprendre de se corrompre avec les mauvais, et d'estre honnoré, sinon des personnes honnorables ; specialement je garderay pour le regard du rencontre et de la conversation ce precepte, *amy de tous et familier à peu.* Encore me faudra-t'il par tout exercer le jugement et la prudence, puisqu'il n'y a regle si generale qui n'ayt quelquefois son exception, sinon celle-ci, fondement de toute autre, *rien*

---

insolens audiam, si citò nimis ad familiaritatem erumpam. Curabo præ omnibus ne unquam mordeam, lancinem vel irrideam; stupiditas enim esset, si absque odio iis putaremus irridere, qui nos ferendi nullam habent causam. Unumquemque peculiari honore prosequar; modestiam observabo, parùm et benè loquar, ut recedat potiùs cum nostri congressûs appetitu societas, quàm cum tædio. Si brevis fuerit congressus, et jam aliquis in eo verbum teneat, quamvis à salutatione non aliud, cum nec austero, nec melancholico, sed moderatè et honestè libero gestu dicerem, melius esset.

3. Quantùm ad consuetudinem, erit hæc mihi paucorum bonorum et honorabilium; quia cum multis proficere perquàm difficile est, cum malis non corrumpi, et nisi ab honorabilibus honorari. Hoc specialiter circa congressum et consuetudinem præceptum observabo : « Amicus omnibus, familiaris paucis. » Ubique autem opus erit judicio et prudentiâ, cùm « nulla sit tam generalis regula, quæ suam » non patiatur exceptionem, » hanc si solam demas, quæ reliquarum

contre Dieu. Donc en conversation je seray modeste sans insolence, libre sans austerité, doux sans affectation, souple sans contradiction (si ce n'est que la rayson le requist), cordial sans dissimulation, parce que les hommes se playsent de recognoistre ceux avec lesquelz ils traittent : toutesfois il se faut ouvrir plus ou moins selon que sont les compagnies.

4° Puisque l'on est souvent quasi contraint de converser avec des personnes de differentes qualités, il faut que je sçache qu'à certains il ne faut monstrer que l'exquis, aux autres que ce qui est bon, aux autres que l'indifferent, mais à personne ce qui est mauvais. Aux superieurs ou d'aage, ou de profession, ou d'authorité, il ne faut faire paroistre que ce qui est exquis ; aux semblables, que ce qui est bon ; aux inferieurs, que ce qui est indifferent. Quant à ce qui est mauvais, il ne le faut jamais decouvrir à qui que ce soit, dautant qu'il ne peut qu'offenser les yeux qui le voyent, et rendre laid celuy auquel il est. Et de fait, les grands et sages n'admirent que l'exquis, les égaux l'attribueroient à affectation, et les inferieurs à trop de gravité. Il y a bien certains melancholiques qui se plaisent qu'on leur decouvre les vices

---

omnium est fundamentum, « Nihil contra Deum. » In consuetudine ergò modestus ero absque insolentiâ, liber absque austeritate, suavis absque affectatione, tractabilis absque contradictione (id nisi ratio requirat), absque dissimulatione cordatus; quia volunt homines eos cum quibus agunt cognoscere. Nosmet autem magis aut minùs patefacere debemus, secundùm consuetudines.

4. Quandoquidem ut plurimùm cogimur eorum uti consortio qui differentium sunt conditionum, sciendum est mihi exquisitum aliquibus esse duntaxat ostendendum; aliis bonum, et aliis indifferens, nemini verò malum. Superioribus vel ætate, vel professione, vel auctoritate, nonnisi exquisitum ostendendum est, paribus bonum, inferioribus indifferens. Malum nemini est aperiendum, quandoquidem videntium oculos lædit, et eum cui inest deformem reddit. Et reverâ, magni et sapientes nonnisi exquisitum mirantur, affectationem dicerent pares, et inferiores nimiam gravitatem. Sunt quidem melancholici nonnulli, qui gaudent cùm quis sua eis vitia detegit; illis verò sunt magis

que l'on a ; toutesfois c'est à ceux-là qu'il les faut davantage cacher ; car ayant l'impression plus forte, ils rumineront et philosopheront dix ans sur la moindre imperfection. Et puis, à quel propos découvrir les imperfections? ne les voit-on pas assez d'elles-mesmes? Il n'est donc nullement expedient de les manifester ; or, nonobstant ce que nous avons dit, on peut, conversant avec les superieurs, les égaux et les inferieurs, temperer par fois l'entretien de ce qui est exquis, bon et indifferent, pourveu que le tout se fasse discrettement ; enfin il se faut accommoder à la diversité des compagnies, sans prejudicier neanmoins aucunement à la vertu.

5. S'il me convient converser avec personnes insolentes, libres, ou melancholiques, j'useray de ceste precaution : aux insolentes, je me cacheray tout à fait ; aux libres, pourveu qu'elles soient craignantes Dieu, je me decouvriray tout à fait, je leur parleray à cœur ouvert ; aux sombres et melancholiques, je me monstreray seulement, comme on dit en commun proverbe, de la fenestre ; c'est à dire, qu'en partie je me decouvriray à elles, parce qu'elles sont curieuses de voir les cœurs des hommes, et si on fait trop le renchery, elles entrent incontinent en soupçon ; en partie aussi

---

occultanda : cùm enim illi polleant imaginatione, super imperfectione vel minimâ decennio et ampliùs philosophabuntur. Ad quid porrò imperfectiones detegere? num satis videntur? numquid ex seipsis satis palàm fiunt? Nullo igitur modo expedit eas manifestas reddere, bonum est autem eas confiteri. Non obstantibus tamen iis quæ diximus, superioribus, paribus et inferioribus consuescendo, exquisiti, boni et indifferentis sermonem possumus temperare, modò cum discretione omnia fiant.

5. Si cum insolentibus, liberis aut melancholicis versari me conveniat, sic præcavebo : insolentibus absolutè me abscondam ; liberis, dummodò Deum timeant, absolutè me aperiam, et patenti eis corde loquar ; melancholicis ostendam me duntaxat, ut communi fertur proverbio, ex fenestrâ ; hoc est, me eis ex parte aperiam ; quia tales hominum corda videndi magnâ ducuntur curiositate, et cùm nimis vident re[illegible]ctos, subitò suspicantur ; ex parte etiam me abscondam ;

je me cacheray à elles, à cause qu'elles sont subjettes, ainsi que nous avons desja dit, à philosopher et remarquer de trop prés les conditions de ceux qui les frequentent.

6. Si la necessité me force de converser avec les grands, c'est lhors que je me tiendray soigneusement sur mes gardes; car il faut estre avec eux comme avec le feu; c'est à dire, qu'il est bien bon par fois de s'en approcher, mais il ne faut pas aussi que ce soit de trop prés. Partant je me comporteray en leur presence avec beaucoup de modestie, meslée neanmoins d'une honneste liberté. Ordinairement les grands seigneurs se playsent d'estre aymés et respectés : l'amour certainement engendre la liberté, et le respect la modestie. Il n'y a donc point de mal d'estre en leur compagnie un peu libre, pourveu qu'on ne s'oublie point du respect, et pourveu que le respect soit plus grand que la liberté. Entre les égaux il faut estre egalement libre et respectueux; avec les inferieurs il faut estre plus libre que respectueux; mais avec les grands et superieurs il faut estre beaucoup plus respectueux que libre.

---

quia, ut diximus, tales cominùs nimis eorum qui secum versantur conditiones solent notare, et super eas philosophari.

6. Si ad magnorum consuetudinem me necessitas impellat, tum maximè ero sollicitus : standum est enim cum illis sicut cum igne; scilicet, bonum est aliquandò proximum esse; sed advertendum, ne nimia sit hæc proximitas. In illorum ergo præsentiâ cum multâ modestiâ me geram, ita tamen ut honestam habeat admixtam libertatem. Amant semper magnates amari et revereri; amor profectò libertatem generat, et reverentiam modestia. Malè igitur non erit in eorum societate aliquantulùm liberum esse, dummodò non omittatur reverentia, et hæc sit libertate major. Inter æquales libertas et reverentia æquales esse debent; cum inferioribus reverentiâ libertas debet esse major; cum magnis verò et superioribus contrarium est observandum.

TRAITÉ VIII.

Exercice du despouillement de soy-mesme.

1. Demeurés fidellement invariable en ceste resolution de vous tenir en la tres-simple unité et tres-unique simplicité de la presence de Dieu, par un entier despoüillement et remise de vous-mesme entre les bras de sa tres-sainte volonté. Et toutes les fois que vous trouverés vostre esprit hors de cet aggreable sejour, ramenés-l'y doucement, sans faire pourtant des actes sensibles de l'entendement ny de la volonté ; car cet amour de simple confiance, ceste remise et repos de vostre esprit dans le sein paternel de la divine bonté, comprend excellemment tout ce qu'on peut desirer pour plaire à Dieu.

2. Demeurés ainsi sans vous divertir, pour regarder ce que vous faites, ce que vous ferés, ou ce qui vous adviendra en toutes occurrences. Ne philosophés point sur vos contradictions et afflictions ; mais recevés tout de la main de Dieu sans exception, avec douceur et patience, acquiesçant en tout et par tout à sa tres-adorable volonté. Si vous appercevés naistre en vous quelque soing ou desir, despoüillés-vous-en soudainement, et le remettés en Dieu, protestant ne vouloir que luy et l'accomplissement de son bon playsir.

3. Tenés-vous donc en la tres-sainte solitude et nudité avec Jesus-Christ crucifié ; laissés-vous reduire à l'amiable pureté et nudité des enfans, afin que le debonnaire Sauveur vous prenne meshuy entre ses bras, comme S. Martial, pour vous porter à son gré à l'extréme perfection de son amour. Courage ; car s'il vous despoüilloit mesmement quelquefois des consolations et sentimens de sa presence, c'est affin que sa presence mesme ne tienne plus vostre cœur, mais luy seulement et son divin playsir, ainsy qu'il fit à celle qui le voulant embrasser et se tenir à ses pieds, fut renvoyée

ailleurs [1] : « Ne me touche point, dit-il; mais va, dis-le à » Simon et à ses freres. »

4. O que bienheureux sont les nuds! car nostre Seigneur les revestira [2] : « Demeurez-là, dit-il à ses apostres, jusques » à ce que d'en haut vous soyez revestus de vertu. » O que bienheureux sont ceux lesquelz se despoüillent mesme du desir des vertus et du soing de les acquerir, n'en voulant qu'à mesure que l'eternelle largesse les leur communiquera et les employera à les acquerir! O qu'Adam et Eve estoyent heureux tandis qu'ils n'eurent point d'habits! Il y a long-tems que j'ay une suavité nompareille quand j'oy chanter ce respons [3] : «Nud je suys sorty du ventre de ma mere, et nud je » retourneray là; le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me » l'a osté, le nom du Seigneur soit beny. » O que bienheureux fut l'ancien Joseph, qui n'avoit ny boutonné ny agraffé sa robe, de sorte que quand on le voulut attraper par icelle, il la lascha en un moment!

5. Admirés la sacrée amante des Cantiques, laquelle tient à un grand bonheur d'estre dénuée de toute compagnie pour estre seule avec son seul roy, et luy dire [4] : «Mon bien-aymé » est à moy, et moy je suis à luy. » Voyez la glorieuse Vierge et S. Joseph s'en allans en Egypte : en la pluspart de leur devot voyage, ils ne voyent personne, sinon leur doux Jesus. C'est la fin de la transfiguration, que de ne voir plus ny Moyse ni Elie, mais le seul Jesus. J'admire avec contentement le Sauveur de nos ames sortir nud du ventre et du sein de sa Mere, et mourir nud sur la croix, puis tout nud remis au giron de sa benite Mere pour estre ensevely. J'admire la tres-aymable Vierge Mere, laquelle nasquit nuë de maternité, et fut dénuée de ceste maternité au pied de la croix, et pouvoit bien dire : Nuë j'estois de mon plus grand bonheur quand mon filz vint en mes entrailles, et nuë j'en suis maintenant, quand je le reçois mort entre mes bras. Le

[1] Joan., XX, 17. — [2] Luc, XXIV, 49. — [3] Job, I, 21, 22. — [4] Cant., II, 16.

Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a osté, le nom du Seigneur soit beny. Vive Jesus dénué de pere et de mere sur la croix! vive sa tres-sainte nudité! Vive Marie dénuée de son Filz au pied de la croix! vive sa sainte nudité! Et à vous, ames devotes, je dis comme il fut dit à Isaye: Marchez et prophetisez toutes nuës; et comme il fut dit à ceste auguste reyne dont parle le Prophete Roy [1]: « Oyez,
» ma fille et considerez : prestez l'oreille, oubliez la peu-
» plade de toutes vos affections et la mayson de vostre
» pere; car le roy a convoité vostre nudité et simplicité. »

TRAITÉ IX.

Exercice du parfait abandonnement de soy-mesme entre les mains de Dieu.

1. Non seulement en l'orayson, mais encore en la conduitte de vostre vie, marchés invariablement en esprit de simplicité, abandonnant et remettant toute vostre ame, vos actions et vos succés au bon plaisir de Dieu par un amour de parfaitte confiance, vous delaissant à la mercy de l'amour eternel que la divine providence a pour vous. Tenés vostre ame ferme en ce train, sans permettre qu'elle se divertisse à faire des retours sur elle-mesme pour voir ce qu'elle fait, ou si elle est satisfaite. Car, helas! nos satisfactions et consolations ne satisfont pas les yeux de Dieu, ains elles contentent seulement ce miserable amour que nous avons de nous-mesmes, hors de Dieu et de sa consideration.

2. Certes, les enfans que nostre Seigneur nous inculque devoir estre le modele de nostre perfection, n'ont ordinairement aucun soing, sur tout en la presence de leurs pere et mere : ils se tiennent attachés à eux, sans se retourner à regarder ny leurs satisfactions ny leurs consolations, lesquelles ils prennent à la bonne foy, et en jouyssent en sim-

[1] Ps. XLIV, 11, 12.

plicité, sans curiosité quelconque d'en considerer les causes ny les effetz, l'amour les occupans assez. Ainsi celuy qui est bien attentif à plaire amoureusement à l'amant celeste, n'a ny le cœur ny le loisir de se tourner sur soy-mesme, son esprit tendant continuellement du costé que l'amour le porte et emporte. Les amantes spirituelles, espouses du roy celeste, se mirent voirement de tems en tems, comme de simples colombes aupres des eaux crystallines, pour voir si elles sont bien ajancées au gré de leur divin amant; et cela se fait és examens de consience, par lesquelz elles se lavent, se purifient et ornent au mieux qu'elles peuvent; non pour se satisfaire, non pour desir de leur progrés au bien, non pour estre parfaittes; mais seulement afin d'obeïr à leur espoux, à cause de la reverence qu'elles luy portent, et à rayson de l'extréme desir qu'elles ont de luy donner ce contentement. Mais n'est-ce pas un amour bien pur et bien simple, puis qu'elles ne se purifient pas pour estre pures, elles ne se parent pas pour estre belles, mais seulement pour plaire à leur unique amant, auquel, si la laydeur estoit aussi aggreable que la beauté, elles l'aymeroyent autant que la beauté? et si ces bien-aymées colombes n'employent pas un soing empressé à se parer; dautant que la confiance que leur amour leur donne en l'amour et en la bonté de leur amant, leur oste tout empressement et deffiance de n'estre pas assez belles; outre que le desir d'aymer, plustost que de se parer et preparer à l'amour, leur retranche toute curieuse solicitude, et les fait contenter d'une douce et fidelle preparation, faite amoureusement et de bon cœur.

3. S. François d'Assise, envoyant ses enfans en voyage, leur donnoit cet advis au lieu d'argent et pour toute provision [1] : « Jettés vostre soing en nostre Seigneur, et il vous » nourrira. » Je vous en dis de mesme, ô ames devotes : jettés bien tout vostre cœur, vos pretentions, vos sollicitudes

[1] Ps. LIV, 23.

et vos affections dans le sein paternel de Dieu, et il vous conduira, mesme il vous portera où son saint amour vous veut. Oyez et imitez l'amoureux Redempteur, lequel chante les souverains traits de son amour sur l'arbre de la croix, et les conclud tous en disant : [1] « Mon Pere, je recommande mon » esprit entre vos mains. » Apres que nous aurons dit cela, que reste-t-il plus, sinon d'expirer et mourir de la mort d'amour, ne vivans plus à nous-mesmes, mais Jesus-Christ vivant en nous? Or si vous venés à vous embarquer dans l'exercice de ce saint abandonnement sans vous appercevoir de vostre progrés, vous avancerés un grand païs, comme font ceux qui cinglent en haute mer sous un vent propice, lesquelz s'estant abandonnés à la conduite du nocher, ne se donnent de garde qu'ils ont desja fait beaucoup de chemin.

4. Heureuse l'ame qui s'abandonne entierement au soing que la tres-sage providence du Createur a pour elle; car elle recevra sans inquietude les divers accidens qui luy arriveront, elle ne se troublera point de ses journalieres imperfections. Le naturel amour du sang, des amis, des convenances, des bienseances, des correspondances, des sympathies, des bonnes graces, voire des graces surnaturelles, sera purifié en elle, et reduit à la parfaite obeïssance du pur et bon playsir de Dieu. En quelque evenement que ce soit, elle prononcera de cœur ce saint acquiescement du Sauveur [2] : « Oüy, mon Pere, car ainsi il a esté aggreé devant » vous. »

5. Sur ces fondemens, abandonnons et delaissons-nous nous-mesmes dans le fond du cœur percé de nostre doux Jesus : soit fait de nous et en nous selon le bon playsir royal de ce cœur souverain, auquel, par lequel et pour lequel nous voulons vivre et mourir, ainsy et quand il luy plaira, sans reserve et sans exception quelconque.

Fait le jeudy saint, l'an mil six cent seize.

[1] Luc, XXIII, 49. — [2] Matth., XI, 26.

Vive Jesus qui est mort pour nostre cœur! qu'à jamais nostre cœur meure pour vivre eternellement de l'amour de ce doux Sauveur, duquel l'amour est en sa mort, et la mort en son amour.

TRAITÉ X.

Consideration sur le symbole des apostres, pour confirmation de la foy catholique, touchant le saint sacrement de l'autel.

Je croy.

Si je considere sur vos saints autels, ô mon Sauveur et mon Dieu, vostre sacré corps, que vous avez assaisonné par tant de miracles, pour nous nourrir en ces deserts, et que tout ravy en admiration, autre parole ne me demeure en bouche, que ceste protestation de mon insuffisance[1] : « Qu'est » cecy, qu'est cecy? O Seigneur, regardés à moy : mon ju- » gement naturel, ma chair, mes sens me livrent mille » assauts : Hé! ce me disent-ilz[2], comme se peut-il faire » que le Sauveur ayt donné sa chair à manger? O que ceste » parole est dure, et qui la peut ouyr ny croire? » Mais c'est par vostre grace, mon Dieu, que ces seducteurs n'ont encore rien gaigné sur moy : je leur ay tousjours opposé le mot et symbole que vos apostres enseignoient jadis à vos anciens serviteurs, suivant le conseil de ces deux grands serviteurs de vostre Majesté, S. Ambroise et S. Augustin. Je m'en suis armé comme de la marque de vostre sauve garde; j'ay fermé et cacheté mon cœur de ce sceau, afin qu'il ne fust ouvert à ces suggestions, et m'a esté comme un carquois qui m'a fourny mille et mille traits pour les combattre : Hé quoy, disois-je, ceste sacrée parole qui est sur le fin commencement de ce symbole, ne suffiroit-elle pas, quand il n'y auroit autre chose, pour rompre tous les efforts de ces seditieux? *je croy*, c'est le mot que j'ay desja prononcé dés mon bap-

[1] Exod., XVI, 15. — [2] Joan., VI, 53.

tesme, par la bouche de ceux qui m'y presenterent; je suis donc croyant et fidelle, non pas entendeur ou compreneur; et partant, plus on me rend ce sacrement mal-aysé à entendre et comprendre, plus on me le rend croyable et venerable, la foy ayant plus de lustre où l'entendement a plus d'obscurité.

CONSIDERATION PREMIERE.

En Dieu le Pere tout-puissant, Createur du ciel et de la terre.

Dieu est Dieu en toutes ses œuvres, mais en celles qui sont plus grandes il fait mieux voir sa divinité; et puis que ce sacrement est une œuvre grande de Dieu, quelle plus asseurée marque peut-il porter de son ouvrier, pour estre receu en ma croyance, pour estre admirable et incomprehensible? N'y a-t'il pas trois personnes, Pere, Filz, et Saint-Esprit, en une mesme, simple et seule essence? La foy qui a digeré ceste souveraine difficulté, quelle peine peut-elle avoir à croire qu'un seul corps soit en plusieurs lieux? Dieu ne vueille pas que je fasse comme ces rebelles qui medisoient de sa divine Majesté, disant[1]: «Pourra-t-il nous dresser une » table au desert?» Ce que je ne pourray mascher de cet agneau paschal, je le jetteray dans le feu du pouvoir infiny de ce Pere tout-puissant, auquel je croy. Ces petits nuages de difficultés, que nostre œil naturel void en ce sacrement, comment dureront-ilz au vent de la force de Dieu? quelle dureté tant insoluble, que ce feu ne devore? La parolle de Dieu a eu tant de vertu, que par elle les choses qui n'estoient point ont esté; combien plus en aura-t'elle pour faire estre où bon luy semble celles qui sont, et les changer en autres? Elle a bien mis en un lieu ce qui n'estoit point; pourquoy ne mettra-t'elle en plusieurs ce qui estoit en un?

[1] Ps. LXXVII, 19.

CONSIDERATION II.

Et en Jesus-Christ son Filz unique nostre Seigneur.

Quand je voy, ô mon Sauveur, vostre Pere avoir tant aymé le monde, qu'il vous a donné pour en estre le pasteur et medecin, hé! quelle merveille est-ce, dis-je, si le Filz, d'égal amour, de mesme bonté, s'est encore donné luy-mesme pour estre la pasture et la medecine, pour se rendre tousjours tant plus Sauveur, Roy et Seigneur du tout et par tout nostre?

CONSIDERATION III.

Qui a esté conceu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.

Comme fustes-vous conceu, o mon Dieu, au ventre d'une vierge, sans aucune œuvre virile? et pourquoy recherchera-t'on l'ordre naturel en vostre corps qui a esté fait outre tout ordre naturel, et est né d'une vierge? Et puis que vostre corps n'occupa desja point de place, à la sortie qu'il fit du ventre virginal de vostre Mere, autrement il eust fait breche à sa virginité, mais le penetra comme un rayon du soleil fait un verre, pourquoy trouvera-t'on incroyable, s'il n'en occupe point en cet admirable sacrement?

CONSIDERATION IV.

A souffert sous Ponce Pilate, a esté crucifié, mort et ensevely.

Celuy qui t'a tant aymée, o mon ame, que te pouvant sauver par une seule goutte de son sang et la moindre de ses souffrances, a voulu neanmoins exposer tout son corps aux douleurs et passions d'une mort tres-amere pour te donner la vie; hé! c'est celuy-là mesme qui, pour te la conserver, te nourrit de ce mesme corps: n'est-il pas bien croyable? L'amour des meres ne se contente pas d'avoir produit l'enfant de la substance d'icelles, s'il ne l'en fait encore nourrir.

Et pour vray, apres tant d'especes et representations de ceste passion, desquelles ont esté repus les serviteurs, comme ont esté l'agneau paschal, la manne et plusieurs autres, c'eust esté une trop maigre et froide commemoration d'icelles pour les enfans, de n'y employer autre chose que du simple pain et du vin.

CONSIDERATION V.

Est descendu aux enfers : le tiers jour est ressuscité des morts.

C'est luy qui pouvant visiter en mille autres façons les siens, qui estoient au sein d'Abraham, descendit toutesfois aux enfers, pour les visiter en la reelle presence de son ame. Ce n'est merveille si, pouvant nous nourrir en plusieurs autres manieres, il a choisi la plus chere, admirable et aymable, qui est de nous donner en viande sa propre chair. Que si par sa resurrection il delivra son corps des qualités grossieres de passibilité, pesanteur, épaisseur, obscurité, et autres semblables, si qu'il a traversé la pierre, et est entré les portes fermées, ce qui ne s'est peu faire sans mettre deux corps en un lieu, en sorte que l'un n'en occupast point; s'il s'est rendu invisible, impalpable, imperceptible, et sans occuper place; pourquoy ne le fera-t'il en ce sacrement, quoy qu'invisible, et sans occuper lieu, puis qu'il a dit qu'il y estoit? A quel propos rechercherions-nous plus en luy les conditions d'un corps mortel et corruptible?

CONSIDERATION VI.

Est monté aux cieux : est assis à la dextre de Dieu le Pere tout-puissant.

Trouverons-nous estrange que ce corps vienne reellement et de fait, quoy que surnaturellement, dans les nostres, puis que, plus leger qu'un oyseau, outre-passant toutes les regles d'un corps humain, il est monté sur tous les cieux, il est assis à la dextre de Dieu son pere sur tous les cieux, où il

n'occupe plus ny lieu, ny place? car quelle superficie peut environner le corps qui est au dessus de tout autre corps? Pourquoy ne sera-t'il bien icy bas sans tenir ny remplir aucun lieu, ny aucune place?

CONSIDERATION VII.

Et de là viendra juger les vivans et les morts.

Ainsy n'estant plus subjet à lieu, ny place, ny pesanteur, il comparoistra en l'air au dernier jour avec ses Saincts, visible à tous les hommes, où qu'ils soyent, quoy qu'avec divers effetz, non sans aussi grand miracle que celuy par lequel il est invisible en ce grand sacrement; et lhors il jugera coulpables de son corps et de son sang ceux qui auront mangé et beu indignement ce tant precieux et adorable sacrement, pour n'avoir discerné le corps du Seigneur. De quelle viande fut-il jamais dit que qui la mangeroit indignement estoit coulpable du corps de Jesus-Christ, sinon de celle-cy, laquelle estant reellement le corps de Jesus-Christ, rend aussi reellement coulpables d'iceluy ceux qui en abusent, et ne le discernent point? On n'avoit pas rendu un si severe arrest pour la manne de l'agneau paschal, quoy qu'en iceux on mangeast par foy et spirituellement Jesus-Christ mesme.

CONSIDERATION VIII.

Je croy au Saint-Esprit.

Comme tout ce que Dieu a fait, il l'a fait par l'œuvre du saint Esprit, ainsy maintenant il fait par l'œuvre du saint Esprit ces choses surnaturelles, qu'autre que la foy ne peut concevoir. «[1] Comme me sera fait cecy, dit la Sainte Vierge; » car je ne cognois point d'homme? L'archange Gabriel res- » pond : Le saint Esprit surviendra en toy, et la vertu du » Souverain t'obombrera. » Et maintenant tu demandes

[1] Luc, I, 34.

comme le pain sera fait corps de Jesus-Christ? et je te respons aussi, moy : Le saint Esprit en-ombre et opere ces choses par dessus toute parole et intelligence. Le saint Esprit qui a dicté les saintes Escritures, eust-il bien mis en icelles des paroles si expresses et vives, comme sont cellescy, « Cecy est mon corps, » si ce n'estoit le vray corps de nostre Seigneur? n'y eust-il pas fait mettre quelque declaration de son intention, s'il l'eust eu autre que ces paroles ne portent en leur sens propre et premier? et luy, qui est docteur de l'Eglise, l'eust-il laissé aller, en un article si important, à l'erreur et mensonge, et l'eust-il abandonnée si longuement?

CONSIDERATION IX.

La sainte Eglise universelle, la communion des Saints.

Et pour vray, comment pourroit-on appeller l'Eglise sainte, qui n'est qu'une, seule, universelle, si elle n'eust maintenu la verité, tant en ce fait comme és autres, en tout tems, en tous lieux, et parmy toutes nations? ce qu'elle n'auroit pas fait, si le vray corps de nostre Seigneur n'estoit en ce sacrement?

Mais y a-t-il plus parfaite communion des Saints que celle-cy, en laquelle nous sommes tous un pain et un corps? dautant que nous sommes tous participans d'un mesme pain, qui est descendu du ciel, vivant et vivifiant : et comme mangerions-nous tous d'un mesme pain, si ce pain n'estoit le corps de Jesus-Christ? autant de lieux, autant de pains divers y auroit-il. Et si nous ne mangions qu'une mesme viande spirituelle par la foy, quelle plus grande communion auroit le Chrestien avec les autres Chrestiens, qu'avec les Juifs qui mangeoient aussi Jesus-Christ par foy, et par consequent une mesme viande spirituelle?

CONSIDERATION X.

La remission des pechés.

Seigneur, vous avés dit que vostre corps et vostre sang, en ce sacrement, estoit donné, rompu, respandu pour plusieurs en remission des pechés; ha! ja n'advienne que je croye qu'autre sang ayt esté respandu et autre corps donné pour la remission de mes pechés, que le vostre propre et naturel. Et quoy, une simple figure et commemoration auroit-elle bien ce pouvoir? Le sang de la genisse respandu, quoy que figure du sang respandu sur la croix, ne sanctifioit que quant à la pureté de la chair : non, c'est le propre sang de vostre Majesté qui nettoye nos consciences des œuvres mortes, pour servir au Dieu vivant.

CONSIDERATION XI.

La resurrection de la chair.

Hé! benin Jesus, quand sera-ce[1] « qu'en un moment, en » un clin d'œil, à la derniere trompette les morts ressusci- » teront, » et la mesme chair d'un chacun, ja dissipée en cent mille façons, sera reproduite l'autre fois en forme incorruptible et immortelle? Mon Dieu, quelle merveille! Mais cependant j'admireray chose presque pareille, en un moment, en un clin d'œil, à la trompette de vostre parolle : vostre mesme corps qui est assis à la dextre du Pere au Ciel est en certaine façon reproduit en ce sacrement partout où le mystere en est celebré.

Mais, ô Seigneur admirable, si un peu de levain fait bien lever toute une grande masse de paste; si une bluette de feu suffit pour embraser une mayson; si un grain mis en terre rend fertile la terre, et en reproduit tant d'autres; combien dois-je esperer que vostre benit corps entrant au mien, la

[1] I Cor., XV, 52.

sayson estant venuë, il le relevera de sa corruption, l'enflammera de sa gloire, et le reproduira immortel, impassible, subtil, agil, resplendissant, et assorty de toutes les qualités glorieuses qui se peuvent esperer ! Ceste vigueur ne se peut trouver és figure; il faut qu'elle parte de la verité de vostre tres-precieux corps.

CONSIDERATION XII.

La vie eternelle.

Et de fait, quelle autre viande, ô Sauveur, si ce n'est vostre corps, peut donner la vie eternelle? Il faut un pain vivant pour donner la vie, un pain descendu du ciel pour donner une vie celeste ; un pain qui soit vous-mesme, mon Seigneur et mon Dieu, pour donner la vie immortelle, eternelle et perdurable. La manne, quoy que vraye figure de vostre corps, ne pouvoit pas tant : il faut une viande plus solide et mouëlleuse pour une telle vie : quelle autre peut estre employée que vous qui estes vivant és siecles des siecles! Amen, Dieu soit beny.

TRAITÉ XI.

Preparation à la tres-sainte et tres-adorable Communion, dressée par S. François de Sales pour quelques Religieuses [1].

Tous les docteurs sont d'accord que deux choses sont principalement necessaires avant la communion, à sçavoir, le bon estat de l'ame, et le bon desir. Mais parce que le bon desir est une piece du bon estat, on peut dire qu'une seule chose est requise, à sçavoir, le bon estat de l'ame. Voyons donc en quelle disposition nous devons mettre nostre ame, autant qu'il nous sera possible, pour dignement communier. Et pour le sujet duquel nous parlons, considerons les facultés principales de l'ame.

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

Quant à l'entendement, il le faut espurer d'une chose, et le parer d'une autre. Il le faut premierement purger de toutes curiosités, en sorte qu'il ne s'enquiere point comment il se peut faire que le propre corps de nostre Seigneur, avec son sang, son ame et sa divinité, soit tout entierement en la sainte hostie, et en chaque partie d'icelle; ny comment il se peut faire, qu'estant au ciel, il soit en terre; ny comment il peut estre vray que n'estant qu'un seul corps, il soit neanmoins en tant de lieux, et sur tant d'autels, et en tant de bouches. Non, il faut tenir nostre entendement clos et couvert à telles sottes et vaines questions et curiosités; car nous n'avons que faire de sçavoir comme ce divin sacrement se fait : il suffit que nous sçachions qu'il se fait. C'est à nous seulement d'avoir le soin de bien croire, et de nous en prevaloir.

Ce poinct est commun à tous les mysteres de la sainte foy, et à plusieurs autres choses, comme à la creation du monde, duquel nous ne sçaurions dire comme Dieu fit quand il le crea, ny comme il fit quand il crea nostre ame, et la mit dans nostre corps. Qu'est-il donc besoin de sçavoir comment il met son tres-saint corps, son sang et son ame en ce sacrement? C'est à luy de le faire, c'est à nous de le croire. En figure de cela, la celeste manne tomboit jadis au desert, non de jour, mais de nuict, si que nul ne sçavoit comment elle se faisoit, ny comment elle descendoit; mais le matin estant venu, on la voyoit toute faite et descenduë : ainsi cette sur-celeste et divine manne de l'Eucharistie se fait en une façon et maniere qui nous est secrette et cachée : nul ne peut dire comment elle se fait, et vient à nous, mais par la lumiere de la foy nous la voyons toute faite.

Que si contre cette pureté d'entendement le malin esprit nous donne des tentations, il s'y faut opposer, s'humiliant devant la toute-puissance de Dieu, disant, ou de cœur, ou de bouche : O sainte et immense toute-puissance de mon

Dieu, mon entendement vous adore, trop honoré de vous reconnoistre, et de vous faire l'hommage de son obeyssance et submission ; ô que vous estes incomprehensible, et que je suis joyeuse dequoy vous l'estes ! Non, je ne voudrois pas vous pouvoir comprendre ; car vous seriés petit, si une si chetive capacité vous comprenoit. Puis retournant à son propre entendement : Et quoy ! petit moucheron, nourry parmy la pourriture de ma chair, voulés-vous brusler vos aisles à cét immense feu de la puissance divine, laquelle consommeroit et devoreroit les seraphins, s'ils se fourroient à telles curiosités ? Non, petit papillon, il vous appartient d'adorer et vous abysmer, et non pas de sonder. Et quelquesfois on peut repartir au tentateur : O malheureux ! ton outrecuidance de vouloir voler trop haut t'a precipité en enfer; je m'empescheray bien de faire un tel sault, moyennant la grace de mon Dieu. Tu trompas ainsi la pauvre Eve, luy voulant apprendre à sçavoir autant que Dieu ; mais tu ne m'attraperas pas : je veux croire et ne rien sçavoir. Il est quelquesfois aussi bon de mespriser ces pointilles et tentations, et n'en tenir compte quelconque, laisser japper et clabauder ce malin, et passer outre en son chemin ; car encore qu'il est enragé, si est-ce qu'il ne mord que ceux qui veulent; et partant, tenant la volonté constante en la foy, qu'il aboye tant qu'il voudra, nous ne craignons rien.

Voyla dequoy il faut purger l'entendement : mais cela ne suffit pas ; car il le faut parer et orner d'une autre chose, il le faut tapisser de considerations : et qu'est-ce qu'il faut considerer ? Il ne faut pas considerer comme le sacrement se peut faire ; car ce seroit nous perdre ; mais il faut bien considerer que c'est que ce sacrement. En figure dequoy les Israëlites ne demanderent pas comme la manne se faysoit, mais la voyant toute faite, ils demandoient que c'estoit. Qu'est cecy, disoient-ils, qu'est cecy ? Considerons donc que c'est le vray corps de nostre Sauveur, son sang, son ame,

sa divinité. C'est le mystere de plus intime union que nostre Redempteur pouvoit faire avec nous. C'est la plus entiere communication qu'il pouvoit faire de soy-mesme, par laquelle il se joint à nous d'une façon merveilleuse, et toute pleine d'amour. Enfin ce sacrement, c'est Jesus-Christ luy-mesme, qui d'une façon nompareille vient à nous, et nous tire à soy.

Quant à la memoire, il la faut aussi nettoyer d'une chose, et la parer d'une autre : il la faut nettoyer de la souvenance des choses caduques et affaires mondaines; en figure de quoy, la manne ne tomboit qu'au desert et solitude, hors du commerce du monde, et non point és villes et bourgades, et ceux qui mangeoient de l'agneau paschal retroussoient leurs robes, afin que rien n'y traisnast et flotast sur la terre. Il faut donc pour un tems oublier les choses materielles et temporelles (quoy que bonnes et utiles) pour se preparer à la sainte communion, et faire comme le bon Abraham, qui voulant aller sacrifier son fils, laissa l'asne et les serviteurs au pied de la montagne jusques à ce qu'il eust fait, c'est à dire, qu'il faut retirer sa memoire du souvenir des affaires domestiques et temporelles, jusques apres la communion, toutes choses ayant leur tems.

Il faut, apres cét oubly volontaire, parer la memoire d'une sainte convenance de tous les biens-faits dont Dieu nous a gratifiés, la creation, conservation, redemption, et plusieurs autres, mais surtout de la sainte passion, en memoire de laquelle il a voulu nous laisser le propre corps qui souffrit pour nous en ce divin sacrement, n'ayant pù nous en laisser une plus vive et expresse representation. Quand on vous demandera (dit la sainte parolle traitant de l'observation de l'agneau paschal) que c'est que vous faites, dites à la posterité que c'est en memoire de ce que Dieu vous delivra d'Egypte, vous passant par le milieu de la Mer Rouge. Ainsi en ce divin sacrement nous devons reduire en memoire

la journée en laquelle Dieu, par son amere passion, nous delivra de la damnation.

Quant à la volonté, il la faut purger d'une chose, et la parer d'une autre : il la faut purger des affections desreiglées et desordonnées, mesme des choses bonnes ; c'est pourquoy ceux qui mangeoient l'agneau paschal devoient avoir des souliers en leurs pieds, afin qu'ils ne touchassent point la terre des pieds : car les pieds de l'ame sont ses affections, qui la portent par tout où elle va (dit S. Augustin), et ses affections ne doivent pas toucher la terre, n'y estre à l'abandon, mais doivent estre resserrées et couvertes en mangeant le vray agneau paschal, qui est dans le tres saint sacrement Ainsi nostre Seigneur lava les pieds à ses Apostres avant l'institution d'iceluy, pour montrer que les affections des communians doivent estre fort pures ; et la manne devoit estre cueillie à la fraischeur, avant le lever du soleil, parce que les chaleurs naturelles des amours et affections desmesurées empeschent qu'on ne puisse cueillir cette celeste viande. Il faut venir avec une sainte ame, et une volonté fraische, non eschauffée, ny affectionnée à aucune autre chose qu'à la cueillette de cette manne.

Mais il faut parer la volonté d'une affection et desir extreme de cette viande celeste, de cette manne secrette ; c'est pourquoy il estoit commandé à ceux qui mangeoient l'agneau paschal, de le manger avidement et vistement, et à ceux qui cueilloient la manne, de se lever fort matin ; et nostre Seigneur mesme, avant que d'instituer ce saint sacrement, l'avoit extrémement souhaité : J'ay desiré, disoit-il, de manger cette pasque avec vous.

Enseignemens pour la prattique de cette preparation pour l'acte de la Communion, et pour le fruit qu'on doit tirer d'icelle apres l'avoir faite.

L'ame estant ainsi disposée en ses trois principales facultés, fait un fruit admirable en la sainte communion ; mais parce

que cette preparation est déduite en termes generaux, je mettray icy les advertissemens particuliers necessaires à la prattique d'icelle.

Si vous n'estes point agitée des tentations de curiosité, vous n'avés que faire de penser à ce que j'en ay dit; car, en y pensant, vous luy ouvrés la porte pour la faire entrer chez vous : mais vous devés seulement remercier Dieu de ce qu'il vous donne la simplicité de la foy, qui est un don tres-precieux et tres-desirable, et prier sa divine Majesté de le vous continuer. Que si vous estés agitée de cét esprit de curiosité, faites ce que j'ay dit, mais faites-le briefvement par forme de simple rejet et detestation, sans vous amuser à disputer et contester avec l'ennemy, lequel doit estre combattu par abomination, non par raison, selon l'exemple de nostre Seigneur, qui ne le fit fuir qu'en disant : Arriere, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.

Combien que la tentation ne cesseroit point, ne laissés pas de communier; car si vous laissiés pour cela, vous donneriés gain de bataille à vostre adversaire : allez donc vigoureusement, et sans avoir égard aux tentations, recevés le pain de vie, et ainsi faisant, vous demeurerés victorieuse de vostre ennemy. Qui la quitte la perd.

Pour vaincre la curiosité en ce point, vainqués-la en toutes choses, pour petites qu'elles soient, ne recherchant autre science que celle des Saints, qui est Jesus-Christ crucifié, et ce qui vous conduit à luy.

Touchant la consideration, il sera bon que le jour avant la communion, aux heures de vostre orayson mentale et recueillemens, vous dressiés quelque peu vostre esprit à nostre Seigneur en ce saint sacrement, et mesme en l'examen de conscience à la fin, et ce par quelque briefve pensée de l'amour du Sauveur à l'endroit de vous, et mesme vous pourrés user de quelques eslancemens de prieres vocales, lesquelles vous repeterés souvent, sur tout depuis vespres, comme seroit

celuy de S. François : Qui suis-je, Seigneur, et qui estes-vous? ou celuy de sainte Elisabeth : D'ou me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moy? ou celuy de S. Jean-Baptiste : Et vous venés à moy, Seigneur? ou celuy de l'Espouse sacrée : Que mon Espoux me baise d'un baiser de sa bouche.

Que si vous vouliés par fois faire vostre meditation sur la communion le jour precedent, vous pouvés aisément y accommoder les mysteres de la vie de nostre Seigneur, qui se rencontrent en la suitte de vostre orayson mentale, les appliquant, comme se devant exercer en vostre endroit à l'heure de vostre communion : car qui vous empeschera de vous representer que nostre Seigneur, ou vous y presente les benefices qu'il a faits, ou vous donne interieurement les enseignemens qu'il a donnés? Et ainsi des autres; et y a peu de mysteres qui ne soient propres à cela.

J'approuverois que pour ayder à la compagnie à se ressouvenir des biens-faits de Dieu au jour de la communion, chaque religieuse sceust le jour de sa reception, et des autres graces plus signalées receües de Dieu, et qu'autant que l'humilité et simplicité chrestienne le peut permettre, le soir avant la communion elle en fist ressouvenir les Seurs en l'heure de la recreation, et sur la fin les priast d'en remercier Dieu avec elle. Cela s'entend du jour anniversaire; cela ne se rencontrera pas tous les jours, mais quelquefois.

Je m'en vay maintenant proposer plusieurs pointcs, desquels vous pourrés vous servir tant pour aller à la communion, que pour rendre graces à Dieu apres icelle.

Avant que d'y aller, on peut exciter le desir par la comparaison du cerf, que l'extremité de la soif fait desirer les fontaines, comme fait David au psalme 41, qui est bon à lire, puisque vous les avés en françois; et par l'exemple de la Magdelene, qui par tout le cherche avec ardeur, chez Simon le Lepreux, au sepulchre et au jardin, qui pleure en

le cherchant, et luy dit à luy-mesme qu'il luy enseigne le lieu où il s'est mis. Si tu l'as enlevé, dit-elle, dis-le-moy, et je l'iray reprendre.

Tantost comme l'Enfant prodigue, nous excitant à nous aller jetter entre les bras de nostre pere, et luy demander de rentrer à son service; tantost comme la Cannanée, nous excitant à courir apres luy, et demander la guerison de nostre ame; tantost comme Rebecca, laquelle estant interrogée si elle iroit trouver Isaac pour estre son espouse, respondit tout court : J'y iray. Aussi devons-nous considerer qu'en ce celeste banquet nous unissons nostre ame par une liaison indissoluble avec nostre Seigneur; c'est pourquoy nous avons raison de dire : *Vadam,* J'iray; et ainsi nous excitons en nous le desir, l'amour et la confiance avec une grande reverence.

Apres la communion, nous devons semondre nos ames à plusieurs saintes affections, comme, par exemple, à la crainte de contrister et perdre ce saint hoste, comme faisoit David, disant : Seigneur, ne vous departés point de moy; — ou comme les deux pelerins d'Emaüs, qui luy disoient : Demeurés avec nous, car il se fait tard; — à la confiance et force d'esprit avec David : Je ne craindray nul mal, parce, Seigneur, que vous estes avec moy; — à la joie d'esprit, à l'exemple de la bonne Lia, laquelle voyant qu'elle avoit conceu un enfant en son ventre, s'escrioit par tout de joye : Ce sera maintenant que mon mary m'aymera : car ayant ainsi en nous-mesme le Fils de Dieu, nous pouvons bien dire : C'est maintenant que Dieu le Pere m'ayme; ou bien comme Sarra, laquelle ayant Isaac, disoit : Maintenant Dieu m'a fait une joye, et quiconque l'entendra s'en resjouïra avec moy : et il est vray aussi que les anges font feste autour de ce saint sacrement, et de ceux qui l'ont receu (comme dit S. Chrysostome); — à l'amour comme l'Espouse, laquelle en cette consideration disoit : Mon bien-aymé est à moy, et moy je suis à luy; il demeurera entre mes mammelles, c'est

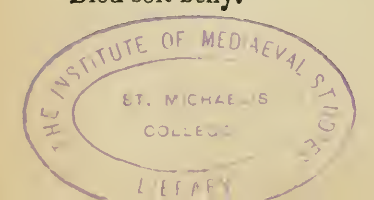
à dire, sur mon cœur; j'ay trouvé celuy que mon ame cherit, je le conserveray joyeusement; — à l'action de graces, par les paroles que Dieu mesme dit à Abraham, quand il luy eut voüé le sacrifice de son fils : car nous pouvons humblement les adresser à Dieu le Pere qui nous donne son propre Fils en viande : O Seigneur, parce que vous m'avés fait cette grande grace, je vous beniray de benedictions immortelles, et multiplieray vos loüanges comme les estoiles du ciel; — à la resolution de le servir, par les parolles de Jacob, apres qu'il eut veu la sainte eschelle : Dieu sera mon Dieu, et la pierre de mon cœur cy-devant endurcy sera sa maison. Et ainsi on peut tirer mille affections de la sainte communion.

Encore se faut-il servir de l'imagination, pour nous ayder à bien festoyer nostre hoste. Or nous les pouvons faire diverses; les plus utiles sont de nostre Dame et de S. Joseph : combien de gousts et consolations pendant l'enfance de nostre Seigneur, quand ils le portoient en leurs bras, et sur leur poitrine, quand ils le baisoient, et que de ses divins bras il les accolloit soüefvement! et puis considerer que nous sommes faits semblables à eux par la communion, en laquelle nostre Seigneur vient bien plus à nous, que s'il nous baisoit et accolloit. Et quant à nostre Dame, imaginons-nous quelle fut son ardeur interieure, sa devotion, son humilité, sa confiance, et son courage, quand l'ange lui dit : Le saint Esprit surviendra en toy, et la vertu du Tres-Haut t'obombrera, et partant ce qui naistra de toy sera nommé Fils de Dieu; car il n'y a rien qui soit impossible envers Dieu. Il ne faut point douter que son beny cœur ne s'ouvrist tout entierement aux rayons de ces parolles, qu'il ne s'approfondist dessous tant de benedictions, et qu'à mesure qu'elle entendoit que Dieu luy donnoit son cœur propre, qui est son Fils, elle ne le donnast reciproquement à Dieu, et qu'alors cette supersainte Dame ne fondist en charité, et pouvoit dire : Mon ame s'est liquefiée, ou fonduë, quand mon bien-aymé a parlé. Or

quant à nous, nous recevons une pareille grace en la communion; car non un ange, mais bien Jesus-Christ mesme, nous asseure qu'en icelle la vie eternelle se rencontre, et que si nous l'aymons, le saint Esprit vient en nous, et luy et son Pere y font leur demeure. O Dieu! que de suavités et douceurs! Et partant, l'ame peut bien dire comme nostre Dame, apres cette consideration: Voicy la servante du Seigneur, me soit fait selon sa parolle! Et quelle parolle? selon la parolle qu'il a dite de sa sacrée bouche, que qui le mange, il demeure en luy, et luy demeure en celuy qui le mange; qui le mange vivra pour luy, par luy, et en luy, et ne mourra point eternellement. C'est pourquoy il est mesmement bon de dire, apres la communion, le saint Cantique de nostre Dame, appellé le *Magnificat*, et le bien considerer et peser, et pour ce faire il est requis d'en sçavoir la signification en françois.

Je n'ay rien dit du nettoyement de la conscience, qui se fait par la confession, parce que chacun sçait qu'il le faut faire, ou le soir devant, ou le matin, et ce avec un grand soin et humilité.

Vous trouvés peut-estre bien longue cette instruction; mais il faut que vous sçachiés deux choses: l'une, que vous ne devés pas faire tout cecy tout à un coup, mais seulement vous en servir à mesure que vous connoistrés en avoir besoin, et en prendre ce qui vous aggréera; l'autre, c'est que je vous ay couché cette preparation assez au long, afin que vous en puissiés ayder les autres, qui en auront necessité. Au demeurant, parce que le plus grand moyen de profiter en la vie spirituelle, c'est la devote communion, je vous la recommande; et ayés soin que nulle ne la fasse par maniere d'acquit, ou de coustume, mais toujours pour glorifier Dieu en icelle, et s'unir à luy, et prendre force pour supporter toutes les tentations et afflictions. Ainsi soit-il. Dieu soit beny.



TRAITÉ XII.

DE L'EXERCICE DU SOIR

ET DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

L'examen de conscience, qui se fait tousjours avant d'aller e coucher, se pratique ainsi :

1. On remercie Dieu de sa conservation de la journée passée.

2. On s'examine comme on s'est comporté en toutes les heures du jour, considerant où, avec qui et en quelle occupation on a esté.

3. Si on trouve que l'on ait fait quelque bien, on en rend graces à Dieu; si quelque mal en pensées, paroles ou œuvres, on en demande pardon à sa divine Majesté, avec resolution de s'en confesser à la premiere occasion, et de s'en amender soigneusement.

4. On recommande à la divine providence son corps, son ame, l'Eglise, ses parents, ses amis. On prie nostre Dame, le bon ange et les saints de veiller sur nous et pour nous; et avec la benediction de Dieu, ou va prendre le repos necessaire.

5. C'est un advis et une pratique salutaire de se mettre en l'estat où on voudroit estre trouvé à l'heure de la mort.

Cet exercice ici ne doit estre jamais oublié, non plus que celui du matin : car par celuy du matin vous ouvrés les fenestres de vostre ame au soleil de justice, et par celui du soir vous les fermés aux tenebres de l'enfer.

EXAMEN
SUR LES COMMANDEMENS DE DIEU.

COMMANDEMENT PREMIER.

Un seul Dieu tu adoreras.

1. Touchant la foy.

C'est pecher contre ce commandement, de douter volontairement, ou ne pas croire quelques articles ou verités de la foy.

Soutenir ou defendre quelque opinion heretique, de parolles, ou par quelque autre signe exterieur.

Vouloir rechercher ou penetrer trop curieusement les choses de la foy.

Approuver les conduites ou façons de faire des heretiques, et s'exposer avec quelque scandale et danger à leur conversation et frequentation.

Assister à leur presche, lire leurs livres, ou en garder de prohibés par l'Eglise.

Ignorer, ou ne se pas mettre en peine de sçavoir les choses necessaires à salut, comme les commandements de Dieu, de l'Eglise, le *Pater,* le *Credo,* et autres choses d'obligation à son estat et à sa condition, par une negligence coupable.

User de superstition, soit de parolles ou par billets, pour la santé ou autre chose.

Avoir recours aux devins, faire dire sa bonne adventure, user des charmes, ligatures ou autres malefices, pour soy ou pour d'autres.

Donner creance aux songes ou autres observations vaines et superstitieuses.

2. Touchant l'esperance.

Presumer de la misericorde de Dieu, et sous ce pretexte

pecher plus librement, se flattant d'un bon *peccavi* à la mort, ou d'estre sauvé sans faire de bonnes œuvres.

Avoir plus d'esperance aux secours des creatures que de Dieu.

Desesperer de la misericorde de Dieu, et par là lascher la bride à ses dereglemens, et pecher plus impunement.

Tenter Dieu, et vouloir l'obliger à faire des miracles, sans travailler ni cooperer aux ordres de sa providence.

3. Touchant la charité.

Murmurer contre Dieu, et se plaindre de lui dans les afflictions et traverses.

Preferer son interest, son plaisir ou quelque creature, à Dieu et à son amour, et estre disposé plutost de l'offenser que de renoncer à semblables interests, ou que de subir quelque deshonneur ou infamie.

Se laisser aller interieurement ou exterieurement à quelque malediction ou blasphéme contre Dieu, contre les saints, ou contre d'autres creatures.

Avoir de la haine ou du mespris pour Dieu, pour les choses qui regardent son honneur et sa gloire, ou qui regardent le salut.

S'exposer au danger d'offenser Dieu mortellement, et n'avoir recours à lui dans les tentations.

Se plaire ou se vanter des pechés que l'on a commis, et avec scandale.

Tourner en raillerie les parolles de l'Ecriture sainte ou les ceremonies de l'Eglise, et les personnes ou les choses consacrées à Dieu.

Se mocquer des personnes qui font profession de pieté, et en destourner les autres par railleries ou par menaces.

Faire les mesmes railleries sur les sacremens, les images, les pelerinages, et semblables actions saintes et pieuses.

Avoir honte de faire le bien et les actions de la religion,

comme prier Dieu soir et matin, devant et apres le repas, et pratiquer les autres exercices de pieté par respect humain, ou par une trop lasche connivence.

User de parolles de malediction, ou execration, par maniere d'imprecation, sur soy ou sur d'autres, comme *le diable me guarisse, le diable m'emporte, Dieu me damne,* et semblables.

COMMANDEMENT II.

Dieu en vain ne jureras.

Jurer sans necessité ou jugement, quoy que avec verité et non en chose mauvaise.

Jurer faux ou douteux, quoy que en chose legere.

Jurer et promettre de faire quelque mal; c'est un double peché de l'accomplir.

Jurer de faire ce que l'on n'a pas l'intention d'accomplir, ou le negliger si l'on en a eu le dessein.

Provoquer d'autres à jurer, ou à ne pas garder leur serment estant juste.

Jurer avec execration ou imprecation, par exemple, *le diable m'emporte, Dieu me damne,* et semblables.

Faire un faux serment en justice, et denier la verité estant interrogé juridiquement.

Solliciter d'autres à faire le semblable, par promesse ou par menaces : l'on est obligé à restitution, s'il s'est ensuyvy du dommage.

Jurer à tout propos, soit faux, soit vray, sans aucune necessité ni raison.

Se donner au demon, sa femme, ses enfants ou autres, par emportement et scandale.

Faire des vœux sans se mettre en peine de les accomplir, ou differer longtems à le faire.

Faire vœu de choses qu'on n'a pas dessein d'accomplir.

Faire vœu de ne pas faire quelque bien, ou de faire quelque mal, ou quelque bien à mauvaise fin.

Proferer par mespris ou execration le nom de Dieu, ou les membres sacrés de nostre Seigneur, comme sa mort, sa teste, son sang, et semblables reniemens et blasphémes : dire si c'est par habitude ou surprise, par colere, emportement et scandale.

COMMANDEMENT III.

Les dimanches tu garderas.

Manquer à entendre la messe les jours de festes ou de dimanches, ou une notable partie, sans cause legitime.

S'exposer au danger de ne la pas entendre, ou les autres.

Y manquer d'attention interieure, soit par distraction volontaire, soit en causant, ou regardant çà et là avec scandale.

Manquer à y faire assister ceux que l'on a en sa charge.

N'avoir aucun soin d'assister aux prosnes, sermons, catechismes, vespres, et autres offices divins.

Travailler ou faire travailler ces jours-là sans cause legitime. Dire si ç'a esté un temps notable et avec scandale.

Employer la pluspart de ces mesmes jours aux jeux, à la comedie, bals, danses, promenades, à l'ivrognerie, ou autres debauches plus honteuses.

Troubler le service ou scandalizer le prochain par des paroles et entretiens de choses profanes, dans l'eglise durant le service divin, ou autres indecences et irreverences profanes et scandaleuses.

S'y entretenir en des regards lascifs, curieux, ou desirs de choses vaines, sales et profanes.

Y aller pour voir et pour estre veu, à mauvais dessein ou par vanité, avec des habits ou en des postures immodestes.

Manquer à se confesser tous les ans, et recevoir la sainte communion à Pasques.

Manquer à s'examiner comme il faut, en danger de faire une confession sacrilege, ou faute de quitter l'occasion du peché, ou de restituer le bien ou reputation du prochain, et de communier indignement.

Profaner l'eglise, ou les lieux saints, par effusion de sang, ou par quelque impureté volontaire.

Participer aux divins offices ou sacremens en estat d'excommunication, ou lié de quelque censure ecclesiastique.

Manquer à reciter le breviaire, ou aux prieres d'obligation, au total ou à une partie notable, ou sans l'attention requise.

Le faire avec lascheté ou desgoust des choses saintes et sans la reverence et le respect deu à Dieu et à sa sainte presence.

Frequenter les tavernes et cabarets durant le service divin, ou induire les autres au mesme desordre avec scandale. Les cabaretiers qui les reçoivent sont egalement coupables.

COMMANDEMENT IV.

Pere et mere honoreras.

Pour les enfans.

Manquer à porter honneur et respect aux peres, meres, tuteurs et proches parents.

Leur tesmoigner du mespris par paroles ou signes exterieurs.

Mesdire d'eux, s'en plaindre ou murmurer en son cœur, publier leurs desordres ou infirmités cachées.

Leur respondre insolemment, leur donnant sujet de se fascher et de se mettre en colere.

Avoir honte d'eux, ou les mespriser à cause de leur pauvreté ou autre infirmité.

Leur porter haine ou aversion dans son cœur.

Leur souhaiter la mort ou autre mal, pour ne pouvoir souffrir leur chastiment ou reprehension.

Leur desobeïr en chose notable ou legere par mespris de leur personne.

Lever la main sur eux, les frapper, ou en avoir la volonté.

Souhaiter leur mort pour en estre desfait, ou avoir leurs biens, charges, dignités ou heritages.

Leur manquer en leurs besoins, necessités et maladies.

Manquer à l'execution de leur testament, legs pieux, et à faire prier Dieu pour leurs ames.

Par trop d'attache ou interest de famille, ne se pas soucier d'offenser Dieu pour venger leur querelle.

Manquer à l'obeïssance et respect deus aux superieurs ecclesiastiques et civils, en choses justes et raisonnables.

Parler mal des superieurs ecclesiastiques et seculiers, ou prester l'oreille à ceux qui en disent du mal.

N'assister pas ses parents (qui sont les premiers pauvres) dans l'extréme ou pressante necessité, par dureté de cœur, les renvoyant ou traittant rudement de paroles.

Derober le bien des parents pour friponner et faire debauche.

Pour les peres et meres.

Donner des maledictions et imprecations aux enfans.

N'avoir pas soing de leur instruction et education en la crainte de Dieu et choses necessaires à salut.

Ne les chastier et corriger de leurs fautes.

Ne veiller pas sur eux et sur leurs desportemens, ne les occupant pas en des exercices honnestes qui les destournent de l'oisiveté et des mauvaises compagnies.

Leur commander choses mauvaises, ou ne les en destourner pas, s'ils s'y portent.

Leur donner mauvais exemple par jurement ou blasphémes, paroles deshonnestes, emportemens, ivrogneries, ou autres actions mauvaises.

Les destourner du service de Dieu par une affection trop tendre et dereglée.

Ne les occuper pas, ny ne leur faire pas apprendre quelque vocation, pour les pourvoir en des estats et conditions selon Dieu.

Amasser des biens par des voies injustes, pour les advancer à des charges ou professions par-dessus leur estat et condition.

Desirer leur mort, les outrager sans rayson, ou donner des imprecations par emportement et colere.

Preferer les uns aux autres, et leur donner sujet de haines, de querelles et jalousies.

Les engager temerairement, et sans vocation, à la religion ou à l'estat ecclesiastique, par voies illicites et simoniaques, ou les marier contre leur gré, etc.

S'approprier et employer à son usage les revenus de leurs benefices.

Les meres hazardant leur fruit, pour ne se pas choyer et conserver.

Differer le baptesme des enfants par des raysons et considerations humaines, ou par negligence.

Pour les personnes mariées.

Avoir des haines ou aversions l'un contre l'autre.

Faire mauvais menage, ou vivre en querelle ou divorce, et combien de tems.

Pecher dans l'ordre du mariage, crainte d'avoir trop d'enfans, ou par autres dereglemens, et si refusant ou ne se rendant pas ce qu'ilz se doivent, sans sujet.

Outrager, exceder et maltraiter sa femme.

Ne se rendre pas les secours et assistances reciproques dans les maladies, ou autres besoins et necessités.

Desobeïr au mari sans cause legitime, et le provoquer à jurement, colere, et à offenser Dieu.

Pour les serviteurs et servantes, et autres domestiques ou apprentis.

Mespriser leur maistre et maistresse, et en mal parler.

Leur manquer de respect et d'obeissance es choses justes et raisonnables.

Par leur mauvais soin et negligence leur causer quelque dommage.

Manquer de fidelité, faysant tort à leurs biens, les dissipant ou en mal usant contre leur gré.

Desobeïr en choses notables, et donner subjet de colere.

Obeïr en choses mauvaises, par respect ou molle complaysance.

Reveler les secretz prejudiciables aux affaires des maistres et maistresses.

Pour les maistres et maistresses.

Manquer à l'instruction necessaire à salut aux serviteurs et domestiques.

Ne veiller pas sur leurs desportemens, et par là donner lieu à quelque dereglement ou offense de Dieu.

Manquer à les corriger quand ilz offensent Dieu, ou manquent à leur devoir en chose considerable.

Leur tolerer ou commander le mal, ou ne les en destourner pas, par lascheté ou negligence.

Les y porter par commandemens, sollicitations ou mauvais exemples.

Ne les assister pas corporellement et spirituellement dans leurs maladies.

Les empescher d'assister à la messe les jours d'obligation, de recevoir les sacremens, et de s'acquitter des autres devoirs d'un chrestien.

Les injurier, exceder et maltraiter sans raison, par emportement et colere.

Les surcharger de travail par-dessus leurs forces.

Manquer à leur enseigner et monstrer legitimement ce qui est de leur vacation dans le tems de leur apprentissage.

Retenir ou retrancher leur salaire, ou en differer le payement avec dommage.

(Ici tout superieur soit ecclesiastique ou seculier, selon son degré, son pouvoir et authorité, s'examinera sur ses obligations et ce qu'il doit à ses inferieurs; et reciproquement tout inferieur à l'égard de ses superieurs.)

COMMANDEMENT V.

Homicide point ne seras.

Porter haine à quelqu'un avec desir de luy faire tort ou de se venger. Dire le tems et la durée.

Souhaitter la mort ou quelque grand mal à quelqu'un. Dire quel mal et en quoy.

S'emporter de colere contre quelqu'un, avec desir de luy nuire.

Prendre playsir et s'arrester aux pensées et intentions de se venger, quoy que on n'ait pas dessein de l'executer.

Commettre homicide par effet ou de volonté seulement, user de sortilege, poison, ou autre chose à cest effet.

Procurer l'avortement par drogues, ou pour ne s'estre pas assez conservée, par negligence, desespoir, ou autrement.

Causer la mort ou estouffement des petits enfans, les couchant dans le lit, ou par quelque autre negligence notable.

Par querelle, battre, frapper, outrager, blesser, tuer, autoriser et approuver, et porter à le faire en son nom, donner ayde, conseil et protection à cest effet. Dire la qualité des personnes ; si pere, mere, frere, parens, prestres, religieux, etc., y ayant excommunication en ce cas.

Ne vouloir pas se reconcilier ou demander pardon, ou le refuser en estant sollicité, ny satisfaire à l'injure qu'on a faitte.

Par haine et rancune ne vouloir ny parler, ny voir, ny saluer le prochain, au scandale de ceux qui le voyent et le cognoissent.

Protester de pardonner, mais ne vouloir ny voir, ny saluer apres la reconciliation et le raccommodement accordé.

S'exposer à quelque danger de la mort sans une juste necessité.

S'exposer volontairement au danger d'offenser Dieu, quoy que cela ne soit pas arrivé.

Procurer la mort spirituelle au prochain, ou par mauvais exemple, en luy commandant, conseillant, consentant, le loüant et le flattant dans son peché, ou luy donnant et promettant retraitte et protection pour mal faire, profitant avec luy du mal, ne disant mot, n'empeschant point et ne s'opposant point au mal, le pouvant et y estant obligé; ou enfin ne le descouvrant point à qui il appartient, pour y remedier.

Porter envie au prochain, s'attristant de son bien, et se resjouissant de son mal.

L'offenser notablement par injures, mocqueries, emportement et scandale.

Estre autheur de querelles, de procés, de haines, d'aversions et inimitiés entre parens, amis et estrangers. Dire le mal ou dommage qui s'en est ensuyvy.

Appeler en duel, respondre à l'appel, ou servir de second, s'en glorifier et s'en vanter.

Dans les pertes, et afflictions et infortunes, se desirer la mort ou quelque autre mal; se dire des imprecations.

Manquer à faire l'aumosne et assister le prochain en sa pressante ou extréme necessité, le pouvant, et voyant en conscience estre obligé de le faire.

COMMANDEMENS VI ET IX.

Luxurieux point ne seras.

S'arrester volontairement et prendre playsir aux pensées deshonnestes, ou mesme aux choses que l'on a pensées avec desir de les effectuer. Dire la qualité des choses ou des personnes que l'on a pensées ou desirées.

Avoir des entretiens en choses deshonnestes avec d'autres pour s'en instruire, ou pour provoquer les autres au mal, ou pour le simple playsir qu'on y prend.

Dire des paroles à double entente, par galanterie ou pour solliciter à pecher, avec scandale de ceux qui les entendent; en dire par maniere d'injure et par colere, avec scandale.

Entendre les mesmes choses de ceux qui les proferent, en rire, et n'avoir point le courage de les corriger ou d'en destourner le discours.

Lire des livres où escrits des choses deshonnestes, avec playsir et danger de quelque deshonnesteté; ou mesme d'autres livres, quoy que bons, avec le mesme peril, par curiosité et sans aucune necessité.

Donner consentement au desir de quelque action deshonneste, quoy que de peu de durée dans la volonté.

Faire des regards lascifs sur des figures, tableaux, nudités, ou trop curieux et trop arrestés sur des personnes ou sur quelque partie indecente, sur soy ou sur d'autres, sans necessité. Dire quel mal ou accident il en est arrivé.

S'exposer au danger de pecher, allant ou passant par des lieux suspects, ou à dessein d'y voir ou d'estre veu sans necessité.

Avoir des attaches et des amitiés sensuelles avec des personnes de mesme ou different sexe, et par des entretiens trop libres et dangereux pour la pureté. Dire le tems, la durée, ce qui en est arrivé, et le scandale qu'on a donné.

Se plaire volontairement au ressouvenir du peché commis, quel il est, et combien de fois.

Faire des attouchemens impurs sur soy ou sur d'autres. Quel desordre ou accident s'en est ensuyvy; dire si on a pensé à femme ou à fille en ces occasions.

Faire des baisers lascifs et semblables folastreries. Dire l'intention et le motif, et ce qui s'en est suyvy.

Commettre par effet le peché d'impureté. Dire avec quelle personne, parente ou alliée, mariée ou non, ou consacrée à Dieu, ou d'une maniere encore plus execrable.

S'entremesler ou solliciter pour faire commettre le peché deshonneste aux autres, par lettre, message, presens, signes ou actions deshonnestes, quoy que le mal n'ait esté executé.

Faire des cajoleries ou muguetteries, promesses de mariage, intimider ou user de violence, ou autres artifices pour commettre le mal.

Se vanter du mal commis en secret, et diffamer les personnes dont on a abusé. Quel mal ou scandale en est arrivé.

Demeurer dans l'occasion prochaine, nourrir les mauvaises habitudes de ce peché public ou secret, sans se mettre en peine de se retirer ou corriger.

Aller aux danses, comedies, et autres compagnies, avec danger de consentir au peché.

S'habiller, parer et farder, à dessein de provoquer à lubricité, etc.

COMMANDEMENS VII ET X.

Les biens d'autruy tu ne prendras ny convoiteras, etc.

Desirer d'avoir et posseder le bien d'autruy injustement; estre determiné d'en amasser à toutes mains.

Le prendre, le derober, et retenir effectivement contre l'intention de celuy à qui il appartient. Dire quelle somme, la nature et combien.

Porter dommage aux biens d'autruy, comme bleds, vignes, heritages, animaux, etc. quoy qu'on n'en ait pas profité. Obligation de restituer.

Ne pas payer ses debtes ou restituer, le pouvant. Dire quel dommage en ont souffert les creanciers.

Intenter des procés injustement, y faire quelque fraude, ou nuire au bon droit d'un autre en justice. Dire quel dommage s'en est ensuyvy.

Ne pas rendre les choses trouvées, et se les approprier, sçachant à qui elles appartiennent, ou ne s'en voulant informer.

Achepter des choses qu'on sçait ou doute estre derobées, receler ou proteger ceux qui en font mestier.

Perdre ou mal menager les choses que l'on a par emprunt, en garde ou en depost, par negligence ou autrement.

Frauder en vendant ou acheptant, en quelque maniere que ce soit.

Jurer pour vendre plus cher ou achepter à meilleur marché.

Bailler son argent à interest, et commettre usure en quelque maniere illicite que ce soit, soit dans les contrats ou dans les prests.

Employer la fausse monnoye, le sachant ou en doutant.

Recevoir salaire pour quelque charge, office, commission ou employ, et ne s'en point acquitter fidellement.

Differer ou frauder les loyers des serviteurs ou le salaire des ouvriers. Dire le dommage qu'ils en ont souffert, et restituer.

User de fraude au jeu, et jouer avec des enfans de famille, ou personnes qui ne peuvent pas aliener.

Frauder les dixmes deues à l'Eglise, ou autres justes impositions.

Posseder quelque benefice par confiance, simonie ou autres voyes illicites, ou servir de mediateur en semblable trafic.

Participer, en quelque maniere que ce soit, au larcin d'autruy, soit pour le boire et le manger, soit en donnant conseil, loüant, approuvant ou n'empeschant pas, le pouvant.

Negliger de sçavoir les choses necessaires à sa condition pour s'en bien acquitter, comme juges, procureurs, notaires, avocats, medecins, etc. Dire le dommage ensuyvy, et le restituer.

Ayant commandement dans les armées, ou estant chef,

gouverneur de ville et de province, commettre injustices, les souffrir et autoriser en ceux que l'on a en charge, dans les gouvernemens, garnisons, quartier d'hyver, ou dans les routes et passages. Dire le dommage et faire restitution.

COMMANDEMENT VIII.

Faux tesmoignage ne diras, etc.

Rendre faux tesmoignage en justice, jurant contre ce que l'on sçait, ou affirmant ce que l'on ne sçait pas, ou dont on doute.

Suborner des tesmoins, et induire les autres à faire un faux serment.

Se rendre accusateur, ou denonciateur en justice, d'une fausseté.

Rendre une sentence injuste, estant juge ou arbitre, au prejudice d'un tiers.

Mentir au prejudice d'autruy en chose de consequence, ou faire des mensonges joyeux ou officieux seulement.

Faire des plaintes et murmures contre la vie et conduite des personnes eminentes en dignité, prelats, magistrats, religieux, et personnes de pieté.

Juger temerairement des actions du prochain sur de foibles apparences et fondemens, debitant ces jugemens comme des verités, mesme avec sermens. Dire le tort qui s'en est ensuyvy.

Dire et publier les calomnies du prochain par paroles, escrits et libelles diffamatoires, imposant des crimes qui ne sont pas.

Dire des medisances, et detracter la reputation du prochain, publiant les vices secrets ou connus de peu. Dire si c'est devant peu de personnes, ou plusieurs.

Faire affront, et traiter le prochain avec contumelie, luy reprochant ses vices et defauts publiquement avec scandale et confusion.

Interpreter en mal les bonnes actions et intentions du prochain. Dire le motif et l'intention.

Amoindrir notablement la bonne reputation du prochain, le decreditant ou ne defendant pas son honneur, y estant obligé et le pouvant. Dire l'intention et le motif.

Prester l'oreille et donner creance aux medisances, y prenant playsir, et n'en destournant pas le discours.

Semer la dissension, et causer de la desunion par de mauvais rapports; et quel mal s'en est ensuyvy.

Promettre et ne pas garder sa promesse en chose de consequence; et quel mal s'en est ensuyvy.

Reveler les secretz au prejudice du prochain, soit qu'il y aille du bien public ou du particulier. Dire le mal qui en est arrivé.

Ouvrir les lettres du prochain sans cause raisonnable; et quel mal s'en est ensuyvy.

(Quant aux *Commandemens de l'Eglise,* outre ce qui en a esté remarqué sur le troisieme du Decalogue, on pourra s'examiner sur les articles suivans).

Manquer à se confesser tous les ans à Pasques à son propre curé, ou faire choix d'un confesseur qui n'a pas l'authorité, ou qui manque de capacité.

En se confessant manquer à quelques-unes des cinq conditions requises, savoir :

1. A examiner sa conscience, ne prenant pas le tems et le lieu convenable pour cela.

2. A produire un acte de contrition sur ses pechés.

3. A faire un ferme propos de s'amender, et de quitter toute occasion prochaine de retomber dans le peché.

4. Retenir à escient quelque peché mortel en se confessant par honte ou autrement.

5. Manquer à la penitence enjoincte, soit pour la restitution du bien ou de la reputation du prochain.

Manquer à communier dans la quinzaine de Pasques, ou le faire indignement.

Manquer au jeusne ordonné par l'Eglise, le pouvant et y estant obligé.

Manger de la viande aux jours defendus, y provoquer les autres, en vendre et apprester pour contribuer au desordre et transgression des libertins.

Manquer d'obeïr à l'Eglise dans la publication des monitoires, refusant de satisfaire ou venir à revelation.

(Pour les *pechés capitaux,* la plupart ayant esté touchés dans ce qui a esté remarqué sur les commandemens de Dieu et de l'Eglise, il suffira de s'examiner sur les choses suivantes).

Desirer et rechercher desordonnement l'estime, la gloire, et l'approbation des hommes. Dire ce que l'on a fait pour cela.

Mespriser et avilir les autres pour s'en attribuer et exalter davantage.

Se glorifier et vanter de ce que l'on n'a pas, ou du mal qu'on a commis.

Rechercher avec ambition les charges, offices, benefices et employs dont on est incapable.

Exceder en habits, meubles, depenses de table et autres choses, par ostentation et pour se faire estimer.

Feindre par hypocrisie avoir plus de vertu et de capacité qu'on n'en a, pour acquerir de l'estime, ou faire mieux ses affaires.

Par trop d'empressement et d'application aux affaires et commodités temporelles, negliger les choses du salut, comme de prier Dieu tous les jours, le servir les festes et dimanches, frequenter les sacremens, etc.

Manquer par avarice à la depense raisonnable pour l'entretien de sa famille, ou en dissiper le bien par prodigalité et depenses excessives, aux jeux, meubles, habits, bastimens, et autres superfluités.

Exceder au boire et manger au prejudice de sa santé, et au scandale du prochain, depensant au cabaret ce qui est necessaire pour la subsistance de sa famille.

On ne met ici rien des pechés que chacun peut commettre dans son employ et dans sa condition ; suffit que chacun estant obligé de sçavoir les devoirs et obligations de son estat, pour s'en bien acquitter, il peut aussi facilement cognoistre les manquemens qu'il y a faits, pour s'en accuser dans la confession.

XI.

PETIT REGLEMENT DE L'EMPLOY DU TEMS ET DES EXERCICES DE LA JOURNÉE.

I. Le matin faites la meditation avec la preparation à la journée marquée.

II. Ajoutez le *Pater,* l'*Ave,* le *Credo,* le *Veni Creator,* et l'*Ave maris stella,* l'*Angele Dei. etc.*. et une courte orayson pour les saints protecteurs.

III. Saluez tous les Saints avec cette orayson vocale :

Sancta Maria et omnes sancti, intercedite pro nobis ad Dominum, ut nos mereamur ab eo adjuvari et salvari, qui vivit et regnat in sæcula sæculorum.

Amen.

Sainte Marie et tous les saints, intercedez pour nous aupres du Seigneur, afin que nous meritions d'estre aydés et sauvés par celui qui vit et regne dans tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

IV. Ayant salué les saints qui sont au ciel, dites un *Pater* et l'*Ave,* pour les fideles trespassés ; et ainsi vous aurez visité toute l'Eglise, dont une partie est au ciel, l'autre en terre, et l'autre sous terre.

V. Oyez tous les jours la messe, selon la methode marquée cy-dessus.

VI. Soit à la messe, soit le long du jour, que le chapelet se dise tous les jours le plus affectueusement qu'il se peut.

VII. Le long du jour frequentes oraysons jaculatoires, surtout quand l'heure sonne : cette devotion est utile.

VIII. Le soir avant souper un peu de recollection, avec cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* aux playes de nostre Seigneur, etc.

La recollection se pourra faire avec une entrée de l'ame par forme de retraitte en l'une des playes de nostre Seigneur, pour les cinq jours, le sixieme dans les espines de la couronne, et le septieme dans son costé percé, commençant la semaine et la finissant par là, c'est à dire le dimanche revenir à ce cœur.

IX. Le soir, une heure ou demi-heure apres souper, se retirer et dire le *Pater,* l'*Ave, Credo,* et *Confiteor* jusques à *meâ culpâ;* et finir, apres l'examen de conscience, par les Litanies de la Sainte Vierge.

X. Tous les jours, une bonne demi-heure. de lecture spirituelle.

XI. Les festes et dimanches, assister à vespres, et dire l'office de nostre Dame.

XII. S'il arrive de laisser quelque chose de ce que dessus, n'en avoir point de scrupule; car voicy la regle generale de nostre obeyssance : Il faut tout faire par amour, et rien par force. Il faut plus aymer l'obeyssance que craindre la desobeyssance.

XIII. Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celuy qui forclot l'obeyssance, car c'est la liberté de la chair; mais celuy qui forclot la contrainte et le scrupule, ou l'empressement.

XIV. Si vous aymez fort l'obeyssance et sousmission, je veux que, s'il vous vient occasion juste et charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espece d'obeyssance; et que ce manquement soit suppleé par l'amour.

XII.

AVIS

POUR PASSER SAINTEMENT LA JOURNÉE.

Pendant les affaires de la journée, il faut, le plus que l'on peut, regarder souvent à nostre Seigneur Jesus-Christ, et se ressouvenir du point de la meditation que l'on a le plus gousté et ressenty ; comme si la douceur de ses yeux nous a esté agreable, nous nous les representerons, en disant : Jà ne vous plaise, mon Sauveur, que je fasse chose qui puisse offenser vos yeux ; et ainsi des autres.

Il est bon aussi d'avoir certaines paroles emflammées qui servent de refrain à nostre ame, comme : Vive mon Dieu ! vive Jesus Dieu de mon cœur !

Quand l'horloge sonne, il est bon de se ressouvenir qu'il est autant passé de cette vie mortelle, et se ressouvenir de la derniere heure qui sonnera pour nous : on pourra dire, faisant le signe de la croix sur nostre cœur : Il faut mourir ! D'autres fois, nous souvenant que nous nous acheminons à l'eternité, dire : Beny soit Dieu, Dieu soit loué. Quelquefois, nous repentant des heures inutilement passées : Dieu me donne la grace de mieux faire. D'autres fois simplement : *Jesus, Maria*, Dieu me soit en ayde, Dieu soit avec nous.

EXERCICE POUR LE SOIR.

Il ne faut jamais oublier l'examen de conscience, tel que tous ces petits livrets nous l'enseignent.

En se despouillant, il est bon de dire avec Job[1] : Je suis sorti nud du ventre de ma mere, nud j'y rentreray : se ressouvenant qu'il faut tout laisser.

Se couchant, il faut se ressouvenir du tombeau ; et comme on se couche pour le repos temporel, il faut avoir memoire du repos eternel, et dire ce que l'on dira pour nous quand nous serons morts : *Requiem æternam*[2]. *Sancta Maria, mater Dei*[3], etc.

J'approuve qu'autant qu'il se peut, l'on s'endorme avec une contenance devote, comme les mains croisées sur l'estomac, ou jointes.

[1] Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc. Job, I, 21.

[2] Donnez-moy, Seigneur, le repos eternel. *Dans l'Office des morts.*

[3] Sainte Marie, mere de Dieu, priez pour nous, pauvres pecheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. *Salutation angelique.*

XIII.

EXERCICE DE LA SAINTE MESSE.

1. Estant arrivé à l'eglise, tandis que le prestre preparera le calice et le missel, mettez-vous en la presence de Dieu, et luy demandez la grace de luy rendre tout l'honneur qu'il pretend par ce divin sacrifice.

2. Au *Confiteor,* prosternez-vous en esprit devant Dieu, reconnoissez vos pechés, detestez-les et luy en demandez pardon par des actes fervents de contrition. Apres cela dites le chapelet, ou telles autres prieres que vous gousterez le plus, jusques à l'evangile.

3. Depuis l'evangile jusques à la preface, faites la profession de foy, recitant le *Credo,* protestant mentalement de vouloir vivre et mourir en la foy de la sainte Eglise.

4. Apres le *Sanctus,* pensez avec humilité et respect au benefice de la mort et passion de nostre Seigneur, le suppliant d'en vouloir appliquer le merite au salut de tout le monde, au vostre particulier, à la gloire et au bonheur des saints, et au soulagement des ames du purgatoire.

5. A l'eslevation, adorez tres-profondément le divin Sauveur, et l'offrez à Dieu son pere pour la remission de vos pechés et de ceux de tous les hommes, vous offrant vous-mesme avec toute l'Eglise en l'union de ce divin sacrifice.

6. Apres l'eslevation, remerciez-le tres-humblement de l'institution de ce tres-auguste sacrement, et de la grace qu'il vous a faite d'y pouvoir participer.

7. Au *Pater,* recitez-le avec le prestre vocalement, avec

autant d'humilité et de devotion comme si vous l'oyiez de la propre bouche de notre Seigneur.

8. A la communion du prestre, faites-la aussi reellement ou spirituellement, vous approchant de nostre Seigneur avec un saint desir d'estre uny à luy, et de le recevoir en vostre cœur.

9. Apres la sainte communion, contemplez nostre Seigneur assis dans vostre cœur, et faites venir devant luy vos sens et vos puissances, pour ouïr ses commandements et pour lui promettre fidelité.

10. A la benediction du prestre, recevez-la comme si elle estoit donnée par notre Seigneur Jesus-Christ mesme.

DÉVOTES

MEDITATIONS SUR TOUS LES MYSTERES

DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE,

TROUVÉES ÉCRITES DE LA MAIN DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,
ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

PETITE PREFACE

(Tirée d'Albinus Flaccus Alcuinus, liv. III des Offices divins).

On celebre la sainte messe en memoire de la passion de nostre Seigneur Jesus-Christ, comme il a commandé à ses apostres leur donnant son corps et son sang, et leur disant : *Hoc facite in meam commemorationem,* c'est à dire, faites cela en memoire de moy; comme s'il vouloit dire : Souvenes-vous de ce que j'ay enduré pour vostre salut, pratiques donc ce mesme mystere pour vous et pour les vostres.

L'entrée du prestre à l'autel (Jesus entre au Jardin).

Mon Seigneur Jesus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu estre saisi de crainte et de tristesse à l'instant de vostre passion, donnez-moy la grace de vous consacrer tous mes ennuis. O Dieu de mon cœur, aydez-moy à les endurer dans l'union de vos souffrances et tristesses, afin que par le merite de vostre passion ilz me soient rendus salutaires. Amen.

Au commencement de la Messe (Les prieres de Jesus au Jardin).

Mon Seigneur Jesus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu estre conforté lorsque vous priiez au jardin des Olives, faites que par la vertu de vostre orayson vostre saint ange m'assiste toujours en mes prieres.

Au Confiteor (Jesus est courbé en terre).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez sué du sang par tous vos membres et dans l'exces de vostre douleur, lorsqu'estant reduit à l'agonie vous priiez le Pere eternel au Jardin, faites que par le souvenir de vostre passion, je puisse participer à vos douleurs divines, et qu'au lieu de sang je verse des larmes pour mes pechés.

Au baiser de l'autel (Jesus est trahi par le baiser de Judas).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez enduré le baiser du traistre Judas, faites-moy la grace de ne vous trahir jamais, et de rendre à mes calomniateurs les offices d'une amitié chrestienne. Amen.

A l'epistre [1] (Jesus est mené prisonnier).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez bien voulu estre garrotté par les mains des meschants, rompez les chaisnes

[1] C'est-à-dire le prêtre va du côté de l'épître.

de mes pechés, et retenez-moy tellement par les liens de la charité et de vos commandements, que les puissances de mon ame et de mon corps ne s'eschappent point à commettre aucune chose qui soit contraire à vostre sainte volonté.

A l'Introït (Jesus est souffletté).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre conduit comme un criminel à la maison d'Anne, faites-moy la grace de ne pas estre attiré au peché par l'esprit malin, ou par les hommes pervers, mais d'estre guidé par vostre saint Esprit à tout ce qui est aggreable à vostre divine volonté. Amen.

Au Kyrie eleison (Jesus est renié par Pierre).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez permis d'estre trois fois renié en la maison de Caïphe par le prince des apostres, preservez-moy des mauvaises compagnies, afin que le peché ne me separe jamais de vous. Amen.

Au Dominus vobiscum (Jesus regarde Pierre, et le convertit).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui par un regard de vostre amour avez tiré des yeux de S. Pierre les larmes d'une veritable penitence, faites par vostre misericorde, que je pleure amerement mes pechés, et que je ne vous renie jamais de fait ou de parole, vous qui estes mon Seigneur et mon Dieu. Amen.

A l'Epistre (Jesus est mené chez Pilate).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre mené devant Pilate, et accusé faussement en sa presence, apprenez-moy le moyen d'eviter les tromperies des meschants, et de professer vostre foy par la pratique des bonnes œuvres. Amen.

Au Munda cor meum (Jesus est mené chez Herode).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estant en la presence d'Herode avez souffert les fausses accusations sans repliquer un seul mot, donnez-moy la force d'endurer courageusement les injures des calomniateurs, et de ne pas publier aux indignes les sacrés mysteres. Amen.

A l'Evangile. (Jesus est moqué et ramené devant Pilate).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez souffert d'estre renvoyé d'Herode à Pilate, qui devinrent amis par ce moyen, faites-moy la grace de ne pas craindre les conspirations que les meschants font contre moy, mais d'en tirer du profit, afin d'estre digne de vous estre conforme. Amen.

A l'ouverture du calice (Jesus est despouillé).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre despouillé de vos habits et cruellement fouetté pour mon salut, faites-moy la grace de me descharger des pechés par une bonne confession, afin de ne pas paroistre devant vos yeux despouillé des vertus chrestiennes. Amen.

A l'Offertoire (Jesus est fouetté).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre lié à la colonne, et deschiré à coups de fouets, donnez-moy la grace d'endurer patiemment les fleaux de vostre correction paternelle, et de ne vous point affliger dorenavant par mes pechés. Amen.

Lorsqu'on couvre le calice (Jesus est couronné).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre couronné d'espines pour moy, faites que je sois tellement piqué par les espines de la penitence en ce monde, que je merite d'estre couronné au ciel. Amen.

Lorsque le prestre lave ses mains (Pilate lave ses mains).

Mon Seigneur Jesus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui estant declaré innocent par la sentence du president Pilate, avez souffert les impostures et les reproches des Juifs, donnez-moy la grace de vivre dans l'innocence, et de ne me point inquieter de mes ennemis. Amen.

A l'Orate, fratres (Pilate dit aux Juifs : *Ecce homo*).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre bafoué pour moy en presence des Juifs, portant les marques de leurs risées, faites que je ne ressente point le chatouillement de la vaine gloire, et que je comparoisse au jugement sous l'enseigne de ces marques mystiques.

A la Preface (Jesus est condamné à mort).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu, quoiqu'innocent, estre condamné pour moy au supplice de la croix, donnez-moy la force de soutenir la sentence d'une mort cruelle pour vostre amour, et de ne redouter pas les faux jugements des hommes, et de ne juger personne injustement. Amen.

Au Memento pour les vivans (Jesus porte sa croix).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez porté la croix pour moy sur vos espaules, faites que j'embrasse volontairement la croix de la mortification, et que je la porte journellement pour vostre amour. Amen.

A l'Action (Sainte Veronique essuye d'un linge la face de nostre Seigneur).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estant dans le chemin par lequel vous marchiez au supplice de la croix, avez dit aux femmes qui pleuroient pour l'amour de vous, qu'elles devoient pleurer pour elles-mesmes, donnez-moy la grace de

bien pleurer mes pechés, donnez-moy les larmes d'une sainte compassion et d'un saint amour, qui me rendent aggreable à vostre sainte Majesté.

A la benediction des offrandes (Jesus est attaché en croix).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre attaché en croix pour mon salut, y attachant avec vous l'obligation de nos pechés et de la mort, percez ma chair d'une sainte crainte, afin qu'embrassant fortement vos commandements, je sois tousjours attaché à vostre croix. Amen.

A l'Eslevation de l'hostie (Jesus crucifié est eslevé).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre eslevé en croix, et exalté de la terre pour moy, retirez-moy des affections terrestres, eslevez mon esprit à la consideration des choses celestes. Amen.

A l'Eslevation du calice (Le sang de Jesus-Christ coule de ses playes).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez fait couler de vos playes salutaires la fontaine de vos graces, faites que vostre sacré sang me fortifie contre les mauvais desirs, et me soit un remede salutaire à tous mes pechés. Amen.

Au Memento pour les trespassés (Jesus prie pour les hommes).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estant attaché à la croix avez prié vostre Pere pour tous les hommes, mesme pour vos bourreaux, donnez-moy l'esprit de douceur et de patience qui me fasse aymer mes ennemis, rendre le bien pour le mal, suivant vostre exemple et vos commandements. Amen.

Au Nobis quoque peccatoribus (La conversion du larron).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez promis la gloire du

paradis au larron qui se repentoit de ses pechés, regardez-moy des yeux de vostre misericorde, afin qu'à l'heure de ma mort vous disiez à mon ame : Aujourd'huy tu seras avec moy en paradis. Amen.

Au Pater (Les sept paroles de Jesus en croix)

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estant attaché à la croix avez recommandé vostre sainte Mere au disciple bien aymé, et le disciple à vostre Mere, faites-moy la grace de me recevoir sous vostre protection, afin que me preservant parmi les dangers de cette vie, je sois du nombre de vos amis. Amen.

A la division de l'hostie (Jesus meurt en croix).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui mourant en la croix pour mon salut, avez recommandé vostre ame au Pere eternel, faites que je meure avec vous spirituellement, afin qu'à l'heure de ma mort je rende mon ame entre vos mains. Amen.

Quand le prestre met une particule de l'hostie au calice (L'ame de Jesus descend aux enfers).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui, apres avoir terrassé les puissances du diable, estes descendu aux enfers, et avez delivré les peres qui y estoyent detenus, faites, je vous prie, descendre en purgatoire la vertu de vostre sang et de vostre passion sur les ames des fidelles trespassés, afin qu'estant absoutes de leurs pechés, elles soient reçues dans vostre sein, et jouissent de la paix eternelle. Amen.

A l'Agnus Dei (La conversion de plusieurs à la mort de nostre Seigneur).

Mon Seigneur Jesus-Christ, plusieurs ont deploré leurs pechés par la consideration de vos souffrances : faites-moy la grace, par les merites de vostre passion douloureuse et

de vostre mort, de concevoir une parfaite contrition de mes offenses, et que desormais je cesse de vous offenser. Amen.

A la communion (Jesus est ensevely).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu estre enseveli dans un nouveau monument, donnez-moy un cœur nouveau, afin qu'estant ensevely avec vous je parvienne à la gloire de vostre resurrection.

A l'ablution (Jesus est embaumé).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez voulu mourir, estre embaumé, enveloppé d'un linge net par Joseph et Nicodeme, donnez-moy la grace de recevoir dignement vostre saint corps au sacrement de l'autel, et dans mon ame embaumée des precieux onguents de vos vertus. Amen.

Apres la communion (La resurrection de Jesus).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estes sorty victorieux et triomphant du sepulcre fermé et cacheté, faites-moy la grace que ressuscitant du tombeau de mes vices, je marche dans une nouvelle vie, afin que, lorsque vous paroistrez dans vostre gloire, j'y paroisse aussi avec vous. Amen.

Au Dominus vobiscum (Jesus apparoist à ses disciples).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez resjouy vostre chere Mere et vos disciples, apparoissant à eux apres vostre resurrection, donnez-moy cette grace, que puisque je ne puis vous voir en cette vie mortelle, je vous contemple en l'autre en vostre gloire. Amen.

Aux dernieres collectes (Jesus converse avec ses disciples pendant quarante jours).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui apres vostre resurrection avez daigné converser l'espace de quarante jours avec vos

disciples, et leur avez enseigné les mysteres de la foy, ressuscitez dans moy et m'affermissez dans la creance de vos divines verités. Amen.

Au dernier Dominus vobiscum (Jesus monte au ciel).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui estes monté au ciel en presence de vos disciples, apres avoir accomply le nombre de quarante jours, faites-moy la grace que mon ame se degouste pour vostre amour de toutes les choses de la terre; qu'elle aspire à l'eternité, et qu'elle vous desire comme le comble de la felicité. Amen.

A la benediction (La descente du saint Esprit).

Mon Seigneur Jesus-Christ, qui avez donné le saint Esprit à vos disciples perseverant unanimement en l'orayson, espurez, je vous prie, l'interieur de mon cœur, afin que le Paraclet trouvant un sejour aggreable en mon ame, l'embellisse par ses dons, de ses graces et de sa consolation. Amen.

Actions de graces apres avoir ouï la sainte Messe.

Mon Seigneur Jesus-Christ, Fils de Dieu, mon Redempteur, je vous remercie de ce que vous m'avez fait la grace d'avoir entendu aujourd'huy la sainte messe : je vous prie, par les merites de ce divin sacrifice, de me donner l'esprit et la force de resister tousjours à toutes les mauvaises tentations; afin que, sortant de ce monde, je sois digne du paradis. Ainsi soit-il.

XIV.

ADRESSE

POUR LA CONFESSION GENERALE,

DRESSÉE PAR S. FRANÇOIS DE SALES

EN FAVEUR DES PERSONNES DE LA COUR, POUR LES AIDER A BIEN VIVRE ET A BIEN MOURIR [1].

Quoiqu'il ne puisse guère rien être ajouté à ce qui a été dit et remarqué par notre saint prélat dans tout le cours de ses écrits et ouvrages de piété, touchant la confession particuliere et générale, que ce qui a été recueilli et rédigé dans ses livres, soit pour les avis et pratiques nécessaires devant, durant et après la confession, soit pour les élévations et les affections par lesquelles on peut s'exciter à une véritable contrition, et acquérir les autres dispositions requises à l'absolution sacramentale, et parfaite reconciliation avec Dieu; si est-ce que pour acquiescer au désir et à la dévotion de ceux qui, n'ayant pas en main les livrets cités par ce saint prélat, voudroient avoir en celui-ci une formule d'examen suffisante pour la confession générale; l'on y a voulu joindre la suivante, pour servir d'adresse à ceux qui croiront en avoir besoin, selon la qualité, espèce, nombre et autres circonstances de leurs péchés; quoiqu'il soit à désirer qu'auparavant de s'y appliquer on ait bien lu et conçu tout ce qui a

[1] Nous copions ici le titre donné à cette Adresse dans l'édition Blaise, quoiqu'il soit évident que la rédaction n'en est pas, du moins en entier, de la main de Saint François de Sales.

été dit ci-devant par ce grand saint touchant la confession et contrition, comme aussi tous les autres avis qu'il a donnés pour se purger non-seulement du péché, mais de toutes affections, attaches, occasions et dépendances du péché, ne se pouvant rien dire de plus pressant, ni de plus précis à ce sujet, surtout sans en omettre des élévations et pratiques qui peuvent disposer le cœur à une parfaite contrition, et à une entière résolution d'abandonner le péché, pour se convertir et rentrer en grace avec Dieu par une sincère et véritable confession.

Ce que l'on dit aux pauvres, aux simples et aux ignorants pour se bien disposer à la bien faire, doit être également pratiqué par les riches, par les spirituels et par les savants; et il s'en trouve peu qui n'aient besoin de faire une bonne fois une sérieuse réflexion sur toutes les démarches de leur vie, pour mettre ordre à leur conscience, remédiant aux fautes passées, et prenant leur mesure pour se préserver du péché à l'avenir. Pour cela donc trois choses sont nécessaires.

1. Avant toutes choses jetez les yeux sur un confesseur qui soit homme capable, d'expérience et charitable, auquel par avance vous puissiez ouvrir votre cœur, et lui faire connoître avec une entière confiance les inclinations et habitudes vicieuses qui vous portent au péché, non-seulement afin d'en recevoir les avis et conseils nécessaires pour vous en bien accuser dans la confession que vous lui en ferez, mais principalement pour prendre les précautions et remèdes convenables pour n'y plus tomber à l'avenir.

2. Ayant pris un temps raisonnable pour faire la recherche de vos fautes, partagez votre vie par certain âge jusques à l'heure présente, et voyez quelles dispositions et occasions vous avez eues d'offenser Dieu, soit dans les emplois, affaires, occupations, rencontre et conversations des personnes que vous avez fréquentées, ou en toute autre manière que vous pourrez remarquer, faisant attention à la pente et inclination

qui vous a plus particulièrement porté au péché. Cela fait, prenez quelque temps le soir et le matin pour remarquer ce que vous avez commis en chacun de ces âges et de ces emplois, commençant toujours en vous humiliant profondément devant Dieu, lui demandant sa lumière et sa grâce, pour bien discerner non-seulement la nature et la malignité du péché, mais encore pour en déclarer l'espèce, le degré, le nombre, le motif, les suites et les autres circonstances qui en peuvent mieux faire connoître la malice et la grièveté, tant qu'il se peut; terminant toujours, chaque fois que vous vous y appliquerez, par la plus sensible douleur et déplaisir que vous pourrez faire ressentir à votre cœur d'avoir offensé Dieu. Si vous vous défiiez de votre mémoire, servez-vous de l'adresse et formule suivante pour remarquer plus précisément ce que vous aurez commis contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, en toutes les autres manières que vous l'aurez offensé, conformément aux devoirs et obligations de votre état.

3. Et pour le dernier avis, souvenez-vous que le point le plus important, et pour l'ordinaire le plus négligé, est celui de la douleur et du déplaisir qu'on doit avoir du péché comme offense de Dieu, avec la résolution et bon propos de l'amendement; et que par conséquent il ne mérite pas moins de temps et d'application que l'examen et la recherche qu'on fait de ses péchés. L'on y manque d'ordinaire, faute d'attention à la grièveté des offenses commises contre Dieu, et au déplaisir qu'il en a reçu; comme aussi par le défaut d'application à la recherche des moyens d'affermir la résolution de ne plus retourner au péché, et d'en éviter efficacement toutes les occasions.

Chacun se flatte, mais trop présomptueusement, de cette vraie douleur et de ce bon *peccavi,* qui est le point principal et essentiel de la pénitence, quoiqu'on ne discerne pas toujours assez quel il est.

Pour le connoître il faut remarquer trois sortes de regrets

qu'on peut concevoir du péché : l'un de la seule raison, pour le déréglement et difformité qui est dans le péché ; l'autre pour la crainte des peines temporelles ou éternelles de la part de la justice de Dieu ; et le dernier procède du pur amour de Dieu, qui est le seul qui efface le péché, même devant la confession, quoique sous l'obligation de s'en confesser, et non pas les deux premiers, qui ne servent de rien sinon dans la confession.

Cela étant, soyez persuadé que quiconque meurt en péché mortel, par surprise ou autrement, sans confession et sans autre regret de ses péchés que de crainte ou de raison, il est perdu pour jamais. Au contraire, si son regret est un regret d'amour et de parfaite contrition, il meurt en état de salut.

L'importance donc est de s'habituer à cette sorte de regret, afin de s'en faciliter l'usage ; et il sera tel, s'il est véritablement conçu par le seul motif du déplaisir que Dieu reçoit du péché, comme opposé et outrageux à sa souveraine bonté, et s'il est accompagné d'une constante résolution de ne le commettre plus à l'avenir, et d'en éviter toutes les occasions, comme sont les compagnies dangereuses, le plaisir déréglé, l'habitude invétérée, le point d'honneur, la liberté et l'impatience d'être contraint, etc.

A cet effet, souvenez-vous de cette vérité qui est du Saint-Esprit, que, *qui aime le danger, il s'y perdra ;* étant constant que le peu d'amendement qu'on voit après tant de confessions, même générales, ne vient que du manquement de cette résolution de quitter les occasions et les dangers d'y retomber.

Il faut donc trancher net en cette affaire, et s'en tenir à l'arrêt que notre Seigneur a prononcé en ces termes : « Si » ton œil te scandalize, c'est-à-dire te donne occasion de » tomber dans le péché, arrache-le, et le jette loin de toi ; si » ta main ou ton pied te scandalise, coupe ce pied, coupe

» cette main, étant plus avantageux d'aller en paradis avec » un œil, qu'avec deux être precipité dans les enfers. » C'est-à-dire, qu'il vaut mieux aller en paradis sans une telle ou telle compagnie dangereuse, que d'aller en enfer avec elle pour y brûler toute l'éternité.

XV.

EXERCICE

DE LA

PREPARATION A LA SAINTE COMMUNION,

PAR LE BON ESTAT DES TROIS PUISSANCES DE L'AME,

Qui consiste en la purgation de certaines choses, et en l'ornement de quelques autres [1].

---

§ I. Preparation de l'entendement.

1. Purger l'entendement de toute curiosité, comment le vray corps de nostre Sauveur avec son sang, son ame et sa divinité sont tout entiers en la sainte hostie, et tout en ses parties; qu'il soit un vray corps, et en mesme temps au ciel et en la terre, en tant de lieux et d'hosties, sur tant d'autels, et en tant de bouches.

Qui sçait comment Dieu crea le monde, nostre ame, et la mit dans nostre corps? De mesme de ce mystere adorable; il suffit qu'il l'a pu, et qu'il l'a fait, c'est à nous de le croire.

La manne tomboit de nuit, non de jour; personne ne savoit comme elle se faysoit, le matin on la voyoit toute faite et descendue. Voyons aussi la manne eucharistique sur nos autels et dans nos poictrines.

S'il nous vient quelque doute ou tentation là-dessus, n'y respondons que par le mespris et l'abomination, sans aucune

[1] Cet Exercice paraît n'être composé que de fragments de divers écrits de Saint François de Sales. Nous le conservons néanmoins à cause de ce qu'il pourrait contenir qui ne se trouverait point ailleurs.

subtilité, ni raisonnement, mais en nous humiliant sous la puissance de Dieu, disant de cœur et de bouche.

(Eslevation.)

O sainte et immense toute-puissance de mon Dieu, mon entendement vous adore, trop honnoré de vous reconnoistre et de vous faire l'hommage de son obeyssance et sousmission! O que vous estes incomprehensible, et que je suis joyeuse de ce que vous l'estes! Non, je ne voudrois pas vous pouvoir comprendre; car vous seriez petit, si une chetive capacité vous comprenoit. Hé quoy, petit moucheron, nourri parmi la pourriture de ma chair, voulez-vous brusler vos aisles à cet immense feu de la puissance divine, laquelle consumeroit et devoreroit les seraphins, s'ils se fourroient à telle curiosité? Non, petit papillon, il vous appartient d'adorer et abysmer, et non pas de sonder la profondeur de ce mystere. Arriere, Satan! souviens-toy, malheureux, que ton outrecuidance de vouloir voler trop haut t'a precipité en enfer. Je m'empescheray bien de faire un tel saut, moyennant la grace de mon Dieu. Tu trompas ainsi la pauvre Eve, luy voulant apprendre à sçavoir autant que Dieu; mais tu ne m'attraperas pas, car je veux croire et ne rien savoir.

Parer l'entendement de considerations saintes : non de la maniere que nostre Seigneur y est; les Israëlites ne demanderent pas comme la manne se faysoit, mais ce que c'estoit : Man-hu, qu'est-ce cy? Considerés donc que c'est le vray corps de nostre Seigneur, son sang, son ame, sa divinité; qu'il s'unit à nous par la communion la plus intime qui se puisse concevoir merveilleuse et pleine d'amour.

Eslevation.

Peu m'importe, ô mon Dieu, que je sçache comment vous venez à moy en ce divin sacrement : il suffit que je croye tres-certainement que c'est vous-mesme, vostre vray corps,

vostre vray sang, vostre ame, et vostre divinité; que c'est le mystere de la plus intime union et communication que vostre amour a pu inventer pour vous unir à nous, et nous communiquer les plus precieux dons de vostre divin amour. Je le croy ainsi, ô mon tres-cher Sauveur. En cette disposition, venez, unissés-vous à moy, et prenes possession de mon cœur.

§ II. Preparation de la memoire.

La purger de la souvenance des choses perissables de la terre et des affections mondaines. Figure de cecy dans la manne qui ne tomboit que dans le desert, loin des villes et des bourgades. On retroussoit les habits, mangeant l'Agneau paschal, afin que rien ne flottast sur la terre. Abraham laissa l'asne et les serviteurs au bas de la montagne; c'est à dire qu'il faut mettre bas toutes les pensées des choses temporelles jusques apres la sainte communion, pour ne penser qu'aux bienfaits de Dieu, comme la creation, la conservation, et la Passion, selon l'institution de ce divin sacrement.

Eslevation.

Arriere donc toutes les pensées de la terre : ma plus grande application, ô divin Sauveur de mon ame, est de vous recevoir, et de me ressouvenir de vos bienfaits, surtout de celuy de ma redemption, en memoire duquel vous m'avez laissé le mesme corps en ce sacrement, qui souffrit pour nous sur la croix; afin qu'en le recevant je me ressouvinsse de la sanglante journée en laquelle, par son amere passion, il nous delivra de la damnation.

C'est en cette disposition, ô mon tres-cher Sauveur, que je desire vous recevoir maintenant, et vous tesmoigner reconnoissance de cet inestimable bienfait.

§ III. Preparation de la volonté.

La purger des affections dereglées, mesme des choses

bonnes. Les affections sont les pieds de l'ame, qui la portent partout où elle va : c'est s'en purger que de n'en avoir plus pour les choses de la terre.

En figure de cecy les Israëlites mangeoient l'Agneau pascnal avec des souliers aux pieds. Et nostre Seigneur les lave aux apostres avant l'institution de ce divin sacrement, pour marquer que les affections doivent estre tres-pures en s'en approchant.

L'on ne cueilloit la manne qu'à la fraischeur et avant le lever du soleil, pour dire que les ardeurs des affections naturelles empeschent qu'on ne recueille les fruits de cette manne celeste, et qu'on n'y doit venir qu'avec une volonté fraische, et non eschauffée d'autre desir que d'en profiter. J'ay desiré, dit nostre Seigneur, d'un ardent desir de manger cette pasque avec vous. Voilà notre regle, et le modele que nous devons imiter.

Eslevation.

O divine manne qui renfermez les delices du corps et du sang de mon Sauveur Jesus-Christ, c'est vous seule que je desire et que je souhaite ardemment de recevoir aujourd'huy. Rendez-moy ameres toutes les delices des sens et les autres playsirs de la vie. Faites que les desirs de mon cœur et les affections de ma volonté ne soient jamais que pour vous, et que jamais elle ne gouste aussi d'autres delices que celles de vostre divin amour. Montrez-vous à moy, ô le souverain bien-aimé de mon ame, et que tout autre bien me soit à jamais à degoust.

AVIS SUR L'USAGE DE CES PRATIQUES.

1. Si la tentation de la curiosité ne vous inquiete pas, ne lui ouvrez pas la porte; mais jouissez avec humilité et actions de graces de la simplicité de la foy.

2. Si elle vous importune, resistez-y courtement par forme

de simple rejet et detestation, à l'exemple de nostre Seigneur : *Arriere, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.*

3. Si la tentation continue, ne laissez pas de communier.

4. Fuir la curiosité aux autres moindres choses. Arrestez-vous à la seule connoissance de nostre Seigneur Jesus-Christ crucifié.

Quant à la consideration, dés le jour precedent, à l'oraison et à l'examen, dressez vostre pensée vers nostre Seigneur en ce divin sacrement.

2. Usez de quelques eslans et pensées affectives à ce sujet.

3. Appliquez mesme l'oraison mentale au mesme sujet, considerant nostre Seigneur vous y presentant les mesmes bienfaits, ou vous donnant les mesmes enseignements qu'il a donnés aux autres, et ainsi des autres mysteres.

4. Ressouvenez-vous des plus signalés bienfaits reçus de nostre Seigneur au jour de la communion.

5. Employez mesme l'imagination pour vous exciter à la devotion vers le divin Sauveur qui se donne à vous, soit vous representant les caresses de nostre Dame et de S. Joseph, en portant ce divin enfant en son enfance, et les gousts et consolations extraordinaires qu'ils ressentoient en le baisant, le caressant : comme aussi les douceurs que ressentit nostre Dame, lorsqu'elle le conçut à la parole de l'ange par l'operation du saint Esprit.

Voicy l'usage de tous ces avis.

Eslevation.

O sacré pain de vie! comme je viens à vous en la simplicité de ma foy, pour me nourrir et me substanter de vostre precieuse chair, donnez-vous aussi à moy en la douceur et la plenitude de vostre amour. Que toute autre connoissance des choses creées perisse en mon esprit à l'aspect et à la lumiere de vos verités. Que toute ma science et ma connois-

sance soit de vous connoistre, ô Jesus crucifié pour mon amour, dont vous me laissez un parfait memorial en ce sacrement!

Quand sera-ce, ô mon ame, qu'ainsi qu'un cerf alteré, tu estancheras les ardeurs de ta soif dans les sources sacrées de ton Sauveur! Ah! quand viendray-je, et quand me presenteray-je devant luy! Ce n'est plus chez le pharisien que je vous chercheray avec la Magdelene, ni à l'entour du sepulchre, mais dans vostre maison, ô mon Dieu! sur cet autel et dans vostre tabernacle. Je sçay bien que j'en suis indigne, ô mon Dieu! mais comme un autre prodigue, je retourne à vous, et vous demande misericorde et la grace de rentrer à vostre service.

J'avoue avec une Cananée que je ne merite pas le pain entier qui est preparé aux enfants, mais les petites miettes qui tombent de vostre sainte table pour la nourriture et la guerison de toutes les miseres de mon ame.

Mais qui suis-je, et qui estes-vous, ô mon Dieu, qui venez à moi! et d'où me vient ce bonheur, que vous ne refusiez point d'habiter dans mon ame pecheresse? Venez donc à la bonne heure, ô divin Espoux de mon ame! baisez-moy, puisque vous le voulez, du sacré baiser de vostre bouche, et suppleez par l'excés de vostre bonté à toutes mes indignités, et miseres. Que ce soit le sacré gage de l'intime union et de la liaison indissoluble que vous voulez faire avec mon ame.

POUR LE TEMPS D'APRES LA COMMUNION.

Le temps le plus precieux, et qui doit estre le mieux mesnagé, est celuy d'apres la communion. C'est alors qu'il faut resveiller et rëiterer les actes d'une vive foy, d'une profonde adoration et respect en la presence reelle de nostre Seigneur Jesus-Christ en nous : c'est pour lors qu'il faut exciter et convier toutes les puissances de nostre ame à luy venir faire hommage, et par mille saintes affections lui tesmoigner nos-

tre reconnaissance et amour, tantost par la crainte de le contrister et l'esloigner de nous, tantost par les tesmoignages de confiance, de joye, et de jubilation interieure d'amour, par la suavité et les gousts interieurs de sa divine presence, d'actions de graces, de resolution de le servir, et protestations d'une inviolable fidelité.

Eslevation.

C'est donc vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui vous trouvez present dans mon ame, comme je l'ay cru. Ah! je le ressens maintenant. C'est vous, ô divin Jesus, qui estes le Roy de gloire, et le Fils du Pere eternel, qui habitez au milieu de moy, sur mon cœur et dans ma poitrine. Hé! de grace, Seigneur, ne vous en separez jamais, mais demeurez tousjours avec moy; car, helas! il se fait tard, et l'heure de mon depart s'approche. Ah! je ne craindray pas tous les maux qui peuvent m'accueillir, puisque vous estes avec moy; au contraire, j'ay tout sujet de joye, et de croire que c'est maintenant que le Pere eternel m'aimera, puisque c'est son Fils bien-aimé qui habite en moy. C'est luy qui m'a fait cette joye, et quiconque l'entendra s'en rejouira avec moy. Faites-le donc, anges bienheureux, qui estes toujours presents, et dans un profond respect, autour de ce divin sacrement. C'est maintenant que je dis avec la divine espouse, que mon bien-aimé est à moy, et que je suis toute sienne; car il repose sur mon cœur, et au milieu de ma poitrine. O Pere de misericorde! parce que vous m'avez fait cette grace de me donner vostre propre Fils, je vous beniray de benedictions immortelles, et multiplieray vos louanges comme les estoiles du firmament. Il est trop juste, Seigneur, que vous soyez mon Dieu, et que je vous serve, puisque vous m'avez donné un pain si delicieux pour ma nourriture; et la pierre de mon cœur, cy-devant endurcie, sera vostre maison, et je vous beniray et loueray eternellement.

Eslans à nostre Seigneur, apres l'avoir reçu en la sainte communion.

Mon Dieu, quelle joye à mon chetif cœur, quand je considere que le passereau trouve un repaire, et la tourterelle un nid, où elle met ses poussins. O chere reine du ciel, chaste tourterelle, est-il possible que vostre poussin ait maintenant pour son nid ma poitrine? Sainte Espouse, puis-je pas dire avec vous que votre bien-aymé est tout mien, et que je suis toute sienne? Ah! puisque je le tiens maintenant, qu'il demeure à jamais sur mon sein, et que jamais il ne s'en separe.

Mettez-vous donc, Seigneur, comme un cachet sur mon cœur; et lorsque vous en serez osté, faites que l'impression y demeure, et qu'il soit à jamais reconnu pour vostre. Amen.

Eslans et sentimens de respect sur la presence de nostre Seigneur apres la communion.

Mon Dieu, quelle confusion pour moy de me voir encore si pleine de moy-mesme, apres avoir si souvent communié? Hé! cher Jesus! soyez l'enfant de nos entrailles, afin que nous ne respirions ni ressentions partout que vous. Helas! vous estes si souvent en moy! pourquoy suis-je si peu souvent en vous? Vous entrez en moy, pourquoy suis-je tant hors de vous? Vous estes dans mes entrailles, ô mon Dieu! hé! pourquoy ne suis-je dans les vostres pour y recueillir ce celeste amour qui enivre les cœurs, et qui, comme un vin tout nouveau, faisoit bouillonner de toutes parts cette affection amoureuse dans les entrailles de sa sacrée mere?

Aspiration à la transformation de l'amour sacré en la divine communion.

O Dieu, quand me ferez-vous cette grace que m'ostant mon chetif cœur, vous mettrez le vostre à sa place, sinon en ce divin sacrement qui est le souverain gage de vostre amour? Mais ce sera plus tost fait, ô mon Dieu, de rendre

le mien tout vostre, je dis purement, absolument et irrevocablement, et le transformant tout au vostre bien-aimé.

O Jesus, faites-moy cette grace, je vous en conjure par le vostre propre et par l'amour que vous y renfermez, qui est l'amour des amours. Si vous ne le faites, ô mon Dieu, du moins ne sauriez-vous empescher que je n'aille prendre le vostre, puisque vous ne tenez vostre poitrine ouverte que pour m'y donner entrée, ou que vostre amour ouvre maintenant la mienne pour donner lieu à mon cœur de s'aller loger avec le vostre, et ne s'en separer jamais.

O Seigneur Jesus, sauvez, benissez, confirmez et conservez ce cœur qu'il vous a plu consacrer à vostre divin amour; et puisque vous luy avez donné l'inspiration de se dedier et consacrer à vostre saint nom, que vostre saint nom le remplisse comme un baume de divine charité qui, en une parfaitte unité, respand les varietés des parfums et odeurs de suavités requises, à l'exemple et edification du prochain. Ouy, Seigneur Jesus, remplissez, comblez et faites surabonder en grace, paix, consolation et benediction ce foible et miserable cœur, qui en vostre nom veut plus fidelement que jamais travailler à vostre gloire. Amen.

HYMNES ET PRIÈRES

POUR CEUX QUI AURONT LA DÉVOTION DE LES RÉCITER

AVANT OU APRES LA SAINTE COMMUNION.

HYMNE DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium,
Fructus ventris generosi,
Rex effudit gentium.
Nobis datus, nobis natus
Ex intactâ Virgine,
Et in mundo conversatus,
Sparso verbi semine,
Sui moras incolatûs
Miro clausit ordine.
In supremæ nocte cœnæ,
Recumbens cum fratribus,
Observatâ lege plenè
Cibis in legalibus,
Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus.
Verbum caro panem verum
Verbo carnem efficit;
Fitque sanguis Christi merum:
Et si sensus deficit,
Ad firmandum cor sincerum
Sola fides sufficit.

Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui;
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui;
Præstet fides supplementum
Sensuum defectui.
Genitori, genitoque,
Laus et jubilatio,
Salus, honor, virtus quoque,
Sit et benedictio;
Procedenti ab utroque
Compar sit laudatio. Amen.

Antienne. O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

v. Panem de cœlo præstitisti eis,

r. Omne delectamentum in se habentem.

OREMUS.

Deus, qui nobis sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti; tribue, quæsumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus; qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

PROSE DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Lauda, Sion, Salvatorem,
Lauda ducem et pastorem,
In hymnis et canticis.
Quantùm potes tantùm aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.
Laudis thema specialis,
Panis vivus et vitalis,

Hodiè proponitur.
Quem in sacræ mensa cœnæ
Turbæ Fratrum duodenæ
Datum non ambigitur.
Sit laus plena, sit sonora
Sit jucunda, sit decora
Mentis jubilatio.
Dies enim solemnis agitur,
In quâ mensæ prima recolitur
Hujus institutio.
In hâc mensâ novi regis,
Novum Pascha, novæ legis
Phase vetus terminat.
Vetustatem novitas,
Umbram fugat veritas,
Noctem lux eliminat.
Quod in cœnâ Christus gessit,
Faciendum hoc expressit
In suî memoriam.
Docti sacris institutis,
Panem, vinum, in salutis
Consecramus hostiam.
Dogma datur Christianis,
Quòd in carnem transit panis,
Et vinum in sanguinem.
Quod non capis, quod non vides,
Animosa firmat fides
Præter rerum ordinem.
Sub diversis speciebus,
Signis tantùm, et non rebus,
Latent res eximiæ.
Caro cibus, sanguis potus,
Manet tamen Christus totus
Sæb utrâque specie.

A sumente non concisus,
Non confractus, non divisus,
Integer accipitur.

Sumit unus, sumunt mille,
Quantùm isti, tantùm ille;
Nec sumptus consumitur.

Sumunt boni, sumunt mali,
Sorte tamen inæquali,
Vitæ vel interitûs.

Mors est malis, vita bonis.
Vide paris sumptionis,
Quàm sit dispar exitus.

Fracto demùm sacramento,
Ne vacilles, sed memento
Tantùm esse sub fragmento
Quantùm toto tegitur.

Nulla rei fit scissura,
Signi tantùm fit fractura,
Quâ nec status nec statura
Signati minuitur.

Ecce panis angelorum,
Factus cibus viatorum,
Verè panis filiorum :
Non mittendus canibus.

In figuris præsignatur,
Cùm Isaac immolatur,
Agnus Paschæ deputatur,
Datur manna patribus.

Bone pastor, panis vere,
Jesu, nostrî miserere :
Tu nos pasce, nos tuere,
Tu nos bona fac videre
In terra viventium.

Tu qui cuncta scis et vales,

Qui nos pascis hîc mortales,
Tuos ibi commensales,
Cohæredes et sodales
Fac sanctorum civium. Amen.

LITANIES DU SAINT-SACREMENT.

Kyrie, eleïson.
Christe, eleïson.
Kyrie, eleïson.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater, de cœlis, Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Agnus absque maculâ, miserere nobis.
Manna absconditum, miserere nobis.
Hostia sancta, miserere nobis.
Hostia salutaris, miserere nobis.
Oblatio munda, miserere nobis.
Sacrificium omnium sanctissimum, miserere nobis.
Panis vitæ æternæ, miserere nobis.
Panis angelorum, miserere nobis.
Convivium sacrum in quo Christus sumitur, miserere nobis.
Convivium dulcissimum et suave, miserere nobis.
Refectio animarum sanctarum, miserere nobis.
Mysterium fidei, miserere nobis.
Sacramentum præcelsum, miserere nobis.
Sacramentum tremendum, miserere nobis.
Sacramentum pietatis, miserere nobis.
Commemoratio passionis dominicæ, miserere nobis.
Memoriale præcipuum amoris divini, miserere nobis.
Vinculum caritatis, miserere nobis.
Viaticum in Domino morientium, miserere nobis.

Causa vitæ nostræ, miserere nobis.
Propitiatorium pro vivis et defunctis, miserere nobis.
Pignus futuræ gloriæ, miserere nobis.
Propitius esto, libera nos, Domine.
Ab indignâ corporis et sanguinis tui susceptione, libera.
A concupiscentiâ carnis, libera nos, Domine.
A superbiâ vitæ, libera nos, Domine.
Ab omni peccandi occasione, libera nos, Domine
Ut in nobis fidem, reverentiam et devotionem erga hoc admirabile sacramentum augere et conservare digneris, te rogamus, audi nos.
Ut hujus sanctissimi sacramenti pretiosos et cœlestes fructus nobis impertiri digneris, te rogamus, audi nos.
Ut in horâ mortis nostræ hoc cœlesti viatico nos confortare et munire digneris, te rogamus, audi nos.
Fili Dei, te rogamus, audi nos.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Antienne. O sacrum.

v. Panem, etc.

r. Omne, etc.

Oraison, Deus, qui nobis, etc., *comme ci-devant.*

LITANIES DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Kyrie, eleïson.
Christe, eleïson.
Kyrie, eleïson.
Jesu, audi nos.
Jesu, exaudi nos.
Pater, de cœlis, Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.

Jesu Fili Dei vivi, miserere nobis.
Jesu splendor Patris, miserere nobis.
Jesu candor lucis æternæ, miserere nobis.
Jesu rex gloriæ, miserere nobis.
Jesu sol justitiæ, miserere nobis.
Jesu fili Mariæ Virginis, miserere nobis.
Jesu admirabilis, miserere nobis.
Jesu Deus fortis, miserere nobis.
Jesu Pater futuri sæculi, miserere nobis.
Jesu magni consilii angele, miserere nobis.
Jesu potentissime, miserere nobis.
Jesu patientissime, miserere nobis.
Jesu obedientissime, miserere nobis.
Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.
Jesu amator castitatis, miserere nobis.
Jesu amator noster, miserere nobis.
Jesu Deus pacis, miserere nobis.
Jesu auctor vitæ, miserere nobis.
Jesu exemplar virtutum, miserere nobis.
Jesu zelator animarum, miserere nobis.
Jesu Deus noster, miserere nobis.
Jesu refugium nostrum, miserere nobis.
Jesu pater pauperum, miserere nobis.
Jesu thesaurus fidelium, miserere nobis.
Jesu bone pastor, miserere nobis.
Jesu lux vera, miserere nobis.
Jesu sapientia æterna, miserere nobis.
Jesu bonitas infinita, miserere nobis.
Jesu via et vita nostra, miserere nobis.
Jesu gaudium angelorum, miserere nobis.
Jesu magister apostolorum, miserere nobis.
Jesu doctor evangelistarum, miserere nobis.
Jesu fortitudo martyrum, miserere nobis.
Jesu lumen confessorum, miserere nobis.

Jesu puritas virginum, miserere nobis.
Jesu corona sanctorum omnium, miserere nobis.
Propitius esto, parce nobis, Jesu.
Propitius esto, exaudi nos, Jesu.
Ab omni peccato, libera nos, Jesu.
Ab irâ tuâ, libera nos, Jesu.
Ab insidiis diaboli, libera nos, Jesu.
A spiritu fornicationis, libera nos, Jesu.
A morte perpetuâ, libera nos, Jesu.
A neglectu inspirationum tuarum, libera nos, Jesu.
Per mysterium sanctæ incarnationis tuæ, libera nos, Jesu.
Per nativitatem tuam, libera nos, Jesu.
Per infantiam tuam, libera nos, Jesu.
Per divinissimam vitam tuam, libera nos, Jesu.
Per labores tuos, libera nos, Jesu.
Per agoniam et passionem tuam, libera nos, Jesu.
Per crucem et derelictionem tuam, libera nos, Jesu.
Per languores tuos, libera nos, Jesu.
Per mortem et sepulturam tuam, libera nos, Jesu.
Per resurrectionem tuam, libera nos, Jesu.
Per ascensionem tuam, libera nos, Jesu.
Per gaudia tua, libera nos, Jesu.
Per gloriam tuam, libera nos, Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis, Jesu.
Jesu, audi nos.
Jesu, exaudi nos.

OREMUS.

Domine Jesu Christe, qui dixisti : petite, et accipietis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis; quæsumus, da nobis petentibus divinissimi tui amoris affectum; ut te toto corde, ore et opere diligamus, et à tuâ nunquam laude cessemus.

Humanitatis tuæ ipsâ divinitate unctæ, Domine Jesu Christe, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum; quia nunquam tuâ gubernatione destituis, quos in soliditate tuæ dilectionis instituis; Qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

v. Exaudiat nos Dominus Jesus Christus,

r. Nunc et semper. Amen.

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

Kyrie, eleïson.
Christe, eleïson.
Kyrie, eleïson.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater, de cœlis, Deus, miserere nobis.
Fili, redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis.
Mater Christi, ora pro nobis.
Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.
Mater purissima, ora pro nobis.
Mater castissima, ora pro nobis.
Mater inviolata, ora pro nobis.
Mater intemerata, ora pro nobis.
Mater amabilis, ora pro nobis.
Mater admirabilis, ora pro nobis.
Mater Creatoris, ora pro nobis.
Mater Salvatoris, ora pro nobis.
Virgo prudentissima, ora pro nobis.
Virgo veneranda, ora pro nobis.

Virgo prædicanda, ora pro nobis.
Virgo potens, ora pro nobis.
Virgo clemens, ora pro nobis.
Virgo fidelis, ora pro nobis.
Speculum justitiæ, ora pro nobis.
Sedes sapientiæ, ora pro nobis.
Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.
Vas spirituale, ora pro nobis.
Vas honorabile, ora pro nobis.
Vas insigne devotionis, ora pro nobis.
Rosa mystica, ora pro nobis.
Turris Davidica, ora pro nobis.
Turris eburnea, ora pro nobis.
Domus aurea, ora pro nobis.
Fœderis arca, ora pro nobis.
Janua cœli, ora pro nobis.
Stella matutina, ora pro nobis.
Salus infirmorum, ora pro nobis.
Refugium peccatorum, ora pro nobis.
Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Auxilium Christianorum, ora pro nobis.
Regina angelorum, ora pro nobis.
Regina patriarcharum, ora pro nobis.
Regina apostolorum, ora pro nobis.
Regina martyrum, ora pro nobis.
Regina confessorum, ora pro nobis.
Regina virginum, ora pro nobis.
Regina sanctorum omnium, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

Ant. Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Geni-

trix : nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus, sed à periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.

v. Dignare me laudare te, Virgo sacrata.

r. Da mihi virtutem contra hostes tuos.

Oremus.

Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde ; ut qui, Angelo nuntiante, Christi Filii tui incarnationem cognovimus, per passionem ejus et crucem ad resurrectionis gloriam perducamur; per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

v. Ora pro nobis, sancte Joseph,

r. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Sanctissimæ Genitricis tuæ Sponsi, quæsumus, Domine, meritis adjuvemur, ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur : Qui vivis et regnas in secula seculorum. Amen.

ORAISON A LA SAINTE VIERGE,

Pour lui recommander notre ame le matin.

O domina mea sancta Maria, me in tuam benedictam fidem, ac singularem custodiam, et in sinum misericordiæ tuæ, hodiè et quotidiè, et in horâ exitûs mei animam meam et corpus meum tibi commendo. Omnem spem et consolationem meam, omnes angustias et miserias meas, vitam et finem vitæ meæ tibi committo; ut per tuam sanctissimam intercessionem, et per tua merita, omnia mea dirigantur et disponantur opera, secundùm tuam tuique Filii voluntatem. Amen.

AUTRE ORAISON A LA MÊME,

Pour le soir.

O Maria Dei genitrix, et Virgo gratiosa, omnium desolatorum ad te clamantium consolatrix vera; per illud magnum gaudium quo consolata es, quandò cognovisti Dominum Jesum die tertiâ à mortuis impassibilem resurrexisse, sis consolatrix animæ meæ; et apud eumdem tuum et Dei natum unigenitum in die novissimo, quandò cum anima et corpore ero resurrecturus, et de singulis meis factis rationem redditurus, me digneris juvare quò perpetuæ damnationis sententiam per te, pia Mater et Virgo, valeam evadere, et cum electis Dei omnibus ad æterna gaudia feliciter pervenire; per eumdem Dominum nostrum. Amen.

ORAISON AVANT LA COMMUNION.

Ad mensam dulcissimi convivii tui, pie Domine Jesu Christe, ego peccator de propriis meritis nihil præsumens, sed de tuâ confidens misericordiâ et bonitate, accedere vereor et contremisco. Nam cor et corpus habeo multis criminibus maculatum, mentem et linguam non cautè custoditam. Ergo, ô pia Deitas, ô tremenda Majestas, ego miser inter angustias deprehensus, ad te fontem misericordiæ recurro, ad te festino sanandus, sub tuam protectionem fugio; et quem judicem sustinere nequeo, salvatorem habere suspiro. Tibi, Domine, plagas meas ostendo, tibi verecundiam detego. Scio peccata mea multa et magna, pro quibus timeo : spero et misericordias tuas, quarum non est numerus. Respice ergò in me oculis misericordiæ tuæ, Domine Jesu Christe, Rex æterne, Deus et homo, crucifixus propter hominem. Exaudi me sperantem in te : miserere meî pleni miseriis et peccatis, tu qui fons miserationis nunquàm manare cessabis.

AUTRE ORAISON AVANT LA COMMUNION.

Salve, salutaris Victima, pro me et omni humano genere in patibulo crucis oblata. Salve, nobilis et pretiose sanguis, de vulneribus crucifixi Domini mei Jesu Christi profluens, et peccata totius mundi abluens. Recordare, Domine, creaturæ tuæ quam tuo sanguine redemisti. Pœnitet me peccasse, cupio emendare quod feci. Aufer ergo à me, clementissime Pater, omnes iniquitates et peccata mea; ut purificatus mente et corpore, dignè degustare merear Sancta sanctorum; et concede ut sancta prælibatio corporis et sanguinis tui, quam ego indignus sumere intendo, sit peccatorum meorum remissio, sit delictorum perfecta purgatio, sit turpium cogitationum effugatio, ac bonorum sensuum regeneratio, operumque tibi placentium salubris efficacia, animæ quoque et corporis contra inimicorum meorum insidias firmissima tuitio. Amen.

ORAISON DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Avant la sainte communion.

Omnipotens, sempiterne Deus, ecce accedo ad sacramentum unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu Christi : accedo tanquàm infirmus ad medicum vitæ; immundus, ad fontem misericordiæ; cæcus, ad lumen claritatis æternæ; pauper et egenus, ad Dominum cœli et terræ. Rogo ergò immensæ largitatis tuæ abundantiam, quatenùs meam curare digneris infirmitatem, lavare fœditatem, illuminare cæcitatem, ditare paupertatem, vestire nuditatem; ut panem angelorum, Regem regum, Dominum dominantium tantâ suscipiam reverentiâ et humilitate, tantâ contritione et devotione, tantâ puritate et fide, tali proposito et intentione, sicut expedit saluti animæ meæ. Da mihi, quæso, Dominici corporis et sanguinis non solùm suscipere sacramentum, sed etiam rem et virtutem sacramenti. O mitissime Deus, da

mihi corpus unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu Christi, quod traxit de Virgine Maria, sic suscipere, ut corpori suo mystico merear incorporari, et inter ejus membra connumerari. O amantissime Pater, concede mihi dilectum Filium tuum quem nunc velatum in vitâ suscipere propono, revelatâ tandem facie perpetuò contemplari : qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs sancti Deus, per omnia secula seculorum. Amen.

AUTRE ORAISON DU MÊME SAINT THOMAS, EN RIMES,

Qui peut être dite indifféremment devant ou après la communion, par forme d'acte de foi et d'adoration.

Adoro te devotè, latens Deitas,
Quæ sub his figuris verè latitas :
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit.
Visus, tactus, gustus in te fallitur;
Sed auditu solo tutò creditur.
Credo quidquid dixit Dei Filius :
Nil hoc veritatis verbo verius.
In cruce latebat sola Deitas;
At hîc latet simul et humanitas :
Ambo tamen credens atque confitens,
Peto quod petivit latro pœnitens.
Plagas sicut Thomas non intueor,
Deum tamen meum te confiteor :
Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere.
O memoriale mortis Domini,
Panis vivus, vitam præstans homini;
Præsta meæ menti de te vivere,
Et te illi semper dulce sapere.

Pie pelicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.
Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud quod tam sitio,
Ut te revelatâ cernens facie,
Visu sim beatus tuæ gloriæ. Amen.

PRIÈRES

APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

PSAUME 116.

Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi;

Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus, et veritas Domini manet in æternum.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto,

Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in secula seculorum. Amen.

CANTIQUE DE SAINT SIMÉON. (Luc, 2.)

ORAISON APRÈS LA COMMUNION.

Anima Christi, sanctifica me; corpus Christi, salva me; sanguis Christi, inebria me; aqua lateris Christi, lava me; passio Christi, conforta me. O bone Jesu, exaudi me; inter vulnera tua absconde me; ne permittas me separari à te; ab hoste maligno defende me; in horâ mortis meæ voca me, et jube me venire ad te, ut cum sanctis tuis laudem te in secula seculorum. Amen.

AUTRE ORAISON A CE MÊME SUJET.

Suscipe, Domine, universam meam libertatem; accipe memoriam, intellectum et voluntatem. Quidquid habeo vel possideo, mihi largitus es; hoc totum tibi restituo, ac tuæ prorsùs trado voluntati gubernandum: amorem tuî solùm mihi dones, et dives sum satis. Amen.

AUTRE ORAISON.

Infunde, Deus, in animam meam gratiæ tuæ lumen: da mihi sensum capacem, intellectum facilem, memoriam tenacem, efficaciam in opere, gratiam in conversatione, profectum in studiis, stabilitatem in conceptis, solamen in adversis, tutelam in prosperis; ut quòcumque verterim me, gratia tua et misericordia tua præcedat me. Si errem, reduce me; si ignorem, doce me; si peccem, corripe me; si trister, consolare me; si cadam, erige me; si stem, tene me. Da mihi puriùs diligere te, sinceriùs credere in te. Amen.

ORAISON DE SAINT AUGUSTIN A CE MÊME SUJET.

Domine Jesu, noverim me, noverim te, nec aliquid cupiam nisi te; ut oderim me, et amem te; quidquid agam propter te: humiliem me, exaltem te; nihil cogitem nisi te; mortificem me, et vivam in te; quæcumque venient, accipiam à te; persequar m uar te; semper optem sequi te.

fugiam me, confugiam ad te; dignus sim defendi à te. timeam te, simque de electis à te; diffidam mihi, fidam in te; obedire velim propter te; in nullo afficiar, nisi in te. Aspice in me, ut diligam te; voca me, ut videam te, et in æternum potiar te. Amen.

ORAISON ET PROTESTATION DE FIDÉLITÉ A LA TRES-SAINTE VIERGE.

Sancta Maria, Mater Dei et Virgo, ego te hodiè in Dominam, patronam et advocatam eligo; firmiterque statuo ac propono me nunquàm te derelicturum, neque contra te aliquid unquàm dicturum aut facturum, neque permissurum ut à meis subditis aliquid contra tuum honorem unquàm agatur. Obsecro te igitur, suscipe me in servum perpetuum, adsis mihi in omnibus actionibus meis, nec me deseras in horâ mortis. Amen.

AUTRE ORAISON A LA SAINTE VIERGE.

Memorare, ô piissima Virgo Maria, non esse auditum à seculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum. Ego tali animatus confidentiâ, ad te, Virgo virginum, Mater, curro: ad te venio; coram te gemens peccator assisto. Noli, Mater Verbi, verba mea despicere; sed audi propitia, et exaudi. Amen.

ORAISON POUR SE BIEN CONFESSER.

O Seigneur, faites-moy voir la quantité et l'enormité de mes maux, afin que je les deteste, et me confonde en la grandeur de ma misere. Mais faites-moy voir aussi l'infinité de vostre bonté, afin que je m'y confie, et que comme je confesse humblement devant vous et devant le ciel, que je suis mauvais, et la meschanceté mesme, de vous avoir tant

offensé, je confesse aussi hautement que vous estes bon et la bonté mesme de me pardonner si misericordieusement. O souveraine bonté, octroyez le pardon à ce chetif coupable qui confesse et accuse son peché en cette vie mortelle, en esperance de confesser et celebrer vostre misericorde en l'eternité, par le merite de la mort et passion de vostre Fils, qui avec vous et le saint Esprit est un seul Dieu vivant et regnant és siecles des siecles. Ainsi soit-il.

FIN DES OPUSCULES DE SPIRITUALITÉ.

ENTRETIENS
SPIRITUELS.

AVERTISSEMENT.

Les *Entretiens spirituels* n'ayant point été écrits de la main de Saint François de Sales, nous nous y conformerons exactement pour l'orthographe comme pour le reste à la première édition authentique qui en a été donnée en 1641. Une semblable observation est applicable à plusieurs des opuscules précédents, ainsi qu'à quelques autres qui auront à paraître dans la suite.

A NOS CHERES SOEURS EN NOSTRE SEIGNEUR,

NOS SŒURS RELIGIEUSES

DE LA VISITATION SAINCTE MARIE.

NOS TRES-CHERES SŒURS,

Voicy les vrais Entretiens que nostre bienheureux Pere nous a faits en divers temps, et en diverses occasions; nous les recueillions sincerement, et redigions par escrit apres qu'il les avoit achevé de faire; et comme nous en avions alors la memoire toute fraische, et que chacune de nos Sœurs en rapportoit une partie, nous taschions, en assemblant toutes les pieces, de les ajuster le mieux qu'il nous estoit possible pour en former un corps. Nous confessons neantmoins, ce que tout le monde croira facilement d'un ouvrage qui est passé par des mains si indignes que les nostres, que quelque diligence, et quelque soin que nous y ayons apporté, il ne nous a pas esté possible de faire ce Recueil si exactement, qu'il ne nous soit eschappé beaucoup de choses excellentes, et que celles que nous avons retenues n'ayent aussi perdu beaucoup de leur force, et des avantages qu'elles avoient en sortant d'une si digne et si venerable bouche : toutesfois il nous sera permis de dire avec toute verité, qu'une grande partie des enseignemens qu'il nous a laissés, y sont naïfvement deduits, et si fidelement rapportez, que quiconque aura eu le bonheur de

l'entendre ou qui sera versé en la lecture de ses livres, y recognoistra aussi-tost son esprit, et ne fera point de difficulté de mettre ces Entretiens, sinon au rang des autres œuvres, qui sont immediatement sorties de ses mains, au moins au rang de celles qui ont en quelque façon l'honneur de luy appartenir. Que si bien ils ne sont pas élabourez à l'égal du reste de ses livres; si les discours n'en sont pas si bien tissus, s'il se rencontre quelque chose qui pourroit sembler à quelqu'un moins digne de son eminente doctrine, et de la reputation que ses autres œuvres luy ont acquise, ce n'est de merveille; car jamais il ne les a veu, ny leu, et vous sçavez que les enfans sevrez de la mammelle de leur mere avant le temps, ne se portent pas si bien que ceux qui en sont entierement nourris: tousjours il y a de la compassion aux enfans qui naissent apres le decez de leur pere. Certes ce bienheureux Pere de nos ames n'eust oncques pensé que ses familiers entretiens deussent avoir autre jour que celuy de nostre parloir, où, avec une incroyable naïfveté et familiarité il respondoit à nos petites demandes : aussi n'estoit-ce pas nostre resolution de les communiquer au public, ains seulement d'en conserver les menus escrits pour la consolation particuliere de nos maisons, à l'usage desquelles ils estoient destinez : mais estant arrivé (nous ne sçavons dire par quels moyens) qu'ils ont esté imprimez à nostre insceu, avec un grand nombre de fort notables manquemens, et en un tres-mauvais estat; monseigneur de Geneve, tres-digne frere et successeur de ce bienheureux prelat, ayant recognu ce defaut, en auroit obtenu le privilege, et voyant qu'il y alloit de la reputation de son sainct frere, nous auroit commandé d'en donner promptement une veritable copie pour remedier au mal de cette mauvaise impression, et faire voir au vray ce qui en a esté recueilly dans ce monastere. Certes nous voulons croire de nostre prochain, que ç'a esté un bon zele, plustost qu'aucune autre consideration, qui l'a induit à les mettre au jour; mais nous ne sçaurions luy estre si indulgentes, que nous ne nous plai-

gnions charitablement de luy, non de nous avoir osté ce qui sembloit estre nostre (car nous n'avons rien à nous, et les biens spirituels le sont encore moins que les autres, parce qu'ils doivent estre plus communiquez); mais d'avoir soustrait ces Entretiens d'une telle sorte, que les tirant avec peine, il a esté impossible qu'il ne les ait mis en pieces, et qu'il ne les ait donnés par lambeaux, comme il les avoit pris; et mesmes que ce sont des copies recopiées plusieurs fois par des Filles, lesquelles y ont adjousté quantité de petites choses ramassées, par cy, par là, qui avoient esté dites à des particulieres, mais non comme le Bien-heureux les a dites, faute de memoire. Ensuite dequoy, celuy qui les a soustrait, a esté contraint de substituer en la place de ce qui luy manquoit, beaucoup de choses estrangeres, qu'il a adjoustées pour la liaison du discours, lesquelles ont apporté un si grand changement à l'ouvrage, qu'à peine est-il recognoissable, ainsi qu'il sera aisé de remarquer par la conference des deux impressions. Il a esté donc necessaire (nos tres-cheres Sœurs) de communiquer ces Entretiens, premierement à ceux de qui nous dependons, et de qui nous devons prendre conseil, et lesquels ont pris la peine de reparer les defauts qu'ils avoient contractez entre nos mains; puis de les mettre en lumiere, et les donner au public en la forme qu'ils doivent estre, pour pouvoir veritablement porter le nom des Entretiens de nostre bien-heureux pere. Peut-estre y trouverez-vous quelques choses qui sont si particulieres pour nos maisons, que vous jugerez n'estre pas à propos de les publier si librement, l'esprit du monde n'estant pas tousjours disposé à recevoir les escrits de pieté avec la simplicité et la reverence qui leur est deüe. Neantmoins, ayant tousjours esté un des salutaires conseils et desirs de nostre bien-heureux Pere, Instituteur et Fondateur, et qu'il nous a declaré dans l'un de ces Entretiens, que l'esprit de nos maisons fust communiqué au prochain; pour doncques ne le pas frustrer du fruict des sainctes instructions que nous avons receües, l'obeyssance et la charité veut que nous en fas-

sions part au public ; elle ordonne aussi qu'ils nous soient particulierement dediez, comme à celles à qui ils sont particulierement propres, puisque c'est à nous à qui nostre bien-heureux Pere les a faits. Jouyssons toutes ensemble de ces si utiles et agreables Entretiens ; conservons-nous dans l'esprit de nostre Regle par leur frequente et attentive lecture, mais surtout par la pratique fidele des saincts enseignemens dont ils sont pleins ; et à mesure qu'on les exprime exterieurement, imprimons-les profondement dans nos cœurs, afin qu'ils n'en soient jamais effacez, et que nous ne soyons pas un jour obligées de rendre compte d'un si precieux talent, si nous ne l'avons fait profiter. Nous esperons que nostre bien-heureux Pere, qui nous l'a donné de la part de nostre Seigneur, nous obtiendra de sa divine bonté le moyen de le bien employer, et de nous en servir pour sa gloire et pour le salut de nos ames : c'est le souhait continuel que nous faisons pour vous et pour nous, qui sommes en Jesus-Christ,

Nos tres-cheres Sœurs,

Vos tres-humbles et tres-affectionnées Sœurs et servantes les Religieuses du monastere de la Visitation Saincte Marie d'Annessy.

DIEU SOIT BENY.

ENTRETIEN PREMIER

Auquel est declarée l'obligation des constitutions de la Visitation de Saincte Marie, et les qualitez de la devotion que les religieuses dudit ordre doivent avoir.

Ces constitutions n'obligent aucunement d'elles-mesmes à aucun peché, ny mortel, ny veniel; ains seulement sont données pour la direction et conduite des personnes de la Congregation : mais pourtant, si quelqu'une les violoit volontairement à dessein, avec mespris, ou bien avec scandale tant des sœurs que des estrangers, elle commettroit sans doute une grande offense; car, on ne sçauroit exempter de coulpe celle qui avilit et deshonnore les choses de Dieu, dément sa profession, renverse la congregation, et dissipe les fruicts de bon exemple, et de bonne odeur, qu'elle doit produire envers le prochain. Si bien qu'un tel mespris volontaire seroit enfin suivy de quelque grand chastiment du ciel, et specialement de la privation des graces et dons du S. Esprit, qui sont ordinairement ostez à ceux qui abandonnent leurs bons desseins, et quittent le chemin auquel Dieu les a mis.

Or le mespris des constitutions, comme aussi de toutes bonnes œuvres, se cognoist par les considerations suivantes.

Celuy-là y tombe, qui par mespris viole ou laisse à faire quelque ordonnance, non seulement volontairement, mais de propos deliberé; car s'il la viole par inadvertance, oubly, ou surprise de quelque passion, c'est autre chose; car le mespris enclost en soy une volonté deliberée, et qui se determine destinément à faire ce qu'elle fait. De là il s'ensuit que celuy qui viole l'ordonnance, ou desobeït par mespris,

non seulement il desobeït, mais il veut desobeïr; non seulement il fait la desobeïssance, mais il la fait avec intention de desobeïr. Il est defendu de manger hors du repas : une fille mange des prunes, des abricots, ou autres fruicts ; elle viole la regle, et fait une desobeïssance : or, si elle mange attirée de la delectation qu'elle en pense recevoir, alors elle desobeït, non pas par desobeïssance, mais par friandise : ou bien elle mange, parce qu'elle n'estime point la Regle, et n'en veut tenir compte, ny se sousmettre à icelle, et alors elle desobeït par mespris et desobeïssance.

Il s'ensuit encore, que celuy qui desobeït par quelque allechement, ou surprise de passion, voudroit bien pouvoir contenter sa passion sans desobeïr, et à mesme temps qu'il prend plaisir, par exemple, à manger, il est marry que ce soit avec desobeïssance; auquel cas la desobeïssance suit, ou accompagne l'œuvre : mais en l'autre, la desobeïssance precede l'œuvre, et luy sert de cause et de motif, quoy que par friandise; car qui mange contre le commandement, consequemment, ou ensemblement, il commet desobeïssance, quoy que s'il la pouvoit eviter en mangeant, il ne la voudroit pas commettre; comme celuy qui en beuvant trop, voudroit bien ne s'enyvrer pas, quoy que neantmoins, en beuvant il s'enyvre; mais celuy qui mange par mespris de la Regle et par desobeïssance, veut la desobeïssance mesme, en sorte qu'il ne feroit pas l'œuvre, ny ne la voudroit pas, s'il n'estoit esmeu à ce faire par la volonté qu'il a de desobeïr. L'un donc desobeït, voulant une chose à laquelle la desobeïssance est attachée, et l'autre desobeït, voulant la mesme chose parce que la desobeïssance y est attachée. L'un rencontre la desobeïssance en la chose qu'il veut, et voudroit bien ne la rencontrer pas; et l'autre l'y recherche, et ne veut la chose qu'avec intention de l'y trouver. L'un dit, Je desobeïs, parce que je veux manger cét abricot que je ne puis manger sans desobeïr : et l'autre dit, Je le mange,

parce que je veux desobeïr, ce que je feray en mangeant : la desobeïssance et mespris suit l'un, et elle conduit l'autre.

Or ceste desobeïssance formelle, et ce mespris des choses bonnes et sainctes, n'est jamais sans quelque peché, pour le moins veniel, non pas mesme és choses qui ne sont que conseillées; car bien qu'on puisse ne point suivre les conseils des choses sainctes par l'eslection d'autres choses, sans aucunement offenser, si est-ce qu'on ne peut pourtant les laisser par mespris et contemnement, sans offense : d'autant que tout bien ne nous oblige pas à le suivre, mais ouy bien à l'honnorer et estimer, et par consequent, à plus forte raison, à ne le point mespriser et vilipender.

Davantage il s'ensuit que celuy qui viole la Regle et Constitutions par mespris, il l'estime vil et inutile, qui est une tres-grande presomption et outrecuidance; ou bien s'il l'estime utile et ne veut pas pourtant se sousmettre à icelle, alors il rompt son dessein avec grand interest du prochain, auquel il donne scandale et mauvais exemple; il contrevient à la societé et promesse faite à la compagnie, et met en desordre une maison devote, qui sont de tres-grandes fautes.

Mais afin que l'on puisse aucunement discerner quand une personne viole les Regles, ou l'obeïssance par mespris, en voicy quelques signes.

1. Quand estant corrigée, elle se mocque et n'a aucun repentir.

2. Quand elle persevere, sans tesmoigner aucune envie n'y volonté de s'amender.

3. Quand elle conteste que la Regle, ou commandement n'est pas à propos.

4. Quand elle tasche de tirer les autres au mesme violement, et leur oster la crainte d'iceluy, leur disant que ce n'est rien, qu'il n'y a point de danger.

Ces signes pourtant ne sont pas si certains, que quelquesfois ils n'arrivent pour d'autres causes que pour celle du

mespris; car il peut arriver qu'une personne se mocque de celuy qui la reprend, pour le peu d'estime qu'elle fait de luy, et qu'elle persevere par infirmité, et qu'elle conteste par despit et colere, et qu'elle desbauche les autres pour avoir des compagnes et excuser son mal; neantmoins il est aisé à juger par les circonstances, quand tout cela se fait par mespris; car enfin l'effronterie et manifeste libertinage suit ordinairement le mespris, et ceux qui l'ont au cœur, en fin le poussent jusques à la bouche, et ils disent (comme David le remarque) *Qui est nostre Maistre?*

Si faut-il que j'adjoute un mot d'une tentation qui peut arriver sur ce poinct : c'est que quelquefois une personne n'estime pas d'estre desobeïssante et libertine, quand elle ne mesprise qu'une ou deux Regles, lesquelles luy semblent de peu d'importance, pourveu qu'elle observe toutes les autres. Mais, mon Dieu! qui ne void la tromperie? car ce que l'un estimera peu, l'autre l'estimera beaucoup, et reciproquement; de mesme, quand en une Compagnie, l'un ne tiendra compte d'une Regle, et le second en mesprisera une autre, le troisiesme une autre, ainsi tout sera en desordre. Car lors que l'esprit de l'homme ne se conduit que selon ses inclinations et aversions, qu'arrive-t'il qu'une perpetuelle inconstance, et varieté de fautes? Hier j'estois joyeux, le silence me desagreoit, et la tentation me suggeroit que j'estois oyseux; aujourd'huy que je seray melancholique, elle me dira que la recreation, et entretien est encore plus inutile : hier, que j'estois en consolation, le chanter me plaisoit; aujourd'huy, que je suis en seicheresse, il me deplaira; et ainsi des autres.

De sorte que qui veut vivre heureusement, et parfaictement, il faut qu'il s'accoustume à vivre selon la raison, les Regles, et l'obeïssance, et non selon ses inclinations, ou aversions; qu'il estime toutes les Regles, qu'il les honnore, et qu'il les cherisse, au moins par la volonté superieure; car, s'il en mesprise une maintenant, demain il en mespri-

sera une autre, et l'autre jour encore une autre, et dès qu'une fois le lien du devoir est rompu, tout ce qui estoit lié, petit à petit s'esparpille et dissipe.

Ne plaise pas à Dieu, que jamais aucune des filles de la Visitation s'égare si fort du chemin de l'amour de Dieu, qu'elle s'aille perdre dedans ce mespris des Regles par desobeïssance, durete et obstination de cœur; car, que luy pourroit-il arriver de pis, ny de plus malheureux? attendu mesme qu'il y a si peu de Regles particulieres et propres de la Congregation, la pluspart et quasi toutes estant ou bien des Regles generales, qu'il faudroit qu'elles observassent en leurs maisons du monde, si elles vouloient vivre tant soit peu avec honneur, reputation, et crainte de Dieu, ou bien qui regardent la manifeste bienseance d'une Maison devote, ou les Officieres en particulier.

Que si quelquefois il leur arrive quelque dégoust ou aversion des Constitutions et Reglemens de la Congregation, elles se comporteront en mesme sorte qu'il se faut comporter envers les autres tentations, corrigeant l'aversion qu'elles ont par la raison, et par bonne et forte resolution de la partie superieure de l'ame, attendant que Dieu leur envoye de la consolation en leur chemin, et leur fasse voir (comme à Jacob, lorsqu'il estoit las et recreu en son voyage) que les Regles et methodes de vie qu'elles ont embrassées, sont la vraye eschelle, par laquelle elles doivent, à guise d'Anges, monter à Dieu par charité, et descendre en elles mesmes par humilité.

Mais si sans aversion, il leur arrivoit de violer la Regle par infirmité, alors elles s'humilieront soudain devant nostre Seigneur, luy demanderont pardon, renouvelleront leur resolution d'observer cette mesme regle, et prendront garde sur tout de ne point entrer en descouragement d'esprit et inquietude; ains avec nouvelle confiance en Dieu, recourront à son sainct amour.

Et quant aux violements de la Regle qui ne se font point par pure desobeïssance, ny par mespris, s'ils se font par nonchalance, infirmité, tentation ou negligence, on s'en pourra et devra confesser, comme de peché veniel, ou bien comme de chose où il y peut avoir peché veniel; car, bien qu'il n'y ait aucune sorte de peché en vertu de l'obligation de la Regle, il y en peut neantmoins avoir à raison de la negligence, nonchalance, precipitation ou autres tels defauts, puis qu'il arrive rarement que, voyant un bien propre à nostre avancement, et notamment estant invitées et appellées à le faire, nous le laissions volontairement, sans offenser; car tel delaissement ne procede que de negligence, affection depravée, ou manquement de ferveur, et s'il nous faut rendre compte des paroles qui sont vrayement oyseuses, combien plus d'avoir rendu oyseuse et inutile la semonce que la Regle nous fait à son exercice! J'ay dit, qu'il arrive rarement de n'offenser pas Dieu, quand nous laissons de faire un bien propre à nostre avancement; parce qu'il se peut faire qu'on ne le laisse pas volontairement, ains par oubly, inadvertance, surreption, et lors il n'y a aucun peché, petit ny grand, sinon que la chose que nous oublions fust de si grande importance, que nous fussions obligez de nous tenir attentifs pour ne point tomber en oubly, inadvertance et surreption : comme, par exemple, si une fille rompt le silence, parce qu'elle n'est pas attentive qu'elle soit en silence, et partant elle ne s'en ressouvenoit pas, d'autant qu'elle pensoit à d'autres choses, ou bien elle est surprise de quelque esmotion de parler, laquelle devant qu'elle ayt bien pensé de reprimer, elle aura dit quelque chose : sans doute elle ne peche point; car l'observation du silence n'est pas de si grande importance, qu'on soit obligé d'avoir une telle attention qu'on ne puisse pas l'oublier : ains au contraire, estant chose tres-bonne pendant le silence de s'occuper en d'autres sainctes et pieuses pensées, si estant attentive à

icelles, on s'oublie d'estre en silence, cet oubly provenant d'une si bonne cause ne peut estre mauvais, n'y par consequent le manquement de silence qui provient d'iceluy.

Mais, si elle oublioit de servir une malade, qui, faute de service, fust en danger, et qu'on luy eust enjoint ce service pour lequel on se reposeroit sur elle, l'excuse ne seroit pas bonne de dire, Je n'y ay pas pensé, je ne m'en suis pas ressouvenue; non, car la chose estoit de si grande importance, qu'il falloit se tenir en attention pour ne point y manquer, et le manquement de cette attention ne peut estre excusable, en esgard à la qualité de la chose, qui meritoit qu'on fust attentive.

Il faut croire qu'à mesure que le divin amour fera progrés és ames des filles de la Congregation, il les rendra tousjours plus exactes et soigneuses à l'observation de leurs Constitutions, quoy qu'elles d'elles mesmes n'obligent point sous peine de peché mortel ny veniel; car si elles obligeoient sous peine de la mort, combien estroitement les observeroit-on?

Or l'amour est fort comme la mort, doncques les attraits de l'amour sont aussi puissants à faire executer une resolution, comme les menaces de la mort. Le zele, dit le sacré Cantique, est dur et ferme comme l'enfer; les ames doncques qui ont le zele, feront autant, et plus en vertu d'iceluy, qu'elles ne feroient pour la crainte de l'enfer; si bien que les filles de la Congregation, par la suave violence de l'amour, observeront autant exactement leurs Regles, Dieu aydant, que si elles y estoient obligées sous peine de damnation eternelle.

En somme, elles auront perpetuelle memoire de ce que dit Salomon aux Proverbes, XIX: Qui garde le commandement, garde son ame, et qui neglige sa voye il mourra: or vostre voye c'est la sorte de vie en laquelle Dieu vous a mises. Je ne dis rien icy de l'obligation que nous avons à

l'observance des vœux; car il est tout evident, que qui transgresse absolument la regle, et vœux essentiels de pauvreté, chasteté, et obeyssance, peche mortellement, et feroit-on le mesme, contrevenant à la closture.

Que les Sœurs fassent profession particuliere de nourrir leurs cœurs en une devotion intime, forte, et genereuse. Je dis, intime, en sorte qu'elles ayent la volonte conforme aux bonnes actions exterieures qu'elles feront, soit petites ou grandes; que rien ne se fasse par coustume, mais par election et application de volonté; et si quelquefois l'action exterieure previent l'affection interieure, à cause de l'accoustumance, qu'au moins l'affection la suive de pres. Si, avant que m'incliner corporellement à mon Superieur, je n'ay pas fait l'inclination interieure, par une humble election de luy estre soubmis, qu'au moins ceste election accompagne ou suive de pres l'inclination exterieure.

Les filles de la Congregation ont fort peu de Regles pour l'exterieur, peu d'austerités, peu de ceremonies, peu d'offices; que doncques elles y accommodent volontiers et amoureusement leurs cœurs, faisant naistre l'exterieur de l'interieur, et nourrissant l'interieur par l'exterieur : car ainsi le feu produit la cendre, et la cendre nourrit le feu.

Il faut encore que cette devotion soit forte, 1. à supporter les tentations, qui ne manquent jamais à ceux qui veulent tout de bon servir Dieu.

2. Forte à supporter la varieté des esprits qui se trouveront en la Congregation, qui est un essay aussi grand, pour les esprits foibles, qu'on en puisse rencontrer.

3. Forte à supporter une chacune ses imperfections, pour ne se point inquieter de s'y voir sujete. Car comme il faut avoir une humilité forte, pour ne point perdre courage, ains relever nostre confiance en Dieu parmy nos imbecillités, aussi faut-il avoir le courage puissant, pour en entreprendre la correction, et amandement parfait.

4. Forte à combatre ses imperfections.

5. Forte à mespriser les paroles et jugemens du monde, qui ne manque jamais de controoller les instituts pieux, sur tout au commencement.

6. Forte à se tenir independante des affections, amitiés, ou inclinations particulieres, afin de ne point vivre selon icelles, mais selon la lumiere de la vraye pieté.

7. Forte à se tenir independante des tendretés, douceurs et consolations qui nous proviennent tant de Dieu que des creatures, pour ne point nous laisser engager par icelles.

8. Forte pour entreprendre une guerre continuelle contre nos mauvaises inclinations, humeurs, habitudes et propensions.

Il faut en fin qu'elle soit genereuse, pour ne point s'estonner des difficultés, ains au contraire aggrandir son courage par icelles; car (comme dit saint Bernard) celuy là n'est pas bien vaillant, auquel le cœur ne croist pas entre les peines et contradictions. Genereuse pour pretendre au plus haut point de la perfection Chrestienne, nonobstant toutes imperfections et foiblesses presentes, en s'appuyant par une parfaite confiance sur la misericorde divine, à l'exemple de celle qui disoit à son bien-aimé : Tirez-moy, nous courrons apres vous en l'odeur de vos onguents : comme si elle eust voulu dire : De moy mesme je suis immobile; mais quand vous me tirerez, je courray. Le divin amant de nos ames nous laisse souvent comme englués dans nos miseres, afin que nous sçachions que nostre delivrance vient de luy, et que, quand nous l'aurons, nous la tenions chere, comme un don precieux de sa bonté. C'est pourquoy, comme la devotion genereuse ne cesse jamais de crier à Dieu : Tirez-moy; aussi ne cesse-elle jamais d'aspirer, d'esperer, et de se promettre courageusement de courir, et de dire : Nous courrons apres vous. Et ne faut jamais se fascher, si d'abord on ne court pas apres le Sauveur, pourveu que l'on die toujours :

Tirez-moy, et que l'on ayt le courage bon pour dire : Nous courrons; car encore que nous ne courions pas, il suffit que, Dieu aydant, nous courrons.

Ceste Congregation, non plus que les autres Religions, n'est pas une assemblée de personnes parfaictes, mais de personnes qui pretendent de se perfectionner; non de personnes courantes, mais de personnes qui pretendent courir, et lesquelles pour cela apprennent premierement à marcher le petit pas, puis à se haster, puis à cheminer à demy course, puis enfin à courir.

Ceste devotion genereuse ne mesprise rien, et fait que sans trouble, ny inquietude, nous voyons un chacun cheminer, courir, et voler diversement, selon la diversité des inspirations, et varieté des mesures de la grace divine, qu'un chacun reçoit. C'est un advertissement, que le grand Apostre S. Paul fait aux Romains, XIV. L'un, dit-il, croit de pouvoir manger de tout; l'autre, qui est infirme, mange des herbes : que celuy qui mange, ne mesprise point celuy qui ne mange pas, et celuy qui ne mange pas, ne juge point celuy qui mange : que chacun abonde en son sens; celuy qui mange, mange en nostre Seigneur, et celuy qui ne mange pas, ne mange pas en nostre Seigneur, et tant l'un que l'autre rendent graces à Dieu. Les Regles ne commandent pas beaucoup de jeusnes, neantmons il se pourra que quelques-unes, pour des necessitez particulieres, obtiendront l'obedience d'en faire d'avantage. Que celles qui jeusneront ne mesprisent point celles qui mangent, ny celles qui mangent, celles qui jeusneront : et ainsi en toutes autres choses qui ne sont ny commandées, ny defendues. Qu'un chacun abonde en son sens, c'est à dire qu'une chacune jouysse, et use de sa liberté, sans juger ny controoller les autres qui ne feront point comme elle, voulant faire trouver sa façon meilleure, puis que mesme il se peut faire qu'une personne mange avec tel renoncement de sa propre volonté,

qu'une autre jeusneroit, et qu'une personne ne die pas ses coulpes, par le mesme renoncement par lequel l'autre les dira. La genereuse devotion ne veut pas avoir des compagnons en tout ce qu'elle fait ; ains seulement en sa pretension, qui est la gloire de Dieu, et l'avancement du prochain en l'amour divin ; et pourveu qu'on s'achemine droitement à ce but là, elle ne se met pas en peine par quel chemin c'est. Pourveu que celuy qui jeusne, jeusne pour Dieu, et que celuy qui ne jeusne pas, ne jeusne pas aussi pour Dieu, elle est toute satisfaite tant de l'un que de l'autre.

Elle ne veut doncques pas tirer les autres à son train ; ains suit simplement, humblement, et tranquillement son chemin. Que si mesme il arrivoit qu'une personne mangeast, non pas pour Dieu, mais par inclination, ou qu'elle ne fist pas la discipline, non pas pour Dieu, mais par naturelle aversion, encor faudroit-il que celles qui font les exercices contraires, ne la jugeassent point ; ains que sans la censurer, elles suivissent leur chemin doucement, et suavement, sans mespriser, ny juger au prejudice des infirmes, se ressouvenant que si en ces occasions, les unes secondent peut estre trop mollement leurs inclinations et aversions, en des autres occurrences, les autres en font bien de mesme : mais aussi celles qui ont de telles inclinations et aversions, se doivent bien garder de dire des paroles, ny donner aucune sorte de signe, d'avoir à desgout que les autres fassent mieux ; car elles feroient une grande impertinence : ains considerant leur foiblesse, elles doivent regarder les mieux-faisantes, avec une saincte, douce, et cordiale reverence ; car ainsi elles pourront tirer autant de profit de leur imbecillité, par l'humilité qui en naistra, que les autres en tirent par leurs exercices. Que si ce point est bien entendu, et bien observé, il conservera une merveilleuse tranquillité et suavité en la Congregation. Que Marthe soit active, mais qu'elle ne contrerolle point Magdeleine ; que Magdeleine contemple, mais

qu'elle ne mesprise point Marthe ; car nostre Seigneur prendra la cause de celle qui sera censurée.

Mais neantmoins, si quelques sœurs avoient des aversions aux choses pieuses, bonnes, et appreuvées, ou bien des inclinations aux choses moins pieuses, si elles me croyent, elles useront de violence, et contreviendront le plus qu'elles pourront à leurs aversions et inclinations, pour se rendre vrayement maistresses d'elles-mesmes, et servir Dieu, par une excellente mortification, repugnant ainsi à leur repugnance, contredisant à leur contradiction, declinant de leurs inclinations, divertissant de leurs aversions, et en tout et par tout faisant regner l'authorité de la raison, principalement és choses esquelles on a du loisir, pour prendre resolution. Et pour conclusion, elles essayeront d'avoir un cœur souple et maniable, soubmis, et aisé à condescendre en toutes choses loisibles, et à monstrer en toute entreprise l'obeyssance et la charité, pour ressembler à la colombe qui reçoit toutes les lueurs que le soleil luy donne. Bien-heureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompront jamais.

Les filles de la Visitation parleront tousjours tres-humblement de leur petite Congregation, et prefereront toutes les autres à icelle (quant à l'honneur et estime) et neantmoins la prefereront aussi à toute autre, quant à l'amour, tesmoignant volontiers, quand il se presentera l'occasion, combien agreablement elles vivent en ceste vocation. Ainsi les femmes doivent preferer leurs maris à tout autre, non en honneur, mais en affection ; ainsi chacun prefere son pays aux autres en amour, non en estime, et chaque nocher cherit plus le vaisseau dans lequel il vogue que les autres, quoy que plus riches et mieux fournis. Advoüons franchement que les autres Congregations sont meilleures, plus riches, et plus excellentes, mais non pas pourtant plus aymables, ny desirables pour nous; puis que nostre Seigneur a voulu que ce fust nostre patrie, et nostre barque, et que nostre cœur fust

marié à cet institut, suivant le dire de celuy auquel, quand on demanda quel estoit le plus agreable sejour, et le meilleur aliment pour l'enfant? le sein (dit-il) et le laict de sa mere; car bien qu'il y ait de plus beaux seins et de meilleur laict, si est-ce que pour luy, il n'y en a point de plus propre, ny de plus aymable. Dieu soit beny.

ENTRETIEN II

Auquel on demande si l'on peut aller à Dieu avec une grande confiance, mesme ayant le sentiment de nostre misere, et comment : et du parfait abandonnement de soy-mesme.

Vous me demandez, mes tres-cheres filles, si une ame ayant le sentiment de sa misere, peut aller à Dieu avec une grande confiance. Or je responds, que non seulement l'ame qui a la cognoissance de sa misere peut avoir une grande confiance en Dieu; mais qu'elle ne peut avoir une vraye confiance, qu'elle n'ayt la cognoissance de sa misere; car ceste cognoissance et confession de nostre misere nous introduit devant Dieu : ainsi tous les grands Saincts, comme Job, David, et les autres, commençoient toutes leurs prieres par la confession de leur misere et indignité ; de sorte que c'est une tres-bonne chose de se recognoistre pauvre, vil et abject, et indigne de comparoistre en la presence de Dieu. Ce mot celebre entre les anciens, Cognois-toy toy-mesme, encore qu'il s'entende de la cognoissance de la grandeur et excellence de l'ame, pour ne la point avilir et prophaner en des choses indignes de sa noblesse, il s'entend aussi de la cognoissance de nostre indignité, imperfection et misere : d'autant que tant plus que nous nous cognoistrons miserables, tant plus nous nous confierons en la bonté et misericorde de Dieu : car entre la misericorde et la misere il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'eust point creé l'homme, il eust été

vrayement tout bon; mais il n'eust point esté actuellement misericordieux, d'autant que la misericorde ne s'exerce qu'envers les miserables. Vous voyez donc que tant plus nous nous cognoissons miserables, tant plus nous avons occasion de nous confier en Dieu, puis que nous n'avons rien de quoy nous confier en nous-mesmes. La defiance de nous-mesmes provient de la cognoissance de nos imperfections. Il est bien bon de se deffier de nous-mesmes : mais de quoy nous serviroit-il de le faire, si non pour jetter toute nostre confiance en Dieu, et nous attendre à sa misericorde? Les fautes et les infidelitez que nous commettons tous les jours nous doivent bien apporter de la honte et confusion, lors que nous voulons approcher de nostre Seigneur; et ainsi lisons-nous qu'il y a de grandes ames, comme sainte Catherine de Sienne et la mere Therese, qui lors qu'elles estoient tombées en quelque defaut, avoient de ces grandes confusions; aussi est-il bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu, nous nous retirions un peu par humilité, et demeurions confus; car, si seulement nous avons offensé un amy, nous avons bien honte de l'aborder; mais il n'en faut pas demeurer là : car ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des vertus moitoyennes, par lesquelles nous devons monter à l'union de nostre ame avec son Dieu. Ce ne seroit pas grand' chose de s'estre aneanty et despoüillé de soy-mesme (ce qui se fait par des actes de confusion) si ce n'estoit pour se donner tout à Dieu, ainsi que S. Paul nous l'enseigne, quand il dit : Despoüillez-vous du vieil homme, et vous revestez du nouveau; car il ne faut pas demeurer nùd, ains se revestir de Dieu. Ce petit reculement ne se fait, que pour mieux s'eslancer à Dieu par un acte d'amour et de confiance; car il ne faut pas se confondre tristement et avec inquietude, c'est l'amour propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marris de n'estre pas parfaicts, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mes-

mes. Et si bien vous ne sentez pas une telle confiance, si ne faut-il pas laisser d'en faire les actes, et dire à nostre Seigneur : Encore, mon Seigneur, que je n'aye aucun sentiment de confiance en vous, je sçay pourtant que vous estes mon Dieu, que je suis toute vostre, et n'ay esperance qu'en vostre bonté; ainsi je m'abandonne entre vos mains. Et il est tousjours en vostre pouvoir de faire de ces actes, et quoy que nous ayons de la difficulté, il n'y a pourtant pas de l'impossibilité, et c'est en ces occasions là, et parmy ces difficultez, que nous devons tesmoigner de la fidelité à nostre Seigneur; car bien que nous fassions ces actes sans goust, et sans aucune satisfaction, il ne s'en faut pas mettre en peine, puisque nostre Seigneur les ayme mieux ainsi; et ne dites pas, que vous le dites voirement, mais que ce n'est que de bouche; car si le cœur ne le vouloit, la bouche n'en diroit pas un mot. Ayant faict cela demeurez en paix, et sans faire attention sur vostre trouble, parlez à nostre Seigneur d'autre chose. Voila donc pour la conclusion de ce premier poinct, qu'il est tres-bon d'avoir de la confusion, quand nous avons la cognoissance et sentiment de nostre misere et imperfection; mais qu'il ne faut pas s'arrester là, ni pour cela tomber en descouragement; ains relever son cœur en Dieu par une saincte confiance, le fondement de laquelle doit estre en luy, et non pas en nous; d'autant que nous changeons, et il ne change jamais, et demeure tousjours aussi bon et misericordieux, quand nous sommes foibles et imparfaicts, que quand nous sommes forts et parfaicts. J'ay accoustumé de dire, que le thrône de la misericorde de Dieu c'est nostre misere : il faut donc, d'autant que nostre misere sera plus grande, avoir aussi une plus grande confiance.

Passons maintenant à l'autre question, qui est de l'abandon de soy-mesme, et quel doit estre l'exercice de l'ame abandonnée. Il faut doncques sçavoir qu'abandonner nostre ame, et nous laisser nous-mesmes, n'est autre chose que

quitter et nous deffaire de nostre propre volonté, pour la donner à Dieu : car il ne nous serviroit de guiere (comme j'ay desja dit) de nous renoncer, et delaisser nous-mesmes, si ce n'estoit pour nous unir parfaictement à la divine bonté. Ce n'est donc que pour cela qu'il faut faire cest abandonnement, lequel autrement seroit inutile, et ressembleroit à ceux des anciens Philosophes, qui ont faict des admirables abandonnemens de toutes choses et d'eux-mesmes, pour une vaine pretention, et pour s'abandonner à la Philosophie, comme Epictete, tres-renommé Philosophe, lequel estant esclave de condition, à cause de sa grande sagesse on le vouloit affranchir; mais luy par un renoncement le plus extrême de tous ne voulut point sa liberté, et demeura ainsi volontairement en esclavage, avec une telle pauvreté, qu'apres sa mort on ne luy trouva qu'une lampe, qui fut venduë bien cher, à cause qu'elle avoit esté à un si grand homme ; mais nous autres nous ne voulons pas nous abandonner, sinon pour nous laisser à la mercy de la volonté de Dieu. Il y a beaucoup de gens qui disent à nostre Seigneur : Je me donne tout à vous sans aucune reserve; mais il y en a fort peu qui embrassent la pratique de cét abandonnement, lequel n'est autre chose qu'une parfaicte indifference à recevoir toute sorte d'evenemens, selon qu'ils arrivent par l'ordre de la providence de Dieu, aussi bien l'affliction comme la consolation, la maladie comme la santé, la pauvreté comme les richesses, le mespris comme l'honneur, et l'opprobre comme la gloire. Ce que j'entends selon la partie superieure de nostre ame; car il n'y a point de doute que l'inferieure et l'inclination naturelle tendra tousjours plustost du costé de l'honneur que du mespris, des richesses que de la pauvreté; quoy qu'aucun ne puisse ignorer que le mespris, l'abjection et la pauvreté ne soient plus agreables à Dieu que l'honneur et l'abondance de beaucoup de richesses. Or, pour faire cét abandonnement, il faut obeïr à la volonté de Dieu signifiée,

et à celle de son bon plaisir; l'un se faict par maniere de resignation, et l'autre par maniere d'indifference. La volonté de Dieu signifiée comprend ses commandemens, ses conseils, ses inspirations, nos Regles, et les ordonnances de nos Superieurs. La volonté de son bon plaisir regarde les evenemens des choses que nous ne pouvons pas prevoir : comme, par exemple, je ne sçay pas si je mourray demain, je voy que c'est le bon plaisir de Dieu, et partant je m'abandonne à son bon plaisir, et meurs de bon cœur. De mesme, je ne sçay pas si l'année qui vient tous les fruicts de la terre seront tempestez ; s'il arrive qu'ils le soient, ou qu'il y ait de la peste, ou tels autres evenemens, il est tout evident que c'est le bon plaisir de Dieu, et partant je m'y conforme. Il arrivera que vous n'aurez pas de la consolation en vos exercices; il est certain que c'est le bon plaisir de Dieu, c'est pourquoy il y faut demeurer avec une extreme indifference entre la desolation et la consolation; de mesme en faut-il faire en toutes les choses qui nous arrivent, és habits qui nous sont donnez, és viandes qui nous sont presentées. Il faut de plus remarquer qu'il y a des choses esquelles il faut joindre la volonté de Dieu signifiée à celle de son bon plaisir : comme si je tombe malade d'une grosse fievre, je voy en cet evenement que le bon plaisir de Dieu est que je demeure en indifference de la santé ou de la maladie : mais la volonté de Dieu signifiée est, que moy qui ne suis pas sous l'obeïssance j'appelle le medecin, et que j'applique tous les remedes que je puis; je ne dis pas les plus exquis, mais les communs et ordinaires ; et que les Religieux qui sont sous un Superieur, reçoivent les remedes et traittemens qui leur sont presentez, en simplicité et soubmission; car Dieu le nous a signifié en ce qu'il donne la vertu aux remedes : la saincte Escriture le nous enseigne en plusieurs endroits, et l'Eglise l'ordonne. Or cela faict, que la maladie surmonte le remede, ou le remede surmonte le mal, il en faut estre

en parfaicte indifference, en telle sorte, que si la maladie et la santé estoient là devant nous, et que nostre Seigneur nous dist : Si tu choisis la santé, je ne t'en osteray pas un grain de ma grace ; si tu choisis la maladie, je ne te l'augmenteray pas aussi de rien ; mais au choix de la maladie il y a un peu plus de mon bon plaisir : alors l'ame qui s'est entierement delaissée et abandonnée entre les mains de nostre Seigneur, choisira sans doute la maladie, pour cela seulement qu'il y a un peu plus du bon plaisir de Dieu ; ouy, mesme quand ce seroit pour demeurer toute sa vie dans un lict, sans faire autre chose que souffrir, elle ne voudroit pour rien du monde desirer un autre estat que celuy-là : ainsi les Saincts qui sont au ciel ont une telle union avec la volonté de Dieu, que s'il y avoit un peu plus de son bon plaisir en enfer, ils quitteroient le paradis pour y aller. Cét estat du delaissement de soy-mesme comprend aussi l'abandonnement au bon plaisir de Dieu, en toutes tentations, ariditez, seicheresses, aversions et repugnances qui arrivent en la vie spirituelle ; car en toutes ces choses, l'on y void le bon plaisir de Dieu, quand elles n'arrivent pas par nostre defaut, et qu'il n'y a pas du peché. Enfin l'abandonnement est la vertu des vertus ; c'est la cresme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite, ce semble, de la patience, et le fruict de la perseverance : grande est ceste vertu, et seule digne d'estre pratiquée des plus chers enfans de Dieu. Mon Pere, dit nostre doux Sauveur sur la croix, je remets mon esprit entre vos mains : il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay tout accomply ce que vous m'avez commandé : mais pourtant si telle est vostre volonté, que je demeure encore sur ceste croix pour souffrir davantage, j'en suis content, je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvez faire tout ainsi qu'il vous plaira. Nous en devons faire de mesme, mes tres-cheres filles, en toute occasion, soit que nous souffrions, ou que nous jouyssions de quelque

contentement, nous laissant ainsi conduire à la volonté divine, selon son bon plaisir, sans jamais nous laisser preoccuper de nostre volonté particuliere. Nostre Seigneur ayme d'un amour extremement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner ainsi totalement à son soing paternel, se laissant gouverner par sa divine providence, sans s'amuser à considerer si les effects de ceste providence leur seront utiles, profitables, ou dommageables; estans tout asseurez, que rien ne leur sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres-aymable, ny qu'il ne permettra que rien leur arrive, dequoy il ne leur fasse tirer du bien et de l'utilité, pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous disions : Je remets mon esprit, mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay entre vos benites mains, pour en faire selon qu'il vous plaira. Car jamais nous ne sommes reduits à telle extremité, que nous ne puissions tousjours respandre devant la divine Majesté des parfums d'une saincte soubmission à sa tres-saincte volonté, et d'une continuelle promesse de ne le vouloir point offenser. Quelquefois nostre Seigneur veut que les ames choisies pour le service de sa divine Majesté se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmi les degousts, seicheresses, repugnances et aspretez de la vie spirituelle, sans consolation, saveurs, tendretez, et sans goust, et qu'elles croyent de n'estre dignes d'autre chose, suivant ainsi le divin Sauveur avec la fine pointe de l'esprit, sans autre appuy que celuy de sa divine volonté, qui le veut ainsi. Et voila comme je desire que nous cheminions, mes cheres filles.

Or maintenant vous me demandez à quoy se doit occuper interieurement ceste ame, qui est toute abandonnée entre les mains de Dieu. Elle ne faict rien sinon demeurer aupres de nostre Seigneur, sans avoir soucy d'aucune chose, non pas mesme de son corps, ny de son ame; car puisqu'elle

s'est embarquée sous la providence de Dieu, qu'a-t'elle affaire de penser ce qu'elle deviendra? Nostre Seigneur, auquel elle s'est toute delaissée, y pensera assez pour elle. Je n'entends pas pourtant de dire qu'il ne faille pas penser és choses esquelles nous sommes obligez chacun selon sa charge; car il ne faut pas qu'un Supérieur, sous ombre de s'estre abandonné à Dieu, et se reposer en son soing, neglige de lire et d'apprendre les enseignemens qui sont propres pour l'exercice de sa charge : il est bien vray qu'il faut avoir une grande confiance pour s'abandonner ainsi, sans aucune reserve, à la providence divine; mais aussi quand nous abandonnons tout, nostre Seigneur prend soing de tout et conduit tout : que si nous reservons quelque chose, de laquelle nous ne nous confions pas en lui, il nous la laisse; comme s'il disoit: Vous pensez estre assez sages pour faire ceste chose-là sans moy, je vous laisse gouverner, vous verrez comme vous vous en trouverez. Celles qui sont dediées à Dieu en la religion, doivent tout abandonner sans aucune reserve. Sainte Magdelaine, qui s'estoit toute abandonnée à la volonté de nostre Seigneur, demeuroit à ses pieds, et l'escoutoit tandis qu'il parloit; et lors qu'il cessoit de parler, elle cessoit aussi d'escouter, mais elle ne bougeoit pourtant d'aupres de luy : ainsi ceste ame qui s'est delaissée, n'a autre chose à faire qu'à demeurer entre les bras de nostre Seigneur comme un enfant dans le sein de sa mere, lequel, quand elle le met en bas pour cheminer, il chemine jusques à tant que sa mere le reprenne; et quand elle veut le porter, il luy laisse faire : il ne sçait point et ne pense point où il va, mais il se laisse porter ou mener où il plaist à sa mere : tout de mesme ceste ame, aymant la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui luy arrive, se laisse porter, et chemine neantmoins, faisant avec grand soing tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée. Vous dites maintenant, s'il est bien possible que nostre volonté soit tellement morte en nostre Seigneur, que

nous ne sçachions plus ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas. Or je dis en premier lieu, qu'il n'arrive jamais, pour abandonnez que nous soyons, que nostre franchise, et la liberté de nostre arbitre ne nous demeurent; de sorte qu'il nous vient tousjours quelque desir et quelque volonté : mais ce ne sont pas des volontés absoluës et des desirs formez : car si tost qu'une ame, qui s'est delaissée au bon plaisir de Dieu, aperçoit en soy quelque volonté, elle la faict incontinent mourir en la volonté de Dieu.

Vous voudriez aussi sçavoir, si une ame encore bien imparfaicte pourroit demeurer utilement devant Dieu avec ceste simple attention à sa saincte presence en l'oraison; et je vous dis, que si Dieu vous y met, vous y pouvez bien demeurer, car il arrive assez souvent que nostre Seigneur donne ces quietudes et tranquillitez à des ames qui ne sont pas bien purgées; mais tandis qu'elles ont encore besoing de se purger, elles doivent, hors l'oraison, faire des remarques et des considerations necessaires à leur amendement; car, quand bien Dieu les tiendroit tousjours fort recueillies, il leur reste encore assez de liberté pour discourir avec l'entendement sur plusieurs choses indifferentes : pourquoy donc ne pourront-elles pas considerer et faire des resolutions pour leur amendement et pour la pratique des vertus? Il y a des personnes fort parfaictes, ausquelles nostre Seigneur ne donna jamais de telles douceurs, ny de ces quietudes; qui font tout avec la partie superieure de leur ame, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu à vive force et avec la pointe de la raison; et ceste mort icy est la mort de la Croix, laquelle est beaucoup plus excellente et plus genereuse que l'autre, que l'on doit plustost appeler un endormissement qu'une mort, car ceste ame, qui s'est embarquée dans la nef de la providence de Dieu, se laisse aller et vogue doucement comme une personne qui, dormant dans un vaisseau sur une mer tranquille, ne laisse pas d'avancer. Ceste maniere de mort

ainsi douce se donne par maniere de grace, et l'autre se donne par maniere de merite.

Vous voulez encore sçavoir quel fondement doit avoir nostre confiance. Il faut qu'elle soit fondée sur l'infinie bonté de Dieu, et sur les merites de la Mort et Passion de nostre Seigneur Jesus-Christ, avec ceste condition de nostre part, que nous ayons et cognoissions en nous une entiere et ferme resolution d'estre tout à Dieu, et de nous abandonner du tout, et sans aucune reserve, à sa providence. Je desire toutesfois que vous remarquiez, que je ne dis pas qu'il faille sentir ceste resolution, d'estre ainsi tout à Dieu, mais seulement, qu'il la faut avoir et cognoistre en nous; parce qu'il ne faut pas s'amuser à ce que nous sentons ou que nous ne sentons pas; d'autant que la plupart de nos sentimens et satisfactions ne sont que des amusemens de nostre amour-propre. Il ne faut pas aussi entendre, qu'en toutes ces choses icy de l'abandonnement et de l'indifference nous n'ayons jamais de desirs contraires à la volonté de Dieu; et que nostre nature ne repugne aux evenemens de son bon plaisir; car cela peut souvent arriver. Ce sont des vertus qui font leur residence en la partie superieure de l'ame; l'inferieure pour l'ordinaire n'y entend rien, il n'en faut faire aucun estat; mais sans regarder ce qu'elle veut, il faut embrasser ceste volonté divine, et nous y unir malgré qu'elle en ayt. Il y a peu de personnes qui arrivent à ce degré du parfaict delaissement d'elles-mesmes: mais nous y devons neantmoins tous pretendre, chacun selon sa portée et petite capacité.

ENTRETIEN III.

Sur la fuite de nostre Seigneur en Egypte, où il est traité de la fermeté que nous devons avoir parmi les accidens du monde.

Nous celebrons l'octave de la feste des saincts Innocens, auquel jour la saincte Eglise nous fait lire l'Evangile qui

traite comme l'Ange du Seigneur dit au glorieux S. Joseph en songe, c'est à dire en dormant, qu'il prist l'enfant et la mere, qu'il s'enfuist en Egypte, d'autant qu'Herodes, jaloux de sa royauté, cherchoit nostre Seigneur pour le mettre à mort, de crainte qu'il ne la luy ostast; et estant remply de colere, dequoy les Roys Mages n'estoient point retournez par devers luy en Jerusalem, il commanda que l'on fist mourir tous les petits enfans au dessous de l'âge de deux ans, croyant que nostre Seigneur s'y trouveroit, et par ce moyen il s'asseureroit de la possession de son Royaume. Cét Evangile est plein d'une quantité de belles conceptions. Je me contenteray de quelques-unes, qui nous serviront d'un autant agreable que profitable entretien. Je commence par la premiere remarque que faict le grand S. Jean Chrysostome, qui est de l'inconstance, varieté, et instabilité des accidens de ceste vie mortelle. O que ceste consideration est utile! car le defaut d'icelle est ce qui nous porte au descouragement et bijarrerie d'esprit, inquietude, varieté d'humeurs, inconstance et instabilité en nos resolutions; car nous ne voudrions pas rencontrer en nostre chemin nulle difficulté, nulle contradiction, et nulle peine: nous voudrions avoir tousjours des consolations sans seicheresses ny ariditez, des biens sans meslange d'aucun mal, la santé sans maladie, le repos sans travail, la paix sans trouble. Hé! qui ne void nostre folie? car nous voulons ce qui ne se peut: la pureté ne se trouve qu'en paradis et en enfer: au paradis le bien, le repos et la consolation sont en leur pureté, sans aucun meslange du mal, du trouble ny de l'affliction; au contraire en enfer le mal, le desespoir, le trouble et l'inquietude s'y trouve, et est en sa pureté sans aucun meslange du bien, de l'esperance, de la tranquillité, ny de la paix: mais en ceste vie perissable jamais le bien ne se trouve sans la suitte du mal, les richesses sans inquietudes, le repos sans travail, la consolation sans l'affliction, la santé sans la

maladie; bref tout y est meslangé et meslé, le bien avec le mal: c'est une continuelle varieté d'accidens divers. Ainsi Dieu a voulu diversifier les saisons, et que l'Esté fust suivy de l'Automne, et l'Hyver suivy du Printemps, pour nous monstrer que rien n'est permanent en ceste vie; que les choses temporelles sont perpetuellement muables, inconstantes et sujettes au changement; et le defaut de la cognoissance de ceste verité est, comme j'ay dit, ce qui nous rend muables et changeans en nos humeurs; d'autant que nous ne nous servons pas de la raison que Dieu nous a donnée, laquelle raison nous rend immuables, fermes et solides, et partant semblables à Dieu. Quand Dieu dit, Faisons l'homme à nostre semblance, il donna quant et quant la raison et l'usage d'icelle pour discourir, considerer et discerner le bien d'avec le mal, et les choses qui meritent d'estre esleuës ou rejettées; la raison est ce qui nous rend superieurs, et maistres de tous les animaux. Lors que Dieu eut creé nos premiers parens, il leur donna une entiere domination sur les poissons de la mer, et sur les animaux de la terre, et par consequent leur donna la cognoissance de chacune espece, et les moyens de les dominer, et de s'en rendre le maistre et seigneur. Dieu n'a pas seulement faict ceste grace à l'homme de le rendre seigneur des animaux par le moyen du don qu'il luy a faict de la raison, par laquelle il l'a rendu semblable à luy; mais encore il luy a donné plein pouvoir sur toutes sortes d'accidens et evenemens. Il est dit, que l'homme sage, c'est à dire, l'homme qui se conduit par la raison, se rendra maistre absolu des Astres: qu'est-ce à dire cela, sinon que par l'usage de la raison, il demeurera ferme et constant en la diversité des accidens et evenemens de ceste vie mortelle? Que le temps soit beau ou qu'il pleuve, que l'air soit calme ou que le vent soufle, l'homme sage ne s'en soucie pas, sçachant bien que rien n'est stable et permanent en ceste vie, et que ce n'est pas icy le lieu de repos. En l'afflic-

tion il ne se desespere point, ains il attend la consolation; en la maladie il ne se tourmente point, mais il attend la santé; ou s'il void qu'il soit tellement mal que la mort s'en deust ensuivre, il benist Dieu, esperant le repos de la vie immortelle qui suit celle-cy; que s'il rencontre la pauvreté, il ne s'en afflige pas, car il sçait bien que les richesses ne sont point en ceste vie sans la pauvreté; s'il est mesprisé, il sçait bien que l'honneur icy bas n'a point de permanence, ains est ordinairement suivy du deshonneur ou du mespris; bref, en toutes sortes d'evenemens, soit prosperité, ou adversité, il demeure ferme, stable et constant en sa resolution de pretendre et tendre à la jouyssance des biens eternels. Mais il ne faut pas seulement considerer ceste varieté, changement, mutation et instabilité és choses transitoires et materielles de ceste vie mortelle; nullement; ains il les faut considerer encor estre aussi dans le succés de nostre vie spirituelle, où la fermeté et constance est d'autant plus necessaire, que la vie spirituelle est relevée au dessus de la vie mortelle et corporelle. C'est un abus tres-grand que de ne vouloir point souffrir ou sentir des mutations et changemens en nos humeurs, tandis que nous ne nous gouvernons point par la raison et que nous ne voudrons pas nous laisser gouverner. L'on dit communement, Voyez cét enfant, il est bien jeune; mais il a pourtant desja l'usage de la raison : ainsi plusieurs ont l'usage de la raison, lesquels, comme enfans, ne se conduisent pourtant pas par le commandement de la raison. Dieu a donné à l'homme la raison pour le conduire; mais pourtant il y en a peu qui la laissent maistriser en eux : au contraire ils se laissent gouverner par leurs passions, lesquelles devroient estre subjettes et obeyssantes à la raison selon l'ordre que Dieu requiert de nous. Je me veux faire entendre plus familierement : la plus part des personnes du monde se laissent gouverner et conduire à leurs passions, et non à la raison; aussi sont-ils pour l'or-

dinaire bijarres, varians et changeans en leurs humeurs; s'ils ont une passion de se coucher tost, ou bien tard, ils le font; s'ils en ont une d'aller aux champs, ils se levent de grand matin; mais s'ils en ont une de dormir, ils le font tout de mesme : quand ils veulent disner et desjeuner tost, ou fort tard, ils le font aussi; et non seulement ils sont bijarres et inconstans en cela, mais ils le sont mesme en leur conversation : ils veulent que l'on s'accommode à leurs humeurs, et ne se veulent point accommoder à celles des autres : ils se laissent emporter à leurs inclinations, et particulieres affections et passions, sans que pourtant cela soit estimé vicieux parmy les mondains; et pourveu qu'ils n'incommodent pas beaucoup l'esprit du prochain, on ne les tient pas pour bijarres et inconstans. Et pourquoy cela? non pour autre chose, sinon d'autant que c'est un mal ordinaire parmy les mondains : mais en la Religion on ne peut pas tant se laisser emporter à ses passions : car pour les choses exterieures, les Regles sont pour nous tenir reglez au prier, au manger et dormir, et ainsi des autres exercices, tousjours à mesmes heures, quand l'obeyssance ou la cloche nous le signifie; et puis nous n'avons tousjours qu'une mesme conversation; car nous ne pouvons pas nous separer. En quoy donc peut-on exercer la bijarrerie et inconstance? c'est en la diversité des humeurs, des volontez et des desirs : maintenant je suis joyeux, parce que toutes choses me succedent selon ma volonté; tantost je seray triste, parce qu'il me sera arrivé une petite contradiction que je n'attendois pas : mais ne sçaviez-vous pas que ce n'est point icy le lieu où le plaisir se trouve pur, sans meslange de desplaisir, que ceste vie est meslée de semblables accidens? Aujourd'huy que vous avez de la consolation en l'oraison, vous estes encouragée, et bien resoluë de servir Dieu; mais demain que vous serez en seicheresse, vous n'aurez point de cœur pour le service de Dieu : Mon Dieu, je suis si alan-

gourie et abbatuë, dites-vous. Or dites-moy un peu, si vous vous gouverniez par la raison, ne verriez-vous pas que s'il estoit bon de servir Dieu hier, il est encore tres-bon de le servir aujourd'huy, et qu'il sera tres-bon de le servir demain? car c'est tousjours le mesme Dieu, aussi digne d'estre aymé quand vous estes en seicheresse que quand vous estes en consolation. Maintenant nous voulons une chose, et demain nous en voudrions une autre; ce que je voy faire à un tel, ou à une telle, à ceste heure me plaist; tantost cela me desplaira, en telle sorte que cela sera capable de me faire concevoir de l'aversion. J'ayme mieux maintenant une personne, et me plais grandement en sa conversation; demain j'auray peine de la supporter : et que veut dire cela? n'est-elle pas autant capable d'estre aymée aujourd'huy qu'elle estoit hier? Si nous regardions à ce que nous dicte la raison, nous verrions qu'il falloit aymer ceste personne, parce que c'est une creature qui porte l'image de la divine Majesté; ainsi nous aurions autant de suavité en sa conversation, que nous en avions eu autrefois. Mais cela ne provient sinon dequoy on se laisse conduire à son inclination, à ses passions ou affections, pervertissant ainsi l'ordre que Dieu avoit mis en nous, que tout seroit suject à la raison; car si la raison ne domine sur toutes nos puissances, sur nos facultez, nos passions, inclinations, affections, et en fin sur tout ce qui sera de nous, qu'en arrivera-t'il, sinon une continuelle vicissitude, inconstance, varieté, changement, bijarrerie, qui nous fera tantost estre fervents, et peu apres làches, negligens et paresseux; tantost joyeux, et puis melancoliques? nous serons tranquilles une heure, et puis inquiets deux jours; bref, nostre vie se passera en faineantise et perte de temps. Donc par ceste premiere remarque, nous sommes incitez et semonds à considerer l'inconstance et varieté des succés, tant aux choses temporelles qu'aux choses spirituelles, afin que par l'evenement des

rencontres qui pourroient effaroucher nos esprits, comme estant choses nouvelles et non preveües, nous ne perdions point courage, ne nous laissant emporter à l'inegalité d'humeur, parmy l'inegalité des choses qui nous arrivent; ains que soubmis à la conduite de la raison que Dieu a mise en nous, et à sa providence, nous demeurions fermes, constants et invariables en la resolution que nous avons faicte de servir Dieu constamment, courageusement, hardiment et ardemment sans discontinuation quelconque. Si je parlois devant des personnes qui ne m'entendissent pas, je tascherois de leur inculquer le mieux qu'il me seroit possible ce que je viens de dire : mais vous sçavez que j'ay tousjours tasché de vous inculquer bien avant dans la memoire ceste tres-saincte égalité d'esprit, comme estant la vertu la plus necessaire et particuliere de la religion. Tous les anciens Peres des Religions ont visé particulierement à faire que ceste égalité et stabilité d'humeurs et d'esprit regnast dans leurs Monasteres; pour cela ils ont estably les Statuts, Constitutions et Regles, afin que les Religieux s'en servissent comme d'un pont pour passer de la continuelle égalité des exercices qui y sont marquez, et ausquels ils se sont assubjettis, à ceste tant aymable et desirable égalité d'esprit, parmy l'inconstance et inegalité des accidens qui se rencontrent tant au chemin de nostre vie mortelle, que de nostre vie spirituelle. Le grand S. Chrysostome dit : O homme qui te fasches dequoy toutes choses ne te succedent pas comme tu voudrois, n'as-tu point de honte de voir que cela que tu voudrois, ne s'est pas mesme trouvé dans la famille de nostre Seigneur? Considere, je te prie, la vicissitude, le changement et la diversité des sujects qui s'y rencontrent; nostre Dame reçoit la nouvelle qu'elle concevroit du sainct Esprit un fils, qui seroit nostre Seigneur et Sauveur; quelle joye, quelle jubilation pour elle en ceste heure sacrée de l'incarnation du Verbe eternel! Peu apres S. Joseph s'apperçoit qu'elle est enceinte, et sçachant bien

que ce n'estoit pas de luy qu'elle l'estoit, ô Dieu, quelle affliction! en quelle detresse ne fut-il pas? Et nostre Dame, quelle extremité de douleur et affliction ne ressentit-elle pas en son ame, voyant son cher espoux sur le point de la quitter, sa modestie ne luy permettant de descouvrir à S. Joseph l'honneur et la grace dont Dieu l'avoit gratifiée? Un peu apres ceste bourasque passée, l'Ange ayant descouvert à S. Joseph le secret de ce mystere, quelle consolation ne receurent-ils pas! Lorsque nostre Dame produit son Fils, les Anges annoncent sa naissance, les Pasteurs et les Roys mages le viennent adorer. Je vous laisse à penser quelle jubilation et quelle consolation d'esprit n'eurent-ils pas parmy tout cela! Mais attendez; car ce n'est pas tout. Un peu de temps apres l'Ange du Seigneur vint dire en songe à S. Joseph : Prens l'enfant et la mere, et fuy en Egypte, d'autant qu'Herodes veut faire mourir l'enfant. O! que ce fut sans doute un suject de douleur tres-grand à nostre Dame et à S. Joseph! ô que l'Ange traite bien S. Joseph en vray Religieux! Prens l'enfant, dit-il, et la mere, et fuy en Egypte, et y demeure jusques à ce que je te le die. Qu'est-ce que cecy? le pauvre S. Joseph n'eust-il pas peu dire : Vous me dites que j'aille, ne sera-t'il pas assez à temps de partir demain au matin? où voulez-vous que j'aille de nuict? mon equipage n'est pas dressé : comment voulez-vous que je porte l'enfant? auray-je les bras assez forts pour le porter continuellement en un si long voyage? Quoy! entendez-vous que la mere le porte à son tour? helas! ne voyez-vous pas bien que c'est une jeune fille, qui est encore si tendre! Je n'ay ny cheval ny argent pour faire le voyage : et ne sçavez-vous pas que les Egyptiens sont ennemis des Israëlites? qui nous recevra? Et semblables choses que nous eussions bien allegué à l'Ange, si nous eussions esté en la place de S. Joseph, equel ne dit pas un mot pour s'excuser de faire l'obeyssance; ains il partit à la mesme heure, et fit tout ce

que l'Ange luy avoit commandé. Il y a quantité de belles remarques sur ce commandement. Et premierement, nous sommes enseignez qu'il ne faut nulle remise et delay en ce qui regarde l'obeyssance : c'est le faict du paresseux que de retarder, et dire comme S. Augustin dit de soy-mesme, tantost, encore un peu, et puis je me convertiray. Le S. Esprit ne veut nulle remise, ains desire une grande promptitude à la suite des inspirations; nostre perte vient de nostre lascheté, qui nous fait dire, Je commenceray tantost. Pourquoy non à ceste heure qu'il nous inspire et nous pousse? C'est que nous sommes si tendres sur nous-mesmes, que nous craignons tout ce qui semble nous oster de nostre repos, qui n'est autre chose que nostre tardiveté et faineantise, desquelles nous ne voulons point estre retirez par la sollicitation d'aucuns objects qui nous attirent à sortir de nous-mesmes, et nous disons quasi comme le paresseux, lequel se plaignant dequoy on le vouloit faire sortir de sa maison : Comment sortiray-je? dit-il, car il y a un lion sur le grand chemin, et les ours sont sur les advenuës, qui sans doute me devoreront? O! que nous avons grand tort de permettre que Dieu envoye et renvoye heurter et frapper à la porte de nos cœurs par plusieurs fois, avant que nous luy voulions ouvrir, et luy permettre d'y demeurer! car il est à craindre que nous l'irritions, et contraignions de nous abandonner. De plus, il faut considerer la grande paix et égalité d'esprit de la tres-saincte Vierge et de S. Joseph, en leur constance parmy l'inegalité si grande des divers accidens qui leur arrivoient, ainsi que nous avons dit. Or voyez si nous avons raison de nous troubler et estonner, si nous voyons semblables rencontres en la maison de Dieu, qui est la religion, puisque cela estoit en la famille mesme de nostre Seigneur, où la fermeté et la solidité mesme faisoit residence, qui estoit nostre Seigneur. Il nous le faut dire et redire plusieurs fois, afin de le mieux graver dans nos esprits : que l'inegalité des

accidens ne doit jamais porter nos ames et nos esprits dans l'inegalité d'humeur : car l'inegalité d'humeur ne provient d'autre source que de nos passions, inclinations, ou affections immortifiées : elles ne doivent point avoir de pouvoir sur nous, tandis qu'elles nous inciteront à faire, delaisser ou desirer aucune chose, pour petite qu'elle puisse estre, qui soit contraire à ce que la raison nous dicte, qu'il faut faire ou delaisser pour plaire à Dieu. Je passe à la seconde consideration, que je fais sur ceste parole de l'ange du Seigneur, qu'il dit à S. Joseph : Prens l'enfant; et ce qui s'ensuit; mais je m'arreste sur ceste parole, L'Ange du Seigneur : sur quoy je desire que nous remarquions l'estime que nous devons faire du soin, du secours, de l'assistance, et de la direction de ceux que Dieu met autour de nous, pour nous aider à marcher seurement en la voye de la perfection. Il faut premierement sçavoir que quand on dit : L'Ange du Seigneur, il ne faut pas entendre que ce soit comme l'on dit de nous autres, l'Ange d'un tel ou d'une telle, car cela veut dire nostre Ange gardien qui a soin de nous de la part de Dieu : mais nostre Seigneur, qui est le Roy et le guide des Anges mesmes, n'a pas besoin, ou n'avoit pas besoin durant le cours de sa vie mortelle, d'une Ange gardien. Quand donc on dit, L'Ange du Seigneur, cela se doit entendre ainsi, à sçavoir, l'Ange destiné à la conduite de la maison et famille de nostre Seigneur, et plus specialement dedié pour son service, et de la tres-saincte Vierge. Pour expliquer cecy familierement, l'on changea d'office et d'aydes ces jours passez : que signifient ces aydes que l'on vous donne? pourquoy vous les donne-t'on? S. Gregoire dit que nous devons faire en ce miserable monde ce que font ceux qui cheminent sur la glace, pour nous tenir fermes et solides à l'entreprise que nous faisons de nous sauver, ou de nous perfectionner; car il dit qu'ils se prennent par la main, ou par dessous les bras, afin que si quelqu'un d'entre eux glise, il puisse estre

retenu par l'autre, et puis que l'autre puisse estre retenu par luy, quand il sera esbranlé pour tomber à son tour. Nous sommes en ceste vie comme dessus de la glace, trouvant à tous propos des occasions propres pour faire trébucher et tomber, tantost au chagrin, ores en des murmures, un peu apres en des bijarreries d'esprit, qui feront que l'on ne pourra rien faire qui nous puisse contenter; et puis nous entrons en degoust de nostre vocation, la melancholie nous suggerant que nous ne ferons jamais rien qui vaille; et que sçay-je? semblables choses et accidens, qui se rencontrent en nostre petit monde spirituel : car l'homme est un abbregé du monde, ou pour mieux dire, un petit monde, auquel se rencontre tout ce que l'on void au grand monde universel. Les passions representent les bestes et les animaux qui sont sans raison : les sens, les inclinations, les affections, les puissances, les facultez de nostre ame, tout cela a sa signification particuliere; mais je ne me veux pas arrester à cela, ains je veux suivre mon discours commencé : donc les aydes que l'on nous donne sont pour nous ayder à nous tenir fermes en nostre chemin, afin de nous empescher de tomber, ou si nous tombons, qu'elles nous aydent à nous relever. O Dieu! avec quelle franchise, cordialité, sincerité, simplicité et fidele confiance ne devons-nous pas traiter avec ces aydes, qui nous sont données de la part de Dieu pour nostre avancement spirituel? non certes autrement que comme avec nos bons Anges : nous les devons regarder tout de mesme : car nos bons Anges sont appellez nos Anges gardiens, parce qu'ils sont chargez de nous assister de leurs inspirations, de nous defendre en nos perils, de nous reprendre en nos defauts, de nous exciter à la poursuite de la vertu : il sont chargez de porter nos prieres devant le throne de la majesté, bonté et misericorde de nostre Seigneur, et de nous rapporter l'enterinement de nos requestes; et les graces que Dieu nous veut faire, il nous les faict par l'entremise ou intercession de nos

bons Anges. Nos aydes sont nos bons Anges visibles, ainsi que nos saincts Anges gardiens le sont invisibles; nos aydes font visiblement ce que nos bons Anges font interieurement; car elles nous advertissent de nos defauts, elles nous encouragent en nos foiblesses et laschetez, elles nous excitent à la poursuite de nostre entreprise pour parvenir à la perfection, elles nous empeschent par leurs bons conseils de tomber, et nous aydent à nous relever quand nous sommes cheus en quelque precipice d'imperfection ou defaut. Si nous sommes accablez d'ennuy et de degoust, elles nous aydent à porter nostre peine patiemment, et prient Dieu qu'il nous donne la force de la porter comme il faut pour ne point succomber en la tentation. Or voyez donc l'estat que nous devons faire de leur assistance et du soin qu'elles ont pour nous. Je considere en apres pourquoy nostre Seigneur, qui est la sapience eternelle, ne prend pas soing de sa famille, je veux dire d'avertir S. Joseph, ou bien sa tres-douce mere, de tout ce qui leur devoit arriver : ne pouvoit-il pas bien dire à l'oreille de son beau-pere S. Joseph : Allons nous-en en Egypte, nous y serons tel temps; puis que c'est une chose toute asseurée qu'il avoit l'usage de raison dés l'instant de sa conception aux entrailles de la tres-saincte Vierge? Mais il ne vouloit pas faire ce miracle de parler devant que le temps fust venu. Ne pouvoit-il pas bien l'inspirer au cœur de sa tres-saincte mere ou de son bien-aymé pere putatif S. Joseph, espoux de la tres-sacrée Vierge? Pourquoy donc ne fit-il pas tout cela, plustost que d'en laisser la charge à l'Ange, qui estoit beaucoup inferieur à nostre Dame? Cecy n'est pas sans mystere. Nostre Seigneur ne voulut rien entreprendre sur la charge de S. Gabriel, lequel ayant esté commis de la part du Pere eternel pour annoncer le mystere de l'Incarnation à la glorieuse Vierge, fut dés lors comme econome general de la maison et famille de nostre Seigneur, pour en avoir soin dans les succés et accidens divers qui s'y

devoient rencontrer, et empescher que rien ne survinst qui peust abreger la vie mortelle de nostre petit enfant nouveau-nay : c'est pourquoy il advertit S. Joseph de l'emporter promptement en Egypte, pour eviter la tyrannie d'Herodes, qui faisoit dessein de le faire mourir. Nostre Seigneur ne voulut pas se gouverner luy-mesme, ains se laisser porter où l'on vouloit, et par qui l'on vouloit. Il semble qu'il ne s'estimoit pas assez sage pour se conduire luy-mesme ny sa famille; ains laisse gouverner l'Ange tout ainsi qu'il luy plaist, encore qu'il n'ait point de science ny de sapience pour entrer en comparaison avec sa divine majesté. Et maintenant nous autres, serons-nous si osez de dire que nous nous gouvernerons bien nous-mesmes, comme n'ayans plus besoin de direction ny de l'ayde de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, ne les estimant assez capables pour nous? Dites-moy, l'Ange estoit-il plus que nostre Seigneur ou nostre Dame? avoit-il meilleur esprit et plus de jugement? nullement; estoit-il plus qualifié, et doué de quelque grace speciale ou particuliere? cela ne se peut, veu que nostre Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et que nostre Dame estant sa Mere, a par consequent plus de graces et de perfections que tous les Anges ensemble : neantmoins l'Ange commande, et il est obey. Mais de plus, voyez l'ordre qui se garde en ceste saincte famille ; il n'y a point de doute qu'il en estoit de mesme qu'en celle des Espreviers, où les femelles sont maistresses et valent mieux que les masles. Qui pourroit entrer en doute que nostre Dame ne valust mieux que S. Joseph, et qu'elle n'eust plus de discretion et de qualitez propres pour le gouvernement que son espoux? neantmoins l'Ange ne s'adresse point à elle de tout ce qui est requis de faire, soit pour aller ou pour venir, ny enfin pour quoy que ce soit. Ne vous semble-t'il pas que l'Ange commet une grande indiscretion de s'adresser plustost à S. Joseph qu'à nostre Dame, laquelle est le chef de la mai-

son, portant avec elle le thresor du Pere eternel? N'eust-elle pas eu raison de s'offenser de ceste procedure et façon de traiter? Sans doute elle eust pu dire à son espoux : Pourquoy iray-je en Egypte, puisque mon fils ne m'a point revelé que je le deusse faire, ny moins l'ange ne m'en a parlé? Or nostre Dame ne dit rien de tout cela, elle ne s'offense point dequoy l'Ange s'adressa à S. Joseph, ains elle obeït tout simplement, parce qu'elle sçait que Dieu l'a ainsi ordonné; elle ne s'informe point pourquoy, ains il luy suffit que Dieu le veut ainsi, et qu'il prend plaisir de se sousmettre sans consideration. Mais je suis plus que l'Ange, pouvoit-elle dire, et que S. Joseph. Rien de tout cela : ne voyez-vous pas que Dieu prend plaisir de traicter ainsi avec les hommes, pour leur apprendre la tres-saincte et tres-amoureuse sousmission? S. Pierre estoit un vieil homme, rude et grossier, et S. Jean au contraire estoit jeune, doux, agreable; et neantmoins Dieu veut que S. Pierre conduise les autres, et soit le Superieur universel, et que S. Jean soit l'un de ceux qui sont conduits et qui luy obeyssent. Grand cas de l'esprit humain, qui ne veut point se rendre capable d'adorer les secrets mysteres de Dieu et sa tres-saincte volonté, s'il n'a quelque sorte de cognoissance pourquoy cecy ou cela. J'ay meilleur esprit, dit-on de soy, plus d'experience, et semblables belles raisons qui ne sont propres qu'à produire des inquietudes, des humeurs bijarres, des murmures. A quelle raison donne-t'on ceste charge? pourquoy a-t'on dit cela? à quelle fin faict-on une telle chose à celle-cy plustost qu'à l'autre? Grande pitié! dés qu'une fois on s'est laissé aller à esplucher tout ce que l'on void faire, que ne faisons-nous pas pour perdre la tranquillité de nos cœurs? Il ne nous faut point d'autres raisons, sinon que Dieu le veut ainsi, et cela nous doit suffire. Mais qui m'asseurera que c'est la volonté de Dieu? nous voudrions que Dieu nous revelast toutes choses par des secretes inspirations. Voudrions-nous attendre qu'il nous

envoyast des Anges pour nous annoncer ce qui est de sa volonté? Il ne le fit pas à nostre Dame mesme (au moins en ce sujet), ains voulut la luy faire sçavoir par l'entremise de S. Joseph, auquel elle estoit subjecte comme à son Superieur. Nous voudrions par adventure estre enseignez et instruits par Dieu mesme, par la voye des extases, ou ravissemens et visions, et que sçay-je, moy? semblables niaiseries que nous forgeons en nos esprits, plustost que de nous sousmettre à la voye tres-amiable et commune d'une saincte sousmission, à la conduite de ceux que Dieu nous a donnez, et à l'observance de la direction tant des Regles que des Superieurs. Qu'il nous suffise donc de sçavoir que Dieu veut que nous obeyssions, sans nous amuser à la consideration de la capacité de ceux à qui nous devons obeyr : ainsi nous assujettirons nos esprits à marcher tout simplement en la tres-heureuse voye d'une saincte et tranquille humilité, qui nous rendra infiniment agreables à Dieu. Il faut maintenant passer à la troisiesme consideration, qui est une remarque que j'ay faicte sur le commandement que l'ange fit à S. Joseph de prendre l'enfant et la mere, et s'en aller en Egypte, et y demeurer jusques à tant qu'il advertist de s'en retourner. Vrayement l'Ange parloit bien briefvement, et traitoit bien S. Joseph en bon Religieux : Va, et n'en reviens point que je ne te le die. Par ceste façon de proceder entre l'Ange et S. Joseph, nous sommes enseignez, en troisiesme lieu, comment nous nous devons embarquer sur la mer de la divine providence, sans biscuit, sans rames, sans avirons sans voiles, et en fin sans nulle sorte de provisions; et ainsi laisser tout le soin de nous-mesmes et du succés de nos affaires à nostre Seigneur, sans recours ny repliques, ny craintes quelconques de ce qui nous pourroit arriver. Car l'Ange dit simplement : Prens l'enfant et la mere, et t'enfuy en Egypte; sans luy dire ny par quel chemin, ny quelles provisions ils auront pour passer leur chemin, ny en quelle

part de l'Egypte, ny moins qui les recevra, ny dequoy ils se nourriront y estans. Le pauvre S. Joseph n'eust-il pas eu raison de faire quelque replique? Vous me dites que je parte; est-ce si promptement? Tout à ceste heure : pour nous monstrer la promptitude que le sainct Esprit requiert de nous, lors qu'il nous dit, Leve toy, sors de toy-mesme, et de telle imperfection. O que le sainct Esprit est ennemy des remises et delays! Considerez, je vous supplie, le grand patron et modele des parfaits Religieux, S. Abraham : voyez comme Dieu le traite : Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, et va à la montagne que je te monstreray. Que dites-vous, Seigneur, que je sorte de la ville? mais dites moy donc si j'yray du costé de l'Orient ou de l'Occident? Il ne fait nulle replique, ains part de là tout promptement, et s'en va où l'esprit de Dieu le conduisoit, jusques en une montagne qui a esté appellée depuis, Vision de Dieu; d'autant qu'il receut des graces grandes et signalées en ceste montagne, pour monstrer combien la promptitude en l'obeyssance luy est agreable. S. Joseph n'eust-il pas peû dire à l'ange : Vous me dites que je meine l'enfant et la mere; dites-moy donc, s'il vous plaist, dequoy les nourriray-je en chemin? car vous sçavez bien, Monseigneur, que nous n'avons point d'argent. Il ne dit rien de tout cela, ains se confia pleinement que Dieu y pouvoiroit; ce qu'il fit, quoy que petitement, leur faisant trouver dequoy s'entretenir simplement, ou par le mestier de S. Joseph, ou mesme par des aumosnes qu'on leur faisoit. Certes tous les anciens Religieux ont esté admirables en ceste confiance qu'ils ont eue, que Dieu leur pouvoiroit tousjours de ce qu'ils auroient besoin pour l'entretien de leur vie, laissant tout le soin d'eux-mesmes à la divine providence. Mais je considere, qu'il n'est pas seulement requis de nous reposer en la divine providence pour ce qui regarde les choses temporelles; ains beaucoup plus pour ce qui appartient à nostre vie spirituelle et à nostre perfec-

tion. Il n'y a certes que le trop grand soin que nous avons de nous-mesmes, qui nous fasse perdre la tranquillité de nostre esprit, et qui nous porte à des humeurs bijarres et inegales, car dés que quelques contradictions nous arrivent, voire quand nous appercevons seulement un petit trait de nostre immortification, ou quand nous commettons quelque defaut, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu : est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquesfois? Mais je suis si miserable, si remplie d'imperfections! Le cognoissez-vous bien? benissez Dieu dequoy il vous a donné ceste cognoissance, et ne vous lamentez pas tant : vous estes bien-heureuse de cognoistre que vous n'estes que la misere mesme. Doncques apres avoir benit Dieu de la cognoissance qu'il vous a donnée, retranchez ceste tendreté inutile, qui vous fait plaindre de vostre infirmité. Nous avons des tendretez sur nos corps, qui sont grandement contraires à la perfection; mais plus, sans comparaison, celles que nous avons sur nos esprits. Mon Dieu! je ne suis pas fidele à nostre Seigneur, et partant je n'ay point de consolation en l'oraison. C'est grande pitié certes! Mais je suis si souvent en secheresse, cela me fait croire que je ne suis point bien avec Dieu, qui est si plein de consolation. Voire c'est bien dit : comme si Dieu donnoit tousjours des consolations à ses amis! a-t-il jamais esté pure creature si digne d'estre aymée de Dieu, et qui l'ait esté davantage que nostre Dame et S. Joseph? voyez s'ils sont tousjours en consolation. Se peut-il imaginer une affliction plus extreme que celle que S. Joseph ressentit, lors qu'il s'apperceut que la glorieuse Vierge estoit enceinte, sçachant bien que ce n'estoit pas de son fait? son affliction et sa detresse estoit d'autant plus grande, que la passion de l'amour est plus vehemente que les autres passions de l'ame : et de plus, en l'amour la jalousie est l'extremité de la peine, ainsi que le declare l'Espouse au Cantique des Cantiques : L'amour, dit-elle, est

fort comme la mort; car l'amour fait les mesmes effects en l'ame, qu'au corps la mort. Mais la jalousie est dure comme l'enfer : je vous laisse à penser donc, quelle estoit la douleur du pauvre S. Joseph, et de nostre Dame encore, quand elle se vid en l'estime que pouvoit avoir d'elle celuy qu'elle aymoit si cherement et duquel elle sçavoit estre si cherement aymée; la jalousie le faisoit languir, ne sçachant quel party prendre; il se resolvoit, plustost que blasmer celle qu'il avoit tousjours tant honorée et aymée, de la quitter, et s'en aller sans dire mot. Mais, direz-vous, je sens bien de la peine que me cause ceste tentation, ou mon imperfection. Je le croy, mais est-elle comparable à celle de laquelle nous venons de parler? Il ne se peut; et si cela est, considerez, je vous prie, si nous avons raison de nous en plaindre et lamenter, puis que S. Joseph ne se plaint point, ny n'en tesmoigne rien en son exterieur; il n'en est point plus amer en sa conversation, il n'en fit pas la mine à nostre Dame, il ne la traita point mal; ains simplement il souffre sa peine, et ne veut faire autre chose que la quitter : Dieu sçait ce qu'il pouvoit faire en ce sujet. Mon aversion (dira quelqu'un) est si grande envers ceste personne, que je ne luy sçaurois presque parler qu'avec une grande peine : ceste action me desplaist si fort! C'est tout un, il n'en faut point pourtant entrer en bijarrerie contre elle, comme si elle en pouvoit mais; ains il se faut comporter comme nostre Dame et S. Joseph. Il faut estre tranquille en nostre peine, et laisser le soin à nostre Seigneur de nous l'oster quand il luy plaira. Il estoit bien au pouvoir de nostre Dame d'appaiser ceste bourrasque; mais elle ne le voulut pourtant pas faire; ains laissa pleinement l'issue de ceste affaire à la divine providence. Ce sont deux cordes discordantes, et également necessaires d'estre accordées, que la chanterelle et la basse, afin de bien jouer du luth; il n'y a rien de plus discordant que le haut avec le bas : neantmoins sans l'accord de ces deux cordes, l'har-

monie du luth ne peut estre agreable. De mesme en nostre luth spirituel, ce sont deux choses également discordantes, et necessaires d'estre accordées, d'avoir un grand soing de nous perfectionner, et n'avoir point de soing de nostre perfection, ains le laisser entierement à Dieu : je veux dire, qu'il faut avoir le soing que Dieu veut que nous ayons de nous perfectionner, et neantmoins luy laisser le soing de nostre perfection. Dieu veut que nous ayons un soing tranquille et paisible, qui nous fasse faire ce qui est jugé propre par ceux qui nous conduisent, et aller fidelement tousjours en avant dans le chemin qui nous est marqué par les regles et directoires qui nous sont donnez ; quant au reste, que nous nous en reposions en son soing paternel, taschant tant qu'il nous sera possible, de tenir nostre ame en paix ; car la demeure de Dieu a esté faite en paix, et au cœur paisible et bien reposé. Vous sçavez que quand le lac est bien calme, et que les vents n'agitent point ses eaux, le ciel, en une nuict bien sereine, y est si bien representé avec les estoilles, que regardant en bas, l'on void aussi bien la beauté du ciel, que si l'on regardoit en haut : de mesme quand nostre ame est bien accoisée, et que les vents du soing superflu, inegalité d'esprit et inconstance, ne la troublent et inquietent point, elle est fort capable de porter en elle l'image de nostre Seigneur. Mais quand elle est troublée, inquietée et agitée des diverses bourrasques des passions, et que l'on se laisse gourverner par elles, et non par la raison, qui nous rend semblables à Dieu, lors nous ne sommes nullement capables de representer la belle et tres-aymable image de nostre Seigneur crucifié, ny la diversité de ses excellentes vertus, ny nostre ame ne peut pas estre capable de luy servir de lict nuptial. Il nous faut donc laisser le soin de nous-mesmes à la mercy de la divine providence, et faire neantmoins tout bonnement et simplement ce qui est en nostre pouvoir, pour nous amender et perfectionner, prenant tousjours soigneusement garde de

ne point laisser troubler ni inquieter nos esprits. Je remarque enfin que l'Ange dit à S. Joseph, qu'il demeurast en Egypte jusques à ce qu'il l'advertist de revenir, et que le bon Sainct ne luy dit point : Et quand sera-ce, Seigneur, que vous me le direz ? pour nous enseigner que quand on nous fait commandement d'embrasser quelque exercice, il ne faut pas dire, Sera-ce pour long-temps? il le faut embrasser tout simplement, imitant la parfaite obeyssance d'Abraham : lors que Dieu luy commanda de luy sacrifier son fils, il n'apporta nulle replique, ny plainte, ny delay à executer le commandement de Dieu : aussi Dieu le favorisa grandement en luy faisant trouver un belier qu'il sacrifia sur la montagne, au lieu de son fils, Dieu se contentant de sa volonté. Je conclus par la simplicité que pratiqua S. Joseph en s'en allant, sur le commandement de l'Ange, en Egypte, où il estoit asseuré de trouver autant d'ennemis qu'il y avoit d'habitans en ce pays-là. Ne pouvoit-il pas bien dire : Vous me faites emporter l'enfant; vous nous faites fuïr un ennemy, et vous nous allez mettre entre les mains de mille et mille autres que nous trouverons en Egypte, d'autant que nous sommes d'Israël. Il ne fait point de reflexion sur le commandement, c'est pourquoy il s'en alla plein de paix et de confiance en Dieu. De mesme, mes filles, quand on nous donne quelque charge, ne disons pas : Mon Dieu, je suis si brusque! si l'on me donne telle charge, je feray mille traits d'empressement; je suis desja si distraite! si l'on me donne un tel office, je le seray bien plus : mais si l'on me laissoit dans ma cellule, je serois si modeste, si tranquille, si recueillie! Allez tout simplement en Egypte parmy la grande quantité d'ennemis que vous y aurez : car Dieu qui vous y fait aller, vous y conservera, et vous n'y mourrez point; où au contraire, si vous demeurez en Israël, où est l'ennemy de vostre propre volonté, sans doute il vous y fera mourir. Il ne seroit pas bien de prendre des charges et offices par sa propre elec-

tion, de crainte que nous ny fissions pas nostre devoir : mais quand c'est par obeyssance, n'apportons jamais nulle excuse; car Dieu est pour nous, et nous fera profiter davantage en la perfection, que si nous n'avions rien à faire. Et ne sçavez-vous pas ce que je vous ay desja dit autrefois, et qu'il n'est pas mauvais de redire ; que la vertu ne requiert pas que nous soyons privez de l'occasion de trebucher en l'imperfection qui luy est contraire? Il ne suffit pas, dit Cassian, pour estre patient et bien doux en soy-mesme, d'estre privé de la conversation des hommes ; car il m'est arrivé estant en ma cellule tout seul, de me passionner quand mon fusil ne prenoit pas feu, tellement que je le jettois par colere. Certes il faut finir, et par ce moyen vous laisser en Egypte avec nostre Seigneur, lequel, comme je croy, comme aussi d'autres tiennent, commençoit dés lors à faire des petites croix, quand il avoit du temps de reste, apres avoir aydé en quelque petite chose à S. Joseph, tesmoignant dés lors le desir qu'il avoit de l'œuvre de nostre redemption.

ENTRETIEN IV.

De la cordialité; auquel on demande comme les Sœurs se doivent aymer d'un amour cordial, sans user neantmoins de familiarité indecente.

Pour satisfaire à vostre demande, et faire bien entendre en quoy consiste l'amour cordial, duquel les Sœurs se doivent aymer les unes les autres, il faut sçavoir que la cordialité n'est autre chose que l'essence de la vraye et sincere amitié, laquelle ne peut estre qu'entre personnes raisonnables, et qui fomentent et nourrissent leurs amitiez par l'entremise de la raison ; car autrement ce ne peut estre amitié, ains seulement amour. Ainsi les bestes ont de l'amour, mais ne peuvent avoir de l'amitié, puisqu'elles sont irraisonnables : elles ont de l'amour entre elles à cause de quelque correspondance naturelle ; voire mesme elles ont de l'amour pour

l'homme, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours, et divers Autheurs en ont escrit des choses admirables : comme ce qu'ils disent de ce Dauphin, lequel aymoit si éperduement un jeune enfant qu'il avoit veu par plusieurs fois sur le bord de la mer, que cét enfant estant mort, le Dauphin mourut luy-mesme de déplaisir. Mais cela ne se doit pas appeller amitié, d'autant qu'il faut que la correspondance de l'amitié se trouve entre les deux qui s'ayment, et que ceste amitié se contracte par l'entremise de la raison. Ainsi la plupart des amitiez que font les hommes n'ayant pas une bonne fin, et ne se conduisant pas par la raison, ne meritent aucunement le nom d'amitié. Il faut de plus, outre l'entremise de la raison, qu'il y ait une certaine correspondance, ou de vocation, ou de pretention, ou de qualité entre ceux qui contractent de l'amitié, ce que l'experience nous enseigne clairement : car n'est-il pas vray qu'il n'y a point de plus vraye amitié ny de plus forte raison que celle qui est entre les freres ? L'on n'appelle pas l'amour que les peres portent à leurs enfans amitié, ny celuy que les enfans ont pour leurs peres, parce qu'il n'a pas ceste correspondance dont nous parlons, ains sont differens : l'amour des peres estant un amour majestueux et plein d'authorité, et celuy des enfans pour leurs peres, un amour de respect et de sousmission. Mais entre les freres, à cause de la ressemblance de leur condition, la correspondance de leur amour fait une amitié ferme, forte et solide. C'est pourquoy les anciens Chrestiens de la primitive Eglise s'appeloient tous freres ; et ceste premiere ferveur s'estant refroidie entre le commun des Chrestiens, l'on a institué les Religions, dans lesquelles on a ordonné que les Religieux s'appelleroient tous freres et sœurs, pour marque de la sincere et vraye amitié cordiale qu'ils se portent ou qu'ils se doivent porter : et comme il n'y a point d'amitié comparable à celle des freres, toutes les autres amitiez estant ou inegales ou faites avec artifice (comme celles que les personnes mariées ont par en-

semble, lesquelles sont faites par des contracts escrits et prononcez par des notaires, ou bien par des promesses simples). Aussi ces amitiez que les mondains contractent par ensemble, ou pour quelque interest particulier, ou pour quelque sujet frivole, sont des amitiez grandement subjectes à perir et à se dissoudre : mais celle qui est entre les freres est tout au contraire, car elle est sans artifice, et partant fort recommandable. Cela donc estant ainsi, je dis que c'est pour ce sujet que les Religieux s'appellent freres, et partant ont un amour qui merite veritablement le nom d'amitié non commune, ains d'amitié cordiale, c'est à dire d'une amitié qui a son fondement dans le cœur. Il faut donc que nous sçachions que l'amour a son siege dans le cœur, et que jamais nous ne pouvons trop aymer nostre prochain, ny exceder les termes de la raison en cét amour, pourveu qu'il reside dans le cœur; mais quant au tesmoignage de cest amour, nous pouvons bien faillir et exceder, passant outre les regles de la raison. Le glorieux saint Bernard dit que la mesure d'aymer Dieu est de l'aymer sans mesure, et qu'en nostre amour il n'y doit avoir aucunes bornes; ains il lui faut laisser estendre ses branches autant loing comme il pourra le faire. Ce qui est dit de Dieu se doit aussi entendre de l'amour du prochain, pourveu toutesfois que l'amour de Dieu surnage tousjours au dessus, et tienne le premier rang : mais apres, nous devons aymer nos Sœurs de toute l'estenduë de nostre cœur, et ne nous contenter pas de les aymer comme nous-mesmes, ainsi que les commandemens de Dieu nous obligent; mais nous les devons aymer plus que nous-mesmes, pour observer les regles de la perfection evangelique, qui requiert cela de nous. Nostre Seigneur a dit cela de luy-mesme : Aymez-vous les uns les autres, ainsi que je vous ay aymés. Ceci est grandement considerable, Aymez-vous ainsi que je vous ay aymés : car cela veut dire, plus que vous-mesmes. Et tout ainsi que nostre Seigneur nous a tousjours preferés à luy-mesme, et le fait

encore autant de fois que nous le recevons au tres-saint Sacrement, se faisant nostre viande, de mesme veut-il que nous ayons un amour tel les uns pour les autres, que nous preferions tousjours le prochain à nous. Et tout ainsi qu'il a fait tout ce qui se pouvoit pour nous, excepté de se damner (car il ne le pouvoit ny devoit faire, parce qu'il ne pouvoit pecher, qui est cela seul qui nous conduit à la damnation); il veut, et la regle de la perfection le requiert, que nous fassions tout ce que nous pouvons les uns pour les autres, excepté de nous damner : mais hors de là nostre amitié doit estre si ferme, cordiale et solide, que nous ne refusions jamais de faire ou de souffrir quoy que ce soit pour nostre prochain et pour nos Sœurs. Or cet amour cordial doit estre accompagné de deux vertus, dont l'une s'appelle affabilité, et l'autre bonne conversation. L'affabilité est celle qui respand une certaine suavité dans les affaires et communications serieuses que nous avons les uns parmy les autres : la bonne conversation est celle qui nous rend gracieux et agreables dans les recreations et communications moins serieuses que nous avons avec nostre prochain. Toutes les vertus, ainsi que vous sçavez, ont deux vices contraires, qui sont les extremitez de la vertu : la vertu douce d'affabilité est au milieu de deux vices, de la gravité ou trop grande seriosité, et d'une trop grande mollesse à caresser et dire des paroles frequentes qui tendent à la flatterie. Or la vertu d'affabilité se tient entre le trop et trop peu, faisant des caresses selon la necessité de ceux avec lesquels on traite, conservant neantmoins une gravité suave, selon que les personnes et les affaires desquelles on traite le requierent. Je dis qu'il faut user de caresse en certain temps : car il ne seroit pas à propos d'estre aupres d'une malade avec autant de gravité que l'on seroit ailleurs, ne la voulant non plus caresser que si elle estoit en pleine santé. Il ne faudroit pas aussi frequemment user de caresses, et à tout propos dire des paroles emmiellées, les jettant à belles poi-

guées sur les premieres qu'on rencontre : car tout ainsi que si l'on mettoit trop de sucre sur une viande, elle tourneroit à degoust, à cause qu'elle seroit trop douce et trop fade ; de mesme les caresses trop frequentes seroient renduës degoustantes et l'on ne s'en soucieroit plus, sçachant que cela se fait par coustume. Les viandes sur lesquelles on mettroit du sel à grosses poignées seroient desagreables, à cause de leur acrimonie; mais celles où le sel et le sucre sont mis par mesure, sont renduës agreables au goust : de mesme, les caresses qui sont faites par mesure et discretion sont renduës agreables et profitables à celles à qui ont les fait. La vertu de bonne conversation requiert que l'on contribue à la joye saincte et moderée, et aux entretiens gracieux qui peuvent servir de consolation ou de recreation au prochain, en sorte que nous ne luy causions point d'ennuy par nos contenances refrongnées et melancholiques, ou bien refusant de nous recreer au temps qui est destiné pour ce faire. Nous avons desja traitté de ceste vertu en l'entretien de la modestie; voilà pourquoy je passe outre, et dis que c'est une chose fort difficile de rencontrer tousjours le blanc auquel on vise. C'est bien la verité, que nous devons tous avoir ceste pretention d'atteindre et donner droit dans le blanc de la vertu, laquelle nous devons desirer ardemment : mais pourtant nous ne devons pas perdre courage quand nous ne rencontrons pas droitement l'essence de la vertu, ny nous estonner, pourveu que nous donnions dans le rond, c'est à dire, au plus pres que nous pourrons ; car c'est une chose que les Saincts mesmes n'ont pas sceu faire en toutes les vertus, n'y ayant que nostre Seigneur et nostre Dame qui l'ayent peu faire : les Saincts les ont pratiquées avec une difference tres-grande. Quelle difference, je vous prie, y a-t'il entre l'esprit de S. Augustin et celuy de S. Hierosme? l'on le peut remarquer dans leurs escrits. Il n'y a rien de plus doux que S. Augustin, ses escrits sont la douceur et suavité mesme : au contraire,

S. Hierosme estoit extremement austere. Pour en sçavoir quelque chose, voyez-le en ses Epistres, il se courrouce quasi tousjours : neantmoins tous deux estoient grandement vertueux; mais l'un avoit plus de douceur, l'autre une plus grande austerité de vie, et tous deux (quoy que non pas également ny doux ny rigoureux) ont esté de grands Saincts. Ainsi voyons-nous qu'il ne nous faut pas estonner si nous ne sommes pas également doux et suaves, pourveu que nous aymions nostre prochain de l'amour du cœur selon toute son estendue, et comme nostre Seigneur nous a aymez (c'est à dire plus que nous-mesmes), le preferant tousjours à nous en toutes choses dans l'ordre de la saincte charité, et ne luy refusant jamais rien que nous puissions contribuer pour son utilité, excepté de nous damner, ainsi que nous avons desja dit. Il faut pourtant tascher de rendre autant que nous pourrons les tesmoignages exterieurs de nostre affection, conformément à la raison, rire avec les rians, pleurer avec ceux qui pleurent. Je dis qu'il faut tesmoigner que nous aymons nos Sœurs (et cecy est la seconde partie de la question) sans user de familiarité indecente : la regle le dit, mais voyons ce qu'il faut faire de cecy : rien, sinon que la saincteté paroisse en nostre familiarité et tesmoignage d'amitié, ainsi que le dit S. Paul en l'une de ses Epistres : Saluez-vous (dit-il) avec le baiser sainct : c'estoit la coustume d'user de baisers quand les Chrestiens sa rencontroient. Nostre Seigneur usoit aussi envers ses Apostres de ceste forme de salutation, ainsi que nous apprenons en la trahison de Judas. Les saincts Religieux d'autres fois, lors qu'ils se rencontroient, disoient : *Deo gratias,* pour preuve du grand contentement qu'ils recevoient en se voyans l'un l'autre, comme s'ils eussent dit ou voulu dire : Je rends graces à Dieu, mon cher frere, de la consolation qu'il me donne de vous voir. Ainsi, mes cheres filles, il faut tesmoigner que nous aymons nos sœurs et que nous nous plaisons avec elles, pourveu que la saincteté

accompagne tousjours les tesmoignages que nous leur rendons de nostre affection, et que Dieu n'en puisse pas non seulement estre offensé, mais qu'il en puisse estre glorifié et loué. Le mesme S. Paul (qui nous enseigne de faire que nos affections soient tesmoignées sainctement) veut et nous enseigne de le faire gracieusement, nous en donnant l'exemple : Saluez (dit-il) un tel, qui sçait bien que je l'ayme de cœur, et un tel, qui doit estre asseuré que je l'ayme comme mon frere, et en particulier sa mere, qui sçait bien qu'elle est aussi la mienne. On demande sur ce sujet si on oseroit tesmoigner d'avantage d'affection à une Sœur que l'on estime plus vertueuse, que non pas à une autre. Je dis à cela, que bien que nous soyons obligez d'aymer d'avantage ceux qui sont plus vertueux de l'amour de complaisance, nous ne les devons pas pourtant plus aymer de l'amour de bienveillance, et ne leur devons pas tesmoigner plus de signes d'amitié, et cela pour deux raisons. La premiere est que nostre Seigneur ne l'a pas fait, ains il semble qu'il ait plus monstré d'affection aux imparfaits qu'aux parfaits, puis qu'il a dit qu'il n'estoit pas venu pour les justes, ains pour les pecheurs. C'est à ceux qui ont plus besoin de nous ausquels nous devons tesmoigner nostre amour plus particulierement ; car c'est là où nous monstrons mieux que nous aymons par charité, que non pas en aymant ceux qui nous donnent plus de consolation que de peine. Et en cecy il faut proceder selon que l'utilité du prochain le requiert : mais hors de là il faut tascher de faire que nous aymions tous également, puis que nostre Seigneur n'a pas dit : Aymez ceux qui sont plus vertueux ; ains indifferemment : Aymez-vous les uns les autres, ainsi je vous ay aymés, sans exclurre aucun, pour imparfait qu'il soit. La seconde raison pour laquelle nous ne devons pas rendre des tesmoignages d'amitié aux uns plus qu'aux autres, et ne devons nous laisser aller à les aymer davantage, est que nous ne pou-

vons pas juger qui sont les plus parfaits, et qui ont le plus de vertu : car les apparences exterieures sont trompeuses, et bien souvent ceux qui vous semblent estre les plus vertueux (comme j'ay dit autre part) ne le sont pas devant Dieu, qui est celuy-là seul qui peut les recognoistre. Il se peut faire qu'une Sœur, laquelle vous verrez chopper fort souvent, et commettre force imperfections, sera plus vertueuse et plus agreable à Dieu, ou par la grandeur du courage qu'elle conserve parmy ses imperfections, ne se laissant point troubler ny inquieter de se voir si sujette à tomber) ou bien par l'humilité qu'elle en retire, ou encore par l'amour de son abjection, que non pas une autre, laquelle aura une douzaine de vertus, ou naturelles, ou bien acquises, et laquelle aura moins d'exercice et de travail, et par consequent peut estre moins de courage et d'humilité que non pas l'autre, que l'on void si sujette à faillir. S. Pierre fut choisi pour estre le chef des Apostres, quoy qu'il fust sujet à beaucoup d'imperfections ; en sorte qu'il en commettoit, mesme apres qu'il eut receu le sainct Esprit ; mais parce que nonobstant ces defauts il avoit tousjours un grand courage, et ne s'en estonnoit point, nostre Seigneur le rendit son Lieutenant, et le favorisa par dessus tous les autres ; de sorte que nul n'eust eu raison de dire qu'il ne meritoit pas d'estre precipué et avantagé par dessus S. Jean, ou les autres Apostres. Il faut donc nous tenir en l'affection que nous devons avoir pour nos Sœurs le plus également que nous pourrons, pour les raisons susdites. Et toutes doivent sçavoir que nous les aymons de cest amour du cœur ; et partant il n'est pas besoin d'user de tant de paroles, que nous les aymons cherement, que nous avons une certaine inclination à les aymer particulierement, et autres semblables : car pour avoir une inclination pour une plus que pour les autres, l'amour que nous luy portons n'en est pas plus parfait ; ains peut estre plus sujet à changement à la moindre petite chose qu'elle

nous fera. Que si tant est qu'il soit vray que nous ayons de l'inclination à en aymer une plustost que l'autre, nous ne devons nous amuser à y penser, et encore moins à le luy dire. Car nous ne devons pas aymer par inclination; ains aymer nostre prochain, ou parce qu'il est vertueux, ou pour l'esperance que nous avons qu'il le deviendra; mais principalement, parce que telle est la volonté de Dieu. Or pour bien tesmoigner que nous l'aymons, il faut luy procurer tout le bien que nous pouvons, tant pour l'ame que pour le corps, priant pour luy, et le servant cordialement quand l'occasion s'en presente: d'autant que l'amitié qui se termine en belles paroles, n'est pas grand'chose, et n'est pas s'aymer comme nostre Seigneur nous a aymez, lequel ne s'est pas contenté de nous asseurer qu'il nous aymoit, mais a voulu passer plus outre, en faisant tout ce qu'il a fait pour preuve de son amour. S. Paul parlant à ses enfans tres-chers: Je suis tout prest (dit-il) à donner ma vie pour vous et à m'employer si absolument, que je ne veux faire aucune reserve, pour vous tesmoigner combien je vous ayme cherement et tendrement: ouy mesme, vouloit-il dire, je suis prest à laisser faire pour vous ou par vous tout ce que l'on voudra de moy. En quoy il nous apprend que de s'employer, voire de donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et ce fut ce qu'il avoit appris de nostre doux Sauveur sur la Croix. C'est à ce souverain degré de l'amour du prochain que les Religieux et Religieuses, et nous autres qui sommes consacrez au service de Dieu, sommes appelez; car ce n'est pas assez d'assister le prochain de nos commoditez temporelles, ce n'est pas encore assez, dit S. Bernard, d'employer nostre propre personne à souffrir pour cest amour: mais il faut passer plus avant, nous laissant employer pour luy par la tres-saincte obeyssance, et par luy tout ainsi que l'on voudra sans que jamais nous y resis-

tions; car quand nous nous employons nous-mesmes, et par le choix de nostre propre volonté, ou propre election, cela donne tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre : mais à nous laisser employer és choses que l'on veut, et que nous ne voulons pas, c'est à dire, que nous ne choisissons pas, c'est là où gist le souverain degré de l'abnegation. Comme quand nous voudrions prescher, on nous envoye servir les malades; quand nous voudrions prier pour le prochain, on nous envoye servir le prochain : ô mieux vaut tousjours, sans comparaison, ce que l'on nous fait faire (j'entends ce qui n'est pas contraire à Dieu, et qui ne l'offense point) que ce que nous faisons, ou choisissons à faire nous-mesmes. Aymons-nous donc bien les uns les autres, et nous servons pour cela de ce motif, qui est si pressant, pour nous exciter à ceste saincte dilection, que nostre Seigneur sur la Croix respandit jusques à la derniere goutte de son sang sur la terre, comme pour faire un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unir, conjoindre et attacher toutes les pierres de son Eglise, qui sont les fideles, les uns avec les autres; afin que ceste union fust tellement forte, qu'il ne s'y trouvast jamais aucune division, tant il craignoit que ceste division ne causast la damnation eternelle.

Le support des imperfections du prochain est un des principaux poincts de cet amour; nostre Seigneur nous l'a monstré sur la Croix, lequel avoit un cœur si doux envers nous, et nous aymoit si cherement; nous, dis-je, et ceux mesme qui luy causoient la mort, et qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse faire. Car le peché que les Juifs commirent fut un monstre de meschanceté, et neantmoins nostre doux Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, nous en donnant un exemple du tout inimaginable, en ce qu'il excuse ceux qui le crucifioient et l'injurioient d'une rage toute barbare, et cherche des inventions pour faire que son Pere leur pardonne, en l'acte mesme du p

ché et de l'injure. O que nous sommes miserables nous autres mondains! car à peine pouvons-nous oublier une injure que l'on nous a faite, longtemps apres que nous l'avons receuë. Celui pourtant qui previendra son prochain és benedictions de douceur, sera le plus parfait imitateur de nostre Seigneur. Il faut de plus remarquer, que l'amour cordial est attaché à une vertu, qui est comme une dependance de cet amour, et c'est une confiance toute enfantine. Les enfans quand ils ont quelque belle plume, ou quelque autre chose qu'ils estiment jolie, ils ne sont pas en repos qu'ils n'ayent rencontré tous leurs petits compagnons pour leur monstrer leur plume, et faire qu'ils ayent part à leur joye, comme aussi ils veulent qu'ils ayent part à leur douleur: car dés lors qu'ils ont un peu de mal au bout du doigt, ils ne cessent de le dire à tous ceux qu'ils rencontrent, afin que l'on les plaigne, et qu'on souffle un peu sur leur mal. Or je ne dis pas qu'il faille estre tout à fait comme ces enfans; mais je dis que ceste confiance doit faire que les Sœurs ne soyent pas chiches de communiquer leurs petits biens et petites consolations à leurs Sœurs, ne craignant pas aussi que leurs imperfections soyent remarquées par elles. Je ne dis pas que si on avoit quelque don extraordinaire de Dieu, il faille le dire à tout le monde, non; mais quant à nos petites consolations, et nos petits biens, je voudrois qu'on ne fist pas les reservées, ains que (quand l'occasion s'en presenteroit) non par forme de jactance ou vanterie, ains de simple confiance, l'on se les communiquast rondement et naïfvement les unes aux autres; et pour ce qui regarde nos defauts, que nous ne nous missions pas en peine de les couvrir : car pour ne les laisser pas voir au dehors, ils n'en sont pas meilleurs; les Sœurs ne croiront pas pour cela que vous n'en ayez point; et vos imperfections seront peut estre plus dangereuses que si elles estoient descouvertes, et qu'elles vous causassent de la confusion, ainsi qu'elles font à celles qui sont plus faciles à

les laisser paroistre à l'exterieur. Il ne se faut pas donc estonner ny descourager quand nous commettons des imperfections et des defauts devant nos Sœurs : ains au contraire il faut estre bien aises que nous soyons recognuës pour telles que nous sommes. Vous aurez fait une faute, ou une lourdise, il est vray : mais c'est devant vos Sœurs, qui vous ayment cherement, et partant qui vous sçauront bien supporter en vostre defaut, et en auront plus de compassion sur vous que de passion contre vous. Et par ainsi ceste confiance nourriroit grandement la cordialité et la tranquillité de nos esprits, qui sont sujets à se troubler quand nous sommes recognus defaillans en quelque chose, pour petite qu'elle soit, comme si c'estoit grand merveille de nous voir imparfait. Enfin pour conclusion de ce discours il faut se ressouvenir tousjours, que pour quelque manquement de suavité que l'on commet quelquesfois par mesgarde, l'on ne se doit pas fascher, ny juger que l'on n'ait point de cordialité ; car l'on ne laisse pas d'en avoir. Un acte fait par cy, par là, pourveu qu'il ne soit pas frequent, ne fait pas l'homme vicieux, specialement quand on a bonne volonté de s'amender.

DEMANDE II.

Ce que c'est de faire toutes choses en esprit d'humilité, ainsi que les Constitutions l'ordonnent.

Pour mieux entendre cecy, il faut sçavoir que comme il y a difference entre l'orgueil, la coustume de l'orgueil, et l'esprit de l'orgueil (car si vous faites un acte d'orgueil, voila l'orgueil ; si vous en faites des actes à tout propos et à toute rencontre, c'est la coustume de l'orgueil ; si vous vous plaisez en ces actes, et les recherchez, c'est l'esprit d'orgueil), de mesme il y a difference entre l'humilité, l'habitude de l'humilité, et l'esprit d'humilité. L'humilité, c'est de faire quelque acte pour s'humilier ; l'habitude est d'en faire à

toute rencontre et en toutes occasions qui s'en presentent; mais l'esprit d'humilité est de se plaire en l'humiliation, de rechercher l'abjection et l'humilité parmy toutes choses : c'est à dire, qu'en tout ce que nous faisons, disons ou desirons, nostre but principal soit de nous humilier et avilir, et que nous nous plaisions àrencontrer nostre propre abjection en toutes occasions, en aymant cherement la pensée. Voila que c'est que faire toutes choses en esprit d'humilité, et c'est autant que qui diroit rechercher l'humilité et l'abjection en toutes choses. C'est une bonne pratique d'humilité de ne regarder les actions d'autruy que pour en remarquer les vertus, et non jamais les imperfections; car tandis que nous n'en avons point de charge, il ne faut point tourner nos yeux de ce costé-là, ny moins notre consideration. Il faut tousjours interpreter en la meilleure part qu'il se peut ce que nous voyons faire à nostre prochain; et és choses douteuses il nous faut persuader que ce que nous avons apperceu n'est point mal, ains que c'est nostre imperfection qui nous cause telle pensée; afin d'eviter les jugemens temeraires sur les actions d'autruy, qui est un mal tres-dangereux, et lequel nous devons souverainement detester. És choses evidemment mauvaises, il nous faut avoir compassion et nous humilier des defauts du prochain comme des nostres propres, et prier Dieu pour leur amendement d'un mesme cœur que nous ferions pour le nostre si nous estions subjets aux mesmes defauts.

Mais que pourrons-nous faire (dites-vous) pour acquerir cet esprit d'humilité tel que nous avons dit? O! il n'y a point d'autre moyen pour l'acquerir que pour toutes les autres vertus, qui ne s'acquierent que par des actes reïterez.

L'humilité nous fait aneantir en toutes les choses qui ne sont pas necessaires pour nostre avancement en la grace, comme seroit de bien parler, avoir un beau maintien, de grands talents pour le maniement des choses exterieures, un

grand esprit, de l'eloquence, et semblables; car en ces choses exterieures il faut desirer que les autres y fassent mieux que nous. Vive Jesus.

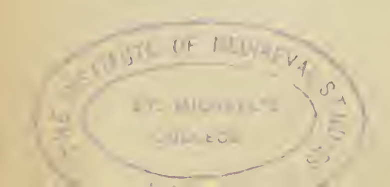
ENTRETIEN V.

De la Generosité.

Pour bien entendre que c'est, et en quoy consiste ceste force et generosité d'esprit que vous me demandez, il faut premierement respondre à une question que vous m'avez faite fort souvent, sçavoir en quoy consiste la vraye humilité; d'autant qu'en resolvant ce poinct je me feray mieux entendre parlant du second, qui est de la generosité d'esprit, de laquelle vous voulez que maintenant je traite.

L'humilité donc n'est autre chose qu'une parfaite recognoissance que nous ne sommes rien qu'un pur neant, et elle nous fait tenir en ceste estime de nous-mesmes. Ce que pour mieux entendre, il faut sçavoir qu'il y a en nous deux sortes de biens : les uns qui sont en nous et de nous, les autres qui sont en nous, mais non pas de nous. Quand je dis que nous avons des biens qui sont de nous, je ne veux pas dire qu'ils ne viennent de Dieu, et que nous les ayons de nous-mesmes; car en verité, de nous-mesmes nous n'avons autre chose que la misere et le neant : mais je veux dire que ce sont des biens que Dieu a tellement mis en nous, qu'ils semblent estre de nous : et ces biens sont la santé, les richesses, les sciences, et autres semblables. Or l'humilité nous empesche de nous glorifier et estimer à cause de ces biens-là, d'autant qu'elle n'en fait non plus de cas que d'un neant et d'un rien; et en effet cela se doit par raison, n'estant point des biens stables et qui nous rendent plus agreables à Dieu, ains muables et subjets à la fortune. Et qu'il ne soit ainsi, y a-t'il rien de moins asseuré que les richesses qui dependent du temps et des saisons, que la beauté qui se ternit

en moins de rien? Il ne faut qu'une dartre sur le visage pour en oster l'esclat; et pour ce qui est des sciences, un petit trouble de cerveau nous fait perdre et oublier tout ce que nous en sçavions. C'est donc avec grande raison que l'humilité ne fait point d'estat de tous ces biens-là. Mais d'autant qu'elle nous fait plus abaisser, et humilier par la cognoissance de ce que nous sommes de nous-mesmes, par le peu d'estime qu'elle fait de tout ce qui est en nous et de nous; d'autant aussi nous fait-elle grandement estimer à cause des biens qui sont en nous, et non pas de nous, qui sont la foy, l'esperance, l'amour de Dieu, pour peu que nous en ayons; comme aussi une certaine capacité que Dieu nous a donnée de nous unir à luy par le moyen de la grace; et quant à nous autres, nostre vocation, qui nous donne asseurance (autant que nous la pouvons avoir en ceste vie) de la possession de la gloire et felicité eternelle. Et ceste estime que l'humilité fait de tous ces biens, à sçavoir de la foy, de l'esperance et de la charité, est le fondement de la generosité de l'esprit. Voyez-vous? ces premiers biens dont nous avons parlé appartiennent à l'humilité pour son exercice, et ces autres à la generosité. L'humilité croit de ne pouvoir rien, eu esgard à la cognoissance de nostre pauvreté et foiblesse, en tant qu'est de nous-mesmes; et au contraire, la generosité nous fait dire avec saint Paul : Je puis tout en celui qui me conforte. L'humilité nous fait desfier de nous-mesmes, el la generosité nous fait confier en Dieu. Vous voyez donc que ces deux vertus d'humilité et de generosité sont tellement jointes et unies l'une à l'autre, qu'elles ne sont jamais et ne peuvent estre separées. Il y a des personnes qui s'amusent à une fausse et niaise humilité, qui les empesche de regarder en eux ce que Dieu y a mis de bon. Il ont tres-grand tort; car les biens que Dieu a mis en nous veulent estre recognus, estimez et grandement honnorez, et non pas tenus au mesme rang de la basse estime que nous devons faire de ceux qui



sont en nous et qui sont de nous. Non seulement les vrays chrestiens ont recognu qu'il falloit regarder ces deux sortes de biens qui sont en nous, les uns pour nous humilier, les autres pour glorifier la divine bonté qui les nous a donnez; mais aussi les philosophes : car ceste parole qu'ils disent, *Cognois toy-mesme,* se doit entendre non seulement de la cognoissance de nostre vileté et misere, mais encore de celle de l'excellence et dignité de nos ames, lesquelles sont capables d'estre unies à la divinité par sa divine bonté, qui a mis en nous un certain instinct, lequel nous fait tousjours tendre et pretendre à ceste union, en laquelle consiste tout nostre bonheur.

L'humilité qui ne produit point la generosité est indubitablement fausse : car apres qu'elle a dit, Je ne puis rien, je ne suis rien qu'un pur neant, elle cede tout incontinent la place à la generosité de l'esprit, laquelle dit : Il n'y a rien, et il n'y peut rien avoir que je ne puisse, d'autant que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout; et dessus ceste confiance elle entreprend courageusement de faire tout ce qu'on luy commande : mais remarquez que je dis, tout ce qu'on luy commande ou conseille, pour difficile qu'il soit : car je vous puis asseurer qu'elle ne juge pas que faire des miracles luy soit chose impossible, luy estant commandé d'en faire : que si elle se met à l'execution du commandement en simplicité de cœur, Dieu fera plustost miracle que de manquer de luy donner le pouvoir d'accomplir son entreprise, parce que ce n'est point sur la confiance qu'elle a en ses propres forces qu'elle l'entreprend, ains elle est fondée sur l'estime qu'elle fait des dons que Dieu luy a faits; et ainsi elle fait ce discours en elle-mesme : Si Dieu m'appelle à un estat de perfection si haute, qu'il n'y en ayt point en ceste vie de plus relevée, qu'est-ce qui me pourra empescher d'y parvenir, puis que je suis tres-asseurée que celuy qui a commencé l'œuvre de ma perfection la parfaira? Mais pre-

nez garde que tout cecy se fait sans aucune presomption, d'autant que ceste confiance n'empesche pas que nous ne nous tenions toujours sur nos gardes, de crainte de faillir; ains elle nous rend plus attentifs sur nous-mesmes, plus vigilans et soigneux de faire ce qui nous peut servir pour l'avancement de nostre perfection. L'humilité ne gist pas seulement à nous desfier de nous-mesmes, ains aussi à nous confier en Dieu; et la desfiance de nous-mesmes et de nos propres forces produit la confiance en Dieu; et de ceste confiance naist la generosité d'esprit, de laquelle nous parlons.

La tres-saincte Vierge notre Dame nous fournit à ce sujet un exemple tres-remarquable lors qu'elle prononça ces mots : Voicy la servante du Seigneur, me soit fait selon ta parole; car en ce qu'elle dit, qu'elle est servante du Seigneur, elle fait un acte d'humilité le plus grand qui se peut faire, d'autant qu'elle oppose aux loüanges que l'Ange luy donne, qu'elle sera mere de Dieu, que l'enfant qui sortira de ses entrailles sera appellé le Fils du Tres-Haut, dignité la plus grande que l'on eust peu jamais imaginer; elle oppose (dis-je) à toutes les loüanges et grandeurs sa bassesse et son indignité, disant qu'elle est servante du Seigneur. Mais prenez garce que dés qu'elle a rendu le devoir à l'humilité, tout incontinent elle fait une pratique de generosité tres-excellente, disant : Me soit fait selon ta parole. Il est vray (vouloit-elle dire) que je ne suis en aucune façon capable de ceste grace, eu esgard à ce que je suis de moy-mesme; ains en tant que ce qui est de bon en moy est de Dieu et que ce que vous me dites est sa tres-saincte volonté, je croy qu'il se peut et qu'il se fera; et partant, sans aucun doute, elle dit : Me soit fait ainsi que vous dites.

Pareillement, à faute de ceste generosité, il se fait fort peu d'actes de vraye contrition; d'autant qu'apres nous estre humiliez et confondus devant la divine Majesté, en consideration de nos grandes infidelitez, nous ne venons pas à faire

cest acte de confiance, nous relevant le courage par une asseurance que nous devons avoir, que la divine bonté nous donnera sa grace pour desormais luy estre fidelles, et correspondre plus parfaitement à son amour. Apres cest acte de confiance, se devroit immediatement faire celuy de generosité, disant : Puis que je suis tres-asseuré que la grace de Dieu ne me manquera point, je veux encore croire qu'il ne permettra pas que je manque à correspondre à sa grace. Mais vous me direz : Si je manque à la grace, elle me manquera aussi. Il est vray. Si donc il est ainsi, qui m'asseurera que je ne manque point à la grace desormais, puis que je luy ay manqué tant de fois par le passé ? Je reponds, que la generosité fait que l'ame dit hardiment et sans rien craindre : Non, je ne seray plus infidele à Dieu : et parce qu'elle sent en son cœur ceste resolution de ne l'estre jamais, elle entreprend sans rien craindre tout ce qu'elle sçait la pouvoir rendre agreable à Dieu, sans exception d'aucune chose ; et entreprenant tout, elle croit de pouvoir tout, non d'elle-mesme, ains en Dieu, auquel elle jette toute sa confiance : et pour ce elle fait et entreprend tout ce qu'on luy commande et conseille. Mais vous me demanderez s'il n'est jamais permis de douter de n'estre pas capable de faire les choses qui nous sont commandées ? Je responds, que la generosité d'esprit ne nous permet jamais d'entrer en aucun doute. Et afin que vous entendiez mieux cecy, il faut distinguer (comme j'ay accoustumé de vous dire) la partie superieure de vostre ame d'avec l'inferieure. Or quand je dis que la generosité ne nous permet point de douter, c'est quant à la partie superieure ; car il se pourra bien faire que l'inferieure sera toute pleine de ces doutes, et aura beaucoup de peine à recevoir la charge ou l'employ que l'on nous donne : mais de tout cela, l'ame qui est genereuse s'en mocque, et n'en fait aucun estat ; ains se met simplement en l'exercice de ceste charge sans dire une seule parole, ny faire aucune

action pour tesmoigner la sentiment qu'elle a de son incapacité. Mais nous autres, nous sommes si joyeux, que rien plus, de tesmoigner que nous sommes bien humbles, et que nous avons une basse estime de nous-mesmes, et semblables choses, qui ne sont rien moins que la vraye humilité, laquelle ne nous permet jamais de resister au jugement de ceux que Dieu nous a donnez pour nous conduire. J'ay mis dans le Livre de l'Introduction un exemple qui sert à mon sujet, et qui est fort remarquable : c'est du Roy Achas, lequel estant reduit à une tres-grande affliction par la rude guerre que luy faisoient deux autres Roys, lesquels avoient assiegé Hierusalem; Dieu commanda au prophete Esaïe de l'aller consoler de sa part, et luy promettre qu'il emporteroit la victoire, et demeureroit triomphant de ses ennemis. Et de plus Esaïe lui dit que pour preuve de la verité de ce qu'il luy disoit, qu'il demandast à Dieu un signe au ciel ou bien en la terre, et qu'il le luy donneroit. Lors Achas se mesfiant de la bonté de Dieu, et de sa liberalité : Non, dit-il, je ne le feray pas, d'autant que je ne veux pas tenter Dieu. Mais le miserable ne disoit pas cela pour l'honneur qu'il portoit à Dieu ; car au contraire il refusoit de l'honnorer, parce que Dieu vouloit estre glorifié en ce temps-là par des miracles ; et Achas refusoit de luy en demander un qu'il luy avoit signifié qu'il desireroit faire. Il offensa Dieu, en refusant d'obeyr au prophete que Dieu luy avoit envoyé pour luy signifier sa volonté. Nous ne devons donc jamais mettre en doute que nous ne puissions faire ce qui nous est commandé, d'autant que ceux qui nous commandent cognoissent bien nostre capacité. Mais vous me dites que possible vous avez plusieurs miseres interieures, et de grandes imperfections que vos Superieurs ne cognoissent pas, et qu'ils se fondent sur les apparences exterieures par lesquelles vous avez peut estre trompé leurs esprits. Je dis qu'il ne vous faut pas tousjours croire quand vous dites (poussées peut estre de des-

couragement), que vous estes des miserables, et toutes remplies d'imperfections; non plus qu'il ne faut croire que vous n'en ayez point, quand vous n'en dites rien, estant pour l'ordinaire telles que vos œuvres vous font paroistre. Vos vertus se cognoissent par la fidelité que vous avez à les pratiquer, et de mesme les imperfections se recognoissent par les actes. L'on ne sçauroit, pendant que l'on ne sent point de malice en son cœur, tromper l'esprit des Superieurs. Mais vous me dites que l'on void plusieurs Saincts qui ont fait grande resistance pour ne pas recevoir les charges que l'on leur vouloit donner. Or ce qu'ils en ont fait n'a pas esté seulement à cause de la basse estime qu'ils faisoient d'eux-mesmes, mais principalement à cause de ce qu'ils voyoient que ceux qui les vouloient mettre en ces charges, se fondoient sur des vertus apparentes, comme sont les jeusnes, les aumosnes, les penitences et aspretez du corps, et non sur les vrayes vertus interieures qu'ils tenoient closes et couvertes sous la saincte humilité. Puis ils estoient poursuivis et recherchez par des peuples qui ne les cognoissoient point que par reputation. En ce cas, il seroit (ce semble) permis de faire un peu de resistance; mais sçavez-vous à qui? à une fille de Dijon, par exemple, à laquelle une Superieure d'Annessy envoyeroit le commandement d'estre Superieure, ne l'ayant jamais veuë ny cognuë : mais une fille de ceans, a laquelle on feroit le mesme commandement, ne devroit jamais se mettre en devoir d'apporter aucune raison pour tesmoigner qu'elle repugne au commandement; ains se devroit mettre en l'exercice de sa charge avec autant de paix et de courage comme si elle se sentoit fort capable de s'en bien acquiter. Mais j'entends bien la finesse, c'est que nous craignons de n'en pas sortir à nostre honneur; nous avons nostre reputation en si grande recommendation, que nous ne voulons point estre tenus pour apprentifs en l'exercice de nos charges; ains pour maistres et maistresses qui ne font

jamais des fautes. Vous entendez maintenant assez que c'est que l'esprit de force et de generosité que nous avons tant d'envie de voir ceans, afin d'en bannir toutes les niaiseries et tendretez qui ne servent qu'à nous arrester en nostre chemin, et nous empescher de faire progrez en la perfection. Ces tendretez se nourrissent de vaines reflexions que nous faisons sur nous-mesmes; principalement quand nous avons bronché en nostre chemin par quelque faute. Car ceans, par la grace de Dieu, l'on ne tombe jamais du tout, nous ne l'avons encore point veu; mais l'on bronche, et au lieu de s'humilier tout doucement et puis se redresser courageusement (comme nous avons dit), l'on entre en la consolation de sa pauvreté, et dessus cela l'on commence à s'attendrir sur soy-mesme. Hé mon Dieu! que je suis miserable! je ne suis propre à rien. Et par apres l'on passe au descouragement qui nous fait dire : O non, il ne faut plus rien esperer de moy, je ne feray jamais rien qui vaille, c'est perdre le temps que de me parler : et là dessus nous voudrions quasi que l'on nous laissast là, comme si l'on estoit bien asseuré de ne pouvoir jamais rien gagner avec nous. Mon Dieu! que toutes ces choses sont esloignées de l'ame qui est genereuse et qui fait une grande estime, comme nous avons dit, des biens que Dieu a mis en elle! car elle ne s'estonne point, ny de la difficulté du chemin qu'elle a à faire, ny de la grandeur de l'œuvre, ny de la longueur du temps qu'il y faut employer, ny enfin du retardement de l'œuvre qu'elle a entreprise. Les filles de la Visitation sont toutes appellées à une tres-grande perfection, et leur entreprise est la plus haute et la plus relevée que l'on sçauroit penser; d'autant qu'elles n'ont pas seulement pretention de s'unir à la volonté de Dieu, comme doivent avoir toutes les creatures; mais de plus elles pretendent de s'unir à ses desirs, voire mesme à ses intentions, je dis avant mesme qu'elles soient presque signifiées; et s'il se pouvoit penser quelque chose de plus par-

fait, et un degré de plus grande perfection, que de se conformer à la volonté de Dieu, à ses desirs et à ses intentions, elles entreprendroient sans doute d'y monter, puisqu'elles ont une vocation qui les y oblige : et partant la devotion de ceans doit estre une devotion forte et genereuse, comme nous avons dit plusieurs fois. Mais outre ce que nous avons dit de ceste generosité, il faut encore dire cecy, qui est que l'ame qui la possede reçoit esgalement les seicheresses et les tendresses des consolations, les ennuys interieurs, les tristesses, les accablemens d'esprit, comme les faveurs et les prosperitez d'un esprit bien plein de paix et de tranquillité. Et cela, parce qu'elle considere que celuy qui luy a donné les consolations est celuy-là mesme qui luy envoye les afflictions; lequel luy envoye les unes et les autres, poussé du mesme amour, qu'elle recognoist estre tres-grand, parce que, par l'affliction interieure de l'esprit, il pretend de l'attirer à une tres-grande perfection, qui est l'abnegation de toute sorte de consolations en ceste vie, demeurant tres-asseurée que celuy qui l'en prive icy bas ne l'en privera point eternellement là haut au ciel. Vous me direz que l'on ne peut pas emmy ces grandes tenebres faire ces considerations, veu qu'il semble que nous ne pouvons pas seulement dire une parole à nostre Seigneur. Certes vous avez raison de dire qu'il vous semble, d'autant qu'en verité cela n'est pas. Le sacré concile de Trente a determiné cela, et nous sommes obligez de croire que Dieu et sa grace ne nous abandonnent jamais en telle sorte que nous ne puissions recourir à sa bonté, et protester que contre tout le trouble de nostre ame nous voulons estre tout à lui, et que nous ne le voulons point offenser. Mais remarquez que tout cecy est en la partie supreme de nostre ame ; et parce que la partie inferieure n'en apperçoit rien et qu'elle demeure tousjours en sa peine, cela nous trouble et nous fait estimer bien miserables. Et sur cela nous commençons à nous attendrir dessus nous-mesmes, comme si

c'estoit une chose bien digne de compassion que de nous voir sans consolation. Hé pour Dieu! considerons que nostre Seigneur et nostre Maistre a bien voulu estre exercé par ces ennuys interieurs, mais d'une façon incomparable. Ecoutez ces paroles qu'il dit sur la Croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné? Il estoit reduit à l'extremité, car il n'y avoit que la fine pointe de son esprit qui ne fust accablée de langueur : mais remarquez qu'il se prend à parler à Dieu, pour nous monstrer qu'il ne nous seroit pas impossible de le faire. Mais lequel vaut mieux en ce temps, dites-vous, de parler à Dieu de nostre peine et de nostre misere, ou bien de luy parler de quelque autre chose? Je vous dis qu'en cecy, comme en toutes sortes de tentations, il est mieux de divertir nostre esprit de son trouble et de sa peine, parlant à Dieu de quelque autre chose, que non pas de luy parler de nostre douleur : car indubitablement, si nous le voulons faire, ce ne sera point sans un attendrissement que nous ferons sur nostre cœur, aggrandissant tout de nouveau nostre douleur, nostre nature estant telle qu'elle ne peut voir ses douleurs sans en avoir une grande compassion. Mais vous me dites que si vous n'y faites point d'attention, vous ne vous en souviendrez pas pour le dire : et qu'importe? Nous sommes certes comme des enfans, lesquels sont bien aises d'aller dire à leur mere qu'ils ont esté piquez d'une abeille, afin que la mere les plaigne et souffle sur le mal qui est desja guery : car nous voulons aller dire à nostre mere que nous avons esté bien affligez, et aggrandir nostre affliction, la racontant toute par le menu sans oublier une petite circonstance qui nous puisse faire un peu plaindre. Or ne voila pas des enfances tres-grandes? Si nous avons commis quelques infidelitez, bon de les dire; si nous avons esté fideles, il le faut aussi dire; mais courtement, sans exagerer ny l'un ny l'autre : car il faut tout dire à ceux qui ont la charge de nos ames. Vous me dites maintenant que, lorsque

vous avez eu quelque grand sentimemt de colere ou de quelque autre tentation, il vous vient toujours du scrupule si vous ne vous en confessez. Je dis qu'il le faut dire en vostre reveuë, mais non pas par maniere de confession ; ains pour tirer instruction comment l'on s'y doit comporter : je dis, quand l'on ne void pas clairement d'avoir donné quelque sorte de consentement ; car si vous allez dire : Je m'accuse dequoy durant deux jours j'ay eu de grands mouvemens de colere, mais je n'y ay pas consenty ; vous dites vos vertus au lieu de dire vos defauts. Mais il me vient en doute que je n'y aye fait quelque faute : il faut regarder meurement si ce doute a quelque fondement ; peut estre qu'environ un quart d'heure, durant ces deux jours, vous avez esté un peu negligente à vous divertir de vostre sentiment : si cela est, dites tout simplement que vous avez esté negligente durant un quart d'heure à vous divertir d'un mouvement de colere que vous avez eu, sans adjouster que la tentation a duré deux jours ; si ce n'est que vous le vouliez dire, ou pour tirer de l'instruction de vostre confesseur, ou bien pour ce qui est de vos reveuës ; car alors il est tres-bon de le dire. Mais pour les confessions ordinaires, il seroit mieux de n'en point parler, puis que vous ne le faites que pour vous satisfaire ; et si bien il vous en vient un peu de peine, ne le faisant pas, il la faut souffrir comme une autre à laquelle vous ne pourriez pas mettre remede. Dieu soit beny.

ENTRETIEN VI.

Sur le depart des Sœurs de la Visitation, qui s'en alloient pour fonder une nouvelle maison de leur institut.

Entre les loüanges que les Saincts donnent à Abraham, S. Paul releve celle-cy au dessus de toutes les autres : Qu'il creut en l'esperance contre l'esperance mesme. Dieu lui avoit promis que sa generation seroit multipliée comme les estoilles

du Ciel et comme le sablon de la mer, et cependant il reçoit le commandement de tuer son fils Isaac. Le pauvre Abraham ne perdit son esperance pourtant, ains il espera contre l'esperance mesme, que si bien il obeyssoit au commandement qui lui estoit fait de tuer son fils, Dieu ne lairroit pas pourtant de luy tenir parole. Grande certes fut son esperance : car il ne voyoit en aucune façon rien en quoy il la peust appuyer, sinon sur la parole que Dieu lui avoit donnée. O que c'est un vrai et solide fondement que la parole de Dieu! car elle est infaillible. Abraham sort donc pour accomplir la volonté de Dieu avec une simplicité nompareille; car il ne fit non plus de consideration, ni de replique, que lors que Dieu lui avoit dit qu'il sortist de sa terre et de sa parenté, et qu'il allast au lieu qu'il luy monstreroit, sans le luy specifier, afin qu'il s'embarquast plus simplement dans la barque de sa divine providence : marchant donc trois jours et trois nuicts avec son fils Isaac, portant le bois du sacrifice, ceste ame innocente demanda à son pere où estoit l'holocauste; à quoy le bon Abraham respondit : Mon fils, le Seigneur y pourvoira. O mon Dieu! que nous serions heureux si nous pouvions nous accoustumer à faire ceste response à nos cœurs lorsqu'ils sont en soucy de quelque chose; nostre Seigneur y pourvoira; et qu'apres cela nous n'eussions plus d'anxieté, de trouble ny d'empressement, non plus qu'Isaac! car il se teut apres, croyant que le Seigneur y pourvoiroit ainsi que son pere luy avoit dit. Grande est certes la confiance que Dieu requiert que nous ayons en son soin paternel et en sa divine providence : mais pourquoy ne l'aurions-nous pas, veu que jamais personne n'y a peu estre trompé? Nul ne se confie en Dieu, qui ne retire les fruicts de sa confiance. Je dis cecy entre nous autres; car quant aux gens du monde, bien souvent leur confiance est accompagnée d'apprehension; c'est pourquoy elle n'est de nulle valeur devant Dieu. Considerons, je vous supplie, ce que nostre Seigneur et nostre

Maistre dit à ses Apostres pour establir en eux ceste saincte et amoureuse confiance : Je vous ay envoyez par le monde sans besace, sans argent et sans nulles provisions, soit pour vous nourrir, soit pour vous vestir; quelque chose vous a-t-elle manqué? et ils dirent, Non. Allez, leur dit-il, et ne pensez ny dequoy vous mangerez, ny dequoy vous boirez, ny dequoy vous vous vestirez, ny mesme ce que vous aurez à dire estant devant les grands seigneurs et magistrats des provinces par où vous passerez : car en chaque occasion vostre Pere celeste vous fournira de tout ce qui vous sera necessaire. Ne pensez point à ce que vous aurez à dire; car il parlera en vous et vous mettra en la bouche les paroles que vous aurez à dire. Mais je suis si grossiere (dira quelqu'une de nos Sœurs), je ne sçay point comment il faut traiter avec les grands, je n'ay point de doctrine. C'est tout un; allez et vous confiez en Dieu; car il a dit : Quand bien la femme viendroit à oublier son enfant, si ne vous oublieray-je jamais, car je vous porte gravez sur mon cœur et sur mes mains. Pensez-vous que celuy qui a bien soin de pourvoir de nourriture aux oyseaux du ciel et aux animaux de la terre, qui ne sement ny ne recueillent rien, vienne jamais à s'oublier de pourvoir de tout ce qui sera necessaire à l'homme qui se confiera pleinement en sa providence, puisque l'homme est capable d'estre uny à Dieu nostre souverain bien? Cecy, mes tres-cheres Sœurs, m'a semblé estre bon à vous dire sur le sujet de vostre depart; car si bien vous n'estes pas capables de la dignité apostolique à cause de vostre sexe, vous estes neantmoins capables en quelque façon de l'office apostolique, et vous pouvez rendre plusieurs services à Dieu, procurant en certaine façon l'avancement de sa gloire, comme les Apostres. Certes, mes cheres filles, cecy vous doit estre un motif de grande consolation, que Dieu se veüille servir de vous pour une œuvre si excellente que celle à laquelle vous estes appellées, et vous vous en devez tenir grande-

ment honnorées devant la divine Majesté ; car qu'est-ce que Dieu desire de vous, sinon ce qu'il ordonna à ses Apostres, et ce pourquoy il les envoya par le monde, qui estoit ce que nostre Seigneur mesme estoit venu faire en ce monde, qui fut pour donner la vie aux hommes? et non seulement cela dit-il, mais afin qu'ils vescussent d'une vie plus abondante, qu'ils eussent la vie et une vie meilleure, ce qu'il a fait en leur donnant la grace. Les Apostres furent envoyez de nostre Seigneur par toute la terre pour le mesme sujet; car nostre Seigneur leur dit : Ainsi que mon Pere m'a envoyé, je vous envoye; allez, et donnez la vie aux hommes; mais ne vous contentez pas de cela, faites qu'ils vivent, et d'une vie plus parfaite : par le moyen de la doctrine que vous leur enseignerez, ils auront la vie, en croyant à ma parole que vous leur exposerez; mais ils auront une vie plus abondante par le bon exemple que vous leur donnerez; et n'ayez nul soucy si vostre travail sera suivy du fruict que vous en pretendez, car ce n'est pas à vous que l'on demandera le fruict, ains seulement si vous vous serez employez fidellement à bien cultiver ces terres steriles et seches : l'on ne vous demandera pas si vous aurez bien recueilly, ains seulement si vous aurez eu soin de bien ensemencer. De mesme, mes cheres filles, estes-vous maintenant commandées d'aller çà et là en divers lieux, pour faire que les ames ayent la vie, et qu'elles vivent d'une meilleure vie : car qu'est-ce que vous allez faire, sinon tascher de donner cognoissance de la perfection de vostre institut, et par le moyen de ceste cognoissance attirer plusieurs ames à embrasser toutes les observances qui y sont comprises et encloses? mais sans prescher et conferer les Sacremens, et remettre les pechez, ainsi que faisoient les Apostres, n'allez-vous pas donner la vie aux hommes? Mais, pour parler plus proprement, n'allez-vous pas donner la vie aux filles, puis que peut estre cent et cent filles qui se retireront à vostre exemple dans vostre religion, se fussent perduës

demeurant au monde, lesquelles iront jouïr au ciel, pour toute eternité, de la felicité incomprehensible? et n'est-ce pas par vostre moyen que la vie leur sera donnée, et qu'elles vivront d'une vie plus abondante, c'est à dire, d'une vie plus parfaite et plus agreable à Dieu? vie qui les rendra capables de s'unir plus parfaitement à la divine bonté; car elles recevront de vous les instructions necessaires pour acquerir le vray et pur amour de Dieu, qui est ceste vie plus abondante que nostre Seigneur est venu donner aux hommes. J'ay apporté, dit-il, le feu en la terre : qu'est-ce que je demande ou que je prestends, sinon qu'il brusle? Et en un autre endroit il commande que le feu le brusle incessamment sur son Autel, et que pour cela il ne soit jamais esteint, pour monstrer avec quelle ardeur il desire que le feu de son amour soit tousjours allumé sur l'autel de nostre cœur. O Dieu, quelle grace est celle que Dieu vous fait! il vous rend apostresses, non en la dignité, ains en l'office et au merite : vous ne prescherez pas; non, car vostre sexe ne le permet, bien que St[e] Magdeleine, et St[e] Marthe sa sœur, l'ayent fait; mais vous ne lairrez pas d'exercer l'office apostolique en la communication de vostre maniere de vie, ainsi que je viens de dire. Allez donc pleines de courage faire ce à quoy vous estes appellées, mais allez en simplicité : si vous avez des apprehensions, dites à vostre ame : Le Seigneur nous pourvoira; si les considerations de vostre foiblesse vous travaillent, jettez-vous en Dieu et vous confiez en luy. Les Apostres estoient des pescheurs et ignorans la pluspart; Dieu les rendit sçavans selon qu'il estoit necessaire pour la charge qu'il leur vouloit donner. Confiez-vous en luy, appuyez-vous sur sa providence, et n'ayez peur de rien : ne dites pas : Je n'ay point de talent pour bien parler; n'importe, allez sans faire de discours; car Dieu vous donnera ce que vous aurez à dire et à faire, quand il en sera temps. Que si vous n'avez point de vertu, ou que vous n'en apperceviez point en vous, ne vous

*

mettez pas en peine ; car si vous entreprenez pour la gloire de Dieu et pour satisfaire à l'obeyssance, la conduite des ames ou quelque autre exercice quel qu'il soit, Dieu aura soin de vous, et sera obligé de vous pourvoir de tout ce qui vous sera necessaire, tant pour vous que pour celles que Dieu vous donnera en charge. Il est vray, c'est une chose de grande consequence et de grande importance que celle que vous entreprenez ; mais pourtant vous auriez tort, si vous n'en esperiez un bon succez, veu que vous ne l'entreprenez pas par vostre choix, ains pour satisfaire à l'obeyssance. Sans doute nous avons un grand sujet de craindre, quand nous recherchons les charges et les offices, soit en Religion, soit ailleurs, et qu'elles nous sont données sur nostre poursuite : mais quand cela n'est point, ployons humblement le col sous le joug de la saincte obeyssance, et acceptons de bon cœur le fardeau : humilions-nous, car il le faut toujours faire; mais ressouvenons-nous tousjours d'establir la generosité sur les les actes de l'humilité; car autrement ces actes d'humilité ne vaudroient rien. J'ay un extreme desir de graver en vos esprits une maxime qui est d'une utilité nompareille : Ne demander rien, et ne refuser rien. Non, mes cheres filles, ne demandez rien et ne refusez rien; recevez ce que l'on vous donnera et ne demandez point ce que l'on ne vous presentera point ou que l'on ne vous voudra pas donner : en ceste pratique vous trouverez la paix pour vos ames. Ouy, mes cheres Sœurs, tenez vos cœurs en ceste saincte indifference de recevoir tout ce que l'on vous donnera, et de ne point desirer ce que l'on ne vous donnera pas : je veux dire, en un mot, ne desirez rien, ains laissez-vous vous-mesmes et toutes vos affaires pleinement et parfaitement au soin de la divine providence; laissez-luy faire de vous tout de mesme que les enfans se laissent gouverner à leurs nourrices; qu'elle vous porte sur le bras droit ou sur le gauche tout ainsi qu'il luy plaira, laissez-luy faire, car un enfant ne s'en formaliseroit

point; qu'elle vous couche, ou qu'elle vous leve, laissez-luy faire, car c'est une bonne mere qui sçait mieux ce qu'il vous faut que vous-mesmes. Je veux dire, si la divine providence permet qu'il vous arrive des afflictions ou mortifications, ne les refusez point; ains acceptez-les de bon cœur, amoureusement et tranquillement; que si elle ne vous en envoye point, ou qu'elle ne permette pas qu'il vous en arrive, ne les desirez point, ny ne les demandez point; de mesme, s'il vous arrive des consolations, recevez-les avec esprit de gratitude et de recognoissance envers la divine bonté : que si vous n'en avez point, ne les desirez point, ains taschez de tenir vostre cœur preparé pour recevoir les divers evenemens de la divine providence, et d'un mesme cœur autant qu'il se peut. Si on vous donne des obeyssances en la religion, qui vous semblent dangereuses, comme sont les superioritez, ne les refusez point; si l'on ne vous en donne point, ne les desirez point; et ainsi de toutes choses : j'entends des choses de la terre; car pour ce qui est des vertus, nous les pouvons et devons desirer et demander à Dieu : l'amour de Dieu les comprend toutes. Vous ne sçauriez croire, sans en avoir l'experience, combien ceste pratique apportera de profit en vos ames; car au lieu de vous amuser à desirer ces moyens et puis ces autres de vous perfectionner, vous vous appliquerez plus simplement et fidellement à ceux que vous rencontrerez en vostre chemin. Jettant mes yeux sur le sujet de vostre depart, et sur les ressentimens inevitables que vous aurez toutes en vous separant les unes des autres, j'ay pensé que je vous devois dire quelque petite chose qui peust amoindrir ceste douleur, quoy que je ne veüille dire qu'il ne soit loisible de pleurer un peu; car il le faut faire, d'autant qu'on ne s'en pourroit pas tenir, ayant demeuré si doucement et si amoureusement assez long-temps ensemble en la pratique des mesmes exercices; ce qui a tellement uny vos cœurs, qu'ils ne peuvent, sans doute, souffrir nulle division ny separation :

aussi, mes cheres filles, ne serez-vous point divisées ny separées; car toutes s'en vont, et toutes demeurent; celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont, non en leur personne, ains en la personne de celles qui s'en vont; et de mesme, celles qui s'en iront, demeureront en la personne de celles qui demeurent : c'est un des principaux fruicts de la Religion que ceste saincte union qui se fait par la charité; union qui est telle que de plusieurs cœurs il n'en est fait qu'un cœur, et de plusieurs membres, il n'en est fait qu'un corps : tous sont tellement faits un en Religion, que tous les Religieux d'un ordre ne sont (ce semble) qu'un seul Religieux. Les Sœurs domestiques chantent les Offices divins en la personne de celles qui sont dediées pour le faire, comme les autres servent aux offices domestiques en la personne de celles qui les font. Et pourquoy cela? la raison en est toute evidente; d'autant que si celles qui sont au Chœur pour chanter les Offices n'y estoient pas, les autres y seroient en leur place; s'il n'y avoit point de Sœurs domestiques pour apprester le disner, les Sœurs du Chœur y seroient employées; si une telle Sœur n'estoit pas Superieure, il y en auroit une autre : de mesme celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont; car si celles qui sont nommées pour s'en aller ne le pouvoient faire, celles qui demeurent s'en iroient en leur place. Mais ce qui nous doit faire aller et demeurer de bon cœur, mes cheres filles, c'est la certitude presque infaillible que nous devons avoir, que ceste separation ne se fait que quant au corps; car quant à l'esprit vous demeurerez tousjours tres-uniquement unies : c'est peu de chose ceste separation corporelle; aussi bien la faudra-il faire un jour, veüillons-nous ou non; mais la separation des cœurs, et desunion des esprits, c'est cela seul qui est à redouter. Or quant à nous autres, non seulement nous demeurerons tousjours unis par ensemble; mais bien plus, que nostre union s'yra tous les jours plus perfectionnant, et ce doux et

tres-aymable lien de la saincte charité sera tousjours de plus en plus serré et renoué, à mesure que nous nous avancerons en la voye de nostre propre perfection; car nous rendant plus capables de nous unir à Dieu, nous nous unirons davantage les uns aux autres, si que chaque Communion que nous ferons, nostre union sera rendue plus parfaite; car nous unissant avec nostre Seigneur, nous demeurerons tousjours plus unis ensemble; aussi la reception sacrée de ce Pain celeste et de ce tres-adorable Sacrement s'appelle Communion, c'est à dire, commune union. O Dieu, quelle union est celle qu'il y a entre chaque Religieux d'un mesme ordre! union telle que les biens spirituels sont autant pesle-meslez et reduits en commun, comme les biens exterieurs : le Religieux n'a rien à luy en son particulier, à cause du vœu sacré qu'il a fait de la pauvreté volontaire; et par la profession saincte que les Religieux font de la tres-saincte charité, toutes leurs vertus sont communes, et tous sont participans des bonnes œuvres les uns des autres, et joüyront du fruict d'icelles, pourveu qu'ils se maintiennent tousjours en charité, et en l'observance des Regles de la Religion en laquelle Dieu les a appellez : si que celuy qui est en quelque office domestique, ou en quelque autre exercice quel que ce soit, contemple en la personne de celuy qui est en oraison au Chœur; celui qui repose, participe au travail qu'a l'autre, qui est en exercice par le commandement du Superieur. Voyez donc, mes cheres filles, comment celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont, et combien vous devez toutes esgalement embrasser amoureusement et courageusement l'obedience, tant en ceste occasion comme en toute autre, puisque celles qui demeurent auront part au travail et au fruict du voyage de celles qui s'en vont, comme celles-là auront part en la tranquillité et repos de celles qui demeureront : toutes sans doute, mes cheres filles, avez besoin de beaucoup de vertus, et de soin de les pratiquer, tant pour s'en aller que

pour demeurer; car comme celles qui s'en vont, ont besoin de beaucoup de courage et de confiance en Dieu, pour entreprendre amoureusement, et avec esprit d'humilité, ce que Dieu desire d'elles, vainquant tous les petits ressentimens qui leur pourroient venir de quitter la maison en laquelle Dieu les a premierement logées, les Sœurs qu'elles ont si cherement aymées, et la conversation desquelles leur apportoit tant de consolation en l'ame, la tranquillité de leur retraite, qui est si chere, les parens, les cognoissances, et que sçay-je moi? plusieurs choses ausquelles la nature s'attache, tandis que nous vivons en ceste vie; celles qui demeurent ont de mesme besoin et necessité de courage, tant pour perseverer en la pratique de la saincte sousmission, humilité et tanquillité, qu'aussi pour se preparer de sortir quand il leur sera commandé; puisque, ainsi que vous voyez, vostre institut, mes cheres Sœurs, va s'estendant de toutes parts en divers lieux, de mesme devez-vous tascher d'accroistre et multiplier les actes des vertus, et devez agrandir vos courages pour vous rendre capables d'estre employées selon la volonté de Dieu. Il me semble, certes, quand je regarde et considere le commencement de vostre institut, qu'il represente bien l'histoire d'Abraham; car comme Dieu luy eut donné parole que sa race seroit multipliée comme les estoilles du Firmament, et comme le sablon de la mer, il luy commanda neantmoins de luy sacrifier son fils, par lequel la promesse de Dieu devoit estre accomplie. Abraham espera, et s'affermit en son esperance contre l'esperance mesme, et son esperance ne fut point vaine, ains fructueuse : de mesme, quand les trois premieres sœurs se rangerent, et embrasserent ceste sorte de vie, Dieu avoit projetté de toute eternité de benir leur generation, et de leur en donner une qui seroit grandement multipliée : mais qui eust peu croire cela, puisqu'en les enserrant dans leur petite maison, nous ne pensions à autre chose que de les faire mourir au monde? Elles furent sacri-

fiées, ains elles se sacrifierent elles-mesmes volontairement; et Dieu se contenta tellement de leur sacrifice, qu'il ne leur donna pas seulement une nouvelle vie pour elles-mesmes, ains une vie si abondante, qu'elles la peuvent par sa grace communiquer à plusieurs ames, ainsi que l'on void maintenant. Il me semble, certes, que ces trois premieres Sœurs sont grandement bien representées par les trois grains de bled qui se trouverent emmy la paille qui estoit sur le chariot de Triptolemus, laquelle servoit à conserver ses armes : car estant portée en un pays où il n'y avoit point de bled, ces trois grains furent pris et jettez en terre, lesquels en produisirent d'autres en telle quantité, que dans peu d'années toutes les terres de ce pays-là en furent ensemencées. La providence de nostre bon Dieu jetta de sa main benite ces trois filles dans la terre de la Visitation; et apres avoir demeuré un temps cachées aux yeux du monde, elles ont fait le fruict que l'on void maintenant; de sorte que dans peu de temps tous ces pays seront faits participans de vostre institut. O qu'heureuses sont les ames qui se dedient veritablement et absolument au service de Dieu! car Dieu ne les laisse jamais steriles ny infructueuses. Pour un rien qu'elles quittent pour Dieu, Dieu leur donne des recompenses incomparables, tant en cette vie qu'en l'autre. Quelle grace, je vous prie, d'estre employées au service des ames que Dieu ayme si cherement, et pour lesquelles sauver, nostre Seigneur a tant souffert? Certes c'est un honneur nompareil, et duquel vous devez, mes cheres filles, faire un tres-grand estat; et pour vous y employer fidellement, ne plaignez ny peine, ny soin, ny travail; car tout vous sera cherement recompensé; bien qu'il ne faille pas se servir de ce motif pour vous encourager, ains de celuy de vous rendre plus agreables à Dieu, et d'augmenter d'autant plus sa gloire. Allez donc, et demeurez courageusement pour cest exercice, et ne vous amusez point à regarder que vous ne voyez point en vous ce qui est neces-

saire, je veux dire les talens propres aux charges ausquelles vous serez employées. Il est mieux que nous ne les voyions point en nous, car cela nous tient en humilité, et nous donne plus de sujet de nous mesfier de nos forces et de nous-mesmes, et fait que nous jettons plus absolument toute nostre confiance en Dieu. Tant que nous n'avons pas besoin de la pratique d'une vertu, il est mieux que nous ne l'ayons pas; quand nous en aurons besoin (pourveu que nous soyons fidelles en celles dont nous avons presentement la pratique) tenons-nous asseurez que Dieu nous donnera chaque chose en son temps; ne nous amusons point à desirer ny à pretendre rien, laissons-nous tout à fait entre les mains de la divine providence, qu'elle fasse de nous ce qui luy plaira : car à quel propos desirer une chose plustost qu'une autre? tout ne doit-il pas estre indifferent? Pourveu que nous plaisions à Dieu, et que nous aymions sa divine volonté, cela nous doit suffire. Quant à moy, j'admire comment il se peut faire que nous ayons plus d'inclination d'estre employez à une chose qu'à une autre, estant en Religion principalement, où une charge et une besongne est autant agreable à Dieu qu'une autre, puisque c'est l'obeyssance qui donne le prix à tous les exercices de la Religion. Quand on nous donneroit le choix, les plus abjects seroient les plus desirables, et ceux qu'il faudroit embrasser plus amoureusement; mais cela n'estant pas à nostre choix, embrassons les uns comme les autres d'un mesme cœur. Quand la charge que l'on nous donne est honnorable devant les hommes, tenons-nous humbles devant Dieu; quand elle est plus abjecte devant les hommes, tenons-nous plus honnorez devant la divine bonté : enfin, mes cheres filles, retenez cherement et fidellement ce que je vous ay dit, soit pour ce qui regarde l'interieur, soit pour ce qui regarde l'exterieur; ne veüillez rien que ce que Dieu voudra pour vous, embrassez amoureusement les evenemens et les divers effects de son divin vouloir, sans vous amuser nullement à autre chose.

Apres cecy, que vous sçaurois-je plus dire, mes cheres Sœurs, puis qu'il semble que tout nostre bonheur soit compris en ceste toute aymable pratique? Je vous representeray l'exemple des Israëlites avec lequel je finiray. Ayant longuement demeuré sans avoir un Roy, il leur prit envie d'en avoir un (grand cas de l'esprit humain), comme si Dieu les eust laissez sans conduite, ou qu'il n'eust point eu de soin de les regir, gouverner et defendre. Ils s'adresserent donc au Prophete, lequel leur promit de le demander pour eux à Dieu, ce qu'il fit; et Dieu irrité de leur demande, leur fit reponse qu'il le vouloit bien, mais qu'il les advertissoit que le Roy qu'ils auroient prendroit telle domination et authorité sur eux, qu'il leur leveroit leurs enfans; et quant aux fils, qu'il feroit les uns dizeniers, les autres soldats et capitaines; et quant à leurs filles, il feroit les unes cuisinieres, les autres boulangeres, les autres parfumeuses. Nostre Seigneur en fait de mesme, mes cheres filles, des ames qui se dedient à son service; car (comme vous voyez aux Religions) il y a diverses charges et divers offices. Mais qu'est-ce que je veux dire? rien autre, sinon qu'il me semble que la divine Majesté vous a chosies vous autres qui vous en allez, comme des parfumeuses ou parfumieres; ouy certes, car vous estes commises de sa part pour aller respandre les odeurs tres-suaves des vertus de vostre institut; et comme les jeunes filles sont amoureuses des bonnes odeurs (ainsi que dit la sacrée amante au Cantique des Cantiques), que le nom de son bien-aymé est comme une huyle ou un baume qui respand de toutes parts des odeurs infiniment agreables (et c'est pourquoy, adjouste-t'elle, les jeunes filles l'ont suivy, attirées de ses divins parfums), faites, mes cheres Sœurs, que comme parfumeuses de la divine bonté, vous alliez si bien respandant de toutes parts l'odeur incomparable d'une tres-sincere humilité, douceur et charité, que plusieurs jeunes filles soient attirées à la suite de vos par-

fums, et embrassent vostre sorte de vie, par laquelle elles pourront, comme vous, jouïr en ceste vie d'une saincte et amoureuse paix et tranquillité de l'ame, pour apres aller jouïr de la felicité eternelle en l'autre. Vostre Congregation est comme une ruche d'abeilles, laquelle a desja jetté divers essaims; mais avec ceste difference neantmoins, que les abeilles sortant pour aller se retirer en une autre ruche, et là commencer un mesnage nouveau, chaque essaim choisit un Roy particulier, sous lequel elles militent et font leur retraite : mais quant à vous, mes cheres Ames, si bien vous allez dans une ruche nouvelle (c'est à dire, que vous allez commencer une nouvelle maison de vostre Ordre), neantmoins vous n'avez tousjours qu'un mesme Roy, qui est nostre Seigneur crucifié, sous l'authorité duquel vous vivrez en l'asseurance par tout où vous serez; ne craignez pas que rien vous manque, car il sera tousjours avec vous tant que vous n'en choisirez point d'autre : ayez seulement un grand soin d'accroistre vostre amour et vostre fidelité envers sa divine bonté, vous tenant le plus prés de luy qu'il vous sera possible, et tout vous succedera en bien; apprenez de luy tout ce que vous aurez à faire, ne faites rien sans son conseil : car c'est l'amy fidele qui vous conduira et gouvernera, et aura soin de vous, ainsi que de tout mon cœur je l'en supplie. Dieu soit beny.

ENTRETIEN VII.

Auquel les proprietez des Colombes sont appliquées à l'ame Religieuse par forme de loix.

Vous m'avez demandé quelques loix nouvelles à ce commencement d'année, et pensant à celles que je vous devois donner pour vous estre utile et agreable, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur l'Evangile d'aujourd'huy, lequel fait mention du Baptesme de nostre Seigneur et de la glo-

rieuse apparition du sainct Esprit en forme de colombe, sur laquelle apparition je me suis arresté; et considerant que le sainct Esprit est l'amour du Pere et du Fils, j'ay pensé que je vous devois donner des loix toutes d'amour, lesquelles j'ay prises des Colombes, en consideration de ce que le sainct Esprit avoit bien voulu prendre la forme de colombe; et d'autant plus aussi que toutes les ames qui sont dediées au service de la divine Majesté, sont obligées d'estre comme des chastes et amoureuses Colombes. Ainsi void-on que l'Espouse au Cantique des Cantiques est souventesfois nommée de ce nom, et à bon droit certes; car il y a une grande correspondance entre les qualitez de la Colombe et celles de l'amoureuse Colombelle de nostre Seigneur; les loix des Colombes sont toutes infiniment agreables, et c'est une meditation tres-suave que de les considerer. Quelle plus belle loy, je vous prie, que celle de leur honnesteté? car il n'y a rien de plus honneste que les Colombes : elles sont propres à merveille; bien qu'il n'y ait rien de plus sale que les colombiers et les lieux où elles font leurs nids, neantmoins on ne vid jamais une Colombe salie; elles ont tousjours leur pennage lis, et qu'il fait grandement bon voir au Soleil. Considerez, je vous prie, combien la loy de leur simplicité est agreable; car nostre Seigneur mesme la loüe, disant à ses Apostres : Soyez simples comme colombes, et prudens comme les serpens. Mais en troisiesme lieu, mon Dieu, que la loy de leur douceur est agreable! car elles sont sans fiel et sans amertume. Et cent autres loix qu'elles ont, qui sont infiniment aymables et utiles à observer par les ames qui sont dediées en la Religion au service plus special de la divine bonté : mais j'ay consideré que si je vous donnois quelques loix que vous eussiez desja, vous n'en feriez pas grande estime. J'en ay donc choisy trois tant seulement, qui sont d'une utilité nompareille estant bien observées, et qui apportent une tres-grande suavité à l'ame qui les considere,

parce qu'elles sont toutes d'amour et extremement delicates pour la perfection de la vie spirituelle ; ce sont trois secrets qui sont d'autant plus excellens pour acquerir la perfection, qu'ils sont moins cognus de ceux qui font profession de l'acquerir, au moins de la plus grande partie. Mais quelles sont-elles donc ces loix? La premiere que j'ay fait dessein de vous donner est celle des colombes, qui font tout pour leur colombeau et rien pour elles : il semble qu'elles ne dient autre chose, sinon : Mon cher colombeau est tout pour moy, et je suis toute à luy; il est tousjours tourné de mon costé pour penser en moy, et moy je m'y attends et m'y asseure : qu'il aille donc chercher, ce bien-aymé colombeau, où il luy plaira, si n'entreray-je point en desfiance de son amour, ains je me confieray pleinement en son soin. Vous aurez peut-estre veu, mais non pas remarqué que les colombes, tandis qu'elles couvent leurs œufs, elles ne bougent de dessus jusques à ce que leurs petits colombeaux soient esclos, et quand ils le sont, elles continuent de les couver et fomenter tandis qu'ils en ont besoin ; et cependant tout ce temps-là la colombe ne va nullement à la cueillette pour se nourrir, ains elle en laisse tout le soin à son cher paron, lequel luy est si fidele, que non seulement il va à la queste des grains pour la nourrir, mais aussi il luy apporte de l'eau dans son bec pour l'abreuver; il a un soin nompareil que rien ne manque de ce qui luy est necessaire, et si grand que jamais il ne s'est veu colombe morte faute de nourriture en ce temps-là. La colombe fait donc tout pour son colombeau, elle couve et fomente ses petits pour le desir qu'elle a de luy plaire en luy donnant une generation, et le colombeau prend soin de nourrir sa chere colombelle, qui luy a laissé tout le soin d'elle : elle ne pense qu'à plaire à son paron, et luy en contre-eschange ne pense qu'à la substanter. O quelle agreable et profitable loy est celle-cy, de ne rien faire que pour Dieu et luy laisser tout le soin de nous-mesmes ! Je ne

dis pas seulement pour ce qui regarde le temporel (car je ne veux pas parler où il n'y a que nous autres, cela s'entend assez sans le dire); mais je dis pour ce qui regarde le spirituel et l'avancement de nos ames en la perfection. Hé! ne voyez-vous pas que la colombe ne pense qu'à son bien-aymé colombeau et à luy plaire, en ne bougeant de dessus ses œufs? et cependant rien ne luy manque, luy en recompense de sa confiance prenānt tout le soin d'elle. O que nous serions heureux, si nous faisions tout pour nostre aymable colombeau qui est le sainct Esprit! car il prendroit le soin de nous, et à mesure que nostre confiance, par laquelle nous nous reposerions en sa providence, seroit plus grande, plus aussi son soin s'estendroit sur toutes nos necessitez; et ne faudroit pas jamais douter que Dieu nous manquast, car son amour est infiny pour l'ame qui se repose en luy. O que la colombe est heureuse d'avoir tant de confiance en son cher paron ! c'est ce qui la fait vivre en paix et une merveilleuse tranquillité. Mille fois plus heureuse est l'ame qui laissant tout le soin d'elle-mesme et de tout ce qui luy est necessaire à son cher et bien-aymé Colombeau, ne pense qu'à couver et fomenter ses petits pour luy plaire et luy donner generation; car elle joüyt dés ceste vie d'une tranquillité et d'une paix si grande, qu'il n'y en a point de comparable, ny de repos esgal au sien en ce monde, ains seulement là haut au Ciel, où elle joüyra pleinement des chastes embrassemens de son celeste Espoux. Mais qu'est-ce que nos œufs, lesquels il faut que nous couvions jusques à ce qu'ils soient esclos, pour avoir de petits colombeaux? Nos œufs sont nos desirs, lesquels estant bien couvez et fomentez, les colombeaux en proviennent, qui sont les effects de nos desirs : mais entre nos desirs il y en a un qui est sureminent au dessus de tout autre, et qui merite grandement d'estre bien couvé et fomenté pour plaire à nostre divin paron le sainct Esprit, lequel veut toujours estre appellé l'Espoux sacré de nos ames, tant

sa bonté et son amour est grand envers nous. Ce desir est celuy que nous avons apporté venant en Religion, qui est d'embrasser les vertus religieuses, c'est l'une des branches de l'amour de Dieu et l'une des plus hautes qui soit en cest arbre divin ; mais ce desir ne se doit pas estendre plus loin que les moyens qui nous sont marquez dans nos Regles et Constitutions, pour parvenir à ceste perfection que nous avons pretendu d'acquerir en nous obligeant à la poursuite : ains il le faut couver et fomenter tout le temps de nostre vie, afin de faire que ce desir devienne un beau petit colombeau qui puisse ressembler à son pere, qui est la perfection mesme : et cependant n'ayons autre attention que de nous tenir sur nos œufs, c'est à dire, ramassez dans les moyens qui nous sont prescrits pour nostre perfection, laissant tout le soin de nous-mesmes à nostre unique et tres-aymable Colombeau, qui ne permettra pas que rien nous manque de ce qui nous sera necessaire pour luy plaire. C'est une grande pitié, certes, de voir des ames dont le nombre n'est que trop grand, qui pretendant à la perfection, s'imaginent que tout consiste à faire une grande multitude de desirs, et s'empressent beaucoup à chercher ores ce moyen et tantost un autre pour y parvenir, et ne sont jamais contentes ny tranquilles en elles-mesmes ; car dés qu'elles ont un desir, elles taschent vistement d'en concevoir un autre, et leur semble qu'elles sont comme les poules, lesquelles n'ont pas si tost fait un œuf qu'elles en chargent aussi tost un autre, laissant là celuy qu'elles ont fait sans le couver ; de sorte qu'il n'en reüssit point de poussin. La colombe n'en fait pas de mesme, car elle couve et fomente ses petits jusques à tant qu'ils soient capables de voler et aller à la cueillette pour se nourrir. La poule, si elle a des petits, s'empresse grandement et ne cesse de glosser et mener du bruit ; mais la colombe se tient coye et tranquille, elle ne glosse ny ne s'empresse point : de mesme il y a des ames lesquelles ne cessent de glosser et

s'empresser apres leurs petits, c'est à dire, apres les desirs qu'elles ont de se perfectionner, et ne trouvent jamais assez de personnes pour en parler et demander des moyens propres et nouveaux : bref, elles s'amusent tant à parler de la perfection qu'elles pretendent d'acquerir, qu'elles oublient d'en pratiquer le principal moyen, qui est celuy de se tenir tranquilles et de jetter toute leur confiance en celuy qui seul peut donner l'accroissement à ce qu'elles ont ensemencé et planté. Tout nostre bien despend de la grace de Dieu, en laquelle nous devons jetter toute nostre confiance; et cependant il semble, par l'empressement qu'elles ont à beaucoup faire, qu'elles se confient en leur travail et en la multiplicité des exercices qu'elles embrassent, ne leur semblant de ne jamais pouvoir assez faire. Cela est bon pourveu qu'il fust accompagné de paix et du soin amoureux de bien faire ce qu'elles font, et de despendre tousjours neantmoins de la grace de Dieu et non point de leurs exercices ; je veux dire de n'attendre point aucun fruict de leur travail sans la grace de Dieu. Il semble que ces ames, empressées à la queste de leur perfection, ayent mis en oubly, ou qu'elles ne sçachent pas ce que dit Jeremie : O pauvre homme ! que fais-tu de te confier en ton travail et en ton industrie? ne sçais-tu pas que c'est à toy voirement de bien cultiver la terre, de la labourer et ensemencer; mais que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux plantes et faire que tu ayes une bonne recolte et la pluye favorable à tes terres ensemencées? Tu peux bien arroser; mais pourtant tout cela ne te serviroit de rien, si Dieu ne benissoit ton travail et ne te donnoit, par sa pure grace, et non par tes sueurs, une bonne recolte : despens donc entierement de sa divine bonté. Il est vray, c'est à nous de bien cultiver, mais c'est à Dieu de faire que nostre travail soit suivy d'un bon succès. La saincte Eglise le chante en chaque feste des saincts confesseurs[1] : Dieu a

[1] Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.

honoré vos travaux en faisant que vous en tirassiez du fruict; pour monstrer que de nous-mesmes nous ne pouvons rien sans la grace de Dieu, en laquelle nous devons mettre toute nostre confiance, n'attendant rien de nous-mesmes. Ne nous empressons point en nostre besongne, je vous prie : car pour la bien faire il faut nous appliquer soigneusement, mais tranquillement et paisiblement, sans mettre nostre confiance en nostre peine, ains en Dieu et en sa grace. Ces anxietez d'esprit que nous avons pour avancer nostre perfection et pour voir si nous avançons, ne sont nullement agreables à Dieu, et ne servent qu'à satisfaire l'amour propre, qui est un grand tracasseur qui ne cesse jamais d'embrasser beaucoup, bien qu'il ne fasse guere : une bonne œuvre bien faite avec tranquillité d'esprit vaut beaucoup mieux que plusieurs faites avec empressement.

La colombe s'amuse simplement à sa besongne pour la bien faire, laissant tout autre soin à son cher colombeau : l'ame qui est vrayement colombine, c'est à dire qui ayme cherement Dieu, s'applique tout simplement, sans empressement, aux moyens qui luy sont prescrits pour se perfectionner, sans en rechercher d'autres, pour parfaits qu'ils puissent estre : Mon bien-aymé, dit-elle, pense pour moy et je m'y confie; il m'ayme, et je suis toute à luy, pour tesmoignage de mon amour. Il y a quelque temps qu'il y eut de sainctes Religieuses qui me dirent : Monsieur, que ferons-nous cette année? L'année passée nous jeusnasmes trois jours de la semaine, et nous faisions la discipline autant : que ferons-nous maintenant le long de ceste année? Il faut bien faire quelque chose davantage, tant pour rendre graces à Dieu de l'année passée, comme pour aller tousjours croissant en la voye de Dieu. C'est bien dit, qu'il faut tousjours s'avancer, respondis-je; mais nostre avancement ne se fait pas comme vous pensez, par la multitude des exercices de pieté, ains par la perfection avec laquelle nous les faisons, nous

confiant tousjours plus en nostre cher colombeau, et nous desfiant davantage de nous-mesmes. L'année passée vous jeusniez trois jours de la semaine, et vous faisiez la discipline trois fois; si vous voulez tousjours doubler vos exercices, ceste année, la semaine y sera entiere : mais l'année qui vient, comment ferez-vous? il faudra que vous fassiez neuf jours en la semaine, ou bien que vous jeusniez deux fois le jour. Grande folie de ceux qui s'amusent à desirer d'estre martyrisez aux Indes, et ne s'appliquent pas à ce qu'ils ont à faire selon leur condition : mais grande tromperie aussi à ceux qui veulent plus manger qu'ils ne peuvent digerer : nous n'avons pas assez de chaleur spirituelle pour bien digerer tout ce que nous embrassons pour nostre perfection, et cependant nous ne voulons pas nous retrancher de ces anxietez d'esprit, que nous avons, à tant desirer de beaucoup faire. Lire force livres spirituels, sur tout quand ils sont nouveaux; bien parler de Dieu et de toutes les choses les plus spirituelles, pour nous exciter, disons-nous, à devotion; ouyr force predications, faire des conferences à tout propos, communier bien souvent, se confesser encore plus, servir les malades, bien parler de tout ce qui se passe en nous, pour manifester la pretention que nous avons de nous perfectionner, et au plustost qu'il se pourra; ne sont-ce pas là des choses fort propres pour nous perfectionner et parvenir au but de nos desseins? Ouy, pourveu que tout cela se fasse selon qu'il est ordonné, et que ce soit tousjours avec dependance de la grace de Dieu; c'est à dire que nous ne mettions point nostre confiance en tout cela, pour bon qu'il soit, ains en un seul Dieu, qui nous peut seul faire tirer le fruict de tous nos exercices. Mais, mes cheres filles, je vous supplie, considerez un peu la vie de ces grands saincts Religieux : un S. Antoine, qui a esté honoré de Dieu et des hommes, à cause de sa tres-grande saincteté : dites-moy, comment est-il parvenu à une si grande saincteté et perfection? Est-ce à force

de lire, ou par des conferences et frequentes communions, ou par la multitude des predications qu'il oyoit? Nullement; ains il y parvint en se servant de l'exemple des saincts Hermites, prenant de l'un l'abstinence, de l'autre l'oraison; et ainsi il alloit comme une soigneuse abeille picorant et cueillant les vertus des serviteurs de Dieu, pour en composer le miel d'une saincte edification. Mais un S. Paul, premier Hermite, parvint-il à la saincteté qu'il s'acquit par la lecture des bons livres! Il n'en avoit point. Etoit-ce les communions qu'il faisoit ou les confessions? Il n'en fit que deux en sa vie. Etoit-ce les conferences ou les predications? Il n'en avoit point, et ne vid nul homme dans le desert, que S. Antoine, qui l'alla visiter à la fin de sa vie. Sçavez-vous ce qui le rendit sainct? Ce fut la fidelité qu'il eut à s'appliquer en ce qu'il entreprit au commencement, à quoy il avoit esté appelé, et ne s'amusant à autre chose. Ces grands saincts Religieux, qui vivoient sous la charge de S. Pachome, avoient-ils des livres, des predications? nulles. Des conferences? ils en avoient, mais rarement. Se confessoient-ils souvent? quelquefois aux bonnes festes. Oyoient-ils force messes? les dimanches et les festes; hors de là, point. Mais que veut dire donc que mangeant si peu de ces viandes spirituelles, qui nourrissent nos ames à l'immortalité, ils estoient neantmoins tousjours si en bon point, c'est à dire si forts et courageux pour entreprendre l'acquisition des vertus, et parvenir à la perfection, et au but de leur pretention? Et nous autres, qui mangeons beaucoup, sommes tousjours si maigres, c'est à dire, si lasches et languissans à la poursuite de nos entreprises; et semble, sinon tant que les consolations spirituelles marchent, que nous n'avons nul courage ny vigueur au service de nostre Seigneur. Or il faut donc imiter ces saincts Religieux, nous appliquant à nostre besongne, c'est à dire, à ce que Dieu requiert de nous, selon nostre vocation, fervemment et humblement, et ne penser qu'en cela, n'esti-

mant pas de trouver nul moyen de nous perfectionner meilleur que celuy-là. Mais, me pourra-t'on repliquer, vous dites, fervemment. Mon Dieu ! et comment pourrai-je faire cela? car je n'ay point de ferveur. Non pas de celle que vous entendez, quant au sentiment, laquelle Dieu donne à qui bon luy semble, et qui n'est pas en nostre pouvoir d'acquerir quand il nous plaist. J'adjouste aussi, humblement, afin que l'on n'ait point de sujet de s'excuser ; car ne dites pas : Je n'ay point d'humilité, il n'est pas en mon pouvoir de l'avoir; car le sainct Esprit, qui est la bonté mesme, la donne à qui la luy demande : non pas ceste humilité, ce sentiment de nostre petitesse, qui nous fait si fort humilier en toutes choses si gracieusement; mais je veux dire l'humilité qui nous fait cognoistre nostre propre abjection, et qui nous la fait aymer l'ayant recognuë estre en nous : car cela est la vraye humilité. Jamais l'on n'estudia tant que l'on fait maintenant. Ces grands Saincts, Augustin, Gregoire, Hilaire, duquel nous faisons la feste aujourd'huy, ny beaucoup d'autres n'ont point tant estudié, ils n'eussent sceu le faire, composant tant de livres qu'ils ont fait, preschant et faisant tout le reste qui appartenoit à leurs charges ; mais ils avoient une si grande confiance en Dieu et en sa grace, et une si grande mesfiance d'eux-mesmes, qu'ils ne s'attendoient, ny confioient nullement en leur industrie ny en leur travail, si qu'ils firent toutes les grandes œuvres qu'ils ont faites purement par la confiance qu'ils avoient mise en la grace de Dieu, et en sa toute-puissance : C'est vous, disoient-ils, ô Seigneur, qui nous faites travailler, et pour qui nous travaillons; ce sera vous qui benirez nos sueurs, et qui nous donnerez une bonne recolte. Ainsi leurs livres, leurs predications rapportoient des fruicts merveilleux; et nous autres qui nous confions en nos belles paroles, en nostre bien dire et en nostre doctrine, toutes nos peines s'en vont en fumée, et ne rendent autre fruict que de vanité. Il faut donc pour

conclusion de ceste premiere loy que je vous donne, vous confier pleinement en Dieu, et faire tout pour luy, quittant entierement le soin de vous-mesme à vostre cher Colombeau, lequel usera d'une prevoyance nompareille sur vous; et d'autant que vostre confiance sera plus vraye et plus parfaite, sa providence sera plus speciale. J'ay pensé de vous donner pour seconde loy, la parole que disent les colombes en leur langage : Plus l'on m'en oste, et plus j'en fais, disent-elles. Qu'est-ce à dire cela? c'est que lors que leurs petits colombeaux sont un peu gros, le maistre du colombier les leur vient oster, et soudain elles se mettent à en couver des autres; mais si on ne les leur oste pas, elles s'amusent aupres de ceux-là longuement, et partant elles font moins. Elles disent donc : Plus l'on m'en oste, et plus j'en fais; et pour vous faire mieux entendre ce que je veux dire, je vous presente un exemple : Job, ce grand serviteur de Dieu, qui a esté loué de la bouche de Dieu mesme, ne se laissa vaincre d'aucune affliction qui lui survint; ains plus Dieu lui ostoit de petits colombeaux, et plus il en faisoit. Qu'est-ce qu'il ne faisoit pas, tandis qu'il estoit en sa premiere prosperité? quelles bonnes œuvres ne faisoit-il pas? il le dit luy-mesme en ceste façon : J'estois le pied du boiteux, c'est à dire, je le faisois porter ou je le mettois sur mon asne, ou mon chameau; j'estois l'œil de l'aveugle, en le faisant conduire; j'estois enfin le pourvoyeur du famelique, et le refuge de tous les affligez. Maintenant voyez-le reduit en l'extreme pauvreté. Il ne se plaint point que Dieu lui ait osté les moyens qu'il avoit de faire tant de bonnes œuvres : ains il dit avec la colombe . Plus l'on m'en oste, et plus j'en fais; non des aumosnes, car il n'a pas dequoy; mais en ce seul acte de sousmission et de patience qu'il fit, se voyant privé de tous ses biens et de ses enfans, il fit plus qu'il n'avoit fait par toutes les grandes charitez qu'il faisoit durant le temps de sa prosperité, et se rendit plus agreable à Dieu en ce

seul acte de patience, qu'il n'avoit fait en tant de bonnes œuvres qu'il avoit faites durant sa vie : car il falloit avoir un amour plus fort et genereux pour cest acte seul, qu'il n'avoit esté besoin pour tous les autres mis ensemble. Il nous en faut donc faire de mesme pour observer ceste aymable loy des colombes, nous laissant despoüiller par nostre souverain Maistre de nos petits colombeaux, c'est à dire, des moyens d'executer nos desirs, quand il luy plaist de nous en priver, pour bons qu'ils soient, sans nous en plaindre ny lamenter jamais de luy, comme s'il nous faisoit grand tort; ains nous devons nous appliquer à doubler, non nos desirs ny nos exercices, mais la perfection avec laquelle nous les faisons, taschant par ce moyen de gagner plus par un seul acte (comme indubitablement nous ferons) que nous ne ferions pas avec cent autres faits selon nostre propension et affection. Nostre Seigneur ne veut pas que nous portions sa croix, sinon par le bout, et il veut estre honnoré comme les grandes Dames, lesquelles font porter la queuë de leurs robes. Il veut pourtant que nous portions la Croix qu'il nous met sur les espaules, qui est la nostre mesme. Mais las! nous n'en faisons rien ; car quand sa bonté nous prive de la consolation qu'il nous souloit donner en nos exercices, il semble que tout est perdu, et qu'il nous oste les moyens de faire ce que nous avons entrepris. Voyez de grace ceste ame, comment elle couve bien ses œufs au temps de la consolation, et laisse bien le soing d'elle-mesme à son cher bien-aymé Colombeau: si elle est en l'oraison, quels saincts desirs ne fait-elle pas de luy plaire! elle s'attendrit en sa presence, elle s'escoule toute en son bien-aymé, elle se laisse entierement entre les bras de sa divine providence. O que ce sont là des œufs bien aimables! et tout cela est bien bon, et les petits colombeaux ne manquent point, qui sont les effects ; car qu'est-ce qu'elle ne fait pas! Les œuvres de charité sont en si grand nombre! sa modestie paroist devant toutes les Sœurs, elle

est d'une edification nompareille, elle se fait admirer de tous ceux qui la voyent ou qui la cognoissent; les mortifications, dit-elle, ne me coustoient rien durant ce temps-là; ains ce m'estoient des consolations; les obeyssances m'estoient des allegresses; je n'avois pas si tost ouy le premier son de la cloche, que j'estois levée; je ne laissois point passer de practique de vertu, et tout cela je le faisois avec une paix et tranquillité tres-grande : mais maintenant que je suis en degoust et que je suis ordinairement en secheresse en l'oraison, je n'ay nul courage, ce me semble, pour mon amendement; je n'ay point ceste ardeur que je soulois avoir en mes exercices : enfin la gelée et la froidure est passée chez moy. Helas! je le croy bien. Voyez, je vous prie, ceste pauvre ame, comment elle se lamente de sa disgrace : son mescontentement paroist jusques sur son visage; elle a sa contenance abattue et melancholique, et s'en va toute pensive et si confuse, que rien plus. Mon Dieu! qu'avez-vous? est-on contraint de luy dire. O que j'ay? je suis si alangourie, rien ne peut me contenter, tout m'est à desgoust : je suis maintenant si confuse! Mais de quelle confusion? car il y en a de deux sortes, l'une qui conduit à l'humilité et à la vie, et l'autre au desespoir et par consequent à la mort. Je vous asseure (dit-elle) que je le suis bien tant, que j'en perds presque le courage de passer outre en la pretention de ma perfection. Mon Dieu! quelle foiblesse! la consolation manque, et par mesme moyen le courage. O! il ne faut pas ainsi faire; ains plus Dieu nous prive de la consolation, et plus nous devons travailler pour luy tesmoigner nostre fidelité. Un seul acte fait avec secheresse d'esprit vaut mieux que plusieurs faits avec une grande tendreté, parce que, comme j'ay desja dit en parlant de Job, il se fait avec un amour plus fort, quoy qu'il ne soit pas si tendre ny si agreable. Plus donc l'on m'en oste, et plus j'en fais : c'est la seconde loy que je desire grandement de vous voir observer. La troi-

siesme loy des colombes que je vous presente, c'est qu'elles pleurent comme elles se resjouïssent : elles ne chantent tousjours qu'un mesme air, tant pour leurs cantiques de resjouïssance que pour ceux où elles se lamentent, c'est à dire, pour se plaindre et manifester leur douleur. Voyez-les perchées sur les branches, où elles pleurent la perte qu'elles ont faite de leurs petits, que la Belette ou la Choüette leur a desrobez (car quand c'est quelqu'autre qui les leur prend que le maistre de la colombiere, elles sont fort affligées)! Voyez-les aussi quand le Paron vient à s'approcher d'elles, qu'elles sont toutes consolées, elles ne changent point d'air, ains font le mesme grommellement, pour preuve de leur contentement, qu'elles font pour manifester leur douleur. C'est cette tres-saincte égalité d'esprit, mes cheres ames, que je vous souhaite : je ne dis pas l'égalité d'humeur ny d'inclination, je dis l'égalité d'esprit; car je ne fais, ny desire que vous fassiez nul estat des tracasseries que fait la partie inferieure de nostre ame, qui est celle qui cause les inquietudes et bijarreries (quand la partie superieure ne fait pas son devoir en se rendant maistresse, et ne fait pas bon guet pour descouvrir ses ennemis, ainsi que le Combat spirituel dit qu'il faut faire, afin qu'elle soit promptement advertie des remuemens et assauts que lui fait la partie inferieure, qui naissent de nos sens et de nos inclinations et passions, pour luy faire la guerre et l'assujettir à ses loix); mais je dis qu'il se faut tenir tousjours ferme et resolu en la superieure partie de nostre esprit, pour suivre la vertu de laquelle nous faisons profession, et se tenir en une continuelle égalité és choses adverses comme és prosperes, en la desolation comme en la consolation, et en fin parmy les secheresses comme emmy les tendretez. Job, duquel nous avons desja parlé en la seconde loy, nous fournit encore d'un exemple en ce sujet; car il ne chanta tousjours que sur un mesme air tous les cantiques qu'il a composez, qui ne sont autres que l'his-

toire de sa vie. Qu'est-ce qu'il disoit lors que Dieu faisoit multiplier ses biens, lui donnoit des enfans, et enfin lui envoyoit à souhait selon qu'il l'eust peu desirer en ceste vie? que disoit-il, sinon : Le nom de Dieu soit beny? C'estoit son cantique d'amour qu'il chantoit en toute occasion : car voyez-le reduit à l'extremité de l'affliction; qu'est-ce qu'il fait? il chante son cantique de lamentation sur le mesme air que celuy qu'il chantoit par resjoüyssance : Nous avons receu, dit-il, les biens de la main du Seigneur, pourquoy n'en recevrons-nous les maux? Le Seigneur m'avoit donné des enfans et des biens, le Seigneur me les a ostez, son sainct nom soit beny. Tousjours, le nom de Dieu soit beny. O! que ceste ame saincte estoit bien une chaste et amoureuse colombelle, grandement cherie de son cher colombeau! Ainsi puissions-nous faire, mes cheres filles, qu'en toutes occasions nous prenions les biens, les maux, les consolations et afflictions de la main du Seigneur, ne chantant tousjours que le mesme cantique tres-aymable, Le nom de Dieu soit beny, tousjours sur l'air d'une continuelle esgalité : car si ce bonheur nous arrive, nous vivrons avec une grande paix en toutes occurrences. Mais ne faisons point comme ceux qui pleurent quand la consolation leur manque, et ne font que chanter quand elle est revenuë, en quoy ils ressemblent aux singes et magots, qui sont tousjours mornes et furieux quand il fait un temps pluvieux et sombre, et ne cessent de gambader et sauter quand le temps est beau. Voila donc les trois loix que je vous donne, lesquelles neantmoins estant loix toutes d'amour, n'obligent que par amour. L'amour donc que nous portons à nostre Seigneur nous sollicitera de les observer et garder, afin que nous puissions dire, à l'imitation de la belle colombe du souverain colombeau, qui est l'Espouse sacrée : Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute pour luy, ne faisant rien que pour luy plaire : il a tousjours son cœur tourné de mon costé par prevoyance, comme j'ay

le mien tourné de son costé par confiance. Ayant fait tout pour nostre bien-aymé dés ceste vie, il aura soin de nous pourvoir de son eternelle gloire pour recompense de nostre confiance; et là nous verrons le bonheur de ceux qui, quittant tout le soin superflu et inquiet que nous avons ordinairement sur nous-mesmes et sur nostre perfection, se seront adonnez tout simplement à leur besongne, s'abandonnans sans reserve entre les mains de la divine bonté, pour laquelle seule ils auront travaillé : leurs travaux seront en fin suivis d'une paix et d'un repos qui ne se peut expliquer, car ils reposeront pour jamais dans le sein de leur bien-aymé. Le bon-heur aussi de ceux qui auront observé la seconde loy sera grand; car s'estans laissé despoüiller par le maistre, qui est nostre Seigneur, de tous leurs petits colombeaux, et ne s'estans nullement faschez ny despitez, ains ayans eu le courage de dire, Plus l'on m'en oste, et plus j'en fais, demeurans sousmis au bon plaisir de celuy qui les aura despoüillez, ils chanteront d'autant plus courageusement là haut au ciel le cantique tres-aymable, Dieu soit beny, emmy les consolations eternelles, qu'ils auront chanté de meilleur cœur parmy les desolations, langueurs et desgousts de ceste vie mortelle et passagere, durant laquelle il nous faut tascher de conserver soigneusement la continuelle et tres-aymable égalité d'esprit. Amen.

ENTRETIEN VIII.

De la desappropriation, et despoüillement de toutes choses.

Les petites affections de tien et de mien sont des restes du monde, où il n'y a rien de si precieux que cela; car c'est la souveraine felicité du monde d'avoir beaucoup de choses propres, et de quoy on puisse dire : Cecy est mien. Or ce qui nous rend affectionnez à ce qui est nostre, c'est la grande

estime que nous faisons de nous-mesmes; car nous nous tenons pour si excellens, que dés qu'une chose nous appartient, nous l'en estimons davantage; et le peu d'estime que nous faisons des autres fait que nous avons à contre-cœur ce qui leur a servy : mais si nous estions plus humbles et despoüillez de nous-mesmes, que nous nous tinssions pour un neant devant Dieu, nous ne ferions aucun estat de ce qui nous seroit propre, et nous estimerions extremement honnorés d'estre servis de ce qui auroit esté à l'usage d'autruy. Mais il faut bien en cecy, comme en toute autre chose, faire cette difference entre les inclinations et affections; car quand ces choses ne sont que des inclinations et non pas des affections, il ne s'en faut point mettre en peine, parce qu'il ne despend pas de nous de n'avoir point de mauvaises inclinations, ouy bien des affections. Si doncques il arrive qu'en changeant la robbe d'une Sœur pour luy en donner une autre moindre, la partie inferieure s'esmeuve un petit, cela n'est pas peché, pourveu qu'avec la raison elle l'accepte de bon cœur pour l'amour de Dieu; et ainsi de tous les autres sentimens qui nous arrivent. Or ces mouvemens arrivent, parce que l'on n'a pas mis toutes ses volontez en commun, qui est pourtant une chose qui se doit faire entrant en religion : car chaque Sœur devroit laisser sa volonté propre hors la porte pour n'avoir que celle de Dieu. Bien-heureux celuy qui n'auroit autre volonté que celle de la communauté, et qui en prendroit chaque jour dans la bourse commune pour ce qui luy feroit besoin. C'est ainsi que se doit entendre ceste parole sacrée de nostre Seigneur : N'ayez point soucy du lendemain; elle ne regarde pas tant ce qui est du vivre ou du vestir comme des exercices spirituels : car qui vous viendroit demander : Que voulez-vous faire demain? vous respondriez : Je ne sçay : aujourd'huy je feray une telle chose qui m'est commandée; demain je ne sçay pas ce que je feray, parce que je ne sçay pas ce que l'on me commandera.

Qui feroit ainsi, il n'auroit jamais de chagrin ny d'inquietude ; car là où est l'indifference vraye, il n'y peut avoir du desplaisir ny de la tristesse.

Si quelqu'une vouloit avoir du mien et du tien, il le luy faudroit aller donner hors de la maison ; car dedans il ne s'en parle point. Or il ne faut pas seulement voir en general la desappropriation, mais en particulier ; car il n'y a rien de si aisé que de dire de gros en gros : Il faut renoncer à nous-mesmes, et quitter nostre propre volonté ; mais quand il faut venir à la pratique, c'est là où gist la difficulté : c'est pourquoy il faut faire des considerations, et sur sa condition, et sur toutes les choses qui en dépendent en detail ; puis en particulier renoncer tantost à une de nos volontez propres, tantost à une autre, jusques à tant que nous en soyons entierement despoüillez ; et ce vray despoüillement se fait par trois degrez. Le premier est l'affection du despoüillement, qui s'engendre en nous par la consideration de la beauté de ce despoüillement. Le second degré, est la resolution qui suit l'affection, car nous nous resolvons aisément à un bien que nous affectionnons. Le troisiesme, est la pratique, qui est le plus difficile. Les biens desquels il se faut despoüiller sont de trois sortes : les biens exterieurs, les biens du corps, les biens de l'ame. Les biens exterieurs sont toutes les choses que nous avons laissées hors de la Religion : les maisons, les possessions, les parens, amis, et choses semblables. Pour en faire le despoüillement, il les faut renoncer entre les mains de nostre Seigneur, et puis demander les affections qu'il veut que nous ayons pour eux : car il ne faut pas demeurer sans affections, ny les avoir esgales et indifferentes ; il faut aymer chacun en son degré : la charité donne le rang aux affections. Les seconds biens sont ceux du corps, la beauté, la santé, et semblables choses qu'il faut renoncer ; et puis il ne faut plus aller au miroir regarder si on est belle, ny se soucier non plus de la santé que de la maladie, au

moins quant à la partie superieure ; car la nature se ressent tousjours, et crie quelquesfois, specialement quand l'on n'est pas bien parfait. L'on doit donc demeurer esgalement content en la maladie et en la santé, et prendre les remedes et les viandes comme elles se rencontrent, j'entends tousjours avec la raison ; car quant aux inclinations, je ne m'y amuse point. Les biens du cœur sont les consolations et les douceurs qui se trouvent en la vie spirituelle ; ces biens là sont fort bons : et pourquoy (me direz-vous) s'en faut-il despoüiller? Il le faut faire pourtant, et les remettre entre les mains de nostre Seigneur pour en disposer comme il luy plaira, et le servir sans elles, comme avec elles. Il y a une autre sorte de biens qui ne sont ny interieurs ny exterieurs, qui ne sont ny biens du corps ny biens du cœur : ce sont des biens imaginaires qui dépendent de l'opinion d'autruy ; ils s'appellent l'honneur, l'estime, la reputation : or il s'en faut despoüiller tout à fait, et ne vouloir autre honneur que l'honneur de la Congregation, qui est de chercher en tout la gloire de Dieu ; ny autre estime ou reputation que celle de la Communauté, qui est de donner bonne edification en toutes choses. Tous ces despoüillemens et renoncemens des choses susdites se doivent faire, non par mespris, mais par abnegation pour le seul et pur amour de Dieu. Il faut icy remarquer que le contentement que nous ressentons à la rencontre des personnes que nous aymons, et les tesmoignages d'affection que nous leur rendons en les voyant, ne sont point contraires à cette vertu de despoüillement, pourveu qu'ils ne soyent point desreglez, et qu'estant absens, nostre cœur ne court point apres eux : car comment se pourroit-il faire que les objets estant presens, les puissances ne soient point esmeuës? C'est comme qui diroit à une personne, à la rencontre d'un Lion, ou d'un Ours : N'ayez point peur ; cela n'est point en nostre pouvoir. De mesme à la rencontre de ceux que nous aymons, il ne se

peut pas faire que nous ne soyons esmues de joye et de contentement; c'est pourquoy cela n'est point contraire à la vertu. Je dis bien plus, que si j'ay envie de voir quelqu'un, pour quelque chose utile, et qui doit reüssir à la gloire de Dieu, si son dessein de venir est traversé, et que j'en ressente un peu de peine, voire mesme que je m'empresse un peu pour divertir les occasions qui le retiennent, je ne fais rien de contraire à la vertu du despoüillement, pourveu que je ne passe point jusques à l'inquietude. Ainsi vous voyez que la vertu n'est pas une chose si terrible qu'on s'imagine. C'est une faute que plusieurs font : ils se forment des chimeres en l'esprit, et pensent que le chemin du ciel est estrangement difficile; en quoy ils se trompent et ont bien tort : car David disoit à nostre Seigneur que sa loy estoit trop douce, et à mesure que les meschans la publioient dure et difficile, ce bon roy disoit, qu'elle estoit plus douce que le miel. Nous devons dire de mesme de nostre vocation, l'estimant non seulement bonne et belle, mais aussi douce, suave et aymable. Si nous le faisons ainsi, nous aurons un grand amour à observer tout ce qui en despend.

Il est vray, mes cheres Sœurs, que l'on ne sçauroit jamais parvenir à la perfection, tandis que l'on a de l'affection à quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, voire mesme quand ce ne seroit qu'avoir une pensée inutile; et vous ne sçauriez croire combien cela porte de mal à une ame; car dés que vous aurez donné à vostre esprit la liberté de s'arrester à penser à une chose inutile, il pensera par apres à des choses pernicieuses : il faut donc couper court au mal dés que nous le voyons, pour petit qu'il soit. Il faut aussi examiner à bon escient s'il est vray, comme il nous semble quelquefois, que nous n'ayons point nos affections engagées, par exemple, si quand l'on vous loüe, vous venez à dire quelque parole qui agrandisse la loüange que l'on vous donne, ou bien quand vous la recherchez par paroles artificieuses, disant que vous

n'avez plus la memoire ou l'esprit si bon que vous souliez avoir pour bien parler : hé! qui ne void que vous pretendez que l'on vous die, que vous parlez tousjours extremement bien? Cherchez donc au fond de vostre conscience, si vous y pouvez trouver de l'affection à la vanité. Vous pourrez aussi facilement cognoistre si vous estes attachée à quelque chose, lorsque vous n'aurez pas la commodité de faire ce que vous avez proposé ; car si vous n'y avez point d'affection, vous demeurerez autant en repos de ne la pas faire comme si vous l'eussiez faite, et au contraire, si vous vous en troublez, c'est la marque que vous y avez mis vostre affection. Or, nos affections sont si precieuses (puis qu'elles doivent estre tout employées à aymer Dieu), qu'il faut bien prendre garde de ne les pas loger en des choses inutiles ; et une faute, pour petite qu'elle puisse estre, faite avec affection, est plus contraire à la perfection que cent autres faites par surprinse et sans affection.

Vous demandez comment il faut aymer les creatures : je vous dis briefvement qu'il y a certains amours qui semblent extremement grands et parfaits aux yeux des creatures, qui devant Dieu se trouveront petits et de nulle valeur, parce que ces amitiez ne sont point fondées en la vraye charité, qui est Dieu ; ains seulement en certaines alliances et inclinations naturelles, et sur quelques considerations humainement loüables et agreables. Au contraire, il y en a d'autres qui semblent extremement minces et vuides aux yeux du monde, qui devant Dieu se trouveront pleines et fort excellentes, parce qu'elles se font seulement en Dieu et pour Dieu, sans meslange de nostre propre interest. Or les actes de charité qui se font autour de ceux que nous aymons de ceste sorte sont mille fois plus parfaits, d'autant que tout tend purement à Dieu : mais les services et autres assistances que nous faisons à ceux que nous aymons par inclination, sont beaucoup moindres en merite, à cause de la

grande complaisance et satisfaction que nous avons à les faire, et que (pour l'ordinaire) nous les faisons plus par ce mouvement que par l'amour de Dieu. Il y a encore une autre raison qui rend ces premieres amitiez, dont nous avons parlé, moindres que les secondes ; c'est qu'elles ne sont pas de durée, parce que la cause en estant fresle, dés qu'il arrive quelque traverse, elles se refroidissent et alterent ; ce qui n'arrive pas à celles qui sont fondées en Dieu, parce que la cause en est solide et permanente.

A ce propos sainte Catherine de Sienne fait une belle comparaison. Si vous prenez, dit-elle, un verre et que vous l'emplissiez dans une fontaine, et que vous beuviez dans ce verre sans le sortir de la fontaine, encore que vous beuviez tant que vous voudrez, le verre ne se vuidera point ; mais si vous le tirez hors de la fontaine, quand vous aurez beu, le verre sera vuide : ainsi en est-il des amitiez : quand l'on ne les tire point de leur source, elles ne tarissent jamais. Les caresses mesmes et signes d'amitié que nous faisons contre nostre propre inclination aux personnes ausquelles nous avons de l'aversion, sont meilleures et plus agreables à Dieu que celles que nous faisons, attirez de l'affection sensitive : et cela ne se doit point appeller duplicité ou simulation ; car si bien j'ay un sentiment contraire, il n'est qu'en la partie inferieure, et les actes que je fay, c'est avec la force de la raison, qui est la partie principale de mon ame. De maniere que quand ceux ausquels je fay ces caresses sçauroient que je les leur fay parce que je leur ay de l'aversion, ils ne s'en doivent point offenser, ains les estimer et cherir davantage que si elles partoient d'une affection sensible : car les aversions sont naturelles, et d'elles-mesmes ne sont pas mauvaises quand nous ne les suivons pas ; au contraire, c'est un moyen de pratiquer mille sortes de bonnes vertus : et nostre Seigneur mesme nous a plus à gré quand avec une extreme repugnance nous luy allons baiser les pieds, que si nous y

allions avec beaucoup de suavité. Ainsi ceux qui n'ont rien d'aymable sont bienheureux, car ils sont asseurez que l'amour que l'on leur porte est excellent, puis qu'il est tout en Dieu. Souvent nous pensons aymer une personne pour Dieu, et nous l'aymons pour nous-mesme; nous nous servons de ce pretexte, et disons que c'est pour cela que nous l'aymons; mais en verité nous l'aymons pour la consolation que nous en avons : car n'y a-t-il pas plus de suavité de voir venir à vous une ame pleine de bonne affection, qui suit extremement bien vos conseils, et qui va fidellement et tranquillement dans le chemin que vous luy avez marqué, que d'en voir une autre toute inquietée, embarrassée et foible à suivre le bien, et à qui il faut dire mille fois une mesme chose? Sans doute vous aurez plus de suavité. Ce n'est donc pas pour Dieu que vous l'aymez, car ceste derniere personne est aussi bien à Dieu que la premiere, et vous la devriez davantage aymer; car il y a davantage à faire pour Dieu. Il est vray que là où il y a davantage de Dieu, c'est à dire, plus de vertu, qui est une participation des qualitez divines, nous y devons plus d'affection; comme, par exemple, s'il se trouve des ames plus parfaites que celle de vostre Superieure, vous les devez aymer davantage pour ceste raison-là; neantmoins nous devons aymer beaucoup plus nos Superieurs, parce qu'ils sont nos Peres et nos Directeurs.

Quant à ce que vous me demandez, s'il faut estre bien ayse qu'une Sœur pratique la vertu aux despens d'une autre, je dis que nous devons aymer le bien en nostre prochain comme en nous-mesmes, et principalement en Religion, où tout doit estre parfaitement en commun, et ne devons point estre marris qu'une Sœur pratique quelque vertu à nos despens; comme par exemple, je me trouve à une porte avec une plus jeune que moy, et je me retire pour luy donner le devant; à mesure que je pratique ceste humilité, elle doit avec douceur pratiquer la simplicité, et essayer à une autre

rencontre de me prevenir. De mesme, si je luy donne un siege ou me retire de ma place, elle doit estre contente que je fasse ce petit gain, et par ce moyen elle en sera participante ; comme si elle disoit : Puisque je n'ay peu faire cet acte de vertu, je suis bien ayse que ceste Sœur l'ait fait ; et non seulement il ne faut pas estre marrie, mais il faut estre disposée à contribuer tout ce que nous pouvons pour cela, jusques à nostre peau, s'il en estoit besoin : car pourveu que Dieu soit glorifié, nous ne nous devons pas soucier par qui : de telle sorte que, s'il se presentoit une occasion de faire quelque œuvre de vertu, et que nostre Seigneur nous demandast qui nous aymerions mieux qui la fist, il faudroit respondre : Seigneur, celle qui la pourra faire plus à vostre gloire. Or n'ayant point de choix, nous devons desirer de la faire, car la premiere charité commence à soy-mesme ; mais ne la pouvant, il faut se resjouir, se complaire, et estre extremement ayse de ce qu'une autre la fait, et ainsi nous aurons mis parfaitement toutes choses en commun. Autant en faut-il dire pour ce qui regarde le temporel ; car pourveu que la maison soit accommodée, nous ne devons pas nous soucier si c'est par nostre moyen ou par un autre. S'il se trouve de petites affections contraires, c'est signe qu'il y a encore du tien et du mien.

Vous demandez enfin si on peut cognoistre si on avance à la perfection ou non. Je responds que nous ne cognoistrons jamais nostre propre perfection ; car il nous arrive comme à ceux qui navigent sur mer : ils ne sçavent pas s'ils avancent ; mais le maistre pilote, qui sçait l'air où ils navigent, le cognoist : ainsi nous ne pouvons pas juger de nostre avancement, mais ouy bien de celuy d'autruy ; car nous n'osons pas nous asseurer, quand nous faisons une bonne action, que nous l'ayons faite avec perfection, d'autant que l'humilité nous le defend. Or encore que nous puissions juger de la vertu d'autruy, si ne faut-il pourtant jamais

determiner qu'une personne soit meilleure qu'une autre, parce que les apparences sont trompeuses; et tel qui paroist fort vertueux à l'exterieur et aux yeux des creatures, devant Dieu le sera moins qu'un autre qui paroist beaucoup plus imparfait. Je vous souhaite sur toute perfection celle de l'humilité, qui est non seulement charitable, mais douce et maniable. Car la charité est une humilité montante, et l'humilité est une charité descendante. Je vous ayme mieux avec plus d'humilité et moins d'autres perfections, qu'avec plus d'autres perfections et moins d'humilité.

ENTRETIEN IX.

Auquel est traité de la Modestie, de la façon de recevoir les corrections, et du moyen d'affermir tellement son estat en Dieu, que rien ne l'en puisse destourner.

Vous demandez que c'est que la vraye modestie. Je vous dirai qu'il y a quatre vertus qui portent toutes le nom de modestie : la premiere est celle qui le porte par eminence au dessus des autres, c'est la bien-seance de nostre maintien exterieur; et à cette vertu sont opposez deux vices, à sçavoir, la dissolution en nos gestes et contenances, c'est à dire, la legereté; l'autre vice qui ne lui est pas moins contraire, est une contenance affectée. La seconde qui porte le nom de modestie est l'interieure bien-seance de nostre entendement et de nostre volonté celle-cy a de mesme deux vices opposez, qui sont, la curiosité en l'entendement, la multitude des desirs de sçavoir et d'entendre toutes choses, et l'instabilité en nos entreprises, passant d'un exercice à un autre, sans nous arrester à rien : l'autre vice, c'est une certaine stupidité et nonchalance d'esprit, qui ne veut pas mesme sçavoir ny apprendre les choses necessaires pour nostre perfection; imperfection qui n'est pas moins dangereuse que l'autre. La troisiesme sorte de modestie consiste en nostre

conversation, et en nos paroles; c'est à dire, en nostre façon de parler et de converser avec le prochain, evitant les deux imperfections qui luy sont opposées, à sçavoir, la rusticité, et la babillerie : la rusticité, qui nous empesche de contribuer quelque chose pour l'entretien de l'honneste conversation; la babillerie, qui nous fait tellement parler, que nous ostons le temps aux autres de parler à leur tour. La quatriesme est l'honnesteté et bien-seance és habits, et les deux vices contraires sont la saleté et la superfluité.

Voila les quatre sortes de modestie. La premiere est extremement recommandable pour plusieurs raisons, et premierement, parce qu'elle nous assujettit fort; il n'y a point de vertu en laquelle il faille une si particuliere attention; et en ce qu'elle nous assujettit, consiste son grand prix : car tout ce qui nous assujettit pour Dieu est d'un grand merite, et merveilleusement agreable à Dieu. La seconde raison est, qu'elle ne nous assujettit pas seulement pour un temps, mais tousjours et en tout lieu, aussi bien estant seuls qu'en compagnie, et en tout temps, ouy mesme en dormant. Un grand Sainct l'escrivit à un sien disciple, disant qu'il se couchast modestement en la presence de Dieu, ainsi comme feroit celuy à qui nostre Seigneur, estant encore en vie, commanderoit de dormir et se coucher en sa presence; et bien (dit-il) que tu ne le voyes pas et n'entendes pas le commandement qu'il t'en fait, ne laisse pas de le faire, tout de mesme que si tu le voyois : parce qu'en effect il t'est present, et te garde pendant que tu dors. O mon Dieu! combien nous coucherions-nous modestement et devotement si nous vous voyons! sans doute, nous croiserions les bras sur nos poictrines avec une grande devotion. La modestie doncques nous assujettit tousjours, et en tout le temps de nostre vie, à cause que les Anges nous sont tousjours presens, et Dieu mesme, pour les yeux duquel nous nous tenons en modestie. Ceste vertu est aussi fort recommandée, à cause de l'edifica-

tion du prochain, et vous asseure que la simple modestie exterieure en a converty plusieurs, ainsi qu'il arriva à saint François, lequel passa une fois par une ville avec une si grande modestie en son maintien que, sans qu'il dist une seule parole, il y eut grand nombre de jeunes gens qui le suivirent (attirez de ce seul exemple) pour estre instruits de luy. La modestie est une predication muette : c'est une vertu que S. Paul recommande fort particulierement aux Philippiens, chapitre quatriesme, leur disant : Faites que vostre modestie paroisse devant tous les hommes; et ce qu'il dit à son disciple S. Timothée, qu'il faut que l'Evesque soit orné, s'entend qu'il soit orné de modestie et non pas de riches vestemens, afin que par son maintien modeste, il baille confiance à chacun de l'aborder, esvitant esgalement la rusticité comme la legereté, afin que donnant la liberté aux mondains de l'approcher, ils ne croyent pas qu'il soit mondain comme eux.

Or la vertu de modestie observe trois choses, à sçavoir, le temps, le lieu, et la personne : car dites-moy, celuy qui ne voudroit point rire à la recreation, sinon comme l'on rit hors ce temps-là, ne seroit-il pas importun? Il y a des gestes et des contenances qui seroient immodestie hors de ce temps-là, qui là ne le sont nullement : de mesme, celuy qui voudroit rire lorsque l'on est parmy les occupations serieuses, et relascheroit son esprit comme l'on fait tres-raisonnablement en la recreation, ne seroit-il pas estimé leger et immodeste? L'on doit aussi observer le lieu, les personnes, les conversations esquelles on est; mais tout particulierement la qualité de la personne. La modestie d'une femme du monde est autre que celle d'une Religieuse : une fille qui estant dans le monde, voudroit tenir la veuë aussi basse comme nos Sœurs, ne seroit pas estimée, non plus que nos Sœurs si elles ne la tenoient plus basse que les filles du monde : ce qui est modestie à un homme, sera immodestie

à un autre homme à cause de sa qualité. La gravité est extremement bienseante à une personne âgée, qui seroit affectée à une plus jeune, à laquelle convient une modestie plus rabaissée et plus humiliée. Il faut que je vous die une chose que je lisois ces jours passez, parce qu'elle regarde le discours que nous faisons de la modestie. Le grand S. Arsenius (lequel fust esleu par le pape S. Damase, pour instruire et eslever le fils de l'Empereur Theodose, Arcadius, qui luy devoit succeder au gouvernement de l'empire) apres avoir esté honnoré plusieurs années en la cour, et autant favorisé de l'Empereur qu'homme du monde, il s'ennuya enfin de toutes ces vanitez (bien qu'il ne vescust pas moins chrestiennement qu'honnorablement en la Cour), et se resolut de se retirer au desert, avec les saincts Peres Hermites qui y vivoient; il executa fort courageusement son dessein. Les Peres, qui avoient ouy le renom de la vertu de ce grand Sainct, furent bien ayses et bien consolez de l'avoir en leur compagnie. Il s'accosta particulierement de deux Religieux, dont l'un avoit nom Pastor, et fit grande amitié avec eux. Or un jour que tous les Peres estoient assemblez, pour faire une conference spirituelle (car ç'a esté de tout temps qu'il s'en fait entre les personnes pieuses), il y eut quelqu'un des Peres qui advertit le Superieur, qu'Arsenius commettoit ordinairement une immodestie, en ce qu'il croisoit une jambe dessus l'autre : Il est vray (dit le Pere) je l'ay bien remarqué; mais c'est un bon homme qui a vescu long temps au monde; il a apporté ceste contenance de la Cour, que feroit-on là? Il l'excusoit, car il luy faschoit de le fascher, en le reprenant d'une chose si legere, où il n'y avoit point de peché : mais d'ailleurs, il avoit envie de l'en faire corriger; car il n'avoit que cela où l'on peût trouver à redire. Le Religieux Pastor dit lors : O mon pere, ne vous mettez point en peine, il n'y aura pas grande façon à le luy dire; il en sera bien ayse; et pour cela, demain, s'il vous plaist, à

l'heure de l'assemblée, je me mettray de la mesme façon que luy, et vous m'en ferez la correction devant tous, et ainsi il entendra qu'il ne le faut pas faire. Le Pere donc faisant la correction à Pastor, le bon Arsenius se jetta en terre aux pieds du Pere, demandant humblement pardon, disant, que si bien on ne l'avoit pas remarqué, il avoit neantmoins tousjours fait ceste faute-là; que c'estoit sa contenance ordinaire de la Cour; qu'il en demandoit penitence. Il ne luy en fut point donné, mais jamais depuis on ne le vid en ceste posture. En ceste histoire je trouve plusieurs choses bien dignes de consideration : premierement, la prudence du Superieur à craindre de fascher le bon Arsenius par une correction de si peu d'importance, cherchant neantmoins le moyen de l'en faire corriger, où il monstre bien qu'ils estoient tous tres-exacts à la moindre chose qui regarde la modestie. De plus, je remarque la bonté d'Arsenius à se rendre coulpable, et sa fidelité à s'en corriger, bien que ce fust une chose si legere, qu'elle n'estoit pas mesme une immodestie estant en la Cour, quoy qu'elle le fust estant parmy ces Peres. Je regarde aussi que nous ne nous devons point estonner si nous avons encore quelque vieille habitude du monde, puis qu'Arsenius avoit celle-là, apres avoir demeuré longtemps au desert en la compagnie de ces Peres : l'on ne peut pas estre si tost defait de toutes ses imperfections; il ne faut jamais s'estonner d'en voir beaucoup en soy, pourveu que l'on ait la volonté de les combattre. En apres remarquez que ce n'est pas un mauvais jugement de penser que le Superieur fait la correction à un autre, de quelque faute que vous faites comme luy, afin que sans vous reprendre, vous-mesme vous en amendiez : mais il faut s'humilier profondement, voyant qu'il vous recognoist foible, et sçait bien que vous ressentiriez la correction s'il vous la faisoit. Il faut aussi aymer cherement ceste abjection, et s'humilier, comme fit Arsenius, confessant que l'on est coulpable de la mesme

faute, pourveu que l'on s'humilie tousjours en esprit de douceur et tranquillité.

Je voy bien que vous desirez que je parle encore des autres vertus de modestie : je vous dis donc que la seconde, qui est l'interieure, fait les mesmes effects en l'ame que celle que nous avons dite fait au corps : celle-cy compose les mouvemens, les gestes et contenances du corps, evitant les deux extremitez, qui sont deux vices contraires, la legereté ou dissolution, et la contenance trop affectée; de mesme la modestie interieure maintient les puissances de nostre ame en tranquillité et modestie, evitant, comme j'ay dit, la curiosité de l'entendement, sur lequel elle exerce principalement son soin, retranchant aussi à nostre volonté la multitude des desirs, la faisant appliquer sainctement à ce seul un que Marie a choisi, et qui ne luy sera point osté, qui est la volonté de plaire à Dieu. Marthe represente fort bien l'immodestie de la volonté; car elle s'empresse, elle met tous les serviteurs de la maison en besongne, elle va deçà et delà sans s'arrester, tant elle a d'envie de bien traiter nostre Seigneur, et luy semble qu'il n'y aura jamais assez de mets apprestez pour luy faire bonne chere. De mesme la volonté qui n'est pas retenue par la modestie, passe d'un sujet à un autre pour s'esmouvoir à aymer Dieu et à desirer plusieurs moyens de le servir, et cependant il ne faut point tant de choses; mieux vaut s'attacher à Dieu comme Magdeleine, se tenant à ses pieds, luy demandant qu'il nous donne son amour, que de penser comment et par quel moyen nous le pourrons acquerir. Ceste modestie retient la volonté resserrée en l'exercice des moyens de son avancement en l'amour de Dieu selon la vocation en laquelle nous sommes. J'ay dit que ceste vertu s'occupe principalement à assujettir l'entendement, et cela parce que la curiosité que nous avons naturellement est tres dangereuse, et fait que nous ne sçavons jamais parfaitement une chose, d'autant que nous ne mettons pas assez de temps

pour la bien apprendre. Elle fuit aussi l'autre extremité du vice qui luy est opposé, qui est la stupidité et nonchalance d'esprit, qui ne veut pas sçavoir ce qui est necessaire. Or ceste subjection de l'entendement est de tres-grande importance pour nostre perfection : car à mesure que la volonté s'affectionne à une chose, si l'entendement luy vient monstrer la beauté d'une autre, il la divertit de la premiere. Les Abeilles n'ont aucun arrest tandis qu'elles n'ont point de Roy: elles ne cessent de voleter par l'air, de se dissiper et esgarer, n'ayant presque nul repos en leur ruche; mais dés aussi tost que leur Roy est nay, elles se tiennent ramassées toutes autour de luy, et ne sortent que pour la cueillette et par le commandement de leur Roy. De mesme nostre entendement et volonté, nos passions et les facultez de nostre ame, comme abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un Roy, c'est à dire, jusques à tant qu'elles ayent choisy nostre Seigneur pour leur Roy, elles n'ont aucun repos; nos sens ne cessent de s'esgarer curieusement, et d'attirer nos facultez interieures apres eux pour se dissiper tantost apres un sujet, tantost apres un autre, et ainsi ce n'est qu'un continuel travail d'esprit et inquietude qui nous fait perdre la paix et tranquillité d'esprit, qui nous est tant necessaire, et c'est ce qui nous cause l'immodestie de l'entendement et de la volonté. Mais dés que nos ames ont choisy nostre Seigneur pour leur Roy unique et souverain, ces puissances s'accoisent à guise de chastes avettes ou abeilles mystiques, se rangent aupres de luy et ne sortent jamais de leur ruche, sinon pour la cueillette des exercices de charité que ce sainct Roy leur commande de pratiquer à l'endroit du prochain; et soudain apres se remettent dans la modestie et en ce sainct accoisement tant aymable, pour mesnager et ramasser le miel des sainctes et amoureuses conceptions et affections qu'elles tirent de sa presence sacrée; et ainsi elles esviteront les deux extremitez dites cy-dessus, retranchant d'une part la curiosité de

l'entendement par la simple attention à *Dieu*, et de l'autre la stupidité et nonchalance d'esprit par les exercices de la charité qu'elles pratiqueront envers le prochain quand il sera requis. Mais voicy un autre exemple sur ce sujet. Un jour un Religieux demanda au grand S. Thomas comment il pourroit faire pour estre bien sçavant. En ne lisant qu'un livre, dit-il. Je lisois ces jours passez la regle que S. Augustin a faite pour les Religieuses, où il dit expressement que les Sœurs ne lisent jamais aucuns livres que ceux qui leur seront donnez par la Superieure; et apres il fit le mesme commandement à ses Religieux, tant il avoit de cognoissance du mal qu'apporte la curiosité de vouloir sçavoir autre chose que ce qui nous est necessaire pour mieux servir Dieu, qui est certes fort peu de chose : car si vous marchez en simplicité par l'observance de vos regles, vous servirez parfaitement Dieu sans vous espancher ou rechercher de sçavoir autres choses. La science n'est pas necessaire pour aymer Dieu (ainsi que dit S. Bonaventure); car une simple femme est autant capable d'aymer Dieu comme les plus doctes hommes du monde. Il faut peu de science et beaucoup de pratique en ce qui regarde la perfection. Je me souviens, sur le propos du danger qu'il y a en la curiosité de vouloir sçavoir tant de moyens de se perfectionner, d'avoir parlé à deux personnes Religieuses de deux Ordres bien reformez, l'une desquelles, à force de lire des livres de la bienheureuse Therese, apprit si bien à parler comme elle, qu'elle sembloit estre une petite mere Therese, et elle le croyoit, s'imaginant tellement tout ce que la mere Saincte Therese avoit fait pendant sa vie, qu'elle croyoit en faire tout de mesme, jusques à avoir des bandemens d'esprit et des suspensions des puissances, tout ainsi comme elle lisoit que la saincte avoit eu, si qu'elle en parloit fort bien. Il y en a d'autres qui, à force de penser à la vie de Saincte Catherine de Sienne et de Genes, pensent aussi estre par imitation des sainctes Catherines. Ces ames icy au moins ont du contente-

ment en elles-mesmes par l'imagination qu'elles ont d'estre sainctes, bien que leur contentement soit vain. Mais l'autre Religieuse, que j'ay dit avoir cognuë, estoit bien de differente humeur, d'autant qu'elle n'avoit jamais de contentement, à cause de l'avidité qu'elle avoit de chercher et desirer la voye et la methode de se perfectionner; et encore qu'elle travaillast pour cela, neantmoins il luy sembloit qu'il y avoit tousjours quelque autre façon de se perfectionner que celle qu'on luy enseignoit. L'une de ces filles vivoit contente en sa saincteté imaginaire, et ne recherchoit ny desiroit autre chose, et l'autre vivoit mescontente à cause que sa perfection luy estoit cachée, et partant desiroit tousjours autre chose. La modestie interieure tient l'ame entre ces deux estats, en mediocrité de desirer et sçavoir ce qui est necessaire, et rien plus. Au reste, il faut remarquer que la modestie exterieure de laquelle nous avons parlé sert de beaucoup à l'interieure et à acquerir la paix et tranquillité de l'ame. La preuve s'en fait en tous les SS. Peres qui ont fait profession tres-grande de l'oraison; car ils ont tous jugé que la posture la plus modeste y aydoit beaucoup, comme se tenir à genoux, les mains jointes, ou les bras en croix.

La troisiesme modestie regarde les paroles et la maniere de converser. Il y a des paroles qui seroient immodestie en tout autre temps qu'en celuy de la recreation, où justement et avec bonne raison on doit relascher un peu l'esprit; et qui ne voudroit parler ny laisser parler les autres, sinon de choses hautes et relevées, en ce temps-là feroit une immodestie: car n'avons-nous pas dit que la modestie regarde le temps, les lieux et les personnes? A ce propos je lisois l'autre jour que S. Pachome, d'abord qu'il fut entré au desert pour mener une vie monastique, eut de grandes tentations, et les malins esprits lui paroissoient souvent en diverses manieres. Celuy qui escrit sa vie dit qu'un jour qu'il alloit par les bois pour en couper, il vint une grande troupe de ces esprits infernaux

pour l'espouvanter, qui se rangerent comme des soldats qui pesent la garde, tous bien armez, et s'escrioient l'un à l'autre : Faites place au sainct homme. S. Pachome, qui recognut bien que c'estoient des fanfares de l'esprit malin, se print à sousrire, disant : Vous vous mocquez de moy ; mais je le seray, s'il plaist à Dieu. Or le diable voyant qu'il ne l'avoit peu attraper, ny faire entrer en melancholie, pensa qu'il l'attraperoit du costé de la joye, puisqu'il s'estoit ry de sa premiere embuscade; il s'en va donc attacher grande quantité de grosses cordes à une feuille d'arbre, et se mirent plusieurs demons à ces cordes, comme pour tirer avec grande violence, crians et suans comme s'ils eussent eu grande peine. Le bon Sainct levant les yeux et voyant ceste folie, se representa nostre Seigneur crucifié en l'arbre de la croix : eux voyans que le Sainct s'appliquoit au fruict de l'arbre et non à la feuille, s'en allerent tous confus et honteux. Il y a temps de rire et temps de ne pas rire, comme aussi temps de parler et de se taire, comme nous monstra ce glorieux Sainct en ses tentations. Ceste modestie compose nostre façon de parler afin qu'elle soit agreable, ne parlant ny trop haut ny trop bas, ny trop lentement ny trop brusquement, se tenant dans les termes d'une saincte mediocrité, laissant parler les autres quand ils parlent sans les interrompre (car cela tient de la babillerie), parlant neantmoins à son tour pour esviter la rusticité et suffisance qui nous empesche d'estre de bonne conversation. Souventesfois aussi on se rencontre en des occasions où il est necessaire de beaucoup dire en se taisant, par la modestie, esgalité, patience et tranquillité.

La quatriesme vertu nommée modestie, regarde les habits et la façon de s'habiller : de celle-cy il n'est pas besoin de dire autre chose, sinon qu'il faut esviter la saleté et messeance en la façon de s'habiller; comme aussi l'autre extremité, qui est un trop grand soin de nous bien habiller, avec curiosité affectée d'estre bien accommodée : cela est vain. Mais

la netteté a esté fort recommandée par S. Bernard, comme estant un grand indice de la pureté et netteté de l'ame. Il y a une chose qui semble nous contrarier en ce poinct, en la vie de S. Hilarion; car un jour parlant à quelque gentilhomme qu'il estoit allé voir, il luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence de rechercher la netteté en un cilice : voulant dire qu'il ne falloit point rechercher de la netteté en nos corps, qui ne sont que charongnes puantes et toutes pleines d'infection : mais cela estoit plus admirable en ce grand Sainct, que non pas imitable. Il ne faut pas voirement avoir trop de delicatesse, mais aussi il ne faut point estre sale. Ce qui faisoit ainsi parler ce Sainct, estoit (si je ne me trompe) à cause qu'il parloit à des courtisans qu'il voyoit tellement pancher du costé de la delicatesse, qu'il estoit besoin de leur parler ainsi plus asprement, comme ceux qui veulent redresser un jeune arbrisseau ne le redressent pas seulement au pli qu'ils veulent luy donner, mais ils le font mesme courber de l'autre costé, afin qu'il ne retourne à son pli. Voila ce que j'avois à dire de la modestie.

Vous desirez, en second lieu, de sçavoir comment il faut faire pour bien recevoir la correction, sans qu'il nous en demeure du sentiment, ou de la seicheresse de cœur. D'empescher que le sentiment de colere ne s'esmeuve en nous, et que le sang ne nous monte au visage, jamais cela ne sera : bien-heureux serons-nous, si nous pouvons avoir ceste perfection un quart d'heure avant que de mourir. Mais de garder la seicheresse d'esprit, en sorte que nous ne parlions pas apres que le sentiment est passé, avec autant de confiance, de douceur, et de tranquillité qu'auparavant, ô! cela, il faut avoir grand soin de ne le pas faire. Vous renvoyez bien loing le sentiment, dites-vous, mais cela ne laisse pas de demeurer. Je vous asseure, ma chere fille, que vous le renvoyez, peut estre, comme font les Citoyens d'une ville dans laquelle se fait la nuict une sedition, quand ils chassent

les seditieux et ennemis, mais qu'ils ne les mettent pas hors de la ville, si bien qu'ils se vont cachant de ruë en ruë, jusques à ce que le jour revienne, et que lors ils se jettent sur les habitants, et demeurent enfin maistres. Vous rejettez le sentiment que vous avez de la correction qui vous est faite; mais non pas si fortement et soigneusement, qu'il ne se cache en quelque petit coin de vostre cœur au moins quelque partie du sentiment. Vous ne voulez pas avoir de sentiment; mais aussi, vous ne voulez pas sousmettre vostre jugement, qui vous fait croire que la correction a esté faite mal à propos, ou bien qu'elle a esté faite par passion ou chose semblable. Qui ne void que ce seditieux se jettera sur nous et nous accablera de mille sortes de confusions, si promptement vous ne le chassez bien loin? Mais que faut-il faire en ce temps-là? il faut se resserrer aupres de nostre Seigneur, et luy parler de quelque autre chose. Mais vostre sentiment ne s'accoise pas, ains il vous suggere de regarder le tort que l'on vous fait : ô Dieu! ce n'est pas le temps de sousmettre son jugement, pour luy faire croire et confesser que la correction est bonne, et qu'elle a esté faite bien à propos; ô non! c'est apres que vostre ame sera r'accoisée et tranquillizée : car pendant le trouble, il ne faut dire ny faire aucune chose, sinon demeurer ferme et resoluë de ne consentir point à nostre passion, pour raison que nous eussions de le faire; car jamais nous ne manquerions de raison en ce temps-là, il nous en viendroit à la foule; mais il n'en faut pas escouter une seule, pour bonne qu'elle puisse sembler, ains se tenir proche de Dieu, comme j'ay dit, nous divertissant apres nous estre humiliez et sousmis devant sa Majesté, luy parlant d'autre chose. Mais remarquez ce mot, que je me plais grandement à dire, à cause de son utilité : humiliez-vous d'une humilité douce et paisible, et non pas d'une humilité chagrine et troublée; car c'est nostre malheur; nous portons devant Dieu des actes d'humilité despiteux et en-

nuyeux, et par ce moyen nous ne r'accoisons pas nos esprits, et ses actes sont infructueux. Mais si, au contraire, nous faisions ces actes devant la divine bonté avec une douce confiance, nous sortirions de là tous rasserenez et tranquilles, et desavouërions bien facilement apres toutes les raisons, bien souvent et pour l'ordinaire irraisonnables, que nostre jugement et nostre amour propre nous suggere, et nous irions avec autant de facilité parler à ceux qui nous ont fait la correction ou contradiction comme auparavant. Vous vous surmontez bien (dites-vous) à leur parler; mais, s'ils ne vous parlent pas ainsi que vous desirez, cela redouble la tentation. Tout cela provient du mesme mal que nous avons dit. Que vous doit-il importer, que l'on vous parle d'une façon ou d'une autre, pourveu que vous fassiez vostre devoir? Tout bien compté et rabattu, il n'y a personne qui n'ait de l'aversion à la correction. S. Pachome, apres avoir vescu quatorze ou quinze ans és desert en grande perfection, eut une revelation de Dieu, qu'il gaigneroit une grande quantité d'ames, et que plusieurs viendroient dans les deserts se ranger sous sa conduite : il avoit desja quelques Religieux avec luy, et le premier qu'il avoit receu estoit son frere, nommé Jean, qui estoit son aisné. S. Pachome donc commença de faire agrandir son monastere, et faire une grande quantité de cellules : son frere Jean, ou pour ne sçavoir pas son dessein, ou bien pour le zele qu'il avoit à la pauvreté, luy fit un jour une grande correction, luy disant, si c'estoit ainsi qu'il falloit, et vouloit imiter nostre Seigneur, lequel n'avoit pas où reposer son chef tandis qu'il estoit en ceste vie, faisant faire un si grand couvent, et plusieurs semblables choses. S. Pachome, tout sainct qu'il estoit, eut tellement du sentiment de ceste correction, qu'il se tourna de l'autre costé, afin (si je ne me trompe) que sa contenance ne fist paroistre son ressentiment : or il s'en alla de ce pas se jetter à genoux devant Dieu, demandant

pardon de sa faute et se plaignant dequoy, apres avoir tant demeuré dans le desert, il n'estoit encore mortifié, se disoit-il : il fit une priere si fervente et si humble, qu'il obtint la grace de n'estre plus jamais sujet à l'impatience. S. François mesme, sur le dernier temps de sa vie, apres tant de ravissemens, et d'unions amoureuses avec Dieu, apres avoir fait tant pour sa gloire et s'estre surmonté en tant de sortes, un jour qu'il plantoit des choux dans le jardin, il arriva qu'un frere, voyant qu'il ne les plantoit pas bien, l'en reprit, et le Sainct fut esmeu d'un si puissant mouvement de colere de se voir repris, qu'il prononça à moitié une injure contre ce frere qui l'avoit repris. Il ouvrit la bouche pour la prononcer; mais il se retint, et prenant du fumier, qu'il enterroit avec les choux : Ah! meschante langue, dit-il, je t'apprendray bien s'il faut ainsi injurier son frere; et soudain se prosterna à deux genoux, suppliant le frere de luy pardonner. Or quelle apparence y a-t'il, je vous prie, que nous autres nous estonnions de nous voir prompts à la colere, et si nous ressentons quand on nous reprend, ou que l'on nous fait quelque contradiction? Il faut donc tirer exemple de ces Saincts, lesquels se surmonterent incontinent, l'un recourant à la priere, et l'autre demandant humblement pardon à son frere, et ne firent rien, ny l'un ny l'autre, en faveur de leur ressentiment, mais s'amenderent et en firent profit. Vous me dites, que vous acceptez de bon cœur la correction, que vous l'approuvez et trouvez juste et raisonnable; mais que cela vous donne une certaine confusion à l'endroit de la Superieure, parce que vous l'avez faschée, ou luy avez donné occasion de se fascher; que cela vous oste la confiance de vous approcher d'elle, nonobstant que vous aymiez l'abjection qui vous revient de la faute. Cela se fait, ma fille, par le commandement de l'amour propre. Vous ne sçavez peut estre pas qu'il y a en nous-mesmes un certain monastere, dont l'amour propre est Superieur, et partant, il impose des penitences, et

ceste peine est la penitence qu'il vous impose pour la faute que vous avez faite d'avoir fasché la Superieure, parce que peut estre elle ne vous estimera pas tant comme elle eust fait si vous n'eussiez pas failly. C'est assez parlé pour celles qui reçoivent la correction; il faut que je die un mot pour celles qui la font. Donc, outre qu'elles doivent avoir une grande discretion pour bien prendre le temps et la saison de la faire avec toutes les circonstances deuës, elles ne doivent jamais s'estonner, ny offenser de voir que celles à qui elles la font en ont du ressentiment; car c'est une chose bien dure à une personne de se voir corriger.

Vous demandez en troisiesme lieu, comment vous pourriez faire pour porter vostre esprit droit en Dieu, sans regarder ny à droite, ny à gauche. Ma chere fille, vostre proposition m'est fort agreable, d'autant qu'elle porte sa reponse avec elle. Il faut faire ce que vous dites, aller à Dieu sans regarder ny à droite ny à gauche. Ce n'est pas cela que vous demandez, je le voy bien, mais comment vous pourriez faire pour affermir tellement vostre esprit en Dieu, que rien ne l'en puisse destacher ny retirer. Deux choses sont necessaires pour cela : mourir, et estre sauvé : Car apres cela, il n'y aura jamais de separation, et vostre esprit sera indissolublement attaché et uny à son Dieu. Vous dites que ce n'est pas encore cela que vous demandez, mais que c'est que vous pourriez faire pour empescher que la moindre mousche ne retirast vostre esprit de Dieu, ainsi qu'elle fait : vous voulez dire, la moindre distraction. Pardonnez-moy, ma fille, la moindre mousche de distraction ne retire pas vostre esprit de Dieu, ainsi que vous dites; car rien ne nous retire de Dieu que le peché; et la resolution que nous avons faite le matin de tenir nostre esprit uny à Dieu, et attentif à sa presence, fait que nous y demeurons tousjours, voire mesme quand nous dormons, puis que nous le faisons au nom de Dieu, et selon sa tres-saincte volonté : il semble mesme que

sa divine bonté nous dit : Dormez et reposez, et cependant j'auray les yeux sur vous pour vous garder, et defendre du Lion rugissant, qui va tousjours autour de vous pour penser vous deffaire. Voyez donc si nous n'avons pas raison de nous coucher modestement, ainsi que nous avons dit : c'est le moyen de bien faire tout ce que nous faisons, que d'estre bien attentifs à la presence de Dieu ; car aucun de nous ne l'offensera, voyant qu'il nous regarde. Les pechez veniels mesmes ne sont pas capables de nous destourner de la voye qui conduit à Dieu ; ils nous arrestent, sans doute, un peu en nostre chemin, mais ils ne nous en destournent pas pourtant, et beaucoup moins les simples distractions ; et cecy, je l'ay dit en l'Introduction. Pour ce qui est de l'orayson, elle ne nous est pas moins utile, ny moins agreable à Dieu, pour y avoir beaucoup de distractions : ains elle nous sera peut estre plus utile que si nous y avions beaucoup de consolations, parce qu'il y a plus de travail, pourveu neantmoins que nous ayons la fidelité de nous retirer de ces distractions, et n'y laissions point arrester nostre esprit volontairement. C'en est de mesme de la peine que nous avons le long de la journée d'arrester nostre esprit en Dieu, et és choses celestes, pourveu que nous ayons le soin de retirer nostre esprit pour l'empescher de courir apres ces mousches et papillons, comme fait une mere à l'endroit de son enfant ; elle void que ce pauvre petit s'affectionne à courir apres les papillons, pensant de les attrapper ; elle le retire et retient incontinent par le bras, luy disant : Mon enfant, tu te morfondras à courir apres ces papillons au soleil, il vaut mieux que tu demeures aupres de moy : ce pauvre enfant y demeure jusques à tant qu'il en voye un autre, apres lequel il seroit aussi pres de courir, si la mere ne le retenoit comme devant. Et que faire là, sinon prendre patience et ne nous lasser point de nostre travail, puisqu'il est pris pour l'amour de Dieu ? Mais, si je ne me trompe, quand nous disons que

nous ne pouvons trouver Dieu, et qu'il nous semble qu'il est si loing de nous, nous voulons dire, que nous ne pouvons avoir du sentiment de sa presence. J'ay remarqué que plusieurs ne font point de difference entre Dieu et le sentiment de Dieu, entre la foy et le sentiment de la foy; qui est un tres-grand defaut : il leur semble que quand elles ne sentent pas Dieu, elles ne sont pas en sa presence, et cela est une ignorance : car une personne qui va souffrir le martyre pour Dieu, et neantmoins elle ne pensera point en Dieu pendant ce temps-là, sinon en sa peine; quoy qu'elle n'ait point le sentiment de la foy, elle ne laisse pas de meriter en faveur de sa premiere resolution, et faire un acte de grand amour. Il y a bien à dire d'avoir la presence de Dieu (j'entends estre en sa presence), et d'avoir le sentiment de sa presence. Il n'y a que Dieu seul qui nous puisse faire cette grace : car, de vous donner les moyens d'acquerir ce sentiment, il ne m'est pas possible. Demandez-vous comment il faut faire pour se tenir tousjours avec un grand respect devant Dieu, comme estant tres-indigne de ceste grace? Il n'y a point d'autre moyen de le faire, que comme vous le dites : regardez qu'il est nostre Dieu, et que nous sommes ses foibles creatures, indignes de cet honneur, comme faisoit S. François, qui passa toute une nuict interrogeant Dieu en ces termes : Qui estes-vous? et qui suis-je? Enfin, si vous me demandez : Comment pourray-je faire pour acquerir l'amour de Dieu? je vous diray : En le voulant aymer; et au lieu de vous appliquer à penser et demander comment vous pourrez faire pour unir vostre esprit à Dieu, que vous vous mettiez en la pratique par une continuelle application de vostre esprit à Dieu, et je vous asseure que vous parviendrez bien plustost à vostre pretention par ce moyen-là, que non pas par aucune autre voye : car à mesure que nous nous dissipons, nous sommes moins recueillis, et partant moins capables de nous unir et joindre avec la divine Ma-

jesté, qui nous veut tous sans reserve. Il y a, certes, des ames qui s'occupent tant à penser comment elles feront, qu'elles n'ont pas le temps de faire; et toutesfois en ce qui regarde nostre perfection qui consiste en l'union de nostre ame avec la divine bonté, il n'est question que de peu sçavoir, et de beaucoup faire. Il me semble que ceux ausquels on demande le chemin du Ciel, ont grande raison de dire comme ceux qui disent que pour aller à un tel lieu, il faut tousjours aller, mettant l'un des pieds devant l'autre, et que par ce moyen on parviendra où l'on desire. Allez tousjours, dit-on à ces ames desireuses de leur perfection, allez en la voye de vostre vocation, en simplicité, vous amusant plus à faire qu'à desirer : c'est le plus court chemin. Mais voicy une finesse qu'il faut que vous me permettiez de vous descouvrir, sans toutesfois vous offenser. C'est que vous voudriez que je vous enseignasse une voye de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eust qu'à la mettre sur la teste, comme vous feriez vostre robbe, et que par ce moyen vous vous trouvassiez parfaite sans peine, c'est à dire, que je vous donnasse la perfection toute faite; car ce que je dis, Qu'il faut faire, n'est pas trouvé agreable à la nature, ce n'est pas ce que nous voudrions. O ! certes, si cela estoit en mon pouvoir, je serois le plus parfait homme du monde; car si je pouvois donner la perfection aux autres, sans qu'il fallust rien faire, je vous assure que je la prendrois premierement pour moy. Il vous semble que la perfection est un art; que si l'on pouvoit trouver son secret, l'on l'auroit incontinent sans peine. Certes nous nous trompons; car il n'y a point de plus grand secret que de faire et travailler fidellement en l'exercice du divin amour, si nous pretendons de nous unir au bien-aymé. Mais je voudrois bien que l'on remarquast que quand je dis qu'il faut faire, j'entends tousjours parler de la partie superieure de nostre ame : car pour toutes les repugnances de l'inferieure, il ne se faut non plus

estonner, que les passans font des chiens qui abayent de loing. Ceux qui estans au festin, vont piquotant chaque mets, et en mangent de tous un peu, se detraquent fort l'estomach, dans lequel il se fait une si grande indigestion, que cela les empesche de dormir toute la nuict, ne pouvant faire autre chose que cracher : ces ames qui veulent gouster de toutes les methodes et de tous les moyens qui nous conduisent, ou peuvent conduire à la perfection, en font de mesme : car l'estomach de leur volonté n'ayant pas assez de chaleur pour digerer et mettre en pratique tant de moyens, il se fait une certaine crudité et indigestion, qui leur oste la paix et tranquillité d'esprit aupres de nostre Seigneur, qui est cet Un necessaire, que Marie a choisy, et ne luy sera point osté.

Passons maintenant à l'autre demande que vous m'avez fait, sçavoir est comment vous pourrez faire pour bien affermir vos resolutions et faire qu'elles reüssissent en effect. Il n'y a point de meilleur moyen (ma fille) que de les mettre en pratique. Mais vous dites que vous demeurez tousjours si foible, qu'encore que vous fassiez souvent de fortes resolutions de ne pas tomber en l'imperfection dont vous desirez de vous amender, l'occasion se presentant, vous ne laissez pas de donner du nez en terre. Voulez-vous que je vous die pourquoy nous demeurons si foibles? c'est parce que nous ne voulons pas nous abstenir des viandes mal saines : comme si une personne, laquelle voudroit bien n'avoir point de mal d'estomach, demandoit à un medecin comment elle pourroit faire ; il luy respondroit, ne mangez point de telles ou telles viandes, parce qu'elles engendrent des cruditez qui causent par apres des douleurs ; elle ne voudroit pourtant pas s'en abstenir. Nous faisons de mesme : nous voudrions (par exemple) bien aymer la correction ; mais nous voulons neantmoins estre obstinez : ô! c'est une folie ; cela ne se peut ; vous ne sçauriez estre forte à supporter courageusement la

correction, pendant que vous mangerez de la viande de l'estime propre. Je voudrois bien tenir mon ame recueillie, et neantmoins je ne veux pas retrancher tant de sortes de reflexions inutiles; cela ne se peut. Mon Dieu! je voudrois bien estre fermement invariable en mes exercices; mais je voudrois bien aussi n'y avoir pas tant de peine; en un mot, je voudrois trouver la besongne toute faite : cela ne se peut durant ceste vie, car nous aurons tousjours à travailler. La feste de la Purification (je vous l'ay desja dit une fois) n'a point d'octave. Il faut que nous ayons deux esgales resolutions, l'une de voir croistre les mauvaises herbes en nostre jardin, et l'autre d'avoir le courage de les voir arracher et les arracher nous-mesmes : car nostre amour propre ne mourra point pendant que nous vivrons, lequel est celuy qui fait ces impertinentes productions. Au reste ce n'est pas estre foible de tomber quelquesfois en des pechez veniels, pourveu que nous nous en relevions tout incontinent par un retour de nostre ame en Dieu, nous humiliant tout doucement. Il ne faut pas que nous pensions pouvoir vivre sans en faire tousjours quelques uns; car il n'y a eu que nostre Dame qui ait eu ce privilege : certes, si bien ils nous arrestent un peu (comme j'ay dit), ils ne nous destournent pourtant pas de la voye : un seul regard de Dieu les efface. En fin il faut sçavoir que nous ne devons jamais cesser de faire de bonnes resolutions, encor que nous voyons bien que selon nostre ordinaire nous ne les pratiquons pas; voire quand bien nous verrions qu'il est impossible de les pratiquer quand l'occasion s'en presentera; et cela, il le faut faire avec plus de fermeté que si nous sentions en nous assez de courage pour reüssir de nostre entreprise, disant à nostre Seigneur : Il est vray que je n'auray pas la force de faire ou supporter telle chose de moy-mesme; mais je m'en resjoüys, d'autant que ce sera vostre force qui le fera en moy; et sur cet appuy aller à la bataille courageusement et ne douter point que

vous n'en rapportiez la victoire. Nostre Seigneur fait envers nous tout de mesme comme un bon pere ou une bonne mere, laquelle laisse marcher son enfant tout seul lors qu'il est sur une douce prairie où l'herbe est grande, ou bien dessus la mousse, parce que, si bien il vient à tomber, il ne se fera pas grand mal; mais aux mauvais et dangereux chemins elle le porte soigneusement entre ses bras. Nous avons souvent veu des ames supporter courageusement de grands assauts sans estre vaincues par leurs ennemis, lesquelles par apres ont esté surmontées en de bien legeres rencontres. Et pourquoy cela, sinon parce que nostre Seigneur voyant qu'elles ne se feroient pas grand mal en tombant, les a laissées marcher toutes seules, ce qu'il n'a pas fait lors qu'elles estoient dans les precipices des grandes tentations, d'où il les a tirées par sa main toute-puissante. Sainte Paule, laquelle fut si genereuse à se depestrer du monde, quittant la ville de Rome et tant de commoditez, et laquelle ne peût estre ebranlée par l'affection maternelle qu'elle portoit à ses enfans, tant son cœur estoit resolu de quitter tout pour Dieu; apres avoir fait toutes ces grandes merveilles, elle se laissa surmonter par la tentation de son propre jugement, qui luy faisoit accroire qu'il ne se falloit pas sousmettre à l'advis de plusieurs saincts personnages qui vouloient qu'elle retranchast quelque chose de ses austeritez ordinaires : en quoy S. Hierosme advouë qu'elle estoit reprehensible. Remarquons pour conclusion, que tout ce que nous avons dit en cet entretien sont des choses assez delicates pour la perfection, et partant que nulle de vous autres qui les avez entenduës n'ait à s'estonner, si elle ne se trouve parvenuë à ceste perfection, puisque, par la grace de Dieu, vous avez toutes le courage bon pour y pretendre.

Vive Jesus !

ENTRETIEN X.

De l'Obeyssance.

L'Obeyssance est une vertu morale qui despend de la justice : or il y a certaines vertus morales qui ont tant d'affinité avec les vertus theologales (qui sont la foy, l'esperance, la charité), qu'elles semblent presque theologiques, bien qu'elles soient en un degré bien inferieur, comme la penitence, la religion, la justice et l'obeyssance. Or l'obeyssance consiste en deux poincts : le premier est d'obeyr aux Superieurs, le second d'obeyr aux esgaux et inferieurs : mais ce second appartient plustost à l'humilité, douceur et charité, qu'à l'obeyssance : car celuy qui est humble pense que tous les autres le surpassent et sont beaucoup meilleurs que luy; de sorte qu'il les rend Superieurs, et croid leur devoir obeyr. Mais quant à l'obeyssance qui regarde les Superieurs que Dieu a establis sur nous pour nous gouverner, elle est de justice et de necessité, et se doit rendre avec une entiere sousmission de nostre entendement et de nostre volonté. Or ceste obeyssance de l'entendement se pratique lors qu'estans commandez nous acceptons et approuvons le commandement, non seulement avec la volonté, mais aussi avec nostre entendement, approuvant et estimant la chose commandée, et la jugeant meilleure que toute autre que l'on nous eust pu commander sur ceste occasion. Quand on est parvenu là, alors on ayme tellement d'obeyr, que l'on desire insatiablement d'estre commandé, afin que tout ce que l'on fait soit fait par obeyssance; et cecy est l'obeyssance des parfaites, et celle que je vous desire, laquelle procede d'un pur don de Dieu, ou bien est acquise avec beaucoup de temps et de travail par une quantité d'actes souvent reïterez et produits à vive force, par le moyen desquels nous acquerons l'habitude. Nostre inclination naturelle nous porte tousjours au

desir de commander, et nous donne une aversion d'obeyr; et neantmoins il est certain que nous avons beaucoup de capacité pour obeyr; et peut-estre n'en avons-nous point pour commander.

L'obeyssance plus ordinaire a trois conditions : la premiere, c'est d'agreer la chose que l'on nous commande, et y plier doucement nostre volonté, aymant à estre commandez : car ce n'est pas le moyen de nous rendre vrais obeyssans de n'avoir personne qui nous commande; comme de mesme ce n'est pas le moyen d'estre doux que de demeurer seul dans un desert. Cassian rapporte qu'estant au desert, il se mettoit quelquefois en colere, et que prenant la plume pour escrire, si elle ne marquoit pas, il la jettoit : de sorte, dit-il, qu'il ne sert de rien d'estre seul, puis que nous portons la colere avec nous. La vertu est un bien de soy, qui ne dépend pas de la privation de son contraire. La seconde condition de l'obeyssance est la promptitude, à laquelle est opposée la paresse ou tristesse spirituelle; car il arrive rarement qu'une ame triste fasse quelque chose promptement et diligemment (en termes theologiques, la paresse s'appelle tristesse spirituelle), et c'est cela qui empesche de faire l'obeyssance courageusement et promptement. La troisiesme est la perseverance; car il ne suffit pas que l'on agrée le commandement, et que pour quelque espace de temps l'on l'execute, si l'on n'y persevere, puis que c'est ceste perseverance qui obtient la couronne. Il se trouve par tout des exemples admirables de la perseverance, mais particulierement dans la vie de S. Pachome. Il y a des moines qui ont perseveré avec une patience incroyable à ne faire toute leur vie qu'un mesme exercice, comme le bon pere Jonas, qui ne fit jamais en sa vie autre chose (outre le jardinage) que des nattes, et s'estoit tellement habitué à cela qu'il les faisoit sa fenestre fermée, en meditant et faisant oraison : l'un ne luy empeschoit point l'autre, de sorte qu'on le trouva mort les genoux

croisez et sa natte attachée dessus : il mourut en faisant ce qu'il avoit fait toute sa vie. C'est un grand acte d'humilité de faire toute sa vie, par obeyssance, un mesme exercice qui soit abject; car il peut arriver force tentations, que l'on seroit bien capable de quelque chose de plus grand. Or cette troisiesme condition est la plus difficile de toutes, à cause de la legereté et inconstance de l'esprit humain; car à ceste heure nous aymons faire une chose, et tantost nous ne la voudrions pas regarder. Si nous voulions suivre tous les mouvemens de nostre esprit, ou qu'il nous fust possible de le faire sans qu'il y eust du scandale ou du deshonneur, nous ne verrions autre chose que des changemens : ores nous voudrions estre en une condition, et peu apres nous en chercherions une autre, tant cette inconstance de l'esprit humain est extravagante; mais il la faut arrester avec les forces de nos premieres resolutions, afin de vivre esgalement parmy les inegalitez de nos sentimens et des evenemens. Or pour nous affectionner à l'obeyssance, lorsque nous nous trouverons tentez, il faut faire des considerations de son excellence, de sa beauté et de son merite, voire de son utilité, pour nous encourager à passer outre : cela s'entend pour les ames qui ne sont pas encore bien establies en l'obeyssance; mais quand il n'est question que d'une simple aversion, ou degoust de la chose commandée, il faut faire un acte d'amour et se mettre à la besongne. Nostre Seigneur mesme en sa Passion ressentit un tres-grand degoust et une aversion mortelle à souffrir la mort; il le dit luy-mesme : mais avec la fine pointe de son esprit, il estoit resigné à la volonté de son Pere; tout le reste estoit un mouvement de la nature. La perseverance plus difficile est és choses interieures; car pour les materielles et exterieures, elles sont assez faciles. Cela procede de ce qu'il nous fasche d'assujettir nostre entendement; car c'est la derniere piece que nous sousmettons, et neantmoins, il est entierement necessaire

que nous assujettissions nostre pensée à certains objets; de maniere que quand on nous marque des exercices ou pratiques de vertu, il faut que nous demeurions en ces exercices et que nous y assujettissions nostre esprit. Je n'appelle pas manquer à la perseverance quand nous faisons quelques petites interruptions, pourveu que nous ne quittions pas tout à fait; comme ce n'est pas manquer à l'obeyssance de manquer à quelques unes de ses conditions, attendu que nous ne sommes pas obligez sinon à la substance des vertus, et non pas aux conditions; car encore que nous obeyssions avec repugnance, et quasi comme forcez par l'obligation de nostre condition, notre obeyssance ne laisse pas d'estre bonne en vertu de nostre premiere resolution; mais elle est d'une valeur et d'un merite infiniment grand quand elle est faite avec les conditions que nous avons dites : car une chose, pour petite qu'elle soit, estant faite avec une telle obeyssance, est de tres-grande valeur.

L'obeyssance est une vertu si excellente, que nostre Seigneur a voulu conduire tout le cours de sa vie par obeyssance, ainsi qu'il a dit tant de fois qu'il n'estoit pas venu pour faire sa volonté, ains celle de son Père : et l'Apostre dit qu'il s'est fait obeyssant jusques à la mort, et la mort de la Croix, et a voulu joindre au merite infini de sa charité parfaite, l'infini merite d une parfaite obeyssance. La charité cede à l'obeyssance, parce que l'obeyssance depend de la justice : aussi est-il meilleur de payer ce que l'on doit que de faire l'aumosne; cela veut dire qu'il est mieux de faire l'obeyssance, qu'un acte de charité par nostre propre mouvement.

Le second poinct auquel consiste l'obeyssance, est plustost humilité qu'obeyssance; car cette sorte d'obeyssance est une certaine souplesse de nostre volonté à suivre la volonté d'autruy, et c'est une vertu extremement aymable, qui fait tourner nostre esprit à toutes mains, et nous dispose à faire tous-

jours la volonté de Dieu : car, par exemple, si allant en un lieu je trouve une Sœur, et qu'elle me die que j'aille ailleurs, la volonté de Dieu en moy est que je fasse ce qu'elle veut plustost que ce que je veux. Que si j'oppose mon opinion à la sienne, la volonté de Dieu en elle est qu'elle me cede, et ainsi de toutes choses qui sont indifferentes : mais s'il arrive que sur ceste premiere opinion toutes deux voulussent ceder, il ne faudroit pas demeurer là sur cette contestation, ains regarder lequel seroit le plus raisonnable et meilleur, et puis le faire simplement ; et faut que cela soit conduit par la discretion ; car il ne seroit pas à propos de quitter une chose qui seroit de necessité, pour condescendre à une chose indifferente. Si je voulois faire une action de grande mortification, et qu'une autre Sœur me vinst dire que je ne la fisse pas, ou que j'en fisse une autre, je remettrois en un autre temps, s'il estoit possible, mon premier dessein pour faire sa volonté, et puis apres je paracheverois mon entreprise ; que si je ne pouvois l'obmettre ou la remettre, et que ce qu'elle voudroit de moy ne fust pas necessaire, je ferois ce que j'avois premierement entrepris, et puis, s'il se pouvoit, je regaignerois la commodité de faire ce que la Sœur desiroit de moy. Que s'il arrive qu'une Sœur nous requiere de faire quelque chose, et que par surprise nous tesmoignions d'y avoir de la repugnance, il ne faut pas que la Sœur s'en ombrage ny fasse semblant de le cognoistre, ny qu'elle prie de ne le faire pas ; car il n'est pas en nostre puissance d'empescher que nostre couleur, nos yeux et nostre contenance ne tesmoignent le combat que nous avons au dedans, encore que la raison veüille bien faire la chose ; car ce sont des messagers qui viennent sans qu'on les demande, et qui encore qu'on leur die, Retournez, n'en font rien pour l'ordinaire. A quel propos donc ceste Sœur ne voudra-t'elle pas que je fasse ce dont elle me prie, pource seulement qu'elle a recognu que j'y ay de la repugnance? elle doit aymer que je fasse ce profit pour

mon ame. Vous me direz : C'est qu'elle craint de vous avoir fasché. Non, c'est l'amour propre qui ne voudroit pas que j'eusse seulement la moindre pensée qu'elle est importune : je l'auray bien pourtant, encore que je ne m'y arreste pas. Si neantmoins au signe de ma repugnance je joins des paroles qui tesmoignent apertement que je n'ay point d'envie de faire ce dont ceste Sœur me prie, elle peut et doit me dire doucement que je ne le fasse pas, quand ce sont personnes esgales; car il faut que ceux qui ont authorité tiennent ferme et fassent plier leurs inferieurs. Or combien qu'une Sœur m'auroit refusé entierement quelque chose, ou monstré de la repugnance, je ne dois point perdre la confiance de l'employer une autre fois, ny mesme je ne me dois point mal edifier de son imperfection ; car à ceste heure-là je la supporte, et tantost elle me supportera ; maintenant elle a de l'aversion de faire ceste chose, et une autre fois elle la fera volontiers : si toutesfois j'avois l'experience que ce fust un esprit qui ne fust pas encore capable de ceste façon de traiter, j'attendrois pour quelque temps, jusques à tant qu'elle fust mieux disposée. Nous devons tous estre capables des defauts les uns des autres, et ne faut en façon quelconque s'estonner d'en rencontrer; car si nous demeurons quelque temps sans tomber en faute, nous serons par apres un autre temps que nous ne ferons que faillir, et ferons plusieurs grandes imperfections, de la suite desquelles il faut profiter par l'abjection qui nous en revient. Il faut souffrir avec patience le retardement de nostre perfection ; faisant tousjours ce que nous pouvons pour nostre avancement, et de bon cœur.

O qu'heureux sont ceux qui vivans en l'attente, ne se lassent point d'attendre ! ce que je dis pour plusieurs, lesquels ayans le desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer : ce seroit un grand bien, si nous pouvions estre humbles tout aussi tost que nous

avons desiré de l'estre, sans autre peine. Il faut que nous nous accoustumions à rechercher l'evenement de nostre perfection, selon les voyes ordinaires, en tranquillité de cœur, faisant tout ce que nous pouvons pour acquerir les vertus par la fidelité que nous aurons à les pratiquer une chacune selon nostre condition et vocation, et demeurons en attente pour ce qui regarde de parvenir tost ou tard au but de nostre pretention, laissant cela à la divine providence, laquelle aura soin de nous consoler au temps qu'elle a destiné de le faire; et quand mesme ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, il nous doit suffire, pourveu que nous rendions nostre devoir. En faisant tousjours ce qui est en nous et à nostre pouvoir, nous aurons tousjours assez tost ce que nous desirons, quand nous l'aurons et qu'il plaira à Dieu de nous le donner. Ceste attente et resignation est tres-necessaire; car le defaut d'icelle trouble fort l'ame. Il se faut contenter de sçavoir qu'on fait bien par celuy qui gouverne, et n'en rechercher ny les sentimens ny la cognoissance particuliere, mais marcher comme aveugle dans ceste providence et confiance en Dieu, mesme parmy les desolations, craintes, tenebres, et toute autre sorte de croix qu'il luy plaira nous donner. Demeurez donc, ma chere fille, parfaitement abandonnée à sa conduite sans aucune exception ny reserve quelconque, toute, toute, et le laissez faire, jettant sur sa bonté tout le soin du corps et de l'ame, demeurant ainsi toute resignée, remise et reposée en Dieu, sous la conduite des Superieurs, sans soin que d'obeyr. Or le moyen d'acquerir ceste souplesse à la volonté d'autruy, est de faire souvent en l'oraison des actes d'indifference, et puis les venir mettre en pratique, lors que l'occasion s'en presentera : car ce n'est pas assez de se despoüiller devant Dieu, d'autant que cela se faisant seulement avec l'imagination, il n'y a pas grande affaire; mais quand il le faut faire en effect, et que venans de nous donner tout à Dieu, nous trouvons une creature qui

nous commande, il y a bien de la difference, et c'est là où il faut monstrer son courage. Ceste douceur et condescendance à la volonté du prochain est une vertu de grand prix : elle est le symbole de l'oraison d'union ; car comme ceste oraison n'est autre chose qu'un renoncement de nous-mesme en Dieu, quand l'ame dit avec verité : Je n'ay plus de volonté sinon la vostre, Seigneur ; alors elle est toute unie à Dieu : de mesme renonçans nostre volonté pour faire tousjours celle du prochain, c'est la vraye union avec le prochain, et faut faire tout cela pour l'amour de Dieu. Il arrive souvent qu'une personne petite et foible de corps et d'esprit, qui ne s'exercera qu'en des choses petites, les fera avec tant de charité, qu'elles surpasseront de beaucoup le merite des actions grandes et relevées : car, pour l'ordinaire, ces actions relevées se font avec moins de charité, à cause de l'attention et de diverses considerations qui se font autour d'elles : si neantmoins une grande œuvre est faite avec autant de charité que la petite, sans doute celuy qui la fait a beaucoup plus de merite et de recompense. En fin la charité donne le prix et la valeur à toutes nos œuvres, de maniere que tout le bien que nous ferons, il le faut faire pour l'amour de Dieu ; et le mal que nous eviterons, il le faut eviter pour l'amour de Dieu. Les actions bonnes que nous ferons, qui ne nous sont pas particulierement commandées, et qui ne peuvent tirer leur merite de l'obeyssance, il le leur faut donner par la charité, encore que nous les pouvons toutes faire par obeyssance. Bref, il faut avoir bon courage et ne despendre que de Dieu ; car le caractere des filles de la Visitation est de regarder en toutes choses la volonté de Dieu, et la suivre.

Vous m'avez autresfois demandé si l'on pouvoit faire des prieres particulieres, et je responds que quant à ces petites prieres qu'il vous vient quelquefois devotion de faire, il n'y a point de mal, pourveu que l'on ne s'y attache pas en sorte

que, ne les disant pas, il vous en vienne du scrupule, ou que vous fassiez dessein de dire tous les jours, ou un an durant, ou certain temps, quelque oraison à vostre fantaisie; car cela, il ne le faut pas. Que si quelquesfois pendant le silence il nous vient devotion de dire un *Ave maris stella*, ou un *Veni Creator Spiritus*, ou quelque autre chose, il n'y a point de difficulté que nous ne le puissions dire, et qu'il ne soit bon : mais il faut bien prendre garde que cecy se fasse sans prejudice d'un plus grand bien. Par exemple, si vous aviez devotion, vous trouvant devant le sainct Sacrement, de dire trois fois le *Pater* à l'honneur de la saincte Trinité, et que l'on vous vinst appeler pour faire quelque autre chose, il faudroit se lever promptement, et aller faire ceste action à l'honneur de la saincte Trinité, au lieu de dire vos trois *Pater*. Il ne faut donc se prescrire de faire certain nombre de genuflexions, d'oraisons jaculatoires, et semblables pratiques par jour, ou durant quelque temps, sans le dire à la Superieure, bien qu'il faille estre fort fidele en la pratique des elevations et aspirations en Dieu. Or, si vous pensez que ce soit le S. Esprit qui vous inspire de faire ces petites pratiques, il vous sçaura bon gré que vous en demandiez congé, voire mesme que vous ne les fassiez pas si on ne le vous permet; d'autant que rien ne lui est tant agreable que l'obeyssance religieuse. Vous ne pouvez non plus promettre à personne de dire un nombre de prieres pour eux. Si on vous prie de le faire, il faut respondre que vous demanderez congé de le faire; mais si l'on se recommande seulement à vos prieres, vous pouvez respondre que vous le ferez volontiers, et en mesme temps élevez votre esprit en Dieu pour ceste personne là. Tout de mesme en est-il de la tres-saincte communion : car vous ne pouvez point communier pour personne sans congé : cela ne s'entend pas qu'estant prestes de recevoir nostre Seigneur, s'il vous vient en memoire la necessité de quelqu'un de vos proches, ou bien

les necessitez communes du peuple, vous ne puissiez les recommander à Dieu, en le suppliant d'en avoir compassion. Mais si vous voulez communier particulierement pour quelque chose, il faut demander congé, si ce n'est pour vos propres necessitez, comme pour obtenir force contre quelque tentation, ou bien pour demander quelque vertu à nostre Seigneur.

Qu'il soit beny.

ENTRETIEN XI.

SUR LE MESME SUJET DE L'OBEYSSANCE.

De la vertu d'Obeyssance.

Il y a trois sortes d'obeyssance pieuse, dont la premiere est generale à tous les Chrestiens, qui est l'obeyssance deuë à Dieu et à la saincte Eglise en l'observance de leurs commandemens. La seconde est l'obeyssance religieuse, qui est desja d'un grand prix au dessus de l'autre, parce qu'elle s'attache non seulement aux commandemens de Dieu, ains elle s'assujettit à l'observance de ses conseils. Il y a une troisiesme obeyssance, qui est celle de laquelle je veux parler comme estant la plus parfaite, qui se nomme amoureuse, et et c'est de ceste-cy de laquelle nostre Seigneur nous a monstré l'exemple tout le temps de sa vie. Les Peres ont donné à ceste sorte d'obeyssance plusieurs proprietez et conditions; mais entre toutes j'en choisiray seulement trois, dont la premiere est, qu'elle est (comme ils la nomment) aveugle, la seconde qu'elle est prompte, et la troisiesme qu'elle est perseverante. L'obeyssance aveugle a trois proprietez ou conditions, dont la premiere est, qu'elle ne regarde jamais le visage des Superieurs, ains seulement leur authorité; la seconde qu'elle ne s'informe point des raisons ny des motifs que les Superieurs ont de commander telle ou telle chose, luy

suffisant de sçavoir qu'ils l'ont commandé ; et la troisiesme qu'elle ne s'enquiert point des moyens qu'il faut qu'elle tienne pour faire ce qui est commandé, s'asseurant que Dieu, par l'inspiration duquel on lui a fait ce commandement, luy donnera bien le pouvoir de l'accomplir : mais au lieu de s'enquerir comment elle fera, elle se met à faire. Doncques l'obeyssance religieuse qui doit estre aveugle, se sousmet amoureusement à faire tout ce qui luy est commandé tout simplement, sans regarder jamais si le commandement est bien ou mal fait, pourveu que celui qui commande ait le pouvoir de commander, et que le commandement serve à la conjonction de nostre esprit avec Dieu : car hors de là, jamais le vray obeyssant ne fait aucune chose. Plusieurs se sont grandement trompez sur cette condition de l'obeyssance, lesquels ont creu qu'elle consistoit à faire à tort et à travers tout ce qui nous pourroit estre commandé, fust-ce mesme contre les commandemens de Dieu et de la saincte Eglise ; en quoy ils ont grandement erré, s'imaginans une folie en cest aveuglement, qui n'y est nullement ; car en tout ce qui est des commandemens de Dieu, comme les Superieurs n'ont point de pouvoir de faire jamais aucun commandement contraire, les inferieurs n'ont de mesme jamais aucune obligation d'obeyr en tel cas : ains s'ils y obeyssoient, ils pecheroient. Or je sçay bien que plusieurs ont fait des choses contre les commandemens de Dieu par l'instinct de cette obeyssance, laquelle ne veut pas seulement obeyr aux commandemens de Dieu et des Superieurs, mais aussi à leurs conseils, et à leurs inclinations. Plusieurs donc se sont precipitez à la mort par une inspiration particuliere de Dieu, qui estoit tellement forte, qu'ils ne s'en pouvoient nullement desdire ; car autrement ils eussent grievement peché. Il est rapporté dans le second livre des Machabées d'un nommé Rasias, lequel, poussé d'un zele ardent de la gloire de Dieu, alla s'exposer aux coups, dont il sçavoit ne pouvoir eviter

les blesseures et la mort; et se sentant blessé en la poictrine, il tira toutes ses entrailles par cette blessure, puis il les jetta en l'air en presence de ses ennemis. Sainte Apollonie se jetta dans le feu, que les impies ennemis de Dieu et du nom Chrestien avoient preparé pour l'y mettre et la faire mourir. S. Ambroise rapporte aussi l'histoire de trois filles, qui pour eviter de perdre leur chasteté, se jetterent dans un fleuve où elle furent suffoquées par les eaux : mais celles-cy avoient d'ailleurs quelque sorte de raison pour ce faire, qui seroit trop longue à desduire. L'on en void beaucoup d'autres qui se sont precipitez à la mort, comme celuy qui se jetta dans une fournaise ardente; mais tous ces exemples doivent estre admirez, et non pas imitez : car vous sçavez assez qu'il ne faut jamais estre si aveugle, que de penser agréer à Dieu en contrevenant à ses commandemens.

L'obeyssance amoureuse presuppose que nous avons l'obeyssance aux commandemens de Dieu. On dit que ceste obeyssance est aveugle, parce qu'elle obeyt esgalement à tous les Superieurs. Tous les anciens Peres ont grandement blasmé ceux, lesquels ne se vouloient pas sousmettre à l'obeyssance de ceux qui estoient de moindre qualité qu'eux; ils leur demandoient : Quand vous obeyssiez à vos Superieurs, pourquoy le faisiez-vous? estoit-ce pour l'amour de Dieu? nullement; car cestuy-cy ne tient-il pas la mesme place de Dieu parmy nous, que faisoit l'autre? sans doute il est Vicaire de Dieu, et Dieu nous commande par sa bouche, et nous fait entendre ses volontez par ses ordonnances, comme il faisoit par la bouche de l'autre. Vous obeyssez donc aux Superieurs, parce que vous leur avez de l'inclination, et pour le respect de leurs personnes. Helas! vous ne faites rien plus que les mondains; car ils en font bien de mesme; et non seulement ils obeyssent aux commandemens de ceux qu'ils ayment; mais ils n'estimeroient pas leur amour bien satisfait, s'ils ne suivoient encore au plus pres

qu'ils peuvent leurs inclinations et affections, ainsi que fait le vray obeyssant tant à l'endroit de ses Superieurs, comme de Dieu mesme. Les Payens, tous meschans qu'ils estoient, nous ont monstré l'exemple de cecy : car le diable parloit à eux en diverses sortes d'idoles : les unes estoient des statuës d'hommes, les autres de rats, de chiens, de lyons, de serpens, et choses semblables, et ces pauvres gens adjoustoient foy également à tous, obeyssant à la statuë d'un chien, comme à celle d'un homme; à celle d'un rat, comme à celle d'un lyon, sans aucune difference. Pourquoy cela? parce qu'ils regardoient leurs dieux en la diversité de ces statuës. S. Paul nous commande d'obeyr aux Superieurs, encore qu'ils fussent meschans. Nostre Seigneur, nostre Dame, et S. Joseph, nous ont fort bien enseigné ceste façon d'obeyr, au voyage qu'ils firent de Nazareth en Bethlehem; car Cesar ayant fait un edict, que tous ses subjets allassent au lieu de leur naissance pour y estre enroollez, ils y allerent amoureusement pour satisfaire à ceste obeyssance, bien que Cesar fust Payen et idolastre : nostre Seigneur voulant monstrer par là, que nous ne devons jamais regarder au visage de ceux qui commandent, pourveu qu'ils ayent le pouvoir de commander.

Passons maintenant à la seconde proprieté de l'obeyssance aveugle. Apres donc qu'elle a gaigné ce poinct de ne pas regarder ceux qui commandent, ains de se sousmettre également à toutes sortes de Superieurs, elle passe outre, et vient au second, qui est d'obeyr sans considerer l'intention ny la fin pour laquelle le commandement est fait, se contentant de sçavoir qu'il est fait, sans s'amuser à considerer s'il est bien ou mal fait, si l'on a raison ou non de faire tel ou tel commandement. Abraham s'est rendu fort recommandable en cette obeyssance. Dieu l'appelle, et luy dit : Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, c'est à dire, hors de ta ville, et t'en va au lieu que je te monstreray. Abraham

va sans replique. Hé! ne pouvoit-il pas bien dire : Seigneur, vous me dites que je sorte hors de la ville ; dites moy donc, s'il vous plaist, de quel costé je sortiray? Il ne dit pas un mot; ains s'en alla où l'esprit le portoit, sans regarder en aucune façon s'il alloit bien ou mal, pourquoy et à quelle intention Dieu luy avoit fait ce commandement si courtement, qu'il ne luy avoit pas seulement marqué le chemin par lequel il vouloit qu'il marchast. O certes! le vray obeyssant ne fait pas des discours, il se met simplement en besongne, sans s'en enquerir d'autre chose que d'obeyr. Il semble que nostre Seigneur mesme nous ait voulu monstrer combien cette sorte d'obeyssance luy estoit agreable, lors qu'il s'apparut à S. Paul pour le convertir; car l'ayant appellé par son nom, il le fit cheoir par terre et l'aveugla. Voyez-vous? pour le faire son disciple, il le fit tomber, pour l'humilier et l'assujettir à soy; puis soudain il l'aveugla et luy commanda de s'en aller en la ville trouver Ananias, et qu'il fist tout ce qu'il luy commanderoit. Mais pourquoy nostre Seigneur mesme ne luy dit-il pas ce qu'il devoit faire sans le renvoyer plus loin, luy qui avoit bien daigné luy parler pour le convertir? S. Paul fit tout ce qui luy fut commandé. Il n'eust rien cousté à nostre Seigneur de luy dire luy-mesme ce qu'il lui fit dire par Ananias; mais il vouloit que nous cognussions, par cest exemple, combien il ayme l'obeyssance aveugle, puis qu'il semble qu'il n'aveugla S. Paul que pour le rendre vray obeyssant. Quand nostre Seigneur voulut donner la veuë à l'aveugle-nay, il fit de la bouë et la luy mit sur les yeux, luy commandant de s'aller laver en la fontaine de Siloë. Ce pauvre aveugle ne pouvoit-il pas bien s'estonner du moyen dont nostre Seigneur usoit pour le guerir, et luy dire : Helas! que me faites-vous? si je n'estois pas aveugle, cela seroit capable de me faire perdre la veuë. Il ne fit point toutes ces considerations, ains il obeyt tout simplement. Ainsi le vray obeyssant croid simplement de

pouvoir faire tout ce qu'on luy peut commander, parce qu'il tient que tous les commandemens viennent de Dieu, ou sont faits par son inspiration, lesquels ne peuvent estre impossibles, à raison de la puissance de celuy qui commande. Naaman le Syrien n'en fit pas de la sorte, dont il luy en pensa arriver du mal. Cestuy-cy estant ladre s'en alla trouver Elisée, pour estre guery, parce que tous les remedes dont il avoit usé pour recouvrer sa premiere santé ne luy avoient de rien servy. Sçachant donc qu'Elisée faisoit de grandes merveilles, il s'en alla à luy, et estant arrivé, il luy envoya un de ses gens pour le supplier de le vouloir guerir. Sur quoy Elisée ne sortit pas mesme de sa chambre; ains luy envoya dire par son serviteur, qu'il s'allast laver sept fois au Jourdain, et qu'il seroit guery. A cette response Naaman commença à se dépiter et dire : N'y a-il pas des eaux en nostre pays aussi bonnes que celles qui sont au fleuve Jourdain ? et n'en voulut rien faire : mais ses gens luy remonstrerent qu'il devoit faire ce qui lui estoit enjoint par le Prophete, puis que c'estoit une chose si facile. Il se laissa gaigner à leurs paroles, et s'estant lavé sept fois il fut guery. Voyez-vous comment il se met en danger de ne point recouvrer sa santé, voulant faire tant de considerations sur ce qui estoit commandé ?

La troisiesme proprieté de l'obeyssance aveugle, est qu'elle ne considere point et ne s'enquiert point tant par quel moyen elle pourra faire ce qui lui est commandé. Elle sçait que le chemin par lequel elle doit aller est la regle de la Religion et les commandemens des Superieurs; elle prend ce chemin en simplicité de cœur, sans pointiller si ce seroit mieux de faire ainsi ou ainsi : pourveu qu'elle obeysse, tout luy est égal; car elle sçait bien que cela suffit pour estre agreable à Dieu, pour l'amour duquel elle obeyt purement et simplement.

La seconde condition de l'obeyssance amoureuse est qu'elle

est prompte. Or la promptitude de l'obeyssance a tousjours esté recommandée aux Religieux comme une piece tres-necessaire pour bien obeyr et observer parfaitement ce qu'ils ont voüé à Dieu. Ce fut la marque que print Eliezer pour cognoistre la fille que Dieu avoit determinée pour estre l'espouse du fils de son maistre. Il dit donc ainsi en soy-mesme : Celle à qui je demanderay à boire et qui me dira : J'en donneray non seulement à vous, mais je puiseray encore de l'eau pour vos chameaux, ce sera celle là que je recognoistray estre digne espouse du fils de mon maistre. Et comme il alloit pensant à cela, il vid de loin la belle Rebecca. Eliezer la voyant si belle et si gracieuse aupres du puits où elle tiroit de l'eau pour ses brebis, il lui fit sa demande, et la damoiselle respondit, selon son dessein : Ouy, dit-elle, non seulement à vous, mais encore à vos chameaux. Remarquez, je vous prie, combien elle fut prompte et gracieuse ; elle n'espargnoit point sa peine, ains en estoit fort liberale ; car il ne falloit pas peu d'eau pour abreuver tant de chameaux qu'Eliezer menoit. O certes! les obeyssances qui se font mal gracieusement ne sont point agreables. Il y en a qui obeyssent, mais c'est avec tant de langueur et avec une si mauvaise mine, qu'ils diminuent de beaucoup le merite de ceste vertu. La charité et l'obeyssance ont une telle union ensemble, qu'elles ne se peuvent separer : l'amour nous fait obeyr promptement; car pour difficile que soit la chose commandée, celuy qui a l'obeissance amoureuse l'entreprend amoureusement, parce que l'obeyssance estant une principale partie de l'humilité qui ayme souverainement la sousmission, l'obeyssant par consequent ayme le commandement, et dés qu'il l'apperçoit de loin, quel qu'il puisse estre, soit-il selon son goust ou non, il l'embrasse, il le caresse et le cherit tendrement. Il y a dans la vie de S. Pachome un exemple de cette promptitude à l'obeyssance, que je vous veux dire. Entre les Religieux de S. Pachome il y en avoit

un nommé Jonas, homme de grande vertu et saincteté, lequel avoit la charge du jardin, dans lequel il y avoit un figuier qui portoit de fort belles figues : or ce figuier servoit de tentation aux jeunes Religieux, toutes les fois qu'ils passoient aupres, ils regardoient tousjours un peu ces figues. S. Pachome l'ayant remarqué, et se promenant un jour par le jardin, il leva les yeux contre ce figuier, et vid le diable au dessus qui regardoit les figues de haut en bas, comme les Religieux les regardoient du bas en haut. Ce grand Sainct, qui ne desiroit pas moins de dresser ses Religieux à une totale mortification des sens comme à la mortification interieure des passions et inclinations, appella Jonas et luy commanda que le lendemain il ne manquast à couper le figuier; à quoy le pauvre Jonas repliqua : Hé! mon Pere, encore faut-il un peu supporter ces jeunes gens; il les faut bien recréer en quelque chose; ce n'est pas pour moy que je le veux conserver. A quoy le Pere respondit fort doucement: Bien, mon Frere, vous n'avez pas voulu obeyr simplement et promptement; mais que voulez-vous gager que l'arbre sera plus obeyssant que vous? Ce qui arriva; car le lendemain on le trouva tout sec, et ne porta jamais fruict. Le pauvre Jonas disoit fort veritablement que ce n'estoit pas pour luy qu'il vouloit garder le figuier, car on remarqua que de soixante et quinze ans qu'il vesquit en la religion, et qu'il fut Jardinier, il n'avoit jamais tasté aucun fruict de son jardin; mais il estoit fort liberal à l'endroit des Freres; cependant il apprint combien la promptitude de l'obeyssance estoit recommandable. Nostre Seigneur tout le temps de sa vie a donné des exemples continuels de ceste promptitude à l'obeyssance; car il ne se peut rien voir de si souple ny de si prompt qu'il estoit à la volonté d'un chacun. A son exemple, il nous faut apprendre d'estre grandement prompts en l'obeyssance; car il ne suffit pas au cœur amoureux de faire ce qu'on commande ou que l'on luy tesmoigne de desirer,

s'il ne le fait promptement ; il ne peut voir l'heure assez tost venuë pour accomplir ce que l'on a ordonné , afin que l'on luy commande de nouveau quelque autre chose. David ne fit qu'un simple souhait de boire de l'eau de la cisterne de Bethlehem, et soudain partirent trois chevaliers, qui a teste baissée traverserent l'armée des ennemis et luy en allerent querir. Ils furent extremement prompts à suivre le desir du roy ; ainsi void-on que tant de grands Sainets ont fait pour suivre les inclinations et les desirs qu'il leur sembloit que le Roy des Roys nostre Seigneur avoit. Quel commandement, je vous supplie, a fait nostre Seigneur qui obligeast sainte Catherine de Sienne à boire ou lescher avec la langue la pourriture qui sortoit de la playe de ceste pauvre femme qu'elle servoit; et S. Louis, Roy de France, de manger avec les ladres le reste de leur potage pour leur donner courage de manger? Certes ils n'estoient aucunement obligez à cela ; mais sçachant que nostre Seigneur aymoit et avoit tesmoigné de l'inclination à l'amour de la propre abjection, pensant luy faire plaisir de suivre son inclination, ils faisoient ces choses (quoy que tres-repugnantes à leurs sens) avec un tres-grand amour. Nous sommes obligez de secourir nostre prochain quand il est en extreme necessité : neantmoins, parce que l'aumosne est un conseil de nostre Seigneur, plusieurs font volontiers l'aumosne autant que leurs moyens le leur permettent. Or dessus ceste obeyssance aux conseils l'obeyssance amoureuse est entée, qui nous fait entreprendre de suivre ric à ric les desirs et les intentions de Dieu et de nos Superieurs. Mais il faut que je vous advertisse icy d'une tromperie en laquelle on pourroit tomber : car si ceux qui voudroient entreprendre la pratique de ceste vertu fort exactement, vouloient tousjours se tenir en attention pour pouvoir cognoistre les desirs et les inclinations de leurs Superieurs ou de Dieu, ils perdroient le temps infailliblement ; car (par exemple) tandis que je m'enquerrois quel est le desir de

Dieu, je ne m'occuperois pas à me tenir en repos et tranquillité aupres de luy, qui est le desir qu'il a maintenant, puisqu'il ne me donne rien autre chose à faire : donc celuy, qui pour suivre l'inclination que nostre Seigneur a tesmoigné que l'on secourust les pauvres, voudroit aller de ville en ville pour les chercher, qui ne sçait que, pendant qu'il sera en une, il ne servira pas ceux qui seront en l'autre? Il faut aller en ceste besongne en simplicité de cœur, faire l'aumosne quand j'en rencontre l'occasion, sans m'aller amusant par les ruës de maison en maison, pour sçavoir s'il y aura point de pauvre que je ne cognoisse pas : de mesme quand je m'apperçois que le Superieur desire quelque chose de moy, il faut que je me rende prompt à le faire, sans aller espluchant si je pourray cognoistre qu'il ait quelque inclination que je fasse quelque autre chose : car cela osteroit la paix et tranquillité de cœur, qui est le principal fruict de l'obeyssance amoureuse.

La troisiesme condition de l'obeyssance, c'est la perseverance. Or ceste-cy, nostre Seigneur la nous enseigne fort particulierement; S. Paul l'a declaré en ces termes : Il a esté fait obeyssant jusques à la mort; et encherissant ceste obeyssance : Et jusques à la mort de la croix, dit-il. En ces paroles, *jusques à la mort,* est presupposé qu'il a esté obeyssant tout le temps de sa vie, pendant lequel on ne void autre chose que des traits d'obeyssance renduë par luy, tant à ses parents qu'à plusieurs autres, voire mesme à des impies et meschans; et comme il commença par ceste vertu, de mesme il paracheva par elle le cours de ceste vie mortelle. Le bon religieux Jonas nous fournit deux exemples sur le sujet de la perseverance, et bien qu'il n'obeyst si promptement au commandement que S. Pachome luy donna, c'estoit neantmoins un Religieux de grande perfection; car dés qu'il entra en Religion jusques à la mort, il continua en l'office de Jardinier, sans jamais le changer durant soixante

et quinze ans qu'il vescut en ce monastere ; et l'autre exercice auquel il persevera aussi toute sa vie (comme je vous ay dit cy-devant) fut de faire des nattes de joncs entrelacez avec des feuilles de palmes, tellement qu'il mourut en les faisant. C'est une tres-grande vertu de perseverer si longuement en un tel exercice ; car de faire joyeusement une chose que l'on commande pour une fois, tant que l'on voudra, cela ne couste rien ; mais quand on vous dit, vous ferez tousjours cela, et tout le temps de vostre vie, c'est là où il y a de la vertu et où gist la difficulté. Voila donc ce que j'avois à vous dire touchant l'obeyssance, sinon encore ce mot, que l'obeyssance est d'un si grand prix, qu'elle est compagne de la charité, et ces deux vertus sont celles qui donnent le prix et la valeur à toutes les autres, de sorte que sans elles toutes les autres ne sont rien : si vous n'avez ces deux vertus, vous n'en avez point ; si vous les avez, vous avez quant et quant toutes les autres.

Mais passant plus outre, et laissant à part l'obeyssance generale aux commandemens de Dieu, et parlant de l'obeyssance religieuse, je dis que si le Religieux n'obeyt, il ne sçauroit avoir aucune vertu ; parce que c'est l'obeyssance qui le rend principalement Religieux, comme estant la vertu propre et particuliere de la Religion : ayez mesme le desir du martyre pour l'amour de Dieu, cela n'est rien, si vous n'avez l'obeyssance. Nous lisons en la vie de S. Pachome, qu'un de ses religieux ayant perseveré tout le temps de son noviciat en une humilité et sousmission exemplaire, vint trouver S. Pachome et luy dit, transporté de grande ferveur, qu'il avoit un tres-grand desir du martyre, qu'il ne seroit jamais content que cela n'arrivast, qu'il le supplioit bien humblement de prier Dieu afin qu'il l'accomplist. Le saint Pere tascha de moderer ceste ferveur ; mais plus il en disoit, et plus l'autre s'eschauffoit en sa poursuite. Le Sainct lui disoit : Mon fils, mieux vaut vivre en l'obeyssance et mou-

rir tous les jours en vivant par une continuelle mortification de soy-mesme, que de martyrizer nostre imagination : assez meurt martyr qui bien se mortifie : c'est un plus grand martyre de perseverer toute sa vie en obeyssance, que non pas de mourir tout d'un coup par un glaive. Vivez en paix, mon fils, tranquillisez vostre esprit, le divertissant de ce desir. Le Religieux qui asseuroit que son desir procedoit du sainct Esprit ne rabbattit rien de son ardeur, invitant tousjours le Pere qu'il fist prier que son desir fust accomply. De là à quelque temps, l'on eut nouvelles propres à sa consolation ; car un certain Sarrazin, chef de voleurs, vint en une montagne proche du monastere ; sur quoy S. Pachome l'appella à soy, et luy dit : Or sus, mon fils, l'heure est venue que vous avez tant desirée : allez à la bonne heure couper du bois en la montagne. Le Religieux tout esperdu de joye s'en va chantant et psalmodiant à la louange de Dieu, et luy rendant actions de graces, dequoy il avoit bien daigné luy faire l'honneur de lui donner ceste occasion de mourir pour son amour; en fin il ne pensoit rien moins que de faire ce qu'il fit. Or voicy que ces voleurs l'ayant apperceu vinrent droit à luy, et commencerent à l'empoigner et menacer. Pour un peu il fut fort vaillant. Tu es mort, dirent-ils. Je ne demande autre chose, respondit-il, que de mourir pour Dieu ; et semblables responses. Les Sarrasins le conduisirent où estoit leur idole pour la luy faire adorer. Quand ils virent qu'il le refusoit constamment, ils commencerent de se mettre en devoir de le tuer. Helas! ce pauvre Religieux, si vaillant en imagination, se voyant l'espée à la gorge : Hé! de grace, dit-il, ne me tuez pas; je feray tout ce que vous voudrez : ayez pitié de moy! je suis encore jeune, ce seroit dommage de borner le cours de mes jours. En fin il adora leur idole, et ces meschans se mocquans de luy le battirent tres-bien, et puis le laisserent revenir en son Monastere, où estant arrivé plus mort que vif, tout pasle et transi, S. Pachome,

qui luy estoit allé au devant, luy dit : Eh bien, mon fils, comme va ? qu'y a-il que vous estes si defait? Lors le pauvre Religieux tout honteux et confus, parce qu'il avoit de l'orgueil, ne pouvant supporter de se voir avoir fait une si grande faute, se jetta en terre, et confessa sa faute ; à quoy le Pere remediant promptement, faisant prier les freres pour luy, et lui faisant demander pardon à Dieu, le remit en bon estat, et puis lui donna de bons advertissemens, disant : Mon fils, souviens-toy qu'il vaut mieux avoir de petits desirs de vivre selon la Communauté, et ne vouloir que la fidelité à l'observance des regles, sans entreprendre ny desirer autre chose que ce qui y est compris, que non pas avoir de grands desirs de faire des merveilles imaginaires, qui ne sont bons qu'à enfler nos cœurs d'orgueil, et nous faire mesestimer les autres, pensant bien estre quelque chose plus qu'eux. O qu'il fait bon vivre à l'abry de la saincte obeyssance, plustost que nous retirer d'entre ses bras, pour chercher ce qui nous semble plus parfait ! si tu te fusses contenté, ainsi que je t'avois dit, de te bien mortifier en vivant, lors que tu ne voulois rien moins que la mort, tu ne fusses pas tombé comme tu as fait; mais bon courage, souviens-toy de vivre desormais en sousmission, et t'asseure que Dieu t'a pardonné. Il obeyt au conseil du Sainct, se comportant avec beaucoup d'humilité tout le temps de sa vie.

Je dis encor cecy, que l'obeyssance n'est point de moindre merite que la charité; car donner un verre d'eau par charité cela vaut le Ciel, nostre Seigneur mesme le dit : faites en autant par obeyssance, vous gaignerez le mesme. La moindre petite chose faite par obeyssance est tres-agreable à Dieu : mangez par obeyssance, vostre manger est plus agreable à Dieu que les jeusnes des Anachoretes, s'ils sont faits sans obeyssance; reposez-vous par obeyssance, vostre repos est plus meritoire et plus agreable à Dieu que non pas le travail volontaire. Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'il

m'arrivera de pratiquer si exactement ceste obeyssance amoureuse avec les conditions susdites en aveugle, promptement et perseveramment? O mes cheres filles! celuy qui le fera jouira en son ame d'une tranquillité continuelle, et de la tres-saincte paix de nostre Seigneur, qui surpasse tout sentiment. Il n'aura aucun compte à rendre de ses actions, puis qu'elles auront esté toutes faites par obeyssance, tant aux regles comme aux Superieurs : quel bonheur plus utile et desirable que cela? Certes le vray obeyssant (pour dire cela en passant) ayme ses regles, les honnore et les estime uniquement comme le vray chemin par lequel il doit s'acheminer à l'union de son esprit avec Dieu, et partant il ne se despart jamais de ceste voye, ny de l'observance des choses qui y sont dictées par forme de direction, non plus que de celles qui y sont commandées. Le vray obeyssant vivra doucement et paisiblement comme un enfant, qui est entre les bras de sa chere mere, lequel ne se met point en soin de ce qui luy pourra survenir; que la mere le porte sur le bras droit, ou sur le gauche, il ne s'en soucie pas; de mesme le vray obeyssant, que l'on luy commande cecy ou cela, il ne s'en met point en peine; pourveu que l'on luy commande, et qu'il soit tousjours entre les bras de l'obeyssance (je veux dire en l'exercice de l'obeyssance), il est content. Or à celuy-là, je lui peux bien asseurer de la part de Dieu le paradis pour la vie eternelle, comme aussi durant le cours de ceste vie mortelle il jouira de la vraye tranquillité; il n'en faut point douter.

Vous demandez maintenant si vous estes obligées, sur peine de peché, de faire tout ce que les Superieurs vous disent que vous fassiez; comme quand vous rendez compte, s'il faut que vous teniez pour commandement tout ce que la Superieure vous dit, qui est propre à vostre avancement. O non, ma fille : les Superieurs, non plus que les Confesseurs, n'ont pas tousjours intention d'obliger les inferieurs par les

commandemens qu'ils font ; et quand ils le veulent faire, ils usent du mot de commandement sur peine de desobeyssance, et alors les inferieurs sont obligez d'obeyr sur peine de peché, bien que le commandement fust fort leger et de chose de peu ; mais autrement non : car ils donnent des advis en trois sortes, les uns par forme de commandement, les autres par forme de conseil, et les autres par forme de simple direction. Dans les Constitutions et Regles c'en est tout de mesme ; car il y a des articles qui disent : Les Sœurs pourront faire telle chose, et d'autres qui disent : Elles feront, ou bien se garderont de faire. Les uns sont des conseils, et les autres des commandemens. Celles qui ne voudroient pas s'assujettir aux conseils et à la direction, contreviendroient à l'obeyssance amoureuse, et ce seroit tesmoigner une grande lascheté de cœur, et avoir bien peu d'amour pour Dieu, que de ne vouloir faire que ce qui nous est commandé, et rien davantage. Et bien qu'elles ne contreviennent pas à l'obeyssance qu'elles ont vouée, qui est celle des commandemens et conseils, quand elles ne s'assujettissent pas à la suite de la direction, elles contreviennent neantmoins à l'obeyssance amoureuse, à laquelle toutes les filles de la Visitation doivent pretendre.

Vous me demandez, si l'on ne pourroit pas bien penser, lorsqu'on vous change de Superieure, qu'elle n'est pas si capable que celle que vous aviez, et qu'elle n'a pas tant de cognoissance du chemin par lequel il vous faut conduire. O certes, nous ne pouvons pas empescher que la pensée ne nous en vienne ; mais de s'y arrester, c'est ce qu'il ne faut point faire : car si Balaam fut bien instruit par une asnesse, à plus forte raison devons-nous croire que Dieu qui nous a donné ceste Superieure, fera bien qu'elle nous enseignera selon sa volonté, bien que peut estre ce ne sera pas selon la nostre. Nostre-Seigneur a promis que le vray obeyssant ne se perdra jamais. Non certes, celuy qui suivra indistinc-

tement la volonté et direction des Superieurs que Dieu establira sur luy, bien que les Superieurs fussent ignorans et conduisissent leurs inferieurs selon leur ignorance, voire par des voyes scabreuses et dangereuses, les inferieurs se sousmettans à tout ce qui n'est point manifestement peché, ny contre les commandemens de Dieu et de la saincte Eglise, je vous peux asseurer qu'ils ne peuvent jamais errer. Le vray obeyssant, dit l'Ecriture saincte, parlera de ses victoires; c'est à dire, il demeurera vainqueur en toutes les difficultez esquelles il sera porté par obeyssance, et sortira à son honneur des chemins esquels il entrera par obeyssance, pour dangereux qu'ils puissent estre. Ce seroit une plaisante façon d'obeyr, si nous ne voulions obeyr qu'aux Superieurs qui nous seroient agreables : si aujourd'huy que vous avez une Superieure fort estimée, tant pour sa qualité que pour ses vertus, vous luy obeyssiez de bon cœur, demain que vous en aurez une autre qui ne sera pas tant estimée, vous ne luy obeyssiez pas de si bon cœur qu'à l'autre, luy rendant bien pareille obeyssance, mais n'estimant pas tant ce qu'elle vous dit et ne le faisant pas avec tant de satisfaction; hé! qui ne void que vous obeyssiez à l'autre par vostre inclination, et non pas purement pour Dieu? car si cela estoit, vous auriez autant de plaisir, et feriez autant d'estime de ce que ceste-cy vous dit, comme vous faisiez de ce que l'autre vous disoit. J'ay accoustumé de dire souvent une chose, que tousjours il est bon de dire, parce qu'il le faut tousjours observer, qui est que toutes nos actions se doivent pratiquer selon la partie superieure; car c'est ainsi qu'il faut vivre en ceste maison, et non jamais selon nos sens et nos inclinations. C'est sans doute que j'auray plus de satisfaction, quant à la partie inferieure de mon ame, de faire ce qu'une Superieure me commande, à laquelle j'ay de l'inclination, que non pas à faire ce que l'autre me dit, à laquelle je n'en ay du tout point; mais pourveu que j'obeysse esgalement quant

à la partie superieure, il suffit, et mon obeyssance vaut mieux, quand j'ay moins de plaisir à la faire, parce que c'est là où nous monstrons que c'est pour Dieu, et non pour nostre plaisir, que nous obeyssons. Il n'y a rien de plus commun dans le monde que ceste façon d'obeyr à ceux que l'on ayme ; mais pour l'autre, elle est extremement rare et ne se pratique qu'és Religions. Mais pourriez-vous dire, n'est-il pas permis de desapprouver ce que ceste Superieure icy fait, ny de dire ou penser pourquoy elle fait des ordonnances que l'autre ne faisoit pas? O certes, non jamais, mes cheres filles ; ains il faut approuver tout ce que les Superieures font ou disent, permettent ou defendent, pourveu qu'il ne soit manifestement contre les commandemens de Dieu ; car alors il ne faut ny obeyr, ny approuver cela : mais hors de là les inferieurs doivent tousjours croire, et faire confesser à leur propre jugement, que les Superieurs font tres-bien, et qu'ils ont bonne raison de le faire : car autrement ce seroit se faire Superieur, et rendre le Superieur inferieur, puis que nous nous rendrions examinateurs de sa cause : non, il faut plier les espaules sous le fardeau de la saincte obeyssance, croyant que ces deux Superieures ont eu bonne raison de faire le commandement qu'elles ont fait, quoy que different et contraire l'un à l'autre.

Mais ne seroit-il point loisible à une fille qui a desja vescu longuement en Religion, et qui a rendu de grands services, de se relascher un peu à l'obeyssance, au moins en quelque petite chose? O bon Dieu! que seroit cela, sinon faire comme un maistre Pilote qui, ayant amené sa barque au port, apres avoir longuement et peniblement travaillé pour la sauver des perils de la tourmente et des vagues de la mer, voudroit enfin, estant arrivé au port, rompre son navire et se jetter luy-mesme dans la mer? ne le jugeroit-on pas bien fol? car s'il vouloit faire cela, il ne se devoit pas tant travailler pour amener la barque jusqu'au port. Le Religieux

qui a bien commencé n'a pas tout fait, s'il ne persevere jusques à la fin. Il ne faut dire, qu'il n'appartient qu'aux novices d'estre si exacts : bien que l'on voye pour l'ordinaire en toutes les Religions les novices fort exacts et mortifiez, ce n'est pas qu'ils soient plus obligez que les profez ; ô non, car ils ne le sont encore nullement ; ains ils perseverent en obeyssance, pour parvenir à la grace de la perfection ; mais les profez y sont obligez en vertu des vœux qu'ils ont faits, lesquels il ne suffit pas d'avoir faits pour estre Religieux, si on ne les observe. Le Religieux qui penseroit se pouvoir relascher en quelque chose apres sa profession, voire apres avoir desja vescu longuement en Religion, se tromperoit grandement. Nostre Seigneur se monstra plus exact en sa mort qu'en son enfance, à se laisser manier et plier, ainsi que j'ay dit tantost. Et c'est assez dit de l'obeyssance pour nous y affectioner.

Reste seulement de dire un petit mot sur la question qui me fut faite hier au soir, savoir s'il est loisible aux Sœurs de se dire l'une à l'autre qu'elles ont esté mortifiées par la Superieure ou la Maistresse des Novices, sur quelque occasion? Or je respond que cecy se peut dire en trois sortes ; la premiere est, qu'une Sœur peut aller dire : Bon Dieu, ma Sœur, que nostre Mere vient de me bien mortifier! toute joyeuse dequoy elle a esté digne de cette mortification, et dequoy la Superieure luy a fait faire ce petit gain pour son ame, luy disant bien son fait sans l'espargner, et partant elle en donne la joye à sa Sœur afin qu'elle luy aide à en benir Dieu. La seconde façon en laquelle l'on peut le dire est pour se soulager. Elle trouve la mortification ou correction bien pesante ; elle s'en va un peu descharger sur sa Sœur à qui elle le dit, laquelle la plaignant luy ostera une partie de sa charge ; et ceste façon n'est desja pas tant supportable que la premiere, parce que l'on commet une imperfection en se plaignant ; mais la troisiesme seroit tout à fait mau-

vaise, qui est de le dire par forme de murmure et de despit, et pour faire cognoistre que la Superieure a eu tort : or de ceste façon je sçay bien que l'on ne le fait pas en ceste maison, par la grace de Dieu. De la premiere façon, encore qu'il n'y ait point de mal de le dire, il seroit pourtant tres-bien de ne le dire pas, ains s'occuper en soy-mesme à s'en resjouïr avec Dieu. En la seconde façon, certes, il ne le faut pas faire ; car par le moyen de nostre plainte nous perdons le merite de la mortification. Sçavez-vous ce qu'il faut faire quand nous sommes corrigez et mortifiez ? il nous faut prendre ceste mortification comme une pomme d'amour et la cacher en nostre cœur, la baisant et caressant le plus tendrement qu'il nous est possible. D'aller aussi dire : Je viens de parler à nostre Mere, je suis aussi seiche que j'estois auparavant, il n'y a que s'attacher à Dieu ; pour moy je ne retire aucune consolation des créatures, j'ay esté moins consolée que je n'estois ; cela n'est pas à propos : la Sœur à laquelle on dit cecy devroit respondre fort doucement : ma chere Sœur, que ne vous estiez-vous bien attachée à Dieu, ainsi que vous dites qu'il faut faire, avant qu'aller parler à nostre Mere, et vous n'auriez pas du mescontentement dequoy elle ne vous a pas consolée ; mais en ce sens-là que vous dites qu'il se faut bien attacher à Dieu, prenez garde que cherchant Dieu au defaut des creatures, il ne se veüille laisser trouver : car il veut estre cherché avant toutes choses, et au mespris de toute chose. Parce que les creatures ne me contentent pas, je cherche le Createur : ô non ! le Createur merite bien que je quitte tout pour luy ; aussi veut-il que nous le fassions. Quand donc nous sortons de devant la Superieure toutes seches, et sans avoir receu une seule goutte de consolation, il faut que nous emportions nostre secheresse comme un baume precieux, comme l'on fait des affections que l'on reçoit en la saincte oraison, comme un baume, dis-je, et que nous ayons un grand soin de ne pas laisser respandre

ceste liqueur precieuse qui nous a esté envoyée du Ciel comme un don tres-grand, afin de parfumer nostre cœur de la privation de la consolation que nous pensions rencontrer és paroles de la Superieure. Mais il y a une chose à remarquer à ce sujet, qui est que quelquesfois on porte un cœur sec et dur lorsque l'on va parler à la Superieure, lequel ne peut estre capable d'estre arrousé et humecté de l'eau de la consolation, d'autant qu'il n'est nullement susceptible de ce que la Superieure dit; et encore qu'elle parle fort bien selon vostre necessité, neantmoins il ne vous le semble pas. Une autre fois que vous aurez le cœur tendre et bien disposé, elle ne vous dira que trois ou quatre paroles beaucoup moins utiles pour vostre perfection que les autres n'estoient, qui vous consoleront; et pourquoy? parce que vostre cœur estoit disposé à cela. Il vous semble que les Superieurs ont la consolation sur le bord des levres, et qu'ils la respandent facilement dans le cœur de ceux qu'ils veulent : ce qui n'est pas neantmoins; car ils ne peuvent pas tousjours estre de mesme humeur, non plus que les autres. Bienheureux est celuy qui peut garder une esgalité de cœur parmy toute ceste inesgalité de succés : tantost nous serons consolez, et d'icy à un peu nous aurons le cœur sec, et de telle sorte que les paroles de consolation nous cousteront extremement cher à dire.

Vous me demandiez encore que j'eusse à vous dire quel estoit l'exercice propre à faire mourir le propre jugement; à quoy je responds, que c'est de luy retrancher fidellement toutes sortes de discours et occasions où il se veut rendre maistre, luy faisant cognoistre qu'il n'est que valet. Car, mes cheres filles, ce n'est que par les actes reïterez que nous acquerons les vertus, bien qu'il y ait eu quelques ames ausquelles Dieu les a données toutes en un moment. Doncques quand il vous vient envie de juger si une chose est bien ou mal ordonnée, tranchez ce discours à vostre propre juge-

ment; et quand peu apres on vous dira, qu'il faut faire une telle chose, de telle façon, ne vous amusez point à discourir ou discerner si elle ne seroit point mieux autrement, faisant accroire à vostre jugement que la chose ne pourroit jamais estre mieux faite, que de la façon que l'on vous a dit. Si l'on vous donne quelque exercice, ne permettez pas à vostre jugement de discerner s'il vous sera propre ou non, et prenez garde que, si bien vous faites la chose, ainsi qu'elle est commandée, bien souvent le propre jugement n'obeyt pas, je veux dire ne se sousmet pas; car il n'approuve pas le commandement : ce qui est pour l'ordinaire cause de la repugnance que nous avons de nous sousmettre à faire ce que l'on veut de nous, parce que l'entendement et le jugement representent à la volonté que cela ne se doit pas, ou qu'il faut user d'autres moyens pour faire ce que l'on dit, que ceux qui nous sont marquez; elle ne peut se sousmettre, d'autant qu'elle fait tousjours plus d'estat des raisons que le propre jugement luy monstre, que non pas d'aucune autre : car chacun croit que son propre jugement est le meilleur. Je n'ai jamais rencontré personne qui ne fist estat de son jugement, sinon deux qui me confesserent qu'ils n'avoient point de jugement, et l'un m'estant une fois venu trouver, me dit : Monsieur, je vous prie, dites-moy un peu une telle chose; car je n'ay point de jugement pour la pouvoir comprendre; ce qui m'estonna fort. Nous avons en nostre âge un exemple grandement remarquable de la mortification du propre jugement. C'est d'un grand Docteur et grandement renommé, lequel composa un livre qu'il intitula des Dispensations et des Commandemens, lequel tombant un jour entre les mains du Pape, il jugea qu'il contenoit quelques propositions erronées; il escrivit à ce Docteur, afin qu'il eust à les rayer de dessus son livre. Ce Docteur recevant le commandement, sousmit si absolument son jugement, qu'il ne voulut point esclaircir son affaire pour se justifier; ains au con-

traire il creut qu'il avoit tort et qu'il s'estoit laissé tromper à son propre jugement, et montant en chaire, il leut tout haut ce que le Pape luy avoit escrit, print son livre, le dechira en pieces, puis il dit tout haut, que ce que le Pape avait jugé sur ce fait avoit esté fort bien jugé ; qu'il approuvoit de tout son cœur la censure et correction paternelle qu'il avoit daigné luy faire, comme estant tres-juste et tres-douce à luy qui meritoit d'estre rigoureusement chastié, et qu'il s'estonnoit grandement comme il avoit esté si aveugle, que de s'estre laissé tromper à son propre jugement en chose si manifestement mauvaise. Il n'estoit nullement obligé de faire cecy, parce que le Pape ne le commandoit pas ; ains seulement qu'il eust à rayer de dessus son livre certaine chose qui n'avoit pas semblé bonne, car (ce qui est bien remarquable) elle n'estoit pas heretique, ny si manifestement erronée qu'elle ne peust estre defenduë. Il tesmoigna une grande vertu en ceste occasion, et une mortification du propre jugement admirable. L'on void encore assez souvent des sens mortifiez, parce que la propre volonté se mesle de les mortifier, et ce seroit une chose honteuse de se monstrer retifs à l'obeyssance : que diroit-on de nous ? mais de propre jugement, fort rarement on en trouve de bien mortifiez. Faire advoüer que ce qui est commandé est bon, l'aimer comme une chose qui nous est bonne et utile au dessus de toute autre, ô ! c'est à cela que le jugement se trouve retif ; car il y en a plusieurs qui disent : je feray bien cela ainsi que vous le dites ; mais je voy bien qu'il seroit mieux autrement. Helas ! que faites-vous ? si vous nourrissez ainsi le jugement, sans doute il vous enyvrera ; car il n'y a point de difference entre une personne enyvrée et celuy qui est plein de son propre jugement. Un jour David estant en la campagne avec ses soldats lassez et harassez de faim, ne trouvant plus de quoy manger, il envoya vers le mary d'Abigaïl pour avoir quelques vivres : par malheur ce pauvre

homme estoit yvre, et commençant à parler en yvrogne, dit que David, apres avoir mangé ses voleries, envoyoit chez luy pour le ruiner comme les autres, et qu'il ne leur donneroit aucune chose. David sçachant cecy : Vive Dieu ! dit-il, il me la payera, le mecognoissant qu'il est du bien que je lui ay fait de sauver ses troupeaux et empescher qu'aucune chose ne luy fust faite. Abigaïl, sçachant le dessein de David, s'en alla le lendemain au devant de luy avec des presens pour l'appaiser, usant de ces termes : Monseigneur, que voudriez-vous faire à un fol ? Hier que mon mary estoit yvre, il parla mal, mais il parla en yvrogne et comme un fol. Monseigneur, appaisez vostre courroux, et ne veüillez pas mettre vos mains sur luy : car vous auriez regret d'avoir mis la main sur un fol. Il faut faire les mesmes excuses d'une personne yvre et de nostre propre jugement ; car l'un n'est guere plus capable de raison que l'autre. Il faut donc avoir un tres-grand soin de l'empescher de faire ces considerations, afin qu'il ne nous enyvre de ses raisons, principalement en ce qui concerne l'obeyssance. Vous voulez en fin sçavoir si vous devez avoir une grande confiance et un grand soin à vous advertir les unes les autres, en charité, de vos fautes. C'est sans doute, ma fille, qu'il le faut faire ; car à quel propos verrez-vous une tasche en vostre Sœur, sans vous essayer de la luy oster par le moyen d'un advertissement? Il faut neantmoins estre discrette en ceste besongne ; car il ne seroit pas temps d'advertir une Sœur tandis que vous la verrez indisposée ou pressée de melancholie ; car il seroit dangereux qu'elle ne rejettast d'abord l'advertissement si vous le luy fassiez. Il faut un peu attendre, puis l'advertir en confiance et charité. Si une Sœur vous dit des paroles qui ressentent le murmure, et que d'ailleurs ceste Sœur ait le cœur en douceur, sans doute il faut que tout confidemment vous luy disiez : Ma Sœur, cela n'est pas bien fait ; mais si vous vous appercevez qu'il y ait quelque passion esmeue dans son cœur,

alors il faut destourner le propos le plus dextrement que l'on peut. Vous dites que vous craignez d'advertir si souvent une Sœur des fautes qu'elle fait, parce que cela luy oste l'assurance, et la fait plustost faillir à force de craindre. O Dieu ! il ne faut pas faire ce jugement des Sœurs de ceans; car cela n'appartient qu'aux filles du monde de perdre l'asseurance quand on les advertit de leurs defauts. Nos Sœurs ayment trop leur propre abjection pour faire ainsi : tant s'en faut qu'elles s'en troublent, qu'au contraire elles prendront un plus grand courage et plus de soin de s'amender, non pas pour eviter d'estre adverties (car je suppose qu'elles ayment souverainement tout ce qui les peut rendre viles et abjectes à leurs yeux), ains afin de faire tousjours mieux leur devoir, et se rendre capables de leur vocation.

ENTRETIEN XII.

De la Simplicité et Prudence religieuse.

La vertu de laquelle nous avons à traicter est si necessaire, que bien que j'en aye souventesfois parlé, vous avez neantmoins desiré que j'en fisse un entretien tout entier. Or il faut en premier lieu sçavoir que nous appellons communement une chose simple, quand elle n'est point brodée, doublée ou bigarrée; par exemple nous disons, voila une personne qui est habillée bien simplement, parce qu'elle ne porte point de façon ou de doublure en son habit, je dis de doublure façonnée ou qui se voye; ains sa robbe et son habit n'est que d'une estoffe, et cela est une robbe simple. La simplicité donc n'est autre chose qu'un acte de charité pur et simple, qui n'a qu'une seule fin, qui est d'acquerir l'amour de Dieu. Et nostre ame est simple, lors que nous n'avons point d'autre pretention en tout ce que nous faisons. L'histoire tant commune des hostesses de nostre Seigneur, Marthe et Magdeleine,

est grandement remarquable pour ce sujet : car ne voyez-vous pas que Marthe, bien que sa fin fust louable de vouloir bien traicter nostre Seigneur, ne laissa pas d'estre reprise par ce divin Maistre, d'autant qu'outre la fin tres-bonne qu'elle avoit en son empressement, elle regardoit encore nostre Seigneur en tant qu'homme, et pour cela elle croyoit qu'il fust comme les autres, ausquels un seul mets ou une sorte d'apprest ne suffit pas, et c'estoit cela qui faisoit qu'elle s'esmouvoit grandement afin d'apprester plusieurs mets ; et ainsi elle doubloit ceste premiere fin de l'amour de Dieu en son exercice de plusieurs autres petites pretentions, desquelles elle fut reprise de nostre Seigneur : Marthe, Marthe, tu te troubles de plusieurs choses, bien qu'une seule soit necessaire, qui est celle que Magdeleine a choisie, et qui ne luy sera point ostée. Cet acte donc de charité simple, qui fait que nous ne regardons et n'avons autre visée en toutes nos actions que le seul desir de plaire à Dieu, est la part de Marie, qui est seule necessaire, et c'est la simplicité ; vertu laquelle est inseparable de la charité, d'autant qu'elle regarde droit à Dieu, sans que jamais elle puisse souffrir aucun meslange de propre interest, autrement ce ne seroit plus simplicité, car elle ne peut souffrir aucune doublure des creatures, ny aucune consideration d'icelles : Dieu seul y trouve place. Ceste vertu est purement Chrestienne. Les Payens, voire ceux qui ont le mieux parlé des autres vertus, n'en ont eu aucune cognoissance, non plus que de l'humilité. Car de la magnificence, de la liberalité, de la constance, ils en ont fort bien escrit ; mais de la simplicité et de l'humilité, rien du tout. Nostre Seigneur mesme est descendu du Ciel pour donner cognoissance aux hommes tant de l'une que de l'autre vertu ; autrement ils eussent tousjours ignoré ceste doctrine si necessaire. Soyez prudens comme le serpent, dit-il à ses Apostres ; mais passez plus outre, et soyez simples comme la colombe ; apprenez de la colombe à aymer Dieu en

simplicité de cœur, n'ayant qu'une seule pretention et une seule fin en tout ce que vous ferez ; mais n'imitez pas seulement la simplicité de l'amour des colombes, en ce qu'elles n'ont tousjours qu'un paron pour lequel elles font tout, et auquel seul elles veulent complaire, mais imitez-les aussi en la simplicité qu'elles pratiquent en l'exercice, et au tesmoignage qu'elles rendent de leur amour ; car elles ne font point tant de choses ny tant de mignardises, ains elles font simplement leurs petits gemissemens à l'entour de leurs colombeaux, et se contentent de leur tenir compagnie quand ils sont presens. La simplicité bannit de l'ame le soin et la sollicitude que plusieurs ont inutilement pour rechercher quantité d'exercices et de moyens pour pouvoir aymer Dieu, ainsi qu'ils disent ; et leur semble, s'ils ne font tout ce que les Saincts ont fait, qu'ils ne sçauroient estres contens. Pauvres gens ! ils se tourmentent pour trouver l'art d'aymer Dieu, et ne sçavent pas qu'il n'en y a point d'autre que de l'aymer ; ils pensent qu'il y ait certaine finesse pour acquerir cet amour, lequel neantmoins ne se trouve qu'en la simplicité. Or ce que nous disons qu'il n'y a point d'art, n'est pas pour mespriser certains livres qui sont intitulez l'Art d'aymer Dieu ; car ces livres enseignent qu'il n'y a point d'autre art que de se mettre à l'aymer, c'est à dire, se mettre en la pratique des choses qui luy sont agreables, ce qui est le seul moyen de trouver et acquerir cet amour sacré, pourveu que ceste pratique s'entreprenne en simplicité, sans trouble et sans sollicitude. La simplicité embrasse voirement les moyens que l'on prescrit à un chacun selon sa vocation pour acquerir l'amour de Dieu ; de sorte qu'elle ne veut point d'autre motif pour acquerir ou estre incitée à la recherche de cet amour, que sa fin mesme, autrement elle ne seroit pas parfaitement simple ; car elle ne peut souffrir aucun regard, pour parfait qu'il puisse estre, que le pur amour de Dieu, qui est sa seule pretention. Par exemple, si on va à l'Office, et que l'on de-

mande : Où allez-vous? Je vay à l'Office, respondra-t'on. Mais pourquoy y allez-vous? J'y vay pour loüer Dieu. Mais pourquoi plustost à ceste heure qu'à une autre? C'est parce que la cloche ayant sonné, si je ne vay pas, je seray remarquée. La fin d'aller à l'Office pour loüer Dieu est tres-bonne; mais ce motif n'est pas simple, car la simplicité requiert qu'on y aille attiré du desir de plaire à Dieu, sans aucun autre regard; et ainsi de toutes autres choses. Or avant que passer outre, il faut descouvrir une tromperie qui est en l'esprit de plusieurs touchant ceste vertu; car ils pensent que la simplicité soit contraire à la prudence, et qu'elles soient opposées l'une à l'autre; ce qui n'est pas, car jamais les vertus ne se contrarient l'une l'autre, ains ont une union tres-grande par ensemble. La vertu de simplicité est opposée et contraire au vice de l'astuce, vice qui est la source d'où procedent les finesses, artifices et duplicitez; l'astuce est un amas d'artifices, de tromperies, de malices, et c'est par le moyen de l'astuce que nous trouvons des inventions pour tromper l'esprit du prochain, et de ceux avec lesquels nous avons à faire, pour les conduire au poinct que nous pretendons, qui est de leur faire entendre que nous n'avons autre sentiment au cœur que celuy que nous leur manifestons par nos paroles, ny autre cognoissance sur le sujet dont il s'agit, chose qui est infiniment contraire à la simplicité, qui requiert que nous ayons l'interieur entierement conforme à l'exterieur. Je n'entends pas pourtant de dire qu'il faille tesmoigner en nos emotions des passions à l'exterieur, ainsi que nous les avons en l'interieur; car ce n'est pas contre la simplicité, de faire bonne mine en ce temps-là, ainsi que l'on pourroit penser. Il faut tousjours faire difference entre les effects de la partie superieure de nostre ame, et les effects de nostre partie inferieure. Il est vray que par fois nous avons de grandes esmotions en nostre interieur sur la rencontre d'une correction ou de quelqu'autre contradiction; mais ceste esmotion

ne provient pas de nostre volonté ; ains tout ce ressentiment se passe en la partie inferieure : la partie superieure ne consent point à tout cela, ains elle agrée, accepte et trouve bonne ceste rencontre. Nous avons dit que la simplicité a son regard continuel en l'acquisition de l'amour de Dieu ; or l'amour de Dieu requiert de nous que nous retenions nos sentimens, et que nous les mortifions et aneantissions : c'est pourquoy il ne requiert pas que nous les manifestions et fassions voir au dehors ; ce n'est donc pas manquer de simplicité de faire bonne mine quand nous sommes esmeus en l'interieur. Mais ne seroit-ce point tromper ceux qui nous verroient, dites-vous, d'autant que, quoy que nous fussions fort immortifiées, ils croient que nous serions fort vertueuses? Ceste reflexion, ma chere Sœur, sur ce que l'on dira ou que l'on pensera de vous, est contraire à la simplicité ; car nous avons dit qu'elle ne vise qu'à contenter Dieu et nullement les creatures, sinon entant que l'amour de Dieu le requiert. Apres que l'ame simple a fait une action qu'elle juge se devoir faire, elle n'y pense plus ; s'il luy revient en la pensée ce que l'on dira ou que l'on pensera d'elle, elle retranche promptement tout cela, parce qu'elle ne peut souffrir aucun divertissement en sa pretention, qui est de se tenir attentive à son Dieu pour accroistre en elle son amour ; la consideration des creatures ne l'esmeut point pour aucune chose, car elle refere tout au Createur. De mesme en est-il de ce que l'on pourroit dire, s'il n'est pas permis de se servir de la prudence pour ne pas descouvrir aux Superieurs ce que l'on penseroit les pouvoir troubler, ou nous-mesmes, en le disant ; car la simplicité ne regarde sinon s'il est expedient de dire ou de faire telle chose, et puis là dessus elle se met à la faire, sans perdre le temps à considerer si le Superieur se trouble ou bien encore moy, si je luy dis quelque pensée que j'ay eu de luy, ou qu'il ne se trouble pas ny moy aussi : s'il est expedient pour moy de le dire, je ne

laisseray pas de le dire tout simplement, en arrive apres ce que Dieu voudra : quand j'auray fait mon devoir, je ne me mettray pas en peine d'autre chose. Il ne faut pas tousjours tant craindre le trouble, soit pour soy-mesme soit pour autruy ; car le trouble de soy-mesme n'est pas peché. Si je sçay qu'allant en quelque compagnie l'on me dira quelque parole qui me troublera et m'esmouvera, je ne dois pas eviter d'y aller ; ains je m'y dois porter armé de la confiance que je dois avoir en la protection divine, qu'elle me fortifiera pour vaincre ma nature, contre laquelle je veux faire la guerre ; ce trouble ne se fait qu'en la partie inferieure de nostre ame ; c'est pourquoy il ne s'en faut nullement estonner quand il n'est pas suivy, je veux dire, quand nous ne consentons point à ce qu'il nous suggere, car en ce cas-là il ne le faudroit pas faire. Mais d'où pensons-nous que vienne ce trouble, sinon du manquement de simplicité, d'autant que l'on s'amuse souvent à penser que dira-t'on ou que pensera-t'on, au lieu de penser à Dieu et à ce qui nous peut rendre plus agreables à sa bonté ? Mais si je dis une telle chose, j'en demeureray plus en peine, que devant que l'avoir dite. Bien, si vous ne la voulez dire et qu'elle ne soit pas necessaire, n'ayant besoin d'instruction sur ce fait, resolvez-vous promptement et ne perdez pas le temps à considerer si vous la devez dire ou non ; car il n'y auroit pas de l'apparence de faire une heure de considerations sur toutes les menuës actions de vostre vie ; mais de plus, je pense quant à moy qu'il est meilleur et plus expedient de dire à la Superieure les pensées qui nous mortifient le plus, que non pas plusieurs autres qui ne servent de rien, sinon pour accroistre l'entretien que vous faites avec elles ; et si vous en demeurez en peine, ce n'est que l'immortification qui fait cela : car à quel propos diray-je ce qui n'est pas necessaire pour mon utilité, en laissant ce qui me peut plus mortifier ? La simplicité, comme nous avons desja dit, ne cherche que

le pur amour de Dieu, lequel ne se trouve jamais si bien qu'en la mortification de nous-mesmes; et à mesure que la mortification croist, nous nous approchons d'autant plus du lieu où nous devons trouver son divin amour. Au surplus, les Superieurs doivent estre parfaits, ou du moins ils doivent faire les œuvres des parfaits; et partant ils ont les oreilles ouvertes pour recevoir et entendre tout ce que l'on leur veut dire, sans s'en mettre beaucoup en peine. La simplicité ne se mesle pas de ce que font ou feront les autres, elle pense à soy; encore n'a-t-elle pour soy que les pensées qui sont vrayement necessaires; car quant aux autres, elle s'en destourne tousjours promptement. Ceste vertu a une grande affinité avec l'humilité, laquelle ne permet pas que l'on ait mauvaise opinion de personne que de nous-mesmes.

Vous demandez comment il faut observer la simplicité és conversations et recreations? Je vous responds, comme en toute autre action, bien qu'en celle-cy il faut avoir une saincte liberté et franchise, pour s'entretenir des sujets qui servent à l'esprit de joye et de recreation. Il faut estre fort naïf en la conversation; il ne faut pourtant pas estre inconsideré, d'autant que la simplicité suit tousjours la regle de l'amour de Dieu; mais bien qu'il vous arrivast de dire quelque petite chose qui semblast n'estre pas si bien receüe de toutes comme vous voudriez, il ne faudroit pas pour cela s'amuser à faire des reflexions et examens sur toutes vos paroles : ô! non : car c'est l'amour propre sans doute qui nous fait faire ces enquestes si ce que nous avons dit et fait est bien receu; mais la saincte simplicité ne court pas apres ses paroles, ny ses actions; ains elle en laisse l'evenement à la divine providence, à laquelle elle s'attache souverainement. Elle ne se destourne ny à droite ny à gauche; ains elle suit simplement son chemin. Que si elle y rencontre quelque occasion de practiquer quelque vertu, elle s'en sert soigneusement comme d'un moyen propre pour parvenir à sa perfec-

tion, qui est l'amour de Dieu; mais elle ne s'empresse point pour les rechercher : elle ne les mesprise point aussi; elle ne se trouble de rien, elle se tient coye et tranquille en la confiance qu'elle a que Dieu sçait son desir, qui est de luy plaire, et cela luy suffit. Mais comment peut-on accorder deux choses si contraires? L'on nous dit d'un costé, qu'il faut avoir un grand soin de nostre perfection et avancement, et de l'autre l'on nous defend d'y penser! Remarquez icy, s'il vous plaist, la misere de l'esprit humain; car il ne s'arreste jamais à la mediocrité, ains il court ordinairement aux extremitez : nous tenons ce defaut de nostre bonne mere Eve; car elle en fit bien autant, lors que le malin esprit la tentoit de manger du fruict defendu. Elle dit que Dieu leur avoit defendu de le toucher, au lieu de dire qu'il leur avoit defendu de le manger. L'on ne dit pas que vous ne pensiez point à vostre avancement : non; mais que vous n'y pensiez pas avec empressement.

C'est aussi manquer de simplicité de faire tant de considerations quand nous nous voyons faire des fautes les unes aux autres, pour sçavoir si ce sont des choses necessaires à dire à la Superieure. Car dites moy, la Superieure n'est-elle pas capable de cela, et de juger s'il est requis d'en faire la correction ou non? Mais que sçay-je moy à quelle intention cette Sœur aura fait telle chose, dites-vous? il se peut bien faire que son intention soit bonne; aussi ne devez-vous pas accuser son intention, mais son action exterieure, s'il y a de l'imperfection. Ne dites pas aussi que la chose est de peu de consequence, et qu'elle ne vaut pas d'aller mettre ceste pauvre Sœur en peine, car tout cela est contraire à la simplicité. La regle qui commande de procurer l'amendement des Sœurs par le moyen des advertissemens, ne nous commande pas d'estre si considerées en ce poinct, comme si l'honneur des Sœurs dependoit de ceste accusation. Il faut voirement observer et attendre le temps convenable pour faire la correc-

tion, car la faire sur le champ est un peu dangereux; mais hors de là il faut faire en simplicité ce que nous sommes obligez de faire selon Dieu, et cela sans scrupule. Car bien que peut-estre ceste personne se passionne et se trouble apres l'advertissement que vous luy aurez fait, vous n'en estes pas cause, ce n'est que son immortification. Que si elle commet quelque faute sur le champ, cela sera cause qu'elle en evitera plusieurs autres, qu'elle eust faites en perseverant en son defaut. La Superieure ne doit pas laisser de corriger les Sœurs parce qu'elles ont de l'adversion à la correction; car peut-estre, tant que nous vivrons nous en aurons tousjours, d'autant que c'est une chose totalement contraire à la nature de l'homme d'aymer d'estre avily et corrigé; mais ceste aversion ne doit pas estre favorisée de nostre volonté, laquelle doit aymer l'humiliation.

Vous voulez que je vous die un mot de la simplicité que nous devons avoir à nous laisser conduire selon l'interieur, tant par Dieu que par nos Superieurs. Il y a des ames qui ne veulent, à ce qu'elles disent, estre conduites que par l'esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent soient des inspirations et des mouvemens du sainct Esprit, qui les prend par la main et les conduit en tout ce qu'elles veulent faire, comme des enfans. En quoy certes elles se trompent fort; car, je vous prie, y a-t'il jamais eu une vocation plus speciale que celle de S. Paul, en laquelle nostre Seigneur luy parla luy-mesme pour le convertir? et neantmoins il ne voulut pas l'instruire, ains le renvoya à Ananie, disant : Va-t'en, tu trouveras un homme qui te dira ce que tu auras à faire. Et bien que S. Paul eust peù dire : Seigneur, et pourquoy non vous-mesme ne le direz-vous pas? Il ne le dit pas pourtant; ains s'en alla tout simplement faire comme il luy estoit commandé. Et nous autres penserons estre plus favorisez de Dieu que S. Paul, croyans qu'il nous veut conduire luy-mesme, sans l'entremise d'aucune crea-

ture? La conduite de Dieu pour nous autres, mes tres-cheres filles, n'est autre chose que l'obeyssance; car hors de là il n'y a que tromperie. C'est bien une chose certaine que tous ne sont pas conduits par un mesme chemin; mais aussi n'est-ce pas à un chacun de nous de cognoistre par quel chemin Dieu nous appelle; cela appartient aux Superieurs, lesquels ont la lumiere de Dieu pour ce faire. Il ne faut pas dire qu'ils ne nous cognoissent pas bien : car nous devons croire que l'obeyssance et la sousmission sont tousjours les vrayes marques de la bonne inspiration; et quoy qu'il puisse arriver que nous n'ayons point de consolation és exercices que l'on nous fait faire, et que nous en ayons beaucoup aux autres, ce n'est pas par la consolation que l'on juge de la bonté de nos actions : il ne faut pas s'attacher à nostre propre satisfaction; car ce seroit s'attacher aux fleurs, et non pas au fruict. Vous retirerez plus d'utilité de ce que vous ferez suivant la direction de vos Superieurs, que non pas en suivant vos instincts interieurs, qui ne proviennent pour l'ordinaire que de l'amour propre, qui sous couleur de bien, recherche de se complaire en la vaine estime de nous-mesmes. C'est bien la vraye verité que vostre bien depend de vous laisser conduire et gouverner par l'esprit de Dieu sans reserve, et c'est cela que pretend la vraye simplicité que nostre Seigneur a tant recommandée : Soyez simples comme des colombes, dit-il à ses Apostres; mais il ne s'arreste pas là, leur disant de plus : Si vous n'estes faits simples comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume de mon Pere. Un enfant, pendant qu'il est bien petit, est reduit en une grande simplicité (qui fait qu'il n'a autre cognoissance que de sa mere), il n'a qu'un seul amour qui est pour sa mere, et en cet amour une seule pretention qui est le sein de sa mere : estant couché dessus ce sein bien-aymé, il ne veut autre chose. L'ame qui a la parfaite simplicité n'a qu'un amour, qui est pour Dieu; et en cet amour elle n'a qu'une seule pretention, qui

est celle de reposer sur la poictrine du Pere celeste, et là, comme un enfant d'amour, faire sa demeure, laissant entierement tout le soin de soy-mesme à son bon Pere, sans que jamais plus elle se mette en peine de rien, sinon de se tenir en ceste saincte confiance; non pas mesme les desirs des vertus et des graces qui luy sembloient estre necessaires, ne l'inquietent point. Elle ne neglige voirement rien de ce qu'elle rencontre en son chemin; mais aussi elle ne s'empresse point à rechercher d'autres moyens de se perfectionner que ceux qui luy sont prescrits. Mais à quoy servent aussi les desirs si pressans et inquietans des vertus dont la pratique ne nous est pas necessaire? La douceur, l'amour de nostre abjection, l'humilité, la douce et cordiale charité envers le prochain, l'obeyssance, sont des vertus dont la pratique nous doit estre commune, d'autant qu'elle nous est necessaire, parce que la rencontre des occasions nous est frequente : mais quant à la constance, à la magnificence, et telles autres vertus que peut-estre nous n'aurons jamais occasion de pratiquer, ne nous en mettons point en peine; nous n'en serons pas pour cela moins magnanimes ny genereux.

Vous me demandez comme les ames qui sont attirées en l'oraison à ceste saincte simplicité, et à ce parfait abandonnement en Dieu se doivent conduire en toutes leurs actions? Je responds que non seulement en l'oraison, mais en la conduite de toute leur vie, elles doivent marcher invariablement en esprit de simplicité, abandonnant et remettant toute leur ame, leurs actions et leurs succés au bon plaisir de Dieu, par un amour de parfaite et tres-absoluë confiance, se delaissant à la mercy et au soin de l'amour eternel, que la divine providence a pour elles; et pour cela, qu'elles tiennent leur ame ferme en ce train, sans permettre qu'elle se divertisse à faire des retours sur elle-mesme pour voir ce qu'elles font, ou si elles sont satisfaites. Helas! nos satis-

factions et consolations ne satisfont pas les yeux de Dieu, ains elles contentent seulement ce miserable amour et soin que nous avons de nous-mesmes, hors de Dieu et de sa consideration. Les enfans, certes, que nostre Seigneur nous marque devoir estre le modelle de nostre perfection, n'ont ordinairement aucun soin, sur tout en la presence de leurs peres et meres : ils se tiennent attachez à eux, sans se retourner à regarder ny leurs satisfactions ny leurs consolations qu'ils prennent à la bonne foy, et en jouissent en simplicité, sans curiosité quelconque d'en considerer les causes ny les effects, l'amour les occupant assez sans qu'ils puissent faire autre chose. Qui est bien attentif à plaire amoureusement à l'amant celeste, n'a ny le cœur ny le loisir de retourner sur soy-mesme, son esprit tendant continuellement du costé où l'amour le porte.

Cet exerciced'abandonnement continuel de soy-mesme és mains de Dieu comprend excellemment toute la perfection des autres exercices en sa tres-parfaite simplicité et pureté; et tandis que Dieu nous en laisse l'usage, nous ne devons point le changer. Les Amantes spirituelles, espouses du Roy celeste, se mirent voirement de temps en temps, comme les Colombes qui sont aupres des eaux tres-pures, pour voir si elles sont bien ageancées au gré de leur Amant, et cela se fait és examens de la conscience par lesquels elles se nettoyent, purifient, et ornent au mieux qu'elles peuvent, non pour estre parfaites, non pour se satisfaire, non pour desir de leur progrez au bien ; mais pour obeyr à l'Espoux, pour la reverence qu'elles luy portent, et pour l'extreme desir qu'elles ont de luy donner du contentement. Mais n'est-ce pas un amour bien pur, bien net et bien simple, puis qu'elles ne se purifient pas pour estre pures, elles ne se parent pas pour estre belles; ains seulement pour plaire à leur Amant, auquel si la laideur estoit aussi agreable, elles l'aymeroient autant que la beauté? Et si ces simples Colombes n'em-

ployent pas un soin, ny fort long, ny aucunement empressé, à se laver et parer : car la confiance que leur amour leur donne d'estre grandement aymées, quoy qu'indignes (je dis la confiance que leur amour leur donne en l'amour et en la bonté de leur Amant) leur oste tout empressement et desfiance de ne pas estre assez belles, outre que le desir d'aymer plustost que de se parer et preparer à l'amour, leur retranche toute curieuse sollicitude, et les fait contenter d'une douce et fidelle preparation, faite amoureusement et de bon cœur.

Et pour conclurre ce poinct, saint François envoyant ses enfants aux champs, en voyage, leur donnoit cet advis, au lieu d'argent, et pour toute provision : Jettez vostre soin en nostre Seigneur, et il vous nourrira. Je vous en dis de mesme, mes tres-cheres filles : jettez bien tout vostre cœur, vos pretentions, vos sollicitudes et vos affections dans le sein paternel de Dieu, et il vous conduira, ains portera où son amour vous veut.

Oyons et imitons le divin Sauveur, qui, comme tres-parfait Psalmiste, chanta les souverains traits de son amour sur l'arbre de la Croix : il les conclud tous ainsi : Mon pere, je remets et recommande mon esprit entre vos mains. Apres que nous aurons dit cela, mes tres-cheres filles, que reste-il sinon d'expirer et de mourir de la mort de l'amour, ne vivant plus à nous-mesmes, mais Jesus-Christ vivant en nous? Alors cesseront toutes les inquietudes de nostre cœur provenantes du desir que l'amour propre nous suggere, et de la tendreté que nous avons en nous et pour nous, qui nous fait secretement empresser à la queste des satisfactions et perfections de nous-mesmes; et embarquez dans les exercices de nostre vocation, sous le vent de ceste simple et amoureuse confiance, sans nous appercevoir de nostre progrez, nous le ferons grandement; sans aller, nous avancerons, et sans nous remuer de nostre place, nous tirerons

pays, comme font ceux qui cinglent en haute mer sous un vent propice.

Alors tous les evenemens et varietez d'accidens qui surviennent sont receus doucement et suavement; car qui est entre les mains de Dieu, et qui repose dans son sein, qui s'est abandonné à son amour, et qui s'est remis à son bon plaisir, qu'est-ce qui le peut esbranler et mouvoir? Certes, en toutes occurrences, sans s'amuser à philosopher sur les causes, raisons et motifs des evenemens, il prononce de cœur ce sainct acquiescement du Sauveur : Ouy, mon Pere, car ainsi il a esté agreé devant vous. Alors nous serons toutes destrempées en douceur et suavité envers nos Sœurs et les autres prochains; car nous verrons ces ames-là dans la poictrine du Sauveur. Helas! qui regarde le prochain hors de là, il court fortune de ne l'aymer ny purement, ny constamment, ny esgalement : mais là qui ne l'aymeroit, qui ne le supporteroit, qui ne souffriroit ses imperfections, qui le trouveroit de mauvaise grace, qui le trouveroit ennuyeux? Or il est, ce prochain, mes tres-cheres filles, dans la poictrine du Sauveur; il est là comme tres-aymé, et tant aymable que l'amant meurt d'amour pour luy.

Alors encore l'amour naturel du sang, des convenances, des bien-seances, des correspondances, des sympathies, des graces, sera purifié et reduit à la parfaite obeyssance de l'amour tout pur du bon plaisir divin ; et certes le grand bien et le grand bonheur des ames qui aspirent à la perfection, seroit de n'avoir nul desir d'estre aymées des creatures, sinon de cet amour de charité qui nous fait affectionner le prochain, et chacun en son rang, selon le desir de nostre Seigneur.

Avant que finir, il faut dire un mot de la prudence du serpent; car j'ay bien pensé que si je parlois de la simplicité de la colombe, l'on me jetteroit viste le serpent dessus. Plusieurs ont demandé quel estoit le serpent duquel nostre Sei-

gneur vouloit que nous apprissions la prudence. Laissant toutes autres responses qui se peuvent faire à ceste demande, nous prenons maintenant les paroles de nostre Seigneur : Soyez prudens comme le serpent, lequel, lors qu'il est attaqué, expose tout son corps pour conserver sa teste : de mesme devons-nous faire, exposant tout au peril quand il est requis, pour conserver en nous sain et entier nostre Seigneur et son amour : car il est nostre chef, et nous sommes ses membres, et cela est la prudence que nous devons avoir en nostre simplicité. Encore vous diray-je qu'il se faut souvenir qu'il y a deux sortes de prudence, à sçavoir la naturelle et la surnaturelle. Quant à la naturelle, il la faut bien mortifier comme n'estant pas du tout bonne, nous suggerant plusieurs considerations et prevoyances non necessaires, qui tiennent nos esprits bien esloignez de la simplicité.

La vraye vertu de prudence doit estre veritablement pratiquée, d'autant qu'elle est comme un sel spirituel qui donne goust et saveur à toutes les autres vertus; mais elle doit estre tellement pratiquée des filles de la Visitation, que la vertu d'une simple confiance surpasse tout; car elles doivent avoir une confiance toute simple qui les fasse demeurer en repos entre les bras de leur Pere celeste et de leur tres-chere Mere nostre Dame, devant estre asseurées qu'ils les protegeront tousjours de leur soin tres-aymable, puis qu'elles sont assemblées pour la gloire de Dieu et l'honneur de la tres Sainte Vierge. Dieu soit beny !

ENTRETIEN XIII.

Des Regles et de l'esprit de la Visitation

C'est une chose tres-difficile que celle que vous me demandez, quel est l'esprit de vos Regles, et comme vous le pourrez prendre? Or premier que de parler de cet esprit, il

faut que vous sçachiez que veut dire cela, avoir l'esprit d'une Regle; car nous entendons ordinairement dire, un tel Religieux a le vray esprit de sa Regle. Nous tirerons du sainct Evangile deux exemples qui sont tres-propres pour vous faire comprendre cecy. Il est dit que S. Jean-Baptiste estoit venu en l'esprit et vertu d'Helie, et pour cela qu'il reprenoit hardiment et rigoureusement les pecheurs, les appelant engeance de viperes, et telles autres paroles. Mais quelle estoit ceste vertu d'Helie? c'estoit la force qui procedoit de son esprit pour aneantir et punir les pecheurs, faisant tomber le feu du Ciel pour perdre et confondre ceux qui vouloient resister à la majesté de son maistre : c'estoit donc un esprit de rigueur qu'avoit Helie. L'autre exemple que nous trouvons en l'Evangile, qui sert à nostre propos, est que nostre Seigneur voulant aller en Hierusalem, ses disciples l'en dissuadoient, parce que les uns avoient affection d'aller en Capharnaum, les autres en Bethanie, et ainsi taschoient de conduire nostre Seigneur au lieu où ils vouloient aller; car ce n'est pas d'aujourd'huy que les inferieurs veulent conduire leurs Maistres selon leur volonté. Mais nostre Seigneur, qui estoit tres-facile à condescendre, raffermit toutesfois son visage (car l'Evangeliste use de ces mesmes mots) pour aller en Hierusalem, afin que les Apostres ne le pressassent plus de n'y pas aller. Allant donc en Hierusalem, il voulut passer par une ville de Samarie, mais les Samaritains ne le voulurent pas permettre; dequoy S. Jacques et S. Jean entrerent en colere, et furent tellement indignez contre les Samaritains de l'inhospitalité qu'ils faisoient à leur maistre, qu'ils luy dirent : Maistre, voulez-vous que nous fassions tomber le feu du Ciel pour les abysmer, et les chastier de l'outrage qu'ils vous font? et nostre Seigneur leur respondit : Vous ne sçavez de quel esprit vous estes; voulant dire : ne sçavez-vous pas que nous ne sommes plus au temps d'Helie, qui avoit un esprit de rigueur? et bien qu'Helie fust un tres-grand

serviteur de Dieu, et qu'il fist bien en faisant ce que vous voulez faire, neantmoins vous autres ne feriez pas bien en l'imitant, d'autant que je ne suis pas venu pour punir et confondre les pecheurs, ains pour les attirer doucement à penitence et à ma suite. Or voyons maintenant quel est l'esprit particulier d'une regle. Pour le mieux entendre, il faut donner des exemples qui soient hors de nous; et apres nous reviendrons à nous-mesmes. Toutes les Religions et toutes les assemblées de devotion ont un esprit qui leur est general, et chacune en a un qui lui est particulier. Le general est la pretention qu'elles ont toutes d'aspirer à la perfection de la charité; mais l'esprit particulier, c'est le moyen de parvenir à ceste perfection de la charité, c'est à dire, à l'union de nostre ame avec Dieu, et avec le prochain pour l'amour de Dieu; ce qui se fait avec Dieu par l'union de nostre volonté à la sienne, et avec le prochain par la douceur, qui est une vertu dependante immediatement de la charité. Venons à cet esprit particulier : il est certes tres-different en divers Ordres. Les uns s'unissent à Dieu et au prochain par la contemplation, et pour cela ont une tres-grande solitude et ne conversent que le moins qu'ils peuvent parmy le monde, non pas mesme les uns avec les autres, si ce n'est en certain temps; ils s'unissent aussi avec le prochain par le moyen de l'oraison, en priant Dieu pour luy. Au contraire l'esprit particulier des autres est voirement de s'unir à Dieu et au prochain; mais c'est par le moyen de l'action, quoy que spirituelle. Ils s'unissent à Dieu, mais c'est en luy reünissant le prochain, par l'estude, predications, confessions, conferences, et autres actions de pieté; et pour mieux faire ceste action avec le prochain, ils conversent avec le monde. Ils s'unissent bien encore à Dieu par l'oraison; mais neantmoins leur fin principale est celle que nous venons de dire, de tascher de convertir les ames et les unir à Dieu. Les autres ont un esprit severe et rigoureux, avec un parfait mespris

du monde et de toutes ses vanitez et sensualitez, voulant par leur exemple induire les hommes à ce mespris des choses de la terre, et à cela sert l'aspreté de leurs habits et exercices. D'autres ont un autre esprit, et c'est une chose fort necessaire de sçavoir quel est l'esprit particulier de chaque Religion, et assemblée pieuse. Ce que pour bien cognoistre, il faut considerer la fin pour laquelle elle a esté commencée, et les divers moyens de parvenir à ceste fin. Il y a la generale en toutes les Religions, comme nous avons dit : mais c'est de la particuliere de laquelle je parle, et à laquelle il faut avoir un si grand amour, qu'il n'y ait chose aucune que nous puissions cognoistre, qui soit conforme à ceste fin, que nous ne l'embrassions de tout nostre cœur. Avoir l'amour de la fin de nostre Institut, sçavez-vous que c'est? C'est estre exactes à l'observance des moyens de parvenir à ceste fin, qui sont nos Regles et Constitutions, et estre fort diligentes à faire tout ce qui en depend et qui sert à les observer plus parfaitement : cela, c'est avoir l'esprit de nostre Religion. Mais il faut que ceste exacte et ponctuelle observance soit entreprise en simplicité de cœur, je veux dire qu'il ne nous faut pas vouloir aller au delà, par des pretentions de faire plus qu'il ne nous est marqué dans nos Regles; car ce n'est pas par la multiplicité des choses que nous faisons que nous acquerons la perfection; mais c'est par la perfection et pureté d'intention avec laquelle nous les faisons. Il faut donc regarder quelle est la fin de votre Institut et l'intention de vostre Instituteur, et vous arrester aux moyens qui vous sont marquez pour y parvenir. Quant à la fin de vostre Institut, il ne la faut pas chercher en l'intention des trois premieres Sœurs qui commencerent, non plus que celle des Jesuites au premier dessein qu'eut S. Ignace, car il ne pensoit à rien moins qu'à faire ce qu'il a fait par apres; comme de mesme S. François, S. Dominique, et les autres qui ont commencé les Religions. Mais Dieu, à qui seul appartient de faire ces assemblées de

pieté, les a fait reüssir en la façon que nous voyons qu'elles sont; car il ne faut jamais croire que ce soient les hommes qui par leur invention ayent commencé ceste façon de vie si parfaite, comme est celle de la Religion : c'est Dieu, par l'inspiration duquel ont esté composées les Regles, qui sont les moyens propres pour parvenir à ceste fin generale à tous les Religieux, de s'unir à Dieu et au prochain pour l'amour de Dieu; mais comme chaque Religion a sa fin particuliere, comme aussi les moyens particuliers pour parvenir à ceste fin et union generale, tous ont aussi un moyen general pour y parvenir, qui est par les trois vœux essentiels de la Religion. Chacun sçait que les richesses et les biens de la terre sont de puissans attraits pour dissiper l'ame, tant pour la trop grande affection qu'elle y met que pour les sollicitudes qu'il faut avoir pour les garder, voire pour les accroistre; d'autant que l'homme n'en a jamais assez selon ce qu'il desire. Le Religieux coupe et tranche tout cela par le vœu de pauvreté. Il en fait tout de mesme à la chair et à toutes ses sensualitez et plaisirs, tant licites qu'illicites, par le vœu de chasteté, qui est un tres grand moyen de s'unir à Dieu tres-particulierement; d'autant que ces plaisirs sensuels allentissent et affoiblissent grandement les forces de l'esprit, dissipent le cœur et l'amour que nous devons à Dieu, et que nous lui donnons entierement par ce moyen; ne nous contentant pas de sortir de la terre de ce monde, mais sortans encore de la terre de nous-mesmes, c'est à dire, renonçans aux plaisirs terrestres de nostre chair. Mais beaucoup plus parfaitement nous unissons-nous à Dieu par le vœu d'obeyssance, d'autant que nous renonçons à toute nostre ame, à toutes ses puissances, ses volontez et toutes ses affections pour nous sousmettre et assujettir, non seulement à la volonté de Dieu, mais à celle de nos Superieurs, laquelle nous devons tousjours regarder comme estant celle de Dieu mesme; et cecy est un tres-grand renoncement, à cause des conti-

nuelles productions des petites volontez que fait nostre amour propre. Estant donc ainsi sequestrez de toutes choses, nous nous retirons en l'intime de nos cœurs, pour plus parfaitement nous unir à sa divine Majesté.

Or pour venir en particulier à la fin pour laquelle nostre Congregation de la Visitation a esté erigée, et par icelle comprendre plus aisément quel est l'esprit particulier de la Visitation, j'ay tousjours jugé que c'estoit un esprit d'une profonde humilité envers Dieu, et d'une grande douceur envers le prochain; d'autant, qu'ayant moins de rigueur pour le corps, il faut qu'il y ait tant plus de douceur de cœur. Tous les anciens Peres ont determiné que, où l'aspreté des mortifications corporelles manque, il y doit avoir plus de perfection d'esprit. Il faut donc que l'humilité envers Dieu et la douceur envers le prochain supplée en vos Maisons à l'austerité des autres. Et si bien les austeritez sont bonnes en elles-mesmes, et sont des moyens de parvenir à la perfection, elles ne seroient pas pourtant bonnes chez vous, d'autant que ce seroit contre les Regles. L'esprit de douceur est tellement l'esprit de la Visitation, que quiconque y voudroit introduire plus d'austeritez qu'il n'y a pas maintenant, destruiroit incontinent la Visitation; d'autant que ce seroit faire contre la fin pour laquelle elle a esté dressée, qui est pour recevoir les filles et femmes infirmes qui n'ont pas des corps assez forts pour entreprendre, ou qui ne sont pas inspirées et attirées de servir et s'unir à Dieu par la voye des austeritez que l'on fait és autres Religions. Vous me direz peut estre, s'il arrive qu'une Sœur ait une complexion robuste, peut-elle pas bien faire des austeritez plus que les autres, avec la permission de la Superieure, en sorte que les autres Sœurs ne s'en apperçoivent pas? Je responds à cela, qu'il n'y a point de secret qui ne passe secretement à un autre; et ainsi de l'une à l'autre l'on vient à faire des Religions dans les Religions, et de petites ligues, et puis

tout se dissipe. La bien heureuse Mere saincte Therese dit admirablement bien le mal qu'apportent ces petites entreprises de vouloir faire plus que la Regle n'ordonne, et que la Communauté ne fait, et particulierement si c'est la Superieure, le mal en sera plus grand : car tout aussi tost que ses filles s'en appercevront, elles voudront incontinent faire le mesme, et elles ne manqueront pas de raisons pour se persuader qu'elles le feront bien, les unes poussées de zele, les autres pour luy complaire, et tout cela servira de tentation à celles qui ne pourront ou ne voudront pas faire de mesme.

Il ne faut jamais introduire, permettre, ny souffrir ces particularitez en Religion, excepté neantmoins en certaines necessitez particulieres, comme s'il arrivoit qu'une Sœur fust pressée de quelque grande vexation ou tentation, alors ce ne seroit pas un extraordinaire de demander à la Superieure, de faire quelques penitences plus que les autres; car il faut user de la mesme simplicité que font les malades, qui doivent demander les remedes qui leur semblent les pouvoir soulager. Que s'il y avoit une Sœur qui fust si genereuse et courageuse que de vouloir parvenir à la perfection dans un quart d'heure, faisant plus que la Communauté, je luy conseillerois qu'elle s'humiliast et se sousmist à ne vouloir estre parfaite que dans trois jours, allant le train des autres. Et s'il se rencontre des Sœurs qui ayent des corps forts et robustes, à la bonne heure; il ne faut pas pourtant qu'elles veüillent aller plus viste que celles qui sont foibles. Voicy un exemple en Jacob, qui est tres-admirable et fort propre pour monstrer comment il se faut accommoder aux foibles, et arrester nostre force pour nous assujettir à aller de pair avec eux, principalement quand nous y avons de l'obligation, comme ont les Religieux à suivre la Communauté en tout ce qui est de la parfaite observance. Jacob donc sortant de la maison de son beau-pere Laban avec toutes ses

femmes, ses enfans, ses serviteurs et ses troupeaux, pour s'en retourner chez luy, craignoit extremement de rencontrer son frere Esaü, d'autant qu'il pensoit qu'il fût tousjours irrité contre luy, ce qui n'estoit plus : estant donc en chemin, le pauvre Jacob eut bien peur; car il rencontra Esaü fort bien accompagné d'une grande troupe de soldats. Jacob l'ayant salué le trouva tout doux en son endroit, car il luy dit : Mon frere, allons de compagnie, et achevons le voyage ensemble; à quoy respondit le bon Jacob : Monseigneur et mon frere, il n'en sera pas ainsi, s'il vous plaist, d'autant que je mene mes enfans, et leurs petits pas exerceroient ou abuseroient de vostre patience; quant à moy, qui y suis obligé, je mesure mes pas aux leurs; et mesme il n'y a pas long temps que mes brebis ont agnelé, les agneaux encore tendres ne pourroient pas aller viste, et tout cela vous arresteroit trop en chemin. Remarquez, je vous prie, la debonnaireté de ce sainct Patriarche. Il s'accommode volontiers au pas, non seulement de ses petits enfans, mais aussi de ses agnelets. Il estoit à pied, et ce voyage luy fut heureux, comme il se void assez par les benedictions qu'il receut de Dieu tout le long du chemin; car il vid et parla plusieurs fois aux Anges, et au Seigneur des Anges et des hommes; et en fin il fut mieux partagé que son frere, qui estoit si bien accompagné. Si nous voulons que nos voyages soyent benis de la divine bonté, assujettissons-nous volontiers à l'exacte et ponctuelle observance de nos Regles, et cela en simplicité de cœur, sans vouloir doubler les exercices, ce qui seroit aller contre l'intention de l'Instituteur, et la fin pour laquelle la Congregation a esté erigée. Accommodons-nous donc volontiers avec les infirmes qui y peuvent estre receuës, et je vous asseure que nous n'arriverons pas plus tard pour cela à la perfection; ains au contraire ce sera cela mesme qui nous y conduira plustost, parce que n'ayant pas beaucoup à faire, nous nous appliquerons à le faire avec la plus grande

perfection qu'il nous sera possible. Et c'est en quoy nos œuvres sont plus agreables à Dieu, d'autant qu'il n'a pas esgard à la multiplicité des choses que nous faisons pour son amour (comme nous avons tantost dit), ains seulement à la ferveur de la charité avec laquelle nous les faisons. Je trouve, si je ne me trompe, que si nous nous determinons à vouloir parfaitement observer nos Regles, nous aurons assez de besongne sans nous charger davantage; d'autant que tout ce qui concerne la perfection de nostre estat y est compris. La bienheureuse Mere saincte Therese dit que ses filles estoient tellement exactes, qu'il falloit que les Superieures eussent un tres-grand soin de ne rien dire qui ne fust tres-bon à faire, parce que sans autre semonce elles se portoient incontinent à le faire, et que pour plus parfaitement observer leurs Regles, elles estoient pointilleuses à la moindre petite dependance. Elle rapporte qu'une fois il y eut une de ses filles qui n'ayant pas bien entendu quelque chose qu'une Superieure avoit commandé, luy dit qu'elle n'entendoit pas bien cela, et la Superieure respondant assez brusquement et inconsiderement : Allez mettre la teste dans un puits (luy dit-elle), et vous l'entendrez; la fille fut si prompte à partir à l'instant, que si on ne l'eust arrestée, elle s'alloit jetter dans un puits ! Il y a certes moins à faire à estre exacte en l'observance des Regles, que non pas de les vouloir observer en partie.

Je ne puis assez dire de quelle importance est ce poinct d'estre ponctuel à la moindre chose qui sert à plus parfaitement observer la Regle, comme aussi de ne vouloir rien entreprendre davantage, sous quelque pretexte que ce soit, parce que c'est le moyen de conserver la Religion en son entier, et en sa premiere ferveur, et le contraire de cela est ce qui la destruit et fait descheoir de sa premiere perfection. Vous me demanderez s'il y auroit plus de perfection à se conformer tellement à la Communauté, que mesme l'on ne de-

mandast point à faire de Communion extraordinaire? Qui en doute, mes cheres filles? si ce n'est en certain cas, comme seroit és festes de nostre patron, ou du sainct auquel nous avons eu devotion toute nostre vie, ou quelque necessité fort pressante. Mais quant à certaines petites ferveurs que nous avons aucunes fois, qui sont passageres, et qui pour l'ordinaire sont des effects de nostre nature, lesquelles nous font desirer la Communion, il ne faut point avoir esgard à cela, non plus que les mariniers n'en ont point à un certain vent qui se leve à la pointe du jour, lequel est produit des vapeurs qui s'eslevent de la terre, et n'est pas de durée, ains cesse tout aussi tost que lesdites vapeurs sont un peu surlevées et dissipées, et partant le patron du navire qui le cognoist ne crie point au vent, et ne desploye point les voiles pour voguer à la faveur d'iceluy : de mesme nous autres, il ne faut pas que nous tenions pour un bon vent, c'est à dire pour inspiration, tant de petites volontez qui nous viennent ores de demander à communier, tantost de faire oraison, tantost une autre chose; car nostre amour propre qui recherche toujours sa satisfaction, demeureroit entierement content de tout cela, et principalement de ces petites inventions, et ne cesseroit de nous en fournir tousjours de nouvelles. Aujourd'huy que la Communauté communie, il nous suggerera qu'il faut que par humilité vous demandiez de vous en abstenir, et lorsque le temps de s'humilier viendra, il nous persuadera de nous resjouir, et de demander la Communion pour cet effect; et ainsi il ne seroit jamais fait. Il ne faut point tenir pour inspiration les choses qui sont hors de la Regle, si ce n'est en cas si extraordinaires que la perseverance nous fasse cognoistre que c'est la volonté de Dieu, comme il s'est trouvé, pour ce qui est de la Communion, en deux ou trois grandes Sainctes, les Directeurs desquelles vouloient qu'elles communiassent tous les jours. Je trouve que c'est un tres-grand acte de perfection de se conformer en

toutes choses à la Communauté, et de ne s'en départir jamais par nostre propre choix. Car outre que c'est un tres-bon moyen pour nous unir avec le prochain, c'est encore cacher à nous-mesmes nostre propre perfection. Il y a une certaine simplicité de cœur en laquelle consiste la perfection de toutes les perfections, et c'est ceste simplicité qui fait que nostre ame ne regarde qu'à Dieu, et qu'elle se tient toute ramassée et resserrée en elle-mesme, pour s'appliquer avec toute la fidelité qui luy est possible à l'observance de ses Regles, sans s'espancher à desirer ny vouloir entreprendre de faire plus que cela. Elle ne veut point faire des choses excellentes et extraordinaires, qui la pourroient faire estimer des creatures; et par ainsi elle se tient fort basse en elle-mesme, et n'a pas de grandes satisfactions, car elle ne fait rien de sa propre volonté, ni rien de plus que les autres, et ainsi toute sa sainctеté est cachée à ses yeux; Dieu seul la void, qui se delecte en sa simplicité par laquelle elle ravit son cœur et s'unit à luy. Elle tranche court à toutes les intentions de son amour propre, lequel prend une souveraine delectation à faire des entreprises de choses grandes et excellentes, et qui nous font surestimer au dessus des autres. Telles ames jouissent par tout d'une grande paix et tranquillité d'esprit. Jamais il ne faut ny penser, ny croire que pour ne faire rien de plus que les autres, et suivre la Communauté, nous ayons moins de merite. O non! car la perfection ne consiste point és austeritez : encore que ce soient de bons moyens d'y parvenir, et qu'elles soient bonnes en elles-mesmes, neantmoins pour nous elles ne le sont pas, parce qu'elles ne sont pas conformes à nos Regles ny à l'esprit d'icelles, estant une plus grande perfection de se tenir dans leur simple observance et suivre la Communauté, que vouloir aller au delà. Celle qui se tiendra dans ces limites, je vous asseure qu'elle fera un grand chemin en peu de temps, et rapportera beaucoup de fruict à ses Sœurs par son exemple. En fin quand nous

sommes à ramer, il le faut faire par mesure; ceux qui rament sur mer ne sont pas si tost battus pour ramer un peu laschement, que s'ils ne donnent les coups de rame par mesure. L'on doit tascher d'eslever les Novices toutes esgalement, faisant les mesmes choses, afin que l'on rame justement; et si bien toutes ne le font pas avec esgale perfection, nous ne sçaurions qu'y faire; cela se trouve en toutes les Communautez. Mais, dites-vous, c'est par mortification que vous demeurez un peu plus dans le chœur aux jours de feste que les autres, parce que le temps vous y a desja bien duré durant deux ou trois heures de suite que toutes y ont demeuré. A cela je vous responds que ce n'est pas une regle generale qu'il faille faire tout ce à quoy on a de la repugnance, non plus que de s'abstenir des choses ausquelles on a de l'inclination. Car si une Sœur a de l'inclination à dire l'Office divin, il ne faut pas qu'elle laisse d'y assister sous pretexte de se vouloir mortifier. Au demeurant, le temps des festes qui est laissé en liberté pour faire ce que l'on veut, chacune le peut employer selon sa devotion; mais il est vray pourtant qu'ayant demeuré trois heures, voire plus, dans le chœur avec la Communauté, il est beaucoup à craindre que le quart d'heure que vous y demeurez davantage, ne soit un petit morceau que vous donnerez à vostre amour propre.

En fin, mes cheres filles, il faut beaucoup aymer nos Regles, puis qu'elles sont les moyens par lesquels nous parvenons à leur fin, qui est de nous conduire facilement à la perfection de la charité, qui est l'union de nos ames avec Dieu et avec le prochain : et non seulement cela, mais aussi de reunir le prochain avec Dieu, ce que nous faisons par la voye que nous luy presentons, laquelle est toute douce et facile, aucune fille n'estant rejettée faute de force corporelle, pourveu qu'elle ait volonté de vivre selon l'esprit de la Visitation, qui est (comme j'ay dit) un esprit d'humilité envers Dieu et de douceur de cœur envers le prochain; et c'est cet

esprit qui fait nostre union tant avec Dieu qu'avec le prochain. Par humilité nous nous unissons avec Dieu, nous sousmettant à l'exacte observance de ses volontez, qui nous sont signifiées dans nos Regles; car nous devons pieusement croire qu'elles ont esté dressées par son inspiration, estant receuës par la saincte Eglise et appreuvées par sa Saincteté, qui en sont des signes tres-evidens; et partant nous les devons aymer d'autant plus tendrement, et les serrer sur nos poictrines tous les jours plusieurs fois en forme de recognoissance envers Dieu, qui nous les a données. Par la douceur de cœur nous nous unissons avec le prochain par une exacte et ponctuelle conformité de vie, de mœurs et d'exercices, ne faisant ny plus ny moins que ceux avec lesquels nous vivons, et que ce qui nous est marqué en la voye en laquelle Dieu nous a mis ensemble, employant et arrestant toutes les forces de nostre ame à les faire avec toute la perfection qui nous sera possible. Mais remarquez que ce que j'ay dit plusieurs fois, qu'il faut estre fort ponctuelles à l'observance des Regles, et à la moindre petite dependance, ne se doit pas entendre d'une ponctualité de scrupule, ô! non, car cela n'a pas été mon intention; mais d'une ponctualité de chastes espouses qui ne se contentent pas d'esviter de desplaire à leur celeste Espoux; ains veulent faire tout ce qu'elles peuvent pour luy estre tant soit peu plus agreables.

Il sera fort à propos que je vous propose quelque exemple remarquable pour vous faire comprendre combien est agreable à Dieu de se conformer à la Communauté en toutes choses. Escoutez donc ce que je vay vous dire. Pourquoy pensez-vous que nostre Seigneur et sa tres-saincte Mere se soient sousmis à la loy de la Presentation et Purification, sinon à cause de l'amour qu'ils portoient à la Communauté? Certes, cet exemple devroit suffire pour esmouvoir les Religieux à suivre exactement leur Communauté, sans jamais s'en départir : car ny le fils ny la mere n'estoient aucunement

obligez à ceste loy : non l'enfant, parce qu'il estoit Dieu ; non la mere, parce qu'elle estoit vierge toute pure : ils pouvoient facilement s'en exempter sans que personne s'en apperceust : car ne pouvoit-elle pas s'en aller en Nazaret, au lieu de s'en aller en Hierusalem ? Mais elle ne le fait pas, ains tout simplement elle suit la Communauté. Elle pouvoit bien dire : La loy n'est pas faite pour mon tres-cher fils, ny pour moy ; elle ne nous oblige aucunement : mais puis que le reste des hommes y est obligé et l'observe, nous nous y sousmettons tres-volontiers pour nous conformer à un chacun d'eux, et n'estre singuliers en aucune chose. L'Apostre S. Paul a fort bien dit, qu'il falloit que nostre Seigneur fust semblable en toutes choses à ses freres, hormis le peché. Mais, dites-moy, est-ce la crainte de la prevarication qui rendoit ceste Mere et son Fils si exacts à l'observance de la loy? Non certes, ce n'estoit pas cela, car il n'y avoit point de prevarication pour eux ; ains ils estoient attirez par l'amour qu'ils portoient à leur Pere eternel. L'on ne sçauroit aymer le commandement, si l'on n'ayme celuy qui le fait. A mesure que nous aymons et estimons celuy qui fait la loy, à mesure nous nous rendons exacts à l'observer. Les uns sont attachez à la loy par des chaisnes de fer, et les autres par des chaisnes d'or ; je veux dire, les seculiers qui observent les commandemens de Dieu pour la crainte qu'ils ont d'estre damnez, les observent par force et non par amour ; mais les Religieux, et ceux qui ont soin de la perfection de leur ame, y sont attachez par des chaisnes d'or, c'est à dire, par amour : ils ayment les commandemens et les observent amoureusement ; et pour les mieux observer ils embrassent l'observance des conseils. Et David dit que Dieu a commandé que ses commandemens fussent trop bien gardez. Voyez-vous comme il veut que l'on soit ponctuel à l'observance d'iceux ? Ainsi certes le font tous les vrays amans ; car ils n'esvitent pas seulement la prevarication de la loy, mais ils esvitent aussi

l'ombre de la prevarication; et c'est pourquoy l'Espoux dit que son Espouse ressemble à une Colombe qui se tient le long des fleuves qui coulent doucement, et dont les eaux sont crystallines. Vous sçavez bien que la Colombe se tient en asseurance aupres de ces eaux, parce qu'elle y void les ombres des oyseaux de proye qu'elle redoute, et soudain qu'elle les void, elle prend la fuite, et ainsi ne peut estre surprise. De mesme (veut dire le sacré Espoux) est ma bien-aymée; car tandis qu'elle eschappe de devant l'ombre de la prevarication de mes commandemens, elle ne craint point de tomber entre les mains de la desobeyssance. Certes celuy qui se prive volontairement, par le vœu d'obeyssance, de faire sa volonté és choses indifferentes, monstre assez qu'il ayme d'estre sousmis és necessaires et qui sont d'obligation. Il faut donc estre extremement ponctuelles en l'observance des loix et des regles qui nous sont données par nostre Seigneur, mais sur tout en ce poinct de suivre en toutes choses la Communauté; et se faut bien garder de dire que nous ne sommes pas tenues d'observer ceste Regle ou commandement particulier de la Superieure, d'autant qu'il est fait pour les foibles, et que nous sommes fortes et robustes; ny au contraire que le commandement est fait pour les fortes, et que nous sommes foibles et infirmes : ô Dieu! il ne faut rien moins que cela en une Communauté. Je vous conjure, si vous estes fortes, que vous vous affoiblissiez pour vous rendre conformes aux infirmes; et si vous estes foibles, je vous dis : Efforcez-vous pour vous adjuster avec les fortes. Le grand Apostre S. Paul dit, qu'il s'est fait tout à tous, pour les gaigner tous : Qui est infirme, avec lequel je ne le sois? qui est malade, avec lequel je ne sois aussi malade? avec les forts je suis fort. Voyez-vous comme S. Paul, quand il est avec les infirmes, il est infirme et prend volontiers les commoditez necessaires à leurs infirmitez, pour leur bailler confiance d'en faire de mesme : mais quand il se

trouve avec les forts, il est comme un Geant pour leur donner du courage; et s'il se peut appercevoir que son prochain soit scandalisé de quelque chose qu'il fasse, si bien il luy est licite de la faire, neantmoins il a un tel zele de la paix et tranquillité de son cœur, qu'il s'abstient volontiers de la faire. Mais, me direz-vous, maintenant que c'est l'heure de la recreation, j'ay un tres-grand desir d'aller faire oraison pour m'unir plus immediatement avec la souveraine bonté; ne puis-je pas bien penser que la loy qui ordonne de faire la recreation ne m'oblige pas, puis que j'ay l'esprit assez jovial de moy-mesme? O non! il ne faut non plus le penser que le dire. Si vous n'avez pas besoin de vous recreer, il faut neantmoins faire la recreation pour celles qui en ont besoin. N'y a-il doncques point d'exception en Religion? les Regles obligent-elles esgalement? Ouy sans doute : mais il y a des loix qui sont justement injustes : par exemple, le jeusne du Caresme est commandé pour un chacun : ne vous semble-il pas que ceste loy soit injuste, puis que l'on modere ceste injuste justice, donnant des dispenses à ceux qui ne la peuvent pas observer? De mesme en est-il és Religions : le commandement est esgalement pour tous, et nul de soy-mesme ne s'en peut dispenser; mais les Superieurs moderent la rigueur, selon la necessité d'un chacun : et faut bien se garder de penser que les infirmes soient plus inutiles en Religion que les forts, ou qu'ils fassent moins, et ayent moins de merite; parce que tous font esgalement la volonté de Dieu. Les Mousches à miel nous monstrent l'exemple de ce que nous disons : car les unes sont employées à la garde de la ruche, et les autres sont perpetuellement au travail de la cueillette : celles toutefois qui demeurent dans la ruche ne mangent pas moins de miel que celles qui ont la peine de l'aller picorant sur les fleurs. Ne vous semble-il pas que David fit une loy injuste, lors qu'il commanda que les soldats qui garderoient les hardes eussent esgalement part au butin

avec ceux qui iroient à la bataille, et qui en reviendroient tout chargez de coups? Non certes elle n'estoit point injuste, d'autant que ceux qui gardoient les hardes, les gardoient pour ceux qui combattoient, et ceux qui estoient en la bataille combattoient pour ceux qui gardoient les hardes : aussi ils meritoient tous une mesme recompense, puis qu'ils obeyssoient tous esgalement au Roy. Dieu soit beny.

ENTRETIEN XIV.

Contre le propre jugement et la tendreté que l'on a sur soy-mesme.

La premiere question est, si d'estre sujette à sa propre opinion est une chose bien contraire à la perfection. Sur quoy je responds qu'estre sujet à avoir des propres opinions, ou n'y estre pas, est une chose qui n'est ny bonne ny mauvaise, d'autant que cela est tout naturel : chacun a des propres opinions; mais cela ne nous empesche pas de parvenir à la perfection, pourveu que nous ne nous y attachions pas, ou que nous ne les aymions pas; car c'est seulement l'amour de nos propres opinions qui est infiniment contraire à la perfection, et c'est ce que j'ay tant de fois dit, que l'amour de nostre propre jugement, et l'estime que l'on en fait, est la cause qu'il y a peu de parfaits. Il se trouve beaucoup de personnes qui renoncent à leur propre volonté, les uns pour un sujet, les autres pour un autre; je ne dis pas seulement en Religion, mais parmy les seculiers, et dans les Cours des Princes mesmes : si un Prince commande quelque chose à un Courtisan, il ne refusera jamais d'obeyr; mais d'avoüer que le commandement soit bien fait, cela arrive rarement. Je feray ce que vous me commandez en la façon que vous me dites, respondra-il; mais... Ils demeurent tousjours sur leur mais, qui vaut autant à dire qu'ils sçavent bien qu'il seroit mieux autrement. Nul ne peut douter, mes cheres filles, que cecy ne soit fort contraire à la perfection; car il

produit pour l'ordinaire des inquietudes d'esprit, des bijarreries, des murmures, et enfin il nourrit l'amour de sa propre estime; de maniere donc que la propre opinion ny le propre jugement ne doit pas estre aymé ny estimé. Mais il faut que je vous die qu'il y a des personnes qui doivent former leurs opinions, comme sont les Evesques, les Superieurs, qui ont charge des autres, et tous ceux qui ont gouvernement; les autres ne le doivent nullement faire, si l'obeyssance ne le leur ordonne; car autrement ils perdroient le temps qu'ils doivent employer à se tenir fidellement aupres de Dieu. Et comme ceux-cy seroient estimez peu attentifs à leur perfection, et personnes inutilement occupées, s'ils vouloient s'arrester à considerer leurs propres opinions, de mesme les Superieurs devroient estre estimez peu capables de leurs charges, s'ils ne formoient leurs opinions et ne vouloient en fin prendre des resolutions, quoy qu'ils ne s'y doivent pas complaire ny s'y attacher, car cela seroit contraire à leur perfection. Le grand S. Thomas, qui avoit un des plus grands esprits qu'on sçauroit avoir, quand il formoit quelques opinions, il les appuyoit sur des raisons les plus preignantes qu'il pouvoit; et neantmoins s'il trouvoit quelqu'un qui n'approuvast pas ce qu'il avoit trouvé bon, ou y contredist, il ne disputoit point ny ne s'en offensoit point, ains souffroit cela de bon cœur; en quoy il tesmoignoit bien qu'il n'aymoit pas sa propre opinion, bien qu'il ne la desappreuvast pas aussi. Il laissoit cela ainsi : qu'on la trouvast bonne ou non, apres avoir fait son devoir il ne se mettoit pas en peine du reste. Les Apostres n'estoient pas attachez à leurs propres opinions, non pas mesme és choses du gouvernement de la saincte Eglise, qui estoit un affaire si important; si qu'apres qu'ils avoient determiné l'affaire par la resolution qu'ils en avoient prise, ils ne s'offensoient point si on opinoit là-dessus, et si quelques-uns refusoient d'agréer leurs opinions, quoy qu'elles fussent bien appuyées,

ils ne recherchoient point de les faire recevoir par des disputes ny contestes. Si donc les Superieurs vouloient changer d'opinion à tous rencontres, ils seroient estimez legers et imprudens en leurs gouvernemens; mais aussi si ceux qui n'ont point de charges vouloient estre attachez en leurs opinions, les voulant maintenir et faire recevoir, ils seroient tenus pour opiniastres : car c'est une chose toute asseurée que l'amour de la propre opinion degenere en opiniastreté, s'il n'est fidelement mortifié et retranché : nous en voyons l'exemple mesme entre les Apostres. C'est une chose admirable que nostre Seigneur ait permis que plusieurs choses dignes veritablement d'estre escrites, que les saincts Apostres ont faites, soient demeurées cachées sous un profond silence, et que ceste imperfection que le grand S. Paul et S. Barnabé commirent ensemble ait esté escrite; c'est sans doute une speciale providence de nostre Seigneur, qui l'a voulu ainsi pour nostre instruction particuliere. Ils s'en alloient tous deux ensemble pour prescher le sainct Evangile, et menoient avec eux un jeune homme nommé Jean Marc, lequel estoit parent de S. Barnabé : ces deux grands Apostres tomberent en dispute s'ils le meneroient ou s'ils le laisseroient, et se trouvans de contraire opinion sur ce fait et ne se pouvans accorder, ils se separerent l'un de l'autre. Or dites-moy maintenant, nous devons-nous troubler quand on void quelque defaut parmy nous autres, puis que les Apostres les commirent bien? Il y a certes de grands esprits qui sont fort bons, qui sont tellement sujets à leurs opinions et les estiment si bonnes, que jamais ils n'en veulent demordre, et il faut bien prendre garde de ne la leur demander à l'impourveuë; car apres il est presque impossible de leur faire cognoistre et confesser qu'ils ont failly, d'autant qu'ils se vont enfonçant si avant en la recherche des raisons propres à soustenir ce qu'ils ont une fois dit estre bon, qu'il n'y a plus de moyen, s'ils ne s'adonnent à une excellente perfection, de

les pouvoir faire desdire. Il se trouve aussi des esprits grands et fort capables qui ne sont point sujets à ceste imperfection, ains se demettent fort volontiers de leurs opinions. Bien qu'elles soient tres-bonnes, ils ne s'arment pas à la défense quand on leur oppose quelque contrarieté ou quelque contraire opinion à celle qu'ils ont jugée pour bonne et bien asseurée, ainsi que nous avons dit du grand S. Thomas. Par ainsi nous voyons que c'est une chose naturelle que d'estre sujet à ses opinions : les personnes melancholiques y sont d'ordinaire plus attachées que ceux qui sont d'humeur joviale et gays; car ceux-cy sont aisement tournez à toute main, et faciles à croire ce qu'on leur dit. La grande sainte Paule estoit opiniastre à soustenir l'opinion qu'elle s'estoit formée de faire de grandes austeritez, plustost que de se sousmettre à l'advis de plusieurs qui luy conseilloient de s'en abstenir; et de mesme plusieurs autres Saincts, lesquels estimoient qu'il falloit grandement macerer le corps pour plaire à Dieu, en sorte qu'ils refusoient pour cela d'obeyr au Medecin, et de faire ce qui estoit requis à la conservation de ce corps perissable et mortel; et bien que cela fust une imperfection, ils ne laisserent pas pour cela d'estre grands Saincts, et fort agreables à Dieu ; ce qui nous apprend que nous ne nous devons pas troubler quand nous appercevons en nous des imperfections ou des inclinations contraires à la vraye vertu, pourveu qu'on ne se rende pas opiniastre à vouloir perseverer en icelles; car et sainte Paule et les autres qui se rendirent opiniastres, quoy que ce fust en peu de chose, ont esté reprehensibles en cela. Quant à nous autres, il ne faut jamais que nous laissions tellement former nos opinions, que nous n'en desprenions volontiers quand il est de besoin, soit que nous soyons obligez ou non de les former. D'estre donc sujets à faire estime de nostre propre jugement, et pour cela de s'enfoncer à la recherche des raisons propres à soustenir ce que nous avons une fois compris et

trouvé bon, est une chose toute naturelle ; mais de s'y laisser aller et s'y attacher, seroit une imperfection notable. Dites-moy, n'est-ce pas perdre le temps inutilement, specialement ceux qui n'ont point de charge, de s'amuser à cela ? Vous me dites : Que faut-il donc faire pour mortifier ceste inclination? Il luy faut retrancher la nourriture. Vous vient-il en pensée qu'on a tort de faire faire cela de la sorte, qu'il seroit mieux ainsi que vous l'avez conceu? destournez-vous de ceste pensee, disant en vous-mesme : Helas! qu'ay-je à faire de telle chose, puis qu'elle ne m'est pas commise? Il est tousjours beaucoup mieux fait de s'en destourner ainsi tout simplement, que non pas rechercher des raisons en nostre esprit pour nous faire croire que nous avons tort; car au lieu de le faire, nostre entendement, qui est preoccupé de son jugement particulier, nous donneroit le change; de sorte qu'au lieu d'aneantir nostre opinion, il nous donneroit des raisons pour la maintenir et faire recognoistre pour bonne. Il est tousjours plus utile de la mespriser sans la vouloir regarder, et la chasser si promptement quand on l'apperçoit, qu'on ne sçache pas ce qu'elle vouloit dire. Il est bien vray que nous ne pouvons pas empescher ce premier mouvement de complaisance, qui nous vient quand nostre opinion est appreuvée et suivie; car cela ne se peut esviter : mais il ne se faut pas amuser à ceste complaisance; il faut benir Dieu, puis passer outre sans se mettre en peine de la complaisance, non plus que d'un petit ressentiment de douleur qui vous viendroit, si vostre opinion n'estoit pas suivie ou trouvée bonne. Il faut, quand on est requis, ou par la charité, ou par l'obeyssance, de proposer nostre advis sur le sujet dont il est question, le faire simplement; mais au demeurant il se faut rendre indifferent s'il sera receu ou non : il faut mesme opiner aucunes fois sur les opinions des autres, et remonstrer les raisons sur quoy nous appuyons les nostres; mais il faut que cela se fasse modestement et

humblement, sans mespriser l'advis des autres, ny contester pour faire recevoir les nostres. Vous demanderez peut estre si ce n'est pas nourrir ceste imperfection de rechercher d'en parler par apres avec celles qui ont esté de nostre advis, lors qu'il n'est plus question d'en prendre resolution, estant desja determiné ce qui s'en doit faire? Sans doute que ce seroit là nourrir et maintenir nostre inclination, et par consequent commettre de l'imperfection; car c'est la vraye marque que l'on ne s'est pas sousmis à l'advis des autres, et que l'on prefere tousjours le sien particulier : doncques la chose qui a esté proposée estant determinée, il n'en faut plus parler, non plus qu'y penser, sinon que ce fust une chose notablement mauvaise; car alors s'il se pouvoit trouver encore quelque invention pour en destourner l'execution ou y mettre remede, il le faudroit faire le plus charitablement qu'il se pourroit et le plus insensiblement, afin de ne troubler personne, ny mespriser ce qu'ils auroient trouvé bon. Le seul et unique remede de guerir le propre jugement, c'est de negliger ce qui nous vient en la pensée, nous appliquant à quelque chose de meilleur; car si nous nous voulons laisser aller à faire attention sur toutes les opinions qu'il nous suggerera és diverses rencontres et occasions, qu'arrivera-t-il, sinon une continuelle distraction et empeschement des choses plus utiles et qui sont propres à nostre perfection, nous rendans incapables et invalides pour faire la saincte oraison? Car ayant donné la liberté à nostre esprit de s'amuser à la consideration de telles tricheries, il s'enfoncera tousjours plus avant, et nous produira pensées sur pensées, opinions sur opinions, et raisons sur raisons qui nous importuneront merveilleusement en l'oraison; car l'oraison n'est autre chose qu'une application totale de nostre esprit avec toutes ses facultez en Dieu. Or estant lassé à la poursuite des choses inutiles, il se rend d'autant moins habile et apte à la consideration des mysteres sur lesquels on veut faire l'oraison.

Voila donc ce que j'avois à vous dire sur le sujet de la premiere question, par laquelle nous avons esté enseignez que d'avoir des opinions n'est pas une chose contraire à la perfection, mais ouy bien d'avoir l'amour de nos propres opinions, et l'estime par consequent. Car si nous ne les estimons pas, nous n'en serons pas si amoureux; et si nous ne les aymons pas, nous ne nous soucierons guere qu'elles soyent appreuvées, et ne serons pas si legers à dire : Les autres croiront ce qu'ils voudront; mais quant à moy... Sçavez-vous que veut dire ce quant à moy? rien autre, sinon : Je ne me sousmettray point, ains je seray ferme en ma resolution et en mon opinion. C'est, comme j'ay dit plusieurs fois, la derniere chose que nous quittons, et toutesfois c'est une des choses la plus necessaire à quitter et renoncer pour l'acquisition de la vraye perfection; car autrement nous n'acquerrons pas la saincte humilité, qui nous empesche et nous defend de faire aucune estime de nous, ny de tout ce qui en despend; et partant si nous n'avons la pratique de ceste vertu en grande recommandation, nous penserons tousjours estre quelque chose de meilleur que nous ne sommes, et que les autres nous en doivent de reste. Or c'est assez dit sur ce sujet. Si vous ne me demandez rien davantage, nous passerons à la seconde question, qui est si la tendreté que nous avons sur nous-mesme nous empesche beaucoup au chemin de la perfection : ce que pour mieux entendre, il faut que je vous fasse ressouvenir de ce que vous sçavez tres-bien, que nous avons deux amours en nous, l'amour affectif, et l'amour effectif; et cela est tant en l'amour que nous avons pour Dieu, qu'en celuy que nous avons pour le prochain, et pour nous-mesmes encore : mais nous ne parlerons que de celuy du prochain, et puis nous retournerons à nous-mesmes. Les Theologiens ont accoustumé, pour faire bien comprendre la difference de ces deux amours, de se servir de la comparaison d'un pere lequel a

deux fils, dont l'un est un petit mignon encor tout enfant, de bonne grace, et l'autre est un homme fait, brave et genereux soldat, ou bien à quelqu'autre condition telle que l'on voudra. Le pere ayme grandement ces deux fils, mais d'amour different, car il ayme le petit d'un amour extremement tendre et affectif. Regardez, je vous prie, qu'est-ce qu'il ne permet pas à ce petit poupon de faire autour de luy? il le dorlotte, il le baise, il le tient sur ses genoux et entre ses bras avec une suavité nonpareille, tant pour l'enfant que pour luy : si cet enfant a esté piqué d'une abeille, il ne cesse de souffler sur le mal jusques à tant que la douleur soit appaisée : si son fils aisné avoit esté piqué de cent abeilles, il n'en daigneroit tourner son pied, bien qu'il l'aime d'un amour grandement fort et solide. Considerez, je vous prie, la difference de ces deux amours; car bien que vous ayez veu la tendreté que ce pere a pour son petit, il ne laisse pourtant pas de faire dessein de le mettre hors de sa maison, et le faire chevalier de Malte, destinant son aisné pour son heritier et successeur de ses biens : cestuy-cy donc est aymé de l'amour effectif, et l'autre petit de l'amour affectif : l'un et l'autre sont aymez, mais differemment. L'amour que nous avons pour nous-mesmes est de ceste sorte affectif et effectif. L'amour effectif est celuy qui gouverne les grands, ambitieux d'honneurs et de richesses, car ils se procurent tant de biens qu'ils peuvent, et ne se rassasient jamais d'en acquerir; ceux-là s'ayment grandement de cet amour effectif : mais il y en a d'autres qui s'ayment plus de l'amour affectif, et ce sont ceux qui sont fort tendres d'eux-mesmes, et qui ne font jamais que se plaindre, dorlotter, mignarder et conserver, et lesquels craignent tant tout ce qui leur peut nuire que c'est grande pitié : s'ils sont malades, quand ils n'auroient mal qu'au bout du doigt, il n'y a rien de plus mal qu'ils sont, disent-ils; ils sont si miserables, nul mal pour grand qu'il soit, n'est jamais compa-

rable à celuy qu'ils souffrent, et on ne peut trouver assez de medecins pour les guerir ; ils ne cessent de se medeciner, et en pensant conserver leur santé, ils la perdent et ruinent tout à fait. si les autres sont malades, ce n'est rien ; en fin il n'y a qu'eux qui soient à plaindre, et pleurent tendrement sur eux-mesmes, si qu'ils taschent d'esmouvoir ceux qu'ils voyent à compassion. Ils ne se soucient guere que l'on les estime patiens, pourveu que l'on les croye bien malades et affligez : imperfections certes propres aux enfants, et si je l'ose dire, aux femmes et encore entre les hommes, à ceux qui sont d'un courage effeminé et peu courageux ; car entre les genereux ceste imperfection ne s'y rencontre point. Des esprits biens faits ne s'arrestent point à ces niaiseries et fades tendretez qui ne sont propres qu'à nous arrester en la voye de nostre perfection. Et apres cela ne pouvoir souffrir que l'on nous estime tendres, n'est-ce pas l'estre grandement ? Je me souviens d'une histoire dés que je passay, en revenant de Paris, en une maison Religieuse, qui sert à mon propos, et certes j'eus plus de consolation en ce rencontre, que je n'en avois eu en tout mon voyage, bien que j'eusse fait rencontre de beaucoup d'ames fort vertueuses ; mais ceste-cy me consola entre toutes. Il y avoit en ceste maison une fille qui faisoit son essay ; elle estoit merveilleusement douce, maniable, sousmise et obeyssante ; en fin elle avoit les conditions plus necessaires pour estre vraye Religieuse. A la fin il arriva par malheur que les Sœurs remarquerent en elle une imperfection corporelle qui fut la cause qu'elles commencerent à mettre en doute si pour cela on devoit la renvoyer. La mere Superieure l'aymoit fort, et luy faschoit de le faire ; mais neantmoins les Sœurs s'arrestoient fort sur ceste incommodité corporelle. Or quand je fus là, le different me fut remis pour ceste pauvre bonne fille qui est de bonne maison ; elle fut amenée devant moy ; où estant, elle se mit à genoux : Il est vray, Monsieur, dit-elle, que j'ay une telle imper-

fection, qui est certes assez honteuse (la nommant tout haut avec une simplicité grande). Je confesse que nos Sœurs ont bien grande raison de ne me pas vouloir recevoir, car je suis insupportable en mon defaut : mais je vous supplie de m'estre favorable, vous asseurant que si elles me reçoivent, exerçant ainsi leur charité en mon endroit, j'auray un grand soin de ne les point incommoder, me sousmettant de tres-bon cœur à faire le jardin, ou à estre employée à d'autres offices quels qu'ils soient, qui me tiennent esloignée de leur compagnie afin que je ne les incommode point. Certes ceste fille me toucha; ô qu'elle n'estoit guere tendre sur elle-mesme! Je ne me pû tenir de dire que je voudrois de bon cœur avoir le mesme defaut naturel, et avoir le courage de le dire devant tout le monde avec la mesme simplicité qu'elle fit devant moy. Elle n'avoit pas tant peur d'estre mesestimée comme plusieurs autres, et n'estoit pas si tendre sur soy-mesme; elle ne faisoit pas toutes ces considerations vaines et inutiles : Que dira la Superieure, si je luy dis cecy ou cela? Mais si je luy demande quelque soulagement, elle dira ou pensera que je suis bien tendre. Et pourquoy, s'il est vray, ne voulez-vous pas qu'elle le pense? Mais quand je luy dis mon besoin, elle me fait un visage si froid qu'il semble qu'elle ne l'agrée pas. Il se peut bien faire, ma chere fille, que la Superieure ayant assez d'autres choses en l'esprit, n'a pas tousjours attention à rire ou parler fort gracieusement quand vous luy dites vostre mal; et c'est ce qui vous fasche, et vous oste, dites-vous, la confiance de luy aller dire vos incommoditez. O Dieu! mes cheres filles, ce sont là des enfances; il faut aller simplement : si la Superieure, ou la Maistresse ne vous ont pas si bien receües comme vous voudriez, une fois, voire plusieurs, il ne faut pas se fascher pourtant, ny juger qu'elles fassent tousjours de mesme; ô non, nostre Seigneur les touchera peut-estre de son esprit de suavité pour les rendre plus agreables à vostre

premier retour. Il ne faut pas estre aussi tendres, que de vouloir tousjours dire toutes les incommoditez que nous avons, quand elles ne sont pas d'importance; un petit mal de teste ou un petit mal de dents, qui sera peut-estre bien tost passé, si vous le voulez porter pour l'amour de Dieu, il n'est pas besoin de l'aller dire pour vous faire un peu plaindre. Peut estre que vous ne le direz pas à la Superieure, ou à celle qui vous peut faire prendre du soulagement, mais ouy plus facilement aux autres, parce, dites-vous, que vous voulez souffrir cela pour Dieu : ô ma chere fille, si cela estoit que vous le voulussiez souffrir pour l'amour de Dieu, comme vous pensez, vous ne l'iriez pas dire à une autre que vous sçavez bien qui se sentira obligée à declarer vostre mal à la Superieure, et par ce moyen vous aurez en biaisant le soulagement que tout à la bonne foy vous eussiez mieux fait de demander simplement à celle qui vous pouvoit donner congé de le prendre : car vous sçaviez bien que la Sœur à qui vous dites que la teste vous fait bien mal, n'a pas le pouvoir de vous dire que vous vous alliez coucher : ce n'est donc à autre dessein ny intention (bien que l'on n'y pense pas expressement) sinon afin d'estre un peu plainte par ceste Sœur, et cela fait grand bien à l'amour propre : or si c'est par rencontre que vous le dites, les Sœurs vous demandant peut-estre comment vous vous portez à ceste heure-là, il n'y a point de mal, pourveu que vous le disiez tout simplement sans l'aggrandir ou vous lamenter : mais hors de là, il ne faut le dire qu'à la Superieure ou à la Maistresse. Il ne faut pas craindre non plus, encore qu'elles soient un peu rigoureuses à faire la correction sur tel defaut; car, ma chere fille, vous ne leur ostez pas la confiance de vous la faire; allez donc tout simplement leur dire vostre mal. Je croy bien que vous prenez plus de plaisir et de confiance de dire vostre mal à celle qui n'est point chargée de vous faire prendre du soulagement, qu'à celle qui a ce soin et ce pou-

voir; car tandis que vous faites ainsi, chacun plaint ma Sœur telle, et se met-on en besongne pour pourvoir des remedes, au lieu que si vous le disiez à la Sœur qui a charge de vous, il faudroit entrer en sujettion de faire ce qu'elle ordonneroit; et cependant c'est ceste benite sujettion que nous esvitons tousjours de tout nostre cœur, l'amour propre recherchant d'estre gouvernantes de nous-mesmes, et maistresses de nostre propre volonté. Mais si je dis à la Superieure, repliquerez-vous, que j'ay mal à la teste, elle me dira que je m'aille coucher. Et bien! qu'importe? si vous n'avez pas assez de mal pour cela, il ne vous coustera guere de dire : Ma Mere ou ma Sœur, je n'ay pas assez de mal pour cela, ce me semble; et si elle dit apres, que vous ne laissiez pas pourtant, vous irez tout simplement : car il faut observer tousjours une grande simplicité en toutes choses : marcher simplement, c'est la vraye voye des filles de la Visitation, qui est grandement agreable à Dieu et tres-asseurée. Mais voyant une Sœur qui a quelque peine en l'esprit, ou quelque incommodité, n'avoir pas la confiance ou le courage de se surmonter à vous le venir dire, et vous appercevant bien que faute de le faire, cela la porte à quelque humeur melancholique, devez-vous l'attirer ou bien la laisser venir d'elle-mesme? A cela il faut que la consideration gouverne; car quelquesfois il faut condescendre à leur tendreté en les appellant et s'informant qu'est-ce qu'il y a, et d'autres fois il faut mortifier ces petites bijarreries en les laissant : comme qui diroit, vous ne voulez pas vous surmonter à demander le remede propre à vostre mal, souffrez-le donc, à la bonne heure; vous meritez bien cela. Ceste tendreté est beaucoup plus insuportable és choses de l'esprit que non pas és corporelles; et si elle est par malheur plus pratiquée et nourrie par les personnes spirituelles, lesquelles voudroient estre sainctes du premier coup, sans vouloir neantmoins qu'il leur coustast rien, non pas mesme les souffrances des

combats que leur cause la partie inferieure, par les ressentimens qu'elle a és choses contraires à la nature; et cependant veüillons-nous ou non, il faudra que nous ayons le courage de souffrir, et par consequent de resister à ces efforts tout le temps de nostre vie en plusieurs rencontres, si nous ne voulons faire banqueroute à la perfection que nous avons entreprise. Je desire grandement que l'on distingue tousjours les effects de la partie superieure de nostre ame, d'avec les effects de la partie inferieure, et que nous ne nous estonnions jamais des productions de l'inferieure, pour mauvaises qu'elles puissent estre; car cela n est nullement capable de nous arrester en chemin, pourveu que nous nous tenions fermes en la partie superieure, pour aller tousjours avant au chemin de la perfection, sans nous amuser et perdre le temps à nous plaindre que nous sommes imparfaits et dignes de compassion, comme si on ne devoit faire autre chose que de plaindre nostre misere et infortune d'estre si tardifs à venir à chef de nostre entreprise. Ceste bonne fille de laquelle nous avons parlé, ne s'attendrit nullement en me parlant de son defaut; ains elle me le dit avec un cœur et contenance fort asseurée, en quoy elle me pleut davantage. A nous autres il nous fait si grand bien de pleurer sur nos defauts; et cela contente tant l'amour propre! Il faut, mes cheres filles, estre fort genereuses, et ne s'estonner nullement de vous voir sujettes à mille sortes d'imperfections, et avoir neantmoins un grand courage pour mespriser nos inclinations, nos humeurs, bijarreries et attendrissemens; mortifiant fidelement tout cela en chaque rencontre : que si neanmoins il nous eschappe d'y faire des fautes par cy par là, ne nous arrestons pourtant pas; mais relevons nostre courage pour estre plus fideles à la premiere occasion, et passons outre, faisant du chemin en la voye de Dieu et au renoncement de nous-mesmes. Vous demandez en apres, si la Superieure vous voyant plus triste que d'ordinaire, vous

demande : Qu'est-ce que vous avez, et vous voyant prou de choses en l'esprit qui vous faschent, vous ne pouvez pourtant dire ce que c'est, comment il faut que vous fassiez. Il faut dire cela ainsi tout simplement : J'ay plusieurs choses en l'esprit, mais je ne sçay que c'est. Vous craignez, dites-vous, que la Superieure ne pense que vous n'ayez pas la confiance de luy dire : or que vous doit-il soucier qu'elle le pense ou qu'elle ne le pense pas? pourveu que vous fassiez vostre devoir, dequoy vous mettez-vous en peine? Ce Que dira-t'on si je fais cecy ou cela? ou Qu'est-ce que la Superieure pensera? est grandement contraire à la perfection quand on s'y arreste : car il faut tousjours se souvenir en tout ce que je dis, que je n'entends point parler de ce que fait la partie inferieure; car je n'en fais nul estat : c'est donc à la partie superieure que je dis qu'il faut mespriser ces Que dira-t'on ou que pensera-t'on? Cela vous vient quand vous avez rendu compte, parce que vous n'avez pas assez dit de fautes particulieres. Vous pensez, dites-vous, que la Superieure dira ou pensera que vous ne luy voulez pas tout dire. C'en est de mesme des redditions de compte comme de la Confession : il faut avoir une égale simplicité en l'un comme en l'autre. Or, dites-moy, faudroit-il dire : Si je me confesse de telle chose, que dira mon Confesseur ou que pensera-t'il de moy? Nullement : il pensera et dira ce qu'il voudra; pourveu qu'il m'ait donné l'absolution, et que j'aye rendu mon devoir, il me suffit. Et comme apres la confession, il n'est pas temps de s'examiner pour voir si on a bien dit tout ce que l'on a fait, ains c'est le temps de se tenir attentif aupres de nostre Seigneur en tranquillité, avec lequel nous sommes reconciliez, et luy rendre graces de ses bienfaits, n'estant nullement necessaire de faire la recherche de ce que nous pourrions avoir oublié; de mesme en est-il apres avoir rendu compte : il faut dire tout simplement ce qui nous vient, et apres il n'y faut plus penser; mais aussi, comme ce

ne seroit pas aller à la Confession bien preparée, de ne vouloir pas s'examiner, de crainte de trouver quelque chose digne de se confesser, de mesme il ne faudroit pas negliger de rentrer en soy-mesme avant la reddition de compte, de peur de trouver quelque chose qui feroit de la peine à dire. Il ne faut pas aussi estre si tendre à vouloir tout dire, ny recourir aux Superieurs pour crier hola à la moindre petite peine que vous avez, laquelle peut estre sera passée dans un quart d'heure. Il faut bien apprendre à souffrir un peu genereusement ces petites choses ausquelles nous ne pouvons pas mettre du remede, estant des productions pour l'ordinaire de nostre nature imparfaite, comme sont ces inconstances d'humeurs, de volontez, de desirs, qui produisent tantost un peu de chagrin, tantost une envie de parler, et puis tout à coup une aversion grande de le faire, et choses semblables ausquelles nous sommes sujets et le serons tant que vivrons en ceste vie perissable et passagere. Mais quant à ceste peine que vous dites que vous avez, et laquelle vous oste le moyen de vous tenir attentives à Dieu, si vous ne l'allez incontinent dire à la Superieure, je vous dis qu'il faut remarquer qu'elle ne vous oste peut estre pas l'attention à la presence de Dieu, ains plustost la suavité de ceste attention : or si ce n'est que cela, si vous avez bien le courage et la volonté, ainsi que vous dites, de la souffrir sans rechercher du soulagement, je vous dis que vous ferez tres-bien de le faire, quoy qu'elle vous apportast un peu d'inquietude, pourveu qu'elle ne vous fust pas trop grande : mais s'il vous ostoit le moyen de vous tenir proche de Dieu à ceste heure-là, il la faudroit aller dire à la Superieure, non pas pour vous soulager, mais pour gagner chemin en la presence de Dieu, bien qu'il n'y auroit pas grand mal de le faire pour vous soulager. Au reste il ne faut pas que nos Sœurs soient tellement attachées aux caresses de la Superieure, que dés qu'elle ne leur parle pas à leur gré, elles tirent viste consequence

que c'est qu'elles ne sont pas aymées. O non! nos Sœurs ayment trop l'humilité et la mortification pour estre d'ores-enavant melancholiques sur un leger soupçon (qui est peut estre sans fondement) qu'elles ne sont pas tant aymées comme leur amour propre leur fait desirer d'estre. Mais j'ay fait une faute à l'endroit de la Superieure (dira quelqu'une), et partant j'entre en des apprehensions qu'elle ne m'en sçache mauvais gré, et en un mot elle ne m'aura pas en si bonne estime qu'elle m'avoit. Mes cheres Sœurs, tout ce marrissement se fait par le commandement d'un certain Pere spirituel qui s'appelle l'amour propre, qui commence à dire : Comment! avoir ainsi failly! qu'est-ce que dira ou pensera nostre Mere de moy? Oh! il ne faut rien esperer de bon de moy; je suis une pauvre miserable, je ne pourray jamais rien faire qui puisse contenter nostre Mere; et semblables belles doleances. L'on ne dit point : Helas! j'ay offensé Dieu, il faut recourir à sa bonté et esperer qu'il me fortifiera; on dit : O je sçay bien que Dieu est bon; il n'aura pas égard à mon infidelité; il recognoist trop bien nostre infirmité; mais nostre Mere... nous revenons tousjours là pour continuer nos plaintes. Il faut sans doute avoir du soin de complaire à nos Superieurs; car le grand Apostre S. Paul le declare, et en exhorte, parlant aux serviteurs, et il se peut attribuer aussi aux enfans : Servez, dit-il, vos Maistres à l'œil; voulant dire, ayez un grand soin de leur plaire; mais aussi il dit par apres, Ne servez point vos Maistres à l'œil; voulant dire qu'ils se gardent bien de rien faire de plus, estant à la veue des Maistres, qu'ils feroient estant absens, parce que l'œil de Dieu les void tousjours, auquel on doit avoir un grand respect pour ne rien faire qui lui puisse desplaire, et en ce faisant ne nous mettre pas en grande peine ny soucy de vouloir tousjours contenter les hommes; car il n'est pas en nostre pouvoir : faisons du mieux que nous pourrons pour ne fascher personne; mais apres cela, s'il arrive que par

vostre infirmité vous les mescontentiez quelquesfois, recourez soudain à la doctrine que je vous ay si souvent preschée, et que j'ay tant d'envie de graver en vos esprits; humiliez-vous soudain devant Dieu en recognoissant vostre fragilité et foiblesse, et puis reparez vostre faute, si elle le merite, par un acte d'humilité à l'endroit de la personne que vous avez pu fascher; et cela fait, ne vous troublez jamais : car nostre Pere spirituel, qui est l'amour de Dieu, nous le defend en nous enseignant qu'apres que nous avons fait l'acte d'humilité, ainsi que je dis, nous r'entrions en nous-mesmes pour caresser tendrement et cherement ceste abjection bien heureuse qui nous revient d'avoir failly, et ceste bien-aymée reprehension que la Superieure nous fera. Nous avons deux amours, deux jugemens et deux volontez, et partant il ne faut faire nul estat de tout ce que l'amour propre, le jugement particulier ou la propre volonté nous suggerent, pourveu que nous fassions regner l'amour de Dieu au-dessus de l'amour propre, le jugement des Superieurs, voire des inferieurs et des égaux, au dessus du nostre, le reduisant au petit pied, ne se contentant pas de faire assujettir nostre volonté en faisant tout ce que l'on veut de nous, mais assujettissant le jugement à croire que nous n'aurions nulle raison de ne pas estimer que cela soit justement et raisonnablement fait, dementant ainsi absolument les raisons qu'il voudroit apporter pour nous faire accroire que la chose qui nous est commandée seroit mieux faite autrement qu'ainsi que l'on nous dit. Il faut avec simplicité rapporter une fois nos raisons, si elles nous semblent bonnes; mais au partir de là, acquiescer sans plus de repliques à ce que l'on nous dit, et par ainsi faire mourir nostre jugement que nous estimons si sage et prudent au dessus de tout autre. O Dieu! ma Mere, nos Sœurs sont tellement resoluës d'aymer la mortification, que ce sera une chose agreable de les voir; la consolation ne leur sera plus rien au prix de l'affliction, des seicheresses,

des repugnances, tant elles sont desireuses de se rendre semblables à leur Espoux : aidez-les donc bien en leur entreprise, mortifiez-les bien et hardiment sans les espargner, car c'est ce qu'elles demandent? elles ne seront plus attachées aux caresses, puis que cela est contraire à la generosité de leur devotion, laquelle fera desormais qu'elles s'attacheront si absolument au desir de plaire à Dieu, qu'elles ne regarderont plus autre chose, si elle n'est propre pour les avancer en l'accomplissement de ce desir. C'est la marque d'un cœur tendre et d'une devotion molle, de se laisser aller à tous petits rencontres de contradiction : n'ayez pas peur que ces niaiseries d'humeur melancholique et despiteuse soient jamais parmy nous; nous avons trop bon courage, graces à Dieu : nous nous appliquerons tant à faire desormais, qu'il y aura grand plaisir de nous voir. Cependant, mes cheres filles, purifions bien nostre intention, afin que faisant tout pour Dieu, pour son honneur et gloire, nous attendions nostre recompense de luy seul : son amour sera nostre loyer en ceste vie, et luy-mesme sera nostre recompense en l'eternité. Dieu soit beny.

ENTRETIEN XV.

Auquel on demande en quoy consiste la parfaite determination de regarder et suivre la volonté de Dieu en toutes choses; et si nous la pouvons trouver et suivre és volontez des Superieurs, esgaux ou inferieurs, que nous voyons proceder de leurs inclinations naturelles ou habituelles; et de quelques poincts notablement touchant les Confesseurs et Predicateurs.

Il faut sçavoir que la determination de suivre la volonté de Dieu en toutes choses, sans exception, est contenuë dans l'Oraison Dominicale, en ces paroles que nous disons tous les jours : Vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. Il n'y a aucune resistance à la volonté de Dieu au Ciel; tout lui est est sujet et obeyssant; ainsi disons-nous qu'il nous puisse arriver, et ainsi demandons-nous à nostre Seigneur de faire, n'y apportant jamais aucune resistance, mais

demeurans tousjours tres-sujets et obeyssans en toutes occurrences à ceste divine volonté. Mais les ames ainsi determinées ont besoin d'estre esclaircies en quoy elles pourront recognoistre ceste volonté de Dieu. De cecy j'en ay parlé bien clairement au livre de l'Amour de Dieu : neantmoins, pour satisfaire à la demande qui m'a esté faite, j'en diray encore quelque chose. La volonté de Dieu se peut entendre en deux façons : il y a la volonté de Dieu signifiée et la volonté du bon plaisir. La volonté signifiée est distinguée en quatre parties, qui sont les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, les Conseils, les inspirations, les Regles et Constitutions. Aux commandemens de Dieu et de l'Eglise il faut necessairement que chacun obeysse, parce que c'est la volonté de Dieu absoluë qui veut qu'en cela nous obeyssions si nous voulons estre sauvez. Ses conseils, il veut bien que nous les observions, mais non pas d'une volonté absoluë, ains seulement par maniere de desir; c'est pourquoy nous ne perdons pas la charité et ne nous séparons pas de Dieu pour n'avoir pas le courage d'entreprendre l'obeyssance des conseils : mesme nous ne devons pas vouloir entreprendre la pratique de tous; ains seulement de ceux qui sont plus conformes à nostre vocation; car il y en a qui sont tellement opposez les uns aux autres, qu'il seroit impossible tout à fait d'embrasser la practique de l'un sans oster le moyen de practiquer l'autre. C'est un conseil de quitter tout pour suivre nostre Seigneur desnué de toutes choses : c'est un conseil de prester et de donner l'aumosne. Dites-moy, celuy qui a quitté tout d'un coup ce qu'il avoit, dequoy peut-il faire l'aumosne, puisqu'il n'a rien? Il faut doncques suivre les conseils que Dieu veut que nous suivions, et ne pas croire qu'il les ait tous donnez afin que nous les embrassions tous. Or la practique des conseils qu'il faut que nous practiquions nous autres sont ceux qui sont compris dans nos Regles.

Nous avons dit de plus que Dieu nous signifie sa volonté

par ses inspirations : il est vray; mais pourtant il ne veut pas que nous discernions de nous-mesmes, si ce qui nous est inspiré est sa volonté, ny moins qu'à tort et à travers nous suivions ses inspirations. Il ne veut pas aussi que nous attendions que luy-mesme nous manifeste ses volontez, ou qu'il nous envoye des Anges pour les nous enseigner; mais sa volonté est que nous recourions, és choses douteuses et d'importance, à ceux qu'il a establis sur nous pour nous conduire, et que nous demeurions totalement sousmis à leur conseil et à leur opinion, en ce qui regarde la perfection de nos ames. Voila donc comment Dieu nous manifeste ses volontez que nous appelons volonté signifiée. Il y a de plus la volonté du bon plaisir de Dieu, laquelle nous devons regarder en tous les evenemens, je veux dire en tout ce qui nous arrive; en la maladie, en la mort, en l'affliction, en la consolation, és choses adverses et prosperes, bref en toutes choses qui ne sont point preveues. Et à ceste volonté de Dieu nous devons tousjours estre prests de nous sousmettre en toutes occurrences, és choses desagreables comme és agreables, en la mort comme en la vie : enfin tout ce qui n'est point manifestement contre la volonté de Dieu signifiée; car celle-cy va devant, et c'est en cecy que nous respondons à la seconde partie de la demande. Ce que pour vous mieux faire entendre, il faut que je vous die ce que j'ay leu ces jours passez dans la vie du grand S. Anselme, où il est dit que durant tout le temps qu'il fut Prieur et Abbé de son Monastere, il fut extremement aymé d'un chacun, parce qu'il estoit fort condescendant, se laissant plier à la volonté de tous, non seulement des Religieux, mais aussi des estrangers. L'un luy venoit dire : Mon Pere, vostre Reverence devroit prendre un peu de bouillon; il en prenoit; un autre venoit qui luy disoit : Mon Pere, cela vous fera mal; tout soudain il le quittoit : ainsi il se sousmettoit en tout ce en quoy il n'y avoit point d'offense de Dieu, à la volonté de ses Freres,

lesquels sans doute suivoient leur inclination propre; mais encore plus particulierement les seculiers, qui le faisoient aussi tourner à toute main, selon leur volonté. Or ceste grande souplesse et condescendance du Sainct n'estoit pas approuvee de tous, bien qu'il fust fort aymé de tous, si bien qu'un jour quelques-uns des Freres lui voulurent remonstrer que cela n'alloit pas bien selon leur jugement, et qu'il ne devoit pas estre si souple et condescendant à la volonté de tout le monde; ains qu'il devoit faire plier sous sa volonté ceux qu'il avoit en sa charge. O mes enfans (dit ce grand Sainct)! vous ne sçavez pas peut-estre à quelle intention je le fais; sçachez donc que me ressouvenant que nostre Seigneur a commandé que nous fissions aux autres ce que nous voudrions qui nous fust fait, je ne peux faire autrement; car je voudrois que Dieu fist ma volonté, et partant je fais volontiers celle de mes Freres et de mes prochains, afin qu'il plaise à ce bon Dieu de faire quelquesfois la mienne.

De plus, j'ay une autre consideration, qui est qu'apres ce qui est de la volonté de Dieu qu'il a signifiée, je ne puis mieux cognoistre la volonté de son bon plaisir, ny plus asseurement que par la voix de mon prochain; car Dieu ne me parle point, moins m'envoye-t-il des Anges pour me declarer ce qui est de son bon plaisir: les pierres, les animaux, les plantes ne parlent point; il n'y a donc que l'homme qui me puisse manifester la volonté de mon Dieu, et partant je m'attache à cela tant que je puis. Dieu me commande la charité envers le prochain; c'est une grande charité de se conserver en union les uns avec les autres, et pour cela je ne trouve pas de meilleur moyen que d'estre doux et condescendant: la douce et humble condescendance doit tousjours surnager à toutes nos actions. Mais ma principale consideration est de croire que Dieu me manifeste ses volontez par celles de mes Freres, et partant j'obeys à Dieu toutes et quantes fois que je leur condescens en quelque chose. Outre

cela, nostre Seigneur n'a-t'il pas dit que si nous ne sommes faits comme un petit enfant, nous n'entrerons point au Royaume des Cieux? Ne vous estonnez donc point si je suis doux et facile à condescendre comme un enfant, puis qu'en cela je ne fais que ce qui m'a esté ordonné par mon Sauveur. Il n'y a pas grand interest que je m'aille coucher ou que je demeure levé, que j'aille là, ou que je demeure icy; mais il y auroit bien de l'imperfection de ne pas en cela me sousmettre à mon prochain.

Voyez-vous, mes cheres Sœurs, le grand S. Anselme se sousmet à tout ce qui n'est point contre les Commandemens de Dieu ou de la saincte Eglise, ou contre les Regles; car ceste obeyssance marche tousjours devant. Je ne pense pas que si on eust voulu qu'il eust fait quelque chose contre cela, il l'eust fait : ô nullement! mais apres cela, sa regle generale estoit en ces choses indifferentes de condescendre à tout et à tous. Le glorieux S. Paul, apres avoir dit que rien ne le separera de la charité de Dieu, ny la mort, ny la vie, non pas mesme les Anges, ny tout l'enfer, s'il se bandoit contre luy n'en auroit pas le pouvoir; Je ne sçache rien de meilleur (dit-il) que de me rendre tout à tous, rire avec les rians, pleurer avec ceux qui pleurent, et en fin me rendre un avec un chacun.

S. Pachome faisant un jour des nattes, il y eut un enfant, lequel regardant ce que faisoit le Sainct, lui dit : O mon Pere, vous ne faites pas bien; ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Le grand Sainct, quoy qu'il fist bien ces nattes, se leva neantmoins promptement et s'alla asseoir proche de l'enfant, lequel lui monstra comment il falloit faire. Il y eut quelque Religieux qui lui dit : Mon Pere, vous faites deux maux, condescendant à la volonté de cet enfant; car vous l'exposez au danger d'avoir de la vanité, et vous gastez vos nattes : car elles estoient mieux ainsi que vous les faisiez. A quoy le bienheureux Pere respondit : Mon Frere, si Dieu permet que

l'enfant ait de la vanité, peut-estre qu'en recompense il me donnera de l'humilité; et quand il m'en aura donné, j'en pourray par apres donner à cet enfant. Il n'y a pas aussi grand danger de passer ainsi, ou ainsi, les joncs à faire les nattes; mais il y auroit bien du danger, si nous n'avions à cœur ceste parole tant celebre du Sauveur : Si vous n'estes faits comme petits enfans, vous n'aurez point de part au Royaume de mon Pere. O! que c'est un grand bien, mes Sœurs, d'estre ainsi pliables et faciles à estre tournez à toute main!

Or non seulement les Saincts nous ont enseigné ceste pratique de la sousmission de nostre volonté, mais aussi nostre Seigneur mesme, tant par exemple, que par parole. Mais comment par parole? Le conseil de l'abnegation de soy-mesme, qu'est-ce autre chose, sinon renoncer en toute occasion à la propre volonté et à son jugement particulier, pour suivre la volonté d'autruy et se sousmettre à tous, excepté tousjours ce en quoy l'on offenseroit Dieu? Mais, pourriez-vous dire, je vois clairement que ce que l'on veut que je fasse procede d'une volonté humaine et d'une inclination naturelle, et partant Dieu n'a pas inspiré ma Mere, ou ma Sœur, de me faire une telle chose. Non, peut-estre que Dieu ne luy aura pas inspiré cela, mais ouy bien à vous de le faire, et y manquant vous contrevenez à la determination de faire la volonté de Dieu en toutes choses, et par consequent au soin que vous devez avoir de vostre perfection. Il faut donc se sousmettre tousjours à faire tout ce que l'on veut de nous pour faire la volonté de Dieu, pourveu qu'il ne soit pas contraire à sa volonté qu'il nous a signifiée en la maniere susdite.

Or pour dire un mot de la volonté des creatures, elle se peut prendre en trois façons : par maniere d'affliction, par maniere de complaisance, ou bien sans propos, ou hors de propos. A la premiere, il faut estre bien fort pour embrasser

volontiers ces volontez, qui sont si contraires à la nostre qui ne voudroit point estre contrariée; et cependant, pour l'ordinaire, il faut grandement souffrir en ceste pratique de suivre les volontez des autres, qui sont pour la pluspart differentes de la nostre. Il faut donc recevoir par maniere de souffrance l'execution de telles volontez, et se servir de ces contradictions journalieres pour nous mortifier, les acceptant avec amour et douceur par maniere de complaisance : il n'est pas besoin d'exhortation pour les nous faire suivre; car tres-volontiers nous obeyssons aux choses agreables, ains nous allons au devant de ces volontez-là pour leur offrir nos sousmissions. Ce n'est pas aussi de ceste sorte de volonté que l'on demande s'il s'y faut sousmettre, car on n'en doute nullement; mais de celles qui sont hors de propos, et desquelles nous ne cognoissons pas la raison pourquoy l'on veut cela de nous, c'est où il va du bon. Car pourquoy feray-je plustot la volonté de ma Sœur que la mienne? la mienne n'est-elle pas aussi conforme à celle de Dieu en ceste legere occurrence que la sienne? Pour quelle raison dois-je croire que ce qu'elle me dit que je fasse soit plustost une inspiration de Dieu que la volonté qui m'est venuë de faire une autre chose? O Dieu! mes cheres Sœurs, c'est icy où la divine Majesté nous veut faire gaigner le prix de la sousmission; car si nous voyions bien tousjours que l'on a raison de nous commander ou de nous prier de faire une telle chose, nous n'aurions pas grand merite en la faisant, ny grande repugnance, parce que sans doute toute nostre ame acquiesceroit volontiers à cela; mais quand les raisons nous sont cachées, c'est lors que nostre volonté repugne, que nostre jugement regimbe, et ressentons la contradiction. Or c'est en ces occasions qu'il se faut surmonter, et avec une simplicité toute enfantine se mettre en besongne sans discours ny raison, et dire : Je sçay bien que la volonté de Dieu est que je fasse plustost la volonté de mon prochain que la mienne, et par-

tant je me mets à la pratique, sans regarder si c'est la volonté de Dieu que je me sousmette à faire ce qui procede de passion et inclination, ou bien vrayement par une inspiration ou mouvement de la raison : car pour toutes ces petites choses il faut marcher en simplicité. Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il de faire une heure de meditation pour cognoistre si c'est la volonté de Dieu que je boive quand l'on m'en prie, ou que je m'en abstienne par penitence ou sobriété, et semblables petites choses, lesquelles ne sont dignes de consideration, et principalement si je voy que je contenteray tant soit peu le prochain en les faisant? És choses de conséquence il ne faut pas non plus perdre le temps à les considerer; mais il s'en faut adresser à nos Superieurs, afin de sçavoir d'eux ce que nous avons à faire; apres quoy il n'y faut plus penser, ains s'arrester absolument à leur opinion, puis que Dieu nous les a donnez pour la conduite de nostre ame en la perfection de son amour. Que si l'on doit ainsi condescendre à la volonté d'un chacun, beaucoup plus le doit-on faire à celle des Superieurs, lesquels nous devons tenir et regarder parmy nous comme la personne de Dieu mesme : aussi sont-ils ses Lieutenans. C'est pourquoy, encore que nous cogneussions qu'ils eussent des inclinations naturelles, voire mesme des passions, par les mouvemens desquelles ils commanderoient quelquesfois ou reprendroient les defauts de leurs inferieurs, il ne s'en faudroit nullement estonner; car ils sont hommes comme les autres, et par consequent sujets à avoir des inclinations et des passions; mais il ne nous est pas permis de faire jugement que ce qu'ils nous commandent parte de leur passion ou inclination, et c'est chose qu'il se faut garder de faire. Neantmoins, si nous cognoissions palpablement que cela fust, il ne faudroit pas laisser d'obeyr tout doucement et amoureusement, et se sousmettre avec humilité à la correction. C'est voirement une chose bien dure à l'amour propre que d'estre sujet à toutes

ces rencontres. Il est vray; mais ce n'est pas aussi cet amour là que nous devons contenter ny escouter, ains seulement le tres-sainct amour de nos ames. Jesus demande de ses cheres espouses une saincte imitation de la parfaite obeyssance qu'il rendit, non seulement à la tres-juste et bonne volonté de son Pere, mais aussi à celle de ses parens, et qui plus est de ses ennemis, lesquels sans doute suivirent leurs passions aux travaux qu'ils luy imposerent, et cependant le bon Jesus ne laisse de s'y sousmettre doucement, humblement, amoureusement. Et nous verrons assez que ceste parole de nostre Seigneur, qui ordonne que l'on prenne sa Croix, doit estre entenduë de recevoir de bon cœur les contradictions qui nous sont faites à tous rencontres par la saincte obeyssance, bien qu'elles soient legeres et de peu d'importance.

Je m'en vais vous donner encore un exemple admirable pour vous faire comprendre la valeur de ces petites Croix, c'est à dire de l'obeyssance, condescendance et souplesse à suivre la volonté d'un chacun, mais specialement des Superieurs. Sainte Gertrude fut faite Religieuse en un Monastere où il y avoit une Superieure, laquelle recognoissoit fort bien que la bienheureuse Saincte estoit d'une complexion foible et delicate. C'est pourquoy elle la faisoit traicter plus delicatement que les autres Religieuses, ne luy laissant pas faire les austeritez que l'on avoit de coustume de faire en ceste Religion. Que pensez-vous donc que faisoit la pauvre fille pour devenir saincte? rien autre chose que de se sousmettre bien simplement à la volonté de la Mere; et bien que la ferveur l'eust fait desirer de faire ce que les autres faisoient, elle pourtant n'en tesmoigna rien; car quand on luy commandoit de s'aller coucher, elle y alloit simplement sans replique, estant asseurée qu'elle jouyroit aussi bien de la presence de son Espoux dans son lict par obeyssance, que si elle eust esté au Chœur avec ses Sœurs et compagnes. Et pour tesmoigner de la grande paix et tranquillité d'esprit qu'elle

acquit en ceste pratique, nostre Seigneur revela à saincte Mechtilde sa compagne, que si on le vouloit trouver en ceste vie, on le cherchast premierement au tres-sainct sacrement de l'autel, et puis apres dans le cœur de saincte Gertrude. Il ne s'en faut pas estonner, puis que l'Espoux dit au Cantique des Cantiques que le lieu où il se repose est au midy : il ne dit pas qu'il se repose ny au matin, ny au soir, mais au midy, parce qu'au midy il n'y a point d'ombre. Et le cœur de cette grande Saincte estoit un vray midy, où il n'y avoit point d'ombre de scrupules ny de propre volonté ; et partant son ame jouyssoit pleinement de son bien-aymé, lequel prenoit ses delices en elle. Enfin l'obeyssance est le sel qui donne goust et saveur à toutes nos actions, et les rend meritoires de la vie eternelle.

Je desire encore aujourd'huy de dire deux ou trois mots de la Confession. Premierement, je voudrois qu'on portast un grand honneur aux Confesseurs ; car (outre que nous sommes fort obligez d'honorer le sacerdoce) nous les devons regarder comme des Anges que Dieu nous envoye pour nous reconcilier avec sa divine bonté. Et non seulement cela, mais encore il les faut regarder comme Lieutenans de Dieu en terre ; et partant encore qu'il leur arrivast quelquesfois de se monstrer hommes, commettant quelques imperfections, comme demandant quelque chose curieuse qui ne seroit pas de la Confession, comme seroit vos noms, si vous faites des penitences, pratiquez des vertus, et quelles elles sont, si vous avez quelques tentations et choses semblables ; je voudrois respondre selon qu'ils le demandent, bien qu'on n'y soit pas obligé ; car il ne faut pas leur dire qu'il ne vous est pas permis de leur dire autre chose que ce dont vous vous estes accusées : ô non ! jamais il ne faut user de ceste defaite, car cela n'est pas vray ; vous pouvez dire tout ce que vous voudrez en confession, pourveu que vous ne parliez que de ce qui regarde vostre particulier, et non pas de ce qui con-

cerne le general de vos Sœurs. Que si vous craignez de dire quelque chose de ce qu'ils vous demandent, de peur de vous embarrasser, comme seroit de dire que vous avez des tentations ; si vous apprehendez de les dire, au cas qu'ils les voulussent sçavoir par le menu, vous pourrez leur respondre : J'en ay, mon Pere ; mais par la grace de Dieu, je ne pense pas y avoir offensé sa bonté : mais jamais ne dites qu'on vous a defendu de vous confesser de cecy ou de cela. Dites à la bonne foy à vostre Confesseur tout ce qui vous fera de la peine, si vous voulez ; mais derechef je vous dis, gardez-vous bien de parler ny du tiers ny du quart. En second lieu, nous avons quelque reciproque obligation aux Confesseurs en l'acte de la Confession, de tenir caché ce qu'ils nous auront dit, si ce n'estoit quelque chose de bonne edification, et hors de là il n'en faut point parler. S'il arrive qu'ils vous donnent quelque conseil contre vos Regles et vostre maniere de vivre, escoutez-les avec humilité et reverence, et puis vous ferez ce que vos Regles permettront, et non autre. Les Confesseurs n'ont pas tousjours intention de vous obliger sur peine de peché, à ce qu'ils vous disent. Il faut recevoir leurs conseils par maniere de simple direction. Estimez cependant beaucoup, et faites grand estat de tout ce qui vous sera dit en Confession ; car vous ne sçauriez croire le grand profit qu'il y a en ce Sacrement pour les ames qui y viennent avec l'humilité requise. S'ils vous vouloient donner pour penitence quelque chose qui fust contre la Regle, priez-les tout doucement de changer ceste penitence en une autre, d'autant qu'estant contre la Regle, vous craindriez de scandaliser vos Sœurs si vous le faisiez. Au reste, jamais il ne faut murmurer contre le Confesseur. Si par son defaut, il vous arrivoit quelque chose en Confession, vous pourriez dire tout simplement à la Superieure que vous desirez bien, s'il luy plaisoit, de vous confesser à quelque autre, sans dire autre chose ; car ainsi faisant, vous ne descouvrirez pas l'imper-

fection du Confesseur, et si aurez la commodité de vous confesser à vostre gré. Mais cecy ne se doit pas faire à la legere, et pour des causes de rien : il faut esviter les extremitez ; car comme il n'est pas bon de supporter de notables defauts en la Confession, aussi ne faut-il pas estre si delicates, qu'on n'en puisse supporter quelques petits.

Troisiesmement, je voudrois fort que les Sœurs de ceans prissent un grand soin de particulariser leurs pechez en la Confession. Je veux dire que celles qui n'auront rien remarqué qui fust digne de l'absolution, dissent quelque peché particulier ; car de dire qu'on s'accuse d'avoir eu plusieurs mouvemens de colere, de tristesse, et ainsi des autres, cela n'est pas à propos ; car la colere et la tristesse sont des passions, et leurs mouvemens ne sont pas pechez, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les empescher. Il faut que la colere soit dereglée, ou qu'elle nous porte à des actions dereglées pour estre peché. Il faut donc particulariser quelque chose qui porte peché. Je voudrois bien, de plus, que l'on eust un grand soin d'estre bien veritables, simples et charitables en la Confession (veritable et simple est une mesme chose), dire bien clairement ses fautes, sans fard, sans artifice, faisant attention que c'est à Dieu que nous parlons, auquel rien ne peut estre celé ; fort charitables, ne meslant aucunement le prochain en vostre Confession : par exemple, ayant à vous confesser dequoy vous avez murmuré en vous-mesme ou bien avec les Sœurs, de ce que la Superieure vous a parlé trop sechement, n'allez pas dire que vous avez murmuré de la correction trop brusque qu'elle vous a faite, mais simplement que vous avez murmuré contre la Superieure. Dites seulement le mal que vous avez fait, et non pas la cause et ce qui vous y a poussé ; et jamais, ny directement ny indirectement, ne descouvrez le mal des autres, en accusant le vostre, et ne donnez jamais sujet au Confesseur de soupçonner qui c'est qui a contribué à vostre peché. N'apportez aussi

aucunes accusations inutiles en la Confession. Vous avez eu des pensées d'imperfection sur le prochain, des pensées de vanité, voire mesme de plus mauvaises; vous avez eu des distractions en vos oraisons; si vous vous y estes arrestées deliberément, dites-le à la bonne foy, et ne soyez pas contentes de dire que vous n'avez pas apporté assez de soin à vous tenir recolligées durant le temps de l'oraison, mais si vous avez esté negligentes à rejetter une distraction, dites-le, car ces accusations generales ne servent de rien à la Confession.

Je voudrois bien encore, mes cheres filles, qu'en ceste maison l'on portast grand honneur à ceux qui vous annoncent la parole de Dieu : certes on a beaucoup d'obligation de le faire, car il semble que ce soient des messagers celestes qui viennent de la part de Dieu pour nous enseigner le chemin du salut; il les faut regarder comme tels, et non pas comme de simples hommes; car quoy qu'ils ne parlent pas si bien que les hommes celestes, il ne faut pourtant rien rabattre de l'humilité et reverence avec laquelle nous devons recevoir la parole de Dieu, qui est tousjours la mesme, aussi pure, aussi saincte que si elle estoit dite et proferée par les Anges. Je remarque que quand j'escris à une personne sur de mauvais papier, et par consequent avec un mauvais caractere, elle me remercie avec autant d'affection que quand je lui escris sur de meilleur papier et avec de plus beaux caracteres. Pourquoy cela, sinon parce qu'elle ne fait pas attention, ny sur le papier (qui n'est pas si bon), ny sur le caractere (qui est mauvais), ains seulement sur moy qui lui escris. De mesme faut-il faire de la parole de Dieu; ne point regarder qui est-ce qui la nous apporte, ou qui est-ce qui la nous declare : il nous doit suffire que Dieu se sert de ce Predicateur pour la nous enseigner. Et puis que nous voyons que Dieu l'honnore tant que de parler par sa bouche, comment est-ce que nous autres pourrions manquer d'honnorer et de respecter sa personne?

ENTRETIEN XVI.

Touchant les aversions; comme il faut recevoir les livres, et de ce qu'il ne se faut point estonner de voir des imperfections aux personnes Religieuses, ny mesme aux Superieurs.

La premiere demande est : Qu'est-ce qu'aversion ? Les aversions sont certaines inclinations qui sont aucunefois naturelles, lesquelles font que nous avons un certain petit contre-cœur à l'abord de ceux envers qui nous les avons, qui empesche que nous n'aymions leur conversation, s'entend que nous n'y prenons pas de plaisir, comme nous ferions en celle de ceux envers lesquels nous avons une inclination douce qui nous les fait aymer d'un amour sensible, parce qu'il y a une certaine alliance et correspondance entre nostre esprit et le leur. Or pour monstrer que cecy est naturel, d'aymer les uns par inclination et non pas les autres, ne void-on pas que si deux hommes entrent dans un tripot où deux autres joüent à la paume, d'abord ceux qui entrent auront de l'inclination que l'un gaigne plustost que l'autre? et d'où vient cela, puis qu'ils ne les ont jamais veus ny l'un ny l'autre, ny n'en avoient jamais ouy parler, ne sçachant point si l'un est plus vertueux que l'autre ? c'est pourquoy ils n'ont point de raison d'en affectionner plus l'un que l'autre. Il faut donc confesser que ceste inclination d'aymer les uns plus que les autres est naturelle, et l'on le void mesmes aux bestes, lesquelles n'ayant point de raison, ont toutesfois de l'aversion et de l'inclination naturellement. Faites-en l'experience en un petit agnelet qui ne tait que de naistre ; monstrez-luy la peau d'un loup (quoy qu'il soit mort), il se mettra à fuyr, il beslera, il se cachera sous les flancs de sa mere ; mais monstrez-luy un cheval (qui est bien une plus grosse beste), il ne s'en espouvantera nullement, ains il se joüera avec lui : la raison de cela n'est autre, sinon

que le naturel luy donne de l'alliance avec l'un et de l'aversion pour l'autre. Or de ces aversions naturelles il n'en faut pas faire grand cas, non plus que des inclinations, pourveu que nous sousmettions le tout à la raison. Ay-je de l'aversion de converser avec une personne, laquelle je sçay bien estre de grande vertu, et avec laquelle je puis beaucoup profiter; il ne faut pas que je suive mon aversion qui me fait eviter de la rencontrer; il faut que j'assujettisse ceste inclination à la raison qui me doit faire rechercher sa conversation, ou au moins y demeurer avec un esprit de paix et de tranquillité quand je m'y rencontre. Mais il y a des personnes qui ont si grand peur d'avoir de l'aversion pour ceux qu'ils ayment par inclination, qu'ils en fuyent la conversation dans la crainte qu'ils ont de rencontrer quelque defaut qui leur oste la suavité de leur affection et de leur amitié.

Quel remede à ces aversions, puis que nul n'en peut estre exempt, pour parfait qu'il soit? Ceux qui sont d'un naturel aspre auront de l'aversion pour celuy qui sera fort doux, et estimeront ceste douceur une trop grande mollesse, bien que ceste qualité de douceur soit la plus universellement aymée. L'unique remede à ce mal (comme à toute autre sorte de tentation) c'est une simple diversion, je veux dire, n'y point penser : mais le malheur est que nous voulons trop bien cognoistre si nous avons raison, ou non, d'avoir aversion pour quelque personne. O! jamais il ne faut s'amuser à ceste recherche; car nostre amour propre qui ne dort jamais nous dorera si bien la pillule, qu'il nous fera accroire qu'elle est bonne, je veux dire qu'il nous fera voir qu'il est vray que nous avons certaines raisons, lesquelles nous sembleront bonnes, et puis celles-là estant approuvées de nostre propre jugement et de l'amour propre, il n'y aura plus de moyen de nous empescher de les trouver justes et raisonnables. O certes, il faut bien prendre garde à cecy. Je m'estens un peu à en parler, parce qu'il est d'importance. Nous n'avons jamais

raison d'avoir de l'aversion, beaucoup moins de la vouloir nourrir : je dis donc : quand ce sont de simples aversions naturelles, il n'en faut faire aucun estat, ains s'en divertir sans faire semblant de rien, et tromper ainsi nostre esprit; mais il les faut combattre et abattre, quand on void que le naturel passe plus outre, et nous veut faire departir de la sousmission que nous devons à la raison qui ne nous permet jamais de rien faire en faveur de nos aversions, non plus que de nos inclinations (quand elles sont mauvaises), de crainte d'offenser Dieu. Or quand nous ne faisons autre chose en faveur de nos aversions, que de parler un peu moins agreablement que nous ne ferions à une personne pour laquelle nous aurions de grands sentimens d'affection, ce n'est pas grande chose; ains il n'est presque pas en nostre pouvoir de faire autrement. Quand nous sommes en l'émotion de ceste passion, l'on auroit tort de requerir cela de nous.

La seconde demande est comment on se doit comporter en la reception des livres que l'on nous donne à lire? La Superieure donnera à une des Sœurs un livre qui traite fort bien des vertus; mais parce qu'elle ne l'ayme pas, elle ne fera point de profit de sa lecture; ains elle le lira avec une negligence d'esprit, et la raison est qu'elle sçait desja sur le doigt ce qui est comprins dans ce livre, et qu'elle auroit plus de desir que l'on luy en fist lire un autre. Or je dis que c'est une imperfection de vouloir choisir ou desirer un autre livre que celuy que l'on nous donne, et c'est une marque que nous lisons plustost pour satisfaire à la curiosité de l'esprit, que non pas pour profiter de nostre lecture. Si nous lisions pour profiter et non pas pour nous contenter, nous serions esgalement satisfaits d'un livre comme d'un autre; au moins accepterions-nous de bon cœur tous ceux que nostre Superieure nous donneroit pour lire. Je dis bien plus; car je vous asseure que nous prendrions plaisir à ne lire jamais

qu'un mesme livre, pourveu qu'il fust bon et qu'il parlast de Dieu; ains quand il n'y auroit que ce seul nom de Dieu, nous serions contens, puisque nous trouverions tousjours assez de besongne à faire, apres l'avoir leu et releu plusieurs fois. De vouloir lire pour contenter la curiosité, est une marque que nous avons encore un peu l'esprit leger, et qu'il ne s'amuse pas assez à faire le bien qu'il a apprins en ces petits livres de la pratique des vertus; car ils parlent fort bien de l'humilité et de la mortification, que l'on ne pratique pourtant pas, lors que l'on ne les accepte pas de bon cœur. Or de dire : Parce que je ne l'ayme pas, je n'en feray point de profit, ce n'est pas une bonne consequence, non plus que de dire : Je le sçay desja tout par cœur, je ne sçaurois prendre plaisir à le lire : tout cela sont des enfances. Vous donne-on un livre que vous sçavez desja tout ou presque tout par cœur, benissez-en Dieu, d'autant que vous comprendrez plus facilement sa doctrine. Si on vous en donne un que vous avez desja leu plusieurs fois, humiliez-vous, et vous asseurez que c'est Dieu qui le veut ainsi, afin que vous vous amusiez plus à faire qu'à apprendre, et que sa bonté vous le donne pour la seconde et troisiesme fois, parce que vous n'avez pas fait vostre profit de la premiere lecture. Mais le mal d'où procede tout cecy est que nous cherchons tousjours nostre propre satisfaction, et non pas nostre plus grande perfection. Si d'avanture l'on a esgard à nostre infirmité, et que la Superieure nous mette au choix du livre que nous voudrons, alors nous le pouvons choisir avec simplicité; mais hors de là il faut demeurer tousjours humblement sousmise à tout ce que la Superieure ordonne, soit qu'il soit à nostre gré ou non, sans jamais tesmoigner les sentimens que nous pourrions avoir qui seroient contraires à ceste sousmission.

La troisiesme demande est si nous nous devons estonner de voir des imperfections entre nous autres, ou mesme aux

Superieures? Quant au premier poinct, c est sans doute que vous ne vous devez nullement estonner de voir quelques imperfections ceans, de mesme qu'aux autres Maisons religieuses, pour parfaites qu'elles soient ; car vous ne le serez jamais tant, que vous n'en fassiez tousjours quelques-unes par cy par là, selon que vous serez exercées. Ce n'est pas grande chose de voir une fille, laquelle n'a rien qui la fasche ou qui l'exerce, estre bien douce et faire peu de fautes. Quand on me dit, voila une telle, à laquelle on ne void jamais commettre d'imperfection ; je demande incontinent, A-t'elle quelque charge? si l'on me dit que non, je ne fais pas grand estat de sa perfection ; car il y a bien difference entre la vertu de celle-cy et celle d'une autre, laquelle sera bien exercée, soit interieurement par les tentations, soit exterieurement par les contradictions qu'on luy fait. Car la vertu de force, et la force de la vertu ne s'acquiert jamais au temps de la paix, et tandis que nous ne sommes pas exercez par la tentation de son contraire. Ceux qui sont fort doux tandis qu'ils n'ont point de contradiction, et qui n'ont point acquis ceste vertu l'espée au poing, sont voirement fort exemplaires et de grande edification ; mais si vous venez à la preuve, vous le verrez incontinent remuer et tesmoigner que leur douceur n'estoit pas une vertu forte et solide, ains imaginaire plustost que veritable. Il y a bien difference entre avoir la cessation d'un vice et avoir la vertu qui luy est contraire. Plusieurs semblent estre fort vertueux, qui n'ont pourtant point de vertu, parce qu'ils ne l'ont pas acquise en travaillant. Bien souvent il arrive que nos passions dorment et demeurent assoupies ; et si pendant ce temps-là nous ne faisons provision de forces pour les combattre et leur resister quand elles viendront à se recueillir, nous serons vaincus au combat. Il faut tousjours demeurer humbles, et ne pas croire que nous ayons les vertus, encore que nous ne fassions pas (au moins que nous cognoissions)

des fautes qui leur sont contraires. Certes, il y a beaucoup de gens qui se trompent grandement en ce qu'ils croyent que les personnes qui font profession de la perfection ne devroient point broncher en des imperfections, et particulierement les Religieux, parce qu'il leur semble qu'il ne faille qu'entrer en la Religion pour estre parfaits, ce qui n'est pas; car les Religions ne sont pas pour amasser des personnes parfaites, mais des personnes qui ayent le courage de pretendre à la perfection. Mais que faudroit-il faire, si l'on voyoit de l'imperfection aux Superieurs aussi bien qu'aux autres? ne faudroit-il pas s'en estonner? car on ne met pas des Superieures imparfaites, dites-vous. Helas! mes cheres Filles, si l'on ne vouloit mettre des Superieurs et Superieures sinon qu'ils fussent parfaits, il faudroit prier Dieu de nous envoyer des Saincts ou des Anges pour l'estre, car des hommes nous n'en trouverons point. L'on recherche voirement qu'ils ne soient pas de mauvais exemple : mais de n avoir point d'imperfection, l'on n'y prend pas garde, pourveu qu'ils ayent les conditions de l'esprit qui sont necessaires, d'autant qu'il s'en trouveroit bien de plus parfaits, qui pour cela ne seroient pas tant capables d'estre Superieurs. Hé! dites-moy, nostre Seigneur ne nous a-t'il pas monstré luy-mesme qu'il n'y falloit pas prendre garde, en l'élection qu'il fit de S. Pierre pour le rendre Superieur de tous les Apostres? car chacun sçait quelle faute fit cet Apostre en la mort et passion de son Maistre, s'amusant à parler avec une chambriere, et reniant si malheureusement son tres-cher Seigneur qui luy avoit fait tant de bien. Il fit le bravache, et puis en fin il print la fuite. Mais outre cela, dés qu'il fut confirmé en grace par la reception du saint Esprit, encore fit-il une faute qui fut jugée de telle importance, que S. Paul escrivant aux Galates, leur dit qu'il luy avoit resisté en face parce qu'il estoit reprehensible. Et non seulement S. Pierre, mais encore S. Paul et S. Barnabé, lesquels vou-

lans aller prescher l'Evangile, eurent une petite dispute ensemble, parce que S. Barnabé vouloit mener avec eux Jean Marc qui estoit son cousin; S. Paul estoit d'opinion contraire, et ne vouloit pas qu'il allast avec eux; et S. Barnabé ne vouloit pas ceder à la volonté de S. Paul; et ainsi ils se separerent et allerent prescher, S. Paul en une contrée, et S. Barnabé en l'autre avec son cousin Jean Marc. Bien est-il vray que nostre Seigneur tira du bien de leur dispute; car au lieu qu'ils n'eussent presché qu'en un endroit de la terre, ils jetterent la semence de l'Evangile en divers lieux. Ne pensons pas, tandis que nous serons en ceste vie, de pouvoir vivre sans commettre des imperfections; car il ne se peut, soit que nous soyons Superieurs, soit que nous soyons inferieurs, puis que nous sommes tous hommes, et par consequent avons tous besoin de croire ceste verité comme tres-asseurée, afin que nous ne nous estonnions pas de nous voir tous sujets à des imperfections. Nostre Seigneur nous a ordonné de dire tous les jours ces paroles qui sont au *Pater :* Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé; et n'y a point d'exception en ceste ordonnance, parce que nous avons tous besoin de le faire. Ce n'est pas une bonne consequence de dire : Un tel est Superieur, donc il n'est point colere et n'a point d'autre imperfection. Vous vous estonnez dequoy venant parler à la Superieure, elle vous dit quelque parole moins douce que l'ordinaire, parce qu'elle a peut estre la teste toute pleine de soucis et affaires; vostre amour propre s'en va tout troublé, au lieu de penser que Dieu a permis ceste petite seicheresse à la Superieure pour mortifier vostre amour propre, qui recherchoit que la Superieure vous caressast un peu, recevant amiablement ce que vous luy vouliez dire. Mais en fin il nous fasche bien de rencontrer la mortification où nous ne la cherchons pas : helas! il s'en faut aller, priant Dieu pour la Superieure, le benissant de ceste bien-aymée

contradiction. En un mot, mes cheres Filles, ressouvenons-nous des paroles du grand Apostre S. Paul : La charité ne pense point de mal : voulant dire que dés qu'elle le void, elle s'en destourne sans y penser ny s'amuser à le considerer. Vous me demandez de plus touchant ce poinct, si la Superieure ou la Directrice ne doit point tesmoigner de repugnance que les Sœurs voyent ses defauts, et que c'est qu'elle doit dire quand une fille se vient accuser tout simplement à elle de quelque jugement ou pensée qu'elle a fait, qui la marque d'imperfection ; comme seroit si quelqu'un avoit pensé que la Superieure auroit fait une correction avec passion. Or je dis que ce qu'elle doit faire en ceste occasion, c'est de s'humilier et recourir à l'amour de son abjection ; mais si la Sœur estoit un peu troublée en le disant, la Superieure ne devroit pas faire semblant de rien, mais destourner ce propos, et neantmoins cacher l'abjection dans son cœur. Car il faut bien prendre garde que nostre amour propre ne nous fasse perdre l'occasion de voir que nous sommes imparfaits, et de nous humilier ; et bien que l'on retranche l'acte exterieur d'humilité, de crainte de fascher la pauvre Sœur, qui l'est desja assez, il ne faut pas laisser de faire l'interieur : que si au contraire la Sœur n'estoit point troublée en s'accusant, je trouverois bien bon que la Superieure advoüast librement qu'elle a failly, s'il est vray : car si le jugement est faux, il est bon qu'elle le die avec humilité, reservant tousjours neantmoins precieusement l'abjection qui luy revient de ce qu'on la juge defaillante. Voyez-vous, ceste petite vertu de l'amour de nostre abjection ne doit jamais esloigner nostre cœur d'un pas, parce que nous en avons besoin à toute heure, pour avancez que nous soyons en la perfection, d'autant que nos passions renaissent, voire quelquesfois apres que nous avons vescu longuement en la Religion, et apres avoir fait un grand progrez en la perfection ; ainsi qu'il advint à un Religieux de

S. Pachome, nommé Sylvain, lequel estant au monde estoit comedien de profession, et, s'estant converty et fait Religieux, il passa l'année de sa probation, voire plusieurs autres apres, avec une mortification fort exemplaire, sans que l'on luy vist jamais faire aucun acte de son premier mestier; vingt ans apres il pensa qu'il pouvoit bien faire quelque badinerie sous pretexte de recreer les Freres, croyant que ses passions fussent desja tellement mortifiées, qu'elles n'eussent plus le pouvoir de le faire passer au delà d'une simple recreation : mais le pauvre homme fut bien trompé; car la passion de la joye ressuscita tellement, qu'apres les badineries il parvint aux dissolutions, de sorte qu'on se resolut de le chasser du Monastere, ce que l'on eust fait sans un de ses Freres Religieux, lequel se rendit pleige pour Sylvain, promettant qu'il s'amenderoit; ce qui arriva, et fut depuis un grand Sainct. Voila donc, mes cheres Sœurs, comment il ne se faut jamais oublier de ce que nous avons esté, afin que nous ne devenions pires, et ne pas penser que nous soyons parfaits quand nous ne commettons pas beaucoup d'imperfections. Il faut aussi prendre garde de ne nous pas estonner si nous avons des passions, car nous n'en serons jamais exempts : ces Hermites qui voulurent dire le contraire furent censurez par le sacré Concile, et leur opinion condamnée et tenuë pour erreur. Nous ferons donc tousjours quelques fautes; mais il faut faire en sorte qu'elles soient rares, et qu'il ne s'en voye que deux en cinquante ans, ainsi qu'il ne s'en vid que deux en autant de temps que vesquirent les Apostres apres qu'ils eurent receu le sainct Esprit. Encore qu'il s'en verroit trois ou quatre, voire sept ou huict en une si grande suite d'années, il ne s'en faudroit pas fascher ny perdre courage, ains prendre haleine et se fortifier pour mieux faire.

Disons encore ce mot pour la Superieure. Les Sœurs ne doivent pas s'estonner dequoy la Superieure commet des im-

perfections, puis que S. Pierre, tout Pasteur qu'il estoit de la saincte Eglise, et Superieur universel de tous les Chrestiens, tomba bien en faute, et telle qu'il en merita correction, ainsi que dit S. Paul : de mesme la Superieure ne doit pas tesmoigner de l'estonnement si l'on void ses fautes; mais elle doit observer l'humilité et la douceur avec laquelle S. Pierre receut la correction que luy fit S. Paul, nonobstant qu'il fust son Superieur. L'on ne sçait ce qui est plus considerable, ou la force du courage de S. Paul à reprendre S. Pierre, ou l'humilité avec laquelle S. Pierre se sousmit à la correction qui luy estoit faite, voire pour une chose en laquelle il pensoit bien faire, et avoir une fort bonne intention [1].

Je fais quelquesfois le Barbier, et d'autres fois le Chirurgien, mes tres-cheres Filles : ne voyez-vous pas que quand je presche au Chœur devant les seculiers, comme Barbier je ne fay point de mal; je ne jette que des parfums; je ne parle que des vertus et des choses propres à consoler nos ames; je jouë un peu du flageolet, parlant des loüanges que nous devons rendre à Dieu : mais en nos entretiens familiers je viens en qualité de Chirurgien, n'apportant que des emplastres et cataplasmes pour appliquer sur les playes de mes cheres Filles; et bien qu'elles crient un peu hola, je ne lairray pas de presser ma main pour faire mieux tenir l'emplastre, et les guerir par ce moyen; si je fay quelque incision, ce ne sera pas sans que mes filles en ressentent de la douleur, mais je ne m'en soucie pas, je ne suis ici que pour cela, et les mondains n'en seroient pas capables à cause de l'erreur qu'ils se sont forgée que les personnes Religieuses et vouées à la perfection ne doivent point avoir d'imperfections : mais icy

[1] Les six alinéas qui suivent paraissent ici pour la première fois. Nous les prenons à la fin du tome IV et dernier de l'édition Albanel, Paris, 1839, où tout ce morceau est donné comme tiré de la partie inédite jusque-là des manuscrits des Entretiens spirituels.

entre nous autres, mes cheres Filles, nous savons bien que cela est impossible : c'est pourquoy nous ne craignons pas de nous scandalizer, en disant franchement nos petites infirmitez.

L'on demande si l'on se peut plaindre au Superieur ou Confesseur, quand on a des insatisfactions de la Superieure. O Dieu! ma fille, se plaindre! n'ay-je pas dit à Philotée, que pour l'ordinaire qui se plaint peche? Or de se plaindre à la Superieure quand une Sœur nous a mortifié, cela est tolerable à une fille imparfaite : mais se plaindre à une Sœur de ce que la Superieure nous a mortifiée, je n'ay rien à dire là-dessus, parce que sans marchander il s'en faut amender si quelqu'une y estoit inclinée. Mais sur tout se plaindre au dehors de la Superieure, o vrayement, il ne faut nullement le faire, cela est trop important. Si la Superieure donne quelque sujet de plainte, je le luy voudrois dire tout confidemment, ou bien luy faire faire l'advertissement par sa Coadjutrice, comme la Constitution l'ordonne.

L'on demande s'il est loisible de nommer à la Superieure la Sœur qui nous a rapporté quelque chose qu'elle auroit dit à nostre desavantage. Je vous dis que non, mes cheres Filles, et que la Superieure ne vous le doit pas demander. D'aller dire à une Sœur que la Superieure a dit cecy ou cela d'elle, c'est une faute plus griefve que l'on ne pense, et la Superieure la doit fortement reprendre, faisant voir à sa Communauté la grandeur de ce manquement, et la beauté de la vertu contraire : mais tousjours que la defaillante ne soit point nommée; car voyez-vous, mes tres-cheres Filles, nous pouvons bien dire nos pechez veniels haut et clair à tout le monde pour nous humilier, mais non nos pechez mortels, parce que nous ne sommes pas maistres de nostre reputation. A plus forte raison sommes-nous obligez de couvrir ceux du prochain, lui en faisant toutesfois la correction fraternelle, ainsi que la Constitution vous enseigne. Une Sœur

aura dit devant d'autres quelques paroles qui partent de passion, ou fait quelque petit murmure, quelque mine froide; o! cela, vous le pouvez dire à la Superieure, voire mesme l'advertir en chapitre ou en refectoire. Certes nous devrions avoir une si cordiale jalousie de la paix et tranquillité de nos cheres Sœurs, que nous ne devrions jamais rien faire ny dire qui les puisse fascher. Or rien ne peut tant affliger une pauvre fille, que de croire que la Superieure est faschée d'elle ou contre elle; feray-je donc pas un grand peché de luy aller faire un rapport de quelque petit mot que la Superieure aura dit par megarde, lequel estant redit, paroistra grand, et tiendra ce pauvre cœur en peine et en douleur? Celle qui feroit cela, feroit deux maux : elle contreviendroit à la charité, et parleroit en particulier. Au nom de Dieu, mes cheres Filles, que jamais cela ne se fasse; je ne voudrois pas mesme, generalement parlant, que l'on nommast à la Superieure les Sœurs qui parleroient contre elle; bien luy diray-je que l'on desapprouve telle et telle chose qu'elle fait, mais je ne lui dirois point qui fait ce desapprouvement : car, mes cheres Filles, si nous n'avons la ferveur et pureté de la charité, nous n'aurons jamais la perfection.

Vous dites : Si une Sœur n'avoit pas la confiance de parler à la Superieure, ou à l'Assistante en son absence, pour declarer le secret de son cœur, où neantmoins elle auroit besoin d'estre eclaircie, qu'est-ce qu'elle doit faire? Mes tres-cheres Filles, il faut que la Superieure, ou l'Assistante en son absence, luy donne tres-facilement et cordialement permission de parler à qui elle voudra d'entre les Sœurs, sans tesmoigner ny aversion, ny secheresse de cœur; bien qu'il soit vray que si la Sœur continuë, elle seroit bien imparfaite : car elle est obligée de regarder Dieu en ses Superieures et en ce qu'elles lui disent; et des particulieres ne la pourront servir si utilement.

Vous voulez encore sçavoir, si la Superieure vous commande quelque chose contre les commandemens de Dieu et de son Eglise, si vous devez obeyr? Nullement, mes cheres Filles; mais je vous diray pourtant que les Superieurs et Superieures approuvez du Pape peuvent pour la necessité dispenser de certains commandemens de l'Eglise; par exemple, un jour de jeusne particulier, comme une vigile, vous voyez une Sœur toute traisnante et langoureuse, vous pouvez et devez tout librement luy dire : Ne jeusnez pas. Si c'estoit pourtant en caresme ou pour manger des viandes prohibées, il faudroit licence du Superieur. Mais il vous vient en pensée : Cette fille n'a pas assez de mal pour ne pas jeusner. Il ne faut pas tant esplucher pour le regard du jeusne; l'Eglise veut que l'on penche tousjours plustost à la charité qu'à l'austerité. Ouy, mes cheres Filles, si apres avoir representé une fois qu'il vous semble n'avoir pas assez de mal pour ne pas jeusner, la Superieure vous dit neantmoins que si, obeyssez sans scrupule : que si elle dit que vous fassiez selon que vous jugerez, et que vous vous sentirez, faites-le avec une sainte liberté.

Il faut que je vous die encore, mes cheres Filles, que la sainte Eglise n'est point si rigoureuse que l'on pourroit penser. Si vous avez une Sœur malade de la fiebvre tierce seulement, et qu'un jour de feste son accez la dust prendre pendant la messe, vous pouvez et devez perdre la messe pour demeurer aupres d'elle, bien qu'en la laissant seule il ne luy en dust point arriver de mal : car, voyez-vous, la charité et la saincte douceur de nostre bonne mere l'Eglise sont par tout surnageantes.

Passons outre. Vous demandez en quatriesme lieu, s'il arrivoit un jour qu'une Superieure eust tant d'inclination de complaire aux personnes seculieres, sous pretexte de leur profiter, qu'elle en laissast le soin particulier qu'elle doit avoir des filles qui sont en sa charge, ou bien qu'elle n'eust

pas assez de temps pour faire ce qui est des affaires de la Maison, à cause qu'elle demeureroit trop longuement au parloir, si elle ne seroit pas obligée de retrancher ceste inclination, encore que son intention fust bonne? Je vous diray à cela que les Superieurs doivent estre grandement affables aux seculiers, à fin de leur profiter, et doivent de bon cœur leur donner une partie de leur temps. Mais quelle pensez-vous devoir estre ceste petite partie? Ce doit estre la douziesme, les unze restans pour estre employées dans la Maison, au soin de la famille. Les Abeilles sortent bien voirement de leur ruche; mais ce n'est que par necessité ou utilité, et demeurent peu sans y retourner, et principalement le Roi des Abeilles ne sort que rarement, comme quand il se fait un essain d'Abeilles, qu'il est tout environné de son petit peuple. La Religion est une ruche mystique toute pleine d'Abeilles celestes, lesquelles sont assemblées pour mesnager le miel des celestes vertus, et pour cela il faut que la Superieure, qui est entre elles comme leur Roy, soit soigneuse de les tenir de prés, pour leur apprendre la façon de les acquerir et conserver. Si ne faut-il pas neantmoins qu'elle manque pour cela à converser avec les personnes seculieres, quand la necessité ou la charité le requiert; mais hors de là il faut que la Superieure soit courte avec les seculiers. Je dis hors la necessité et charité, d'autant qu'il y a certaines personnes de grand respect, lesquelles il ne faudroit pas mescontenter. Mais les Religieux et Religieuses ne se doivent jamais amuser avec les seculiers, sous pretexte d'acquerir des amis pour leur Congregation. O certes! il n'est pas besoin de cela, car s'ils se tiennent dedans pour bien faire ce qui est de leur charge, ils ne doivent point douter que nostre Seigneur ne pourvoye assez leur Congregation des amis qui leur sont necessaires. Mais s'il fasche à la Superieure de rompre compagnie, quand on sonne les Offices, pour y aller, de crainte de mescontenter ceux avec qui elle parle, il ne faut pas estre

si tendre : car si ce ne sont des personnes de grand respect, ou bien qui ne viennent que fort rarement, ou qui sont de loin, il ne faut pas quitter les Offices ny l'oraison, si la charité ne le requiert absolument. Quant aux visites ordinaires des personnes desquelles on se peut librement dispenser, la portiere doit dire que nostre Mere ou les Sœurs sont en l'oraison ou à l'office, s'il leur plaist d'attendre ou de revenir. Mais s'il arrive que, pour quelques grandes necessitez, l'on aille au parloir pendant ce temps-là, qu'au moins l'on reprenne du temps apres pour refaire l'oraison tant qu'il se pourra ; car de l'Office, nul ne doute que l'on ne soit obligé de le dire.

Or, pour le regard de la derniere question, qui est, si l'on ne doit pas tousjours faire quelque petite particularité à la Superieure, de plus qu'au reste des Sœurs, tant au vestir qu'au manger, elle sera tantost resolue ; car, en un mot, je vous dis que non, en façon quelconque, si ce n'est de necessité, ainsi comme l'on fait à chacune des Sœurs. Mesmes il ne faut pas qu'elle ait une chaire particuliere, si ce n'est au Chœur et au Chapitre ; et en ceste chaire jamais l'assistente ne s'y doit mettre, bien qu'en toute autre chose on lui doive porter le mesme respect qu'à la Superieure (s'entend en son absence) ; au Refectoir mesme, il ne lui en faut point, ains seulement un siege comme aux autres. Bien que partout on la doive regarder comme une personne particuliere, et à laquelle on doit porter un tres-grand respect, si ne faut-il pas qu'elle soit singuliere en aucune chose, que le moins qu'il se pourra. L'on excepte tousjours la necessité, comme si elle estoit bien vieille ou infirme ; car alors il sera permis de luy donner une chaire pour son soulagement. Il nous faut eviter soigneusement toutes ces choses qui nous font paroistre quelque chose au dessus des autres, je veux dire suréminent et remarquable. La Superieure doit estre recognuë et remarquée par ses vertus, et non pas par ces singularitez non ne-

cessaires, specialement entre nous autres de la Visitation, qui voulons faire une profession particuliere d'une grande simplicité et humilité. Ces honneurs sont bons pour ces maisons Religieuses où l'on appelle Madame, la Superieure; mais pour nous autres, il ne faut rien de tout cela.

Qu'y a-il plus à dire? Comment il faut faire, pour bien conserver l'esprit de la Visitation, et empescher qu'il ne se dissipe. L'unique moyen est de le tenir enfermé et enclos dans l'observance des Regles. Mais vous dites qu'il y en a qui sont tellement jalouses de cet esprit, qu'elles ne se voudroient point communiquer hors de la Maison. Il y a de la superfluité en ceste jalousie, laquelle il faut retrancher; car à quel propos, je vous prie, vouloir celer au prochain ce qui luy peut profiter? Je ne suis pas de ceste opinion : car je voudrois que tout le bien qui est en la Visitation fust recognu et sceu d'un chacun; et pour cela j'ai tousjours esté de cet advis, qu'il seroit bon de faire imprimer les Regles et Constitutions, afin que plusieurs les voyant, en puissent tirer quelque utilité. Pleust à Dieu, mes cheres Sœurs, qu'il se trouvast beaucoup de gens qui les voulussent pratiquer! l'on verroit bien-tost de grands changemens en eux, qui reüssiroient à la gloire de Dieu et au salut de leurs ames. Soyez grandement soigneuses de conserver l'esprit de la Visitation; mais non pas en sorte que ce soin empesche de le communiquer charitablement et avec simplicité au prochain, à chacun selon leur capacité, et ne craignez pas qu'il se dissipe par ceste communication; car la charité ne gaste jamais rien, ains elle perfectionne toute chose.

Dieu soit beny.

ENTRETIEN XVII.

Auquel on demande comment et par quel motif il faut donner sa voix, tant aux Filles que l'on veut admettre à la Profession, qu'à celles que l'on reçoit au Noviciat.

Deux choses sont requises pour donner sa voix comme il convient à telles personnes : la premiere, que ce soit à des personnes bien appelées de Dieu ; la seconde, qu'elles ayent les conditions requises pour nostre maniere de vivre. Quant au premier poinct, il faut qu'une fille soit bien appellée de Dieu pour estre receuë en Religion : il faut sçavoir que, quand je parle de cet appel et vocation, je n'entends pas parler de la vocation generale, telle qu'est celle par laquelle nostre Seigneur appelle tous les hommes au Christianisme, ny encore celle de laquelle il est dit en l'Evangile que plusieurs sont appellez, mais peu eslus : car Dieu, qui desire de donner à tous la vie eternelle, leur donne à tous les moyens d'y pouvoir arriver, et partant les appelle au Christianisme, et les a eslus correspondans à ceste vocation suivant les attraicts de Dieu ; toutesfois le nombre de ceux qui y viennent est bien petit en comparaison de ceux qui sont appellez. Mais parlant plus particulierement de la vocation Religieuse, je dis que plusieurs sont bien appellez de Dieu en la Religion ; mais il y en a peu qui maintiennent et conservent leur vocation; car ils commencent bien, mais ils ne sont pas fideles à correspondre à la grace, ny perseverant en la pratique de ce qui peut conserver leur vocation et la rendre bonne et asseurée. Il y en a d'autres qui ne sont point bien appellez; neantmoins estans venus, leur vocation a esté bonifiée et ratifiée de Dieu. Ainsi en voyons-nous qui viennent par despit et ennuy en Religion; et quoy qu'il semble que ces vocations ne soient pas bonnes, neantmoins on en a veu qui estans ainsi venus, ont fort bien reüssi au service

de Dieu. D'autres sont incitez d'entrer en Religion par quelque desastre et infortune qu'ils ont eu au monde, d'autres par le defaut de la santé ou beauté corporelle; et quoy que ceux-cy ayent des motifs qui de soy ne sont pas bons, neantmoins Dieu s'en sert pour appeller telles personnes. Enfin les voyes de Dieu sont incomprehensibles, et ses jugemens inscrutables et admirables en la varieté des vocations et des moyens desquels Dieu se sert pour appeller ses creatures à son service, lesquels doivent estre tous honorez et reverez. Or, de ceste grande varieté de vocations, s'ensuit que c'est une chose bien difficile que de recognoistre les vrayes vocations; et neantmoins c'est la premiere chose qui est requise pour donner sa voix, de sçavoir si la fille proposée est bien appellée, et si sa vocation est bonne. Comment donc parmy une si grande varieté de vocations, et par de differens motifs, pourra-t'on recognoistre la bonne d'avec la mauvaise pour n'estre point trompé? C'est une chose voirement de grande importance que ceste-cy, et laquelle est bien difficile; neantmoins elle ne l'est point tant que nous soyons entierement destituez de moyens pour recognoistre la bonté d'une vocation. Or, entre plusieurs que je pourrois alleguer, j'en diray un seul comme le meilleur de tous. Doncques la bonne vocation n'est autre chose qu'une volonté ferme et constante qu'a la personne appellée de vouloir servir Dieu en la maniere et au lieu auquel sa divine Majesté l'appelle; et cela est la meilleure marque que l'on puisse avoir pour cognoistre quand une vocation est bonne. Mais remarquez que, quand je dis une volonté ferme et constante de servir Dieu, je ne dis pas qu'elle fasse dés le commencement tout ce qu'il faut faire en sa vocation avec une fermeté et constance si grande qu'elle soit exempte de toute repugnance, difficulté ou degoust en ce qui en depend. Non, je ne dis pas cela, ny moins que ceste fermeté et constance soit telle qu'elle la rende exempte de faire des fautes, ny que

pour cela elle soit si ferme qu'elle ne vienne jamais à chanceller, ny varier en l'entreprise qu'elle a faite de pratiquer les moyens qui la peuvent conduire à la perfection. O non, certes! ce n'est pas ce que je veux dire; car tout homme est sujet à telle passion, changement et vicissitude, et tel aymera aujourd'hui une chose, qui en aymera demain une autre; un jour ne ressemble jamais à l'autre. Ce n'est donc pas par ces divers mouvemens et sentimens qu'il faut juger de la fermeté et constance de la volonté au bien que l'on a une fois embrassé, mais ouy bien, si, parmi ceste varieté de divers mouvemens, la volonté demeure ferme à ne point quitter le bien qu'elle a embrassé, encore qu'elle sente le degoust ou le refroidissement en l'amour de quelque vertu, et qu'elle ne laisse pour cela de se servir des moyens qui luy sont marquez pour l'acquerir : tellement que, pour avoir une marque d'une bonne vocation, il ne faut pas une constance sensible, mais qui soit en la partie superieure de l'esprit et laquelle soit effective. Doncques, pour sçavoir si Dieu veut que l'on soit Religieux, il ne faut pas attendre qu'il nous parle sensiblement, ou qu'il nous envoye quelque Ange du ciel pour nous signifier sa volonté; ny moins est-il besoin d'avoir des revelations sur ce sujet. Il ne faut non plus un examen de dix ou douze Docteurs, pour voir si l'inspiration est bonne ou mauvaise, s'il la faut suivre ou non; mais il faut bien correspondre et cultiver le premier mouvement, et puis ne se pas mettre en peine s'il vient des degousts et des refroidissemens touchant cela : car si l'on tasche tousjours de tenir sa volonté bien ferme à vouloir rechercher le bien qui nous est monstré, Dieu ne manquera pas de faire reüssir le tout à sa gloire. Et quand je dis cecy, je ne parle pas seulement pour vous autres, mais encore pour les filles qui sont au monde, desquelles certes il faut avoir du soin, les aydant parmy leurs bons desseins. Quand elles ont les premiers mouvemens un peu forts, rien ne leur est difficile;

il leur semble qu'elles franchiront toutes les difficultez : mais quand elles sentent ces vicissitudes, et que ces sentimens ne sont plus si sensibles en la partie inferieure, il leur semble que tout est perdu et qu'il faille tout quitter ; l'on veut, et l'on ne veut pas. Ce que l'on sent alors n'est pas suffisant pour faire quitter le monde. Je voudrois bien, dit une de ces filles, mais je ne sçay pas si c'est la volonté de Dieu que je sois Religieuse, d'autant que l'inspiration que je sens à ceste heure n'est pas, ce me semble, assez forte. Il est bien vray que je l'ay eue beaucoup plus forte que je n'ay à ceste heure ; mais comme elle n'est pas de durée, cela me fait croire qu'elle n'est pas bonne. Certes, quand je rencontre telles ames, je ne m'estonne point de ces degousts et refroidissemens, ny moins crois-je que pour iceux leur vocation ne soit pas bonne. Il faut seulement en cela avoir un grand soin pour les ayder, et leur apprendre à ne se point estonner de ces changemens, mais les encourager à demeurer fermes parmy ces mutations. Hé bien, leur dis-je, cela n'est rien : dites-moy, n'avez-vous pas senti le mouvement ou l'inspiration dans vostre cœur pour la recherche d'un si grand bien? Ouy, disent-elles, il est bien vray, mais cela s'est aussi tost passé. Ouy bien, leur dis-je, la force de ce sentiment ; mais non pas en telle sorte qu'il ne vous en soit demeuré quelque affection. O non, dit-elle ; car je sens tousjours je ne sçay quoy qui me fait tendre de ce costé-là ; mais ce qui me met en peine, c'est que je ne sens pas ce mouvement si fort qu'il faudroit pour une telle resolution. Je leur responds qu'elles ne se mettent pas en peine de ces sentimens sensibles, et qu'elles ne les examinent pas tant ; qu'elles se contentent de ceste constance de leur volonté, qui parmy tout cela ne perd point l'affection de son premier dessein ; qu'elles soient seulement soigneuses à le bien cultiver et à bien correspondre à ce premier mouvement. Ne vous souciez point (dis-je) de quel costé il vienne ; car Dieu a plu-

sieurs moyens d'appeller ses serviteurs et servantes à son service. Il se sert quelquesfois de la predication, d'autres fois de la lecture des bons livres. Les uns ont esté appellez pour avoir ouy les paroles sacrées de l'Evangile, comme S. François et S. Antoine, lesquels ont esté oyans dire ces paroles : Va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, et me suis; et quiconque veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme, prenne sa croix, et me suive. Les autres ont esté appellez par les ennuis, desastres et afflictions qui leur survenoient au monde, ce qui leur a donné sujet de se despiter contre luy et l'abandonner. Nostre Seigneur s'est souvent servy d'un tel moyen pour appeller plusieurs personnes à son service, lesquelles il n'eust peu avoir en autre façon. Car combien que Dieu soit tout-puissant et puisse tout ce qu'il veut, si est-ce qu'il ne veut point nous oster la liberté qu'il nous a une fois donnée ; et quand il nous appelle à son service, il veut que ce soit de nostre bon gré que nous y allions, et non par force ny par contrainte. Car bien que ceux-cy viennent à Dieu comme despitez contre le monde qui les a faschez, ou bien à cause de quelques travaux et afflictions qui les ont tourmentez, si ne laissent-ils pas de se donner à Dieu d'une franche volonté; et bien souvent telles personnes reüssissent bien au service de Dieu, et deviennent de grands Saincts, et quelquesfois plus grands que ceux qui y sont entrez par des vocations plus apparentes. Vous aurez leu ce que raconte Platus d'un gentil-homme brave selon le monde, lequel s'estant un jour bien paré et frisé, estant sur un beau cheval bien empannaché, taschant par tous moyens de plaire aux dames qu'il muguettoit; et comme il bravoit, voila que son cheval le renverse par terre au milieu de la fange, d'où il sortit tout sale et crotté. Ce pauvre gentil-homme fut si honteux et confus d'un tel accident, que tout en colere il se resolut en cet instant-là de se faire Religieux, disant : O traistre monde, tu t'es mocqué de moy, mais je

me mocqueray aussi de toy; tu m'as joüé de ceste-cy, mais je t'en joüerai aussi d'une autre; car je n'auray jamais part avec toy, et dés ceste heure je me resous de me faire Religieux. Et de fait il fut receu en Religion, où il vesquit sainctement, et neantmoins sa vocation venoit d'un despit.

Il y en a encore d'autres desquels les motifs ont esté encore plus mauvais que cestuy-cy. J'ay apprins de bonne part qu'un gentil-homme de nostre âge, brave d'esprit et de corps, de fort bon lieu, voyant passer des Peres Capucins, dit aux autres Seigneurs avec lesquels il estoit: Il me prend envie de sçavoir comme vivent ces pieds-deschaus, et de me rendre parmy eux, non point à dessein d'y tousjours demeurer, mais seulement pour un mois ou trois semaines, afin de mieux remarquer ce qu'ils font, puis apres m'en rire et mocquer avec vous autres. Il fait ainsi son complot, il poursuit fort et ferme, il est enfin receu. Mais la Providence, qui s'estoit servie de ce moyen pour le retirer du monde, convertit sa fin et son intention mauvaise en bonne, et celui qui pensoit prendre les autres fut prins luy-mesme; car il n'eut pas plustost demeuré quelques jours avec ces bons Religieux, qu'il fut tout à fait changé, il persevera fidelement en sa vocation, et a esté un grand serviteur de Dieu.

Il y en a encore d'autres de qui la vocation n'est de soy pas meilleure que ceste-cy : c'est de ceux qui vont en Religion à cause de quelque defaut naturel, comme pour estre boiteux, borgnes, ou pour estre laids, ou pour avoir quelque autre pareil defaut; et, ce qui semble encore le pire, c'est qu'ils y sont portez par leurs peres et meres, lesquels bien souvent, lorsqu'ils ont des enfans borgnes, boiteux, ou autrement defectueux, les laissent au coin du feu, et disent : Cecy ne vaut rien pour le monde, il le faut envoyer en Religion, il luy faut procurer quelque benefice, ce sera autant de descharge pour nostre maison. Les enfans se laissent conduire où l'on veut, sous espoir de vivre des biens de l'Autel.

D'autres ont une grande quantité d'enfans : Eh bien, disent-ils, il faut descharger la maison, et envoyer ceux-cy en Religion, afin que les aisnez ayent tout, et qu'ils puissent paroistre. Mais Dieu bien souvent en cecy fait voir la grandeur de sa clemence et misericorde, employant ces intentions, qui d'elles-mesmes ne sont aucunement bonnes, pour faire de ces personnes-là de grands serviteurs de sa divine Majesté. Et en cecy il se fait voir admirable : ainsi ce divin artisan se plaist à faire de beaux edifices avec du bois qui est fort tortu, et qui n'a aucune apparence d'estre propre à chose du monde ; et tout ainsi qu'une personne qui ne sçait que c'est de la menuyserie, voyant quelque bois tortu en la boutique d'un menuysier, s'estonneroit de luy entendre dire que c'est pour faire quelque beau chef-d'œuvre (car, diroit-il, si cela est comme vous dites, combien de fois faudra-t-il passer le rabot par-dessus, avant que d'en pouvoir faire un tel ouvrage) ; ainsi, pour l'ordinaire, la divine Providence fait de beaux chefs-d'œuvre avec ces intentions tortuës et sinistres, comme il fait entrer en son festin les boiteux et les aveugles, pour nous faire voir qu'il ne sert de rien d'avoir deux yeux ou deux pieds pour aller en Paradis, et qu'il vaut mieux aller en Paradis avec une jambe, un œil, un bras que d'en avoir deux et se perdre. Or telles sortes de gens estans ainsi venus en Religion, on les a veus souventesfois faire de grands fruicts, et perseverer fidellement en leur vocation.

Il y en a d'autres qui ont esté bien appellez, qui toutesfois n'ont pas perseveré ; ains apres avoir demeuré quelque temps en Religion, ont tout quitté. Et de cecy nous avons l'exemple de Judas, duquel nous ne pouvons douter qu'il ne fust bien appellé ; car nostre Seigneur le choisit et l'appella à l'Apostolat de sa propre bouche : d'où vient donc qu'estant si bien appellé, il ne persevera pas en sa vocation ? O c'est qu'il abusa de sa liberté, et ne voulut pas se servir des

moyens que Dieu luy donnoit pour ce sujet; mais, au lieu de les embrasser et d'en user à son profit, il s'en servit pour en abuser et pour les rejetter, et, en ce faisant, il se perdit; car c'est chose certaine que quand Dieu appelle quelqu'un à une vocation, il s'oblige par consequent, par sa providence divine, de luy fournir toutes les aydes requises pour se rendre parfait en sa vocation. Or quand je dis que nostre Seigneur s'oblige, il ne faudroit pas penser que ce soit nous qui l'ayons obligé à ce faire en suivant sa vocation, car on ne sçauroit l'obliger; mais Dieu s'oblige soy-mesme par soy-mesme, poussé et provoqué à ce faire par les entrailles de son infinie bonté et misericorde : tellement que me faisant Religieux, nostre Seigneur s'est obligé de me fournir tout ce qui est necessaire pour estre bon Religieux, non point par devoir, mais par sa misericorde et providence infinie; tout ainsi qu'un grand Roy, levant des soldats pour faire la guerre, sa prevoyance et prudence requiert qu'il prepare des armes pour les armer : car quelle apparence y auroit-il de les envoyer combattre sans armes? que s'il ne le fait pas, il est taxé d'une grande imprudence. Or la divine Majesté ne manque jamais de soin ny de prevoyance touchant cecy; et, pour le nous mieux faire croire, elle s'y est obligée, en sorte qu'il ne faut jamais entrer en opinion qu'il y ait de sa faute quand nous ne faisons pas bien : voire sa liberalité est si grande, qu'il donne ces moyens à ceux ausquels il ne les a pas promis, et ausquels il ne s'est pas obligé pour ne les avoir pas appellez. Remarquez aussi que quand je dis que Dieu s'est obligé de donner à ceux qu'il appelle toutes les conditions requises pour estre parfaits en leur vocation, je ne dis pas qu'il les leur donne tout à coup et à l'instant qu'ils entrent en Religion. Oh! non; il ne faut pas penser qu'en entrant en Religion on soit parfait tout promptement; c'est assez qu'ils viennent pour tendre à la perfection, et pour embrasser les moyens de se perfectionner; et,

pour ce faire, il est necessaire d'avoir ceste volonté ferme et constante (de laquelle nous avons parlé) d'embrasser tous les moyens propres de se perfectioner en la vocation en laquelle on est appellé.

Voila donc comme les jugemens de Dieu sont occultes et secrets, et comme les uns qui, par despit et forme de mocquerie, entrent en Religion, y persevere neantmoins; les autres y estant bien appellés, et ayant commencé avec grande ferveur, finissent mal et quittent tout. C'est donc une chose bien difficile de sçavoir si une fille est bien appellée de Dieu, pour lui donner sa voix; car bien qu'on la voye fervente, peut estre ne perseverera-t-elle pas. Mais tant pis pour elle; ne laissez pas pour cela, si vous voyez qu'elle ait ceste volonté constante de vouloir servir Dieu et se perfectioner, de lui donner vostre voix : car si elle veut recevoir les aydes que nostre Seigneur infailliblement lui donnera, elle perseverera; que si, apres quelques années, elle perd la perseverance à son dam, vous n'en estes pas la cause, ains elle-mesme. Voila donc pour la premiere partie et cognoissance des vocations.

Quant à la seconde, qui est de sçavoir les conditions que doivent avoir les filles, premierement que l'on reçoit ceans, en second lieu celles que l'on reçoit au Noviciat, et en troisiesme lieu celles que l'on reçoit à la Profession, je n'ay guere à dire dessus la premiere reception; car l'on ne peut pas beaucoup cognoistre ces filles qui viennent avec une si bonne mine. Parlez-leur, elles feront tout ce que l'on voudra. Elles ressemblent à S. Jean et à S. Jacques, ausquels nostre Seigneur dit : Pourrez-vous bien boire le calice de ma Passion? Ils respondirent hardiment et franchement qu'ouy, et la nuict de la Passion ils l'abandonnerent. Ces filles en font ainsi : elles font tant de prieres, tant de reverences, elles tesmoignent tant de bonne volonté, que l'on ne peut bonnement les esconduire; et en effet l'on n'y doit pas

faire trop grande consideration, ce me semble. Je dis cecy pour l'interieur ; car certes il est bien difficile en ce temps-là de le pouvoir cognoistre, principalement des filles qui viennent icy de loing : tout ce que l'on peut faire à celles-cy, c'est de sçavoir qui elles sont, et telles choses qui regardent le temporel et l'exterieur, puis leur ouvrir la porte et les mettre à leur premier essay. Si c'est des filles qui soient du lieu, l'on peut observer leur façon, et, par la conversation que l'on a avec elles recognoistre quelque chose de leur interieur ; mais je trouve qu'il est encore bien malaisé, car elles viennent tousjours en la meilleure mine et posture qui se peut. Or il me semble que pour ce qui est de la santé corporelle et infirmitez du corps, l'on n'y doit point faire ou fort peu de consideration, d'autant qu'en ces Maisons l'on y peut recevoir les foibles et imbecilles, aussi bien que les fortes et robustes, puis qu'elles ont esté faites en partie pour elles ; pourveu que ce ne soient des infirmitez si pressantes, qu'elles les rendent tout à fait incapables d'observer la Regle, et inhabiles à faire ce qui est de ceste vocation ; mais excepté cela, je ne leur refuserois jamais ma voix, pas mesme quand elles seroient aveugles ou manchottes, ou n'auroient qu'une jambe, si avec cela elles avoient les autres conditions requises à ceste vocation. Et que la prudence humaine ne me vienne point icy dire : Eh ! s'il se presentoit tousjours telle sorte de gens, les faudroit-il tousjours recevoir ? et si toutes estoient aveugles ou malades, qui les serviroit ? Or ne vous mettez point en peine de cela, car il n'arrivera pas : laissez-en le soin à la divine Providence, qui sçaura bien y pourvoir et y appeller les fortes necessaires à son service. Quand il se presentera des infirmes, dites : Dieu soit beny ! en vient-il des robustes ? à la bonne heure. En somme, les malades qui n'empeschent point d'observer la Regle ne doivent point estre considerées en vos Maisons. Et voila ce que j'avois à dire touchant ceste premiere reception.

Quant à la seconde, qui est de recevoir une fille au Noviciat, je ne trouve pas encore qu'il y ait de grandes difficultez. Neantmoins l'on doit faire plus de consideration qu'en la premiere reception; car aussi l'on a eu plus de moyens de remarquer leur humeur, action et habitude; l'on void bien les passions qu'elles ont. Mais tout cela ne doit point les empescher d'estre admises au Noviciat, pourveu qu'elles ayent une bonne volonté de s'amender, de se sousmettre, et se servir de medicamens propres à leur guerison. Et, bien qu'elles ayent de la repugnance à ces remedes et les prennent avec grande difficulté, cela ne veut rien dire, pourveu qu'elles ne laissent pas d'en user : car les medecines sont tousjours ameres au goust, et n'est pas possible qu'on les reçoive avec la suavité que l'on feroit si elles estoient bien appetissantes; mais avec tout cela elles ne laissent pas de faire leur operation, et quand elles la font meilleure, c'est lors qu'elles font le plus de travail et de peine. Tout de mesme, voila une fille qui a ses passions fortes; elle est colere, elle fait plusieurs manquemens : si, avec cela elle veut bien estre guerie, et veut qu'on la corrige, mortifie, et qu'on luy donne des remedes propres à sa guerison, combien qu'en les prenant cela la fasche et la travaille, il ne faut point pour cela luy refuser sa voix; car elle n'a pas seulement la volonté de guerir, mais encore elle prend les remedes qui luy sont donnez pour ce sujet, combien qu'avec peine et difficulté. Il s'en trouvera qui auront esté mal nourries et mal civilizées, qui auront la nature rude et grossiere. Or, il n'y a point de doute que celles-cy n'ayent plus de peine et de difficulté, que celles qui auront le naturel plus doux et qu'elles seront plus sujettes à faire des fautes, que d'autres qui seront mieux nourries; mais neantmoins, si elles veulent bien estre gueries, et tesmoignent une volonté ferme à vouloir recevoir les remedes, quoy qu'il leur couste, à celles-là je donnerois ma voix nonobstant ces cheutes; car ces filles-

là, apres beaucoup de travail, font de grands fruicts en la Religion, deviennent de grandes servantes de Dieu, et acquierent une vertu forte et solide; car la grace de Dieu supplée au defaut, et n'y a point de doute que souvent où il y a moins de la nature, il y a plus de la grace. Or donc on ne doit pas laisser de recevoir au Noviciat les filles, quoy qu'elles ayent beaucoup de mauvaises habitudes, le cœur rude et grossier, et qu'elles tesmoignent beaucoup de passion, pourveu que telles filles veuillent estre gueries. En somme, pour recevoir une fille au Noviciat, il ne faut sinon sçavoir si elle a une bonne volonté, et si elle est deliberée et resoluë de recevoir le traitement qui luy sera fait pour sa guerison, et de vivre en une grande sousmission; ayant cela, je luy donnerois ma voix. Et voila, ce me semble, tout ce qui se peut dire touchant ceste seconde reception.

Pour la troisiesme, c'est une chose de grande importance de recevoir une fille à la Profession; et en cecy il me semble qu'on doit observer trois choses. La premiere que les filles que l'on reçoit à la Profession soient saines, non de corps (comme j'ay desja dit), mais de cœur et d'esprit; je veux dire, qui ayent le cœur bien disposé à vivre en une entiere souplesse et sousmission. La seconde, que ces filles aient l'esprit bon : or, quand je dis un bon esprit, je n'entends pas dire ces grands esprits qui sont pour l'ordinaire vains et pleins de propres jugemens, de suffisance, et qui estans au monde, estoient des boutiques de vanité, qui viennent en Religion non point pour s'humilier, mais comme si elles y vouloient faire des leçons de Philosophie et Theologie, voulant tout conduire et gouverner. Or, c'est à celles-cy qu'il faut bien prendre garde. Je dis qu'il y faut bien prendre garde, et non qu'il n'en faille point recevoir, si l'on void qu'elles veüillent estre changées et humiliées; car elles pourront bien, avec le temps et la grace de Dieu, faire ce changement; ce qui arrivera sans doute, si avec fidelité elles se servent

des remedes qui leur sont donnez pour leur guerison. Quand doncques je parle d'un esprit bon, j'entends parler des esprits bien faits et bien sensez ; et encore des mediocres, qui ne sont ny trop grands ny trop petits ; car tels esprits font tousjours beaucoup, sans que pour cela ils le sçachent : ils s'appliquent à faire et s'addonnent aux vertus solides ; ils sont traictables, et on n'a pas beaucoup de peine à les conduire ; car facilement ils comprennent combien c'est une chose bonne de se laisser gouverner. La troisiesme chose qu'il faut observer, c'est si la fille a bien travaillé en son année de Noviciat, si elle a bien souffert et profité des medecines que l'on luy a données, si elle a bien fait valoir les resolutions qu'elle fit entrant en son Noviciat de changer ses mauvaises humeurs et inclinations ; car l'année du Noviciat luy a esté donnée pour cela. Que si l'on void qu'elle ait perseveré fidellement en sa resolution, et que sa volonté demeure ferme et constante pour continuer, et qu'elle se soit appliquée à se reformer, et former selon les Regles et Constitutions ; et que ceste volonté luy dure, voire de vouloir tousjours mieux faire, c'est un bon signe et bonne condition pour luy donner sa voix ; car bien que nonobstant cela elle ne laisse pas de faire des fautes, et mesmes assez grandes, il ne faut pas pourtant luy refuser sa voix : car bien qu'en l'année de son Noviciat elle doive travailler en la reformation de ses mœurs et habitudes, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ne doive point faire de cheute, ny qu'elle doive à la fin de son Noviciat estre parfaite. Car regardez au College de nostre Seigneur les glorieux Apostres : encore qu'ils fussent bien appellez et qu'ils eussent beaucoup travaillé, combien firent-ils de fautes, non seulement en la premiere année, mais aussi en la seconde et troisiesme ? Tous disoient et promettoient merveilles, voire mesme de suivre nostre Seigneur à la mort et dans la prison ; mais la nuit de la Passion que l'on vint prendre leur bon Maistre, tous l'abandonnerent.

Je veux dire par là que les cheutes ne doivent pas estre cause que l'on rejette une fille, quand parmy tout cela elle demeure avec une forte volonté de se redresser et de se vouloir servir des moyens qu'on lui donne pour ce sujet. Voilà ce que j'avois à dire touchant les conditions que les filles que l'on veut recevoir à la profession doivent avoir, et ce que les Sœurs doivent observer pour leur donner leurs voix. Et sur cecy je finiray mon discours, si ce n'est que l'on me demande encore quelque chose.

L'on demande donc en premier lieu, s'il se trouvoit une fille qui fust fort sujette à se troubler pour de petites choses, et que son esprit fust souvent plein de chagrin et d'inquietude, et qu'elle ne tesmoignast parmy cela guere d'amour pour sa vocation, et que neantmoins cela estant passé, elle promist de faire des merveilles, qu'est-ce qu'il faudroit faire? Il est tout certain qu'une telle fille estant ainsi changeante n'est pas propre pour la Religion; mais parmy tout cela ne veut-elle point estre guerie? car si cela n'est, il la faut congedier. L'on ne sçait, direz-vous, si cela procede faute de volonté de se guerir, ou bien qu'elle ne comprenne pas en quoy consiste la vraye vertu. Or, si apres lui avoir fait bien entendre ce qu'il faut qu'elle fasse pour son amendement, elle ne le fait pas, ains se rend incorrigible, il la faut rejetter; sur tout parce que ses fautes, ainsi que vous dites, ne procedent pas faute du jugement, ny de pouvoir comprendre en quoy consiste la vraye vertu, ny moins encore ce qu'il faut qu'elle fasse pour son amendement; mais que c'est par le defaut de la volonté, qui n'a point de perseverance ny de constance à faire et à se servir de ce qu'elle sçait estre requis pour son amendement, et encore qu'elle dise quelquesfois qu'elle fera mieux, neantmoins ne le fait pas, ains persevere en ceste inconstance de volonté, je ne luy donnerois pas ma voix. Vous dites encore qu'il y en a de si tendres, qu'elles ne peuvent supporter qu'on les corrige sans se troubler, et

que cela les rend souvent malades : or si cela est, il leur faut ouvrir la porte ; car puis qu'elles sont malades, et qu'elles ne veulent point qu'on les traite, ny qu'on leur applique les remedes propres à leur donner la guerison, l'on void clairement que faisant ainsi, elles se rendent incorrigibles, et ne donnent point d'espoir de pouvoir estre gueries. Pour ce qui est de la tendreté, tant sur l'esprit que sur le corps, c'est l'un des plus grands empeschemens qui soient en la vie religieuse, et partant il faut avoir un tres-grand soin de ne pas recevoir celles qui en sont demesurément atteintes, parce qu'elles ne veulent point estre gueries, refusans de se servir de ce qui peut leur donner la santé.

L'on demande en second lieu, qu'est-ce que l'on doit juger d'une fille qui tesmoigne par ses paroles qu'elle se repent d'estre entrée en Religion? Certes si elle persevere en ces degousts de sa vocation, et à se repentir, et que l'on voye que cela la rende lasche et negligente à se former selon l'esprit de sa vocation, il la faut mettre dehors : neantmoins il faut considerer que cela peut arriver ou par une simple tentation, ou pour exercice ; et cela se peut cognoistre par le profit qu'elle fera de telle pensée, degoust ou repentir, quand avec simplicité elle se descouvrira de telle chose, et qu'elle sera fidelle à se servir des remedes que l'on lui donnera là dessus ; car Dieu ne permet jamais rien pour nostre exercice, qu'il ne veüille que nous en tirions profit ; ce qui se fait tousjours quand l'on est fidele à se descouvrir, et comme j'ay dit, simple à croire et à faire ce que l'on nous dit ; et cecy est la marque que l'exercice est de Dieu. Mais quand l'on void que ceste fille use de son propre jugement, et que sa volonté est seduite et gastée, perseverant à son degoust, alors la chose est en mauvais estat, et quasi sans remede : il la faut renvoyer.

L'on demande en troisiesme lieu, s'il ne faut pas faire consideration de donner sa voix à une fille qui n'est pas

cordiale, ou qui n'est pas esgale à l'endroit de toutes les Sœurs, et qui a fait voir qu'elle a plus d'inclination à l'une qu'à l'autre. Il ne faut pas estre si rigoureuses pour toutes ces petites choses : voyez-vous, ceste inclination est la derniere piece de nostre renoncement : car avant que l'on puisse arriver à ce poinct de n'avoir aucune inclination à l'une plus qu'à l'autre, et que ces affections soient tellement mortifiées, qu'elles ne paroissent point, il y faut du temps. Il faut observer en cela, comme en toute autre chose, si ceste Sœur se rend incorrigible.

En fin, direz-vous, si le sentiment des autres Sœurs estoit tout contraire à ce que l'on sçait, et qu'il nous vinst inspiration de dire quelque chose que nous avons recognu, qui est à l'avantage de la Sœur, faudroit-il laisser de le dire ? Non, quoy que le sentiment des autres soit tout contraire au nostre, et que vous soyez seule en ceste opinion ; car cela pourroit servir encor aux autres pour se resoudre à ce qu'elles doivent faire. Le S. Esprit doit presider aux Communautez, et selon la varieté des opinions, on se resout pour faire comme l'on juge plus expedient pour sa gloire. Or, ceste inclination que vous avez, que les autres donnent leurs voix ou qu'elles ne la donnent pas, combien que vous donniez ou ne donniez pas la vostre, doit estre mesprisée et rejettée comme une autre tentation, Mais il ne faut jamais tesmoigner parmy les Sœurs ses inclinations ou aversions en ceste occasion. En fin, pour toutes les imperfections que les filles apportent du monde, il faut garder ceste Regle : quand l'on void qu'elles s'amendent, combien qu'elles ne laissent pas de commettre des fautes, il ne faut pas les rejetter ; car, par l'amendement, elles font voir qu'elles ne veulent pas demeurer incorrigibles. Dieu soit beny.

ENTRETIEN XVIII.

Comment il faut recevoir les Sacremens, et reciter le divin Office, avec quelques poincts touchant l'Oraison.

Avant que sçavoir comment il nous faut preparer pour recevoir les Sacremens, et quel fruict nous en devons tirer, il est necessaire de sçavoir que c'est que Sacremens et leurs effects. Les Sacremens doncques sont des canaux par lesquels (pour ainsi parler) Dieu descend à nous, comme par l'oraison nous montons à luy, puisque l'oraison n'est autre chose qu'une eslevation de nostre esprit en Dieu. Les effects des Sacremens sont divers, quoy qu'ils n'ayent tous qu'une mesme fin et pretention, qui est de nous unir à Dieu. Par le Sacrement de Baptesme, nous nous unissons à Dieu comme le fils avec le pere; par celuy de la Confirmation, nous nous unissons comme le soldat avec son Capitaine, prenant force pour combattre et vaincre nos ennemis en toutes tentations. Par le Sacrement de Penitence, nous sommes unis à Dieu comme les amis reconciliez; par celui de l'Eucharistie, comme la viande avec l'estomach; par celuy de l'Extreme-Onction, nous nous unissons à Dieu comme l'enfant qui vient d'un lointain pays, mettant desja l'un des pieds en la maison de son pere pour se reünir avec luy, avec sa mere, et toute la famille. Or, voila les effects divers des Sacremens, mais pourtant qui demandent tous l'union de nostre ame avec son Dieu. Nous ne parlerons maintenant que de deux, de celuy de la Penitence, et de l'Eucharistie; et premierement, il est tres-necessaire que nous sçachions pourquoy c'est que recevant si souvent ces deux Sacremens, nous ne recevons pas aussi les graces qu'ils ont accoustumé d'apporter aux ames qui sont bien preparées, puisque ces graces sont jointes aux Sacremens. Je le diray en un mot : c'est faute de deuë preparation; et partant il faut sçavoir comment il nous

faut bien preparer pour recevoir ces deux Sacremens, et tous les autres encore. Doncques la premiere preparation, c'est la pureté de l'intention; la seconde, c'est l'attention; et la troisiesme, c'est l'humilité. Quant à la pureté d'intention, c'est une chose totalement necessaire, non seulement en la reception des Sacremens, mais encore en tout ce que nous faisons. Or, l'intention est pure, lors que nous recevons les Sacremens, ou faisons quelque autre chose quelle qu'elle soit, pour nous unir à Dieu et pour luy estre plus agreables, sans aucun meslange de propre interest. Vous cognoistrez cela, si, quand vous desirez de vous communier, l'on ne le vous permet pas; ou bien si, apres la saincte Communion, vous n'avez point de consolation, et que pour cela vous ne laissiez pas de demeurer en paix, sans consentir aux attaques qui pourroient vous en venir; mais si, au contraire, vous consentez à l'inquietude dequoy l'on vous a refusé de communier, ou de quoy vous n'avez pas eu de la consolation, qui ne void que vostre intention estoit impure, et que vous ne cherchez de vous unir à Dieu, ains aux consolations, puis que vostre union avec Dieu se doit faire sous la saincte vertu d'obeyssance? Et tout de mesme si vous desirez la perfection d'un desir plein d'inquietude, qui ne void que c'est l'amour propre, qui ne voudroit pas que l'on veid de l'imperfection en nous? S'il estoit possible que nous peussions estre autant agreables à Dieu, estans imparfaits comme estans parfaits, nous devrions desirer d'estre sans perfection, afin de nourrir en nous par ce moyen la tres-saincte humilité.

La seconde preparation, c'est l'attention. Certes nous devrions aller aux Sacremens avec beaucoup d'attention, tant sur la grandeur de l'œuvre, comme sur ce que chaque Sacrement demande de nous. Par exemple, allant à la Confession, nous y devons porter un cœur amoureusement douloureux; et à la saincte Communion, il y faut porter un

cœur ardemment amoureux. Je ne dis pas, par ceste grande attention, qu'il ne faille point avoir de distraction, car il n'est pas en nostre pouvoir; mais j'entends de dire qu'il faut avoir un soin tout particulier à ne s'y point arrester volontairement.

La troisiesme preparation, c'est l'humilité, qui est une vertu fort necessaire pour recevoir abondamment les graces qui decoulent par les canaux des Sacremens, parce que les eaux ont bien accoustumé de couler plus vistement et plus fortement quand les canaux sont posez en des lieux panchans et tendans en bas.

Mais, outre ces trois preparations, je vous veux dire en un mot que la principale est l'abandonnement total de nous-mesmes à la mercy de Dieu, sousmettans sans reserve quelconque nostre volonté et toutes nos affections à sa domination. Je dis sans reserve, d'autant que nostre misere est si grande, que nous nous reservons tousjours quelque chose. Les personnes les plus spirituelles se reservent pour l'ordinaire la volonté d'avoir des vertus; et quand elles vont à la Communion : O Seigneur, disent-elles, je m'abandonne entierement entre vos mains; mais plaise vous me donner la prudence, pour sçavoir vivre honnorablement; mais de simplicité, ils n'en demandent point. O mon Dieu ! je suis absolument sousmise à vostre divine volonté; mais donnez-moy un grand courage pour faire des œuvres excellentes pour vostre service; mais de douceur pour vivre paisiblement avec le prochain, il ne s'en parle point. Donnez-moy, dira un autre, ceste humilité qui est si propre pour donner bon exemple; mais d'humilité de cœur, qui nous fait aymer nostre propre abjection, ils n'en ont point de besoin, ce leur semble. O mon Dieu ! puis que je suis tout vostre, que j'aye tousjours des consolations à l'oraison ! voire? c'est bien ce qu'il nous faut pour estre unis à Dieu, qui est la pretention que nous avons; et jamais ils ne demandent des tribulations

ou mortifications. O ! ce n'est pas là le moyen de faire ceste union, que de se reserver toutes ses volontez, pour belle apparence qu'elles ayent ; car nostre Seigneur se voulant donner tout à nous, veut que reciproquement nous nous donnions entierement à luy, afin que l'union de nostre ame avec sa divine Majesté soit plus parfaite, et que nous puissions dire veritablement apres ce grand parfait entre les Chrestiens : Je ne vis plus moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy.

La seconde partie de cette preparation consiste à vuider nostre cœur de toutes choses, afin que nostre Seigneur le remplisse tout de luy-mesme. Certes la cause pourquoy nous ne recevons pas la grace de la sanctification (puis qu'une seule Communion bien faite est capable et suffisante pour nous rendre saincts et parfaits) ne provient sinon de ce que nous ne laissons pas regner nostre Seigneur en nous, comme sa bonté le desire. Il vient en nous, ce bien-aymé de nos ames, et il trouve nos cœurs tous pleins de desirs, d'affections et de petites volontez : ce n'est pas ce qu'il cherche ; car il les veut trouver vuides, pour s'en rendre le maistre et le gouverneur. Et pour monstrer combien il le desire, il dit à son amante sacrée qu'elle le mette comme un cachet sur son cœur, afin que rien n'y puisse entrer que par sa permission et selon son bon plaisir. Or, je sçay bien que le milieu de vos cœurs est vuide (autrement ce seroit une trop grande infidelité) ; je veux dire que nous avons non seulement rejetté et detesté le peché mortel, ains toute sorte d'affection mauvaise ; mais las ! tous les coins et recoins de nos cœurs sont pleins de mille choses indignes de paroistre en la presence de ce Roy souverain, lesquelles (ce semble) luy lient les mains, afin de l'empescher de nous departir les biens et les graces que sa bonté avoit desiré de nous faire, s'il nous eust trouvez preparez. Faisons donc, de nostre costé, ce qui est de nostre pouvoir pour nous bien preparer

à recevoir ce pain supersubstantiel, nous abandonnant totalement à la divine Providence, non seulement pour ce qui regarde les biens temporels, mais principalement les spirituels, respandant en la presence de la divine bonté toutes nos affections, desirs et inclinations, pour luy estre entierement sousmis, et nous asseurons que nostre Seigneur accomplira de son costé la promesse qu'il nous a faite de nous transformer en luy, eslevant nostre bassesse jusque à estre unie avec sa grandeur.

L'on peut bien communier pour diverses fins; comme pour demander à Dieu d'estre delivrez de quelque tentation ou affliction, soit pour nous ou pour nos amis, ou pourveu que ce soit sous ceste condition de nous unir par ce moyen plus parfaitement à Dieu : ce qui n'arrive pourtant pas bien souvent; car au temps de l'affliction, l'on est ordinairement plus uny à Dieu, parce que l'on se ressouvient plus souvent de luy. Et pour ce qui est des vertus, aucunesfois il est plus à propos et meilleur pour nous de ne les pas avoir en habitude, que si nous les avions, pourveu toutesfois que nous en fassions les actes à mesure que les occasions s'en presentent: car la repugnance que nous sentons à pratiquer quelque vertu, nous doit servir pour nous humilier, et l'humilité vaut tousjours mieux que tout cela. En fin il faut qu'en toutes les prieres et demandes que vous ferez à Dieu, vous ne les fassiez pas seulement pour vous, ains que vous observiez de dire tousjours *nous,* comme nostre Seigneur nous l'a enseigné en l'Oraison Dominicale, où il n'y a ny *mon,* ny *mien,* ny *moy :* cela s'entend que vous ayez l'intention de prier Dieu qu'il donne la vertu ou la grace que vous luy demandez pour vous, à tous ceux qui en ont la mesme necessité, et que ce soit tousjours pour vous unir davantage avec luy; car autrement nous ne devons demander ny desirer autre chose, ny pour nous, ny pour le prochain, puis que c'est la fin pour laquelle les Sacremens sont instituez. Il faut

donc que nous correspondions à ceste intention de nostre Seigneur, les recevant pour ceste mesme fin ; et ne faut pas que nous pensions que communiant ou priant pour les autres, nous y perdions quelque chose, sinon que nous offrissions à Dieu ceste communion ou priere pour la satisfaction de leurs pechez ; car alors nous ne satisferions pas pour les nostres : mais pourtant le merite de la communion et de la priere nous demeureroit ; car nous ne sçaurions meriter la grace les uns pour les autres : il n'y a que nostre Seigneur qui l'ait peù faire. Nous pouvons bien impetrer des graces pour les autres ; mais les leur meriter, nous ne le pouvons pas faire.

La priere que nous avons faite pour eux, augmente nostre merite, tant pour la recompense de la grace en ceste vie, que de la gloire en l'autre. Et si une personne ne faisoit pas attention de faire quelque chose pour la satisfaction de ses pechez, la seule attention qu'elle auroit de faire tout ce qu'elle fait pour le pur amour de Dieu suffiroit pour y satisfaire, puis que c'est une chose asseurée, que qui pourroit faire un acte excellent de charité, ou un acte d'une parfaite contrition, satisferoit pleinement pour tous ses pechez.

Vous voudriez, peut estre, sçavoir comme vous cognoistrez si vous profitez par le moyen de la reception des Sacremens. Vous le cognoistrez, si vous vous avancez par les vertus qui leur sont propres ; comme si vous tirez de la Confession l'amour de vostre propre abjection et l'humitité ; car ce sont les vertus qui luy sont propres, et c'est tousjours par la mesure de l'humilité que l'on recognoist nostre avancement. Ne voyez-vous pas qu'il est dit que quiconque s'humiliera sera exalté ? estre exalté, c'est estre avancé. Si vous devenez, par le moyen de la tres-saincte Communion, fort douce (puis que c'est la vertu qui est propre à ce sacrement qui est tout doux, tout suave, tout miel), vous retirerez le fruict qui luy est propre, et ainsi vous vous avancerez ; mais si au contraire

vous ne devenez point plus humble ny plus douce, vous meriterez que l'on vous leve le pain, puis que vous ne voulez point travailler. Je voudrois bien que l'on allast simplement, quand il nous viendroit le desir de communier, le demandant à la Superieure avec resignation d'accepter humblement le refus, si on le nous fait; et si on nous octroye nostre demande, aller à la Communion avec amour. Bien qu'il y ait de la mortification à le demander, il ne faut pas laisser pour cela; car les filles qui entrent en la Congregation, n'y entrent que pour se mortifier; et les Croix qu'elles portent les en doivent faire ressouvenir. Que si l'inspiration venoit à quelqu'une de ne pas communier si souvent que les autres, à cause de la cognoissance qu'elle a de son indignité, elle peut demander à la Superieure, attendant le jugement qu'elle en fera avec une grande douceur et humilité.

Je voudrois aussi que l'on ne s'inquietast point, quand l'on entend parler de quelque defaut que nous avons, ou de quelque vertu que nous n'avons pas; mais que nous benissions Dieu dequoy il nous a descouvert le moyen d'acquerir la vertu et de nous corriger de l'imperfection, et puis prendre courage de nous servir de ces moyens. Il faut avoir des esprits genereux qui ne s'attachent qu'à Dieu seul, sans s'arrester aucunement à ce que nostre partie inferieure veut, faisant gaigner la partie superieure de nostre ame, puis qu'il est entierement en nostre pouvoir, avec la grace de Dieu, de ne jamais consentir à l'inferieure. Les consolations et tendretez ne doivent pas estre desirées, puis que cela ne nous est pas necessaire pour aymer davantage nostre Seigneur. Il ne faut donc point s'arrester à considerer si l'on a de bons sentimens; mais il nous faut faire ce qu'ils nous feroient faire si nous les avions. Il ne faut pas aussi estre si tendres à se vouloir confesser de tant de menuës imperfections, puis que mesme nous ne sommes pas obligez de nous confesser des pechez veniels, si nous ne voulons : mais quand on s'en confesse, il faut

avoir la volonté resoluë de s'en amender; autrement ce seroit un abus de s'en confesser. Il ne faut pas non plus se tourmenter quand l'on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en confesser; car il n'est pas croyable qu'une ame qui fait souvent son examen, ne remarque bien pour s'en ressouvenir les fautes qui sont d'importance : pour tant de petits et legers defauts, vous en pouvez parler avec nostre Seigneur, toutes les fois que vous les appercevrez : un abaissement d'esprit, un souspir suffit pour cela.

Vous demandez comment vous pourrez faire vostre acte de contrition en peu de temps : je vous dis qu'il ne faut presque point de temps pour le bien faire, puis qu'il ne faut autre chose qui se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé.

Vous desirez en second lieu que je vous parle de l'Office : je le veux bien ; et je vous dis premierement qu'il se faut preparer pour le dire, dés l'instant que l'on entend la cloche qui nous y appelle, et faut, à l'imitation de S. Bernard, demander à nostre cœur que c'est qu'il va faire ; et non seulement en ceste occasion, mais aussi entrant à tous nos exercices, afin que nous apportions à chacun d'iceux l'esprit qui luy est propre; car il ne seroit pas à propos d'aller à l'Office comme à la recreation : à la recreation, il faut porter un esprit amoureusement joyeux, et en l'Office un esprit serieusement amoureux. Quand l'on dit, *Deus in adjutorium meum intende*, il faut penser que nostre Seigneur nous dit reciproquement : Et vous, soyez attentifs à moy.

Que celles qui entendent quelque peu ce qu'elles disent à l'Office employent fidellement ce talent selon le bon plaisir de Dieu, qui le leur a donné pour les ayder à se retenir recueillies par le moyen des bonnes affections qu'elles en pourront tirer; et que celles qui n'y entendent rien se tiennent simplement attentives à Dieu, ou bien qu'elles fassent des eslancemens amoureux, tandis que l'autre Chœur

dit le verset, et qu'elles font les pauses. Il faut aussi considerer que nous faisons le mesme office que les Anges, quoy qu'en divers langage, et que nous sommes devant le mesme Dieu devant lequel les Anges tremblent; et tout ainsi qu'un homme qui parleroit à un Roy se rendroit fort attentif, craignant de faire quelque faute; que si, nonobstant tout son soin, il luy advenoit d'en faire, il rougiroit incontinent, tout de mesme en devons-nous faire à l'Office, nous tenant dessus nos gardes, crainte de faillir. Il est encor requis d'avoir attention de bien prononcer et dire selon qu'il est ordonné, sur tout au commencement : que s'il nous arrive d'y faire quelque manquement, il faut s'en humilier sans s'en estonner, puis que ce n'est pas chose estrange, et que nous en faisons bien ailleurs : mais s'il nous arrive d'en faire plusieurs, et que cela continue, il y a de l'apparence que nous n'avons pas conceu un vray desplaisir de nostre premiere faute; et c'est ceste negligence qui nous devroit apporter beaucoup de confusion, non pas à cause de la presence de la Superieure, mais pour le respect de celle de Dieu, qui nous est present, et de ses Anges. Or c'est presque une regle generale, que quand nous faisons si souvent une mesme faute, c'est signe qu'on manque d'affection de s'en amender; et si c'est une chose de laquelle on nous ait souventesfois adverties, il y a de l'apparence que l'on neglige l'advertissement.

En apres, il ne faut pas avoir du scrupule de laisser en tout un Office deux ou trois versets par mesgarde, pourveu que l'on ne le fist à dessein : que si vous dormez le long d'une bonne partie de l'Office, encor que vous disiez les versets de vostre Chœur, vous estes obligée de le redire; mais quand l'on fait des choses qui sont necessaires d'estre faites en l'Office, comme de tousser ou cracher, ou bien que la Maistresse des ceremonies parle pour ce qui est de l'Office, alors on n'est point obligé de le redire.

Quand l'on entre au Chœur l'Office estant un peu commencé, il faut se mettre en son rang avec les autres et suivre l'Office avec elles ; et apres qu'il est dit, il faut reprendre ce que le Chœur avoit desja dit devant que vous y fussiez, finissant où vous l'avez pris ; sinon il faut dire bas ce que le Chœur a dit, puis l'ayant atteint continuer avec luy, en cas que vostre assistance y soit vrayement necessaire.

Il ne faut pas redire son Office pour avoir esté distraite en le disant, pourveu que ce ne soit pas volontairement ; et encor que vous vous trouvassiez à la fin de quelque Psalme sans estre bien asseurée si vous l'avez dit, parce que vous avez esté distraite sans y penser, ne laissez pas de passer outre, vous humiliant devant Dieu ; car il ne faut tousjours penser que l'on a eu de la negligence, quand la distraction a esté longue : car il se pourra bien faire qu'elle nous durera le long d'un Office sans qu'il y ait de nostre faute ; et pour mauvaise qu'elle fust, il ne faudroit pas s'en inquieter, ains en faire de simples rejets de temps en temps devant Dieu. Je voudrois que jamais on ne se troublast pour les mauvais sentimens que l'on a, mais que l'on s'employast courageusement et fidellement pour n'y point consentir, puis qu'il y a bien de la difference entre sentir et consentir.

Vous voulez que je vous die quelque chose de l'Oraison. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faut beaucoup de methode pour la bien faire, et s'empressent pour trouver un certain art qu'il leur semble estre necessaire de sçavoir, ne cessant jamais de subtilizer et pointiller autour de leur oraison, pour voir comme ils la font ou comme ils la pourront faire à leur gré, et pensent qu'il ne faille tousser ny se remuer durant icelle, de crainte que l'esprit de Dieu ne se retire : folie certes tres-grande, comme si l'esprit de Dieu estoit si delicat qu'il dépendist de la methode et contenance de ceux qui font l'oraison. Je ne dis pas qu'il ne faille se servir des methodes qui sont remarquées ; mais l'on ne s'y

doit pas attacher, comme font ceux qui pensent n'avoir jamais bien fait leurs oraisons s'ils ne font leurs considerations devant les affections que nostre Seigneur leur donne, qui est pourtant la fin pour laquelle nous faisons les considerations : telles personnes ressemblent à ceux qui se trouvant au lieu où ils pretendent d'aller, s'en retournent, parce qu'ils n'y sont pas venus par le chemin que l'on leur a enseigné. Il est neantmoins requis de se tenir en grande reverence parlant à la divine Majesté, puis que les Anges, qui sont si purs, tremblent en sa presence. Mais, mon Dieu, diront quelques-unes, je ne puis pas tousjours avoir ce sentiment de la presence de Dieu, qui cause une si grande humiliation à l'ame, ny ceste reverence sensible qui me fait aneantir si doucement et agreablement devant Dieu. Or ce n'est pas aussi de celle-là que j'entends parler, ains de celle qui fait que la partie supreme et la pointe de nostre esprit se tient basse et en humilité devant Dieu, en recognoissance de son infinie grandeur et de nostre profonde petitesse et indignité.

Il faut aussi avoir une grande determination de n'abandonner jamais l'oraison, pour aucune difficulté qui s'y puisse rencontrer, et de n'y aller avec aucune preoccupation de desirs d'y estre consolée et satisfaite ; car cela ne seroit pas rendre nostre volonté unie et ajustée à celle de nostre Seigneur, qui veut qu'entrant à l'oraison nous soyons resolus de souffrir la peine des continuelles distractions, seicheresse et degoust qui nous y surviendront, demeurans aussi contentes que si nous y avions eu beaucoup de consolation et de tranquillité; puis que c'est une chose certaine que nostre oraison ne sera pas moins agreable à Dieu, ny à nous moins utile, pour estre faite avec plus de difficulté ; car pourveu que nous ajustions tousjours nostre volonté avec celle de la divine Majesté, demeurans dans une simple attente et disposition pour recevoir les evenemens de son bon plaisir avec

amour, soit en l'oraison, ou és autres occurrences, il fera que toutes choses nous seront profitables et agreables aux yeux de sa divine bonté. Ce sera donc bien faire l'oraison, mes cheres Filles, que de se tenir en paix et tranquillité auprés de nostre Seigneur, ou à sa veuë, sans autre desir ny pretention que d'estre avec luy et de le contenter. La premiere methode doncques pour s'entretenir à l'oraison, c'est de porter quelque poinct, comme les mysteres de la mort, vie et Passion de nostre Seigneur, lesquels sont les plus utiles; et c'est une chose fort rare que l'on ne puisse profiter sur la consideration de ce que nostre Seigneur a fait. C'est le Maistre souverain que le Pere eternel a envoyé au monde pour nous enseigner ce que nous devions faire; et partant, outre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin modelle, nous devons grandement estre exactes à considerer ses actions pour les imiter, parce que c'est l'une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir pour tout ce que nous faisons, que de les faire parce que nostre Seigneur les a faites; c'est à dire, pratiquer les vertus, parce que nostre Pere les a pratiquées, et comme il les a pratiquées. Ce que pour bien comprendre, il les faut fidellement peser, voir et considerer en l'oraison; car l'enfant qui ayme bien son pere, a une grande affection de se rendre conforme à ses humeurs, et l'imiter en tout ce qu'il fait. Il est vray, ce que vous dites, qu'il y a des ames lesquelles ne peuvent s'arrester ny occuper leurs esprits sur aucun mystere, estant attirées à certaine simplicité toute douce qui les tient en grande tranquillité devant Dieu, sans autre consideration que de sçavoir qu'elles sont devant luy, et qu'il est tout leur bien. Elles peuvent demeurer ainsi utilement, cela est bon; mais generalement parlant, il faut faire que toutes les filles commencent par la methode d'oraison qui est la plus seure, et qui porte à la reformation de vie et changement de mœurs, qui est celle que nous disons qui se fait autour des mysteres de la vie et de la mort

de nostre Seigneur; on y marche en asseurance. Il se faut donc appliquer tout à la bonne foy autour de nostre Maistre, pour apprendre ce qu'il veut que nous fassions, et mesme celles qui se peuvent servir de l'imagination, le doivent faire; mais il en faut user sobrement, fort simplement et courtement. Les SS. Peres ont laissé plusieurs considerations pieuses et devotes desquelles l'on peut se servir pour ce sujet; car puis que ces saincts et grands personnages les ont bien faites, qui n'osera s'en servir, et qui osera refuser de croire pieusement ce que tres-pieusement ils ont creu? Il faut aller asseurément apres ces personnages de telle authorité. Mais l'on ne s'est pas contenté de ce qu'ils ont laissé, ains plusieurs personnes ont fait quantité d'autres imaginations, et c'est de celles-là dont il ne se faut pas servir à la meditation, d'autant que cela peut prejudicier.

Nous devons faire nos resolutions en la ferveur de l'oraison lors que le soleil de justice nous esclaire et nous incite par son inspiration. Je ne veux pas dire qu'il faille avoir de grands sentimens et consolations pour cela, bien, que quand Dieu nous les donne, nous soyons obligez d'en faire nostre profit et correspondre à son amour; mais quand il ne nous les donne pas, il ne faut pas manquer de fidelité, ains vivre selon la raison et la volonté divine, et faire nos resolutions avec la pointe de nostre esprit et partie superieure de nostre ame, ne laissant de les effectuer et mettre en pratique pour aucune secheresse, repugnance ou contradiction qui se puisse presenter. Voila quant à la premiere façon de mediter, que plusieurs grands Saincts ont pratiquée comme tres-bonne, quand elle est faite comme il faut.

La seconde maniere de mediter est de ne point faire d'imagination, mais de se tenir au pied de la lettre, c'est à dire, mediter purement et simplement l'Evangile et les mysteres de nostre foy, s'entretenant familierement et tout simplement avec nostre Seigneur de ce qu'il a fait et souffert pour nous,

sans aucune representation. Or ceste façon-cy est bien plus haute et meilleure que la premiere, et si elle est plus saincte et plus asseurée; c'est pourquoy il s'y faut porter facilement, pour peu d'attrait que l'on y ait, observant en tout degré d'oraison de tenir son esprit dans une saincte liberté, pour suivre les lumieres et mouvemens que Dieu nous y donnera. Mais pour les autres manieres d'oraison plus relevées, sinon que Dieu les donne absolument, je vous prie que l'on ne s'y ingere point de soy-mesme, et sans l'advis de ceux qui conduisent. Beny soit Dieu.

ENTRETIEN XIX.

Sur les vertus de S. Joseph.

Le Juste est fait semblable à la palme, ainsi que la saincte Eglise nous fait chanter en chaque feste des saincts Confesseurs; mais comme le Palmier a une tres-grande varieté de proprietez particulieres au dessus de tous les autres arbres, comme estant le prince et le roy des arbres, tant pour la beauté que pour la bonté de son fruict, de mesme il y a une tres-grande varieté de justice. Bien que tous les Justes soient justes et esgaux en justice, neantmoins il y a une grande disproportion entre les actes particuliers de leur justice, ainsi que represente la robe de l'ancien Joseph, laquelle estoit longue jusques aux talons, recamée d'une belle varieté de fleurs. Chaque Juste a la robe de la justice qui lui bat jusques aux talons, c'est à dire, toutes les facultez et puissances de l'ame sont couvertes de justice, et l'interieur et l'exterieur ne representent que la justice mesme, estant juste en tous les mouvemens et actions tant interieures qu'exterieures. Mais pourtant, si faut-il confesser que chaque robe est recamée de diverses belles varietez de fleurs, dont l'inegalité ne les rend pas moins agreables ny moins recommandables. Le grand S. Paul Hermite fut juste d'une justice tres-parfaite, et si neantmoins nul ne peut douter qu'il n'exerça jamais tant de

charité envers les pauvres comme S. Jean, qui fut pour cela appellé l'Aumosnier, ny n'eut jamais les occasions de pratiquer la magnificence ; et partant, il n'avoit pas ceste vertu en un si haut degré que plusieurs autres Saincts. Il avoit toutes les vertus; mais non pas en un si haut degré les unes que les autres. Les Saincts ont excellé, les uns en une vertu, les autres en une autre, et si bien ils sont tous sauvez : ils le sont neantmoins tres-differemment, y ayant autant de differentes sainctetés comme il y a de Saincts. Cela estant donc ainsi presupposé, je remarque trois proprietez particulieres qu'a la palme, entre toutes les autres qui sont en tres-grand nombre, lesquelles proprietez conviennent mieux au Sainct dont nous celebrons la feste, qui est (ainsi que la saincte Eglise nous fait dire) semblable à la palme. O quel sainct est le glorieux S. Joseph ! il n'est pas seulement Patriarche, ains le Coryphée de tous les Patriarches ; il n'est pas simplement Confesseur, mais plus que Confesseur; car dans sa confession sont encloses les dignitez des Evesques, la generosité des Martyrs et de tous les autres Saincts. C'est donc à juste raison qu'il est accomparé à la palme, qui est le roy des arbres, et lequel a la proprieté de la virginité, celle de l'humilité, et celle de la constance et vaillance, trois vertus esquelles le glorieux S. Joseph a grandement excellé; et si l'on osoit faire des comparaisons, il y en auroit plusieurs qui maintiendroient qu'il surpasse tous les autres Saincts en ces trois vertus. Entre les palmes, se trouve le masle et la femelle. Le palmier qui est le masle, ne porte point de fruict, et si neantmoins il n'est pas infructueux ; car la palme femelle ne porteroit point de fruict sans luy et sans son aspect : de sorte que si la palme femelle n'est plantée auprés du palmier masle, et qu'elle ne soit regardée de luy, elle demeure infructueuse, et ne porte point de datte qui est son fruict; et si, au contraire, elle est regardée du palmier et soit à son aspect, elle porte quantité de fruicts qu'elle

produit : mais pourtant elle produit virginalement ; car elle n'est nullement touchée du palmier : si bien elle en est regardée, il ne se fait nulle union en eux deux, si qu'elle produit son fruict à l'ombre et à l'aspect de son palmier ; mais c'est tout purement et virginalement : le palmier ne contribue nullement de sa substance pour ceste production ; neantmoins nul ne peut dire qu'il n'ait grande part au fruict de la palme femelle, puis que sans luy elle n'en porteroit point, et demeureroit sterile et infructueuse. Dieu ayant destiné de toute eternité, en sa divine providence, qu'une Vierge concevroit un fils, qui seroit Dieu et homme tout ensemble, voulut neantmoins que ceste Vierge fust mariée. Mais, ô Dieu ! pour quelle raison, disent les saincts Docteurs, ordonna-il deux choses si differentes, estre vierge et mariée tout ensemble ? La plus part des Peres disent que ce fust pour empescher que nostre Dame ne fust calomniée des Juifs, lesquels n'eussent point voulu exempter nostre Dame de calomnie et d'opprobre, et se fussent rendus examinateurs de sa pureté ; et que pour conserver ceste pureté et ceste virginité, il fut besoin que la divine Providence la commist à la charge et en la garde d'un homme qui fust vierge, et que ceste Vierge conceust et enfantast ce doux fruict de vie, nostre Seigneur, sous l'ombre du sainct mariage. S. Joseph donc fut comme un palmier, lequel ne portant point de fruict, n'est pas toutesfois infructueux, ains a beaucoup de part au fruict de la palme femelle ; non que S. Joseph eust contribué aucune chose pour ceste saincte et glorieuse production, sinon la seule ombre du mariage, qui empeschoit nostre Dame et glorieuse Maistresse de toutes sortes de calomnies, et des censures que sa grossesse luy eust apportées. Et si bien il n'y contribua rien du sien, il eut neantmoins une grande part en ce fruict tres-sainct de son Espouse sacrée ; car elle luy appartenoit et estoit plantée tout auprés de luy comme une glorieuse palme auprés de son bien-aymé

palmier, laquelle, selon l'ordre de la divine Providence, ne pouvoit et ne devoit produire sinon sous son ombre et à son aspect ; je veux dire sous l'ombre du saint mariage qu'ils avoient contracté ensemble, mariage qui n'estoit point selon l'ordinaire, tant pour la communication des biens exterieurs, comme pour l'union et conjonction des biens interieurs. O quelle divine union entre nostre Dame et le glorieux S. Joseph ! union qui faisoit que ce bien des biens eternels, qui est nostre Seigneur, fust et appartinst à S. Joseph, ainsi qu'il appartenoit à nostre Dame (non selon la nature qu'il avoit prise dans les entrailles de nostre glorieuse Maistresse, nature qui avoit esté formée par le sainct Esprit du tres-pur sang de nostre Dame) ; ains selon la grace, laquelle le rendoit participant de tous les biens de sa chere Espouse, et laquelle faisoit qu'il alloit merveilleusement croissant en perfection ; et c'est par la communication continuelle qu'il avoit avec nostre Dame, qui possedoit toutes les vertus en un si haut degré, que nulle autre pure creature n'y sçauroit parvenir : neantmoins le glorieux S. Joseph estoit celuy qui en approchoit d'avantage : et tout ainsi comme l'on void un miroir opposé aux rayons du Soleil recevoir ses rayons tres-parfaitement, et un autre miroir estant mis vis à vis de celuy qui les reçoit, bien que le dernier miroir ne prenne ou reçoive les rayons du Soleil que par reverberation, les represente pourtant si naïfvement, que l'on ne pourroit presque pas juger lequel c'est qui les reçoit immediatement du Soleil, ou celuy qui est opposé au Soleil, ou celuy qui ne les reçoit que par reverberation : de mesme en estoit-il de nostre Dame, laquelle, comme un tres-pur miroir opposé aux rayons du Soleil de Justice, rayons qui apportoient en son ame toutes les vertus en leur perfection, perfections et vertus qui faisoient une reverberation si parfaite en S. Joseph, qu'il sembloit presque qu'il fust aussi parfait, ou qu'il eust les vertus en un si haut degré, comme les avoit la glorieuse Vierge

nostre Maistresse. Mais en particulier (pour nous tenir en nostre propos commencé), en quel degré pensons-nous qu'il eust la virginité, qui est une vertu qui nous rend semblables aux Anges, si la tres-saincte Vierge ne fut pas seulement Vierge toute pure et toute blanche, ains (comme chante la saincte Eglise aux Respons des Leçons des Matines, *Saincte et immaculée virginité,* etc). elle estoit la virginité mesme? combien pensons-nous que celuy qui fut commis de la part du Pere eternel pour gardien de sa virginité, ou pour mieux dire pour compagnon, puis qu'elle n'avoit pas besoin d'estre gardée d'autre que d'elle-mesme, combien, dis-je, devoit-il estre grand en ceste vertu? Ils avoient fait vœu tous deux de garder virginité tout le temps de leur vie, et voilà que Dieu veut qu'ils soient unis par le lien d'un sainct mariage, non pas pour les faire dédire, ny se repentir de leur vœu; ains pour les reconfirmer, et se fortifier l'un l'autre de perseverer en leur saincte entreprise; c'est pourquoy ils le firent encore de vivre virginalement ensemble tout le reste de leur vie. L'Espoux au Cantique des Cantiques use de termes admirables pour descrire la pudeur, la chasteté et la candeur tres-innocente de ses divins amours avec sa chere Espouse bien-aymée. Il dit donc ainsi : Nostre Sœur, ceste petite fillette, helas! qu'elle est petite! elle n'a point de mammelles: que luy ferons-nous au jour qu'il luy faudra parler? que si c'est un mur, faisons-luy des boulevarts d'argent; et si c'est une porte, il la nous faut renforcer et doubler d'ais de cedre ou de quelque bois incorruptible. Voicy comme ce divin Espoux parle de la pureté de la tres-saincte Vierge, de l'Eglise, ou de l'ame devote; mais principalement cecy s'adresse à la tres-saincte Vierge, qui fut ceste divine Sulamite par excellence au dessus de toutes les autres. Nostre Sœur elle est petite, elle n'a point de mammelles, c'est à dire, elle ne pense point au mariage : car elle n'a ny sein ny soin pour cela. Que luy ferons-nous au jour qu'il luy faudra parler?

Qu'est-ce à dire cela, au jour qu'il luy faudra parler? Le divin Espoux ne lui parle-il pas tousjours, quand il luy plaist? Au jour qu'il luy faudra parler, cela veut dire, de la parole principale, qui est quand on parle aux filles de les marier; d'autant que c'est une parole d'importance, puis qu'il y va du choix et de l'eslection d'une vocation et d'un estat auquel il faut par apres demeurer. Que si c'est (dit le sacré Espoux) un mur, faisons luy des boulevarts d'argent; si c'est une porte, au contraire, que nous la veüillions enfoncer, nous la doublerons ou renforcerons d'ais de cedre, qui est un bois incorruptible. La tres-glorieuse Vierge estoit une tour, et des murailles bien hautes, dans l'enclos desquelles l'ennemy ne pouvoit nullement entrer, ny nulle sorte de desirs, autres que de vivre en parfaite pureté et virginité; que luy ferons-nous? car elle doit estre mariée, celuy qui luy a donné ceste resolution de la virginité l'ayant ainsi ordonné. Si c'est une tour ou une muraille, establissons au dessus des boulevarts d'argent, qui au lieu d'abattre la tour, la renforceront davantage. Qu'est-ce que le glorieux S. Joseph, sinon un fort boulevart qui a esté estably au dessus de nostre Dame, puis qu'estant son Espouse, elle luy estoit sujette, et il avoit soin d'elle? au contraire donc que S. Joseph fust estably au dessus de nostre Dame pour luy faire rompre son vœu de virginité, il luy a esté donné pour compagnon d'icelle, et afin que la pureté de nostre Dame peust plus admirablement perseverer en son integrité sous le voile et l'ombrage du sainct mariage et de la saincte union qu'ils avoient par ensemble. Si la tres-saincte Vierge est une porte (dit le Pere eternel), nous ne voulons pas qu'elle soit ouverte; car c'est une porte Orientale, par laquelle nul ne peut entrer ny sortir : au contraire il la faut doubler et renforcer de bois incorruptible, c'est à dire luy donner un compagnon en sa pureté, qui est le grand S. Joseph, lequel devoit pour cest effet surpasser tous les Saincts, voire les Anges et les

Cherubins mesmes en ceste vertu tant recommandable de la virginité, vertu qui le rendit semblable au palmier, ains que nous avons dit.

Passons à la seconde proprieté et vertu que je trouve au palmier : je dis, selon mon propos, qu'il se fait une juste ressemblance et conformité entre S. Joseph et la palme en leur vertu; vertu qui n'est autre que la tres-saincte humilité : car encore que la palme soit le prince des arbres, elle est neantmoins le plus humble; ce qu'elle tesmoigne en ce qu'elle cache ses fleurs au printemps, où tous les autres arbres les font voir, et ne les laisse paroistre qu'au gros des chaleurs : la palme tient ses fleurs resserrées dedans des bourses qui sont faites en forme de gaines ou estuis, qui nous representent tres-bien la difference des ames qui tendent à la perfection d'avec les autres, la difference des justes d'avec ceux qui vivent selon le monde; car les mondains et les hommes terrestres qui vivent selon les loix de la terre, dés qu'ils ont quelque bonne pensée ou quelque cogitation qui leur semble estre digne d'estre estimée, ou s'ils ont quelque vertu, ils ne sont jamais en repos jusques à tant qu'ils l'ayent manifestée et fait cognoistre à tous ceux qu'ils rencontrent; en quoy ils courent le mesme risque que les arbres qui sont prompts au printemps de jetter leurs fleurs, comme sont les amandiers; car si d'aventure la gelée les surprend, ils perissent et ne portent point de fruict. Ces hommes mondains, qui sont si legers à faire espanouïr leurs fleurs au printemps de cette vie mortelle par un esprit d'orgueil et d'ambition, courent tousjours fortune d'estre pris par la gelée qui leur fait perdre les fruicts de leurs actions : au contraire, les Justes tiennent tousjours toutes leurs fleurs resserrées dans l'estuy de la tres-saincte humilité, et ne les font point paroistre tant qu'ils peuvent, jusques aux grosses chaleurs, lors que Dieu, ce divin Soleil de Justice, viendra à rechauffer puissamment leur cœur en la vie eternelle, où ils porteront

à jamais le doux fruict de la felicité et de l'immortalité. La palme ne laisse point voir ses fleurs juesques à tant que l'ardeur vehemente du Soleil vienne à faire fendre ses gaines, estuis ou bourses, dans lesquelles elles sont encloses; apres quoy soudain elle fait voir son fruict : de mesme en fait l'ame juste; car elle tient cachées ses fleurs, c'est à dire ses vertus, sous le voile de la tres-saincte humilité, jusques à la mort, en laquelle nostre Seigneur les fait esclorre, et les laisse paroistre au dehors, d'autant que les fruicts ne doivent pas tarder à paroistre. O combien ce grand Sainct dont nous parlons fut fidele en cecy! il ne se peut dire selon sa perfection; car, nonobstant ce qu'il estoit, en quelle pauvreté et en quelle abjection ne vescut-il pas tout le temps de sa vie! pauvreté et abjection sous laquelle il tenoit cachées et couvertes ses grandes vertus et dignitez. Mais quelles dignitez, mon Dieu! estre gouverneur de nostre Seigneur! et non seulement cela, mais estre encore son pere putatif! mais estre Espoux de sa tres saincte Mere! O vrayement, je ne doute nullement que les Anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considerer et admirer son humilité, lors qu'il tenoit ce cher enfant dans sa pauvre boutique, où il travailloit de son mestier pour nourrir et le fils et la mere qui luy estoient commis. Il n'y a point de doute, mes cheres Sœurs, que S. Joseph ne fust plus vaillant que David, et n'eust plus de sagesse que Salomon; neantmoins le voyant reduit en l'exercice de la charpenterie, qui eust peû juger cela, s'il n'eust esté esclairé de la lumiere celeste, tant il tenoit resserrez tous les dons signalez dont Dieu l'avoit gratifié? mais quelle sagesse n'avoit-il pas, puis que Dieu luy donnoit en charge son Fils tres-glorieux, et qu'il estoit choisi pour estre son gouverneur? Si les Princes de la terre ont tant de soin (comme estant une chose tres-importante) de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfants, puis que Dieu pouvoit faire que le gouverneur

de son Fils fust le plus accompli homme du monde en toutes sortes de perfections, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée, qui estoit son Fils tres-glorieux, Prince universel du Ciel et de la terre, comment se pourroit-il faire que l'ayant peû, il ne l'ait voulu et ne l'ait fait? Il n'y a donc nul doute que S. Joseph n'ait esté doüé de toutes les graces et de tous les dons que meritoit la charge que le Pere eternel luy vouloit donner de l'economie temporelle et domestique de nostre Seigneur, et de la conduite de sa famille, qui n'estoit composée que de trois, qui nous representent le mystere de la tres-saincte et tres-adorable Trinité ; non qu'il y ait de la comparaison, sinon en ce qui regarde nostre Seigneur, qui est l'une des personnes de la tres-saincte Trinité: car quant aux autres, ce sont des creatures; mais pourtant nous pouvons dire ainsi que c'est une Trinité en terre, qui represente en quelque façon la tres-saincte Trinité : Marie, Jesus et Joseph; Joseph, Jesus et Marie; Trinité merveilleusement recommandable et digne d'estre honnorée.

Vous entendez donc combien la dignité de S. Joseph estoit relevée, et comme il estoit rempli de toutes sortes de vertus: neantmoins vous voyez d'ailleurs combien il estoit rabaissé et humilié plus qu'il ne se peut dire ny imaginer. Ce seul exemple suffit pour le bien entendre. Il s'en va en son pays et en sa ville de Bethlehem, et nul n'est rejetté de tous les logis que luy (au moins que l'on sçache); si qu'il fut contraint de se retirer, et conduire sa chaste Espouse dans une estable, parmi les bœufs et les asnes. O! en quelle extremité estoit reduite son abjection et son humilité! Son humilité fut la cause (ainsi que l'explique S. Bernard) qu'il voulut quitter nostre Dame quand il la veid enceinte; car S. Bernard dit qu'il fit ce discours en soy-mesme : Et qu'est cecy? Je sçay qu'elle est vierge; car nous avons fait un vœu par ensemble de garder nostre virginité et pureté, à quoy elle ne voudroit aucunement manquer; d'ailleurs je voy qu'elle est

enceinte et qu'elle est mere : comment se peut faire que la maternité se trouve en la virginité, et que la virginité n'empesche point la maternité? O Dieu! (dit-il en soy-mesme) ne seroit-ce point peut-estre ceste glorieuse Vierge dont les Prophetes asseurent qu'elle concevra et sera mere du Messie? O! si cela est, à Dieu ne plaise que je demeure avec elle, moy qui en suis si indigne! Mieux vaut que je l'abandonne secrettement à cause de mon indignité, et que je n'habite point d'avantage en sa compagnie. Sentiment d'une humilité admirable, et laquelle fit escrier S. Pierre dans la nacelle où il estoit avec nostre Seigneur, lorsqu'il veid sa toute-puissance manifestée en la grande prise qu'il fit des poissons, au seul commandement qu'il leur avoit fait de jetter les filets dans la mer : O Seigneur (dit-il, tout transporté d'un semblable sentiment d'humilité que S. Joseph), retire-toy de moy, car je suis un homme pecheur, et partant ne suis pas digne d'estre avec toy! Je sçay bien (vouloit-il dire) que si je me jette en la mer, je periray; mais toy qui es tout-puissant, marcheras sur les eaux sans danger; c'est pourquoy je te supplie de te retirer de moy, et non pas que je me retire de toy. Mais si S. Joseph estoit soigneux de tenir resserrées ses vertus sous l'abry de la tres-saincte humilité, il avoit un soin tres-particulier de cacher la precieuse perle de sa virginité; c'est pourquoy il consentit d'estre marié, afin que personne ne peust le cognoistre, et que dessous le saint voile du mariage il peust vivre plus à couvert. Sur quoy les Vierges et celles ou ceux qui veulent vivre chastement, sont enseignez qu'il ne leur suffit pas d'estre vierges, s'ils ne sont humbles, et s'ils ne resserrent leur pureté dans la boite precieuse de l'humilité; car autrement il leur arrivera tout ainsi qu'aux folles Vierges, lesquelles, faute d'humilité et de charité misericordieuse, furent rechassées des nopces de l'Espoux, et partant furent contraintes d'aller aux nopces du monde, où l'on n'observe pas le conseil de l'Espoux celeste,

qui dit qu'il faut estre humble pour entrer aux nopces, je veux dire qu'il faut pratiquer l'humilité : Car, dit-il, allant aux nopces, ou estant invité aux nopces, prenez la derniere place : en quoy nous voyons combien l'humilité est necessaire pour la conservation de la virginité, puis qu'indubitablement aucun ne sera du celeste banquet et du festin nuptial que Dieu prepare aux Vierges en la celeste demeure, sinon en tant qu'il sera accompagné de ceste vertu. L'on ne tient pas les choses precieuses, surtout les onguens odoriferans, en l'air; car, outre que ces odeurs viendroient à s'exhaler, les mousches les gasteroient, et feroient perdre leur prix et leur valeur : de mesme les ames justes, craignant de perdre le prix et la valeur de leurs bonnes œuvres, les resserrent ordinairement dans une boite, mais non dans une boite commune, non plus que les onguens precieux, ains dans une boite d'albastre (telle que celle que saincte Magdeleine respandit ou vuida sur le chef sacré de nostre Seigneur, lors qu'il la restablit en la virginité non essentielle, mais reparée, laquelle est quelquefois plus excellente, estant acquise et retablie par la penitence, que non pas celle qui, n'ayant point reçu de tare, est accompagnée de moins d'humilité). Cette boite d'albastre est doncques l'humilité, dans laquelle nous devons, à l'imitation de nostre Dame et de S. Joseph, resserrer nos vertus et tout ce qui nous peut faire estimer des hommes, nous contentans de plaire à Dieu, et demeurans sous le voile sacré de l'abjection de nous-mesmes, attendans (ainsi que nous avons dit) que Dieu venant pour nous retirer au lieu de seureté, qui est la gloire, fasse luy-mesme paroistre nos vertus pour son honneur et gloire. Mais quelle plus parfaite humilité se peut imaginer que celle de S. Joseph (je laisse à part celle de nostre Dame; car nous avons desja dit que S. Joseph recevoit un grand accroissement en toutes les vertus par forme de reverberation que celles de la tres-saincte Vierge faisoient en lui)? Il a une tres-grande part

en ce thresor divin qu'il avoit chez luy, qui est nostre Seigneur et nostre Maistre; et cependant il se tient si rabaissé et humilié, qu'il ne semble point qu'il y ait de part; et toutesfois il luy appartient plus qu'à nul autre, apres la tres-saincte Vierge; et nul n'en peut douter, puis qu'il estoit de sa famille, et le fils de son espouse qui luy appartenoit.

J'ay accoustumé de dire, que si une colombe (pour rendre la comparaison plus conforme à la pureté des Saincts dont je parle) portoit en son bec une datte, laquelle elle laissast tomber dans un jardin, diroit-on pas que le palmier qui en viendroit appartient à celuy à qui est le jardin? Or, si cela est ainsi, qui pourra douter que le S. Esprit ayant laissé tomber ceste divine datte, comme un divin colombeau, dans le jardin clos et fermé de la tres-saincte Vierge (jardin scellé et environné de toutes parts des hayes du sainct vœu de virginité et chasteté toute immaculée) lequel appartenoit au glorieux S. Joseph, comme la femme ou l'espouse à l'espoux, qui doutera, dis-je, ou qui pourra dire que ce divin palmier, qui porte des fruicts qui nourrissent à l'immortalité, n'appartient quant et quant à ce grand S. Joseph, lequel pourtant ne s'en esleve point davantage, n'en devient point plus superbe, ains en devient tousjours plus humble? O Dieu! qu'il faisoit bon voir la reverence et le respect avec lequel il traitoit, tant avec la mere, qu'avec le fils! Que s'il avoit bien voulu quitter la mere, ne sçachant encore tout à fait la grandeur de sa dignité, en quelle admiration et profond aneantissement estoit-il par apres, quand il se voyoit estre tant honnoré que nostre Seigneur et nostre Dame se rendissent obeyssans à ses volontez, et ne fissent rien que par son commandement? Cecy est une chose qui ne se peut comprendre; c'est pourquoy il nous faut passer à la troisiesme proprieté que je remarque estre en la palme, qui est la vaillance, constance et force, vertus qui se sont trouvées en un degré fort eminent en nostre Sainct. La palme a une force et

une vaillance, et mesme une constance tres-grande au dessus de tous les autres arbres; aussi est-elle le premier de tous. La palme monstre ses forces et sa constance en ce que plus elle est chargée, et plus elle monte en haut, et devient plus haute; ce qui est tout contraire non seulement aux autres arbres, mais à toutes autres choses; car plus on est chargé, et plus l'on s'abaisse contre terre : mais la palme monstre sa force et sa constance, en ne se sousmettant ny abaissant jamais pour aucune charge que l'on mette sur elle; car c'est son instinct de monter en haut, et partant elle le fait sans que l'on l'en puisse empescher. Elle monstre sa vaillance, en ce que ses feuilles sont faites comme des espées, et semble en avoir autant pour batailler comme elle porte de feuilles. C'est certes à tres-juste raison que S. Joseph est dit ressembler à la palme; car il fut tousjours fort vaillant, constant et perseverant. Il y a beaucoup de difference entre la constance et la perseverance, la force et la vaillance. Nous appellons un homme constant, lequel se tient ferme et preparé à souffrir les assaux de ses ennemis, sans s'estonner ny perdre courage durant le combat; mais la perseverance regarde principalement un certain ennuy interieur qui nous arrive en la longueur de nos peines, qui est un ennemy aussi puissant que l'on en puisse rencontrer. Or la perseverance fait que l'homme mesprise cest ennemy, en telle sorte qu'il en demeure victorieux par une continuelle égalité, et sousmission à la volonté de Dieu. La force, c'est ce qui fait que l'homme resiste puissamment aux attaques de ses ennemis; mais la vaillance est une vertu qui fait que l'on ne se tient pas seulement prest pour combattre, ny pour resister quand l'occasion s'en presente, mais que l'on attaque l'ennemy à l'heure mesme qu'il ne dit mot. Or nostre glorieux S. Joseph fut doué de toutes ces vertus, et les exerça merveilleusement bien. Pour ce qui est de sa constance, combien, je vous prie, la fit-il paroistre, lors que voyant nostre Dame enceinte, et

ne sçachant point comment cela se pouvoit faire (mon Dieu ! quelle detresse, quel ennuy, quelle peine d'esprit n'avoit-il pas); neantmoins, il ne se plaint point, il n'en est point plus rude ny plus mal gracieux envers son espouse, il ne la maltraicte point pour cela, demeurant aussi doux et aussi respectueux en son endroit qu'il souloit estre. Mais quelle vaillance et quelle force ne tesmoigne pas la victoire qu'il remporta sur les deux plus grands ennemis de l'homme, le diable et le monde ? et cela par la pratique exacte d'une tres-parfaite humilité, comme nous avons remarqué en tout le cours de sa vie. Le diable est tellement ennemi de l'humilité, parce que, manque de l'avoir, il fut dechassé du Ciel et precipité aux enfers (comme si l'humilité pouvoit mais, dequoy il ne l'a pas voulu choisir pour compagne inseparable), qu'il n'y a invention ny artifice duquel il ne se serve pour faire decheoir l'homme de ceste vertu, et d'autant plus qu'il sçait que c'est une vertu qui le rend infiniment agreable à Dieu ; si que nous pouvons bien dire : Vaillant et fort est l'homme qui, comme S. Joseph, persevere en icelle, parce qu'il demeure tout ensemble vainqueur du diable et du monde, qui est rempli d'ambition, de vanité et d'orgueil.

Quant à la perseverance contraire à cet ennemy interieur, qui est l'ennuy qui nous survient en la continuation des choses abjectes, humiliantes, penibles, des mauvaises fortunes, s'il faut ainsi dire, ou bien ès divers accidens qui nous arrivent ; ô ! combien ce Sainct fut esprouvé de Dieu et des hommes mesmes en son voyage ! L'Ange luy commande de partir promptement et de mener nostre Dame et son fils tres-cher en Egypte ; le voilà que soudain il part sans dire mot : il ne s'enquiert pas, Où iray-je ? quel chemin tiendray-je? dequoy nous nourrirons-nous? qui nous y recevra ? il part d'aventure avec ses outils sur son dos, afin de gaigner sa pauvre vie et celle de sa famille à la sueur de son visage. O ! combien cet ennuy dont nous parlons le devoit

presser, veu mesmement que l'Ange ne luy avoit point dit le temps qu'il y devoit estre; si qu'il ne pouvoit s'establir nulle demeure asseurée, ne sçachant quand l'Ange luy commanderoit de s'en retourner. Si S. Paul a tant admiré l'obeyssance d'Abraham, lorsque Dieu luy commanda de sortir de sa terre, d'autant que Dieu ne luy dit pas de quel costé il iroit, ny moins Abraham ne luy demanda pas : Seigneur, vous me dites que je sorte; mais dites-moy donc si ce sera par la porte du midy ou du costé de la bise; ains il se mettoit en chemin, et alloit selon que l'esprit de Dieu le conduisoit; combien est admirable ceste parfaite obeyssance de S. Joseph! L'Ange ne luy dit point jusques à quand il demeureroit en Egypte, et il ne s'en enquiert pas : il y demeura l'espace de cinq ans, comme la pluspart croyent, sans qu'il s'informast de son retour, s'asseurant que celuy qui avoit commandé qu'il y allast, lui commanderoit de rechef quand il s'en faudroit retourner; à quoy il estoit tousjours prest d'obeïr. Il estoit en une terre non seulement estrangere, mais ennemie des Israëlites; d'autant que les Egyptiens se ressentoient encore dequoy ils les avoient quittez, et avoient esté cause qu'une grande partie des Egyptiens avoient esté submergés, lors qu'ils les poursuivoient. Je vous laisse à penser quel desir devoit avoir S. Joseph de s'en retourner, à cause des continuelles craintes qu'il pouvoit avoir emmy les Egyptiens. L'ennuy de ne sçavoir quand il en sortiroit, devoit sans doute grandemement affliger et tourmenter son pauvre cœur; neantmoins il demeure tousjours luy-mesme, tousjours doux, tranquille et perseverant en sa sousmission au bon plaisir de Dieu, auquel il se laissoit pleinement conduire; car comme il estoit juste, il avoit tousjours sa volonté ajustée, jointe et conforme à celle de Dieu. Estre juste, n'est autre chose qu'estre parfaitement uny à la volonté de Dieu, et y estre tousjours conforme en toutes sortes d'evenemens, soit prosperes, ou adverses. Que S. Joseph ait esté en toutes

occasions tousjours parfaitement soumis à la divine volonté, nul n'en peut douter : et ne le voyez-vous pas? Regardez comment l'Ange le tourne à toutes mains : il luy dit qu'il faut aller en Egypte, il y va; il commande qu'il revienne, il s'en revient. Dieu veut qu'il soit tousjours pauvre, qui est une des plus puissantes espreuves qu'il nous puisse faire, et il s'y sousmet amoureusement, et non pas pour un temps, car ce fut toute sa vie; mais de quelle pauvreté? d'une pauvreté mesprisée, rejettée et necessiteuse. La pauvreté volontaire dont les Religieux font profession est fort aymable, d'autant qu'elle n'empesche pas qu'ils ne reçoivent et prennent les choses qui leur seront necessaires, defendant et les privant seulement des superfluitez; mais la pauvreté de S. Joseph, de nostre Seigneur et de nostre Dame n'estoit pas telle; car encor qu'elle fust volontaire, d'autant qu'ils l'aymoient cherement, elle ne laissoit pas pourtant d'estre abjecte, rejettée, mesprisée et necessiteuse grandement; car chacun tenoit ce grand Sainct comme un pauvre charpentier, lequel sans doute ne pouvoit pas tant faire, qu'il ne leur manquast plusieurs choses necessaires, bien qu'il se peinast avec une affection nompareille pour l'entretien de toute sa petite famille, apres quoy il se sousmettoit tres-humblement à la volonté de Dieu en la continuation de sa pauvreté et de son abjection, sans se laisser aucunement vaincre ny terrasser par l'ennuy interieur, lequel sans doute luy faisoit maintes attaques. Mais il demeuroit tousjours constant en la sousmission, laquelle (comme toutes ses autres vertus) alloit continuellement croissant et se perfectionnant; ainsi que de nostre Dame, laquelle gaignoit chaque jour un surcroist de vertus et de perfections qu'elle prenoit en son Fils tres-sainct, lequel ne pouvant croistre en aucune chose, d'autant qu'il fut dés l'instant de sa conception tel qu'il est et sera eternellement, faisoit que la saincte famille en laquelle il estoit, alloit tousjours croissant et avançant en perfection, nostre

Dame tirant sa perfection de sa divine bonté, et S. Joseph la recevant (comme nous avons desja dit) par l'entremise de nostre Dame.

Que nous reste-il plus à dire maintenant, sinon que nous ne devons nullement douter que ce glorieux Sainct n'ait beaucoup de credit dans le ciel auprés de celuy qui l'a tant favorisé que de l'y eslever en corps et en ame; ce qui est d'autant plus probable que nous n'en avons nulle relique çà bas en terre, et il me semble que nul ne peut douter de ceste verité : car comme eust peû refuser ceste grace à S. Joseph celuy qui luy avoit esté si obeyssant tout le temps de sa vie? Sans doute que nostre Seigneur descendant aux limbes, fut arraisonné par S. Joseph en ceste sorte : Monseigneur, ressouvenez-vous, s'il vous plaist, que quand vous vinstes du Ciel en terre, je vous receus en ma maison, en ma famille; et que dés que vous fustes nay, je vous receus entre mes bras : maintenant que vous devez aller au Ciel, conduisez-moy avec vous; je vous receus en ma famille, recevez-moy maintenant en la vostre, puis que vous y allez; je vous ay porté entre mes bras, maintenant prenez-moy sur les vostres; et comme j'ay eu soin de vous nourrir et conduire durant le cours de vostre vie mortelle, prenez soin de moy et de me conduire en la vie immortelle. Et s'il est vray, ce que nous devons croire, qu'en vertu du tres-sainct Sacrement que nous recevons, nos corps ressusciteront au jour du jugement, comment pourrions-nous douter que nostre Seigneur ne fist monter quant et luy au Ciel, en corps et en ame, le glorieux S. Joseph, qui avoit eu l'honneur et la grace de le porter si souvent entre ses benits bras, ausquels nostre Seigneur se plaisoit tant? O combien de baisers luy donnoit-il fort tendrement de sa benite bouche pour recompenser en quelque façon son travail! S. Joseph donc est au Ciel en corps et en ame, c'est sans doute. O combien serons-nous heureux, si nous pouvons meriter d'avoir

part en ses sainctes intercessions! car rien ne luy sera refusé, ny de nostre Dame, ny de son Fils glorieux : il nous obtiendra, si nous avons confiance en luy, un sainct accroissement en toutes sortes de vertus, mais specialement en celles que nous avons trouvé qu'il avoit en plus haut degré que toutes autres, qui sont la tres-saincte pureté de corps et d'esprit, la tres-aymable vertu d'humilité, la constance, vaillance et perseverance; vertus qui nous rendront victorieux en ceste vie de nos ennemis, et qui nous feront meriter la grace d'aller jouyr en la vie eternelle, des recompenses qui sont preparées à ceux qui imiteront l'exemple que S. Joseph leur a donné estant en ceste vie; recompense qui ne sera rien moindre que la felicité eternelle, en laquelle nous jouirons de la claire vision du Pere, du Fils et du sainct Esprit. Dieu soit beny.

ENTRETIEN XX.

Auquel il est demandé quelle pretention nous devons avoir entrant en Religion.

La question que nostre Mere me fait de vous declarer, mes cheres Filles, la pretention que l'on doit avoir pour entrer en Religion, est bien la plus importante, la plus necessaire et la plus utile qui se puisse faire. Certes, mes cheres Filles, plusieurs filles entrent en Religion, qui ne sçavent pas pourquoy. Elles viendront en un parloir, elles verront des Religieuses avec un visage serein, tenant bonne mine, bien modestes, fort contentes, elles diront en elles-mesmes : Mon Dieu ! qu'il fait bon là ! allons-y; aussi bien le monde nous fait mauvaise mine; nous n'y rencontrerons point nos pretentions. Une autre dira : Mon Dieu ! que l'on chante bien là dedans ! Les autres y viennent pour y rencontrer la paix, les consolations et toutes sortes de douceurs, disant en leur pensée : Mon Dieu ! que les Religieuses sont heureuses! elles sont hors du bruit de pere, de mere, qui ne font

*

autre chose que crier ; on ne sçauroit rien faire qui les contente ; c'est tousjours à recommencer : nostre Seigneur promet à ceux qui quittent le monde pour son service plusieurs consolations ; allons donc en Religion. Voicy, mes cheres Filles, trois sortes de pretentions qui ne valent rien pour entrer en la maison de Dieu. Il faut, par necessité, que ce soit Dieu qui bastisse la cité, ou autrement, bien qu'elle fust bastie, il la faudroit ruiner. Je veux croire, mes cheres Filles, que vos pretentions sont toutes autres, et partant que vous avez toutes bon cœur, et que Dieu benira cette petite troupe commençante. Il me vient en l'esprit deux similitudes pour vous donner à entendre sur quoy et comment vostre pretention doit estre fondée pour estre solide ; mais je me contenteray d'en expliquer une qui suffira. Posez le cas qu'un architecte veuille bastir une maison, il fait deux choses : premierement, il considere si son bastiment doit servir pour quelque particulier, pour un Prince, ou bien pour un Roy, à cause qu'il faut qu'il y procede de differente maniere ; puis il calcule à loisir, si ses moyens sont bastans pour cela ; car qui se voudroit mesler de bastir une haute tour, et qu'il n'eust pas dequoy fournir à son bastiment, on se mocqueroit de luy, d'avoir commencé une chose, de laquelle il ne pourroit sortir à son honneur : puis il faut qu'il se resolve de ruiner le vieil bastiment qui est en la place où il en veut edifier un nouveau. Nous voulons faire un grand bastiment, mes cheres Filles, qui est d'edifier chez nous la demeure de Dieu. Partant, considerons bien meurement si nous avons suffisamment du courage et de la resolution, pour nous ruiner nous-mesmes et nous crucifier, ou plustost pour permettre à Dieu mesme de nous ruiner et nous crucifier, afin qu'il nous reedifie pour estre le temple vivant de sa Majesté. Je dis donc, mes cheres Filles, que nostre unique pretention doit estre de nous unir à Dieu, comme Jesus-Christ s'est uny à Dieu son Pere en mourant sur la Croix ;

car je n'entends point vous parler de ceste union generale qui se fait par le Baptesme, où les Chrestiens s'unissent à Dieu en prenant ce divin Sacrement, et caractere du Christianisme, et s'obligent à garder ses commandemens, ceux de la saincte Eglise, s'exercer aux bonnes œuvres, pratiquer les vertus de la Foy, Esperance et Charité, et partant leur union est valable, et peuvent justement pretendre au Paradis. S'unissant par ce moyen à Dieu comme à leur Dieu, ils ne sont point obligez à davantage; ils ont atteint leur but par la voye generale et spacieuse des commandemens. Mais quant à vous, mes cheres Filles, il n'en va pas ainsi; car outre ceste commune obligation que vous avez avec tous les Chrestiens, Dieu, par un amour tout special, vous a choisies pour estre ses cheres espouses. Il faut sçavoir comment, et que c'est d'estre Religieuses : c'est estre reliées à Dieu par la continuelle mortification de nous-mesmes, et ne vivre que pour Dieu, nostre propre cœur servant tousjours à sa divine Majesté, nos yeux, nostre langue, nos mains et tout le reste le servant continuellement. C'est pourquoy vous voyez que la Religion vous fournit des moyens tous propres à cest effet, qui sont l'oraison, les lectures, silence, retraite du propre cœur, pour se reposer en Dieu seul, eslancemens continuels à nostre Seigneur. Et parce que nous ne sçaurions arriver à cela que par une continuelle pratique de mortification de toutes nos passions, inclinations, humeurs et aversions, nous sommes obligez à veiller continuellement sur nous-mesmes, afin de faire mourir tout cela. Sçachez, mes cheres Filles, que si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeurera tout seul; mais s'il pourrit, il rapportera au centuple : la parole de nostre Seigneur y est toute claire, sa tres-saincte bouche l'ayant elle-mesme prononcée; par consequent, vous qui pretendez à l'habit, et vous autres qui pretendez à la saincte profession, regardez bien plus d'une fois si vous avez assez de resolution pour

mourir à vous-mesmes, et ne vivre qu'à Dieu. Pesez bien le tout : le temps est encore long pour y penser, avant que vos voiles soient teints en noir; car je vous declare, mes cheres Filles, et je ne vous veux point flatter : quiconque desire vivre selon la nature, qu'il demeure au monde; et ceux qui sont determinez de vivre selon la grace, qu'ils viennent en la Religion, laquelle n'est autre chose qu'une escole de l'abnegation et mortification de soy-mesme : c'est pourquoy vous voyez qu'elle vous fournit de plusieurs outils de mortification, tant interieurs qu'exterieurs. Mais, mon Dieu ! me direz-vous, ce n'est pas cela que je cherchois; je pensois qu'il suffisoit pour estre bonne Religieuse, d'avoir desir de bien faire l'oraison, avoir des visions et revelations, voir des Anges en forme d'homme, estre ravie en extase, aymer bien la lecture des bons livres. Et quoy? j'estois si vertueuse, ce me sembloit, si mortifiée, si humble ! tout le monde m'admiroit. N'estoit-ce pas bien estre humble de parler si doucement à ses compagnes des choses de devotion, raconter les sermons estant chez soy, traiter doucement avec ceux du logis, sur tout quand ils ne contredisoient point? Certes, mes cheres Filles, cela estoit bon pour le monde; mais la Religion veut que l'on fasse des œuvres dignes de sa vocation; c'est à dire, mourir à soy-mesme en toutes choses, tant à ce qui est bon à nostre gré, qu'aux choses mauvaises et inutiles. Pensez-vous que ces bons Religieux du desert, qui sont parvenus à une si grande union avec Dieu, y soient arrivez en suivant leurs inclinations? Certes, nenny, ils se sont mortifiez és choses les plus sainctes; et bien qu'ils eussent grand goust à chanter les divins Cantiques, à lire, prier, et autres choses, ils ne le faisoient point pour se contenter eux-mesmes. Nullement; au contraire, ils se privoient volontairement de ces plaisirs, pour s'adonner à des œuvres de travail, et penibles. Il est bien vray, certes, que les ames Religieuses reçoivent mille suavitez et contentemens, parmy

les mortifications et les exercices de la saincte Religion; car c'est principalement à elles que le S. Esprit depart ses precieux dons. Partant, elles ne doivent rechercher que Dieu et la mortification de leurs humeurs, passions et inclinations en la saincte Religion; car si elles cherchent autre chose, elles n'y trouveront jamais la consolation qu'elles pretendent. Mais il faut avoir un courage invincible pour ne nous point lasser avec nous-mesmes, parce que nous aurons tousjours quelque chose à faire et à retrancher. L'office des Religieux doit estre de bien cultiver leur esprit, pour en déraciner toutes les mauvaises productions que nostre nature depravée fait bourjonner tous les jours, si bien qu'il semble qu'il y ait tousjours à refaire. Et comme il ne faut pas que le laboureur se fasche, puis qu'il ne merite pas d'estre blasmé, pour n'avoir point recueilly une bonne prise, pourveu neantmoins qu'il ait eu soin de cultiver bien la terre et de la bien ensemencer, de mesme le Religieux ne doit point se fascher, s'il ne recueille pas si tost les fruicts de la perfection et des vertus, pourveu qu'il ait une grande fidelité de bien cultiver la terre de son cœur, en retranchant ce qu'il apperçoit estre contraire à la perfection, à laquelle il s'est obligé de pretendre, puis que nous ne serons jamais parfaitement gueris que nous ne soyons en Paradis. Quand vostre Regle vous dit que l'on demande les livres à l'heure assignée, pensez-vous que ce soit pour l'ordinaire ceux qui vous contentent le plus que l'on vous donne? Nullement; ce n'est pas là l'intention de la Regle. Et ainsi des autres exercices. Une Sœur se sentira, ce luy semble, fort portée à faire l'oraison, à dire l'Office, à estre en retraite, et on luy dit : Ma Sœur, allez à la cuisine; ou bien, faites telle ou telle chose. C'est une mauvaise nouvelle pour une fille qui est bien devote. Je dis donc qu'il faut mourir, afin que Dieu vive en nous; car il est impossible d'acquerir l'union de nostre ame avec Dieu par un autre moyen, que par la mortification. Ces pa-

roles sont dures, *Il faut mourir;* mais elles sont suivies d'une grande douceur. C'est afin d'estre unies à Dieu par ceste mort. Vous devez sçavoir que nulle personne sage ne met point le vin nouveau dans un vieil vaisseau. La liqueur du divin amour ne peut entrer où le vieil Adam regne : il faut de necessité le destruire. Mais comment, me direz-vous, le destruire? Comment, mes cheres Filles? par l'obeyssance punctuelle à vos Regles. Je vous asseure, de la part de Dieu, que si vous estes fideles à faire ce qu'elles vous enseignent, vous parviendrez, sans doute, au but que vous voulez pretendre, qui est de vous unir à Dieu. Remarquez que je dis *faire;* car l'on n'acquiert pas la perfection en croisant les bras : il faut travailler à bon escient à se dompter soy-mesme, et vivre selon la raison, la Regle et l'obeyssance, et non pas selon les inclinations que nous avons apportées du monde. La Religion tolere bien que nous apportions nos mauvaises habitudes, passions et inclinations, mais non pas que nous vivions selon icelles. Elle nous donne des Regles pour servir à nos cœurs de pressoirs, et en faire sortir tout ce qui est contraire à Dieu. Vivez donc courageusement selon icelles. Mais, me dira quelqu'une, mon Dieu! comment feray-je? je n'ay point l'esprit de la Regle. Certes, ma chere Fille, facilement je vous croy; c'est chose qui ne s'apporte point du monde à la Religion. L'esprit de la Regle s'acquiert en pratiquant fidellement la Regle. Je vous dis de mesme de la saincte humilité et douceur, fondement de ceste Congregation : Dieu nous la donnera infailliblement, pourveu que nous ayons bon cœur, et fassions nostre possible pour l'acquerir : bienheureux serons-nous, si un quart d'heure devant que mourir, nous nous trouvons revestus de ceste robbe; toute nostre vie sera bien employée, si nous l'occupons à y coudre tantost une piece, tantost une autre; car ce sainct habit ne se fait pas avec une piece seulement; il est requis qu'il y en ait plusieurs. Vous estimez peut-estre que

la perfection se doit trouver toute faite, et qu'il ne faille faire autre chose que de la mettre sur nostre teste, comme une autre robbe : nenny, mes cheres Filles, nenny; il n'en va pas ainsi. Vous me dites, ma Mere, que nos Sœurs les Pretendantes sont de bonne volonté; mais que la force leur manque pour faire ce qu'elles voudroient, et qu'elles ressentent leurs passions si fortes, qu'elles craignent bien de commencer à marcher. Courage! mes cheres Filles; je vous ay dit plusieurs fois que la Religion estoit une escole où l'on apprend sa leçon : le maistre ne requiert pas tousjours que les escoliers sçachent sans faillir leur leçon; il suffit qu'ils ayent attention de faire leur possible pour l'apprendre. Faisons ainsi ce que nous pourrons : Dieu se contentera, et nos Superieurs aussi. Voyez-vous pas tous les jours les personnes qui apprennent à tirer des armes? ils tombent souvent : de mesme en font ceux qui apprennent à monter à cheval; mais ils ne se tiennent pas pourtant vaincus; car autre chose est d'estre quelquesfois abbatus, et autre chose absolument vaincus. Vos passions par fois vous font teste, et pour cela vous direz : Je ne suis pas propre pour la Religion, à cause que j'ay des passions; non, mes cheres Filles, il n'en va pas ainsi : la Religion ne fait pas grand triomphe de façonner un esprit tout fait, une ame douce et tranquille en elle-mesme; mais elle estime grandement de reduire à la vertu les ames fortes en leurs inclinations; car ces ames-là, si elles sont fideles, elles passeront les autres, acquerant par la pointe de l'esprit ce que les autres ont sans peine. On ne requiert pas de vous que vous n'ayez point de passions (il n'est pas en vostre pouvoir, et Dieu veut que vous les ressentiez jusques à la mort, pour vostre plus grand merite), ny mesme qu'elles soient peu fortes; car ce seroit dire qu'une ame mal habituée ne peut estre propre à servir Dieu : le monde se trompe en ceste pensée; Dieu ne rejette rien de ce où la malice ne se rencontre point : car dites-moy, je vous prie, que

peut mais une personne d'estre de telle ou telle temperature, sujette à telle ou telle passion? Le tout gist donc aux actes que nous en faisons par ce mouvement, lequel depend de nostre volonté, le peché estant si volontaire, que sans nostre consentement il n'y a point de peché. Posez le cas que la colere me surprenne, je luy diray : Tourne, retourne, creve si tu veux; si ne feray-je rien en ta faveur, non pas seulement prononcer une parole selon ton mouvement. Dieu nous a laissé ce pouvoir; autrement ce seroit, en nous demandant de la perfection, nous obliger à chose impossible, et partant injustice, laquelle ne se peut rencontrer en Dieu. A ce propos il me vient en pensée de vous raconter une histoire qui vous est propre. Lors que Moyse descendit de la montagne d'où il venoit de parler à Dieu, il veid le peuple qui, ayant fait un veau d'or, l'adoroit : espris d'une juste colere du zele de la gloire de Dieu, il dit (en se tournant vers les Levites) : S'il y a quelqu'un qui tienne le party de Dieu, qu'il prenne l'espée en main pour tuer tout ce qui se presentera à luy, sans espargner ny pere, ny mere, ny frere, ny sœur; qu'il mette tout à mort. Les Levites prirent donc l'espée en main, et le plus brave c'estoit celuy qui en tua le plus. De mesme, mes cheres Filles, prenez l'espée de la mortification en main pour tuer et aneantir vos passions; et celle qui en aura le plus à tuer, sera la plus vaillante, si elle veut cooperer à la grace. Ces deux jeunes ames que voicy (dont l'une passe un peu seize ans, l'autre n'en a que quinze), elles ont peu à tuer; aussi leur esprit n'est pas quasi nay : mais ces grandes ames qui ont experimenté plusieurs choses, et ont gousté les douceurs du Paradis, c'est à elles à qui appartient de bien tuer et aneantir leurs passions. Pour celles que vous dites, ma Mere, qui ont de si grands desirs de leur perfection, qu'elles veulent passer toutes les autres en vertu, elles font bien de consoler un peu leur amour propre; mais elles feront prou de suivre la Communauté en bien gardant

leurs Regles : car c'est la droite voye pour arriver à Dieu.

Vous estes bienheureuses, mes cheres Filles, au prix de nous autres : dans le monde, lors que nous demandons le chemin, l'un dit : C'est à droite, l'autre : C'est à gauche, et enfin le plus souvent on nous trompe; mais vous autres vous n'avez qu'à vous laisser porter. Vous ressemblez à ceux qui cheminent sur mer; la barque les porte, ils demeurent là dedans sans soin; en se reposant ils marchent, et n'ont que faire de s'enquerir s'ils sont bien dans leur chemin : cela est du devoir des nautonniers, qui voyant tousjours la belle estoille, ceste boussole du navire, sçavent qu'ils sont en bonne voye, et disent aux autres qui sont en la barque : Courage! vous estes en bon chemin; suivez sans crainte. Cette boussole divine, c'est nostre Seigneur; la barque ce sont vos Regles; ceux qui la conduisent sont les Superieures, qui pour l'ordinaire vous disent : Marchez, nos Sœurs, par l'observance punctuelle de vos Regles; vous arriverez heureusement à Dieu; il vous conduira seurement. Mais remarquez que je vous dis : Marchez par l'observance punctuelle et fidelle; car qui mesprisera sa voye sera tué, dit Salomon. Vous dites, ma Mere, que nos Sœurs disent : Cela est bon de marcher par les Regles; mais c'est la voye generale : Dieu nous attire par des attraits particuliers; chacun a le sien special; nous ne sommes pas toutes tirées par un mesme chemin. Elles ont raison de le dire, et il est veritable; mais il est vray aussi que si cest attrait vient de Dieu, il les conduira à l'obeyssance sans doute. Il n'appartient pas à nous autres, qui sommes inferieurs, de juger de nos attraits particuliers; cela est du devoir des Superieurs, et pour cela la direction particuliere est ordonnée : soyez-y bien fideles, et vous en rapporterez le fruict de benediction. Si vous faites ce qui vous est enseigné, mes cheres Filles, vous serez tres-heureuses, vous vivrez contentes, et experimenterez dés ce monde les faveurs du Paradis, au moins par petits eschan-

tillons : mais prenez garde que s'il vous vient quelque goust interieur et caresse de nostre Seigneur, de ne vous y attacher pas ; c'est comme un peu d'anis confit que l'apothicaire met sur la potion amere du malade : il faut que le malade avale la medecine bien amere, pour sa santé ; et bien qu'il prenne de la main de l'apothicaire ces grains sucrez, il faut par necessité qu'il ressente par apres ces amertumes de la purgation.

Vous voyez donc clairement quelle est la pretention que vous devez avoir pour estre dignes espouses de nostre Seigneur, et pour vous rendre capables de l'espouser sur le mont de Calvaire. Vivez donc toute vostre vie et formez toutes vos actions selon icelle, et Dieu vous benira. Tout nostre bonheur consiste en la perseverance : je vous y exhorte, mes cheres Filles, de tout mon cœur, et prie sa bonté qu'il vous comble de grace et de son divin amour en ce monde, et nous fasse tous jouyr en l'autre de sa gloire. A Dieu, mes cheres Filles ; je vous emporte toutes dans mon cœur : de me recommander à vos prieres, ce seroit chose superflue ; car je croy de vos pietez, que vous n'y manquez point. Je vous envoyeray tous les jours de l'autel ma benediction, et cependant recevez-la au nom du Pere, du Fils et du sainct Esprit.

ENTRETIEN XXI.

Sur le document de ne rien demander, et ne rien refuser.

Ma Mere, je parlois un jour à une excellente Religieuse, qui me demandoit si ayant desir de communier plus souvent que la Communauté, on le peut demander à la Superieure. Je luy dis que si j'estois Religieux, je pense que je ferois cecy : je ne demanderois point à communier plus souvent que la Communauté le faict ; je ne demanderois point à porter la haire, le cilice, la ceinture, à faire des jeusnes extraordinaires, ny disciplines, ny aucune autre chose ; je me

contenterois de suivre en tout et par tout la Communauté : si j'estois robuste, je ne mangerois pas quatre fois le jour; mais si on me faisoit manger quatre fois, je le ferois et ne dirois rien; si j'estois debile, et que l'on ne me fist manger qu'une fois le jour, je ne mangerois qu'une fois le jour, sans penser si je serois debile ou non. Je veux peu de choses; ce que je veux, je le veux fort peu; je n'ay presque point de desirs; mais si j'estois à renaistre, je n'en aurois point du tout : si Dieu venoit à moy, j'irois aussi à luy; s'il ne vouloit pas venir à moy, je me tiendrois là, et n'irois pas à luy. Je dis donc qu'il ne faut rien demander ny rien refuser, mais se laisser entre les bras de la providence divine, sans s'amuser à aucun desir, sinon à vouloir ce que Dieu veut de nous. S. Paul pratiqua excellemment cet abandonnement au mesme instant de sa conversion : quand nostre Seigneur l'eut aveuglé, il dit tout incontinent : Seigneur, que vous plaist-il que je fasse? et dés lors il demeura dans l'absoluë dependance de ce que Dieu ordonneroit de luy. Toute nostre perfection gist en la pratique de ce poinct; et le mesme S. Paul escrivant à un de ses disciples, luy defend entre autres choses de ne point laisser occuper son cœur par aucun desir; tant il avoit de cognoissance de ce defaut.

Vous me dites : S'il ne faut pas desirer les vertus, pourquoy est-ce que nostre Seigneur a dit : Demandez, et il vous sera donné? O ma fille! quand je dis qu'il ne faut rien demander ny rien desirer, j'entends pour les choses de la terre; car pour ce qui est des vertus, nous les pouvons demander : et demandant l'amour de Dieu, nous les comprenons; car il les contient toutes.

Mais pour l'employ exterieur, ne pourroit-on pas (dites-vous) desirer les charges basses, parce qu'elles sont plus penibles et qu'il y a plus à faire, et à s'humilier pour Dieu? Ma fille, David disoit qu'il aymoit mieux estre abject en la maison du Seigneur, que d'estre grand parmy les pecheurs :

Et il est bon, Seigneur (dit-il), que vous m'ayez humilié, afin d'apprendre vos justifications. Or neantmoins ce desir est fort suspect, et peut estre une cogitation humaine. Que sçavez-vous si ayant desiré des charges basses, vous aurez la force d'agreer les abjections qui s'y rencontrent? Il vous y pourra venir beaucoup de degousts et d'amertumes : que si bien maintenant vous vous sentez la force de souffrir la mortification et l'humiliation, que sçavez-vous si vous l'aurez tousjours? Bref, il faut tenir le desir des charges, quelles qu'elles soyent, basses ou honorables, pour tentation ; il est tousjours meilleur de ne rien desirer, mais se tenir prestes pour recevoir celles que l'obeyssance nous imposera; et fussent-elles honorables ou abjectes, je les prendrois et recevrois humblement, sans en dire un seul mot, sinon que l'on m'interrogeast, et lors je respondrois simplement la verité comme je la penserois.

Vous me demandez comme l'on peut pratiquer ce document de la saincte indifference dans les maladies. J'en trouve au sainct Evangile un parfait modele en la belle-mere de S. Pierre. Ceste bonne femme estant dans le lit avec une grosse fievre, pratiqua plusieurs vertus; mais celle que j'admire le plus est ceste grande remise qu'elle fit d'elle-mesme à la providence de Dieu et au soin de ses Superieurs, demeurant en sa fievre, tranquille, paisible et sans aucune inquietude, ny sans en donner à ceux qui estoient aupres d'elle. Chacun sçait toutesfois comme les febricitans en sont travaillez; ce qui les empesche de reposer, et leur donne mille autres ennuis. Or ceste grande remise que nostre malade fait d'elle-mesme entre les mains de ses Superieurs, fait qu'elle ne s'inquiete point, ny ne se met en soucy de sa santé, ny de sa guerison; elle se contente de souffrir son mal avec douceur et patience. O Dieu! qu'elle estoit heureuse, ceste bonne femme! Certes elle meritoit bien [illegible] prinst soin d'elle, comme firent aussi les Apostres, qui pour-

veurent à sa guerison sans en estre sollicitez par elle, ains par la charité et commiseration de ce qu'elle souffroit. Heureux seront les Religieux et Religieuses qui feront ceste grande et absoluë remise entre les mains de leurs Superieurs, lesquels, par le motif de la charité, les serviront et pourvoyront soigneusement à tous leurs besoins et necessitez; car la charité est plus forte et presse de plus pres que la nature. Ceste chere malade sçavoit bien que nostre Seigneur estoit en Capharnaum, qu'il guerissoit les malades : cependant elle ne s'inquietoit point, ny ne se mettoit en peine pour luy envoyer dire ce qu'elle souffroit. Mais ce qui est encore plus admirable, c'est qu'elle le void en sa maison, où il la regarde, et elle le regarde aussi; et si elle ne luy dit pas un seul mot de son mal, pour l'exciter à avoir pitié d'elle, ny ne s'empresse à le toucher pour estre guerie. Or, ceste inquietude d'esprit que l'on a emmy les souffrances et maladies (à laquelle sont sujets non seulement les personnes du monde, mais aussi bien souvent les Religieux) part de l'amour propre et dereglé de soy-mesme. Nostre febricitante ne fait aucun cas de sa maladie; elle ne s'attendrit point à la rencontre; elle la souffre sans se soucier que l'on la plaingne, ny que l'on procure sa guerison; elle se contente que Dieu la sçache, et ses Superieurs qui la gouvernent. Elle void nostre Seigneur dans sa maison, comme souverain Medecin, mais elle ne le regarde pas comme tel (si peu elle pensoit à sa guerison), ains elle le consideroit comme son Dieu, à qui elle appartenoit tant saine que malade, estant aussi contente malade que possedant une pleine santé. O! combien plusieurs eussent usé de finesse pour estre gueris de nostre Seigneur, et eussent dit qu'ils demandoient la santé pour le mieux servir, craignant que quelque chose ne luy manquast! Mais ceste bonne femme ne pensoit rien moins que cela, faisant voir sa resignation, en ce qu'elle ne demanda point sa guerison. Je ne veux pas dire pourtant qu'on ne la puisse

bien demander à nostre Seigneur, comme à celuy qui nous la peut donner, avec ceste condition : Si telle est sa volonté; car nous devons tousjours dire : *Fiat voluntas tua.* Il ne suffit pas d'estre malade et d'avoir des afflictions, puis que Dieu le veut; mais il le faut estre comme il le veut, quand il le veut, autant de temps qu'il veut, et en la façon qu'il luy plaist que nous le soyons, ne faisant aucun choix ny rebut de quelque mal ou affliction que ce soit, tant abjecte ou deshonorable nous puisse-t'elle sembler; car le mal et l'affliction sans abjection enfle bien souvent le cœur, au lieu de l'humilier. Mais quand on a du mal sans honneur, ou que le deshonneur mesme, l'avilissement et l'abjection sont nostre mal, que d'occasions d'exercer la patience, l'humilité, la modestie, et la douceur d'esprit et de cœur! Ayons donc un grand soin, comme ceste bonne femme, de tenir nostre cœur en douceur, faisant profit comme elle de nos maladies; car elle se leva si tost que nostre Seigneur eut chassé la fievre, et le servit à table. En quoy certes elle tesmoigna une grande vertu, et le profit qu'elle avoit fait de sa maladie, de laquelle estant quitte, elle ne veut user de sa santé que pour le service de nostre Seigneur, s'y employant au mesme instant qu'elle l'eut recouvrée. Au reste, elle n'est pas comme ces personnes du monde qui ayant une maladie de quelque jours, il leur faut les semaines et les mois pour les refaire. Nostre Seigneur estant sur la Croix, nous fait bien voir comme il faut mortifier les tendretez; car ayant une grande soif, il ne demanda pourtant point à boire, mais manifesta simplement sa necessité, disant : J'ay soif. Apres quoy il fit un acte de tres-grande sousmission; car quelqu'un luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'esponge trempée dans du vinaigre pour le desalterer, il la succa avec ses benites levres. Chose estrange! il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmentoit sa peine; neantmoins il le prit tout simplement, sans rendre tesmoignage que cela le faschoit, ou qu'il

ne l'eust pas trouvé bon, pour nous apprendre avec quelle sousmission nous devons prendre les remedes et viandes presentées, quand nous sommes malades, sans rendre tant de tesmoignages que nous en sommes degoustez et ennuyez, voire mesme quand nous serions en doute que cela accroistroit nostre mal. Helas! si nous avons tant soit peu d'incommodité, nous faisons tout au contraire de ce que nostre doux Maistre nous a enseigné; car nous ne cessons de nous lamenter, et ne trouvons pas assez de personnes, se semble, pour nous plaindre et raconter nos douleurs par le menu. Nostre mal, quel qu'il soit, est incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien au prix. Nous sommes plus chagrins et impatiens qu'il ne se peut dire; nous ne trouvons rien qui aille comme il fautpour nous contenter. En fin, c'est grande compassion combien nous sommes peu imitateurs de la patience de nostre Sauveur, lequel s'oublioit de ses douleurs et ne taschoit point de les faire remarquer par les hommes, se contentant que son Pere celeste, par l'obeyssance duquel il les souffroit, les considerast, et appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il patissoit.

Demandez-vous ce que je desire qui vous demeure le plus engravé dans l'esprit, à fin de le mettre en pratique? Eh! que vous diray-je, mes tres-cheres Filles, sinon ces deux cheres paroles que je vous ay desja tant recommandées? Ne desirez rien, ne refusez rien. En ces deux mots je dis tout; car ce document comprend la pratique de la parfaite indifference. Voyez le pauvre petit Jesus en la creche : il reçoit la pauvreté, nudité, la compagnie des animaux, toutes les injures du temps, le froid et tout ce que son Pere permet luy arriver. Il n'est pas escrit qu'il estendit jamais ses mains pour avoir les mammelles de sa mere; il se laissoit tout à fait à son soing et prevoyance. Aussi ne refusoit-il pas tous les petits soulagemens qu'elle luy donnoit. Il recevoit les

services de S. Joseph, les adorations des Roys et des Bergers, et le tout avec esgale indifference. Ainsi nous ne devons rien desirer ny rien refuser, ains souffrir et recevoir esgalement tout ce que la providence de Dieu permettra nous arriver. Dieu nous en fasse la grace. Dieu soit beny!

ENTRETIEN XXII ET DERNIER[1].

Le jour de S. Etienne au soir, la surveille de sa mort, apres avoir souhaité le bon soir à ses cheres filles, il leur dit.

Mes cheres Filles, je viens icy pour vous dire le dernier adieu, et m'entretenir ce peu avec vous, parce que le monde et la Cour m'ont derobé tout le reste du temps. Enfin, mes cheres Filles, il s'en faut aller. Je viens finir la consolation que j'ay receuë jusqu'à present avec vous. Avons-nous rien plus à dire? Il est vray que les filles ont tousjours beaucoup de repliques : il est mieux de parler à Dieu qu'aux hommes.

A quoy la Superieure ayant respondu, que si elle vouloit parler à luy, c'estoit pour apprendre comment il falloit parler à Dieu :

Eh bien, dit-il, l'amour propre se servira de ce pretexte; ne faisons point de preface. Qu'y a-t'il à dire? Et sur les demandes que luy firent ses cheres filles, il leur donna de tres-bons avis sur la maniere que les Superieures se doivent comporter envers les inferieures, et reciproquement les inferieures envers les Superieures; de la façon qu'on se doit gouverner au desir ou refus des charges en Religion : et ce fut à ce propos-là qu'il leur dit qu'il estoit tousjours mieux de ne rien demander et de ne rien refuser, mais de se tenir tousjours prest pour faire l'obeyssance.

[1] On a reuni ici cet Entretien pour la premiere fois. Il est tiré des Opuscules de S. François de Sales, 3 vol. in-12, Paris, Hérissant, 1762, II[e] Partie, pag. 296. (Edit. de Blaise.)

Et comme quelqu'une luy eut dit : Monseigneur, comment entendez-vous cela ? veu que nostre Seigneur dit : Demandez et priez, et il vous sera donné.

O ma Fille, dit-il, j'entends pour les choses de la terre; car pour les vertus, nous les devons demander : quand nous demandons l'amour de Dieu, nous les comprenons toutes, elles ne sont point separées l'une de l'autre.

Il leur donna pareillement de tres-bonnes instructions pour la Confession et la saincte Communion, et des moyens pour discerner le peché veniel d'avec l'imperfection ; et à ce propos il leur dit ces paroles remarquables :

Il est tres-bon de discerner le peché veniel d'avec l'imperfection, quand on sçait le faire. Mais de deux cents il n'y en a pas deux qui le sçachent faire; les plus saincts mesmes y sont bien empeschez. Jé vous diray ce qui m'arriva une fois en confessant la sœur Marie de l'Incarnation, estant alors dans le monde. Apres l'avoir oüye deux ou trois fois, elle s'accusa à moy de plusieurs imperfections. Je luy dis que je ne luy pouvois pas donner l'absolution, parce qu'il n'y avoit point de peché en ce dont elle s'accusoit ; ce qui l'estonna grandement, car elle n'avoit jamais fait ceste distinction du peché d'avec l'imperfection. Je luy dis qu'elle adjoutast un peché qu'elle auroit commis autrefois, comme vous autres faites : apres elle me remercia d'une tres-grande affection. Vous voyez donc bien que cela est difficile, puis que ceste ame, qui estoit si bien esclairée, avoit demeuré si long-temps en ceste ignorance. Il ne se faut pas mettre en peine de faire ce discernement quand on ne sçait pas, puis que ceste grande servante de Dieu ne laissoit pas d'estre saincte, encore qu'elle ne le sçust pas. Il leur montra donc que le peché veniel despend de nostre volonté; et que là où elle n'est pas il n'y a point de peché, mais ouy bien peut-estre de l'imperfection.

Il leur dit encore : J'ay remarqué en toutes nos Maisons,

que les filles ne font point de difference entre Dieu et le sentiment de Dieu : ce qui est un tres-grand defaut. Il leur semble que, quand elles ne sentent pas Dieu, elles ne sont pas en sa presence : comme par exemple, une personne va souffrir le martyre pour Dieu, et neantmoins elle ne pensera pas en Dieu pendant ce temps, mais seulement en la peine qu'elle endure. Toutesfois, quoy qu'elle n'ait point le sentiment de la foy, elle ne laisse pas de meriter en faveur de sa premiere resolution, et fait un acte d'un grand amour. Nous n'avons rien à desirer que l'union de nos ames avec Dieu. Vous estes bienheureuses, vous autres; vos Regles et tous vos exercices vous portent à cela : vous n'avez qu'à faire sans vous amuser au desir.

Il estoit desja fort tard quand ses gens le vinrent querir; et comme il veid les flambeaux allumez, il dit à ses serviteurs : Et que voulez-vous faire, vous autres? Je passerois bien icy toute la nuict sans y penser. Il s'en faut aller; voicy l'obeyssance qui m'appelle : adieu, mes cheres Filles. Et comme elles insistoient de luy dire ce qu'il vouloit qui leur demeurast plus engravé dans l'esprit, il respondit : Que voulez-vous que je vous die? Je vous ay desja tout dit en ces deux paroles, de ne rien desirer ny rien refuser. Je ne sçay que vous dire autre chose. Voyez-vous le petit Jesus en creche? Il reçoit toutes les injures du temps, le froid, et tout ce que son Pere permet luy arriver; il ne refuse point les petits soulagemens que sa mere luy donne : il n'est pas escrit qu'il estendit jamais ses mains pour avoir les mammelles de sa mere, mais laissoit tout cela à son soing et prevoyance. Ainsi nous ne devons rien desirer ny refuser, mais souffrir tout ce que Dieu nous envoyera, le froid et autres choses.

RECUEIL

DE QUELQUES POINTS TIRÉS DES MANUSCRITS DES ENTRETIENS,
qui ne sont pas imprimés, et qui ont semblé estre utiles[1].

Ce qui a été omis de l'Entretien de la Cordialité.

Demandez-vous, ma fille, si vous devez rire au Chœur et au refectoire, quand, sur quelques rencontres inopinés, les autres rient? Je vous dis que dans le Chœur il ne faut nullement contribuer à la joye des autres; ce n'en est pas le lieu, et ce defaut doit estre vivement corrigé. Pour le Refectoire, si je m'appercevois que toutes rient, je rirois avec elles; mais si j'en voyois une douzaine sans rire, je ne rirois pas et ne me mettrois point en peine d'estre appellée trop serieuse. Ce que j'ay dit que nous devons rendre nostre amour si esgal envers les Sœurs, que nous en ayons autant pour les unes que pour les autres; cela veut dire, autant que nous le pouvons : car il n'est pas en nostre pouvoir d'avoir autant de suavité en l'amour que nous avons pour celles à qui nous avons moins d'alliance et correspondance d'humeur, qu'avec les autres, avec lesquelles nous avons de la sympathie. Mais cela n'est rien, l'amour de charité doit estre general, et les signes et tesmoignages de nostre amitié esgaux, si nous voulons estre vrayes servantes de Dieu.

Nous ne sçaurions bonnement cognoistre nos paroles oiseuses; il s'en dit peu en ces Maisons de religieuse observance. Voulez-vous sçavoir ce qui seroit oiseux? Si lorsqu'on doit parler de choses serieuses et sainctes, une Sœur venoit à raconter un songe ou quelque conte fait à plaisir, alors son discours n'auroit point de fin, et par con-

[1] Nous prenons ce renseignement dans l'édition d'Albanel, Paris, 1839, tom. IV, pag. 550.

sequent seroit inutile, comme aussi, si pour dire une chose qui se peut dire en douze paroles, j'en dis vingt de gayeté de cœur et sans nul besoin, cela est inutile. Sinon toutesfois que cette multiplication se fist par l'ignorance de celle qui parle et qui ne sçait pas autrement s'expliquer, alors il n'y a pas de peché.

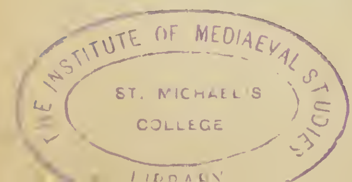
Mais quant à la recreation, il ne faut pas croire que ce soient paroles inutiles que les petites choses indifferentes que l'on y dit, d'autant que c'est à une fin tres-saincte et tres-utile ; les Sœurs ont besoin de se recreer, et sur tout il faut bien faire faire la recreation aux Novices. Il ne faut pas tenir tousjours l'esprit bandé ; il seroit dangereux de devenir melancholique. Je ne voudrois pas que l'on fist scrupule quand on auroit passé toute une recreation à parler de choses indifferentes ; une autre fois l'on parlera de choses bonnes.

Les propos sainctement joyeux sont ceux où il n'y a point de mal, qui ne taxent point le prochain d'imperfections, car c'est un defaut qu'il ne faut jamais faire, ny parler de choses messeantes et inconvenantes, comme aussi s'affectionner à parler longtemps du monde et des choses vaines. Deux ou trois paroles en passant, puis l'on se radresse, cela ne merite pas seulement que l'on y prenne garde. De rire un peu de quelques paroles qu'aura dites une Sœur, il n'y a point de mal. De dire une parole de joyeuseté qui la mortifie un peu, pourveu que cela ne l'attriste, si je l'avois fait sans intention, mais par simple recreation, je ne m'en confesserois pas. Quand nous tendons à la perfection, il faut tendre au blanc, et ne se pas mettre en peine quand nous ne rencontrons pas tousjours : il faut aller simplement à la franche marguerite, bien faire la recreation pour Dieu pour le mieux loüer et servir ; si l'on n'a l'intention actuelle, la generale suffit.

FRAGMENT SUR LA CONFESSION.

Vous me voulez aujourd'huy interroger de la Confession. J'en suis content, mes cheres Filles, et premierement je vous dis que c'est une liberté toute saincte, et de la sacrée enfance spirituelle de l'Evangile, que celle que vous avez d'aller demander la simplicité de cœur à la Superieure, ou Directrice (quant aux Novices), en quelle façon vous vous confesserez de certaine chose, où quelquesfois vous vous trouvez embrouillées. Or quand on vous dira que l'on ne croit pas qu'il y ait matiere de Confession, l'on ne vous dit pas pour cela de ne vous en confesser point : aussi feroit-on tres grand mal d'aller dire à un Confesseur : J'ay bien encore quelque faute : mais ma Superieure m'a defendu de m'en confesser ; car outre que cela n'est nullement vray, vous obligez le Confesseur à vous faire dire cette faute, à laquelle peut-estre ne connoissant ny le fond ny l'estat de vostre ame, ny la rondeur de vostre maniere de vie, il y croira trouver du peché, et se mettra à blasmer d'imprudence, d'ignorance et de mauvais gouvernement, murmurant contre vostre Institut, lequel en verité vous donne autant et plus de liberté pour la conscience qu'en puissent avoir aucunes Religieuses : jamais nos Superieures ne vous pressent de leur dire ce que vous ne leur voulez pas dire, ny jamais elles ne vous defendent de dire ce que vous voulez dire de vostre conscience à vos Confesseurs ordinaires et extraordinaires. Que si vous demeurez si longuement en Confession, que toute la Communauté en soit incommodée, et que la Superieure vous die que vous deviez demander à vous confesser la derniere, selon l'ordre de la Maison, afin que les Sœurs qui doivent aller selon le rang ordinaire n'en soient pas incommodées, elle ne vous demande pas pour cela, Que dites-vous? ou

que ne dites-vous pas? elle ne fait nul mal de vous ressouvenir qu'il faut que tout aille par ordre dans la Maison de Dieu. Mais les phantaisies de l'esprit humain sont estranges, pour peu qu'on les escoute! Je vous ay dit maintesfois, mes tres-cheres Filles, que c'est la voie du ciel que la simplicité; que les Superieures sont les Lieutenantes de Dieu; celles qui vont à cœur ouvert franchement et confidemment avec elles, ont trouvé le grand secret pour maintenir la tranquillité et la paix de l'esprit, et elles n'en trouveront guere ailleurs. Mais je vous ay aussi dit que vous n'avez aucune obligation sur peine de peché de tout dire à la Superieure; beaucoup moins estes-vous gesnées à ne dire point cecy ou cela au Confesseur; dites-luy à la bonne heure tout ce que vous voudrez, mais ne parlez que de vous et de ce qui appartient à la Confession. Il est vray, mes tres-cheres Filles, qu'il se trouve des Confesseurs fort doctes, qui ont confessé longtems et tres-dignement les seculiers, lesquels toutesfois n'entendront pas les filles de la Visitation, ny les personnes qui font profession d'une grande spiritualité, parce que les fautes sont si minces et d'une couleur si difficile à discerner, qu'ils prendront de petites aversions pour de grosses malveillances, de petits detours d'amour propre pour de grands mensonges, de petites inclinations pour des attaches fort mauvaises. Les Sœurs qui s'apperçoivent par la correction que leur Confesseur leur fait, qu'il ne les entend pas, feront bien de luy dire avec humilité : Mon Pere, je n'ay pas sceu me faire entendre, ce n'est pas ce que vostre Reverence comprend que je veux dire; c'est en telle ou telle façon qu'il se doit entendre. La Superieure qui s'apperçoit de cela doit par forme de discours cordial et humble donner à entendre à tel Confesseur la maniere d'agir des filles de l'Institut. Il faut estre spirituel pour entendre le langage des ames spirituelles; l'on va à la Confession pour se reünir à Dieu. O que les ames Religieuses ont un grand avantage par dessus les



mondains, estant dehors de ces grandes occasions de desunions, parce qu'il n'y a que le peché mortel qui nous desunisse de Dieu! Le veniel fait seulement une petite ouverture entre Dieu et nous, et par le sacrement de Confession nous remettons nostre ame en son premier estat.

L'on peut commettre en Confession quatre grands manquemens : le premier, quand on y va plustost pour se descharger que pour plaire à Dieu ; l'on est si satisfait quand on a bien dit ses raisons, meslant les defauts des autres pour nous mieux faire entendre. Et c'est par cette voie que les pechez se commettent bien souvent en Confession.

Le deuxiesme, c'est quand on va dire au Confesseur de beaux discours agencez de belles paroles, raconter une grande histoire pour se faire estimer et croire que l'on est bien esclairé, faisant semblant d'exagerer les fautes, et par ce moyen, d'une bien grosse, l'on fait tant qu'elle est bien petite, et qui ne donne pas cognoissance au Confesseur de l'estat de l'ame.

Le troisiesme manquement est que l'on y va avec tant de finesse et couverture, qu'au lieu de s'accuser l'on s'excuse par une grande recherche de soy-mesme, craignant que l'on ne voye la totalité du defaut; cela est tres-dangereux (pour) qui le feroit volontairement.

Le quatriesme est qu'il y en a qui se satisfont à exagerer leurs fautes, en faisant une grande d'une petite. Tout cela est tres-mal; je voudrois que l'on procedast simplement et franchement, purement pour Dieu, avec une vraye detestation de ses fautes, et entiere volonté de s'amender.

Il faut discerner en s'accusant les petites obeyssances d'avec les importantes, les choses d'ordonnance d'avec celles de conseil; car les Confessions doivent estre tellement nettes et entieres que rien plus. Il faut dire les choses comme elles sont, et ce qu'elles sont; si l'obeyssance où vous avez manqué est d'importance, dites qu'elle est tout simplement, et

faites de mesme pour les autres manquemens; pour les petits manquemens suffit de dire d'avoir manqué deux ou trois fois à quelque obeyssance legere et peu importante, cela tient le Confesseur en repos : mais il faut considerer le mouvement, et les circonstances qui interviennent en nos fautes, et s'en accuser franchement, car la Regle ny les Constitutions n'obligent point à peché.

Ce n'est point elles qui causent le peché, mais les mouvemens de nostre volonté. Par exemple, la cloche vous appelle à quelques exercices, et par paresse ou autre mauvais sujet vous n'y allez pas : cela est un peché veniel. Mais qui ne void que ce n'est ni les Regles ny les Constitutions qui font le peché, ains le mouvement de paresse, par lequel vous desobeyssez? Dites donc franchement vos mouvemens et vos fautes, particularisant quelles elles sont, quand elles sont un peu grosses et tirent consequence.

Il se faut confesser de ce que l'on fait, sur tout quand on a du sentiment, comme de dire quelques paroles non premeditées : il y peut avoir du peché. Toutesfois il ne se faut pas mettre en peine, car nous n'avons pas une perfection exempte d'amour propre, qui nous fait tousjours faire quelque chose par cy par là; si ensuite d'un profond mouvement de sentiment je jette là une plume, je ne suis pas obligé de m'en confesser, bien que si ces promptitudes m'arrivent souvent, je les diray en ma reveuë generale, pour en tirer instruction. Une fille, par exemple, à laquelle on aura donné charge d'esteindre au soir les chandelles s'en oubliera parfois par mesgarde et contre sa volonté : elle n'a point peché; mais elle ne veut pas s'assujettir à cette obeyssance, elle peche et s'en doit confesser. La difference qu'il y a entre le peché veniel et l'imperfection, c'est que l'imperfection est une surprise et inadvertance, et au peché nostre volonté y concourt.

Quant à l'acte de contrition, il faut avoir un vray regret

du mal passé et une bonne resolution de ne le plus commettre; et à cet effect le *Confiteor* qui est la confession generale des Chrestiens se doit dire bien devotement devant Dieu.

Mes cheres Filles, ne nous amusons point à tous ces discernemens ny à vouloir pleurer et sentir nostre contrition, suffit qu'elle soit solide au fond du cœur et en la resolution d'amendement : si l'amendement ne suit pas tousjours, ne laissons pas de tousjours travailler à cela, c'est nostre vraye besongne.

L'on demande si en l'examen il est bon de discerner le peché veniel d'avec les imperfections? Oui, ma chere Fille, mais entre deux cents il ne s'en trouvera pas deux qui le sçachent faire, sinon és choses bien grosses.

En voicy un exemple : je viens vous dire qu'une telle personne vous saluë, se recommande à vous, m'a parlé de vous avec estime, et de tout cela il n'en est rien; voila un peché veniel tres-volontaire : mais je raconte quelque chose, et dans mon discours il se glisse quelques paroles qui ne sont pas du tout veritables, dont je ne m'apperçois qu'apres les avoir dites, voila une imperfection dont je ne suis pas obligé de me confesser, sinon que je n'eusse rien autre. Il faut que je vous dise une chose qui m'arriva à Paris, confessant la B. H. Marie de l'Incarnation [1], qui estoit encore seculiere; apres l'avoir confessée deux fois avec beaucoup d'attention, en fin je dis une fois à cette B. H. que je ne luy pouvois donner l'absolution, parce que les choses dont elle se confessoit n'estoient que minces imperfections et non peché, et luy en fis dire un qu'elle eust fait autresfois, comme vous faites à la Visitation, elle s'estonna fort que je luy dis ne trouver pas peché veniel, et me remercia gran-

[1] Il y a nécessairement ici l'effet d'une distraction de la part du premier éditeur, la B. Marie de l'Incarnation n'ayant son titre de Bienheureuse que depuis l'an 1791, qu'elle fut béatifiée par le pape Pie VI.

dement de luy avoir donné cette lumiere, m'asseurant qu'elle n'avoit jamais pensé à cette distinction, par où vous voyez que cela est difficile, puis que cette ame si saincte et si esclairée estoit neantmoins dans cette ignorance.

Ouy, vrayement, mes cheres Filles, vous pouvez vous approcher de la Communion avec un peché veniel, sinon que par humilité vous vous en voulussiez priver avec congé, ou bien demander licence de vous confesser, mais certes je repugne fort que l'on se confesse plus souvent que les autres, cela ne sert qu'à donner soupçon que l'on a quelque grande chose.

Les pechez veniels sont effacez par un abbaissement devant Dieu, en prenant de l'eau benite, en disant un *meâ culpâ* avec humilité ; ce qui fait que la benediction des Evesques efface les pechés veniels, c'est à cause de l'humilité et acte de sousmission que font ceux qui la demandent ; humilions-nous devant Dieu et il nous pardonnera ; faisons resolution de nous confesser à la premiere occasion, et passons chemin en la voye de Dieu ; si neantmoins le scrupule est grand, et la faute grosse, la Superieure trouvant bon que vous vous retiriez de la Communion, faites-le doucement, par reverence envers la grandeur et la pureté de Dieu, certes cela est louable, mais la confiance filiale plaist beaucoup à Dieu, l'on fait une grande perte que perdre la Communion.

FIN DU TOME TROISIEME.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME

Opuscules de spiritualité.

ENTRETIENS SPIRITUELS.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

